This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

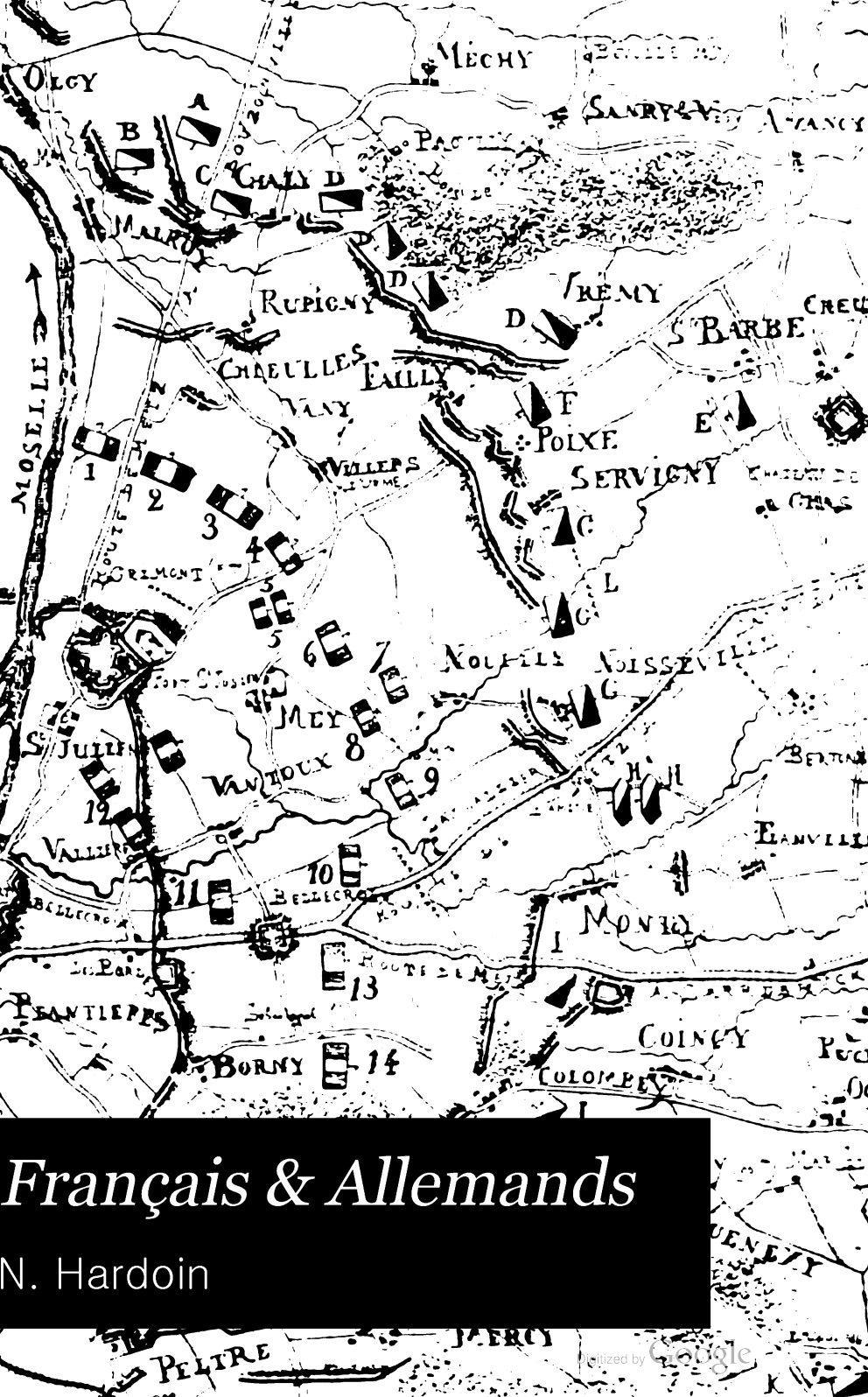
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



Digitized by Google

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN LIBRARIES 1817

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANÇAIS

ET

ALLEMANDS

Digitized by Google

FRANÇAIS ET ALLEMANDS

I. — Niederbronn, Wissembourg, Frœschwiller, Châlons, Reims, Buzancy, Beaumont, Mouzon, Bazeilles, Sedan.

(Honoré des souscriptions des ministères de la guerre et de l'instruction publique.)

II. — Sarrebrück, Spickeren, La retraite sous Metz, Pont-à-Mousson, Borny.

(Honoré des souscriptions des ministères de la guerre et de l'instruction publique.)

III. — Gravelotte, Rézonville, Vionville, Mars-la-Tour, Saint-Marcel, Flavigny.

(Honoré des souscriptions des ministères de la guerre et de l'instruction publique.)

IV. — Les lignes d'Amanvillers, Saint-Privat, Sainte-Marie aux-Chênes, Montigny-la-Grange, Moscou, Saint-Hubert, le Point-du-Jour.

V. — L'investissement de Metz, La journée des Dupes, Servigny, Noisseville, Flanville, Nouilly, Coincy.

SOUS PRESSE :

VI. — Le blocus de Metz, Peltre, Mercy-le-Haut, Ladonchamps, La capitulation.

Digitized by Google

DICK DE LONLAY

FRANÇAIS & ALLEMANDS

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DE LA

GUERRE DE 1870-1871

L'investissement de Metz — La journée des Dupes
Servigny — Noisseville — Flanville — Nouilly — Coincy

(DESSINS, CARTES ET PLANS DE L'AUTEUR)

PARIS
GARNIER FRÈRES, ÉDITEURS
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6
1890

Digitized by Google

DC
289
H27
1889
v.5

Digitized by Google

1002825-170

AU GÉNÉRAL BOURBAKI

Grand-Croix de la Légion d'honneur

ANCIEN COMMANDANT EN CHEF DU CORPS DE LA GARDE IMPÉRIALE EN 1870

MON GÉNÉRAL,

Permettez à un de vos anciens soldats de vous dédier cet ouvrage, où sont retracées les premières scènes du blocus de Metz.

Vous présent, mon général, notre corps de la garde fut resté invincible et, plutôt que de capituler, aurait glorieusement succombé dans un effort désespéré ou eût percé la ligne ennemie, en entraînant à sa suite le reste de nos troupes; mais, fait inouï et unique dans notre histoire militaire, on vit alors un misérable, indigne de son grade, et complice des Allemands, vous arracher, par la plus infâme trahison, à cette armée de Metz, dont vous étiez l'âme et l'orgueil.

Acceptez, je vous prie, cet humble hommage, au nom de tous mes camarades de la garde et croyez, mon général, à l'assurance de mon respectueux dévouement.

DICK DE LONLAY.
Ex-guide de la Garde Impériale.

Paris, ce 31 janvier 1890.

Digitized by Google

Digitized by Google

OUVRAGES CITÉS

AMBERT (Général). . . . . *Récits militaires (l'Invasion).*
BÉDARRIDES. . . . . *Chronique de la campagne de 1870.*
BONIE (général). . . . . *Cavalerie au combat.*
BRUYÈRE (Commandant) . *Historique du 2e régiment de dragons.*
DALLY (lieutenant-colonel). *Journal d'un officier de la brigade Lapasset.*
DEHON-DAHLMANN (Capit.).. *Historique du 12e régiment d'infanterie.*
DUBOIS (Capitaine) . . . . *Notes d'un officier du 1er volligeurs de la garde impériale.*
FROSSARD (Général). . . . *Rapport des opérations du 2e corps de l'armée du Rhin dans la campagne de 1870.*
G***. . . . . *Trois mois à l'armée de Metz.*
GABRIEL (Abbé). . . . . *Histoire du 12e régiment de dragons.*
GRIMBLOT . . . . . *Histoire anecdotique de l'armée du Rhin.*
GUILIN (Max.). . . . . *Souvenir de la dernière invasion.*
HALÉVY (Ludovic) . . . . *L'Invasion (Souvenirs et récits).*
X***. . . . . *Historique du 62e régiment d'infanterie.*
X***. . . . . *Id. du 64e Id.*
X***. . . . . *Id. du 65e Id.*
X***. . . . . *Id. du 69e Id.*
X***. . . . . *Id. du 71e Id.*
X***. . . . . *Id. du 90e Id.*
X***. . . . . *Id. du 10e baton de chasseurs à pied.*
X***. . . . . *Id. du 3e régiment du génie.*
X***. . . . . *Id. du 13e régiment d'artillerie.*
JUZANCOURT (Command. de) *Id. du 7e régiment de cuirassiers.*
LACROIX (Désiré) . . . . . *Histoire anecdotique du drapeau français.*
LANDAIS (Capitaine). . . . *Historique du 76e régiment d'infanterie.*
LE FAURE (Amédée) . . . *Histoire de la guerre franco-allemande, 1870-71.*
MEISSAS (Abbé de) . . . . *Journal d'un aumônier militaire.*
MEYRET (lieuten.-colonel). *Carnet d'un prisonnier de guerre.*
MICHIELS (Alfred) . . . . . *Histoire de la guerre franco-prussienne et de ses origines.*
NOIR (Louis) et SACRÉ . . *Histoire de l'Invasion.*
QUESNOY (Docteur) . . . . *Armée du Rhin.*
ROGER DE BEAUVOIR . . . *Nos généraux.*
SOURDEVAL (Capitaine de). *Historique du 5e bataillon de chasseurs à pied.*
SPOLL (E.-A.) . . . . . *Metz, 1870. — Notes et souvenirs.*
THOMAS (comm. C. Max)... *Metz.*

Digitized by Google

Digitized by Google

Metz et la vallée de la Moselle. Vue prise des avant-postes prussiens du Point-du-Jour en face du Saint-Quentin.

CHAPITRE PREMIER

L'investissement de Metz.

Formation de l'armée allemande d'investissement. — Les sept corps du « Prince Rouge. » — L'ordre d'investissement du prince Frédéric-Charles. — Les Allemands investissent Metz. — Organisation du blocus. — Construction de batteries, de tranchées, d'abatis. — Destruction des ponts de l'Orne. — Inertie de Bazaine. — Arrogance teutonne. — Construction du chemin de fer américain de Remilly à Pont-à-Mousson. — Les ponts de bateaux à Hauconcourt et à Argancy. — Les observatoires. — Odieuse conspiration de Bazaine. — Manque de vivres de la cité de Metz. — Positions de l'armée française, le 19 août, sur la rive gauche de la Moselle. — Courageux sang-froid du chef des convoyeurs du 3e corps, le 18 août. — Les positions ennemies, vues du Saint-Quentin. — Constitution d'une division de cavalerie pour le 6e corps. — Les quatre bataillons de la Moselle. — Travaux du génie. — Les forts de Metz. — La division de Laveaucoupet. — La garde nationale de Metz. — Son attitude patriotique le 18 août. — Un ancien colonel, simple garde. — Une noble émulation. — Mauvais armement. — L'artillerie de la garde nationale. — Ses chefs. — Son uniforme. —

Digitized by Google

Travaux allemands autour de Metz. — Les camps ennemis. — Effectif réel des forces allemandes de l'armée d'investissement. — Exactions teutonnes à Novéant et à Bellevue. — Les fours de Vaux. — Outrages impunis à un vieil officier français. — Rupture des dernières communications de Metz avec la France. — Courage des employés du chemin de fer de l'Est. — Un emploi utile de notre cavalerie négligé par Bazaine. — Convoi de vivres amené à Metz. — Découverte de quatre millions de cartouches. — Bazaine cache cette découverte. — Notre dernière communication détruite, le 20 août. — Travaux exécutés par le 8e de ligne. — Positions occupées par l'artillerie du 2e corps. — Destruction des villas et des arbres de la banlieue de Metz. — Aucun rationnement. — Feu des forts. — Reconnaissance du 2e chasseurs à cheval. — Capture de voitures ennemies par le caporal Charnot, du 63e de ligne. — Les grand'gardes du 4e de ligne. — Les francs-tireurs messins de MM. Vever et Arnous Rivière. — Leur uniforme. — Le brasseur Hitter. — Sa troupe. — L'*ours blanc*.

Le lendemain de la bataille de Saint-Privat, à laquelle les Allemands ont donné le nom de Gravelotte, le général de Moltke arrêta le plan de l'investissement de Metz. Un ordre, en date du 19 août 1870, onze heures du matin, décida que six corps d'armée prussiens demeureraient sur la rive gauche de la Moselle, tandis que la rive droite ne serait gardée que par le Ier corps et la division de réserve Kummer.

Ces dispositions suffisent à montrer que l'état-major allemand redoutait une sortie dans la direction de l'ouest et n'ajoutait qu'une médiocre importance à une tentative sur l'autre rive de la Moselle.

En même temps, les corps d'armée ennemis qui ont pris part à la bataille de Saint-Privat, se séparent en deux groupes. Une nouvelle armée, dite armée de la Meuse, est formée avec la garde royale, les IVe et XIIe corps, les 5e et 6e divisions de cavalerie. Le prince royal de Saxe la commande. Son effectif, qui était de cent cinq mille hommes au début de la campagne, vient d'être réduit à moins de quatre-vingt-dix mille par la sanglante journée du 18 août. Cette armée a pour mission d'agir contre Mac-Mahon, de le chercher partout où elle pourra le rencontrer, en combinant son action avec celle du prince royal de Prusse, de manière à faire jonction en temps opportun et à l'écraser avec des forces irrésistibles.

Sept corps d'armée restent pour bloquer Metz, sous le commandement du prince Frédéric-Charles. Ce même 19 août, le « Prince Rouge » régularise la situation, par l'ordre suivant, daté de Doncourt, onze heures du soir, qu'il faut citer en entier, car il fait connaître exactement les projets de l'ennemi et les

Digitized by Google

positions occupées autour de la place par les différents corps allemands :

« Chargé par S. M. le roi du commandement supérieur de l'armée d'investissement de Metz, se composant de la Ire armée (y compris la division Kummer), des IIe, IIIe, IXe et Xe corps, j'indique ci-dessous les règles générales de conduite.

« Les troupes de blocus de la rive droite de la Moselle, se composant du Ier corps de la Ire armée et de la division Kummer, qui vient de lui être attachée, ont la tâche suivante :

« 1° Resserrer la place par une ligne d'avant-postes, dans laquelle la cavalerie doit jouer un grand rôle, de manière à empêcher sûrement toute communication avec l'extérieur.

« 2° Répartir les troupes de telle sorte que, dans le cas où l'ennemi ferait une tentative pour percer sur Thionville, elles puissent être réunies à temps sur la rive droite de la Moselle, dans une position, qui devra être choisie à cet effet.

« Dans le cas où l'ennemi tenterait une entreprise de ce genre, les troupes d'investissement de la rive gauche viendront en aide à celles de la rive droite, en se portant vigoureusement sur le flanc gauche de l'ennemi; elles passeraient à cet effet la Moselle, sur des ponts qui devront être jetés vers Hauconcourt et protégés par de petites têtes de pont.

« Le Xe corps est chargé de jeter les ponts et de faire les travaux de fortification nécessaires au-dessous de Metz.

« 3° La tête de ligne du chemin de fer qui nous relie avec l'Allemagne et notre premier centre de magasins sont à la station de Remilly. Pour la protéger contre une sortie, le Ier corps devra choisir une position où il serait, en cas de besoin, soutenu par les troupes les plus rapprochées, qui viendraient se placer sur ses deux ailes.

« 4° Si l'ennemi, voulant entreprendre une opération d'une grande portée, dirige toutes ses forces sur un autre point, les troupes exposées à son choc devront céder et éviter d'engager un combat sérieux contre des forces supérieures.

« Pour les troupes d'investissement sur la rive gauche de la Moselle, les faits suivants sont à observer :

« 1° Si l'ennemi cherche à percer du côté de Thionville, par la vallée de la Moselle, sur la rive gauche, il faut qu'il se heurte contre une position préparée à l'avance par le Xe corps chargé de l'investissement de ce côté; cette position devra, en même temps, couvrir le pont qui sera jeté sur la Moselle. Dans ce cas, le corps le plus voisin du Xe marcherait sur le flanc gauche de

Digitized by Google

l'ennemi, et de la rive droite de la Moselle, on enverrait à l'aide par le pont.

« 2° L'armée ennemie, battue et renfermée dans Metz, pourrait, après s'être tant soit peu rétablie, essayer de percer à l'ouest. La ligne d'investissement devra être couverte par des abatis, des tranchées-abris et des retranchements se reliant exactement les uns aux autres; et la tentative de l'ennemi devra être arrêtée sur cette ligne, d'abord par les troupes placées en première ligne, puis par les corps de réserve, qui devront s'y porter en toute hâte.

« 3° Si l'ennemi tente de pousser en avant, ou de percer en remontant sur la vallée de la Moselle vers Pont-à-Mousson, il devra être arrêté par le VIIe corps; à cet effet, ce corp d'armée s'établira en amont de Metz, à cheval sur la rivière, assurera ses communications en jetant des ponts, fortifiera sa position et y résistera à l'ennemi, jusqu'à ce qu'il reçoive du secours sur ses deux ailes.

« Le VIIIe corps, se reliant au VIIe et sur la gauche, occupera la ligne d'investissement jusqu'à hauteur de la ferme de Moscou et devra la fortifier. La ferme de Moscou forme au nord la limite du rayon d'investissement assigné à la Ire armée, sur la rive gauche de la Moselle.

« Au nord du VIIIe corps et se reliant à lui, la ligne d'investissement sera occupée par le IIe corps, qui devra la fortifier; il aura provisoirement son quartier général à Verneville, il sera chargé de couvrir la route de Woippy à Saint-Privat.

« Le Xe corps aura la tâche de couvrir d'abatis les coteaux de la rive gauche de la Moselle, de former une ligne de communication jusqu'à la rive gauche de la rivière, d'établir les ponts qui doivent être jetés et de les fortifier sur les deux rives.

« Les corps ainsi placés en première ligne, pour former l'investissement sur la rive gauche de la Moselle, organiseront le service de la répartition de leurs troupes, de telle sorte :

« 1° Qu'il y ait sur la ligne d'investissement fortifiée de forts avant-postes prêts à marcher.

« 2° Qu'une partie suffisante du corps soit commandée chaque jour pour le service des travailleurs, la ligne d'investissement devant être constamment renforcée.

« 3° Que le reste du corps soit établi en arrière, dans des camps de baraques bien construites et que l'on améliorera tous les jours, et placés assez près pour que les troupes puissent être amenées rapidement sur la ligne.

« Le IIIe corps formera la réserve de l'aile droite de la ligne d'investissement et établira aux environs de la ferme de Caulre

Digitized by Google

des camps réguliers, que l'on devra perfectionner chaque jour.

« Le IXe corps formera la réserve de l'aile gauche et sera établi dans des camps de baraques, entre Saint-Ail et Sainte-Marie-aux-Chênes.

« L'emplacement des quartiers généraux des divers corps est encore à déterminer ; ils doivent être, autant que possible, reliés entre eux et avec mon quartier général (établi provisoirement à Doncourt) par une ligne télégraphique. On commencera par établir demain une ligne télégraphique partant de Saint-Privat, passant par Verneville et allant rejoindre le télégraphe du chemin de fer, dans la vallée de la Moselle, au-dessus de Metz.

« Les subsistances de l'armée d'investissement sont assurées:

« 1° Par le magasin principal de Remilly.

« 2° Par le magasin de Pont-à-Mousson ; ce magasin sera alimenté par celui de Remilly ; on détachera immédiatement, pour y faire le service, comme garnison d'étapes et spécialement pour y réunir des voitures, un bataillon et un escadron de la division Kummer.

« 3° Par des réquisitions; elles devront être exécutées avec la coopération de l'intendance et l'aide de la cavalerie d'une manière systématique et étendues, aussi loin que possible, sur les derrières de l'armée.

« Les limites pour les réquisitions sont les suivantes: toutes les localités situées sur la rive droite de la Moselle et sur la rive gauche celles qui se trouvent au sud de la route de Gravelotte à Conflans, à l'exception de celles qui sont situées sur la route même, sont à la disposition de la Ire armée.

« La Ire armée devra détacher deux régiments de cavalerie, sous les ordres d'un commandant de brigade, pour cerner Thionville, sur les deux rives de la Moselle. »

La lecture attentive de cet ordre fait connaître dès à présent les dispositions principales prises en vue du blocus : nous retrouverons, plus tard, lors du siège de Paris, des mesures analogues; mais, dès à présent, on peut résumer en quelques mots le plan de conduite adopté par le prince Frédéric-Charles:

1° L'armée française ne pouvant nécessairement tenter sa sortie que par une ou plusieurs des routes principales, qui débouchent de Metz, ce sont ces routes que les corps prussiens auront plus spécialement à surveiller et à garder.

2° Deux lignes d'investissement autour de la place seront formées, toutes deux hérissées d'obstacles chaque jour plus

Digitized by Google

redoutables. La première, défendue seulement par de puissants avant-postes, ne pourra être franchie par les Français, sans un vigoureux effort, qui donnera le temps aux troupes allemandes de soutien de prendre, plus en arrière, la position qui aura été assignée à l'avance, et qui, fortifiée avec soin, pourvue de tranchées et de batteries, opposera à l'assaillant, épuisé par une première lutte, un obstacle infranchissable.

Tels sont les deux principes qui se dégagent nettement de l'ordre si complet du prince Frédéric-Charles; ils expliquent comment les Allemands ont pu résoudre ce problème, qui, la veille encore, eût semblé impossible : investir, avec des forces relativement peu considérables, une armée retranchée dans une place forte comme Metz, ou dans une capitale comme Paris.

Dès la matinée du 19 août, les Allemands mettent à profit l'inaction de Bazaine, avec une promptitude et une ardeur extraordinaires. Sur les hauteurs de la rive gauche, si indignement abandonnées, qui vont maintenant se dresser devant lui comme une fortification naturelle et un obstacle infranchissable, sur tous les points de l'horizon qu'il peut découvrir, le maréchal voit luire, tout autour de Metz, les baïonnettes des sentinelles prussiennes; au bord de tous les plateaux et à l'extrémité supérieure de tous les cols, les batteries ennemies alignent leurs gueules menaçantes; des meurtrières sont pratiquées dans les maisons abandonnées.

Le blocus s'organise avec une régularité mathématique. Derrière une première ligne de vedettes à pied et à cheval, circulant sans cesse, l'œil aux aguets, le doigt sur la détente du Dreyse ou du mousqueton, un cercle plus étendu de grand'gardes campe dans les bouquets de bois, dans les plis de terrain, dans les fermes ou les villas de la banlieue messine ; plus loin encore, sur une troisième ligne, la hache et la pelle des travailleurs forment des retranchements, pour protéger une zone d'avant-postes.

Les Allemands dressent des batteries, coupent des arbres sur la lisière des forêts pour obstruer les chemins; dans les espaces nus, ils creusent des tranchées ; les villages se changent en forteresses, tous les murs, toutes les constructions deviennent des moyens de défense. Afin de compléter notre investissement, les Prussiens font sauter les ponts de l'Orne, affluent de la Moselle, et détruisent la ligne du chemin de fer, qui nous relie à Thionville.

Tous ces travaux peuvent s'accomplir, sans que rien soit tenté pour arrêter et inquiéter l'ennemi. Bazaine laisse les Allemands travailler à leur guise, sans tenter la moindre démons-

Digitized by Google

tration. Pendant huit jours entiers, comme on le verra bientôt, il demeurera immobile ; c'est son plan qui se réalise.

Devant une telle inertie, les Teutons deviennent arrogants et trouvent très spirituel de placer près de leurs avant-postes des écriteaux portant ces mots : « *Territoire prussien. On ne passe plus !* » Ces inscriptions insolentes et les poteaux qui les supportaient, furent souvent renversés par nos vaillants soldats dans leurs sorties impétueuses de Servigny, de Peltre, de Ladonchamps; il ne dépendait même que du traître Bazaine que ces écriteaux ne fussent jetés dans le Rhin : mais hélas ! nous comptions sans la trahison de l'homme de Queretaro.

Le premier soin de l'ennemi est non seulement de rétablir nos voies ferrées pour se ravitailler, mais aussi de construire, de Remilly à Pont-à-Mousson, de façon à contourner la place de Metz, un chemin de fer, suivant la mode américaine, c'est-à-dire au moyen de quelques nivellements et de rails posés sur des traverses. On conçoit sans peine l'utilité que ce travail doit avoir pour les Prussiens. Il leur permet, en effet, de faire venir de l'intérieur de l'Allemagne, les vivres, les munitions qui leur sont indispensables. Commencé dès le soir de la bataille de Rézonville, le 16 août, ce chemin de fer mesurait environ trente-six kilomètres; il traversait un pays accidenté. Trois à quatre mille ouvriers furent employés à cette œuvre, qui ne fut terminée qu'à la fin de septembre.

Afin de fermer encore plus complètement le cercle de fer qui nous entoure, dès le premier jour, diverses mesures sont prises par ordre du prince Frédéric-Charles.

Des ponts sont jetés sur la Moselle au nord de Metz, à Hauconcourt et au sud d'Argancy ; les quartiers généraux des différents corps sont reliés par un fil télégraphique. Des observatoires munis de lunettes sont placés autour de la ville sur les principales hauteurs : à l'ouest de Jussy sur le Horimont ; à Sainte-Barbe, sur la hauteur au sud de Montoy ; à Mercy-le-Haut et sur le Saint-Blaise.

Si les Prussiens ont atteint leur but en nous rejetant sous les murs de Metz, Bazaine n'a pas moins atteint le sien. En effet, que veut-il ? Être séparé par un cas de force majeure de l'armée de Mac-Mahon, le loyal soldat, son rival détesté, et de Napoléon III, qui lui a donné l'ordre de le rejoindre à Châlons. Prévoyant la défaite prochaine de l'armée de secours, qui va être abandonnée à elle-même, il veut mettre son armée sous la protection des forts de Metz et assister, sans même tenter sérieusement de se dégager, à la débâcle des troupes de Châlons. Il ne peut prévoir le désastre de Sedan, la proclamation de la Répu-

Digitized by Google

blique et, dans le cas d'une défaite ordinaire et même de la signature de la paix, avec la régence de l'impératrice Eugénie, il apparaîtra avec son armée intacte, il sera l'homme de la situation, le ministre tout-puissant et désigné d'avance.

Ce plan machiavélique est audacieux, mais Bazaine se croit les talents nécessaires pour l'accomplir. Comme il a rêvé la couronne du Mexique, il rêve la toute-puissance, sous l'autorité nominale d'une femme et d'un enfant.

Grâce à lui, le plan des Allemands n'a que trop bien réussi. Les communications de la ville de Metz et de l'armée du Rhin avec le reste du monde sont absolument coupées. L'attaque du 14 août à Borny, par une partie seulement des forces de Frédéric-Charles, n'avait pour but que de retarder notre marche; pendant que nous nous défendions vaillamment, le reste de ses contingents nous devançait dans la direction de Verdun. Le 16, à Rézonville, ils voulaient nous couper la route : nous avons lutté toute la journée sans perdre de terrain , puis couché sur le champ de bataille, mais pour reculer le lendemain, par ordre de Bazaine, jusqu'à mi-chemin de Metz. Le 18, enfin, nouvelle attaque : cette fois, nous avons été écrasés à notre droite et rejetés sous ces murs, où les Teutons veulent nous bloquer.

Tels sont les résultats du plan funeste, de l'odieuse conspiration de Bazaine, d'où vont sortir toutes les infortunes de la France. Non seulement ce misérable emprisonne dans un piège la principale armée du pays, sa dernière ressource peut-être ; non seulement il attire la seconde armée dans un autre piège, pour la faire détruire ou capturer, mais il annule, du même coup, la place forte où il abrite sa perfidie. Metz est jugée imprenable ; il a trouvé moyen de la désarmer.

Approvisionnée, comme elle l'est, avec une simple garnison de vingt mille hommes et défendue par une population héroïque, Metz, dit l'historien allemand Niemann, opposerait aux Prussiens une barrière infranchissable. Cet avantage considérable de laisser un dard dans le flanc ou dans les reins de l'ennemi, Bazaine, le grand homme de guerre, s'arrangera pour le supprimer ; il combine toutes ses mesures pour que la cité vierge tombe entre les mains des envahisseurs. Les deux cent mille hommes, qu'il y enferme, vont dévorer toutes les ressources alimentaires de la ville, la condamner à une famine plus ou moins prompte, en sorte que, dans un avenir peu éloigné, il aura la gloire de livrer aux Prussiens, non seulement notre armée la plus aguerrie et la plus nombreuse, mais notre forteresse la plus puissante. Jamais affreux complot n'a eu d'aussi lamentables effets.

Digitized by Google

Le 19 août au matin, la plus grande partie de l'armée française est descendue dans la plaine de la Moselle située sur la rive gauche de ce fleuve, et, dans cette journée, chaque corps prend ses campements à l'ouest de Metz :

Le 2e *corps*, entre Longeville et les pentes du Saint-Quentin.

Le 3e *corps*, dans le col de Lessy. — La 1re division (général Montaudon) s'établit sur une croupe du Saint-Quentin qui supporte le fort de Plappeville et d'où l'on découvre, à travers les arbres, une belle vue sur les environs. Les tentes sont dressées dans des jardins remplis d'arbres fruitiers et particulièrement de pruniers de l'espèce dite mirabelle, une célébrité du pays. — La 2e division (général Nayral) occupe la pente du Saint-Quentin qui s'élève au-dessus du village de Plappeville. — La 3e division (général Metman) campe face au col de Lessy, dans le large pli de terrain, qui s'étend du fort de Plappeville au fort Saint-Quentin. La 1re brigade (général de Potier) s'établit dans les vignes, sur trois lignes, le 7e de ligne au centre, ayant à sa droite le 7e bataillon de chasseurs à pied et à sa gauche le 29e de ligne. En seconde ligne la brigade Arnaudeau (59e et 71e de ligne). — En réserve se tient la 4e division (général Aymard).

Les officiers du 3e corps retrouvent au fort de Plappeville leurs bagages, dont ils sont séparés depuis le 13 août et qui ont pu être sauvés le 18, grâce au sang-froid et à l'énergie du prévôt du 3e corps. Ce jour-là, ce convoi se dirigeait sur Plappeville, quand, près d'Amanvillers, des obus viennent à tomber cinq cent mètres environ de la colonne : voyant un certain désordre se produire parmi les convoyeurs, cet officier supérieur de gendarmerie leur dit tranquillement : « N'ayez pas peur, mes amis, et au trot! » Le convoi prend aussitôt cette allure, en observant le meilleur ordre et parvint à arriver, sans encombre, jusqu'au fort de Plappeville, après avoir traversé le ravin de Châtel-Saint-Germain tout encombré de troupes et de convois.

Le 20 août, les troupes du 3e corps sont sur pied dès cinq heures du matin. En avant des forts de Plappeville et du Saint-Quentin, à un kilomètre environ, se trouve un retranchement inachevé : on en décide l'achèvement; en outre, le long de la crête du plateau du Saint-Quentin, qui borde la vallée de la Moselle, on établit une série de petits abris pour huit ou dix hommes destinés à surveiller les villages de Sey et Chazelles et tout ce revers du Saint-Quentin.

Les officiers du génie et leurs sapeurs se mettent aussitôt à la besogne et font travailler les troupes d'infanterie sous leur direction. Du haut du Saint-Quentin, on voit les travailleurs ennemis remuer aussi la terre sur les hauteurs occupées l'avant-

Digitized by Google

veille par nos 2e et 3e corps. A l'aide d'une forte lunette, on aperçoit des détachements allemands au château de Frescaty. Au-dessous du plateau, le long de la Moselle, s'étend le campement du 2e corps, entre le Ban-Saint-Martin et Longeville. De cette hauteur du Saint-Quentin le coup d'œil est magnifique : le village de Plappeville à mi-côte, le col de Lessy occupé par les troupes et le fort profilant ses arêtes dures au-dessus; vers la droite, le camp s'abaissant dans le vallon et s'étendant au loin, du côté de Woippy jusqu'à la Moselle.

Le 4e *corps* est établi entre les hameaux de Tignomont et du Sansonnet.

Le 6e *corps* entre le Sansonnet et le saillant nord du fort Moselle, le 12e de ligne (division Tixier) campé un peu en arrière de la ferme de Saint-Éloi, entre la route de Thionville et la Moselle.

La cavalerie du 6e corps est constituée avec le 2e chasseurs d'Afrique et les trois régiments de chasseurs à cheval de la brigade de cavalerie légère du 3e corps, mis à la disposition du maréchal Canrobert. Cette division, placée sous le commandement du brave général du Barail, va bivouaquer sur les glacis du fort Moselle, à la porte de Thionville, et garde cette position jusqu'à la capitulation. En première ligne, la première brigade (général de la Jaille) : à droite, le 2e chasseurs d'Afrique, à gauche le le 10e chasseurs de France; en seconde ligne, la deuxième brigade (général de Bruchard); 2e et 3e chasseurs de France. Seul, le 3e escadron du 10e chasseurs à cheval reste attaché au maréchal Lebœuf, dont il forme l'escorte.

Les 5e et 6e batteries du 19e d'artillerie, attachées à cette division, campent également sur les glacis du fort Moselle, devant la porte de Thionville, dans le jardin d'une villa.

La *garde impériale* s'établit dans l'intérieur des lignes, entre les villages de Devant-lès-Ponts et du Ban-Saint-Martin.

La *réserve de cavalerie*, sous les ordres du général de Forton, campe à l'île Chambière où elle sera réunie, quelques jours après, avec la cavalerie de la garde.

La *réserve d'artillerie* s'établit également dans cette île.

En outre, la 3e division du 2e corps, laquelle, sous les ordres du général de Laveaucoupet, avait été littéralement décimée le 6 août, à la défense du plateau de Spickeren, se trouvait à Metz depuis le 12 août et avait été désignée pour former la garnison de cette place avec les isolés de toutes armes, les convalescents, cinq mille hommes de garde nationale, deux bataillons de la garde mobile de la Moselle et les dépôts des 1er et 17e d'artillerie.

En outre, on forma, le 17 août, quatre bataillons d'infanterie

Digitized by Google

dits *bataillons de la Moselle*, avec des détachements des 11e, 27e, 46e, 86e et 88e de ligne, envoyés pour rejoindre leurs régiments respectifs au 5e corps et qui avaient été coupés dans Metz. Ces bataillons étaient exclusivement réservés à la défense de la place.

Le 1er bataillon était commandé par M. Drouet, major au 44e de ligne. — Le 2e bataillon par M. Fischer, chef de bataillon au 88e de ligne (ce bataillon avait été formé avec un détachement de sept cent cinquante hommes du 88e de ligne, parti de Cahors sous les ordres du capitaine Prendergast). — Le 3e bataillon, par M. Outhier, chef de bataillon au 98e de ligne. — Le 4e bataillon, par M. Thoni de Reinach, chef de bataillon au 73e de ligne. Ces quatre bataillons furent licenciés le 28 octobre.

Nos corps d'armée étaient établis sous la protection des forts, protection presque illusoire, dans cette circonstance, car les forts de Metz étaient loin d'être terminés. Commencés en 1867, ils avaient été bientôt abandonnés, pour n'être repris qu'au moment où il était démontré que nous devions nous mettre sur la défensive, c'est-à-dire après Spickeren et Frœschwiller. Les travaux sont alors activement repris; on s'occupe sans relâche de les terminer, d'armer les fortifications de la ville et d'en achever les défenses extérieures.

La 1re compagnie de mineurs, capitaine Duboys, du 3e régiment du génie, est envoyée au fort Saint-Julien, pour le mettre en état de défense avec la 11e batterie du 15e d'artillerie, qui établit ses mitrailleuses en position sur les terre-pleins de ce fort.

La 7e batterie du 15e d'artillerie est employée à l'achèvement et à la mise en état de défense du fort de Queuleu. Les bastions 4, 5 et 6 lui sont assignés comme postes de combat.

La 13e compagnie des sapeurs, capitaine Viez, du 3e régiment du génie, est occupée aux travaux de défense du fort de Plappeville.

La 1re compagnie de sapeurs, capitaine Fontaine, du 3e régiment du génie, est employée aux travaux d'organisation du fort Belle-Croix, dont la garnison est formée par le 10e bataillon de chasseurs à pied et dont les pièces de position sont servies par les artilleurs de la 8e batterie du 15e d'artillerie, qui ont versé leur matériel de campagne à l'arsenal.

L'objectif de l'armée de Metz a été fort réduit par les pertes successives des luttes acharnées des 6, 14, 16 et 18 août. Le 19 du même mois, jour de notre arrivée sous cette ville, cette armée comptait à peine cent quarante mille rationnaires, y compris la division de Laveaucoupet, laissée dans cette place, environ sept

Digitized by Google

mille hommes, et cet effectif diminua chaque jour par les maladies, sans possibilité de combler les vides.

Cette infériorité numérique n'était pas sensible, tant que nous restions dans nos camps, parce que l'ennemi avait à placer ses troupes sur un cercle plus grand; mais il avait encore sur nous un grand avantage : celui d'occuper des positions fixes, convenablement choisies dans le voisinage des routes que nous aurions pu prendre, et, en cas de tentative de sortie, nous étions amenés à une lutte à découvert, contre des ouvrages fortifiés et des abris protecteurs. Si l'armée allemande avait à redouter l'action des forts, à l'abri desquels nous étions placés, nous avions aussi à tenir compte des ouvrages qui protégeaient les lignes prussiennes.

A côté de notre armée, la garde nationale de Metz se fit remarquer par son ardent patriotisme. Le 18 août, pendant que la canonnade grondait sur les lignes d'Amanvillers, les braves Messins indignés de voir verser inutilement des flots de sang dans trois combats successifs et pressentant que l'action engagée à Saint-Privat aurait un résultat décisif, voulurent, à tout prix, combattre aux côtés de nos vaillants soldats.

Le général Coffinières, commandant la place, essaie de calmer les esprits par un ordre du jour, qui recommande aux gardes nationaux d'avoir confiance dans l'armée. L'agitation ne se calmant point, le commandant de la garde nationale, M. Garnier, ex-colonel de la garde impériale, ordonne aux citoyens de se rendre à leurs compagnies respectives et d'y rester jusqu'à ce qu'un nouvel ordre les en relève.

L'indignation des gardes nationaux est à son paroxysme; un grand nombre proposent d'aller, tambour battant, jusqu'au Ban-Saint-Martin, où ils espèrent trouver le quartier général de Bazaine, et là, d'obtenir, de gré ou de force, l'ordre de marcher en avant. Ils partent, en effet, par la porte de France; mais, non loin de là, ils se trouvent en face de huit mitrailleuses, disposées en demi-cercle, et sommation leur est faite d'évacuer immédiatement la place, sous peine d'être passés par les armes; on les menace ensuite de les rechercher pour fait d'insubordination et d'embauchage de militaires.

La population comprit en voyant rentrer ces soldats-citoyens, les larmes aux yeux et le cœur meurtri, que le sacrifice était consommé. En effet, on savait déjà, dans la soirée du 18, que l'investissement était complet.

Le 22 août, le nouveau commandant de la garde nationale, M. Laffitte, en vertu de la loi du 13 juin 1851 et de celle du 12 août 1870, informe la population de Metz que tout Français,

Digitized by Google

âgé de vingt à cinquante-cinq ans inclusivement, doit être garde national.

Cet appel excite un élan unanime : de nombreux citoyens, que leur jeunesse ou leur âge trop avancé n'appellent pas à ce service, sollicitent l'honneur de prendre rang : d'anciens magistrats, des officiers en retraite donnent cet exemple. Dans la compagnie que commande M. Réau, officier démissionnaire et directeur du *Courrier de Meurthe-et-Moselle*, un ancien colonel de cavalerie est simple soldat, sur sa propre demande. Après trois semaines d'exercice, les gardes nationaux messins manœuvrent tous comme de véritables soldats.

Cependant l'arrêté, qui réorganise la garde nationale, y appelle aussi les étrangers admis à la jouissance des droits civils. Ces étrangers appartenant presque tous à la nationalité allemande, sont incorporés et armés malgré les protestations des citoyens. Cette légèreté est d'autant plus condamnable que les Prussiens n'ont déjà que trop de facilité pour introduire dans Metz, un espionnage régulier, ce que le maréchal Lebœuf a exprimé en ces termes :

« Les Prussiens étaient exactement renseignés sur tout ce qui se passait dans Metz. »

L'enrôlement de la garde nationale ne dura pas moins de quinze jours; car on ne fit grâce d'aucune des formalités administratives. Cette garde nationale avait pour tout uniforme une blouse en toile, couleur café au lait, avec ceinturon; plus une casquette dont la couleur de la passe indiquait le numéro du bataillon. Elle n'avait pour armement que des fusils à tabatière; on s'émut du mauvais vouloir de l'administration militaire à son égard, et, conformément à une décision prise dans une réunion à l'Hôtel de Ville, une députation d'officiers se rendit auprès du général Coffinières pour demander un armement plus sérieux. Ce général refusa de donner des chassepots, sous prétexte qu'il n'y en avait pas assez dans les arsenaux, bien qu'il s'y trouvât vingt-six mille fusils de cette espèce avec les munitions nécessaires, et cela parce qu'il y avait des *inventaires* et qu'on gardait ces armes avec un soin jaloux.

Du reste l'hostilité du gouverneur militaire de Metz à l'égard de la garde nationale de cette ville, se manifesta en toute occasion; ainsi, il alla jusqu'à lui refuser l'autorisation de l'exercice à feu.

L'artillerie de la garde nationale fut réorganisée pour le service des remparts; les anciens artilleurs y étaient seuls admis; en une seule journée, plus de deux cents se firent inscrire à l'Hôtel de Ville. Leur uniforme était le même que celui de la

Digitized by Google

garde nationale, avec cette différence qu'une bande rouge était cousue sur la couture du pantalon. Ces artilleurs formèrent cinq batteries commandées par les capitaines Mursch, Goussin, Pistor, Dessus et Espagne, et sous les ordres du chef d'escadron Goussin et du capitaine adjudant-major Sabattier.

— Grâce à l'inaction volontaire de Bazaine, du 19 au 20 août, les Prussiens utilisent en paix les loisirs que leur fait notre armée.

Des observatoires ont été établis sur tous les points culminants : de la flèche de la cathédrale surtout, on peut suivre tous les mouvements de l'armée ennemie et se rendre compte de son activité, car, de tous côtés, on aperçoit des reconnaissances de cavalerie ou des grand'gardes d'infanterie. Il n'y a plus d'illusion possible, il devient évident que le blocus est commencé. L'ennemi active son travail pour nous enceindre de batteries et fortifier, d'abord, les points par lesquels nous pouvons tenter de nous frayer un passage.

Les Allemands, comme une lèpre qui s'étend, se sont avancés vers le pays haut. Les bulletins de renseignements donnent chaque jour le détail des nouveaux ouvrages entrepris par les soldats du Prince Rouge.

Les travaux commencent d'abord sur la route de Metz à Briey, par Saulny, et sur celle de Metz à Thionville, par les deux rives de la Moselle; puis à Ars, à Magny, à Ars-Laquenexy, partout autour de nous, se dessinent, à petite distance, les ouvrages prussiens. Sur les routes, des tranchées sont creusées, protégées par des abatis, et, sur les positions culminantes, des batteries montrent bientôt leur relief. Vany, Malroy, Fèves et Sémécourt, commandant la plaine de Thionville qu'on a négligé d'occuper, sont les premiers points fortifiés par les Allemands au nord. Leurs grand'gardes s'installent au château de Ladonchamps.

A l'est, ils occupent la ligne qui se rend de Vrémy à Ars-Laquenexy, en passant par Failly, Servigny, Nouilly, Noisseville, Montoy, Coincy et Colombey : au sud, ils s'installent à Peltre, à Ars-sur-Moselle et dressent des batteries en face du fort de Queuleu.

A l'ouest, ils s'installent dans les positions abandonnées par nous les 18 et 19 août, c'est-à-dire Saint-Privat, Vaux, Jussy, Châtel-Saint-Germain, Vigneulles, et les bois qui en dépendent. Des travaux sont exécutés à Jussy et à Sainte-Ruffine, malgré le voisinage du fort Saint-Quentin.

Des camps considérables s'organisent à Sainte-Barbe, à Malroy, à Saint-Privat, à Saulny, à Frascati, à Ars et à

Digitized by Google

Novéant. Les Allemands continuent à recevoir, sans nul obstacle, leurs approvisionnements et leurs munitions par le chemin de fer de Forbach. La station de Courcelles devient une sorte de tête de ligne et de dépôt général. Une grande ambulance est installée à Aubigny, où des sœurs catholiques de Cologne arrivent pour soigner les blessés et les malades.

L'armée allemande restée pour bloquer Metz, sous le commandement du prince Frédéric-Charles, est formée de sept corps: le Ier (général baron von Manteuffel), le VIIe (général von Zastrow), le VIIIe (général von Gœben), ces trois corps composant l'armée du général von Steinmetz ; le IIe (général von Franzecki), le IIIe (général von Alvensleben II), le IXe (général von Manstein), le Xe (général von Voigts-Rhetz), appartenant tous les quatre à l'armée du prince Frédéric-Charles; les 1re et 3e divisions des troupes de réserve du général von Kummer et la troisième brigade de cavalerie de réserve. Tous ces corps réunis devraient composer un effectif de deux cent quarante-trois mille soldats; mais trente cinq mille au moins ont été tués ou blessés dans les récentes batailles; en y ajoutant les malades, il ne faut pas évaluer les assiégeants à plus de deux cent ou deux cent cinq mille hommes. Un nouveau corps d'armée, sous les ordres du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin, est en marche pour venir les renforcer et arrivera dans une dizaine de jours. Les troupes déjà sur le terrain forment, autour de Metz, un vaste cercle qui mesure cinquante kilomètres de développement.

Partout où les Allemands s'installent, on signale des traits de pillage et d'exactions. A Novéant, dans une maison, après une nuit d'orgie, ces excellents Teutons brisent tout chez leur hôte forcé, et, descendus à la cave, finissent par ouvrir les tonneaux et laissent couler sur le sol le vin qu'ils ne peuvent plus boire.

A Bellevue, arrivant le soir dans une maison de campagne, dont les propriétaires sont à Metz, ils brisent grilles et portes, boivent vins et liqueurs et emportent sur une charrette de réquisition venant de Maizières, les meubles et les provisions. Ils se retirent le matin, après avoir galamment distribué à plusieurs filles du village, les gravures, tableaux et menus objets qu'ils ont trouvés dans cette villa.

Dans le village de Vaux, les fours des deux boulangers ne fonctionnent que pour les Allemands. Deux factionnaires empêchent les habitants d'apporter leur pâte. Ceux-ci font leur pain dans leurs maisons, comme ils peuvent. Puis, un détachement vient le leur prendre, sinon il faut donner deux francs. Les insolvables sont forcés d'aller travailler aux tranchées.

Digitized by Google

Un ancien commandant de la garde nationale rurale est indignement outragé par des officiers prussiens. Sa demeure ayant été envahie par un détachement et ces officiers ayant aperçu son sabre et ses épaulettes disposés en trophée, ces chevaleresques Germains lui jettent ses épaulettes à la tête, après les avoir foulées aux pieds. Le commandant indigné provoque en duel, malgré son âge avancé, les officiers qui lui répondent en ricanant. L'état-major prussien, saisi de la plainte de ce digne vieillard, se contente de répondre qu'en effet « ce n'est pas bien ».

Ajoutons à ce sujet que le capitaine adjudant-major Desbuttes du 64e de ligne ayant été blessé d'une balle à l'épaule, le 14 août, à la bataille de Borny, et étant tombé au milieu des lignes prussiennes, a été frappé de nombreux coups de crosse, et notamment d'un coup sur la tête, par des soldats du 44e régiment prussien.

— Le maréchal Bazaine avait si peu l'intention de quitter Metz, que le blocus matériel ne lui suffit pas ; il voulut être séparé intellectuellement de la France et prit ses mesures pour y parvenir. On se souvient que deux détachements de la grosse cavalerie saxonne avaient coupé les fils électriques et détruit partiellement le chemin de fer de Thionville, dans la soirée du 18 août. Ils s'étaient ensuite retirés au plus vite.

Le lendemain, 19 août, les courageux employés du chemin de fer de l'Est, ayant fait des reconnaissances avec leurs locomotives, constatent que les Allemands ne se sont pas encore établis dans la vallée de la Moselle au nord de Metz, et que les dégâts sont peu considérables et faciles à réparer. Les fils télégraphiques sont en effet rétablis aussitôt et la communication avec le nord momentanément maintenue. Les courageux employés de l'administration offrent même de reprendre le service sur-le-champ et d'entretenir les communications, pourvu que la ligne soit suffisamment protégée contre les incursions de l'ennemi.

Rien n'est plus facile avec les vingt-six régiments de cavalerie dont dispose Bazaine. Quel usage plus précieux peut-on faire de ces nombreux escadrons? Ces treize mille cavaliers peuvent protéger la voie sur un développement considérable. On peut enfin faire appuyer ces cavaliers par des fantassins d'élite bien commandés, placés sur les convois. Nul doute qu'on entretiendra ainsi la circulation pendant un certain nombre de jours et jusqu'au moment où les Allemands descendront dans la vallée avec des masses imposantes. Mais le commandant en chef ne veut rien faire et si le télégraphe peut

Digitized by Google

encore être utilisé jusqu'au 20, on le doit au dévouement des employés de la Compagnie de l'Est, qui suppléent à l'indifférence du commandant en chef.

Il y a pourtant une raison particulière pour protéger la voie aussi longtemps que possible. Le maréchal sait que deux convois, l'un de vivres, l'autre de munitions, destinés aux troupes de Metz, ont été dirigés par les lignes du Nord puis arrêtés à Longwy, quand on a annoncé la prétendue marche sur Verdun. Les faire arriver à Metz doit donc être pour Bazaine tout à la fois une nécessité et un acte de prévoyance ; or ce résultat ne peut être obtenu qu'en assurant la marche des trains. Mais il se contente de prévenir du fait la Compagnie de l'Est, en l'invitant à se mettre en mesure de ramener ces convois dès que la voie sera rétablie, mais sans rien faire lui-même pour obtenir ce résultat. Le chef de l'exploitation fait de son mieux et il parvient à faire entrer dans Metz le convoi de vivres ; l'autre est attendu dans la journée du 20, mais on doit le retenir à Thionville, quand on y apprend la nouvelle rupture de la ligne.

Ce jour-là, en effet, quelques détachements prussiens ont reparu dans la vallée de la Moselle et force a été d'interrompre la circulation. Deux des régiments de la nombreuse cavalerie tenue immobile dans le camp retranché, suffisaient pour refouler les Allemands, entretenir les communications et assurer le passage du train : mais, le maréchal Bazaine ne veut pas qu'un seul homme se mette en selle. Et il a l'audace de télégraphier, de crier à tue-tête qu'il manque de munitions.

Pendant qu'il se prive à peu près volontairement des ressources en munitions amoncelées dans Thionville, un hasard prodigieux répare sa faute et fait découvrir, dans Metz même, des ressources dont on ignore l'existence. Au milieu du trouble et de l'agitation qui règnent en cette dernière ville, depuis le commencement de la guerre, on a accumulé dans les gares les marchandises apportées par les trains, sans ouvrir les caisses ni se préoccuper de leur contenu : approvisionnements et matériel encombrent ainsi la voie. Au moment du blocus de Metz, les employés de la Compagnie de l'Est songent enfin à vider les gares en dehors de la zone des fortifications. Pendant ce travail, le 20 août, on découvre, dans les ateliers du chemin de fer, un convoi entier de munitions (plus de quatre millions de cartouches), dont personne n'a eu connaissance, ni le maréchal, ni le commandant de l'artillerie, ni le chef de l'exploitation.

Ainsi, grâce à l'activité déployée par l'arsenal de Metz et à la découverte de ce convoi, l'armée se trouve, à la date du 20 août,

Digitized by Google

presque aussi bien pourvue qu'au début de la campagne. Cette heureuse nouvelle est annoncée au maréchal Bazaine par le général Soleille, qui demande formellement qu'elle soit communiquée à l'armée ; il n'est pas donné suite à cette demande ; ajoutons cependant que le 23 août, il fut porté, indirectement, il est vrai, à la connaissance de l'armée qu'elle était réapprovisionnée en munitions, comme au commencement de la guerre. Cet avis, rejeté à la fin d'une dépêche prescrivant de veiller avec le plus grand soin à la conservation des munitions, perdait toute son importance; il semblait destiné uniquement à relever le moral des troupes fâcheusement impressionnées par les bruits répandus sur la pénurie des munitions. Il ne rappelait ni les chiffres présentés dans la lettre du général Soleille, ni l'annonce de la découverte de quatre millions de cartouches à la gare. Aussi cette communication passa-t-elle à peu près inaperçue pour les commandants de corps, comme nous le verrons, lorsqu'il sera question de la conférence tenue le 26 août.

En résumé, l'approvisionnement était considérable. Tel qu'on le connaissait le 18 août, il était suffisant et il permettait de pousser sur Verdun. Le maréchal dissimula la vérité à ce sujet. Mais, comme nous l'avons dit, on découvrit à Metz une réserve énorme, dont l'étrange désordre qui existait partout, laissait ignorer l'existence. Cet appoint considérable permettait de tenter de nouvelles batailles, de reprendre l'offensive.

Le maréchal cacha ce fait heureux à son armée, il voulait justifier son inaction par le manque de cartouches.

Le 19 août, au matin, la route de Paris nous était fermée. Le courrier de Verdun revenait précipitamment à Metz avec ses dépêches, qui avaient manqué de lui être prises par les uhlans. D'autre part, on apprenait que le fil télégraphique fonctionnant sur la ligne de Briey-Verdun-Paris, avait été rompu la veille par les Prussiens; la ligne de Paris, qui passe par les Ardennes, fonctionna jusqu'au 20 août. Celle de Thionville-Luxembourg cessa le service la dernière, au moment où les Prussiens occupèrent Maizières-lès-Metz. C'était notre dernier moyen de communication avec Paris et le reste de la France.

A partir du 20 août, Metz fut donc séquestrée et ne fut plus reliée qu'à ses forts. Durant deux jours encore, Bazaine expédia par des émissaires quelques dépêches, qu'on allait porter à des bureaux télégraphiques et qui tombèrent presque toutes, on ne sait pourquoi, entre les mains des Allemands ; elles ont été publiées par les feuilles prussiennes. Puis, le maréchal n'essaya plus de communiquer avec l'armée de secours. C'est un travail que de déguiser sa pensée, de masquer ses projets. Le général

Digitized by Google

en chef va désormais garder le silence; il n'aura même plus besoin de mentir.

— Il n'y eut dans cette période de sept jours, qui s'écoula du 19 au 26 août, et où les deux armées furent en présence, que quelques coups de fusil échangés entre les avant-postes et quelques coups de canon tirés par les forts, qui essayaient de détruire les batteries que les Prussiens s'occupaient à établir autour de la place.

Pendant cette période, notre armée se réorganise sur la rive gauche de la Moselle : les divisions sont occupées à la construction de tranchées et de batteries et au service des grand'gardes. Les Prussiens déploient une égale activité, barricadant les routes, les villages aux abords de Metz et se préparant ainsi à repousser toute sortie.

Le 20, les Allemands ayant construit sur les hauteurs de Rozérieulles des batteries menaçantes pour les campements du 2e corps, les troupes reçoivent l'ordre de se couvrir de ce côté, au moyen d'ouvrages de campagne. Dans la nuit du 20 au 21, le 8e de ligne, sous la direction de ses officiers, construit trois grandes places d'armes bien défilées, d'une épaisseur et d'un relief considérables, capables chacune d'abriter un bataillon entier. Elles sont séparées par de larges intervalles, qui rendent l'offensive facile.

Les batteries du 5e d'artillerie attachées à la division Vergé (1re du 2e corps) quittent le terrain de manœuvres du Ban-Saint-Martin, le 20 dans la matinée.

La 12e campe en arrière de Longeville, dans un champ à droite de la route, contre les dernières maisons du village. Deux pièces sont mises en batterie, derrière un petit épaulement, sur la route de Moulins; un service de grand'gardes, commandé par un lieutenant, est établi près des pièces. La batterie est placée sous les ordres du colonel de Waldner de Freundstein, qui occupe Longeville avec le 55e de ligne.

Les 5e et 6e batteries s'arrêtent dans un petit jardin, à droite de la route, un peu en avant du pont du chemin de fer de Thionville, à côté du 3e régiment de lanciers et des batteries de la réserve du 2e corps. En face, au delà de la route et contre le remblai du chemin de fer, campe la brigade-mixte Lapasset. Les autres troupes d'infanterie du 2e corps sont sur les pentes du Saint-Quentin. Le même jour la 7e batterie (2e division) se porte sur les pentes, à cinq cents mètres en arrière de Sey.

Le 20 août, la 12e batterie du 8e d'artillerie, attachée à la division Tixier (1re du 6e corps), verse à l'arsenal un caisson

Digitized by Google

et trois arrière-trains, qu'elle a ramenés du champ de bataille de Saint-Privat, où elle les a recueillis. En même temps, la division d'artillerie composée des 9e et 10e batteries du 13e régiment passe à la réserve d'artillerie du 6e corps, commandée par le lieutenant-colonel de Montluisant, un des héros du 18 août.

A peine installés dans leurs campements, nos soldats ont la douleur d'assister à un sacrifice trop grand peut-être, celui des maisons nombreuses et des plantations d'arbres séculaires qui entourent la ville. Ces sacrifices sont commandés par la défense des places fortes, mais nous sommes en mesure de défendre la place de nos avant-postes, et peut-être pourrions-nous épargner aux propriétaires le chagrin d'une véritable dévastation.

Une mesure encore plus efficace consisterait à faire affluer dans les magasins de la ville et de l'armée toutes les nombreuses denrées que renfermaient encore les nombreuses fermes des environs : blé, vins, céréales, bestiaux, etc. Quelques jours auparavant, on n'a pas voulu effrayer les populations, en leur prescrivant d'apporter tout ce qu'elles possèdent; mais maintenant, il devient d'une absolue nécessité de ne rien laisser aux mains de l'ennemi, qui ne va pas tarder à nous entourer, et d'augmenter nos ressources, ainsi que celles de la ville, pour faire face à tout événement; les paysans qui se sont réfugiés en ville ont bien apporté des provisions, mais ils ont à peine de quoi se nourrir pendant un mois, et Metz sera affamée par l'armée grossie de ces fuyards. Il est regrettable que ces mesures de prudence aient été négligées; plus tard, nous verrons combien plus de prévoyance nous aurait servi, en prolongeant notre existence sous Metz.

— Bien que bloquée, notre brave armée n'a pas encore perdu un atome d'espoir. L'ennemi nous entoure complètement, mais sans nous serrer de trop près. Nos forts, à peine profilés avant la déclaration de guerre, commencent à prendre un air respectable, et sont complètement armés. De temps à autre, leur grosse voix, dominant tous les bruits de la nature et le bourdonnement des campements, fait trembler les échos.

Le 20 au matin, le Saint-Quentin tire du côté de Rozérieulles et du Point-du-Jour sur des reconnaissances ennemies et Plappeville du côté d'Amanvillers et de Saulny.

Vers huit heures du soir, une colonne ennemie s'étant approchée du fort Saint-Julien, par la vallée de la Moselle, une trentaine de coups tirés par trois mitrailleuses de la 11e batterie du 15e d'artillerie, aux distances de quatorze cents, quinze cents et seize cents mètres, suffisent pour l'éloigner.

Digitized by Google

Cette canonnade réjouit le cœur de nos soldats; car c'est, à la fois, un signal de ralliement et un cri d'alarme. Ce suprême appel doit retentir jusqu'au cœur de la patrie, tout en encourageant les camarades dont on est séparé. Saint-Julien ne dit-il pas à Thionville et Saint-Quentin à Verdun : « Nous sommes là : »

Le même jour, vers quatre heures du soir, le commandant Pinochet, avec les 2e et 3e escadrons du 2e chasseurs de France, conduit une reconnaissance sur la route de Maizières, en passant par Woippy. A cet endroit, le 2e escadron se dirige sur Saulny et le 3e sur Maizières. De petits détachements, commandés par un maréchal des logis ou un brigadier, parcourent les villages de Noroy, Fèves, Sémécourt, où on leur signale l'approche des Prussiens, qui viennent d'occuper Maizières.

Dans la matinée, le caporal Charnot, du 63e de ligne, avec trois hommes de son escouade, s'empare de deux voitures chargées d'avoine appartenant aux Allemands et dont les conducteurs, s'étant égarés dans leur marche, sont venus se heurter à nos avant-postes.

Le 4e de ligne (1re division du 6e corps) reste campé toute la journée du 20 août, à la « Maison du Camp », protégé, comme la veille, à six cents mètres en avant, par ses grand'gardes et ses petits postes. Les grand'gardes sont postées sur la ligne de fossés profonds et garnis de broussailles, qui s'étend de l'est à l'ouest, sur la rive gauche de la Moselle, sur une étendue d'environ un kilomètre. Ces fossés sont prolongés dans la journée, par une ligne de tranchées-abris, qui, partant de ce fleuve, sur notre droite, remonte au nord-ouest pour rejoindre le fossé.

Dans le courant du jour et jusqu'à la nuit, les éclaireurs prussiens sont signalés par les gens du pays et par nos éclaireurs du côté de Saint-Rémy et des Maxes, à quatre ou cinq kilomètres en avant de notre front. A l'heure de la retraite et sur l'ordre du général Péchot, le 1er bataillon du 4e de ligne est envoyé par le colonel Vincendon pour renforcer nos grand'gardes et leur servir de soutien. Ce bataillon prend position à quinze cents mètres en arrière de celles-ci, et dès lors, le gros des grand'gardes est réparti en petits postes sur toute la ligne des tranchées-abris et des fossés naturels. Leurs doubles sentinelles sont placées de cinquante en cinquante pas, de manière à observer de loin le terrain qu'elles ont devant elles. Les consignes les plus sévères sont données pour assurer la surveillance et préserver des surprises.

La nuit se passe sans incidents.

Digitized by Google

De son côté, le 28e de ligne (4e division du 6e corps) ayant aperçu quelques uhlans dans la plaine, en avant de Woippy, et craignant une attaque sur cette position, se porte sur le plateau qui domine ce village au-dessus du cimetière. Il reste dans cette position jusqu'au 25 août et va alors camper au Sansonnet.

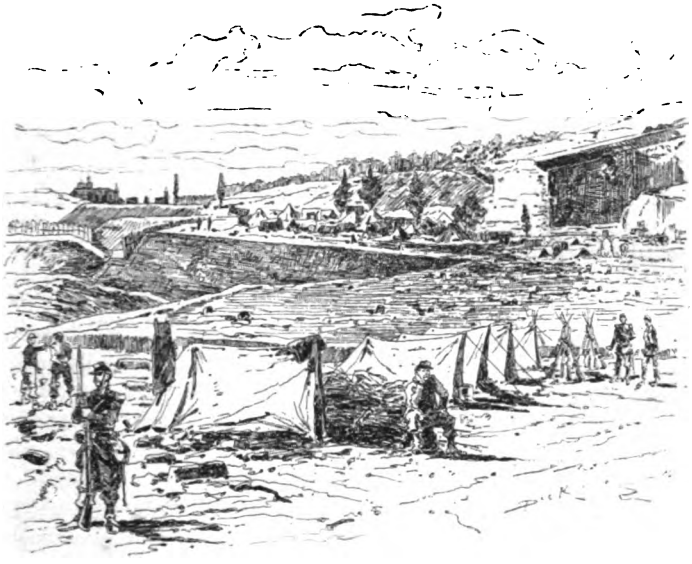
— Cependant des compagnies de francs-tireurs s'organisent parmi cette admirable population de Metz qui n'a qu'une ambition : partager les dangers de l'armée. Ces compagnies rendront des services à coup sûr et par la connaissance complète du pays, et par l'habileté comme tireurs de la plupart des jeunes gens de la cité messine. Ces francs-tireurs portent la veste et le pantalon de coutil gris, ainsi qu'une petite casquette de même étoffe, avec la cocarde tricolore.

Le brasseur Hitter, qui a déjà rendu de réels et nombreux services, avant l'investissement, pendant les grands combats livrés autour de Metz, est autorisé le 22 août, par le commandant militaire de la place à réunir autour de lui vingt-cinq hommes braves et déterminés, pour former une compagnie d'éclaireurs, dont le seul objet sera de s'emparer, par la ruse ou par la force, des convois ennemis. Déjà, les 15 et 16 août, il s'est emparé de plusieurs voitures appartenant à l'armée allemande et, le 20 août, il a fait à lui seul trois Prussiens prisonniers.

Ce chef de partisans est un vieillard robuste et trapu, aux larges épaules, au visage franc et énergique, encadré par une longue barbe blanche. Ce modeste héros, qui parle avec la même facilité les langues française et allemande, a conservé toute l'ardeur et la témérité confiante de la jeunesse, unies à un intelligent sang-froid. Il est coiffé d'un chapeau de feutre gris, vêtu d'une blouse grise, d'un pantalon large et de grandes guêtres. Il porte gaillardement son fusil de chasse en bandoulière et à sa ceinture une paire de pistolets. Il est bien connu dans la ville, où il avait rétabli la brasserie modèle de la rue Mazelle. Durant le blocus, ce vaillant patriote devint des plus populaires comme tueur de Prussiens et ceux-ci le surnommèrent, à raison de sa carrure et de la couleur de sa barbe, le vieil *Ours blanc*.

Une compagnie de francs-tireurs messins fut aussi organisée et placée sous le commandement de M. Vever. Casernés au fort de Queuleu, ils en surveillaient les abords, comme le faisaient les francs-tireurs de M. Arnous-Rivière, casernés au fort Saint-Julien. A l'affaire de Peltre, notamment, nous verrons ces braves jeunes gens combattre avec l'armée et prendre d'assaut le village de Vany.

Digitized by Google



Campements français sur les glacis de Metz.

CHAPITRE II

Les blessés et les émissaires.

Les Allemands de Metz. — L'espionnage. — Papiers pris à Ladonchamps. — Les espions Schill et Jacob. — Mauvaise police. — Encombrement des ambulances. — Hôpitaux improvisés dans les édifices publics. — Sollicitude de l'évêque de Metz. — Indifférence de Bazaine. — Mme Cahen. — A la caserne Coislin. — Les quarante-sept ambulances de Metz. — Les baraquements du Polygone. — Les wagons de l'Esplanade. — L'orage du 20 août. — Blessés inondés et noyés. — Mauvaise qualité du pain. — Blessés recueillis par les habitants. — Dévouement des Messins. — Honneur aux femmes de Metz ! — Insuffisance du corps médical. — Un travail écrasant. — Paroles héroïques d'un blessé. — Aération des locaux affectés aux blessés. — Dévouement patriotique des ouvrières de la manufacture des tabacs. — Insuffisance du linge. — Pas de chloroforme et d'éther. — Intrigue infâme de Bazaine. — Mac-Mahon pris au piège. — Les dépêches de Bazaine du 18 et du 19 août. — Dépêche de Bazaine à Mac-Mahon du 18 août. — Dépêches du 18 à l'Empereur. — Rapport du 19 de Bazaine. — Les dépêches du 19. — Les émissaires. — Les gardes forestiers Braidy et Tissabré. — Leur voyage. — A Metz. — Vingt

Digitized by Google

francs! — Le retour. — Le forestier Scalabrino. — De Verdun à Metz. — A Saint-Privat. — Dans une écurie. — Le retour. — Le forestier Guillemin. — Trop tard. — Le commandant Magnan. — Evariste Lagneaux. — Voyage de M. Renou et du baron Larrey. — Les douaniers Pattié et Weber. — Mme Sibeux. — Le forestier Dechu. — Dix-sept lettres portées à Metz par le même émissaire. — Mlle Moulin. — MM. Devièville et Lalouette — Le docteur Bélisay. — Le sieur Ranson. — La femme Guépratte. — Le maréchal des logis d'artillerie de Redet. — MM. Marcherez et Finelle. — Les agents Rabasse et Miès. — Alexis Guillaume. — Haine sourde de Bazaine contre les émissaires.

Les Messins se préoccupaient beaucoup de la présence dans leurs murs d'une grande quantité d'Allemands, qui y étaient avant la guerre et de ceux qui y étaient arrivés depuis. Parmi ces Teutons, beaucoup avaient des allures suspectes; mais, dans une ville ordinairement peuplée de beaucoup d'Allemands, il est difficile d'observer une surveillance efficace. On sait cependant que les Prussiens ont de nombreuses intelligences dans la place, que tous les mouvements de notre armée leur sont connus et que déjà l'espionnage a été pour beaucoup dans nos premiers revers; nous en avons acquis la certitude par le jugement et la condamnation de Schill, que nous avons déjà racontés dans notre tome II; ce misérable, qui, jouant un double rôle avec les Français et les Prussiens, et recevant de l'argent des deux mains, avait causé nos trois défaites de Wissembourg, de Frœschwiller et de Spickeren, en donnant aux Allemands, les renseignements les plus circonstanciés sur les mouvements de l'armée française. L'exécution de cet espion eut lieu, le 28 août, dans les fossés de la ville, derrière la citadelle.

On sait quel emploi nos ennemis ont su faire de l'espionnage dans cette douloureuse campagne. C'est un des ressorts que les Prussiens savent faire mouvoir et dont ils retirent les plus grands avantages: ils ne dissimulent pas cette tactique sous un nom honnête. Parmi les papiers de l'état-major prussien, qui s'était établi au château de Ladonchamps et dont nos soldats s'emparèrent par surprise, pendant le blocus, on trouva une pièce, portant en tête : « *Renseignements fournis par les rapports, par le service occulte* (*espionnage*), *par les ballons* ». Cette pièce donnait l'emplacement de tous les corps d'armée autour de Metz, l'effectif de ces corps et la position des défenses de nos avant-postes.

Dans une autre circonstance, nous avions à rendre soixante-dix prisonniers blessés à l'armée prussienne; celle-ci fit connaître les noms de ceux qu'elle désignait, avec l'indication du

Digitized by Google

lieu où ces hommes étaient traités; quelques-uns même étaient chez des particuliers, dont on donnait le nom, la rue et le numéro. Qu'on juge par ces faits de l'organisation de l'espionnage à Metz et des difficultés de rien préparer, qui ne fût aussitôt connu de l'armée d'investissement.

Schill fut, croyons-nous, avec le juif Jacob, pris à l'attaque de Peltre, le seul espion fusillé à Metz, et cependant la ville et les camps pullulaient d'émissaires allemands, qui renseignaient admirablement l'ennemi, même, comme nous venons de le dire déjà, sur les décisions secrètes prises dans les conseils de guerre. On arrêtait bien dans la ville et aux alentours, un nombre considérable de suspects que la foule voulait écharper, dont elle déchirait les habits et qu'elle couvrait de boue et d'immondices, pendant qu'on les menait à l'état-major de la place; mais la police avait la main si heureuse que c'était toujours sur des gens inoffensifs et principalement sur des journalistes qu'elle la laissait tomber.

— Au début du blocus, l'attention générale était surtout portée sur les nombreux blessés, que nous avions accumulés dans la ville. L'encombrement des hôpitaux et des ambulances ne fut pas l'une des moindres difficultés pendant le siège; il fallut pourvoir aux soins de vingt-deux mille blessés ou malades. Pour suppléer aux hôpitaux envahis, on installe en ville quarante-sept ambulances. Les institutions, les lycées, les écoles municipales deviennent autant d'ambulances, où les professeurs, répétiteurs, employés, sont transformés en infirmiers. Les couvents, les casernes, les jardins publics, des églises sont affectés à la même destination. Une foule sympathique ne cesse de s'y presser, apportant à nos blessés des présents et des consolations et les soignant avec un zèle toujours croissant. L'évêque de Metz fait tous les jours une tournée dans les ambulances, mais on n'y voit jamais le maréchal Bazaine, qui doit pourtant bien une visite à ses blessés et le témoignage de sa satisfaction aux infirmières volontaires, qui luttent de dévouement.

A l'ambulance du jardin Fabert, admirablement tenue par la Société internationale de secours aux blessés, une Parisienne, riche et élégante, appartenant au meilleur monde, Mme Cahen, passe littéralement ses nuits et ses jours au chevet des blessés, qu'elle soigne avec un courage moins rare que l'on ne pense chez les femmes.

A l'ambulance de la caserne Coislin, une jeune ouvrière, que l'on nomme Marie, prend sur le temps de son travail pour soigner les malades et récolte pour eux dans ses journées du

Digitized by Google

linge, dont elle fait de la charpie, assise auprès de leur lit, égayant cette sombre salle d'hôpital de son gai babillage.

L'ambulance établie dans la salle de l'école protestante, est desservie par les deux instituteurs de Metz et de Courcelles-Chaussy, l'institutrice, et visitée avec la plus louable sollicitude par le docteur Masnou du 6e d'artillerie.

L'ambulance, du Saulcy est partagée en deux divisions : la première dirigée par l'abbé Belley et la seconde par l'abbé Colard. Le local devenant insuffisant, une nouvelle ambulance est installée sous le toit hospitalier de l'asile de Sainte-Blandine, dans la rue Saint-Marcel.

Partout le service des ambulances est admirablement organisé. L'hôpital Bon-Secours est une merveille d'ordre et de régularité, ainsi que les ambulances de l'École de musique, de Sainte-Chrétienne, de Saint-Clément, de la Manufacture des tabacs, de l'église Saint-Simon, du quartier d'artillerie, des établissements des jésuites et de Sainte-Chrétienne, de l'hospice des Israélites, de la direction d'artillerie, des orphelinats, de l'École normale, des Récollets, de l'École d'application, du Palais de Justice, du jardin de l'Esplanade, de la caserne du génie, du grand séminaire, de la maison d'arrêt, de l'Hôtel de l'Évêché, de l'Hôtel de la Préfecture, où sont soignées les notabilités militaires, etc...

Mais, ces quarante-sept ambulances ne suffisant pas, un immense baraquement est établi dans le Polygone. L'Esplanade, la belle et joyeuse promenade il y a un mois, devient succursale des hôpitaux. On y établit une vaste ambulance composée de tentes coniques et de wagons de chemin de fer, dans lesquels on a établi des lits. De nombreuses baraques sont installées dans l'îlot Chambière et on y entasse malades et blessés.

Les baraquements du Polygone, construits trop à la hâte, n'offrent pas, en cas de mauvais temps, un abri suffisant. Le 20 août, une violente ondée d'orage, qui crève sur Metz et ses environs, est fort pénible pour les pauvres blessés. Les planches mal jointes laissent tomber la pluie dans l'intérieur. Ces douches glacées forcent ces malheureux à se réfugier clopin-clopant, sous les appentis, où ils trouvent un meilleur abri; là, ils s'entassent, en grelottant et, la bourrasque finie, ils doivent regagner leurs lits trempés d'eau. On s'attendait à ce que l'autorité militaire prescrivît des mesures pour rendre les baraques habitables, mais aucun ordre ne fut donné.

Dans l'îlot Chambière, le spectacle est encore plus affreux : la Moselle a débordé et envahi les baraquements. Les malheureux, se sentant soulevés par le flot montant, n'ont plus de voix

Digitized by Google

pour appeler. Quelques-uns, effrayés, se traînent en bas de leurs lits et sont noyés. On reprocha à l'administration du génie d'avoir manqué de prévoyance : car personne à Metz n'ignore qu'à cette époque de l'année, la Moselle est sujette à des inondations, qui couvrent le terre-plein de l'îlot.

On se plaint aussi de ce que les blessés et les malades n'ont pas la nourriture nécessaire : le pain qu'on leur donne, semblable à celui qu'on distribue à la population, est fade par l'absence de sel, lourd et de si mauvaise qualité, que les meilleurs estomacs ne le digèrent qu'avec peine.

Cependant les ambulances, les hôpitaux et les baraquements étant insuffisants, tous les habitants, riches ou pauvres, vont spontanément s'inscrire à la municipalité pour mettre à la disposition de l'autorité militaire, des chambres, des lits, des soins surtout, et prennent chez eux des blessés, autant qu'ils peuvent en loger. Bientôt les maisons particulières sont remplies de malades, depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes. Toute la population messine est, dans cette circonstance, comme bien d'autres, admirable d'abnégation, de dévouement. Tout le monde se multiplie pour secourir nos soldats mutilés.

Cette explosion de charité illustre Metz, autant que tous ses autres titres de gloire. Il est des cités célèbres qui ont repoussé victorieusement les ennemis de la patrie; Metz l'a fait ! Il y en a qui se sont ensevelies sous leurs murs pour ne pas se rendre; Metz aurait su le faire ! Mais l'histoire cite peu de villes qui se soient vouées plus généreusement aux devoirs de l'hospitalité.

Dans cette occasion, les femmes de Metz se montrent à la hauteur des circonstances douloureuses où se trouve leur cité, en rivalisant de zèle et de dévouement. Ouvrières et grandes dames se rencontrent et se coudoient sans répugnance, sur le terrain de la charité : c'est à qui apportera dans les ambulances, des vivres, des vins généreux, des vêtements... Et si l'on pouvait trouver une image parfaite de l'égalité et de la fraternité, il la faudrait chercher parmi ces femmes de cœur, qui, sans ostentation, ont oublié leur travail, leur rang, leurs scrupules ou leurs plaisirs, pour soulager ceux qui souffrent, passant des jours et des nuits à secourir toutes les infortunes.

Ces gardes-malades improvisées pénètrent dans toutes les tentes, dans toutes les ambulances, pour accomplir les fonctions les plus pénibles et les plus répugnantes, avec cette bonne humeur, cette délicatesse et cette discrétion, dont les femmes semblent avoir le secret. Tous nos braves soldats sont émus de ces soins dévoués et intelligents et en parlent avec admiration.

Digitized by Google

Vaillantes femmes de Metz, dans ces jours de deuil et de douleur vous vous êtes bien montrées les véritables descendantes de Jehanne « la bonne Lorraine » ! Vous avez laissé dans le cœur de notre armée un sentiment de vive et profonde reconnaissance! Vous êtes et vous serez toujours de véritables Françaises! Vous avez bien mérité de la Patrie!

Dans ces temps d'épreuves, où les sentiments généreux échauffent certaines âmes et les exaltent jusqu'à l'héroïsme, citons la conduite admirable d'une pauvre fille qui, n'ayant que son travail pour vivre, n'écoute néanmoins que son courage et sa pitié. Elle prend dans son modeste logis tout ce qu'il peut contenir de blessés, les choisit parmi les plus mutilés et leur consacre tout son temps. Et, quand elle a tout consolé et pansé autour d'elle, on la voit visiter les maisons du voisinage et recommencer ses consolations et ses pansements.

Tel est, jour et nuit, le labeur de cette brave fille, qui ne songe même pas — et à tort — à réclamer le subside alloué aux maisons hospitalières, dont les ressources sont bornées. Elle se contente de l'aide précaire qu'elle obtient autour d'elle et donne, sans compter, ses forces, son sommeil, son abnégation.

La partie masculine de la population se fait également remarquer par son dévouement. Les hommes du monde portent le tablier d'infirmier, sans plus de gêne que leurs habits de bal. Les compagnies industrielles réduisent leurs bénéfices à des actions de bienfaisance.

Dès le début des opérations militaires, les médecins civils ont offert leur concours avec le plus louable empressement : en dehors des nombreux blessés déposés chez les particuliers, ils soignent ceux des baraques du Polygone, où l'on peut en placer environ deux mille cinq cents. Mais le nombre des victimes augmentant et par suite de l'insuffisance des docteurs, le corps médical de Metz est littéralement sur les dents. Un seul médecin a, sous sa direction, jusqu'à trois cents blessés, qu'il visite chaque jour, qu'il panse et opère.

Pour faire face à toutes les exigences de ce service, qui devient si encombré, si compliqué, le personnel médical de Metz est augmenté autant que possible. Dans ce but, on prescrit à toutes les ambulances divisionnaires de l'armée d'envoyer dans la ville leur personnel, ne laissant subsister qu'une seule ambulance par corps d'armée. Ce surcroît de personnel rend le service sanitaire à peu près possible; et pourtant dans quelles conditions! Avec les médecins militaires et civils, les médecins luxembourgeois et ceux de la Société internationale, le personnel médical fonctionnant à Metz ne réunit pas plus de cent prati-

Digitized by Google

ciens. La part de chacun dépasse presque toujours deux cents blessés. Heureusement, les blessures légères sont en immense majorité et se guérissent rapidement.

L'état moral de nos vaillants blessés est admirable. Tous n'aspirent à la guérison, que pour recommencer la lutte. Étendus sur leur lit de douleur au lieu de tenir la campagne, ils supputent les jours, les heures et les minutes, qui les séparent du bienheureux instant, où ils reprendront le chassepot. Chez tous, le sentiment patriotique domine la souffrance. Un soldat d'infanterie, qui a le pied traversé par une balle, dit à ceux qui le soignent, avec une flamme dans les yeux... — « J'ai le pied compromis... Eh bien ! je donnerais la jambe de ce pied pour que les Prussiens ne gagnent pas ! »

Un autre blessé, qui restera estropié sans doute, accepte son sort avec une résignation sereine. C'est un paysan, qui ne sait ni lire, ni écrire, soldat de la réserve et qui a quitté sa faucille, pour reprendre le harnais. — « Dieu le voulait, dit-il, or le bon Dieu est plus fort que moi ! » Il y a en cette excellente et honnête nature, la foi et le courage. Il y a autre chose encore : il y a la confiance ! S'il est question de nos premiers revers, il a un sourire d'une éloquente naïveté qui rassure. — « Quand je vous dis qu'on les chassera ! » conclut-il. Il ne sort pas de là. Et il y en a beaucoup comme cela dans l'armée, qui font leur devoir avec un dévouement calme mais absolu.

Ce qu'il importe toujours d'obtenir dans ces grandes accumulations de blessés, c'est la dissémination sur de larges espaces, c'est l'aération ; si ces avantages font défaut dans les hôpitaux et dans les maisons particulières, on les obtient au Polygone, où les résultats sont excellents. Il en est de même à l'ambulance de l'Esplanade, où les blessés couchent sur la paille et ne sont abrités que par des tentes. Quoique en apparence défavorable, cette installation est encore préférable à celle des locaux fermés ; les miasmes, sans cesse balayés, n'ont pas le temps de s'y accumuler et de préparer les infections, qui sont une des causes principales de pertes parmi les blessés.

Nous avons, pour satisfaire aux besoins multiples de ce service chirurgical encombré, les ressources de nos approvisionnements et celles qui nous sont offertes par les habitants. Les buanderies, la préparation des bandes, du linge sont aux soins des dames de la ville. Par elles, rien n'a été négligé pour approvisionner convenablement les ambulances, et il n'est pas trop de la bonne volonté et de l'empressement général, pour faire face à des besoins aussi inattendus.

Non seulement, comme nous l'avons dit plus haut, les méde-

Digitized by Google

cins ne suffisent plus, mais les instruments de chirurgie sont rares; on fait les opérations sans chloroforme ni éther et l'on panse les blessés sans acide carbonique.

Après la bataille, les blessés, laissés aux mains d'infirmiers dévoués, mais ignorants, attendent, pendant de longues heures, les soins les plus urgents. Les femmes s'offrent souvent dans les hôpitaux, pour suppléer à l'insuffisance de l'assistance; mais on les repousse constamment. Après Saint-Privat, les blessés d'un hôpital attendent les premiers soins toute une nuit, situation déjà cruelle pour les infirmiers qui, voyant mourir, les uns après les autres, des malheureux sollicitant vainement l'opération qui les sauverait, ne peuvent que compatir à leurs souffrances.

Le linge manque pour les pansements : riches et pauvres vident leurs armoires et convertissent en bandages et en charpie : les nappes, serviettes, draps et chemises.

Il y a bien peu de maisons qui ne donnent pas l'hospitalité aux blessés, bien peu de ménages qui n'accueillent fraternellement un hôte; un petit nombre seulement sont retenus par l'impossibilité matérielle d'en recevoir. Les pauvres oublient leur misère pour exercer ce droit de l'humanité; il s'en trouve même qui calculent si mal leurs ressources, qu'ils se voient bientôt dans le dénuement; la municipalité leur vient en aide, en leur allouant une indemnité de deux francs par jour. Cela est d'autant plus juste que le travail a cessé ou est devenu précaire pour la plupart des citoyens.

L'égalité disparaîtrait de la terre qu'on la retrouverait à Metz, au chevet des blessés.... quand ils ont un chevet. Là, tous les rangs et tous les sexes sont confondus. Une foule de citoyens, avec ou sans brassards blancs à croix rouge, passent le meilleur de leur temps à aider aux pansements, à soigner des plaies parfois repoussantes, à soutenir la tête et les membres crispés du patient pendant les opérations. Les femmes les plus délicates s'emploient à ces labeurs.

Dans cette patriotique cité messine, un même sentiment anime toutes les classes de la société, en présence du douloureux spectacle qu'offre l'arrivée de nos blessés rapportés des champs de bataille, où ils ont été frappés. Les ouvrières de la Manufacture des tabacs qui, depuis le 28 juillet, consacrent à faire de la charpie et à couper des bandes, les deux heures, qui leur sont réservées pour leur instruction, demandent, en outre, à travailler un dimanche pour affecter le produit de leur travail à la souscription en faveur des blessés. En conséquence, les ateliers ont été ouverts le 14 août et la somme gagnée par

Digitized by Google

elles, jointe à la souscription des fonctionnaires et agents des tabacs de la Moselle, forme un total de huit cents francs. Mais depuis cette date du 14, les deux grandes batailles de Rézonville et de Saint-Privat ont eu lieu; les ouvrières ont assisté à l'entrée des blessés, dont un grand nombre a été reçu dans la nouvelle manufacture, transformée en ambulance, et, frappées de toutes ces misères à secourir, elles demandent à travailler jusqu'à nouvel ordre, tous les dimanches.

— Tandis que les Allemands s'occupent activement d'investir l'armée française dans son camp retranché, Bazaine poursuit les manœuvres infâmes, qui prépareront le piège dans lequel il veut attirer Mac-Mahon, pour que l'armée de celui-ci soit détruite; pour que lui, Bazaine, reste le seul chef militaire, commandant la seule armée que conserve la France.

Déjà il a atteint la première partie de son but: il vient d'échapper à la direction de l'Empereur: il est maintenant maître absolu de ses actes. Maintenant, nous allons le voir, animé de l'intention formelle de ne pas quitter Metz, de ne faire que de fausses sorties, de ne rien tenter de sérieux pour se dégager et gagner Paris; nous allons le voir, disons-nous, se posant vis-à-vis de Mac-Mahon comme déterminé à faire sa trouée; il réclame le concours du vainqueur de Magenta, le laisse s'engager dans une marche vers le nord, lui indiquant cette direction; et cependant il ne livre pas de batailles *réelles* pour s'ouvrir une route ou retenir, tout au moins, de nombreuses forces sous Metz et permettre à Mac-Mahon de vaincre.

En un mot, il le laisse accabler de parti pris, après l'avoir appelé à son secours. L'étude des dépêches envoyées successivement par Bazaine dans les journées des 18 et 19 août offre un intérêt palpitant et va prouver la duplicité odieuse de ce misérable. Nous allons suivre, pas à pas, les développements de cette intrigue infâme, qui aboutit au malheur dont la France porte encore le deuil.

Pendant que le combat venait de s'engager en avant d'Amanvillers dans la matinée du 18 août, Bazaine envoyait au maréchal de Mac-Mahon la dépêche suivante, datée de dix heures et demie du matin et adressée à Bar-le-Duc:

« Je reçois votre dépêche du 16 août, ce matin seulement. Je présume que le ministre vous aura donné des ordres, vos opérations étant tout à fait en dehors de ma zone d'action pour le moment, et je craindrais de vous indiquer une fausse direction. »

Cette dépêche, qui a surtout pour objet, de la part de Bazaine, de dégager sa responsabilité dans tout ce qui sera tenté par le

Digitized by Google

maréchal de Mac-Mahon, est adressée en réponse à deux télégrammes pressants. Dans le premier, daté de Joinville, le 16 août, le maréchal de Mac-Mahon a annoncé le mouvement exécuté par son armée et l'arrivée à Châlons-sur-Marne de divers corps d'armée ; dans le second, daté du 18 au matin, le maréchal de Mac-Mahon donne avis à Bazaine, que le lendemain soir, ses corps d'armée seront, *coûte que coûte*, à Vitry, de façon à donner la main à l'armée du Rhin, et prêts à marcher sur Paris, suivant les circonstances.

Bazaine, peut-être, pour causer un nouveau retard, adresse son télégramme du 18, à Bar-sur-Aube, alors qu'il sait que le maréchal de Mac-Mahon est à Châlons.

Dans la même journée, et à l'heure où s'engage une des plus grandes batailles de notre siècle, Bazaine, glissant légèrement sur la gravité de la situation, télégraphie ainsi à l'Empereur, à la date de deux heures du soir:

« Par suite des combats successifs que j'ai livrés le 14 et le 16, ma marche sur Verdun a été arrêtée et je suis obligé de séjourner dans la partie nord de Metz, pour me ravitailler en munitions surtout et en vivres. Depuis ce matin, l'ennemi montre de fortes masses, qui paraissent se diriger sur Briey et peuvent avoir l'intention d'attaquer le maréchal Canrobert, qui occupe Saint-Privat-la-Montagne, se reliant par sa gauche avec Amanvillers, point d'appui de la droite du 4e corps. Nous sommes donc de nouveau sur la défensive, jusqu'à ce que je sache la véritable direction des troupes qui sont devant nous ; et surtout celle de l'armée de réserve, que l'on dit être à Pange, rive droite de la Moselle, sous les ordres du roi, dont le quartier général serait au château d'Aubigny. Transmettre cette dépêche à l'Empereur et au ministre de la guerre. Je crains pour la voie ferrée des Ardennes. »

Il n'est pas inutile de faire remarquer que, dans cette dépêche, datée du 18, *deux heures de l'après-midi*, le maréchal ne présente la bataille que comme possible, alors qu'elle est, en réalité, engagée depuis dix heures et demie du matin.

A quatre heures du soir, nouveau télégramme adressé à l'Empereur :

« En ce moment, quatre heures, une attaque conduite par le roi de Prusse en personne, avec des forces considérables, est dirigée sur tout le front de notre ligne. Les troupes tiennent bon jusqu'à présent, mais des batteries ont été obligées de cesser leur feu. »

A sept heures cinquante, enfin :

« J'ignore l'importance des approvisionnements de Verdun. Je

Digitized by Google

crois qu'il est nécessaire de n'y laisser que ce dont j'aurai besoin, si je parviens à gagner la place : j'arrive du plateau où l'attaque a été très vive; en ce moment, sept heures, le feu cesse. Nos troupes sont constamment restées sur leurs positions. Un régiment, le 60e, a beaucoup souffert en défendant la ferme Saint-Hubert. » (Cette dépêche répondait au télégramme suivant de l'Empereur, daté du camp de Châlons, le 18 août, cinq heures vingt-cinq du soir : « Faut-il laisser à Verdun, le grand approvisionnement qui y est? »)

Bazaine ment en disant qu'il arrive du plateau; il ment en disant que nos troupes sont constamment restées dans leurs positions, tandis qu'il a donné lui-même l'ordre de la retraite; il fait erreur sur le numéro du régiment, qui a défendu Saint-Hubert et qui est le 80e et non le 60e de ligne; enfin, en mentionnant surtout ce régiment, comme ayant beaucoup souffert, il semble vouloir restreindre la bataille aux proportions d'un engagement partiel, et oublier que cent mille Français viennent de lutter contre deux cent trente mille Allemands.

Cette dépêche est la dernière transmise par le télégraphe, les Prussiens ayant coupé, le 18, dans la soirée, le fil de Thionville.

L'arrivée successive de ces dépêches à Châlons jette une grande indécision dans les plans du maréchal de Mac-Mahon · Bazaine parle, en effet, de gagner Verdun, mais il ajoute aussitôt : « Si je parviens à garder la place. » Après avoir signalé, enfin, le danger qui menace le maréchal Canrobert, lequel tient la route de Briey, il n'indique aucun résultat. En outre, l'interruption des transmissions télégraphiques est un grave symptôme, qui ajoute un commentaire menaçant aux réticences du maréchal. De tous ces faits, il est naturel de conclure que les Allemands qui, le 16, ont coupé la route de Mars-la-Tour, se sont, le 18, rendus maîtres de celle de Briey. Si le maréchal a pu passer en effet, comment l'ennemi a-t-il pu détruire le télégraphe?

Ces pensées font revenir le maréchal de Mac-Mahon sur sa décision de marcher en avant, les renseignements transmis par le commandant Magnan, aide de camp de Bazaine, qui a quitté l'armée de Metz, le soir de Rézonville, permettant de croire que cette armée a quitté la place. Du moment que les troupes de Bazaine semblent condamnées à rester sous le canon des forts, il devient trop périlleux de prendre l'offensive.

Le 19, à cinq heures du matin, Bazaine écrit à l'Empereur le rapport suivant, qu'il remet seulement, le 20, à trois heures de l'après-midi, au garde forestier Braidy. Ce brave

Digitized by Google

homme porte aussitôt ce rapport à Verdun, d'où il est transmis par le télégraphe. Voici le texte de cette dépêche, qui va amener de si graves résolutions :

« L'armée s'est battue hier, toute la journée, sur les positions de Saint-Privat et de Rozérieulles et les a conservées. Les 4e et 6e corps ont seulement fait, vers neuf heures du soir, un changement de front, l'aile droite en arrière, pour parer à un mouvement tournant par la droite, que les masses ennemies tentaient d'opérer à l'aide de l'obscurité. Ce matin, j'ai fait redescendre de leurs positions les 2e et 3e corps, et l'armée est de nouveau groupée sur la rive gauche de la Moselle, de Longeville au Sansonnet, formant une ligne courbe passant par le haut du Ban-Saint-Martin, derrière les forts de Saint-Quentin et de Plappeville. Les troupes sont fatiguées de ces combats incessants, qui ne leur permettent pas les soins matériels, et il est indispensable de les laisser reposer deux ou trois jours. Le roi de Prusse était ce matin avec M. de Moltke à Rézonville, et tout indique que l'armée prussienne va tâter la place de Metz. Je compte toujours prendre la direction du nord et me rabattre ensuite, par Montmédy, sur la route de Sainte-Ménéhould à Châlons, si elle n'est pas fortement occupée. Dans ce cas, je continuerai sur Sedan et même Mézières, pour gagner Châlons. »

Cet étrange rapport est bien de nature à égarer l'esprit : la journée du 18 est-elle un succès pour nos troupes? Sans doute, d'après la dépêche, puisque « nous avons gardé nos positions ». Ne dirait-on pas une armée maîtresse de ses mouvements, qui prend quelques jours d'un repos bien gagné, et qui va continuer sa route? Pas une ligne de ce rapport n'indique l'intention de demeurer sous le canon de la place et cependant, si nous ouvrons le livre du maréchal, après le récit de la bataille du 18 août, nous trouvons ces mots : « Nous étions investis. Après une succession aussi rapprochée de si rudes combats, il ne fallait plus penser à une reprise immédiate de l'offensive. »

En outre, par ce rapport, Bazaine appelle à son secours une armée beaucoup plus faible que la sienne; son plan est indiqué, il prendra la direction du nord par Montmédy. Ce n'est pas la première fois qu'il insinue le projet de cette marche, seul moyen, dit-il, de donner la main à l'armée de Châlons.

Pour le maréchal de Mac-Mahon, en effet, le sens de ce rapport est des plus clairs: l'armée de Metz doit être en marche depuis le 21 ou le 22 ; l'indécision des jours précédents disparaît; on sait maintenant ce que veut Bazaine, ce qu'il va faire. Il

Digitized by Google

fixe même son itinéraire. Dans ces conditions, ne convient-il pas de courir, sans retard, au secours de l'armée de Metz, qui va se trouver en présence de toutes les forces allemandes et doit par conséquent succomber ?

La résolution du généreux de Mac-Mahon est vite prise. Sans perdre de temps, il adresse un télégramme au ministre de la guerre, pour l'informer que son parti est définitivement arrêté et qu'il marche sur Metz. « C'est cette dépêche du maréchal Bazaine, dit plus tard le duc de Magenta, qui seule modifia mes projets et me décida à me diriger sur Metz. »

Du reste, une seconde dépêche de Bazaine à l'Empereur suit, de quelques heures, le rapport du 19, expédié le 20 et est ainsi conçue :

« Mes troupes occupent toujours les mêmes positions. L'ennemi paraît établir des batteries, qui doivent servir à appuyer son investissement. Il reçoit constamment des renforts. Le général de Marguenat a été tué le 16 ; nous avons dans la place plus de seize mille blessés. »

Bazaine expédie ensuite au ministre de la guerre, une dépêche laconique, déjà beaucoup moins rassurante que son rapport daté du 19. Voici cette dernière dépêche :

« Nous sommes sous Metz, nous ravitaillant en vivres et en munitions ; l'ennemi grossit toujours et paraît commencer à nous investir. J'écris à l'Empereur, qui vous donnera communication de ma lettre. J'ai reçu une dépêche du maréchal de Mac-Mahon, auquel j'ai répondu ce que je compte pouvoir faire dans quelques jours. »

Enfin, le même jour, Bazaine télégraphie au maréchal de Mac-Mahon :

« J'ai dû prendre position près de Metz, pour donner du repos aux soldats et les ravitailler en vivres et en munitions. L'ennemi grossit toujours autour de moi et je suivrai très probablement, pour vous rejoindre, la ligne des places du nord et vous préviendrai de ma marche, si toutefois je puis l'entreprendre, sans compromettre l'armée. »

Il est inutile d'insister sur la différence essentielle existant entre la dernière de ces dépêches et les deux autres : celle-là, seule, contient une réserve formelle qui pouvait arrêter la marche du maréchal de Mac-Mahon, faire cesser ou retarder l'exécution des préparatifs, qui se poursuivaient à Montmédy.

Le maréchal Bazaine, dans ses interrogatoires, pendant le procès de Trianon, en 1873, a fait ressortir le caractère spécial des diverses communications qu'il a transmises au maréchal de Mac-Mahon. Ce sont des instructions données par un chef à

Digitized by Google

son subordonné. Malheureusement la dernière dépêche fut interceptée par les Allemands.

Toutefois, si on l'examine attentivement, il s'en dégage des observations importantes : Bazaine préviendra, dit-il, le maréchal de Mac-Mahon avant de se mettre en marche ; et pourtant Bazaine a été plus affirmatif dans son rapport du 19, en manifestant nettement sa résolution de marcher par Montmédy. Rapports et télégrammes sont donc combinés de manière à provoquer l'incertitude sur les projets du commandant de l'armée du Rhin.

Les quatre premières dépêches de Bazaine que nous venons de citer, furent envoyées à l'Empereur par le télégraphe; mais, quand la ligne de Thionville fut rompue par la cavalerie saxonne, dans la soirée du 18 août, les autres dépêches furent envoyées par des émissaires, qui franchirent les lignes d'investissement... On vit ces hommes de cœur marcher obscurément au milieu de périls sans cesse renaissants, afin d'accomplir ces missions qu'ils sollicitaient comme une faveur et qu'ils accomplissaient avec un sang-froid intrépide.

Des femmes mêmes montrèrent une audace admirable et bravèrent stoïquement la mort, prouvant ainsi que le sol français engendre encore des héroïnes et que la sève du courage n'est pas tarie dans les veines de la race.

Nous avons déjà mentionné le garde forestier Braidy qui, du 17 au 20 avril, porta une dépêche à Bazaine, à Metz, et en rapporta la fameuse dépêche du maréchal à son collègue de Mac-Mahon. Voici comment ce brave homme accomplit sa mission :

Le 17 août, au matin, l'inspecteur des forêts conduisait Braidy chez le général Guérin, commandant la place de Verdun, qui lui demanda s'il voulait se charger de porter une dépêche au maréchal Bazaine à Metz. Braidy accepte cette mission et part accompagné de son collègue, le garde Tissabré. Ces deux braves gens vont sans difficultés jusqu'à la tuilerie de Rézonville, mais là, ils rencontrent une patrouille prussienne qui leur demande où ils vont. Les forestiers racontent qu'ils se rendent à Metz, où ils ont des parents, pour y chercher de l'ouvrage. On leur dit alors de passer par la vallée, car, sur la route, ils seront inquiétés. Ce conseil est suivi. Bientôt nouvelle patrouille ; mêmes questions, mêmes réponses : « Allez à Metz si vous voulez, disent les Allemands, mais après, vous ne pourrez plus revenir. »

Enfin Braidy et Tissabré arrivent à Maizières-lès-Metz et se rendent aussitôt chez le maire, auquel ils déclarent qu'ils sont

Digitized by Google

porteurs d'une dépêche et demandent une escorte; ce magistrat répond qu'il ne peut rien faire: les deux gardes forestiers repartent donc à pied, mais à Bellevue, ils ont la chance de rencontrer un escadron de chasseurs de France.

Le capitaine de ce détachement, quand il sait à qui il a affaire et le but du voyage de ces braves gens, leur donne un sous-officier pour les conduire au quartier général. Arrivé au Ban-Saint-Martin, Braidy est introduit auprès de Bazaine et lui remet sa dépêche. Le maréchal lui demande s'il a besoin d'argent; il lui répond qu'il a encore vingt-cinq francs que le général Guérin lui a donnés à Verdun, mais que cette petite somme commence à diminuer. Bazaine donne alors cinquante francs à Braidy et ajoute qu'il ait à revenir le lendemain, pour recevoir une autre dépêche à porter en s'en retournant. Le garde forestier revient au quartier général; on lui donne une dépêche pour Verdun qu'il cache entre le cuir de la semelle de ses souliers et il repart avec son compagnon.

Le commencement de la route s'accomplit sans difficulté; mais à peine arrivés à la ferme de Moranges, ils sont arrêtés par une patrouille prussienne qui les conduit à un officier : celui-ci les interroge. Ils répondent qu'ils viennent de quitter Metz, où ils ne pouvaient plus travailler à cause de l'investissement. Le Prussien veut savoir combien il y a de troupes françaises autour de la ville, où est l'Empereur. Les deux forestiers répondent qu'il y a beaucoup de monde, mais qu'ils ne peuvent pas dire au juste le chiffre. Quant à l'Empereur, ils ne savent pas, ajoutent-ils, où il se trouve.

Après les avoir fait fouiller, l'officier allemand les envoya dans une ferme occupée par sa compagnie et leur déclare qu'ils seraient fusillés le lendemain. Braidy et Tissabré furent retenus prisonniers pendant deux jours, puis les Prussiens les relâchèrent; ils continuèrent aussitôt leur route vers Verdun, où ils arrivèrent le 22 et remirent au général Guérin la dépêche que Braidy avait réussi à soustraire aux Allemands.

Un autre garde forestier Scalabrino, chargé de la même mission, revint de Metz à Verdun, en compagnie de Braidy et de Tissabré.

Le 17 août, se trouvant à Verdun, Scalabrino a été chargé de porter une dépêche à l'armée du Rhin. Comme ce brave homme ne sait pas où rejoindre l'armée, il va trouver son inspecteur qui n'en sait pas plus que lui, mais qui finit par lui dire: « Je crois que l'armée est du côté de Conflans ! » Sur cette indication des plus vagues, Scalabrino se met en route. Ayant sur son chemin recueilli de nouvelles indications, il parvient, le soir du

Digitized by Google

17 août, à Saint-Privat, où il trouve le digne maréchal Canrobert et lui déclare qu'il apporte une dépêche. Canrobert regarde celle-ci et dit à Scalabrino, après l'avoir vue, que cette dépêche est chiffrée et qu'il faut la porter à Plappeville au quartier général.

Scalabrino y arrive le 18 à huit heures du matin et est introduit auprès de Bazaine, auquel il remet sa dépêche. Le maréchal lui enjoint d'attendre, ajoutant qu'une réponse lui sera donnée et qu'il devra la rapporter à Verdun. Bazaine l'interroge alors sur la route qu'il a suivie et sur les corps ennemis qu'il a rencontrés. Du 18 au 19, *Scalabrino a toutes les peines du monde à trouver un endroit pour se coucher, même dans une écurie. Le lendemain, il fait de nombreuses démarches pour obtenir la dépêche, qui lui a été promise, mais il est éconduit par tout le monde.* Étant entré dans Metz, il y rencontre ses deux camarades Braidy et Tissabré, qui ont aussi apporté une dépêche ; il retourne avec eux au quartier général et tous trois partent ensemble, pour regagner Verdun. Bientôt Scalabrino se sépara de ses compagnons et n'arriva au but de son voyage, qu'après bien des difficultés dans la journée du 25 août, et avoir rencontré sur sa route deux émissaires, qui lui déclarèrent qu'ils allaient porter des dépêches à Metz et qui lui demandèrent quelle était la voie la plus sûre pour y parvenir. Ajoutons que ce brave homme était resté au camp devant Metz, du 18 au 20 août, et s'était constamment offert pour rapporter des dépêches à Verdun, ce qu'il ne put obtenir.

A l'audience du conseil de guerre du 29 octobre 1873, à Trianon, le président félicita vivement Braidy, Tissabré et Scalabrino de leur belle conduite. « J'ai tenu à vous exprimer, ajouta-t-il, tant en mon nom qu'en celui des généraux qui m'entourent, les sentiments que nous avons éprouvés en vous entendant exposer votre belle conduite, avec tant de simplicité et tant de modestie. *Vous êtes d'autant plus dignes d'éloges que vous ne paraissez pas savoir que vous les avez mérités.* Le conseil vous adresse ses félicitations. »

Un autre garde forestier, nommé Guillemin, fut chargé aussi d'une mission identique. Le 16 août, son inspecteur le fait appeler : « M. l'intendant militaire, lui dit-il, a besoin d'un garde pour aller à Metz, allez-y. — C'est bien ! » répond simplement Guillemin. Le même jour, à deux heures, le général intendant lui remet une dépêche, qu'il lui fait apprendre par cœur, dans le cas où il serait urgent de la détruire. Cette dépêche est ainsi conçue : « Dirigez-vous sur Verdun ou Reims, où se trouvent de grands approvisionnements », puis le forestier se dirige du

Digitized by Google

côté de Conflans, où le général intendant lui a dit qu'il rencontrera l'armée. Arrivé à cette localité, Guillemin, ne trouvant rien, va jusqu'à Metz, où il arrive le 20 août.

Là, il remet sa dépêche à Bazaine. Celui-ci en prend connaissance. « *Trop tard !* » répond-il; ensuite, il remet une dépêche à Guillemin, pour le commandant de Thionville; mais, malgré tous ses efforts, le courageux émissaire ne peut pénétrer dans cette place et est obligé de rentrer dans Metz, où il dut rester jusqu'à la fin du blocus.

Le 19 août, le commandant Magnan, qui se trouve à Charleville, fait appeler un employé de chemin de fer de cette localité, nommé Evariste Lagneaux, et lui demande de parvenir jusqu'auprès du maréchal Bazaine, pour lui rendre compte des approvisionnements qu'il y a à Montmédy. Le commandant Magnan ayant ajouté que le maréchal Bazaine devait se trouver à Étain, Lagneaux monte sur une locomotive et se dirige vers cette station. En route, il apprend que le maréchal est du côté de Metz. Aussitôt il descend de locomotive et se dirige vers cette place. En arrivant à Thionville, Lagneaux voit le commandant Turnier et lui explique la mission dont il est chargé. Cet officier supérieur lui dit qu'il n'a pas besoin d'aller plus loin, car il communique fort bien avec Metz et fera savoir au maréchal Bazaine ce que Lagneaux doit lui dire. Celui-ci repart alors, mais il est obligé de faire des détours à cause des uhlans qui le poursuivent. Il finit cependant par arriver à Montmédy. Le commandant Magnan n'y était plus. On lui dit qu'il était à Carignan. Lagneaux se remit en route, le rejoignit dans cette ville et lui donna la dépêche dont le commandant Turnier l'avait chargé pour son collègue.

De nombreux émissaires purent assez facilement entrer dans Metz, vers la même époque.

M. Henri Renou, homme de lettres, membre de la Société de secours aux blessés, est chargé d'aller à Metz pour se rendre compte de l'état des ambulances. Il part de Paris, le 18 août, au soir, et rencontre à Reims M. de Fénelon, qui lui propose de faire route ensemble. Les deux voyageurs partent pour Montmédy, où ils se rencontrent avec deux officiers d'artillerie et le baron Larrey. Le lendemain, à la même gare, M. Henri Renou revoit ce dernier et lui dit qu'il va partir pour Metz. Il n'y a plus de trains. Cependant ils finissent par trouver une voiture vers sept heures, et font le trajet sur la grand'route, sans être inquiétés.

Vers dix heures du soir, ils arrivent aux avant-postes de notre armée et entrent dans Metz. Tous deux étaient à diner

Digitized by Google

quand M. Henri Renou est demandé au quartier général. Le général Coffinières le reçoit et le prie de lui donner quelques renseignements sur l'état des pays qu'il a parcourus. M. Henri Renou lui dit ce qu'il sait; qu'on a été épouvanté de la bataille de Saint-Privat, mais qu'on s'organise, que partout des compagnies de francs-tireurs se forment, etc... Le général lui demande aussi s'il compte partir de Metz; M. Henri Renou répond affirmativement : le lendemain, en effet, il essaie de sortir, mais sa passe n'étant pas régulière, il revient dans la ville, où le blocus le força à rester jusqu'à la capitulation.

M. Pattié, préposé aux douanes, qui habitait Forbach, au moment de la guerre, est chargé le 20 août, avec son collègue Weber, par le commandant Magnan, de porter une dépêche roulée en forme de cigarette, à l'armée de Châlons, qui s'avance du côté de Beaumont, et accomplit, le 23 août, la mission dont il est chargé.

Un autre émissaire, Mme Sibeux, peut, le 20 août, traverser les lignes prussiennes et elle parvient ensuite à sortir de Metz, après avoir donné de précieux renseignements à M. de Waldner de Freundstein, colonel du 55e de ligne. C'est une jeune femme, à la figure douce et souriante, qui brava l'ennemi, avec une extrême énergie, au cours de sa périlleuse mission.

Le garde forestier Déchu, homme vigoureux, à la figure énergique et martiale, porta à Metz dix-sept dépêches, dont il tira chaque fois un reçu qu'il apporta à Thionville. « *Il acceptait*, disait-il, *ces périlleuses missions pour sauver la patrie* » Un détail important à noter, c'est que *de Metz il ne lui fut confié aucun message pour Thionville.*

Assurément, ce patriote n'était point guidé par l'espoir d'une récompense. On a parlé de dix, de vingt mille francs pour ceux qui traverseraient les lignes. On disait : « Il nous faut des dépêches à tout prix ! » Déchu, qui porta dix-sept dépêches, reçut pour ses frais de voyage *la somme de vingt francs!*

Mlle Moulh, quoique jeune et délicate, déploie un courage à toute épreuve, mais elle est la petite-fille d'un soldat du premier Empire. Elle a vingt ans à peine, lorsqu'elle brave les patrouilles ennemies et subit leurs interrogatoires pour arriver à Metz, où elle parvient après les plus sérieux dangers. C'est le 25 août qu'elle se rend d'Avon, où elle demeure avec ses parents, à Metz, en passant par Rozérieulles. En arrivant, elle donne de précieuses indications sur les forces et les positions de l'ennemi. Elle en repart quatre jours après, vers le 30 août, pour regagner Avon.

Deux vieillards de près de quatre-vingts ans, MM. Deviéville

Digitized by Google

et Lalouette parviennent aussi à passer les lignes ennemies. Cette entreprise, à un tel âge, ne prouve que trop combien les communications étaient loin d'être absolument rompues. Le premier se rend à Metz, le 27 août, pour y visiter un de ses neveux et le charger de rapporter au général en chef ce qu'il a vu le long de la route.

Le second y entre, le 22 août, muni, il est vrai, d'un sauf-conduit ; mais il déclara qu'il aurait pu facilement s'en passer, en prenant les chemins de traverse, car ceux-ci restèrent praticables jusqu'au commencement de septembre.

Un jeune docteur en médecine, M. Belisay, porte une dépêche de Thionville à Metz, dans la nuit du 19 au 20 août. Il reste ensuite enfermé, jusqu'à la fin du siège, dans Metz, où il a été attaché à une ambulance.

Le sieur Ranson part, le 20 août, de Longuyon, chargé par le maire de cette localité de faire parvenir au maréchal Bazaine la dépêche verbale suivante : « La ligne de Longuyon à Charleville et au delà est garnie de vivres et de munitions. » Cet émissaire arrive à Thionville le 23. Le colonel Turnier lui dit qu'il n'y a pas lieu d'aller plus loin, que Metz est complètement investi : Ranson essaie de passer, mais il ne peut y réussir.

La femme Guépratte peut sortir de Metz le 30 août et se rendre à Vaux-sous-Metz.

Le sieur Blanger, vigneron de cette localité, en part le 28 août et arrive à Metz, sans avoir été arrêté sur la route.

Le maréchal des logis fourrier de Redet, de l'artillerie, peut aller de Rozérieulles à Metz, le 30 août, et en revenir.

Marcherez, tailleur d'habits à Vaux, se met en route le 27 août et entre dans Metz, le 30 au matin, en franchissant les lignes ennemies.

M. Finelle, employé du chemin de fer de l'Est, est chargé de porter au maréchal Bazaine une dépêche du ministre de la guerre. Il rencontre, dans sa mission, les agents Rabasse et Miès, arrive à Thionville, après avoir passé par le Luxembourg, communique sa dépêche, qui est chiffrée, au colonel Turnier ; celui-ci lui ayant déclaré qu'il n'y a pas moyen d'aller jusqu'à Metz, Finelle n'en poursuit pas moins sa route ; mais, pris par des uhlans et menacé d'être fusillé, il rentre à Thionville et de là à Paris, où il rend la dépêche dont il est porteur au directeur de la Compagnie de l'Est.

Alexis Guillaume apporte, le 19 août, une dépêche, qui lui a été remise par un officier, au nom du maréchal Bazaine, pour le sous-préfet de Briey. Là, le commandant Magnan le charge d'une autre dépêche pour Bazaine, en lui recommandant de ne

Digitized by Google

la remettre qu'à lui-même; mais, ayant été arrêté plusieurs fois par les sentinelles prussiennes, il déchire la dépêche dont il est porteur, sans savoir ce qu'elle contient.

Que conclure, après avoir vu ce défilé des émissaires envoyés à Metz ?

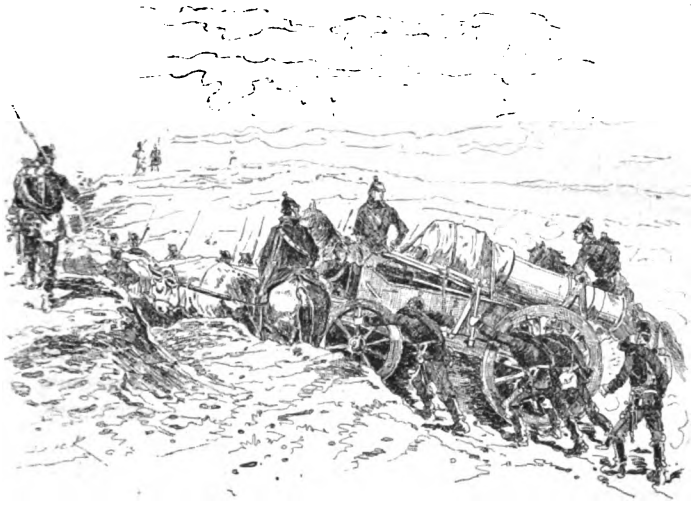
N'éprouve-t-on pas une indignation profonde, en voyant l'un recevoir vingt francs, l'autre cinquante. Quel abandon ! Quel dénûment ! Et dans l'âme de Bazaine, quelle colère sourde contre ces hommes, qui s'acharnent à apporter des dépêches si gênantes pour lui !

Il les laisse errer dans Metz, en quête d'une *écurie* pour se reposer !

L'un d'eux retourne à Thionville et on ne lui donne pas de lettre pour Mac-Mahon. Un autre demande à rapporter une réponse à ceux qui l'ont envoyé : on l'éconduit.

Le cœur saigne en pensant à tous ces traits odieux !

Digitized by Google



Transport devant Metz d'une pièce de siège allemande.

CHAPITRE III

La concentration autour de Metz.

Bazaine renonce à toute idée de sortie. — Sa dépêche du 21 août. — Un lâche mensonge. — Entrain de notre armée. — Colonne prussienne dispersée dans la plaine de Thionville. — La maraude. — Instruction aux prévôts. — Le 21 août. — Messes au camp. — Parlementaire français à Gravelotte. — Mouvements ennemis autour de Metz. — Les musiques militaires. — Tapage et sonneries aux camps français. — Silence chez les Allemands. — Les gourbis du 4e corps. — Positions du 6e corps. — Mouvements des Prussiens sur la rive gauche de la Moselle. — Évasion d'un soldat du 2e de ligne prisonnier. — Reconnaissance du 2e chasseurs d'Afrique sur la ferme de Calembourg. — Grand'gardes du 4e de ligne. — Bourbaki envoie une compagnie du génie à Canrobert — La partie de drogue va cesser ! — Impressions d'un officier de la garde. — Bourbaki chez Ladmirault. — On attend Mac-Mahon. — Dépêche de Bazaine du 22 août. — Rapport du général Soleille. — État des munitions et des vivres. — Rapport d'un employé du chemin de fer. — Ordre du jour à l'armée du Rhin. — Fermeture des

Digitized by Google

cafés de Metz à neuf heures du soir. — Toujours la maraude. — Gaspillage des pommes de terre et des raisins. — Peines inutiles pour réprimer la maraude. — Insuffisance des médecins à Metz. — Blessés français rendus par les Allemands. — Le 3e corps passe de la rive gauche sur la rive droite de la Moselle. — Les glacis de Metz. — Nouvelles positions des divisions du 3e corps. — Avant-postes sur la route de Sarrelouis. — Reconnaissance de l'escadron d'éclaireurs de la division de Clérambault. — Quartier général du maréchal Lebœuf. — Mouvements des Allemands autour de Metz, le 22 août. — La division Tixier, du 6e corps, se rapproche de l'enceinte de la ville et des forts. — La garde impériale espère une rencontre. — Conseil de guerre. — Jugement de l'armée sur Bazaine, le 22 août. — Nouveau quartier général du commandant en chef de la garde. — Distribution de farine aux troupes. — Les pains du 1er voltigeurs.

21 AOUT. — Bien qu'il ait écrit à l'Empereur qu'il se prépare à entreprendre sa marche vers le nord, Bazaine resserre ses lignes autour de la place, semblant ainsi abandonner complètement l'idée d'une sortie.

La garde est ramenée au pied des pentes est du Saint-Quentin, sa droite au chemin de la Ronde; le 4e corps retire sa gauche jusqu'à Tignomont, où il se relie avec le 3e, placé en arrière des forts Saint-Quentin et Plappeville et s'étendant jusqu'à la colline de Charles-Quint, où il rejoint le 2e corps. La division de cavalerie de réserve de Forton est à l'îlot Chambière.

Le 21 août, Bazaine expédie, par Verdun et par Luxembourg, la dépêche suivante au ministre de la guerre :

Metz, 21 août, 11 heures 30 du soir.

« J'ai reçu toutes vos dépêches jusqu'au 19 inclusivement. Je ne puis communiquer que difficilement et par piétons isolés, avec Thionville et Verdun. Vous avez dû recevoir une dépêche adressée à l'Empereur et au maréchal de Mac-Mahon. L'état sanitaire de l'armée est satisfaisant, l'état moral est moins satisfaisant. En ce moment, onze heures, de grosses masses prussiennes tiennent la crête des bois de Saulny et de Lorry, à petites distances de nos positions; d'autres masses occupent les hauteurs boisées au nord et nord-est de Saulny, de l'autre côté de la route de Briey, à Metz. Il y a également du monde devant le 4e et le 6e corps, de l'autre côté de Woippy. »

Rien n'indique que cette dépêche soit parvenue à destination.

Digitized by Google

On doit y remarquer surtout le passage suivant : « *l'état moral de l'armée est moins satisfaisant.* » En jetant cette allégation à la face de notre vaillante armée, le misérable Bazaine MENTAIT et MENTAIT SCIEMMENT, comme il avait déjà menti, en voulant faire supporter à nos soldats la responsabilité de son ordre d'abandon des positions le soir du 18 août.

Jamais au contraire, à cette date du 21 août, l'armée n'a été plus entraînée et mieux prête à marcher en avant. Les troupes, frémissantes d'ardeur, s'attendent toute cette journée à prendre les armes. La garde impériale a reçu l'ordre, vers dix heures du matin, de se tenir prête à marcher, puis le contre-ordre arrive à deux heures du soir, au grand désappointement des soldats.

Aux avant-postes, on entend quelques coups de feu. On travaille activement aux forts de Metz. Ceux-ci, bien que n'étant pas encore terminés, sont en état d'entamer la lutte avec l'armée d'investissement.

Dans la journée, une longue colonne prussienne, de la valeur de deux divisions, défile devant Malroy, dans la plaine de Thionville, afin de tenter de passer la Moselle; sur ce point déjà un grand nombre de tirailleurs se sont dispersés dans les vignes, quant tout à coup le fort de Plappeville fait feu de ses pièces de 24 court et s'enveloppe d'un nuage de fumée; le fort Saint-Julien, comme s'il attendait le signal, se met de la partie.

Un obus admirablement pointé et envoyé de ce dernier fort vient tomber au milieu des tirailleurs prussiens, et en renverse un certain nombre; les autres, épouvantés, rebroussent chemin et l'ennemi est obligé de renoncer à passer la Moselle, en plein jour, à cet endroit.

Les Allemands se contentent d'élever de petits ouvrages en terre sur la rive droite de la Moselle. Ils se fortifient aussi sur les hauteurs de Saulny, soit au moyen d'abatis d'arbres, soit en établissant des batteries de ce côté.

Dans la soirée, le fort des Carrières ouvre son feu sur un détachement prussien, qui passe dans les gorges de Saulny. Un obus éclate au milieu du peloton ennemi, qui s'empresse de se retirer au large.

— Le commandant en chef fait publier l'ordre général suivant :

« La maraude a pris une telle extension dans l'armée, qu'il est urgent, pour son honneur, d'y mettre un terme, en la réprimant énergiquement.

« Le maréchal, commandant en chef, décide, en conséquence,

Digitized by Google

que tout maraudeur surpris en flagrant délit, sera condamné à six mois de travaux dans une forteresse, sur la simple déclaration des agents de la force publique, et il entend qu'on assimile les traînards à cette catégorie de malfaiteurs.

« M. le général grand-prévôt, ainsi que les prévôts des corps d'armée, prendront des mesures pour faire arrêter les délinquants et rendront les agents de la force dont ils disposent, responsables des faits de maraude, qui pourraient se produire à l'avenir sous leurs yeux. »

2e *Corps*. — Les troupes du général Frossard, échelonnées sur les pentes du mont Saint-Quentin au milieu des vignes, s'occupent activement aux travaux du camp. Tous les hommes sont à la recherche des pommes de terre, des choux, etc... Mais quelle destruction ! On devrait interdire un tel gaspillage, d'autant plus que les pommes de terre ne sont pas mûres; pour dix mangeables, on en arrache au moins une centaine qu'il faut jeter et qui se perdent par conséquent. Il en est de même des fruits, des raisins surtout, qu'on détruit à plaisir.

Dans la matinée, des messes sont dites dans les campements des régiments pour les officiers, sous-officiers et soldats tués les 16 et 18 août.

Les batteries divisionnaires et de la réserve réparent leurs pertes aussi bien que possible. Elles reçoivent des hommes et des chevaux des compagnies du train attachées au parc du 2e corps. Elles restent jusqu'au 25, au camp de Longeville, entassées dans un espace insuffisant, qu'elles partagent avec la division de cavalerie de Valabrègue et toutes les voitures et attelages des différents services administratifs.

La 7e batterie du 5e d'artillerie, attachée à la 2e division d'infanterie, construit, devant son campement, pour ses pièces, une batterie de nuit qui domine la vallée de la Moselle et doit battre spécialement la route de Moulins.

Le 7e dragons (2e brigade de la division de Valabrègue) forme deux pelotons de partisans, qui opèrent sous les ordres du lieutenant Berthelot et du sous-lieutenant Souin. Ces deux officiers sont remplacés, le 1er septembre, par le sous-lieutenant Humann.

Dans la journée, une forte colonne ennemie défile, pendant trois heures, de Saint-Privat-la-Montagne vers Châtel-Saint-Germain.

A Gravelotte, un parlementaire français voit le VIIIe corps prussien, et à l'est du village, de nombreuses troupes au bivouac; les officiers allemands lui disent que si nos soldats visaient mieux, ils feraient de leurs ennemis un véritable massacre.

Digitized by Google

Notre parlementaire a été escorté par un officier de la landwehr.

Vaux est occupé par une compagnie ennemie. Les Prussiens y ont établi des batteries et relié Ars et Gravelotte par un fil télégraphique. Dans une clairière au nord d'Ancy, une forte batterie a été mise en position.

Un grand camp d'infanterie et d'artillerie allemandes s'est établi dans le ravin entre Corny et Jouy. Ce dernier village est occupé, les pionniers prussiens paraissent travailler à établir un pont à cet endroit.

Une reconnaissance du 2e chasseurs à cheval constate que la redoute commencée à Saint-Privat-lès-Metz, entre cette ville et Magny-sur-Seille, est occupée par l'ennemi. Il y a des postes de cavalerie, uhlans et dragons bleus, près du bois de la Haute-Bévoye et du château de Mercy.

A Peltre, de grands travaux de retranchements auraient été faits. Rien comme troupe, dit un autre renseignement. A Chesny, il a été vu beaucoup d'artillerie.

Vers six heures du soir, un éclaireur voit une colonne ennemie allant d'Augny à Marly-sur-Seille, Peltre et Ars-Laquenexy; cette colonne se serait établie, paraît-il, dans le bois de Borny et à Colombey, en se fortifiant sur ces deux points. Un autre éclaireur déclare que les Prussiens font également des travaux à Courcelles-sur-Nied.

3e *Corps.* — Les positions assignées par le maréchal Bazaine au corps d'armée du maréchal Lebœuf, sont des plus exécrables et ne pourront être tenues. Longeville, Sey et Lessy sont exposés aux vues de l'ennemi et au tir des batteries que ce dernier commence à établir, notamment à Jussy et à Sainte-Ruffine. Le général Bourbaki, commandant la garde impériale, s'empresse de signaler cette position défectueuse au commandant en chef.

A huit heures du matin, une grande messe militaire officielle est dite dans l'église de Plappeville. Le maréchal, commandant le 3e corps, y assiste avec tout son état-major, au milieu d'une énorme affluence de soldats.

Dans l'après-midi, on continue à *remuer de la terre*, pour améliorer les travaux de retranchement et relier les batteries aux tranchées.

On forme dans la division de dragons de Clérambault deux nouveaux pelotons d'éclaireurs, pour remplacer l'escadron pris dans la brigade de Bruchard et qui cesse de faire partie du 3e corps pour être affectée au 6e.

Vers six heures du soir, le 4e dragons va camper devant le

Digitized by Google

village du Sansonnet, entre Plappeville et le Ban-Saint-Martin, non loin du chemin de fer.

Le soir, le panorama de la vallée de la Moselle, vu des campements du 3e corps, est des plus étranges, et en même temps, des plus pittoresques; les pentes du Saint-Quentin, illuminées de centaines de feux, retentissent de tous côtés des airs de la musique militaire : cacophonie bizarre, où l'on entend d'un côté la *Grande Duchesse*, de l'autre la *Dame Blanche* et, plus loin, le seul morceau qui soit de circonstance, le chœur des soldats de *Faust :* « Gloire immortelle de nos aïeux ! »

Pourtant, il faut convenir que tout cela doit produire un singulier effet dans le camp ennemi et lui donner l'idée d'un champ de foire. Du reste, nos allures contrastent bien avec celles des Prussiens, sans que l'avantage soit de notre côté. Chez nous, trop de sonneries, et de batteries, et de fanfares le jour : trop de feux la nuit. Au contraire, silence et obscurité chez eux. Le jour, deux ou trois colonnes de fumée dans les bois signalent à nos troupes la présence de l'ennemi ; mais en quel nombre ? Aucun bruit n'arrive d'eux à nos avant-postes.

4e *Corps.* — Les troupes du général de Ladmirault sont campées dans les bois et dans les vignes. Le génie a creusé diverses embuscades pour les tirailleurs. Tout à fait en première ligne, campe dans les vignobles notre brave petit 20e bataillon de chasseurs à pied. De onze cents hommes, il a été réduit à six cents par les meurtrières journées des 14 et 18 août ; mais nos « vitriers » sont encore pleins de courage et même de gaieté, parlant presque avec joie de leurs pertes et de leurs dangers.

Presque toutes les troupes des divisions de Cissey et Grenier (1er et 2e) se sont organisées des gourbis avec des feuillages et quelques toiles, car, dans la journée du 18, elles ont perdu tous leurs objets de campement.

Les Prussiens, sachant que nos troupes se sont fortement établies dans leurs nouvelles positions, se gardent bien d'attaquer : tout au plus, laissent-ils apparaître, sur la lisière des bois, quelques uhlans, que, de temps en temps, un obus du fort Saint-Quentin fait disparaître au plus vite.

Les batteries de la division Grenier (5e, 6e et 7e du 1er d'artillerie) quittent, le 21, leur campement pour aller s'installer au « Chêne », en arrière de Lorry, dans une position très resserrée entre les troupes d'infanterie de cette division et restent dans cet endroit jusqu'au 26 août. Ces batteries puisent dans le dépôt de leur régiment, qui se trouve à Metz, pour compléter

Digitized by Google

les vides en hommes et en chevaux causés par les marches et les derniers combats.

Les 6e et 9e batteries du 8e d'artillerie, appartenant à la réserve d'artillerie du 4e corps, viennent camper entre la gare de Devant-les-Ponts et la porte de Thionville.

A six heures du soir, la division de cavalerie de Gondrecourt (2e et 7e hussards, 3e et 11e dragons) se rapproche de Metz et prend son bivouac au village de Devant-les-Ponts, près de la gare du même nom. Le lieutenant Bassac, du 7e hussards, est détaché avec un peloton choisi parmi les hommes de bonne volonté de ce régiment, pour faire à l'état-major général le service d'éclaireurs.

6e *Corps.* — Le 21 et les jours suivants, les troupes du 6e corps s'efforcent de fortifier le front de leur camp par des tranchées-abris et des abatis; la plaine de Thionville fournissant des arbres en abondance, tout est bientôt en état.

Le 10e de ligne travaille à la construction d'une batterie sur la rive gauche de la Moselle.

Les 2e, 4e, 5e et 6e compagnies du 9e bataillon de chasseurs sont définitivement placées en grand'garde de la division Tixier, toujours le long de la Moselle, et occupent, sous la protection des feux du fort Saint-Julien, la ferme de la Grange-aux-Dames.

Le 9e de ligne prend position entre la route et le chemin de fer, sa gauche à la voie ferrée et presque adossée aux premières maisons du Sansonnet. Chaque bataillon se met de suite au travail, pour établir devant son front de bandière une forte tranchée.

Comme le 9e de ligne n'a plus d'officiers supérieurs (tous ont été tués ou blessés les 16 et 18 août), le lieutenant-colonel Sainte-Croix du 12e de ligne est détaché pour commander ce régiment, et le général Bisson, vu les besoins du service, nomme, sauf ratification, les capitaines Dupleit aîné et Targe chefs de bataillon.

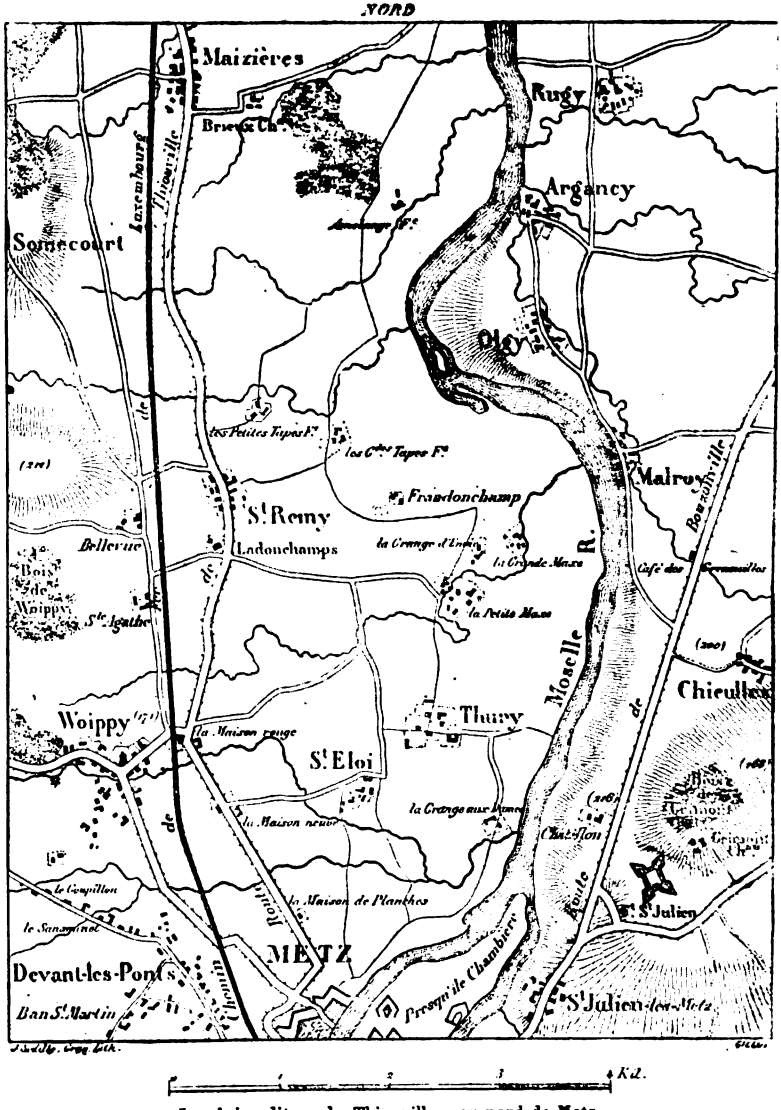
Le commandant Vignotti, du 8e d'artillerie, prend le commandement des batteries de la 1re division du 6e corps, le lieutenant-colonel de Montluisant étant désigné pour commander la réserve d'artillerie de ce corps d'armée.

La 12e batterie du 8e d'artillerie est attachée à la 4e division du même corps et va camper dans les terres labourées, en avant de la gare de Devant-les-Ponts.

La division d'artillerie (9e et 10e batteries du 13e) passe à la réserve d'artillerie du 6e corps et construit une batterie entre la route de Thionville et la ferme de la Grange-aux-Dames,

Digitized by Google

occupée par quatre compagnies du 9e bataillon de chasseurs à pied.



La plaine dite « de Thionville » au nord de Metz.

La 11e batterie (mitrailleuses) du 15e d'artillerie, classée éga-

Digitized by Google

lement à la réserve d'artillerie du 6e corps, quitte le fort Saint-Julien et va camper sur la rive gauche de la Moselle, près la porte de Thionville.

Pour bien connaître la position des lignes prussiennes qui enveloppent Metz, des reconnaissances fréquentes sont ordonnées dans chaque corps d'armée. Le 2e chasseurs d'Afrique, ainsi que les 2e, 3e et 10e régiments de chasseurs de France, fournissent chacun, presque chaque jour, à partir du 20 août, au moins un escadron pour ce service : chaque escadron est dirigé, tour à tour, dans ses opérations, par les officiers supérieurs du régiment auquel il appartient.

Pour la division de cavalerie du Barail, les renseignements rapportés par les éclaireurs, pour la journée du 21 août, sont les suivants :

L'ennemi paraît être nombreux à Maizières-lès-Metz. Il a montré des éclaireurs à Ladonchamps, à Fradonchamps et aux Maxes; les coups de feu de la reconnaissance des chasseurs d'Afrique les ont rejetés sur Saint-Rémy, où paraissent se diriger des troupes; il en viendrait également, et en assez grand nombre, de Bellevue sur Woippy. Une batterie et dix à quinze mille hommes placés près de Marange contre la route de Rombas, sont indiqués par des reconnaissances du côté de Marange : l'ennemi occupe aussi le moulin de Fereau. La présence des Allemands est signalée sur les hauteurs au nord-ouest de Metz : à Saulny, Plesnois, Norroy-le-Veneur, Fèves et Semécourt. Le bois de Woippy serait occupé par de l'infanterie et de la cavalerie prussiennes; de l'artillerie, abritée derrière des retranchements, est au-dessus de Saulny.

Une colonne très longue aurait été aperçue allant de Vigy à Sainte-Barbe. Ce dire est confirmé par un soldat du 8e de ligne (2e division du 2e corps) lequel, fait prisonnier, le 16 août, à Rézonville, conduit à Pont-à-Mousson, puis à Rémilly, pour y être mis en chemin de fer, a pu s'échapper, traverser de nouveau les lignes ennemies et rentrer à Metz, par la porte des Allemands. Il a vu près de l'auberge de Bellecroix, un corps prussien marchant de sa gauche à sa droite, c'est-à-dire, allant à la Moselle.

Montoy et Flanville sont occupés. Noisseville, Servigny, Sainte-Barbe et les bois environnants servent de bivouac à des troupes d'infanterie. Failly a été mis en état de défense par les Allemands dès le 19. La nuit dernière, on apercevait des feux entre Malroy et Olgy.

Enfin, trente hommes ont passé hier la Moselle au gué d'Argancy, ce qui complète la ligne d'investissement. Les Prussiens

Digitized by Google

auraient dit à un de nos parlementaires qu'ils étaient trois cent mille autour de Metz, ce qui serait à peu près vrai, si les dix corps des Ire et IIe armées sont bien autour de Metz.

Dans l'après-midi, un convoi d'environ cent cinquante voitures escorté par de la cavalerie et venant de la rive droite, a franchi la Moselle, en avant de Malroy, sur un pont de bateaux.

— Pendant la reconnaissance du 21, effectuée par deux escadrons du 2e chasseurs d'Afrique, un de nos cavaliers est tué près de la ferme de Calembourg, sur la route de Woippy à Saulny; plusieurs vedettes ennemies sont également atteintes par le feu de nos tirailleurs sur ce point, ainsi qu'à Sainte-Agathe et en avant de la ferme de Thury. Cette opération, commencée à quatre heures du matin, est terminée vers dix heures. Elle a été appuyée par les 4e et 5e escadrons du 2e chasseurs de France. Ces escadrons partis à la même heure que les chasseurs d'Afrique, se sont dirigés sur Maizières-lès-Metz et se sont arrêtés au château de Ladonchamps. A leur droite, un escadron du 2e chasseurs d'Afrique a placé ses vedettes jusqu'au village des Maxes près de la Moselle, tandis qu'un second escadron de ce régiment s'avance à gauche, sur la route de Woippy à Saulny.

Le 4e escadron du 2e chasseurs de France porte ses vedettes en avant des bois de Sainte-Agathe et de Woippy. Bien que l'ennemi occupe les bois de Fèves, le village de Norroy-le-Veneur et se tienne derrière Saint-Rémy et Bellevue, nos reconnaissances constatent que des paysans traversent encore librement, les uns fuyant Metz, les autres cherchant à y rentrer.

Au point du jour, tout le bataillon de grand'garde du 4e de ligne a été mis en alerte. Les hommes prennent aussitôt les armes, et attendent, prêts à tout événement; mais l'ennemi ne se présente sur aucun point voisin. Cependant deux détachements, de vingt hommes chacun, sont envoyés en reconnaissance et reviennent, une demi-heure après, aux avant-postes, sans avoir rien découvert. Le bataillon laisse aux grand'gardes habituelles, deux compagnies de soutien et rentre au camp à sept heures du matin.

A une heure de l'après-midi, un mouvement de l'ennemi est signalé sur la rive droite de la Moselle, entre Malroy et Chieulles. Le fort Saint-Julien, comme nous l'avons dit plus haut, lui envoie quelques obus et la 1re division (général Tixier) du 6e corps se tient prête à partir. A deux heures et demie cette division prend position à quatre cents mètres des grand'gardes et creuse bientôt après sur son front une ligne continue de tranchées-

Digitized by Google

abris. Ce travail dure jusqu'à la nuit. Le 4e de ligne ainsi que tout le reste de la 1re division reviennent alors à leurs campements et y passent la nuit.

Garde impériale. — A neuf heures trois quarts du matin, le général de Ladmirault fait savoir au général Bourbaki, que des forces ennemies considérables se préparent à tourner notre droite et à enlever Woippy. Le général Bourbaki fait aussitôt prendre les armes à la Garde impériale.

Vers dix heures, le capitaine Derrécagaix, de l'état-major général de l'armée, vient prier le commandant de la garde de mettre une compagnie du génie à la disposition du maréchal Canrobert, sans dire toutefois où cette compagnie doit se diriger, ni dans quel but.

Quelques coups de canon tirés des forts Saint-Quentin et Plappeville permettent d'espérer que les Allemands vont engager l'action. L'entrain de la garde est admirable : « Enfin, dit un vieux grenadier, la partie de drogue que nous jouons depuis le 17, va donc cesser ! » En effet, si l'action s'engage dans la plaine limitée par Woippy, par le pied des pentes du Saint-Quentin et de Plappeville d'un côté et par la Moselle de l'autre, les Allemands courent de grands dangers et auront à craindre de voir leur aile gauche séparée du reste de leur armée et jetée dans la rivière.

A deux heures et quart de l'après-midi, un lieutenant de la compagnie du génie envoyée dans la matinée à Woippy, vient prévenir le commandant de la garde que la compagnie attend en vain des ordres ; qu'elle ne sait ce qu'elle a à faire. Cet officier dit que son capitaine n'a trouvé que le colonel Henrion-Berthier du 70e de ligne, et que ce dernier n'a pu lui donner la moindre indication, aucun officier général ou d'état-major n'étant là pour le faire.

Un officier d'ordonnance du général Bourbaki conduit alors le lieutenant du génie au quartier général du maréchal Canrobert, mais le commandant du 6e corps vient de partir pour gagner les avant-postes. Le colonel Meslin, sous-chef d'état-major de ce corps d'armée, donne alors des instructions à l'officier du génie, en l'invitant à se rendre de nouveau à Woippy et d'y faire relever par sa compagnie une autre compagnie du génie chargée de pratiquer les travaux de défense de la partie de ce village (parc et église), que l'on conserve, car on abandonne la partie antérieure du village.

Le commandant Leperche, premier aide de camp du général Bourbaki, communique au colonel Meslin les observations qu'il est chargé de présenter au maréchal Canrobert de la part de

Digitized by Google

son général, au sujet de l'abandon des villages de Woippy et de Lorry, et au contraire de la nécessité d'occuper des positions en avant de ces villages, si nous ne voulons pas être inquiétés dans nos campements par l'artillerie ennemie. Le colonel Meslin lui répond qu'il ne faut pas songer à modifier cette situation défectueuse, que les ordres du maréchal Bazaine sont tels.

Voici ce qu'écrivit, le jour même, au sujet de ces ordres, un officier de la Garde impériale.

« Quelle triste chose! Notre commandant en chef est muet comme un poisson et invisible comme l'empereur de Chine. Et l'on dit qu'il est intelligent! Voilà une leçon dont devraient bien encore profiter ceux qui, passant par-dessus l'honnêteté des individus, trouvent qu'il est avantageux de pousser, de faire arriver aux plus hautes positions des hommes sans moralité, sous prétexte que ces derniers sont intelligents. A les croire, on pourrait admettre que l'intelligence est plus développée chez les coquins que chez les honnêtes gens.

« Si cela continue, au dire de tous, le maréchal Bazaine nous conduira à notre perte. Ce sera bien la peine de l'avoir fait général, malgré sa mauvaise réputation, de l'avoir envoyé au Mexique, de l'y avoir fait maréchal de France, à très bon compte, après qu'il avait dénigré de son mieux le maréchal Forey, son prédécesseur, et malgré la conduite étrange tenue par lui vis-à-vis de l'empereur Maximilien?

« Le plus terrible c'est qu'il paraît que nos munitions sont très peu nombreuses. Le capitaine de la Tour du Pin vient d'assurer au commandant Leperche, qu'il tient du gouverneur de Metz, le général Coffinières, qu'il ne reste plus que seize cent mille cartouches d'infanterie dans la place, c'est-à-dire peut-être vingt à peine par homme. Nous ne pouvons livrer plus de deux combats. Dans ces conditions, plus que jamais, il nous faudrait prendre un parti, passer sur la rive droite de la Moselle et gagner une ligne ferrée, pour nous réapprovisionner. Il faudrait le faire dès ce soir, sans plus tarder, mais... »

Et dire que ces lignes ont été écrites le 21 août 1870, dans la soirée!

Mais reprenons notre récit de cette journée du 21 août, au corps de la Garde impériale.

Vers trois heures et demie, le général Bourbaki se rend chez le général de Ladmirault, son voisin, qui occupe le château du Sansonnet. En son absence, le général Osmont, son chef d'état-major, fait monter le commandant de la garde, dans la chambre à coucher de son chef. Du balcon, on aperçoit dans la

Digitized by Google

direction de Malroy des troupes prussiennes en mouvement (infanterie et cavalerie). Il est probable que l'ennemi cherche à faire passer le plus de monde possible sur la rive gauche de la Moselle, afin de livrer bataille pour le lendemain. Une communication entre les deux rives a dû être établie par les Allemands sur ce fleuve.

A trois heures trois quarts, un officier de l'état-major d'une des divisions du 5e corps, vient rendre compte que les tirailleurs prussiens engagent le feu avec nos propres tirailleurs. On suppose que l'attaque va commencer.

A six heures et demie du soir, le général Bourbaki reçoit l'ordre de se rendre le lendemain matin, à sept heures, au grand quartier général du maréchal Bazaine, pour affaire de service, à moins qu'un mouvement de l'ennemi ne s'y oppose et ne le retienne au milieu de ses troupes.

22 AOUT. — On attend, on désire Mac-Mahon, depuis qu'il paraît certain que les Prussiens se fortifient et entourent la place de batteries de position, qu'ils élèvent sur les hauteurs environnantes. Son nom est sur toutes les lèvres et dans tous les cœurs. L'imagination populaire, devançant les possibilités, fait tous les jours arriver sous les murs de Metz, l'héroïque vaincu de Frœschwiller. Hier on le disait à Étain ? D'où le savait-on ? Nul ne peut le dire, mais comme on croit volontiers tout ce que l'on dit, tout le monde l'affirme.

Le 22 août, Bazaine envoie à l'Empereur, par le Luxembourg, une nouvelle dépêche aussi peu explicite que celle de la veille; elle porte :

« Il n'y a rien de changé dans la situation. L'ennemi continue à nous investir ; il élève des batteries, coupe les routes et intercepte toutes nos communications. Nous poussons les travaux des forts et leur armement. Nos positions sont elles-mêmes protégées par de nombreux ouvrages, que j'ai fait exécuter et que l'on consolide chaque jour.

« On porte l'effectif de l'armée ennemie à trois cent cinquante mille hommes. Le roi de Prusse est à Pont-à-Mousson, avec M. de Bismarck. »

Cette dépêche, ainsi que celle du 21, qui n'indiquaient déjà plus l'intention de continuer le mouvement de retraite, ne parvinrent pas à leur destinataire.

Le 22 août, le général Soleille adresse au quartier général du Ban-Saint-Martin un important rapport. A diverses reprises, le maréchal Bazaine s'étant vivement préoccupé de l'état des munitions, le commandant en chef de l'artillerie de l'armée fournit les renseignements les plus précis.

Digitized by Google

Il affirme que les batteries sont réapprovisionnées et que tous les parcs sont complets, sauf celui du 6e corps, qui n'a pu rejoindre. L'armée a à sa disposition, pour l'attaque et pour la défense, cent trois canons de 24, cent quarante-cinq de 12, cent trois de calibres inférieurs, et cent quatre-vingt-neuf mortiers ; une immense réserve de projectiles, quatre cent mille kilogrammes de poudre ; vingt mille fusils modèle 1866 ; trois mille deux cent vingt-six, modèle 1867 ; trente-sept mille huit cent quatre-vingt-neuf fusils à percussion, indépendamment de ceux que les soldats ont entre les mains, et sept millions de cartouches, grâce au convoi de munitions trouvé en gare. Le général Soleille termine son rapport par ces mots : « A la suite des journées des 16 et 18 août, les troupes ont pu croire un instant que les munitions leur feraient défaut. *Pour relever leur moral*, je pense, monsieur le maréchal, qu'il ne serait pas inutile que l'armée sût qu'elle est, aujourd'hui, 22 août, complètement réapprovisionnée et prête à marcher. »

Ce conseil si sage du général Soleille n'est pas suivi. L'indigne Bazaine s'en garde bien : l'armée n'est pas instruite de cette heureuse nouvelle, qui stimulerait son courage, exalterait son patriotisme et accroîtrait son impatience de combattre. Bazaine veut engourdir le cœur et étouffer le zèle généreux de nos vaillants soldats. Non seulement il leur cache ces faits, qui auraient augmenté leur confiance, mais les commandants mêmes des corps d'armée n'en sont pas informés. L'état-major général s'étant borné, en effet, sur l'ordre du maréchal, à introduire au milieu de prescriptions diverses, un mot de cette question, qui doit malheureusement passer inaperçue.

Quant aux vivres, la situation n'est guère favorable ; d'après un rapport de l'intendant en chef, en date du 20 août, il y a du blé pour quinze jours, de la farine pour quinze, du sucre pour quinze, du café pour vingt-six, de l'eau-de-vie pour huit, du lard pour un et demi, de l'avoine pour douze, de la viande pour six. En présence de tels renseignements, fort heureusement exagérés, le devoir impose au commandant en chef de chercher à faire rentrer dans la place toutes les provisions des villages voisins. L'armée vient de donner, dans les trois batailles des 14, 16 et 18, des preuves assez réelles de sa solidité, pour qu'en attendant des actions plus sérieuses, on puisse lui confier des missions de ce genre. Dans la journée du 18, la cavalerie n'a pas eu à combattre : il serait donc facile de la charger d'expéditions, chaque jour renouvelées et qui auraient ce double résultat d'augmenter les approvisionnements de l'armée et d'entretenir l'ardeur des soldats.

Digitized by Google

Le 22 août, un employé du chemin de fer de l'Est vient prévenir le maréchal Bazaine, qu'il a pu traverser les lignes prussiennes et qu'il lui a été possible de s'assurer que le principal magasin de vivres de l'ennemi se trouve à Rémilly, c'est-à-dire à douze kilomètres environ de nos troupes. En se reportant à l'ordre précité du prince Frédéric-Charles, il sera facile de reconnaître l'exactitude du renseignement.

Une sortie dans cette direction peut avoir d'heureux effets; non seulement elle doit amener l'enlèvement, ou, tout au moins, la destruction des approvisionnements allemands, mais encore elle permettra d'inquiéter les tirailleurs occupés à la construction du chemin de fer de Rémilly à Pont-à-Mousson. Bazaine est si bien informé de la construction de cette voie ferrée, qu'il la signale à l'Empereur dans une de ses dépêches.

Malgré l'évidence de toutes ces raisons, le maréchal ne donne aucun ordre, ne prescrit aucune mesure.

Dans les trois batailles de Borny, Rézonville et Saint-Privat-la-Montagne, l'armée du Rhin, mal conduite, mal agencée, trahie par son chef, a cependant sauvé l'honneur militaire de la France par sa bravoure intrépide et son mépris de la mort. Ceux qui se sont le plus distingués, ceux qui sont morts glorieusement, ont droit, suivant l'usage, à quelques éloges posthumes.

Le maréchal Bazaine doit haranguer ses troupes et leur témoigner sa haute satisfaction. Mais, en agissant avec droiture, il fortifierait l'énergie, bronzerait le courage des soldats, il veut, au contraire, les attiédir, les énerver. Il ne paraît pas devant ses régiments, ne leur adresse pas un mot de félicitation. Sous sa main obstinée, le louche ambitieux comprime toute émulation.

Cependant Bazaine ne laisse pas de manifester un certain embarras dans l'explication de sa conduite. A la nouvelle de la bataille de Rézonville présentée comme une grande victoire, l'Empereur a chargé celui-ci de féliciter, en son nom, l'armée du Rhin. Une proclamation est rédigée à cet effet, par le général en chef; mais, ce qui trahit le mieux l'impossibilité pour lui de parler le langage honnête et digne d'un général, qui a rempli son devoir, c'est cette circonstance, que la proclamation, datée du 20 août, n'est publiée que le 22. Elle est ainsi conçue :

« Officiers, sous-officiers et soldats de l'armée du Rhin, vous venez de livrer trois combats glorieux, dans lesquels l'ennemi a éprouvé des pertes sensibles et a laissé entre nos mains un drapeau, des canons et sept cents prisonniers.

Digitized by Google

« La patrie applaudit à vos succès.

« L'Empereur me délègue pour vous féliciter et vous assurer de sa gratitude. Il récompensera ceux qui ont eu le bonheur de se distinguer parmi vous.

« La lutte ne fait que de commencer; elle sera longue et acharnée, *car quel est celui de nous qui ne donnerait la dernière goutte de son sang pour délivrer le sol natal?*

« Que chacun de nous, s'inspirant de l'amour de notre chère patrie, redouble de courage dans les combats, de résignation dans les fatigues et les privations.

« Soldats,

« N'oubliez jamais la devise inscrite sur vos aigles : *Valeur et discipline*, et la victoire est assurée, car la France entière se lève derrière vous. »

Le même jour, par ordre du général commandant la place, les cafés, cabarets, débits de vin et autres établissements du même genre, sont fermés à neuf heures du soir.

Dans les campements autour de Metz, on fait force distributions de toutes sortes, à toutes heures du jour et même du soir. On maraude plus que jamais. Partout les champs et les vignobles sont dévastés : les échalas et les pieds de vigne sont brisés et arrachés pour faire du feu. Les pommes de terre sont déterrées, les arbres fruitiers sont saccagés. Encore si ce pillage était fait avec intelligence. Mais la moitié des pommes de terre reste enfouie sous la terre et s'y gâte; pour avoir quelques fruits verts, les soldats ruinent les arbres pour toujours.

Cependant le 20 août, un ordre du quartier général, que nous avons cité précédemment, a paru s'inquiéter de ces déprédations. Il a été enjoint aux prévôts des corps d'arrêter les maraudeurs, qui devront être punis sévèrement. Mais il en est de cet ordre comme de tant d'autres. Il est lu dans les corps, mais c'est tout : et le pillage continue comme par le passé. Quelques plaintes individuelles sont portées; on fait des enquêtes, qui aboutissent à constater des dégâts, mais non à en trouver les auteurs, ni seulement à en en empêcher d'autres. Certaines choses entre autres deviennent l'objet d'exploitations régulières. Les cavaliers de la garde, campés dans l'île Chambière, viennent en procession enlever, chaque jour, les échalas des vignes des coteaux de Saint-Julien pour faire la cuisine et emportent des sacs entiers de raisin le plus souvent à peine mûr.

Bien des fois, nos officiers sont témoins de pareils spectacles,

Digitized by Google

mais qu'y faire? Devant leurs reproches, les maraudeurs s'en vont plus ou moins honteux, et recommencent ailleurs. Et pourtant, si l'on faisait quelques exemples, si surtout *l'on voulait*, on pourrait empêcher le pillage et l'on eût évité ce reproche à l'armée d'avoir créé autour de Metz, autant de ruines que les Allemands.

Metz est journellement encombré par une véritable cohue de soldats de toutes armes. Les ambulances sont encore fort mal organisées. Dans de nombreuses salles, officiers et soldats sont couchés pêle-mêle, et côte à côte; beaucoup de ces malheureux n'ont pas été pansés depuis deux ou trois jours. Il y a insuffisance de médecins. Pourquoi, en plus des médecins des ambulances divisionnaires, qui ont été envoyés en ville, ne prend-on pas ceux des régiments, qui ne servent presque à rien, surtout en ce moment. Une fois leur visite du matin terminée, ils n'ont absolument rien à faire au camp. Dans la ville, la plupart des maisons sont transformées en ambulances. Il paraît que dans les retraites des 17 et 19 août, nous avons laissé des ambulances aux mains de l'ennemi. Ces honnêtes Prussiens viennent de nous rendre environ deux cents blessés; ils auraient bien pu, par humanité, les évacuer sur une autre partie de la France.

2e *Corps.* — Les éclaireurs du 5e chasseurs à cheval, dans une reconnaissance, font trois prisonniers, deux fantassins et un houzard, et reprennent une voiture d'avoine enlevée par les Allemands.

3e *Corps.* — A deux heures du matin, l'ordre est donné aux troupes du 3e corps d'être prêtes à cinq heures du matin. Bazaine, modifiant encore ses dispositions, a décidé que ce corps d'armée quittera les hauteurs de Plappeville et repassera la Moselle, pour aller entreprendre, sur la rive droite, une série de lignes et d'ouvrages reliant les forts entre eux et s'appuyant sur cette rivière, la gauche en amont, sous la ferme de Châtillon et la droite en aval contre la Maison-Rouge.

Division Montaudon. — A l'heure dite, la 1re division se met en route, précédée du 18e bataillon de chasseurs à pied, qui vient de quitter Tignomont.

Les soldats sont joyeux de cette marche : les uns prétendent qu'une armée allemande de quatre-vingt mille hommes s'approche par la rive droite de la Moselle, afin de tenter l'attaque de vive force des forts de cette ville et que le 3e corps se porte en avant, afin de l'arrêter dans sa marche; les autres affirment qu'une partie de l'armée va tenter d'opérer sa jonction avec celle de Mac-Mahon.

Digitized by Google

La division Montaudon traverse la Moselle sur le double pont établi dans l'île Chambière. Les dehors de la place sur la rive droite surtout sont tristes à voir. On rase les glacis d'abord, ce qui n'est rien, mais ensuite on abat tout ce qui est dans la zone de servitude. Il y a là une foule de maisonnettes et de jardinets, qui faisaient le bonheur du petit monde de Metz. Ces pauvres gens sont en larmes : cette scène de dévastation est affligeante. On a beau se dire que les propriétaires ne sont pas pris en traîtres, qu'ils se sont engagés à démolir à la première réquisition, il n'en est pas moins vrai que toutes ces ruines sont tristes à voir.

Mais ce qui est plus malheureux encore, c'est de songer que tout cela ne servira à rien. En faisant raser les abords de la place, le gouverneur de Metz exécute, il est vrai, les prescriptions militaires et, sous ce rapport, il n'y a pas à s'élever contre l'exécution stricte de la loi. Seulement, avec l'enceinte des forts et l'appui d'une armée de cent cinquante mille hommes, il est bien certain que les mesures rigoureuses, qui viennent d'être prises, auraient pu être différées. L'enlèvement d'un fort par surprise n'est pas admissible : il faut donc l'attaquer pied à pied ou le bombarder, et, dans l'un et l'autre cas, on aurait bien le temps de faire en arrière les préparatifs nécessaires. Ainsi, le résultat de toutes ces démolitions cause un dommage immense à la fortune des habitants de Metz, sans que la chute de la place en ait été retardée d'une heure.

La division Montaudon s'établit en arrière du fort de Queuleu. Le 62e appuie sa gauche au chemin de Queuleu, ayant à sa droite le 18e bataillon de chasseurs à pied. En avant, se trouvent le 51e et le 95e de ligne. Le 81e de ligne va camper à Plantières. Vu l'encombrement des troupes, qui ont dû passer sur un seul pont de bateaux, le 95e ne peut arriver que très tard au lieu de son campement situé près du cimetière dit de l'Est, au milieu de magnifiques pépinières.

Les batteries divisionnaires (5e, 6e et 8e du 4e d'artillerie) parquent près du fort de Queuleu, jusqu'au 10 septembre inclus.

L'ennemi est tout près : il a transformé en batterie une écurie de la Grange-aux-Bois et ses éclaireurs occupent le village de Borny.

Division de Castagny. — La 2e division du 3e corps, remplacée dans ses positions de Plappeville par la 1re division (de Cissey) du 4e corps, commence son mouvement à deux heures du soir, pour aller s'établir au Sablon, au sud de Metz, entre la Seille à gauche et la Moselle à droite. Le général de Castagny, blessé

Digitized by Google

le 14 août à Borny, est aujourd'hui entièrement rétabli et est venu reprendre son commandement.

Les troupes du général de Castagny entrent par la porte de France dans Metz qu'elles ne font que traverser, passent la Moselle sur un des ponts de cette ville et sortant par la porte Serpenoise, viennent camper, à six heures du soir, en avant du Sablon et de Montigny-lès-Metz, la droite appuyée au chemin de fer de Forbach-Sarrebrück, la gauche à la Seille.

La 1re brigade (19e et 41e de ligne) occupe le Sablon. Le 15e bataillon de chasseurs est chargé de garder la ligne du chemin de fer depuis le Sablon, où il bivouaque, jusqu'au pont de la Seille. Ses grand'gardes occupent une redoute en construction dite de Saint-Laire et la ferme de la Horgne.

Le 69e de ligne (2e brigade) garde la ligne de la Moselle aux ateliers de construction du chemin de fer, situés en avant de Montigny-lès-Metz.

Le 90e de ligne (2e brigade) à sa gauche, occupe la gare de Montigny et ses dépendances. Le 1er bataillon campe dans le séminaire ; le 2e à la redoute de Saint-Privat avec deux compagnies de grand'garde à la ferme Bradin ; le 3e travaille à organiser la défense des ateliers et de la voie ferrée.

Les batteries divisionnaires (9e, 11e et 12e du 4e d'artillerie) parquent en arrière de la ligne de Sarrebrück, entre le Sablon et Montigny-lès-Metz.

Division Metman. — A huit heures du matin, la division Metman reçoit l'ordre d'aller se placer sous le fort Bellecroix. Elle se met aussitôt en marche et descend vers la Moselle qu'elle traverse sur un pont de bateaux. Après une halte de deux heures dans l'île Chambière, cette division traverse le second bras de cette rivière et vient prendre, vers une heure de l'après-midi, l'emplacement qui lui est désigné le long des glacis du fort Bellecroix, sur le flanc d'un coteau, au bord de la route de Sarrelouis, à moitié chemin de la porte des Allemands.

Le général Metman s'installe au village de Saint-Julien, où le maréchal Lebœuf est venu établir aussi son quartier général. Les batteries divisionnaires (5e, 6e et 7e batteries du 11e d'artilrie) parquent également sur les glacis du fort Bellecroix.

L'aspect des glacis de Metz et des forts de la rive droite est navrant; c'est la désolation, c'est le désert ; le génie a fait abattre déjà les arbres et les maisons dans la zone de servitude ; un peu plus loin, les habitations restent debout, mais sans habitants.

Un peu avant des Bordes, sur le chemin qui mène à Borny, se trouve un petit poste de chasseurs à pied avec une sentinelle

Digitized by Google

avancée. Au delà, plus rien. Dans une maison située au bord de la route et à quelques centaines de mètres plus loin, qui appartient au brasseur Hitter, les Prussiens se sont installés.

Division Aymard. — Vers cinq heures du matin, la division Aymard lève son camp. Une heure après, elle se met en marche, traverse les deux bras de la Moselle sur les ponts de bateaux de Chambière et va s'établir, vers dix heures, à hauteur du fort Saint-Julien et face à Vallières, au milieu des vignes, sur le plateau dont les pentes descendent vers la ville.

La division campe par brigades accolées sur deux lignes. La 85e (2e brigade) en première ligne, bataillons déployés, la gauche au fort, près de la route neuve, la droite vers Vantoux. Le 80e (2e brigade) en deuxième ligne, bataillons déployés, par inversion à droite et à gauche de la route neuve, le 1er bataillon sous la gorge du fort.

La 1re brigade, par bataillon en colonne, forme trois lignes avec le 11e bataillon de chasseurs à pied, les 44e et 60e de ligne et les trois batteries (8e, 9e et 10e du 11e d'artillerie); sa gauche s'appuie au village de Saint-Julien, sa droite au-dessus de Vallières. Les avant-postes, placés sous Mey, se relient à gauche avec le château de Grimont, occupé par le 4e bataillon du 60e de ligne et à droite avec les avant-postes de la 3e division en avant de Vantoux. Une grand'garde est installée à la Pompe à vapeur.

La première ligne, dont le 60e fait partie, trace à la hâte une tranchée-abri, dont la droite s'appuie à une carrière que l'on dispose pour la défense.

La réserve d'artillerie du 3e corps, composée des 7e et 10e batteries du 4e d'artillerie, des 11e et 12e du 11e, des 1re, 2e, 3e et 4e du 17e, parque au pied du coteau de Saint-Julien, vis-à-vis le débouché du vallon de Vallières.

Division de Clérambault. — La division de dragons du général de Clérambault (2e, 4e, 5e et 8e régiments) lève son camp vers onze heures du matin. Après avoir traversé, sur des ponts de bateaux et de radeaux, les deux bras de l'île Chambière, cette division passe derrière le fort Bellecroix, et va s'établir en arrière de Plantières : la 1re brigade, sur les glacis du fort Gisors, ouvrage avancé, situé entre la porte des Allemands (route de Bellecroix, Sarrelouis, Sarrebrück) et la porte Mazelle (route de Strasbourg par Château-Salins); la 2e brigade sur les glacis à gauche de la sortie de la porte des Allemands.

Les arbres des fortifications qu'on a déjà abattus, mais qu'on n'a pas encore enlevés, encombrent les glacis ; il faut faire déblayer des allées pour le service du camp. Des vedettes sont placées à la ferme de Belletange et sur la route de Borny.

Digitized by Google

Pendant que les dragons établissent leur camp, l'escadron d'éclaireurs de la division de Clérambault part en reconnaissance ; mais il est bientôt accueilli par un feu très vif de tirailleurs d'infanterie prussienne qui, à son approche, se sont formés vivement dans les tranchées-abris situées sur la crête, en avant de Malroy. Ces troupes, dont la valeur est environ de deux bataillons, sont sorties de Charly. Il est impossible de pousser plus loin, l'escadron d'éclaireurs tourne bride et revient regagner le campement de sa division.

Le maréchal Lebœuf, suivi de son état-major et du 3e escadron du 10e chasseurs à cheval, qui lui sert d'escorte, a quitté à cinq heures du matin, son quartier général de Plappeville. Après avoir traversé Metz, le maréchal se rend directement au fort de Queuleu et de là à celui de Saint-Julien, en passant par les Bordes. Il installe son quartier général sur le bord même de la Moselle, vis-à-vis l'île Chambière, au pied du coteau de Saint-Julien, dans un site charmant, mais d'une salubrité douteuse. Mais qui pourrait croire alors que, dans deux mois, l'armée serait encore dans les mêmes parages? Le 4e escadron du 10e chasseurs établit son campement définitif, en arrière de la gorge du fort Saint-Julien.

4e Corps. — Une partie du 4e corps remplace les troupes du 3e sur le plateau de Plappeville. Le 57e de ligne, ainsi que tous les autres régiments du général de Ladmirault, lève son campement pour la troisième fois depuis le 19 août et va occuper les hauteurs couvertes de vignes, qui s'étendent entre Vigneulles et Woippy ; quelques travaux de fortification passagère sont effectués en avant du camp, en prévision d'une attaque de nos lignes.

Trois à quatre mille hommes d'infanterie allemande venus de différents points occupent, depuis la veille au soir, le village de Plesnois et viennent d'établir un ouvrage sur la hauteur nord de ce village, entre la route et les premières maisons de cette localité.

Une centaine d'Allemands se seraient établis à Vigneulles, dit une reconnaissance du 21 : personne ce matin, dit un autre renseignement.

L'infanterie ennemie établit une ligne continue de retranchements entre la ferme de Moscou et la route de Gravelotte passant par le Point-du-Jour; elle dispose en avant des ouvrages isolés. Une forte colonne est signalée dans les bois de Châtel-Saint-Germain. Des épaulements détachés les uns des autres et établis pour une ou deux pièces, se voient au nord de Saint-Hubert.

Digitized by Google

Lessy n'est pas occupé par l'ennemi ; ses éclaireurs seulement y viennent quelquefois. Le gros des forces entre Gravelotte et Vaux est porté sur la lisière du bois de ce nom.

Sur les hauteurs entre Jussy et Ars, une artillerie nombreuse est disposée derrière des épaulements élevés dans les vignes. A Vaux, un jeune homme, qui s'est échappé des mains des Prussiens, prétend qu'il a vu un convoi de pièces de siège de gros calibre, qui viendrait par la route de Rézonville. Le VIIIe corps allemand est, de ce côté, à la droite de Steinmetz, contre la Moselle. Ce jeune homme aurait entendu dire à l'ennnemi que ce corps devait partir aujourd'hui pour Verdun.

L'officier d'état-major placé à Saint-Quentin n'a vu aucune trace de batterie du côté de Vaux, mais des tranchées-abris qui semblent relier les bois. Entre Vaux et Ars, une tranchée a été construite depuis la route jusqu'à la hauteur, ainsi qu'un ouvrage dans l'île de Vaux. Les usines en avant d'Ars sont crénelées ainsi qu'une maison à mi-chemin entre Vaux et Ars.

Depuis Frescati (rive droite) jusqu'à Saint-Rémy, en passant par Jouy, Ars, le Point-du-Jour et Amanvillers on voit des mouvements de troupes. Vers onze heures du matin, on signale de Saint-Quentin, des convois incessants de voitures militaires d'Augny à Fey, paraissant se diriger vers Corny et Novéant ; ces convois ne sont pas escortés : un seul, probablement de munitions, est accompagné de deux bataillons.

6e *Corps*. — La matinée du 22 se passe tranquillement. Des avant-postes prussiens sont installés en face d'Argancy, contre le gué de la Moselle. L'ennemi occupe, par de fortes patrouilles d'infanterie et de cavalerie, les postes avancés des Maxes (où arrive de l'artillerie), de Ladonchamps, de Saint-Rémy et, en arrière, de Bellevue. On prétend qu'il y a de ce côté des dragons bleus du Xe corps. Un régiment d'infanterie construit des tranchées-abris au nord de Saint-Rémy, à hauteur de la cote 169, entre la route et le chemin de fer de Thionville. Pendant la nuit dernière, l'ennemi a relié le château de Ladonchamps aux villages environnants par des tranchées.

De forts mouvements de troupes sont signalés de Bellevue et de Semécourt, traversant la voie ferrée et se dirigeant vers Olgy et Malroy. Dès le 20, il y a eu en arrière des crêtes qui dominent Norroy-le-Veneur et Fèves, de nombreuses troupes au bivouac. Ces villages sont occupés par l'ennemi. On indique à Malroy et à Olgy, au bas de la pente et près de la Moselle, un corps composé de deux régiments d'infanterie, un de cavalerie et de l'artillerie, composition habituelle des avant-gardes des corps d'armée prussiens.

Digitized by Google

Il se confirme que l'armée de Steinmetz forme la droite de la ligne d'investissement sur la rive gauche.

A deux heures de l'après-midi, la 1re division (général Tixier) du 6e corps, change ses campements et se reporte à quatre cents mètres en arrière pour se rapprocher des glacis de la place et permettre, en cas d'attaque, le feu des batteries de l'enceinte et des forts. Dans cette nouvelle position, le 4e de ligne a, en arrière de lui, à deux cents mètres, le 10e de ligne, et derrière ce dernier régiment, à égale distance, les deux régiments de la 2e brigade (12e et 100e de ligne). Le 9e bataillon de chasseurs reste sur la Moselle et occupe toujours la ferme dite La Grange-aux-Dames.

Le 4e de ligne a son nouveau front de bataille, à hauteur des maisons avancées des faubourgs le Sansonnet et la Ronde, à trois cents mètres à l'est de la route de Thionville. Les murs de clôture des jardins ont été crénelés et sont, pour la plupart, occupés par des compagnies des 2e et 3e bataillons. Le 1er bataillon placé en plaine, dans l'intervalle entre deux maisons, se couvre par une tranchée-abri. L'ennemi s'est étendu sur toutes les hauteurs de la rive droite à Malroy, Charly, Rupigny, Chieulles et Vany, mais nos positions autour de Metz et surtout le canon des forts Saint-Julien, Bellecroix, Queuleu, Saint-Privat-lès-Metz, Saint-Quentin et Plappeville, le tient à distance de cinq à six kilomètres des glacis de la ville.

Sur tout le front du 6e corps, on travaille à se fortifier. Dans le voisinage de la division Tixier, on s'occupe à construire les épaulements en terre de deux batteries, placées sur la droite de cette division, dessinant un angle de 120° avec le front de celle-ci, de manière à balayer la plaine de leurs feux. Une autre double batterie en terre est construite un peu en arrière de la gauche de la division Tixier, parallèlement au front de celle-ci, et croise ses feux avec celle de droite.

Dans la plaine, en arrière du 6e corps, on commence à abattre les arbres et les maisons, qui peuvent gêner la défense ou favoriser l'attaque.

La réserve d'artillerie du 6e corps, qui a été reconstituée, va camper à cinq cents mètres de la porte de Thionville sur la route de Briey.

Le 2e régiment de chasseurs d'Afrique change de camp et va s'établir sur le glacis nord du fort Moselle, au delà de la porte de Thionville et y séjourne jusqu'à la fin de la campagne.

Garde impériale. — Le 22 août, le réveil est sonné à quatre heures du matin : tout le monde se tient prêt à partir. La cavalerie selle ses chevaux : de nombreuses troupes d'infanterie

Digitized by Google

appartenant au 3e corps défilent devant la garde. On croit à une opération contre l'ennemi; mais, après trois heures d'attente, on reçoit contre-ordre. Les cavaliers dessellent leurs chevaux; les fantassins forment les faisceaux.

A sept heures, le général Bourbaki se rend à la convocation du maréchal Bazaine, il n'en revient qu'à neuf heures et quart. La déception des officiers est grande, car tous croyaient à une mesure importante, prise au conseil de guerre. Il n'en est rien. Il ne s'agissait que d'un simple changement de bivouac qui doit s'opérer le jour même de midi à une heure. La division de Castagny (2e du 3e corps) laissée en position en arrière de Saint-Quentin et sur le plateau de ce nom, sera relevée par des troupes du général Frossard.

Le corps du général de Ladmirault (4e) portera son quartier général vers les hauteurs de Plappeville.

Le maréchal Canrobert appuiera le sien au Coupillon, pour se relier au corps de Ladmirault.

La division de Castagny passera la Moselle et s'établira derrière la ligne de chemin de fer, en avant des faubourgs de Montigny et du Sablon, sa gauche reliée à la droite de la division Montaudon du 3e corps, qui s'est établie dans la matinée, en arrière du fort de Queuleu.

Au rapport de ce matin, le général Bourbaki a réclamé avec insistance contre l'abandon de Woippy. Le maréchal Bazaine veut que ce village ne soit que faiblement occupé et défendu.

« Encore une demi-mesure, qui permet d'apprécier l'homme à sa juste valeur, écrit à ce sujet et à la date du 22 août, l'officier de la garde, que nous avons déjà cité. Chaque jour amène une nouvelle faute. Avant le départ de l'Empereur, les admirateurs quand même de Bazaine prétendaient que le commandement en chef n'était exercé par lui que d'une façon nominale; toutes les hésitations, toutes les fautes commises étaient rejetées par eux sur le dos de Napoléon III.

« Depuis lors, cependant, il y en a eu de bien grandes, à commencer par celle de Rézonville. Le maréchal Bazaine n'a donné dans cette journée aucune direction, aucune impulsion générale; il s'est bien gardé de dire où on pourrait le trouver, s'amusant à aller de la droite à la gauche et à faire tirer une batterie de mitrailleuses sur des colonnes, qui se retiraient et qu'il croyait destinées à tourner notre gauche. Il a omis également de faire prononcer un mouvement sérieux contre la gauche de l'armée ennemie par les corps Lebœuf et de Ladmirault, mouvement qui aurait mis l'armée prussienne en déroute, et l'aurait culbutée dans les défilés de Gorze, où elle aurait

Digitized by Google

perdu toute son artillerie, et de là dans la Moselle. Ces deux corps d'armée se sont contentés de se maintenir en position, pour nous permettre de gagner derrière eux, la route de Verdun par Conflans et Etain.

« Le maréchal, il faut le dire, ne s'est pas douté du succès remporté par son armée. Aussi, le soir du 16 août voulait-il rentrer à Metz; le lendemain, à son lever, il songeait à gagner Verdun, puis quelques instants après, il voulait de nouveau retourner à Metz.

« Quelle impéritie! Comme il est facile d'être général en chef à ce prix-là! Dans l'armée on commence à être mécontent, on parle d'impéritie et aussi de pusillanimité; on va même jusqu'à prononcer le mot *trahison;* si la trahison existe, cela prouvera une fois de plus, combien il importe, dans le choix qu'on fait des hommes pour commander aux autres, de tenir un compte sérieux du caractère et de l'honnêteté.

« A Saint-Privat, le maréchal a fait encore mieux qu'à Rézonville; il n'a point paru. On n'a vu ni lui, ni ses officiers d'ordonnance et, le lendemain, il a abandonné la position qu'il occupait la veille sur le champ de bataille. Depuis lors, il s'est constamment attaché à se tenir sur la défensive la plus prudente, à resserrer le plus possible les limites du camp, à abandonner de bonnes positions, pour en prendre de moins éloignées et à ne pas gêner l'ennemi dans une seule de ses opérations d'investissement. Et c'est là, ce qu'on appelait commander!

« A l'œuvre on connaît l'artisan, et les événements qui se succèdent permettent de juger les hommes!

« Le général Lafont de Villers, qui est allé voir le général Coffinières à Metz, nous a dit qu'il avait eu tantôt avec lui une conversation de près de deux heures, dans laquelle il avait discuté avec lui la situation actuelle. De cette conversation, il résulte que le général Coffinières veut à tout prix obtenir que l'armée ne quitte pas Metz, et il semble espérer rallier à son avis le maréchal Bazaine. C'est le fait d'un homme à courte vue ou d'un homme peu soucieux des intérêts généraux, disposé à les sacrifier à sa sécurité personnelle. Et pourtant il paraît que c'est l'homme intelligent par excellence; ce qui prouve une fois de plus que l'intelligence et le savoir ne suffisent pas dans notre métier militaire; le caractère, le jugement sont bien autrement précieux.

« Le système de temporisation poussé au point qu'atteint le général Coffinières est des plus fâcheux. Que peut-on attendre de la défense d'une place non armée, non approvisionnée? Une paix plus ou moins boîteuse, plus ou moins honorable ou hon-

Digitized by Google

teuse. Est-ce là une solution digne de la France? digne de l'armée? Tout homme de cœur proteste énergiquement contre une telle pensée. Le rouge monte au visage en s'y arrêtant. Le général Coffinières, abusé par Bazaine, a confirmé au général Lafont de Villers le chiffre de seize cent mille cartouches représentant l'approvisionnement total des munitions de la place de Metz pour l'infanterie.

« Perçons donc alors ! — Plus nous attendrons, moins nous nous trouverons dans de bonnes conditions, et plus nous compromettrons le maréchal de Mac-Mahon venant à notre secours et pouvant avoir à supporter tout à coup l'effort de la totalité des armées ennemies. Il sera d'autant plus facile aux Prussiens de masquer le départ du gros de leurs forces et de nous arrêter ou de nous retarder avec peu de monde, qu'ils auront pu couper les routes, construire des retranchements de toute nature, des batteries, etc.

«Le maréchal Bazaine me semble engagé dans une voie dans laquelle il justifiera les prévisions que tous ont conçu en réfléchissant à son passé. »

Le 22, le général Bourbaki quitte, à trois heures du soir, la maison qu'il occupe au Sansonnet avec son état-major, pour s'installer dans celle du baron Dufour, qui se trouve au centre même du terrain occupé par la garde à la Ronde.

Le même jour, on distribue de la farine dans les corps : cette farine, qui est généralement fort mal employée, est au 1er voltigeurs convertie en pains fort appétissants, grâce aux soins du capitaine Carrère. Les soldats, outre la ration réglementaire, touchent trois cents, puis cinq cents grammes de farine : cela dure quatre jours.

Digitized by Google

Avant-poste de dragons de la division de Clérambault (3e corps) sur la route de Sarrelouis, contre la ferme de Bellecroix

CHAPITRE IV

Avant la sortie du 26 août

L'averse du 23 août. — Une dépêche de Bazaine. — Le 22 août, Mac-Mahon envoie une dépêche à Metz. — Un agent de police de Thionville apporte cette dépêche. — Le maréchal Bazaine reçoit l'émissaire. — Le colonel Lewal. — Sa conversation avec Bazaine. — Une singulière réponse. — *Après-demain, nous verrons!* — Bazaine combine la perte de Mac-Mahon. — Bazaine nie avoir reçu cette dépêche le 23 août. — Une dépêche du colonel Turnier. — Des preuves irréfutables. — Paroles du colonel Lewal au colonel d'Andlau. — Les témoins. — Ordres du commandant en chef pour réduire les bagages des corps. — Les Allemands coupent la conduite des eaux de Gorze. — Les approvisionnements de farine de M. Bouchotte. — Arrivée d'un convoi de blessés français. — Une ambulance française prisonnière à la ferme de Mogador. — Indignes traitements infligés par les Prussiens au docteur anglais Ward. — Départ des blessés pour Metz. — A travers champs. — A la nuit. — En vue des avant-postes. — Courageux dévouement de l'abbé Baron, aumônier supérieur du 2e corps.

Digitized by Google

— Entrée des blessés à Metz. — Au poste du Palais de Justice. — Le 23 août. — Défense des positions de Montigny-lès-Metz. — Reconnaissance du général Aymard sur la route de Bouzonville. — Reconnaissance des 2e, 3e et 10e chasseurs à cheval. — Le sous-officier Vernadet, du 2e chasseurs à cheval. — Feux de nuit du Saint-Quentin. — Les carabiniers de la garde changent de bivouac. — Demande de renseignements au général Bourbaki. — Aspect des rues de Metz. — Les gardes nationaux. — Les remparts et leur armement. — Égoïsme et indifférence de Bazaine envers les blessés. — Trop de bienveillance envers les prisonniers allemands. — Les deux officiers badois au café du *Grand Balcon*. — Le 2e corps reforme ses compagnies de partisans. — Allocution du général Lapasset au peloton d'éclaireurs du 3e lanciers. — Sortie de nuit des éclaireurs des divisions de Montaudon et de Castagny sur la Grange-aux-Bois. — Fourrage de la division Aymard à Villers-l'Orme. — Belle conduite du dragon Jean-Marie Bars du 3e régiment à Rézonville. — Les compagnies d'éclaireurs volontaires du 6e corps. — Leurs officiers. — Leur but. — Le colonel Hanrion, du 26e de ligne, est échangé et rentre à Metz. — Réduction des rations de viande et de fourrage. — Dépêche de Bazaine du 25 août. — Réunion de la division de Forton à la division Desvaux. — Le conseil de guerre du Ban-Saint-Martin. — L'ordre de départ. — Avant-postes de dragons du 3e corps. — Au fort Saint-Julien. — Le colonel Protche. — Les Allemands prennent possession de la redoute abandonnée de Saint-Privat-lès-Metz. — Le lieutenant-colonel Goybet du 4e dragons est blessé par une chute de cheval. — Les petits dépôts. — Reconnaissance de nuit des francs-tireurs du 4e de ligne. — Pluie. — Le régiment des guides est détaché de la division Desvaux. — La cavalerie de la garde à l'île Chambière. — Animation des rues de Metz. — Le général Bourbaki au fort de Queuleu. — Emploi de la farine par les soldats. — La garde impériale reçoit l'ordre de départ. — Son itinéraire. — Positions à prendre le lendemain. — Joie de l'armée.

23 Aout. — Au point du jour, une violente averse s'abat sur la vallée de la Moselle. Le ciel, chargé de gros nuages sombres, est à la pluie. Depuis le matin jusqu'à trois heures de l'après-midi, il fait un temps affreux.

Tandis que la France épuise toutes ses ressources dans l'espoir de dégager Bazaine, qui s'est fait bloquer volontairement et n'a nulle intention de quitter son repaire du Ban-Saint-Martin, tandis qu'un ministère, aveuglé par les craintes d'une révolution à Paris, pousse Mac-Mahon et l'Empereur vers le gouffre de Sedan, que fait à Metz le conspirateur obstiné? Il attend les événements et continue à mystifier ses troupes, avec une audace et une perfidie sans pareilles. Cent quatre-vingt mille hommes sont joués comme des enfants par le misérable chargé de leur salut et du salut de la France!

Digitized by Google

A cette date du 23 août, Bazaine expédie à l'Empereur une nouvelle dépêche aussi peu explicite que les précédentes, mais qui parvient toutefois à destination, elle porte :

« Les derniers renseignements indiquent un mouvement du gros des forces ennemies, et il ne resterait à cheval sur les deux rives de la Moselle que les armées du prince Frédéric-Charles et du général Steinmetz.

« Des témoins oculaires affirment avoir vu des équipages de ponts entre Ars et Gravelotte. Si les nouvelles ci-dessus se confirment, je pourrai entreprendre la marche que j'avais indiquée précédemment par les forteresses du Nord, afin de ne rien compromettre.

« Nos batteries ont été réorganisées et réapprovisionnées, ainsi que l'infanterie. L'armement de la place de Metz est presque complet, et j'y laisserai une division, car les travaux de Saint-Julien et de Queuleu sont loin d'être terminés. L'état moral et sanitaire des troupes laisse moins à désirer. Nos pertes ont été si considérables dans ces derniers combats, que les cadres sont très affaiblis. J'y pourvoirai autant que possible. »

Cette dépêche du 23 semble indiquer, de la part de Bazaine, l'intention de se préparer de nouveau à marcher. Bazaine a nié qu'il eût été poussé à cette initiative, par aucune communication du maréchal de Mac-Mahon, l'informant qu'il était déjà en marche pour venir le soutenir. S'il faut l'en croire, il y aurait été seulement déterminé par les indications qu'il aurait recueillies sur les dispositions de l'armée ennemie et sur son effectif.

En faisant cette déclaration, Bazaine mentait avec la plus rare impudence et sans le moindre respect pour son bâton de maréchal de France !

Le 22 août, en effet, après avoir reçu la lettre fatale, qui décidait sa marche vers le nord, le chef de l'armée de Châlons, expédiait ces télégrammes :

Le maréchal de Mac-Mahon au général commandant à Verdun.

Au commandant supérieur de Montmédy.

Au maire de Longuyon.

« Envoyez au maréchal Bazaine la dépêche très importante que voici : faites-la lui porter par cinq ou six courriers auxquels

Digitized by Google

vous payerez, pour remplir cette mission, les sommes nécessaires, quelque élevées qu'elles puissent être :

« *Mac-Mahon à Bazaine,*

« Reçu votre dépêche du 19. Je suis à Reims : je marche dans la direction de Montmédy. Je serais après-demain sur l'Aisne, d'où j'opérerai, suivant les circonstances, pour vous venir en aide. »

Le lendemain, 23, un agent de police de Thionvillle, homme leste, adroit et intelligent, qui a déjà offert plusieurs fois de traverser les lignes prussiennes, pénètre, en effet, dans Metz cerné par les hordes allemandes et, dans l'après-midi, remet cette dépêche, roulée en cigarette, à un des officiers les plus remarquables du grand état-major, le colonel Lewal, aujourd'hui ancien commandant de corps d'armée et ancien ministre de la guerre.

Cet officier supérieur apporte aussitôt cette dépêche et comme d'habitude au maréchal Bazaine, lui demandant s'il n'a rien à envoyer par le courrier. Celui-ci lui répond que non et de conserver l'homme. Le colonel Lewal salue pour se retirer, lorsque le maréchal lui dit :

« Attendez, nous allons voir ce que dit cette dépêche. » Il l'ouvre et la lit tout haut; on connaît sa contenance. A ce moment, le colonel, qui connaît à peu près la position des armées ennemies, est frappé du danger que court l'armée de Châlons, pouvant être attaquée de flanc par des forces supérieures et s'écrie :

« Mais, monsieur le maréchal, il n'y a pas de temps à perdre? il faut partir de suite ! »

Le maréchal réplique :

« Tout de suite ! Tout de suite ! c'est bien tôt.

« Je veux dire demain, ajoute le colonel.

« Après-demain, nous verrons », dit Bazaine; puis il allègue des nécessités de ravitaillement en vivres et en munitions, qui doivent prendre assez de temps. Le colonel insiste pour que ces opérations soient menées très rapidement, s'efforçant de faire ressortir l'urgence du départ; puis il demande au maréchal de vouloir bien supprimer, d'une manière complète, tous les bagages.

« Une discussion s'engage à ce sujet, et le maréchal Bazaine dit à son interlocuteur à la fin de l'entretien :

Digitized by Google

« Je vous ferai appeler, quand il y aura lieu d'étudier le mouvement de sortie.

— Le plus tôt sera le mieux, croyez-moi, » reprend le colonel Lewal. Et il sort joyeux de la bonne nouvelle qu'il vient d'apprendre, car c'est un honnête homme, qui a le cœur bien français.

Après-demain nous verrons! Quelle parole! Le maréchal mentait : « Je serai après-demain sur l'Aisne, » c'est-à-dire le 25, la dépêche ayant été reçue le 23.

Mac-Mahon, ce jour-là, comptait sans doute camper à la tombée de la nuit, autour de Vouziers ou d'Attigny, et il occupa effectivement ce même soir les deux endroits. Ils sont situés à douze lieues de Montmédy, ce qui veut dire à deux fortes étapes, en admettant que l'armée pût suivre le chemin le plus court. Alors, Mac-Mahon aurait atteint Montmédy le 27, lieu de rendez-vous indiqué par le maréchal Bazaine lui-même, dans sa missive du 19. Voilà ce que le raisonnement, la logique pure indiquait, les lenteurs de Mac-Mahon, depuis le 25, échappant au calcul des probabilités.

Donc, il fallait faire de suprêmes efforts pour parvenir à Montmédy, en même temps que l'armée de secours. Sinon, elle se trouverait bloquée entre les bandes du prince de Saxe, de Frédéric-Guillaume et de Frédéric-Charles, sans aucun espoir de salut.

Bazaine le comprenait bien et il s'en réjouissait, puisque son plan exigeait l'anéantissement de nos dernières forces régulières. Et l'on va voir quels artifices il combina, pour rendre leur perte infaillible.

En songeant à quitter Metz tout au plus le 26, il ne pouvait ignorer que le premier jour serait occupé par une sanglante bataille, qui retiendrait ses troupes sur place, de sorte que leur marche commencerait seulement le lendemain. Il leur faudrait ensuite franchir vingt-cinq lieues : huit de Metz à Thionville, dix-sept de Thionville à Montmédy, en tout quatre étapes ; avec les chances les plus favorables, elles n'atteindraient donc le lieu du rendez-vous que le 30, tandis que Mac-Mahon y serait parvenu le 27 ou le 28. Et alors, Bazaine n'eût trouvé à Montmédy que les restes de l'armée de Châlons, des cadavres et des blessés. Peut-être même ne serait-elle pas arrivée jusque-là, ayant été détruite auparavant. Alors, pourquoi chercher à la rejoindre? Il fallait, sans doute, ménager l'opinion, abuser l'armée du Rhin ; mais, pour obtenir ce résultat, un vain simulacre de départ suffisait. Le maréchal allait prendre ses mesures en conséquence.

Digitized by Google

Plus tard, Bazaine a nié que la dépêche du 23 lui eût été remise à cette date : il a osé soutenir que le colonel Lewal confondait le 23 avec le 29, jour où est arrivée une dépêche du général Ducrot. Mais plusieurs faits infirment cette déclaration de l'homme de Metz. Ainsi le 27, le colonel Turnier, commandant de Thionville, adressait assez facilement des courriers à Metz et indiquait exactement, par l'avis suivant, la position de l'armée du maréchal de Mac-Mahon.

« 27 et 28 août.

« Général Ducrot commande corps Mac-Mahon et doit se trouver aujourd'hui, 27, à Stenay, gauche de l'armée ; se tenir prêt à marcher au premier coup de canon.

« TURNIER. »

Peut-on admettre que le colonel Turnier n'ait pas profité, en adressant la dépêche du 27, de l'occasion si naturelle de rappeler la dépêche du 23, s'il n'avait été persuadé qu'elle fût parvenue à Metz ?

Il y a plus, le colonel précise, dans des termes qui ne laissent aucun doute : il ne peut confondre le 23 avec le 29, par cette raison que le 27, il a parlé de l'arrivée de cette dépêche à plusieurs témoins, entre autres au colonel d'Andlau. Le 26, en effet, après que l'ordre eût été donné à l'armée, qui était passée sur la rive droite de la Moselle, de regagner ses cantonnements, et comme les officiers de l'état-major général désappointés de ce qui se passait, exprimaient leurs sentiments en termes assez vifs, le colonel Lewal, causant avec le colonel d'Andlau, lui dit :

« Tout cela est bien plus triste que vous ne le pensez, car le maréchal sait par une dépêche reçue le 23, que le maréchal de Mac-Mahon est en route pour venir à lui. »

Quinze jours plus tard, il parla de l'arrivée de cette dépêche au maréchal Canrobert, qui se refusa absolument à croire à cette nouvelle.

La confidence faite au colonel d'Andlau suffit à elle seule, pour réfuter toutes les dénégations de Bazaine ; car alors le colonel Lewal aurait été obligé, le 26, de deviner qu'il arriverait le 29 une dépêche.

Le messager, qui a apporté cette dépêche, allégua le maréchal Bazaine, est demeuré inconnu ; mais combien sont morts obscurément de ces généreux citoyens, qui avaient accepté cette

Digitized by Google

dangereuse mission de transmettre les dépêches entre les chefs d'armée? D'ailleurs, si le porteur n'a pu être retrouvé, il a été vu, tout au moins, dans le bureau même du maréchal, le 23, à la date indiquée par le colonel Lewal, par un franc-tireur, qui devint plus tard officier, le sous-lieutenant Mouth, et qui profita des indications de cet émissaire pour sortir à son tour de Metz.

Outre les dépêches dont Bazaine n'a pu nier la réception, plusieurs autres lui furent adressées par diverses voies. De nombreux émissaires furent dirigés vers Metz par l'Impératrice et le ministre de la guerre; il en fut envoyé de différents points de la ligne des Ardennes par le général Dejean, par l'intendant général Wolff, par l'intendant de Prével, par le commandant Magnan, par le capitaine d'état-major Vasseur.

Ainsi donc, la dépêche du maréchal de Mac-Mahon, reçue le 23, resta sans réponse et Bazaine cessa absolument de correspondre avec son collègue.

Mais, quels que soient ses plans cachés, le commandant en chef ne peut rester complètement immobile et étaler un désir absolu d'inaction. Il affecte, en conséquence, des velléités mensongères. Le 23, aussitôt après avoir reçu la dépêche de Mac-Mahon, il ordonne de faire réduire les bagages le plus possible et de ne laisser aux compagnies, ainsi qu'aux escadrons, que ce qui leur est strictement nécessaire, *en raison des mouvements mêmes que l'armée peut être appelée à faire*. Il prescrit en outre aux officiers de n'avoir plus qu'une cantine pour deux et de n'emmener avec eux aucun cheval de main. Le nombre des voitures de chaque régiment est porté de sept à trois. On crée dans chaque corps un dépôt à Metz, où l'on verse l'excédent des bagages.

Le 23 août, la ville de Metz éprouve une première privation : celle de l'eau. Des espions ayant fait connaître aux Allemands l'existence de la conduite des eaux de Gorze, ceux-ci s'empressent de la rompre. Cette conduite est barricadée dans la vallée de la Mance, à l'ouest d'Ars et à Vaux, après que les eaux en ont été détournées. Le *château d'eau*, vaste réservoir destiné à recevoir celles-ci, est dès lors complètement à sec. Ce monument d'utilité publique, terminé en 1866 et situé tout en haut de la ville, près de la rue des Récollets, est surmonté d'une tour assez élevée, terminée par une lanterne octogonale, qui peut servir d'observatoire.

Nous verrons plus loin que cette conduite servit plus d'une fois aux émissaires, qui voulaient pénétrer dans la place ou sortir de Metz.

A partir de cette date du 23, les Messins n'eurent plus que

Digitized by Google

l'eau de la Moselle, distribuée au moyen d'une pompe à feu, et sur la rive gauche de cette rivière les sources limpides de Sey et de Plappeville.

A cette époque, on sait qu'il existe dans les magasins de Metz des rations pour environ deux cent mille hommes, pendant deux mois. Le froment et la farine sont surtout abondants, grâce aux nombreuses provisions qu'a faites un industriel de Metz bien connu, M. Bouchotte, pour son commerce avec la Bavière rhénane et le Luxembourg.

Cette ressource était inespérée et grâce à elle, notre armée put tenir deux mois, dans ses positions, car les ressources en vivres n'étaient pas abondantes et déjà cette pénurie avait fait adopter une mesure efficace, celle de ne donner à chaque partie prenante qu'une seule ration de vivres.

En campagne, on le sait, les officiers, suivant leur grade, ont deux, trois ou un plus grand nombre de rations. Le maréchal de France en a vingt-quatre, parce qu'il doit avoir des domestiques civils à nourrir. Durant le blocus de Metz, chaque officier ne reçut, comme le soldat, qu'une seule ration.

Le 23, à trois heures du matin, arrive à Metz un convoi de deux cent onze blessés français de la journée du 16 août, que les Prussiens viennent de renvoyer dans nos lignes. Ces vaillants mutilés avaient été transportés, le soir même de la bataille de Rézonville, dans la ferme de Mogador située contre Gravelotte, et qui avait été transformée en ambulance.

Le 17, à sept heures du matin, un capitaine de houzards de Ziethen se présenta à cette ambulance et donna l'ordre de l'évacuer, les Prussiens ayant intérêt à s'emparer de la ferme, à cause de sa position stratégique : cet officier fait monter ses compatriotes dans les voitures de l'ambulance française et renvoie ensuite celles-ci, sous escorte, pour permettre à nos blessés d'être transportés à l'ambulance de Vionville. Là, nos malheureux soldats, après avoir été descendus des voitures avec une révoltante brutalité par les hommes du sieur Eischstadt, capitaine de place de cette localité, passent cinq jours de souffrances, soignés avec le dernier dévouement par le chirurgien-major, docteur Roudet, et par un médecin anglais, le docteur Ward. Ce dernier est frappé et brutalisé par des officiers prussiens, en se rendant à Gorze chercher du linge pour nos blessés ; un Allemand lui prend son cheval. D'autres officiers lui manifestent, il est vrai, leurs regrets de ces actes indignes et lui offrent à dîner, mais M. Ward refuse le repas comme les excuses, se réservant de porter à la connaissance de son gouvernement et du monde civilisé, la conduite des Allemands, qui osent mal-

Digitized by Google

traiter et voler un Anglais, citoyen d'une nation neutre, accomplissant une mission d'humanité et couvert par la convention de Genève.

Toutefois, le lundi 22 août, on annonce leur départ pour Metz à nos pauvres blessés de Vionville et, après leur chargement dans les voitures de l'ambulance et une attente de trois heures, on se met en marche, sous la conduite du baron von Czettritz, lieutenant au 1er régiment de dragons de Brandebourg. Après une halte prolongée à Gravelotte, le convoi quitte la grande route et se dirige vers Ars-sur-Moselle. Là, on le fait sortir du chemin, pour le faire monter sur un champ plus élevé; il est impossible de décrire les cris et la souffrance de nos blessés secoués et bousculés dans tous les sens par les fossés et la voie ferrée, que l'on fait franchir aux voitures.

Enfin, le convoi fait halte et demeure immobile pendant deux heures sous la garde des dragons prussiens. On attend la tombée de la nuit, et, quand l'obscurité est complète, les voitures refranchissent le fossé et la voie ferrée, pour reprendre la route et traverser le camp prussien. Arrivé aux avant-postes, le lieutenant von Czettritz arrête le convoi. Il s'agit de franchir l'espace qui sépare les premières lignes prussiennes et françaises. Il est minuit. On doit en outre aborder les avant-postes français et leur faire accepter l'annonce de l'arrivée d'un convoi de deux cent onze malades français, avec deux ambulances et leur personnel, en tout près de soixante voitures.

On comprend tout le danger qui attend celui qu'on va charger de cette mission périlleuse. Sans attendre que qui que ce soit fût désigné, le digne abbé Baron, aumônier supérieur du 2e corps, s'avance alors et offre de se charger de ce message. C'est avec un vif sentiment d'admiration et aussi de frayeur, qu'on le voit, armé d'une lanterne, s'avancer sur la route, marcher hardiment en avant, puis enfin disparaître au loin. Tous les cœurs le suivent attentifs, au moindre bruit, redoutant quelque coup de feu, mais rassurés cependant de n'entendre aucune détonation.

Une heure se passe dans cette terrible attente : enfin, on entend le clairon français répondre au trompette allemand, qui précède le convoi.

La mission du digne aumônier supérieur du 2e corps est accomplie avec succès. Les voitures se remettent alors en marche et bientôt l'abbé Baron apparaît avec sa lanterne, suivi d'un officier et de quelques soldats français du 55e de ligne. Tout le monde acclame chaleureusement le digne prêtre : les dragons prussiens eux-mêmes sont remplis d'admiration et

Digitized by Google

leur chef, le baron von Czettritz, serre la main de l'abbé Baron, le complimente avec cordialité et le remercie.

Toutefois entré à Metz, le convoi se dirige vers l'ambulance du Palais de Justice, devant laquelle il arrive à trois heures du matin. Malheureusement cette ambulance est encombrée. Que faire à une heure aussi avancée de la nuit? Heureusement le poste de la garde nationale, situé en cet endroit, a été témoin de l'arrivée du convoi et de l'embarras des docteurs ; aussitôt ces braves gardes civiques évacuent leur corps de garde, y installent les blessés, et s'empressent, avec le concours et d'après les indications d'une excellente sœur de charité, de leur donner les premiers soins. Cet acte d'humanité se passe de tout commentaire.

2e *corps*. — A partir du 23 août, tous les corps fournissent de nombreux travailleurs, pour établir des tranchées-abris reliant les forts.

On forme, par chaque brigade, sauf dans la garde, une compagnie d'infanterie et un peloton à cheval d'éclaireurs volontaires.

Le 1er bataillon du 40e de ligne, qui fournissait jusqu'alors le service du fort Moselle, remonte au fort Plappeville et y rejoint les deux autres bataillons de ce régiment. Un bataillon du 40e, relevé chaque jour, fournit trois compagnies de grand'-garde en avant de ce fort, entre le village de Lorry à droite, et le ravin qui conduit à Lessy à gauche. Les postes avancés de ces grand'gardes échangent journellement des coups de fusil avec ceux de l'ennemi et fréquemment des hommes blessés sont ramenés au fort.

Néanmoins, l'ennemi ne paraît jusqu'à présent vouloir tenter aucune attaque. Le canon du fort le tient d'ailleurs à distance respectueuse. Les trois compagnies disponibles du bataillon de service se tiennent en alerte au fort, prêtes à renforcer les grand'gardes en cas de besoin. Les deux autres bataillons fournissent incessamment tous leurs hommes disponibles au rude travail de l'achèvement du fort.

Le 23, la division de cavalerie de Valabrègue exécute un fourrage à Sey et à Chazelles. Cette opération à laquelle prennent part des escadrons du 4e chasseurs à cheval et de la brigade de dragons Bachelier, sous la protection des 5e et 6e escadrons du 5e chasseurs à cheval, commandés par le lieutenant-colonel d'Agoult, réussit admirablement.

3e *corps*. — Le temps s'est mis au froid et à la pluie. Le mardi 23 se passe, de même que les journées précédentes, dans un calme profond.

Digitized by Google

Du 23 au 25, le 3e corps organise la défense des positions de Montigny-lès-Metz. La ligne de Pont-à-Mousson est coupée et un solide retranchement est élevé entre la gare, qui est mise en état de défense et l'embranchement de la ligne de Thionville. Partout on creuse des tranchées-abris. On construit une forte batterie située à droite du chemin de fer et s'appuyant sur ce dernier. Toutefois, on néglige de se maintenir dans la redoute à peine ébauchée de Saint-Privat.

L'ennemi, établi à neuf cents mètres de ces positions, échange journellement quelques coups de feu avec les grand'gardes.

A la date du 23 août, par ordre du maréchal commandant en chef, il est formé, dans chaque brigade d'infanterie, une compagnie d'éclaireurs volontaires.

Le 62e de ligne fournit, outre son contingent de volontaires, le capitaine Moulis commandant la compagnie et le lieutenant Bajau.

Le capitaine de Cantillon, le sous-lieutenant Calendini, et cinquante-cinq volontaires du 69e de ligne, entrent dans la composition de la compagnie d'éclaireurs de la 2e brigade de la 2e division du 3e corps.

A trois heures du matin, une reconnaissance est opérée sous les ordres du général Aymard, sur la route de Bouzonville avec la 1re brigade de la 4e division du 3e corps. Le 11e bataillon de chasseurs à pied va prendre position avec l'artillerie, en avant de la ferme de Châtillon, détachant les 1re et 3e compagnies du bataillon en tirailleurs, dans les vignes qui bordent la rive droite de la Moselle. Ces tirailleurs s'avancent jusqu'à cinq cents mètres au delà de la ferme, pendant que l'ennemi replie ses avant-postes et se forme en bataille à gauche de Malroy. La reconnaissance terminée, nos troupes rentrent dans leurs campements vers sept heures du matin.

4e corps. — La distribution de la viande de cheval commence au 4e corps. Le sel va manquer. Les rations de foin sont supprimées. On se demande par quel miracle d'industrie, les soldats des 1re et 2e divisions de ce corps d'armée peuvent vivre sans bidons, sans marmites, sans sacs et continuer à se bien porter sans couverture et sans tente-abri. C'est dans de semblables circonstances que l'on retrouve toutes les qualités françaises. Elles suppléent heureusement à tout. Cependant les effets de cuisine des compagnies augmentent à vue d'œil, les uns officiellement livrés par les comptables du campement, les autres dénichés çà et là, à droite, à gauche, dans les fossés des routes ou dans les sillons des vignes. Les cartouches sont en bon état. On peut recommencer la lutte.

Digitized by Google

6e *corps.* — Les travaux de défense continuent, les tranchées-abris sont perfectionnées, les batteries en terre achevées. Dans la journée, le Saint-Quentin lance, à plusieurs reprises, des obus de 24 à l'ennemi, lorsque celui-ci essaie d'établir ou de fortifier ses positions.

La 12e batterie du 8e d'artillerie construit, pendant les journées du 23 au 25, les batteries du Sansonnet et du Coupillon, battant la plaine et les débouchés de Woippy.

L'ennemi est toujours aux Petites-Tapes; il paraît occuper Saint-Rémy avec une division, ce qui a rapproché les avant-postes de nos troupes établis à Woippy et les a amenés à échanger des coups de fusil.

Entre Woippy et Saulny, sur la côte dominant la route au nord, il y a un épaulement, des tranchées-abris et une ligne en crémaillère. Dans la matinée, les deux petits bois de Saulny et de Woippy sont évacués par les Prussiens, ainsi que les tranchées-abris faites sur cette côte. L'ennemi occupe Vigneulles.

Dans la soirée de la veille, on a remarqué beaucoup de feux au-dessus du bois de Plesnois.

Le commandant Donnat, du 10e chasseurs à cheval, est envoyé en reconnaissance avec deux escadrons de son régiment, vers cinq heures du matin, dans la plaine de Thionville, entre Ladonchamps et la Moselle. Cet officier supérieur déploie un escadron en tirailleurs et un en réserve et échange avec les uhlans quelques coups de fusil. Cette reconnaissance s'arrête naturellement à gauche, à hauteur du château de Ladonchamps, occupé par l'infanterie ennemie à laquelle on ne peut prêter le flanc sans danger; à droite, on peut encore s'avancer jusqu'à hauteur des Maxes. Dans cette reconnaissance, un chasseur du nom de Lepart est blessé et le sous-lieutenant de Préval a son cheval atteint à l'encolure par une balle.

A midi, les 3e et 4e escadrons du 2e chasseurs à cheval partent aux avant-postes de la Maison-Rouge, sur la route de Maizières, pour y relever deux escadrons du 3e chasseurs à cheval. Les vedettes du 3e escadron sont placées à sept cents mètres du château de Ladonchamps, dont le jardin est toujours occupé par les tirailleurs ennemis. De la maison du garde-barrière du chemin de fer de Thionville partent quelques coups de feu. Le 3e escadron soutient les éclaireurs du 4e. On aperçoit sur les hauteurs, du côté de Malroy, l'emplacement d'un vaste campement. La rive droite de la Moselle est parcourue par un détachement du 2e chasseurs à cheval.

Ce détachement, sous les ordres du lieutenant Rouvray, a reçu l'ordre de partir vers une heure de l'après-midi, pour opérer

Digitized by Google

une reconnaissance, en avant du fort Saint-Julien, dans la direction de Malroy.

Ce peloton se rend à ce fort, en traversant Metz et le village de Saint-Julien. Sa mission est surtout de reconnaître la rive droite de la Moselle. Quelques éclaireurs sont envoyés en avant; l'un d'eux, en se repliant, est chargé par un dragon prussien; le cheval de ce dernier s'emporte, et, malgré les efforts de son cavalier pour le retenir, arrive ventre à terre sur la troupe de soutien. Le maréchal des logis Vernadet s'avance au pas, attend tranquillement le dragon ennemi et le traverse de part en part d'un vigoureux coup de pointe.

Quelques coups de fusil partent, à ce moment, des vignes de Malroy et du village de Chieulles. Le peloton, dans sa reconnaissance, entoure le bois de Grimont et reste en vue de la Maison-Blanche, sur la route de Sainte-Barbe et du village de Mey. Il signale la présence de deux grands camps, l'un à Malroy, l'autre à Sainte-Barbe.

Un peloton du 3e chasseurs à cheval, commandé par le lieutenant de Lapérouse, opère également une autre reconnaissance sur la rive droite de la Moselle. Il engage une légère escarmouche avec des tirailleurs ennemis. Cette reconnaissance, ainsi que les précédentes, constate, qu'à chaque instant, l'ennemi retrécit le cercle, qui doit nous étreindre et continue sans relâche ses travaux de défense.

Pendant la nuit du 23, trois ou quatre détonations partent du Saint-Quentin, qui tire sur la flamme des feux des bivouacs ennemis.

Garde impériale. — Entre quatre et cinq heures du matin une vive fusillade se fait entendre; elle paraît être exécutée du côté de Lessy.

Dans la matinée, le général Desvaux, commandant la cavalerie de la garde, vient lui-même faire changer l'emplacement du bivouac des carabiniers. On recule les chevaux et les tentes de cinquante mètres environ. Cette opération a pour inconvénient de faire échanger à ce régiment un emplacement sec pour un terrain humide et boueux.

Vers onze heures et demie, le capitaine Foucher, de l'état-major général, vient réclamer au général Bourbaki de nombreux renseignements, avec ordre d'attendre la réponse aux différentes questions posées.

Il faut espérer, d'après la nature des renseignements demandés, d'après la hâte que l'on paraît avoir à les posséder, que l'armée ne tardera pas à se mettre en route. Dieu veuille qu'il en soit ainsi, car tout retard semble préjudi-

Digitized by Google

ciable au point de vue des opérations mêmes et à celui du moral de l'armée.

Le capitaine Foucher doit attendre pendant cinq heures ces renseignements et ne retourne au grand quartier général qu'à quatre heures et demie du soir.

D'après le bulletin de renseignements du grand quartier général parvenu à onze heures du soir, il semble probable que les Prussiens réduisent le nombre des troupes, dont ils disposent devant Metz et qu'ils en dirigent une partie sur Verdun.

24 Aout. — Depuis quelques jours, Metz a repris, sinon sa physionomie habituelle, du moins un aspect plus calme ; la ville troublée et bruyante est redevenue à peu près silencieuse ; les longues files de voitures, de transports, de cacolets, ont cessé de circuler, et la multitude encombrante des paysans s'est peu à peu écoulée ; tout rentre dans l'ordre et s'organise pour la défense. Çà et là un soldat blessé se promène ou fume devant la maison qui l'a recueilli ; ailleurs, une escouade vient renouveler sa batterie de cuisine trouée par les balles ou perdue sur les plateaux de Gravelotte ou d'Amanvillers ; plus loin, un fantassin, triomphalement juché sur un grand cheval de cuirassier prussien, croise une estafette qui court au galop porter des ordres et des dépêches. Au milieu de ce va-et-vient, placez, de loin en loin, un convoi qui passe avec son escorte, ajoutez-y une compagnie de gardes mobiles marchant en bon ordre ou un misérable espion, conduit à la place, au milieu des huées de la foule et on aura à peu près l'aspect des rues de Metz pendant le jour.

A six heures du soir, le tambour bat, le clairon sonne : de toutes les maisons sortent les gardes nationaux en blouse, en casquette, la giberne au dos, le fusil sur l'épaule et la baïonnette au côté. L'enceinte entière de la ville a été répartie entre les cinq bataillons de la garde nationale. Des postes solides y ont été distribués de place en place, des sentinelles nombreuses surveillent les abords, toutes prêtes à avertir leurs camarades à la moindre alerte ; chaque homme connaît le lieu qu'il doit occuper et défendre en cas de combat ; rien n'a été négligé de tout ce qui peut mettre l'enceinte à l'abri d'une surprise.

Partout où l'ennemi peut parvenir, l'on a disposé une nombreuse artillerie ; des pièces de 12 protègent les flancs des bastions avancés et les immenses pièces de 24, abritées sous d'épais revêtements de maçonnerie recouverts de terre, allongent leur bouche de bronze par des embrasures formées de gabions et de sacs à terre. Tout à côté, sont empilés les boulets, les boîtes à mitraille, les gargousses ; dans de petits magasins

Digitized by Google

placés à couvert du feu de l'ennemi sont les munitions de réserve, les grenades, les fusées et ces innombrables outils que réclame le maniement des pièces de position.

Ce n'est pas pour la première fois que l'ennemi paraît devant les murailles messines : pendant tout le moyen âge, Metz, ville libre, a lutté contre les ducs de Lorraine et est restée libre malgré tous leurs efforts ; en 1444, un ennemi plus redoutable a attaqué la fière cité : c'est Charles VII, roi de France, et les Messins obligent le vainqueur des Anglais à lever le siège ; en 1552, c'est devant ces murailles, que vient se briser toute la puissance du vieil empereur Charles-Quint; en 1815, enfin, non seulement Metz repousse l'ennemi, mais après la paix, quand Paris est occupé, quand la France est écrasée, sans troupes régulières, presque sans munitions, la vieille cité lorraine ne permet pas aux Alliés de franchir ses portes.

Pendant que la population de Metz déploie un admirable dévouement et est prête à tous les sacrifices pour sauver l'honneur de la ville, le commandant en chef de l'armée du Rhin est invisible pour tous, habitants et soldats. Renfermé dans son quartier général, jamais il ne passe une revue. L'égoïsme et la sécheresse cruelle de cet homme se montrent à nu dans l'indifférence qu'il affecte pour ces milliers de malheureux tombés blessés sur les champs de bataille, victimes du devoir et de la discipline et sacrifiées à des calculs ambitieux, dans lesquels la pensée du salut public n'entre pour rien.

Jamais Bazaine ne se dérange pour faire la moindre visite à ces nombreux blessés, qui encombrent les hôpitaux. Jamais il ne cherche à adoucir leurs maux ; jamais il ne songe à avoir pour eux ces paroles consolantes et affectueuses, témoignages d'intérêt, qui, répétées de bouche en bouche, resserrent les liens entre le chef et ses soldats et sont pour celui qui souffre un précieux soulagement.

Ainsi n'agissent pas les commandants de corps, les généraux, les officiers de tous grades, qui témoignent à leurs subordonnés un intérêt de tous les instants. Leurs soins, leurs égards, leurs rapports incessants avec les troupes, ont pour effet de conserver la discipline dans des circonstances douloureuses et difficiles. Vaillante dans les combats, résignée dans les privations, constamment prête à tous les efforts comme à tous les sacrifices, cette noble armée de Metz méritait un sort meilleur que celui que lui infligèrent la coupable insouciance et les intrigues égoïstes de son chef!

Si Bazaine montre une telle dureté pour les siens, il fait preuve, au contraire, envers les prisonniers prussiens qui

Digitized by Google

entrent dans Metz, d'une bienveillance trop significative et use à leur égard de procédés que le seul sentiment d'humanité ne peut justifier.

Ces prisonniers sont assez souvent des déserteurs, des fuyards, comme il s'en rencontre dans presque toutes les armées ; mais quelques-uns ont été pris les armes à la main et les facilités de circulation qu'on leur accorde, ont le grave inconvénient d'entretenir les moyens d'espionnage.

Deux officiers badois sont pris, le 27 juillet, on doit se le rappeler, aux environs de Niederbroon, pendant qu'ils coupent les lignes télégraphiques.

A leur arrivée à Metz, la foule que les gendarmes ont peine à contenir, assiège les abords de la gare. On s'attend à les voir conduire à la prison militaire ; mais non, on les dirige à l'hôtel de l'*Europe*, où ils prennent place à table, après avoir quitté l'uniforme prussien pour revêtir des habits civils ; dans la soirée on peut voir ces deux officiers au café du *Grand Balcon*. L'un d'eux porte au nez une cicatrice, qui le rend parfaitement reconnaissable ; aussi est-il bientôt entouré par la foule, qui entend se charger elle-même de le mener à la prison militaire. Mais les agents qui pullulent dans Metz, interviennent pour protéger les deux Badois, les font évader par une porte dérobée et mettent fin à l'agitation de la rue, par l'arrestation de quelques citoyens.

Le 24 août, le maréchal Bazaine prescrit au général Coffinières de rejeter deux ponts sur chacun des bras de la Moselle, formant l'île Chambière, en aval de la ville, et avec les ressources locales, afin de ménager le matériel de l'armée.

Dans l'après-midi, neuf cents prisonniers allemands sont échangés aux avant-postes. Les nôtres nous seront remis dans quelques jours.

2e *corps*. — Les nouvelles exactes du dehors font absolument défaut ; le bruit court que Mac-Mahon aurait remporté une grande victoire. On ne dit pas où ; les Prussiens auraient fait des pertes énormes ; le typhus régnerait parmi leurs soldats. Si tout cela pouvait être vrai ! Mais hélas ! aucune nouvelle officielle ne vient confirmer tous ces bruits.

L'infanterie du 2e corps reconstitue ses sections de partisans, qui ont rendu de si utiles services avant la bataille de Spickeren et qui ont été dissoutes pendant la retraite sur Metz. Le lieutenant Ferry est mis à la tête de la section fournie par le 8e de ligne : le capitaine Marchand, du même régiment, reçoit le commandement de la compagnie des partisans de la 2e division du 2e corps, forte de près de cent cinquante hommes.

Digitized by Google

La section du 76e de ligne est placée sous les ordres du lieutenant Lapierre et forte de vingt hommes. Le capitaine Dally du 84e reçoit le commandement des partisans de la brigade-mixte Lapasset.

Ces partisans ont pour mission de faire le service d'éclaireurs en avant de nos grand'gardes ; ils rendent d'importants services pendant la durée du blocus.

Le 24, dans une reconnaissance, les éclaireurs du 5e chasseurs à cheval tuent un officier supérieur, un uhlan et ramènent un prisonnier blessé. Jusqu'à cette date, le service d'éclaireurs de la cavalerie du 2e corps avait été fait uniquement par le 5e chasseurs à cheval et quelques dragons du 7e régiment. A partir de ce jour, il est organisé dans toute la division de cavalerie de Valabrègue et le service se fait dès lors par brigade.

Le 3e lanciers a créé, lui aussi, un peloton d'éclaireurs volontaires, fort de vingt-quatre hommes, sous les ordres du sous-lieutenant Bergasse. Ce peloton doit opérer exclusivement d'après les ordres du général Lapasset. Celui-ci le passe en revue le 24 et lui donne ses instructions.

« Vous allez avoir constamment la mort en perspective, leur dit-il en terminant. Si cela vous plaît, restez auprès de moi ; sinon, rentrez au régiment ! — Un cri spontané d'adhésion se fait entendre et le général ajoute : — « Très bien, mes enfants, je vous remercie du sacrifice que vous êtes prêts à faire ; je vous en remercie en mon nom d'abord et surtout au nom de la France, que vous avez à défendre. »

Afin de les rendre plus lestes, le général Lapasset leur fait laisser au camp les *schapski*, les lances et les épaulettes, leur donne comme coiffure le bonnet de police et les arme de cartouchières d'infanterie avec des chassepots. Le soir même, les lanciers sont familiarisés avec leur nouvelle arme, qui doit leur servir deux jours après.

3e *corps*. — La ferme de la Horgne est mise en état de défense par les travailleurs du 15e bataillon de chasseurs à pied.

La grand'garde du 90e de ligne, placée à la ferme Bradin, engage une vive fusillade avec une reconnaissance prussienne et a trois hommes blessés.

Dans la matinée, un chef d'escadron d'état-major vient du quartier général au camp du génie, demander si on pourrait lui procurer des masses ; il explique avec trop peu de mystère, et sans paraître s'apercevoir que des soldats l'écoutent, que le soir on doit aller surprendre des batteries ennemies établies à la Grange-aux-Bois et détériorer les pièces. On lui donne trois masses. A minuit, les deux compagnies d'éclaireurs volontaires,

Digitized by Google

des 1re et 2e divisions du 3e corps, partent du fort de Queuleu, ayant à leur tête leurs officiers et les généraux Montaudon et de Castagny. On s'avance dans le plus profond silence, lorsqu'on rencontre une sentinelle allemande qui crie : « Werdà? » On tient alors conseil, et sur l'avis des généraux, on s'en revient au corps, attendu que l'ennemi est sur ses gardes.

Pendant cette même nuit du 24 au 25, l'ordre arrive au camp de la division Aymard d'exécuter un fourrage au village de Villers-l'Orme, sur la route de Sainte-Barbe. Cette opération doit être tentée par les partisans de cette division commandés par le lieutenant-colonel Thomas du 60e de ligne et protégés par la 1re brigade sous les ordres du général de Brauer (11e bataillon de chasseurs à pied, 44e et 60e de ligne). En même temps, la 1re batterie du 17e d'artillerie et deux régiments de dragons de la division de Clérambault s'avanceront par la route de Bouzonville sur Malroy, afin d'appuyer le mouvement de l'infanterie.

L'ordre de départ a été donné pour deux heures et demie du matin. On attend jusqu'à quatre heures. Enfin, un capitaine d'état-major arrive pour servir de guide. La reconnaissance se dirige du côté de Saint-Julien. Arrivée à ce village, l'infanterie, prenant la route à droite du fort, s'avance sur Villers-l'Orme, tandis que la cavalerie et l'artillerie, tournant à gauche, s'engagent au grand trot sur la route de Bouzonville. La batterie, qui a seulement emmené ses pièces et ses avant-trains, sans les caissons, est intercalée entre les deux régiments de dragons, dont les cavaliers sont partis en selle nue.

A hauteur de Chieulles, une demi-batterie se porte sur le coteau à gauche de la route pour surveiller Malroy, l'autre demi-batterie à droite pour observer Charly. La cavalerie se déploie en échelons dans la plaine et sur la route. On aperçoit les Prussiens à environ quinze cents mètres. Les tirailleurs ennemis se portent en avant de Malroy et engagent la fusillade.

Pendant ce temps, sur la route de Sainte-Barbe, les partisans de la division Aymard, après avoir culbuté, à la baïonnette, les avant-postes ennemis, entrent dans Villers-l'Orme et en ramènent quatre-vingts voitures de fourrage et d'approvisionnements de toutes sortes.

Le but de la reconnaissance est atteint ; le maréchal Lebœuf, accompagné du général Changarnier, donne l'ordre de se retirer. L'infanterie revient au camp à neuf heures, accompagnée de la cavalerie et de l'artillerie, qui ont également fait demi-tour.

Cette opération, qui fait le plus grand honneur aux habiles dispositions prises par le lieutenant-colonel Thomas, ne coûta

Digitized by Google

aucune perte de notre côté et nous procura un utile ravitaillement.

4e *corps.* — Le 2e bataillon de chasseurs prend la grand'garde de Lorry.

On signale l'admirable conduite d'un brave soldat de la division de cavalerie du 4e corps. C'était à la bataille de Rézonville, pendant le grand choc de cavalerie, qui a illustré cette journée. Un cavalier du 3e dragons, nommé Jean-Marie Bars, est au plus épais de la mêlée ; son casque est renversé par une vigoureuse estocade. Il reçoit successivement cinq coups de sabre sur la tête et continue à combattre avec rage. Sa pointe acérée perce les poitrines, le poitrail de son cheval fait des trouées dans les rangs ennemis, comme un coin dans un arbre. Enfin, un éclat d'obus emporte un étrier, déchire le cuir du pantalon et, frôlant le ventre du cheval, lui fait exécuter un prodigieux écart, qui désarçonne son cavalier.

Bars tombe et se relève; il est démonté, il peut quitter le champ de bataille et gagner l'ambulance. Il n'y songe pas un seul instant. Aveuglé par le sang qui coule de ses cinq blessures, d'un geste du coude il s'essuie le front, jette ses cartouches devant lui et, un genou en terre, il tire sur les ennemis à sa portée. Plusieurs fois, il est chargé par eux, et, toujours, il démonte et tue son adversaire. Parfois, il tire dans le tas et cela dure pendant une heure et demie. Dans cette journée, ce vaillant dragon a bien descendu à lui seul une douzaine de Prussiens! Le 24, il quitte l'ambulance à peine guéri et rejoint son régiment, brûlant de recommencer la lutte. Il peut mourir maintenant, sa mort est vengée d'avance!

6e *corps.* — Le maréchal Canrobert fait former, dans chaque régiment d'infanterie de son corps d'armée, une compagnie d'éclaireurs volontaires composée d'hommes choisis parmi les soldats les plus actifs, les plus dévoués et, en même temps, parmi les meilleurs tireurs du régiment. Ces francs-tireurs ont pour rôle :

1° De pousser des reconnaissances pendant la nuit, bien loin en avant des sentinelles avancées.

2° D'éclairer les bois, les fourrés et tout obstacle, qui peut favoriser une surprise.

3° D'occuper sur le front et sur les flancs des lignes de bataille les positions les plus avantageuses, pour utiliser leur sang-froid et la précision de leur tir.

4° De suppléer, au besoin, à l'insuffisance de notre artillerie, en s'avançant sur l'ennemi, jusqu'à portée de nos chassepots et en démontant les servants de ses batteries.

Digitized by Google

Voici, à peu près complète, la liste des noms des officiers, commandant les compagnies de partisans du 6e corps :

1re *division.* — 4e de ligne : Gallois, capitaine ; Gimsett et Bonneau, sous-lieutenants ; Lallier, Mugnier, Lecadre et Picaton, sergents. — 10e de ligne : Roques, capitaine ; Rousset, lieutenant ; Bréville, sous-lieutenant. — 12e de ligne : Zédé, capitaine ; Pezeu, lieutenant ; Sicre, sous-lieutenant. — 100e de ligne : Mutel, Choussy et Dor, lieutenants.

2e *division.* — 9e de ligne : de Morineau aîné, lieutenant ; Curie, sous-lieutenant.

3e *division.* — 91e de ligne : Gérard et Aubert, lieutenants. — 94e de ligne : Rousselle, capitaine ; Barre et Durand, sous-lieutenants (dix sous-officiers, vingt-cinq caporaux et quatre-vingt-quinze hommes).

4e *division.* — 25e de ligne : Faucon, capitaine ; Ninck, lieutenant ; Desourteaux, sous-lieutenant. — 26e de ligne : Masset, capitaine ; Maillard, lieutenant ; Fiot, sous-lieutenant. — 28e de ligne : Deliard, lieutenant ; Desheulles, sous-lieutenant. — 70e de ligne : Eyrier, capitaine ; Dauxion, lieutenant ; Lang, sous-lieutenant.

Dans la journée du 24, le colonel Hanrion, commandant le 26e de ligne, qui a été grièvement blessé à la main, le 18 août, et est tombé au pouvoir des Allemands, dans l'ambulance de Saint-Privat où il se trouvait, est échangé et rentre dans Metz.

Le commandant d'Aubigny, du 26e de ligne, est nommé lieutenant-colonel du 10e de ligne.

Vers quatre heures et demie du matin, le commandant Pinochet, avec les 3e et 4e escadrons du 2e chasseurs à cheval, va occuper les avant-postes dans la plaine de Ladonchamps et sur la droite de la Moselle. Les éclaireurs essuient quelques coups de feu, sans éprouver la moindre perte.

Le 2e chasseurs à cheval rapproche son campement de la porte de Thionville et s'établit entre le 3e chasseurs à sa gauche et le 10e chasseurs à sa droite.

A partir de minuit, le fort du Saint-Quentin trouble le silence de la nuit par de fréquentes détonations.

Garde impériale. — Le terrain où campent les troupes est complètement détrempé par les pluies de la veille. Les rations de viande sont réduites de quatre cent cinquante à deux cent cinquante grammes.

On distribue, pendant quelques jours, comme nous l'avons déjà dit, de la farine en remplacement de pain, vu l'impossibilité dans laquelle on se trouve de faire du pain pour toute l'armée. Cette mesure ne dure pas longtemps. Les foins com-

Digitized by Google

mencent à manquer pour les chevaux. Au lieu de trois voitures par bataillon, il n'en est plus accordé que deux.

Les deux batteries du régiment à cheval de l'artillerie de la garde impériale, attachées à la division de cavalerie du général Desvaux, vont, avec cette division, camper à l'île Chambière.

Le capitaine de Nigre est attaché au général Bourbaki, en qualité de deuxième aide de camp.

M. de Gargau, qui habite Metz, raconte avoir vu, dans la journée, un paysan qui aurait, paraît-il, servi de guide au baron Larrey venu de l'extérieur en mission à Metz, en traversant sans encombre les lignes ennemies.

Le passage du corps Lebœuf sur la rive droite et la construction de ponts sur la Moselle, du côté de Chambière, concourent, avec cette nouvelle, à nous donner quelques espérances.

« Si par malheur, écrit à cette date l'officier de la garde que nous avons déjà cité, l'ennemi parvenait, en ne laissant devant nous qu'un rideau de troupes, à diriger toutes ses forces contre le maréchal de Mac-Mahon et à faire subir à ce dernier un échec, toute la responsabilité de ce fait tomberait sur le maréchal Bazaine, qui mériterait alors d'être fusillé sans pitié. »

25 AOUT. — Bazaine adresse encore, ce jour-là, à l'Empereur, la dépêche suivante :

« Pour dégager la place de Metz, j'ai échangé les blessés prussiens contre les nôtres et j'ai renvoyé neuf cents prisonniers contre pareil nombre des nôtres. Les forces ennemies ne sont pas modifiées depuis ma dernière dépêche. Malgré toutes les recherches possibles et en utilisant tout, nous n'avons pu compléter tous les coffres de batteries pour canons de 4. »

En manifestant des inquiétudes relativement à l'état des munitions, Bazaine trompe évidemment l'Empereur, car il est déjà rassuré sur ce point, comme nous l'avons vu, par un rapport du général Soleille, qui annonce la reconstitution des approvisionnements en munitions.

Cependant, le 25 août, la scène s'anime. Jusqu'à cette date, depuis le 18, les opérations de guerre se sont réduites à des incidents : reconnaissances où quelques cavaliers se sont balafrés, alertes sans raison, canonnades des forts contre des troupes relevant la garde des ouvrages ennemis. L'inertie s'est accentuée : les camps et les cantonnements ont été organisés, comme si l'armée devait rester indéfiniment sous Metz.

Déjà, le 24, on a eu un échantillon de ce que seront les camps fin septembre ou octobre, quand les pluies seront de longue durée ; toutes les tentes sont par terre, aucun piquet ne pouvant tenir dans cette terre grasse ; les hommes sont dans la

Digitized by Google

boue, comme leurs officiers ; du reste, pas une plainte; quels braves gens !

Metz regorge de troupes ; on vient de mettre en sûreté tout le matériel du chemin de fer et l'on voit apparaître sur les remparts les pièces de 12 et de 24 ; chose bizarre, on a fait sauter un pont, qui n'a rien à redouter de l'ennemi, et qui, au contraire, ne peut être utile qu'à nos troupes: les Prussiens ont dû bien rire, en nous voyant faire ainsi leurs affaires.

Toutefois, on apprend, le 25, que la division de cavalerie de réserve commandée par le général de Forton et celle de la garde sont réunies sous les ordres du général Desvaux, pour former un corps de cavalerie, indice certain de grandes opérations de guerre; en même temps, l'artillerie du 6e corps est réorganisée, comme elle aurait dû l'être depuis longtemps, avec un parc et des batteries de réserve.

Ces mesures préparatoires surexcitent les esprits ; on comprend qu'on est à la veille de grands événements. Ce jour-là, 25 août, du matin au soir, il passe et repasse dans la plaine des cortèges d'état-major, des plantons affairés, etc....

Cependant, le conseil de guerre est assemblé au grand quartier général du Ban-Saint-Martin. Le soldat conclut de ce mouvement inaccoutumé que l'armée de Mac-Mahon doit approcher, que le moment est peut-être venu de frapper un grand coup. Les souvenirs de Borny, de Rézonville et de Saint-Privat donnent à tous une confiance absolue. On attend l'ordre de mouvement, l'heure du départ ; chacun cherche à deviner les dispositions qui seront prises pour le combat, ou les moyens qui seront employés pour l'éviter.

Enfin l'ordre est donné de s'apprêter pour le lendemain à une sortie générale. Un rayon d'espérance égaye les camps.

Mais, hélas ! toutes ces apparences de préliminaires belliqueux sont une feinte, une ruse et un mensonge ; ils doivent aboutir, le lendemain même, à la plus coupable mystification.

2e *corps*. — Dans la journée, les partisans volontaires du 55e de ligne opèrent, avec le concours des éclaireurs de la division de cavalerie, des reconnaissances sur Moulins-lès-Metz et Sainte-Ruffine.

Le 76e fournit une corvée de cinq cents hommes pour travailler au fort Saint-Quentin ; il faut se hâter, en effet, pour achever les forts de Metz, lesquels, bien que commencés depuis dix-huit mois, sont à peine en état, en ce moment, de résister à une attaque de vive force.

3e *corps*. — Depuis que le 3e corps est venu établir ses campements en avant des forts de Saint-Julien et de Queuleu, les

Digitized by Google

Prussiens ont sensiblement reculé de ce côté, car les grand'-gardes de ce corps d'armée se sont avancées sur la route de Boulay, plus loin que la maison du brasseur Hitter occupée encore hier par un avant-poste allemand. Un bataillon du 7e de ligne (division Metman) est posté sur la droite du village de Vantoux, au delà de Vallières.

Dans la journée du 25, deux chirurgiens militaires ennemis amènent à un petit poste de notre infanterie, établi sur la route de Boulay, une quarantaine de nos blessés et ajoutent qu'ils ont été obligés d'en conserver une dizaine d'autres, trop gravement atteints, pour être transportables. Les chirurgiens allemands attendent à ce poste qu'on leur rende leurs voitures, qui sont allées à Metz pour décharger nos blessés.

Les ordres les plus sévères ont été donnés pour empêcher qui que ce soit de dépasser les avant-postes, ainsi que le cordon des sentinelles avancées. Ce cordon, en avant du fort de Bellecroix, est formé, à droite et à gauche de la route de Sarrelouis, par des dragons de la division de Clérambault, postés en vedette de distance en distance : ils sont tous là, immobiles, regardant du côté de l'ennemi, le fusil au poing; mais, à partir de leur ligne, la route et les champs semblent absolument déserts, bien que des bois peu distants puissent cacher bien du monde.

Le fort Saint-Julien, qui appuie la gauche du 3e corps, n'est pas encore en état, mais il peut déjà résister à une attaque de vive force de l'ennemi. Le lieutenant-colonel Protche du 13e d'artillerie, un vaillant Lorrain s'il en fut et un des officiers les plus distingués de son arme, en a le commandement. Malheureusement, le nombre des grosses pièces dont il dispose est des plus restreints; cinq de 24 seulement : trois en batterie du côté de l'est, deux du côté du nord; l'approvisionnement se borne à soixante coups par bouche à feu; on ne pourra arriver à cent qu'avec bien du mal.

Du haut des batteries, on aperçoit, avec la lunette d'approche, à cinq ou six kilomètres de distance, deux camps prussiens, l'un au nord à Malroy, tout au bord de la Moselle, l'autre au nord-est du côté de Servigny; la force de chacun paraît de cinq à six mille hommes.

Le 25, vers quatre heures du matin, les éclaireurs ennemis entrent dans le hameau de Saint-Privat-lès-Metz et mettent le feu à deux fermes. Ils sont suivis par une forte colonne d'infanterie, qui prend possession de la redoute abandonnée de Saint-Privat, vers neuf heures. Aucun ordre n'est donné pour repousser cette reconnaissance, malgré la présence du général de Castagny, lors de la prise de la redoute par les Allemands.

Digitized by Google

Cependant la brigade Duplessis (69e et 90e de ligne) prend les armes. Quelques bons tireurs envoient des balles dans les rangs ennemis. Les Allemands engagent alors une assez vive fusillade avec les deux compagnies du 90e de grand'garde à la ferme Bradin, mais, se trouvant dans une position critique, ils se retirent par petits groupes, après avoir déployé une batterie de huit pièces. Dans cette escarmouche, un homme du 90e est blessé mortellement et trois autres sont atteints plus ou moins grièvement.

Le matin du 25 août, le 5e escadron du 4e dragons est envoyé en grand'garde sur la route de Malroy. Le lieutenant-colonel Goybet, de ce régiment, commandé de visite aux avant-postes, fait une chute de cheval et est ramené assez grièvement blessé. Ce jour là, l'ordre arrive à la division de dragons du général de Clérambault de réduire les bagages. Les colis supprimés sont envoyés au petit dépôt, que chaque régiment de l'armée s'est formé à Metz. On sait, en effet, que le blocus est complet, depuis le 20, et l'on veut probablement alléger les corps en cas d'une percée.

6e *corps.* — Le 25 août, à huit heures du soir, les francs-tireurs du 4e de ligne reçoivent l'ordre de se porter à la Grange-aux-Dames, sur la Moselle, et de reconnaître, avant le jour, la rive gauche jusqu'aux avant-postes prussiens. Les francs-tireurs partent aussitôt et s'établissent à la Grange-aux-Dames, où se trouvent quatre compagnies du 9e bataillon de chasseurs à pied.

A une heure du matin, le sous-lieutenant Bonneau opère, avec vingt francs-tireurs, la reconnaissance ordonnée. Il part de la ferme de la Grange-aux-Dames, soutenu par une demi-section du 9e bataillon de chasseurs. Il arrive à Thury, fait fouiller ce hameau et le petit bois voisin et continue sa route vers les Maxes, en se tenant à mi-chemin entre la rive gauche de la Moselle et les bois qui entourent ces deux fermes. Ses éclaireurs explorent la rive, les bois et les Maxes. Là, il recueille des renseignements sur l'ennemi; ses éclaireurs lui apprennent que l'ennemi a ses avant-postes à Ladonchamps, Saint-Rémy et Franclochamps. Bientôt, une fusillade partie de la rive droite de la Moselle, au sud de Malroy, lui apprend directement que l'ennemi occupe ce village; mais il sait aussi qu'il n'y a pas de ponts de bateaux à cet endroit et que ceux-ci se trouvent beaucoup plus en aval de la Moselle.

A cinq heures du matin, la petite reconnaissance rentre à peu près par le même chemin, à la Grange-aux-Dames. Pendant toute la journée du 25, le Saint-Quentin tire ou fait sauter des

Digitized by Google

mines. La démolition continue activement dans la zone de défense.

Garde impériale. — Il a plu presque toute la nuit du 24 au 25; au matin, le temps est humide; le soleil se montre pendant quelques instants, puis le ciel se couvre de nuages.

A onze heures et demie, le général Bourbaki reçoit une lettre du maréchal Bazaine l'informant qu'il est formé un corps de cavalerie composé des divisions Desvaux (de la garde) et de Forton, sous le nom de réserve générale de la cavalerie de l'armée du Rhin, sous les ordres du général Desvaux; que les divisions resteront constituées telles qu'elles le sont et que la division Desvaux ira s'installer avant la nuit dans l'Ile Chambière avec la division de Forton; qu'il sera toutefois distrait de la division Desvaux, le régiment des guides de la garde pour le service suivant : le 1er escadron sera attaché à la division de grenadiers; le 2e à la division de voltigeurs; le 3e et le 4e feront le service de l'état-major général de la garde, dont le capitaine Desmazes est nommé vaguemestre général; qu'enfin ces deux divisions (cavalerie) conserveront chacune leurs deux batteries d'artillerie à cheval.

En conséquence, le régiment des chasseurs à cheval de la garde cesse d'être attaché à la division de voltigeurs et va rejoindre la division Desvaux.

Cette mesure semble étrange à plus d'un point de vue. Si la nécessité de constituer un corps de cavalerie est reconnue, pourquoi, en effet, ne pas en puiser les éléments uniquement dans les deux divisions de cavalerie constituant la réserve générale de l'armée du Rhin (du Barail et de Forton).

Le général Bourbaki écrit au maréchal qu'il fait exécuter ses ordres, mais qu'il désire savoir nettement, si la division Desvaux est ou non distraite de son commandement.

Dans ce dernier cas, il lui fait remarquer que la garde impériale est, de tous les corps d'armée, le plus faible comme nombre d'éléments dont il se compose et comme effectif de ces mêmes éléments (les engagements du 16 et du 18 août ont réduit ce corps d'élite de l'effectif de mille sept officiers et vingt mille neuf cent trente-sept hommes à celui de huit cent soixante officiers et dix-sept mille six cent quatre-vingt-quinze hommes) ; qu'en outre la garde a le 3e bataillon du 3e grenadiers et le 5e escadron du régiment des guides en moins, depuis le départ de l'Empereur ; qu'enfin, à toutes ces causes d'infériorité, il convient d'ajouter celle résultant du nombre des batteries de réserve, qui sont au nombre de quatre au lieu de celui de six ou de huit comme les autres

Digitized by Google

corps d'armée et celle constituée par l'absence de pièces du calibre 12.

Quelle que soit la décision prise, il importe que le commandant en chef soit mis en demeure de se prononcer nettement, de façon qu'il n'y ait aucune ambiguïté et que la responsabilité, au jour donné, appartienne clairement à qui de droit.

Comment comprendre une réserve d'armée sans cavalerie? Bazaine répond par une gasconnade à la lettre du général Bourbaki:

« C'est, dit-il, dans une lettre émanant de son cabinet, pour donner plus de consistance à la réserve de cavalerie, qu'il a adjoint la division de Forton à la division de la garde.

« Cette réserve est donc sous vos ordres, écrit-il à Bourbaki, et doit manœuvrer avec vous, sauf les missions spéciales, qui pourront lui être confiées, mais en passant toujours par votre intermédiaire. Il en sera de même de l'artillerie de réserve du général Canu qui, en grande partie, restera attachée à la réserve générale de l'infanterie et de la cavalerie. »

Ces dispositions évidemment n'ont été prises qu'à la suite de la réclamation faite le matin même par le commandant de la garde. Elles émanent du cabinet du maréchal et non de l'état-major général. On verra, par la suite, dans quelles limites les assurances données seront tenues.

Dans la journée, la division de cavalerie de la garde quitte le Ban-Saint-Martin et va s'établir dans l'île Chambière, près des ambulances. La division de Forton est campée derrière la division Desvaux, sous les arbres du Polygone.

Le général Bourbaki va, dans l'après-midi, visiter le fort de Queuleu, afin de se rendre compte de l'importance de cet ouvrage et de la configuration du terrain avoisinant, par lequel l'armée pourrait peut-être déboucher un de ces jours.

Il est accompagné du général de Villers et de plusieurs officiers. L'état-major traverse la ville de Metz, au milieu des encombrements provenant des allées et venues de toute nature (voitures de bagages, voitures de cantinières, wagons, chevaux, blessés, etc.). Les portes y sont occupées par des francs-tireurs en blouses jaunes.

L'aspect de la ville, on le conçoit, est tout particulier ; l'animation la plus grande règne partout: habitants, officiers, soldats de tout corps et de toutes armes vont et viennent dans tous les sens. Ici, l'on voit des gens affairés, qui semblent venir de la campagne, en ramenant avec eux leur mobilier ; là, ce sont des ouvriers, qui travaillent à l'établissement de palanques en avant de quelques parties de la fortification : d'autres

Digitized by Google

opèrent des retenues d'eau ; plus loin, on voit mettre des pièces en batterie, construire des embrasures. La plupart des arbres du glacis du fort Moselle et de la partie avoisinante du Ban-Saint-Martin sont coupés. L'inondation de la Seille est tendue.

Le général Bourbaki est reçu au fort de Queuleu par le colonel Merlin du génie ; les vues de ce fort s'étendent au loin, le relief est considérable; les travaux ont été poussés activement. Le nombre des pièces de canons en position sur les remparts est de cent. L'approvisionnement est déjà suffisant : on le complète chaque jour. Ce qui fait défaut ce sont les bras pour exécuter les terrassements et les canonniers pour le service des pièces. Il y en a à peine un par pièce. Les officiers d'artillerie font aussi grandement défaut ; les gardes mobiles rendent les services dont ils sont susceptibles. Le général parcourt le terre-plein de l'immense cavalier, qui doit permettre aux défenseurs de battre, au loin, le terrain occupé par l'ennemi. On aperçoit les différents points sur lesquels ce dernier est établi, campe et se fortifie, la route que suivent ses convois venant de Peltre, etc.

En avant du fort, se trouve une ferme distante de huit à neuf cents mètres environ, qui est visitée, de temps à autre, par les Allemands. Ces derniers, grâce à notre longanimité (on pourrait employer une autre expression), se permettent d'y venir assez souvent ; ils montent dans un petit kiosque, face au fort, et, pour mieux voir, ouvrent la persienne d'une fenêtre. On se garde bien de les déranger.

On dirait que l'armée française est atteinte de paralysie. On la donne belle aux Prussiens ; on leur permet tout ; on néglige toutes les petites opérations de la guerre, toutes les ruses, toutes les taquineries, qui inquiètent, qui fatiguent ceux qui en sont l'objet et qui entretiennent, au contraire, le moral de ceux chargés de les pratiquer.

Une corvée française faisait, dans l'après-midi du 25, du fourrage à la ferme en question ; une trentaine de tirailleurs couvraient cette opération. Quelques Prussiens observèrent ce travail tout le temps qu'il dura et à très faible distance. A peine la corvée s'acheminait-elle vers le fort, que les Prussiens se rapprochèrent et finirent par gagner, au nombre de trois, un chemin bordé d'arbres, longeant la ferme ; ils ne se sont pas trouvés à certains moments à plus de trois ou quatre cents mètres de nos tirailleurs et cela sans courir le moindre danger !

Il aurait été cependant bien facile de les faire tomber dans un

Digitized by Google

piège. On aurait pu faire entrer dans la ferme en les dissimulant une dizaine de tirailleurs ; la corvée rentrant avec son calme habituel, les Prussiens auraient eu toute assurance et n'auraient pas manqué d'y entrer à leur tour. C'eût été alors la chose la plus simple de les prendre comme dans une souricière et de les tuer bel et bien, sans faire le moindre bruit, sans un seul coup de fusil. Quelques leçons de cette nature suffiraient certainement pour rendre les Prussiens plus prudents.

On distribue de la farine aux soldats, au lieu d'une demi-ration de pain ou de biscuit. Chacun s'ingénie pour faire un bon emploi de cette farine : les uns font du pain ou des galettes, d'autres des sortes de beignets, en versant la pâte dans du lard fondu ; d'autres encore trouvent d'autres moyens d'utiliser leur farine ; mais il vaudrait mieux ne pas se trouver dans l'obligation de la leur faire distribuer.

L'ordre du maréchal Bazaine de faire un mouvement demain matin, 26, à la pointe du jour, arrive seulement le 25, à dix heures trois quarts du soir au quartier général de la garde impériale. Cette nouvelle cause une grande joie. Enfin, l'armée va donc quitter Metz, passer sur la rive droite de la Moselle, sortir de son état de catalepsie. Aux termes de cet ordre, la garde impériale doit, en passant par deux ponts jetés sur le bras gauche de la Moselle, un peu en aval du chemin, qui, partant de la porte Chambière, longe le terrain affecté précédemment à l'école de pyrotechnie, arriver dans l'île Chambière et sortir de cette île au moyen de deux autres ponts jetés sur le bras droit de la Moselle, un peu en aval du pont suspendu.

L'armée doit prendre position de la route de Sarrelouis (en un point situé un peu en arrière du village de Noisseville) aux pentes qui descendent vers la Moselle (en un point situé à l'ouest de Chieulles) le front se tenant en arrière des villages de Chieulles, Vany et Nouilly. Cette position est réservée aux 3e, 4e et 6e corps. Le 2e corps et la garde impériale formeront une deuxième ligne, à dix-huit cents mètres environ, en arrière de la première, la droite appuyée à la ferme de Bellecroix (en arrière de la bifurcation des routes de Sarrelouis et de Sarrebrück), la gauche s'étendant jusqu'aux hauteurs qui descendent vers la Moselle, en arrière de la ferme de Châtillon. Une division du 3e corps (désignée par le maréchal Lebœuf) s'établira en avant du fort de Queuleu, près du village de Grigy, poussant ses compagnies de partisans vers Mercy-le-Haut, Ars-Laquenexy et, s'il est possible, Aubigny. Un rideau de troupes sera laissé sur les emplacements occupés actuellement, jusqu'à ce que le mouvement soit terminé.

Digitized by Google

Quoique ces dispositions semblent pronostiquer un mouvement vers Thionville et non vers Château-Salins, quoiqu'il eût été préférable de les ordonner ce matin, afin d'être en mesure de les exécuter ce soir dès l'entrée de la nuit, tout le monde est heureux. Enfin, on va donc sortir de la pénible situation qui jusque-là était imposée.

Digitized by Google

Le château de Grimont et le fort Saint-Julien.

CHAPITRE V

La journée des Dupes.

Bazaine forcé de prendre l'offensive. — La trahison se prépare. — Bazaine préfère opérer sur la rive gauche de la Moselle. — Dangers d'opérer de ce côté. — Étude d'un plan d'opérations sur la rive droite. — Les cinq routes à suivre. — Huit jours de torpeur! — Ordre de marche pour le 26. — Entrevue du maréchal Bazaine et des généraux Coffinières et Soleille. — La diane. — Le ciel nuageux. — Joie et confiance de l'armée. — On attend Mac-Mahon. — Les ponts de bateaux de la Moselle. — Mauvaise construction. — Encombrement des ponts et de la rampe de Saint-Julien. — Marche du 2e corps. — La brigade-mixte à l'avant-garde. — Engagement des éclaireurs du 3e lanciers. — Positions de la brigade-mixte. — Le champ de bataille du 14 août. — Cadavres déterrés. — Positions du 2e corps en réserve. — Marche du 3e corps. — Dragons en éclaireurs. — Le 3e bataillon du 51e occupe Noisseville. — Le colonel Delbecque, du 51e, est blessé. — La division Metman dans le ravin de Vallières. — L'abbé de Meïssas. — Halte de la division. — Épaves de la bataille de Borny. — La division Aymard en avant de Mey. — La division de Castagny à l'extrême droite. — Marche du 4e corps sous la pluie. — Positions du 4e corps. — Marche du 6e corps. — Engagement des francs-tireurs de la

Digitized by Google

division Tixier. — Les partisans de la division Lafont de Villiers. — La division de cavalerie du Barail est arrêtée par l'artillerie ennemie, en avant de Malroy. — Gaieté de la garde au départ. — Les voitures de vivres. — Retards dans la marche. — Aux ponts. — Confusion et encombrement. — Absence des officiers de l'état-major général. — Arrivée de Bazaine. — De nouveaux ordres. — Un mauvais présage. — Au manège du fort Moselle. — Temps affreux. — Un terrain occupé. — Attente de la réserve de cavalerie à Chambière.

D'après toutes les dépêches qu'il avait envoyées à Mac-Mahon et à l'Empereur, le maréchal Bazaine se trouvait engagé à tenter une marche vers le nord. Toutefois, il comptait éluder la nécessité de la faire. Il avait laissé compléter l'investissement dans l'espoir de ne pas recevoir l'accusé de réception de ses dépêches ; c'est ainsi que s'explique son incroyable inaction pour rétablir le chemin de fer de Thionville et le garder à sa disposition pendant quelques jours.

Le maréchal compte que l'ennemi interceptera tous les courriers. Dès lors pour ne pas marcher contre les Allemands, Bazaine prétextera de ce qu'il ignore si Mac-Mahon vient au secours de Metz, si l'armée de Châlons se retire sous Paris ou se dirige de son côté.

Il colorera ainsi son inaction, gagnera du temps, laissera écraser Mac-Mahon.

Mais la dépêche arrivée le 23 août ne permet pas à Bazaine de feindre l'ignorance. Mac-Mahon répond. Mac-Mahon marche sur Metz. Mac-Mahon se dévoue au salut de Bazaine et annonce sa résolution.

Plus tard, Bazaine niera avoir reçu cette dépêche ; mais les témoignages formels et précis des colonels Lewal et d'Andlau ne laissent aucun doute sur ce point.

En recevant cette dépêche indiquant un mouvement du maréchal de Mac-Mahon sur la Meuse, dépêche qu'il a communiquée au colonel Lewal, Bazaine a été surpris désagréablement et même contrarié dans ses plans secrets, mais il ne peut plus se dispenser d'agir ; il doit, au moins, ménager certaines apparences et paraître tenter une diversion en faveur de son collègue.

D'un autre côté, Bazaine est forcé de tenir compte de l'opinion de son armée, qui s'attend, de jour en jour, à reprendre sa marche vers l'intérieur. Il est nécessaire de faire du moins le simulacre d'attaquer l'ennemi, quitte à prendre des mesures pour que cet effort simulé échoue. Aussi, allons-nous voir le maréchal prendre les mesures les plus propres à faire manquer le mouvement.

Digitized by Google

Puisque Bazaine semble résolu à briser par un violent effort le cercle militaire qui l'investit, la première question est de savoir sur quel point il s'ouvrira un passage.

Le commandant en chef de l'armée du Rhin a chargé le colonel Lewal d'étudier un projet d'opérations et un ensemble d'ordres, d'après des bases générales qu'il lui indique.

Le colonel Lewal est d'avis de tenter l'opération sur la rive droite; mais telle ne paraît pas être la pensée du maréchal, qui manifeste une tendance marquée à opérer par la rive gauche de la Moselle et c'est, en effet, la première idée qu'il met en avant.

Il compte utiliser la grande route de Thionville pour la colonne principale et le convoi; le reste de ses troupes suivra les chemins vicinaux, qui relient les villages de la vallée et marchera le long de la voie ferrée, dont les remblais abriteront les détachements chargés de couvrir le flanc gauche. Il veut s'avancer ainsi, jusqu'au confluent de l'Orne, y franchir cette rivière et de là, se diriger à marches forcées vers Montmédy, par les routes de Longwy et de Longuyon et les communications intermédiaires.

Dans le cas, où l'ennemi l'inquiéterait ou le poursuivrait trop vivement, il pense pouvoir se retirer sur Thionville et y prendre un point d'appui, où il sera sûr de trouver des munitions et des vivres.

Certes, la voie directe, le chemin logique pour aller au secours de Mac-Mahon, ce sont les hauteurs de la rive gauche de la Moselle, et les trois routes de Verdun par Mars-la-Tour, Étain et Briey; mais ces hauteurs, Bazaine les a livrées aux Prussiens, qui se sont établis sur ces trois routes et il est impossible d'escalader ces positions sous le feu de leurs batteries.

Quant à la marche par la grande route de Thionville, l'exécution de ce projet présente des difficultés sérieuses qu'on fait observer au maréchal; si l'ennemi n'a encore que de faibles détachements dans la plaine, il occupe en force les hauteurs, qui dominent la rive gauche; déjà des batteries s'y construisent et, en supposant qu'elles ne soient pas terminées, on ne doit pas moins avoir à redouter les projectiles de l'artillerie de campagne, qui peuvent battre une vallée, dont la largeur ne dépasse pas quatre kilomètres.

Faire une marche de flanc sur un terrain aussi resserré et en présence de forces considérables, qui prendront position sur les hauteurs à l'annonce de notre mouvement, c'est une entreprise d'autant plus dangereuse, qu'un effort heureux peut acculer nos colonnes à la Moselle ou les couper, sans qu'elles aient en

Digitized by Google

arrière l'espace nécessaire pour opérer de nouveau leur jonction.

De plus, la rive droite est occupée par l'ennemi, moins fortement peut-être, mais il suffit de quelques batteries pour venir croiser leurs feux avec celles de la rive gauche, jeter le désordre dans les colonnes et entraver la marche. Ce projet n'a de chance de réussite, qu'à la condition d'être maître à l'avance des hauteurs, dont la possession assurera la sécurité de la vallée; c'est alors le débouché de la route de Briey et le plateau de Saint-Privat à reprendre; si l'on réussit, le mouvement par la vallée n'a plus de raison d'être; il ne peut qu'allonger la marche, nécessiter le passage d'une rivière près de son confluent et nous écarter de l'objectif qu'il faut atteindre.

Le maréchal doit comprendre alors toute la gravité de la faute qu'il a commise, en abandonnant les positions que le 2e et le 3e corps ont su lui conserver dans la journée du 18. Il ne peut s'empêcher de reconnaître la justesse des observations, qui lui ont été présentées; ne voulant pas tenter l'opération sur Saint-Privat, il abandonne son premier projet et se décide à en faire étudier un autre par la rive droite.

Ici, du moins, l'espace est vaste, l'armée peut se déployer facilement; la ligne prussienne une fois percée, de nombreuses routes conduisent vers le nord et permettent de gagner facilement Thionville, sans avoir de passage de rivière à exécuter; on est en droit de supposer qu'en agissant avec vigueur et rapidité sur un point, on aura facilement raison d'un ennemi, qui ne peut être en forces sur toute l'étendue de l'immense circonférence qu'il a à défendre (plus de cinquante kilomètres).

Cette base une fois admise, il y a des idées qui se présentent naturellement à l'esprit : les troupes peuvent, au sortir du camp retranché, se déployer en arc de cercle de la Moselle à la route de Sarrebrück; elles trouvent devant elles cinq débouchés, qui leur permettent de se mouvoir à l'aise et d'éviter tout encombrement, jusqu'au moment où elles seront obligées de combattre.

Ce sont la route de Thionville par Argancy et Illange, le long de la Moselle; celle de Bouzonville, qui se dirige sur la même rive par Bettlainville et Kédange, en obliquant sensiblement à l'est; le chemin de Sainte-Barbe, et enfin les deux routes de Sarrelouis et de Sarrebrück. Les quatre premières peuvent être destinées à l'infanterie, la cinquième réservée au corps de cavalerie.

L'opération ainsi conduite exige la prise de la position de Sainte-Barbe, qui est fortement occupée et solidement appuyée

Digitized by Google

par les bois et les villages, qui en couvrent les abords; c'est là que l'effort devra se produire, puisque, une fois ce point enlevé, les lignes ennemies ne seraient plus tenables. Une démonstration sérieuse peut être faite sur le front de la position, pendant qu'un mouvement tournant, prononcé sur la route de Sarrelouis par le gros de nos forces, viendra la prendre à revers et forcer l'ennemi à l'évacuer; le corps de cavalerie soutiendrait cette attaque, en protégerait le flanc et contiendrait les renforts ennemis, qui tenteraient de se porter au secours des troupes engagées.

En même temps, des troupes seraient portées au sud dans la direction d'Ars-Laquenexy pour couvrir nos derrières et interdire le passage aux troupes prussiennes venant de la rive droite ou des autres points de la ligne d'investissement. L'ennemi, une fois refoulé, l'armée continuerait son mouvement en pivotant sur sa gauche, et elle pourrait se former en deux colonnes parallèles, distantes entre elles de six à huit kilomètres, celle de droite marchant par Vigy sur Bettlainville et Kédange, celle de gauche suivant la rivière; entre ces deux sections, il existe un grand nombre de chemins intermédiaires, qui permettraient de les relier l'une à l'autre et de faire marcher entre elles, les bagages et les convois avec une entière sécurité. Les troupes placées au sud seraient rappelées plus tard et formeraient l'arrière-garde.

L'ensemble de ces opérations semblait présenter des conditions de succès et répondre au but que disait se proposer le maréchal, mais l'ampleur générale du mouvement ne lui convint pas. Il en modifia la base essentielle en n'adoptant pas l'attaque tournante par la route de Sarrelouis, ni la coopération du corps de cavalerie; il se contenta d'admettre quelques-uns des points importants, l'attaque de Sainte-Barbe, le choix des deux routes de Bettlainville et d'Illange, l'envoi d'une division d'observation à Ars-Laquenexy. Il reconnut cependant qu'une attaque de front ne suffisait pas contre Saint-Barbe et il décida qu'elle serait soutenue par une action combinée de deux corps, sur les abords mêmes de la position, ce qui ne pouvait pas donner, comme on le verra plus tard, les résultats prompts et décisifs qu'exigeait la situation; de plus, la ligne de bataille étant sensiblement diminuée, il en résultait que la division envoyée à Ars-Laquenexy se trouvait presque isolée et que son action ne pouvait être efficace, qu'à la condition d'être vigoureusement conduite.

L'opération exigeait, comme mesure préparatoire, une démonstration énergique, faite le 25, dans une direction opposée à

Digitized by Google

celle que l'armée française devait suivre. On aurait ainsi donné le change aux Prussiens, on les aurait troublés, déconcertés. La garnison de Metz, jusque-là immobile et inutile, pouvait exécuter cette diversion.

Cette diversion n'eut pas lieu; le plan logique et habile, que nous venons de décrire, ne fut pas, comme on l'a vu, adopté par le maréchal Bazaine, au moins dans son ensemble. Il l'étriqua, de manière à en détruire les avantages.

Quant au corps de cavalerie, dont le rôle semblait bien tracé, le maréchal le paralysa, en le reléguant en dernière ligne, derrière l'énorme masse de troupes, qu'il allait accumuler sur le plateau du fort Saint-Julien.

Que pourrait faire toute cette cavalerie dans cette position ? Rien. C'est ce que voulait Bazaine. Quoi qu'il en soit, il fut arrêté qu'on sortirait le lendemain, 26, de l'inaction où l'armée languissait depuis huit jours. *Huit jours de torpeur en de si graves circonstances !*

— Ces dispositions sont définitivement adoptées dans la journée du 25, mais elles ne sont copiées et envoyées aux commandants des corps d'armée qu'à dix heures du soir, afin de prévenir les indiscrétions et de dérober nos desseins aux nombreux espions que nous avons autour de nous.

Les troupes doivent se mettre en marche à la pointe du jour, vers quatre heures du matin, dans les 2e, 3e, 4e et 6e corps et essayer de déboucher sur les plateaux situés en avant du fort Saint-Julien. Du reste, voici la teneur de cet ordre de mouvement:

« Le 3e corps laissera une division d'infanterie à Metz, M. le maréchal Leboeuf la désignera. Elle prendra position en avant du fort de Queuleu, près du village de Grigy, poussant ses compagnies de partisans vers Mercy, Ars-Laquenexy et même Aubigny, si on le peut. Elle fera également éclairer la route de Strasbourg; les trois autres divisions du 3e corps, sa cavalerie et son artillerie, s'établiront en arrière du village de Noisseville, la droite sur la route de Sarrelouis, la gauche sur la hauteur entre Mey et Nouilly vers la cote 245. La division de Montaudon (1re), qui est à Queuleu, commencera son mouvement de très bonne heure, pour arriver en position en même temps que les autres; elle évitera de se rapprocher de la ville, pour ne pas gêner le débouché des autres corps. Ses bagages se réuniront à ceux de la division de cavalerie de Clérambault sur les glacis du fort Gisors, en dégageant les routes. Les bagages des divisions Aymard et Metman (4e et 3e) et les services administratifs resteront massés près du moulin de Saint-Julien, en laissant les routes absolument libres.

Digitized by Google

« Le 4e corps se placera en avant de la ferme de Grimont, à environ dix-huit cents mètres, perpendiculairement à la route de Sainte-Barbe, la droite un peu en avant du village de Mey, près de la cote 245, en se reliant au 3e corps, la gauche à environ douze cents mètres en arrière de Villers-l'Orme. Le 4e corps s'entendra avec le 3e, de manière à ne pas suivre les mêmes routes, à prendre le pont d'amont de l'île Chambière et à monter à la ferme de Grimont, par le chemin de traverse qui part du moulin de Saint-Julien, de façon à ne pas gêner le mouvement du 6e corps. La cavalerie du 4e corps se placera en avant et les bagages du corps se réuniront à Chambière, où ils attendront des ordres.

« Le 6e corps s'établira en avant du bois de Grimont, en arrière de Villers-l'Orme, sa droite à hauteur de la gauche du 4e corps, mais refusant sa gauche jusqu'à la cote 216, à gauche de la route de Bouzonville. Sa cavalerie se placera en avant et les bagages du corps se réuniront à Chambière.

« Le 6e corps s'entendra avec le 4e pour la route à suivre, jusqu'à la Moselle et prendra, au-dessous de la ville, le pont d'aval à travers Chambière, le pont d'amont étant réservé au 4e corps.

« Le 2e corps s'établira en deuxième ligne, derrière le 3e corps; sa droite à la ferme Bellecroix, la gauche sur les hauteurs de la rive droite du ravin de Vantoux. Il entrera en ville par la porte de France, sortira par la porte des Allemands et suivra la route de Sarrelouis pour se rendre à sa position.

« Les bagages se rendront à Chambière, quand le passage du 4e et du 6e corps ainsi que de la garde sera terminé.

« Les divisions de cavalerie du 3e et du 2e corps se tiendront sur le flanc droit de leur corps, éclairant bien toute la droite.

« Les réserves d'artillerie et les compagnies du génie suivront leur corps et prendront position derrière la deuxième ligne de chacun de ces corps.

« La garde, le corps de réserve de cavalerie et la réserve d'artillerie de l'armée, prendront position entre le fort Saint-Julien et le bois de Grimont, à cheval sur la route de Bouzonville, la gauche en arrière de Châtillon, la droite vers la gauche du 2e corps.

« Les réserves d'artillerie et de cavalerie se placeront à droite du fort Saint-Julien, en laissant la route complètement libre. La garde, le corps de réserve de cavalerie et la réserve d'artillerie de l'armée passeront par les ponts de Chambière à la suite du 4e et du 6e corps; ils surveilleront la marche de ces corps, pour savoir à quel moment ils devront eux-mêmes se

Digitized by Google

mettre en route, ce qui ne pourra guère avoir lieu, avant sept heures et demie du matin.

« En attendant son départ, le corps de réserve de cavalerie, campé à Chambière, se rangera de manière à ne pas gêner la circulation entre les ponts.

« Le grand quartier général de l'armée sera au village de Saint-Julien ; tous les services qui en dépendent et tous les bagages se rendront à Chambière, où ils attendront des ordres.

« En quittant ses lignes, le 6e corps y laissera pour les garder un régiment d'infanterie et un régiment de cavalerie légère. Le 2e corps agira de même; le 4e ne laissera qu'un régiment d'infanterie et la division du 3e corps qui est à Montigny, y laissera un bataillon.

« Les troupes laissées à la garde des lignes devront se faire voir et la cavalerie opérer de très nombreuses reconnaissances, de manière à laisser croire à l'ennemi que ces lignes sont toujours occupées. M. le général commandant militaire de Metz donnera avis de ces dispositions aux commandants des forts détachés. »

Le détail du service dans les corps d'armée devait régler les heures de départ de chaque division, pour éviter les affluences de troupes aux abords des ponts. Comme on le voit, dans cet ordre de mouvement, le commandant en chef n'indiquait ainsi que le premier dispositif à prendre; il se réservait de donner ses instructions, sur le terrain, pour la marche comme pour *le combat*.

Dans l'après-midi du 25, deux officiers supérieurs, le général Coffinières, commandant du génie et gouverneur militaire de la place, et le général Soleille, commandant de l'artillerie, se sont présentés au Ban-Saint-Martin chez le maréchal, après s'être concertés ensemble. Ils venaient, disent-ils, protester, contre le dessein d'abandonner Metz. On ne sait pas quels arguments ils ont fait valoir dans cet entretien, mais comme ils les reproduiront le 26, dans le conseil de guerre tenu au château de Grimont, on peut avec certitude les indiquer.

Le général Coffinières a dû répéter l'opinion qu'il a déjà émise devant l'Empereur et soutenir de nouveau qu'il faut rester dans Metz et opérer alentour, en prenant la place pour point d'appui. Ce système aurait eu quelques avantages, si on l'avait *mis en pratique*, si on avait harcelé nuit et jour les Prussiens: mais rester dans la ville sans rien faire, engourdir et endormir les troupes, de quelle utilité cela pouvait-il être? Le général Coffinières a été nommé gouverneur de Metz; on a mis sous ses

Digitized by Google

ordres la division de Laveaucoupet (3e du 2e corps), en y adjoignant d'autres forces et quatre mille gardes nationaux, on lui a constitué une garnison de vingt-cinq mille hommes. Contrairement à l'évidence et à ce qu'ont affirmé plus tard les écrivains militaires allemands, il prétend ne pouvoir ni terminer les fortifications, qui n'ont besoin que de travaux complémentaires, ni defendre la place, s'il n'est aidé, soutenu par toute l'armée du Rhin.

Le général Soleille lui donne la réplique; oubliant son rapport du 22, où il a fait une description si rassurante de l'armement et de l'état des munitions, il affecte de trembler pour le sort de nos troupes, si elles abandonnent le camp retranché; il feint de croire que deux batailles videraient les caissons, épuiseraient tous les approvisionnements et qu'alors, nos soldats, ayant entre les mains des armes inutiles, se trouveraient à la merci des Prussiens. Et il omet de rappeler le convoi de munitions qui les attend à Thionville, et qui remplacerait largement celles dont on aurait fait usage.

Les idées soutenues par les généraux Coffinières et Soleille concordent admirablement avec les projets de Bazaine. Il semble ne point les adopter cependant; il conserve en apparence les mêmes intentions que le matin, fait copier et expédier aux chefs de corps, à dix heures du soir, comme nous l'avons déjà dit, les ordres nécessaires pour l'exécution du plan arrêté. Les troupes doivent se mettre en marche aux premières heures du jour.

Si Bazaine avait eu vraiment l'intention de culbuter les Prussiens pour s'ouvrir un passage, il eût mis ses corps en route pendant la nuit, afin de surprendre les Allemands aux premiers rayons du jour; les attaquer subitement et à l'improviste était d'une importance capitale, puisqu'on les empêchait ainsi de concentrer leurs forces éparpillées sur une ligne circulaire de cinquante kilomètres. Ne voulant, à aucun prix, abandonner la ville et secourir l'armée de Châlons, le rusé capitaine a seulement prescrit de partir le matin.

La nuit se passe dans l'attente des événements du lendemain : la diane se fait entendre avant le lever du soleil : les tentes sont pliées, les sacs chargés et, au petit jour, nos colonnes se dirigent sur les points de passage de la Moselle, qui lui ont été indiqués.

Le ciel est nuageux : la journée paraît devoir être brumeuse : le soldat n'en a pas moins bouclé son sac avec joie, sifflant entre ses dents et regardant d'un air narquois les groupes d'officiers discutant des plans d'attaque. Effilant son sabre-

Digitized by Google

baïonnette avec une lime ou au moyen d'un morceau de brique, le fantassin se félicite, dans son argot, de pouvoir à son gré, cette fois, *jouer de la fourchette*. Nos braves troupiers, qui ne connaissent pas les arrière-pensées de Bazaine, éprouvent la joie la plus vive : enfin ils vont affronter ces Prussiens, qui se permettent de les investir.

La confiance dans les chefs n'est pas encore perdue : ces trois grandes batailles de Borny, de Rézonville et de Saint-Privat ont montré que l'unique supériorité de nos adversaires provenait seulement de leur artillerie. On ne désespère pas de les vaincre : « Nous marcherons sur les batteries et nous les enlèverons à la baïonnette », disent les soldats. — « Nous en aurons bientôt fini avec ces Allemands, » ajoutent les officiers. Et tout le monde, les yeux tournés vers le nord, espère l'arrivée de l'armée de Châlons.

L'armée de Metz, en effet, n'est pas seulement prête à tout par sentiment du devoir ; elle a un pressentiment fort juste des événements qui se préparent loin d'elle. Dans son impatience d'apprendre enfin la jonction avec les forces de Mac-Mahon, elle a accepté comme vraies de vagues rumeurs. Ainsi le bruit s'est répandu dans les rangs, que les coureurs de Mac-Mahon ont paru du côté de Briey, et, sur cette fausse donnée, toutes les imaginations sont en travail.

Hélas ! comme l'héroïne du conte de Barbe-Bleue, l'armée de Metz attend en vain le sauveur et peut dire, avec sœur Anne : « Rien que l'horizon qui verdoie et la route qui poudroie ! »

N'importe, on regarde toujours et toujours on espère. Certes, si jamais armée a cru marcher au combat et est partie de bon cœur, c'est bien celle de Metz dans la matinée du 26 août. Et cependant, toute cette mise en scène ne doit avoir pour résultat qu'une ridicule promenade militaire, qui n'aboutira qu'au plus triste désappointement et aura pour seul résultat la perte d'une bonne partie de nos illusions.

Ce départ de notre armée fait d'autant plus croire que Bazaine veut passer quand même, c'est que chaque corps emmène avec lui ses bagages et tout son personnel d'intendants et de payeurs.

Tous les corps d'armée ont leurs positions indiquées : Sainte-Barbe semble être l'objectif que l'on doit s'efforcer d'atteindre. Chose étrange, cependant, le maréchal Bazaine qui vient de faire l'expérience du 14 et qui doit savoir à quoi s'en tenir sur la nécessité de multiplier les moyens de passage, a négligé de prescrire d'emporter un équipage de pont, de telle sorte qu'en cas de succès, l'armée se verrait réduite à défiler sur l'unique

Digitized by Google

pont de Thionville et donnerait le temps aux troupes allemandes, surprises par une attaque imprévue suivie d'une marche rapide, de rejoindre et de combattre.

Quoique déterminé à ne rien faire, à ne pas même paraître au milieu des soldats, Bazaine laisse exécuter le mouvement en avant.

Le général Coffinières a reçu, le 24 août, l'ordre de jeter deux ponts sur la Moselle, pour le passage des troupes. C'est d'autant plus nécessaire, que les ponts provisoires construits pour la retraite de l'armée, ayant été sans motifs repliés le 15 août, dès le lendemain du passage de l'armée, par ordre de ce même général, il a fallu en improviser de nouveaux. Il est évidemment indispensable que ces ponts aient la solidité suffisante pour supporter tout ce qui constitue les troupes : hommes, chevaux, artillerie, tout l'attirail de guerre en un mot. Celui d'amont est construit en effet avec la solidité requise ; pour le second, on emploie de *vieux* chevalets, *afin de ménager le matériel neuf de l'armée.* Pourquoi ménager ce matériel ? Dans quelle circonstance plus importante peut-on en faire usage ?

En outre, on a négligé d'ouvrir aux abords de ces ponts, des routes distinctes pour chaque colonne, ce qui détruit en grande partie l'avantage résultant de la construction de plusieurs ponts. Aussi le passage de la Moselle s'opérera-t-il avec la plus grande lenteur ! A part le 2e corps, qui traverse la ville et prend par le pont des Morts, et le 3e corps déjà établi sur la rive droite, toute l'armée doit passer sur ces ponts provisoires.

Le 4e corps arrive au premier pont et s'y engage ; le 6e corps se présente devant celui d'aval ; on lui annonce que le tablier ne peut supporter ni les chevaux, ni l'artillerie ; les fantassins passent : les canons, les caissons, les prolonges et la cavalerie sont obligés de faire un détour considérable pour aller franchir l'autre pont. De là un retard fâcheux, que la moindre surveillance eût prévenu.

Ainsi le 13 août, le maréchal a retardé de vingt-quatre heures la retraite de l'armée, afin de pouvoir effectuer son passage par huit ponts à la fois, et le 26, alors qu'il en a encore quatre à sa disposition, il n'en emploie que trois, dont l'un, construit à la hâte, ne peut servir qu'à l'infanterie. On n'utilise pas le pont Tiffroy, ce qui retarde d'autant le passage.

Après avoir traversé le premier bras de la Moselle, les 4e et 6e corps, ainsi que la garde, viennent se masser au Polygone, avant de franchir le second bras.

Pour monter des ponts sur le plateau de Saint-Julien, où doit gronder la bataille, on pourrait suivre plusieurs routes; une

Digitized by Google

seule est indiquée aux soldats; ils s'y pressent, ils s'y foulent et s'entassent sur l'unique rampe du village de Saint-Julien. Un encombrement énorme se produit, et cependant tous les bagages, tous les *impedimenta* ont été laissés à Chambière; il n'y a sur cette route que l'infanterie, l'artillerie et la cavalerie. Le mouvement des trois corps d'armée, par cette seule voie, est tellement lent, que le défilé de ces troupes commencé à cinq heures du matin, n'est terminé qu'à trois heures de l'après-midi. Jamais les défenseurs d'un grand peuple n'ont été mystifiés avec tant d'audace.

2e CORPS. — L'ordre a été donné de lever le camp à trois heures du matin et de se mettre en marche une heure après. Les bagages réunis doivent, aussitôt après le départ des troupes, se rendre dans l'île Chambière, pour y attendre de nouveaux ordres.

Un bataillon par brigade doit rester dans les lignes afin de cacher ce mouvement à l'ennemi. En conséquence, les deux premiers bataillons du 55e de ligne vont relever le 3e bataillon de chasseurs à pied et le 32e de ligne dans leurs positions de Sey et de Chazelles et couvrent ainsi Longeville-lès-Metz. Le 4e chasseurs à cheval, qui reste également dans son campement, détache des pelotons de grand'garde à Moulins-lès-Metz.

A quatre heures du matin, le 2e corps se met en mouvement.

La brigade-mixte Lapasset a l'honneur, ce jour-là, d'être en tête de l'armée de Metz. Le peloton d'éclaireurs du 3e lanciers, sous les ordres du sous-lieutenant Bergasse, forme l'extrême avant-garde.

La brigade mixte entre dans Metz par la porte de France, passe la Moselle sur le pont des Morts, sort de la ville par la porte des Allemands et s'engage sur la route de Sarrelouis.

Le général Lapasset donne aussitôt l'ordre au sous-lieutenant Bergasse de se porter au grand trot avec ses éclaireurs du côté de la ferme de Bellecroix et du hameau de Vantoux. A son approche, l'ennemi abandonne la ferme et va s'embusquer dans les vignes aux abords de la route : une vive fusillade s'engage alors entre les deux partis et ne se termine que par la retraite simultanée des Prussiens, suivie bientôt d'un retour offensif par un corps assez nombreux d'infanterie et de cavalerie.

Entraînés par leur ardeur, les éclaireurs se trouvent sérieusement menacés, lorsque la 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs, qui, au bruit de la fusillade, a précipité sa marche, débouche au pas de course, sous les ordres du lieutenant Mauprety, et vient heureusement prêter main forte aux lanciers. Le 3e corps se portant alors en avant, le peloton d'éclaireurs reçoit

Digitized by Google

l'ordre de se replier sur la ferme de Bellecroix, que doit occuper la brigade-mixte. Un cheval seulement a été blessé dans cette légère escarmouche.

La brigade-mixte prend alors position en deuxième ligne, entre le village de Vantoux et la ferme de Bellecroix. Le 1er bataillon du 84e de ligne est établi dans cette ferme, qu'il met en état de défense; les 2e et 3e bataillons de ce régiment, avec la 3e compagnie du 3e bataillon du 97e de ligne sous les ordres du capitaine Allard, sont, dans la matinée, dirigés sur la route de Sarrebrück, pour prendre position dans les bois de Colombey. Après avoir tiraillé pendant quelque temps avec l'ennemi, nos soldats s'emparent du château de ce nom, où se trouve installée une ambulance prussienne. Dans cet engagement, le sous-lieutenant Clerc de la 6e compagnie du 2e bataillon du 84e est blessé ainsi que quatre hommes du même bataillon et sont installés tous les cinq dans l'ambulance ennemie du château de Colombey.

En parcourant cette partie du champ de bataille du 14 août, nos soldats ont eu un horrible spectacle. Les cadavres des victimes de cette journée avaient été à peine recouverts d'un peu de terre; de sorte que, les pluies aidant, tout cela est sorti de terre : bras, jambes, têtes. C'est hideux. Et quelle odeur!

Division Vergé. — Le mouvement de cette division, qui a pris le même chemin que la brigade-mixte, s'est effectué avec beaucoup de confusion. La traversée de la ville a été fort longue. A trois kilomètres de Metz, la division Vergé vient se former en bataille sur la gauche de la route de Sarrelouis.

La première brigade (3e bataillon de chasseurs, 32e de ligne et 3e bataillon du 55e) et la 12e batterie du 5e d'artillerie, prennent le chemin de Vantoux, traversent ce hameau et se déploient à gauche du ravin. Le 3e bataillon du 55e occupe le moulin de Mey. La deuxième brigade suit la route impériale jusqu'à la ferme de Bellecroix et là va se déployer entre le ravin de Vantoux et la route, le 77e de ligne appuyant sa gauche au ruisseau de ce nom et le 76e de ligne ayant sa droite à la ferme de Bellecroix. Derrière cette brigade, restent en bataille les 5e et 6e batteries du 5e d'artillerie.

La division Vergé est en position vers neuf heures du matin. L'ennemi tire quatre à cinq coups de canon, pendant qu'elle se place. Le fort Saint-Julien répond à ce feu et force les Allemands à se taire.

La division Fauvart-Bastoul s'est déployée en colonne par brigade, derrière la 2e brigade de la division Vergé, les batteries derrière (7e, 8e et 9e batteries du 5e d'artillerie). Enfin la réserve

Digitized by Google

d'artillerie (10e et 11e batteries du 5e régiment, 6e et 10e du 15e, 7e et 8e du 17e) en derrière ligne, en avant du chemin de Vantoux et avec elle les réserves divisionnaires.

Division de Valabrègue. — La division de cavalerie du 2e corps a quitté son bivouac à quatre heures du matin. Le 5e chasseurs à cheval forme momentanément brigade avec le 3e lanciers en tête de son corps d'armée. Vient ensuite la brigade de dragons du général Bachelier (7e et 12e régiments).

La perspective d'une nouvelle bataille réjouit les soldats : cette fois on passera sur le ventre aux Prussiens; on sortira par n'importe quel côté. Bientôt le fort Saint-Julien fait parler ses canons; les avant-postes des deux armées tiraillent entre eux, sur presque toute la ligne.

Le 5e chasseurs à cheval, laissant le 3e lanciers près de la ferme de Bellecroix, s'avance hardiment au delà de cette position; en arrière à une grande distance, aux Bordes, se rangent les dragons de la brigade Bachelier et de la division de Clérambault.

Les partisans du 5e chasseurs parcourent déjà le front de l'armée, dans le but de reconnaître les positions prussiennes. Mais l'ennemi n'a là que des grand'gardes et des postes avancés peu considérables. Quelques coups de feu sont tirés, de part et d'autre, sans causer aucun mal; plusieurs uhlans viennent même caracoler à quelques centaines de mètres du régiment.

On fait reconnaître par un peloton du 1er escadron, sous les ordres du sous-lieutenant Delanneau, le village de Borny, situé à la droite du champ de bataille et que l'ennemi n'occupe pas.

Plus tard, les partisans soutenus par le 6e escadron sous les ordres du commandant de Chabrillan et par deux compagnies d'infanterie de la brigade-mixte, font replier les petits postes prussiens et gardent leurs positions jusqu'à la nuit tombante.

Ainsi, dès dix heures du matin, toutes les troupes du 2e corps ont occupé leurs positions, servant de réserve au 3e corps placé devant elles. Vers onze heures, l'ennemi envoie quelques obus qui n'atteignent personne; on ne répond pas.

3e CORPS. — Le 3e corps d'armée, campé depuis le 23 août sur la rive droite de la Moselle, occupe sans coup férir le plateau du Saint-Julien, jusqu'au ravin de Vallières.

La division de dragons du général de Clérambault monte à cheval à quatre heures et demie du matin, pour prendre position en avant du fortin des Bordes. Les divisions d'infanterie de ce corps d'armée prennent les armes et occupent successivement les crêtes, en avant du ruisseau de Vallières, qui sépare en deux le champ de bataille de Borny.

Digitized by Google

Le 5e escadron du 2e dragons forme l'avant-garde de la brigade de Maubranches (2e et 4e dragons). Le 4e peloton de cet escadron, sous les ordres du lieutenant Chigot, est déployé en tirailleurs en avant de Bellecroix et de la route de Sarrebrück pour répondre au feu des Prussiens. Les deux régiments du général de Maubranches partent alors au trot, en avant des Bordes, en ayant à leur droite la division d'infanterie de Castagny à Grigy. Le 2e dragons file droit sur Borny et le 4e sur Bellecroix. Au même instant, les avant-postes allemands se replient, après un quart d'heure de fusillade, en voyant déboucher les têtes de colonnes de l'infanterie du 3e corps.

La brigade de Maubranches se forme alors par échelons, puis on met pied à terre et on attend. A gauche des dragons, passent des masses énormes d'infanterie, en colonne par bataillon.

Division Montaudon. — A quatre heures du matin, cette division s'est mise en route pour la ferme Bellecroix et y arrive à six heures. Le 18e bataillon de chasseurs à pied se porte en avant et prend position entre Lauvallier et Montoy, les 1re et 6e compagnies en tirailleurs pour couvrir le flanc droit et le front du bataillon. Ces deux compagnies tiraillent avec les avant-postes ennemis.

Le 3e bataillon du 51e de ligne occupe en tirailleurs le village de Noisseville, où l'ennemi ne juge pas à propos de nous attendre. Les Prussiens ont établi dans ce village une ambulance fort bien tenue, dans laquelle sont soignés deux ou trois cents blessés. Ce bataillon étend sur la droite ses tirailleurs jusqu'à la route de Sarrelouis.

Les deux autres bataillons du 51e de ligne s'établissent, partie en tirailleurs, partie en réserve, à la droite du hameau de Lauvallier et en arrière du ruisseau de Vallières.

En plaçant une compagnie en position sur la route de Sarrelouis, non loin de Noisseville, le colonel Delbecque, du 51e de ligne, est blessé d'un coup de feu à la cuisse droite, et le même projectile atteint son cheval sous lui. La blessure de cet officier supérieur, qui a déjà versé son sang devant Sébastopol et à Magenta, ne présente heureusement aucune gravité. Dans le courant de la journée, le 51e a un homme tué et un autre blessé.

A gauche du 51e se trouve le 62e. Ce dernier régiment est disposé sur une ligne de bataille, en colonne par peloton, la droite appuyée à la route de Sarrelouis; bientôt le 62e échelonne ses trois bataillons à cent pas, l'aile gauche en avant et marche dans cet ordre, dans la direction de Noisseville; il franchit le ravin de Lauvallier, à gauche de ce point, et se masse, avec les 5e, 6e et 8e batteries du 4e d'artillerie, dans un petit ravin qui

Digitized by Google

descend vers Noisseville. Il est huit heures du matin. Les troupes font le café sur place.

Le 81e, de son côté, est placé en bataille, par bataillon en colonne, face aux villages de Noisseville et de Lauvallier, sur le terrain qui s'étend entre la route de Sarrelouis à droite et le ravin de Nouilly à gauche.

Le 95e de ligne occupe le village de Noisseville.

Division Metman. — Cette division (3e), qui a été chargée d'occuper le village de Nouilly en avant de Vantoux, a commencé son mouvement à quatre heures du matin, la droite en tête. Le 7e bataillon de chasseurs à pied, qui forme l'avant-garde de la division Metman, refoule rapidement devant lui les avant-postes prussiens.

Les régiments du général Metman s'acheminent en rangs serrés sur la route de Vallières et de Vantoux, au fond du ravin où coule le ruisseau de Vallières. Le digne abbé de Meïssas, aumônier de la 3e division, passe en trottant le long du flanc d'un bataillon d'infanterie en marche.

« Tiens, qu'est-ce que c'est que ce curé-là? crie un soldat. — Mon ami, répond le brave ecclésiastique, c'est un prêtre qui va avec vous à la bataille, afin d'être plus près pour vous relever, si vous tombez. » Les officiers saluent, les soldats ne disent plus rien.

On arrive à Vallières, où l'on rallie un bataillon du 71e, qui a été placé de grand'garde, depuis la veille, dans ce village pour le couvrir ainsi que celui de Vantoux, dont les fours sont mis en œuvre par l'intendance pour les besoins de l'armée.

Vers midi, la division Metman arrive à Nouilly, qu'elle trouve abandonné depuis la veille par les Prussiens. Le 7e de ligne s'y arrête et y reçoit quelques obus. Il est couvert en avant par deux compagnies, la 5e et la 6e du 3e bataillon, déployées en tirailleurs.

A droite, un peu en arrière de Noisseville, le 29e s'étend jusqu'à Lauvallier; à gauche sur les pentes en avant de Mey, la 2e brigade. Le 71e occupe, près du moulin de la Tour, le ravin de Lauvallier. A droite, le 59e s'avance jusqu'à proximité de la Maison-Blanche.

Le 7e bataillon de chasseurs a pris position en arrière de Nouilly. L'ennemi a replié précipitamment ses avant-postes devant la division Metman, laissant entre nos mains des vivres, des armes et des munitions. Il dirige sur nos têtes de colonnes le feu de ses batteries de Noisseville, dont les projectiles vont atteindre les troupes qui suivent la brigade Arnaudeau (2e). Les Allemands intimidés par cette démonstration du 3e corps aban-

Digitized by Google

donnent toutes leurs positions avancées, entre autres Noisseville, où la division Montaudon entre aussitôt, retirent leur artillerie et la canonnade cesse.

Deux chasseurs du 7e bataillon ont été blessés peu grièvement par des éclats d'obus et sont transportés à l'ambulance que l'on vient d'installer à Vallières.

Au delà de Vantoux, dans les prés qui font face au chemin de Mey, le long du ruisseau de Vallières, se trouve l'artillerie de la division Metman (5e, 6e et 7e batteries du 11e d'artillerie); les officiers s'attendent à recevoir bientôt des obus.

Le gros de la division est un peu plus loin que l'artillerie, en avant du moulin du Goupillon. Dans les prés, qui sont à droite de la route, entre ce moulin et le village de Nouilly, le général Arnaudeau s'est couché sur l'herbe, suivant la coutume africaine. Le 59e de ligne est sur la rive gauche du ruisseau, le 71e sur la droite; le premier de ces deux régiments a eu un homme tué par les obus qu'ont lancés les Prussiens en se retirant. Mais leur feu n'a pas continué; comme on n'a pas encore ouvert le nôtre, tout est calme pour le moment.

A cent mètres en avant de cette brigade se tient le général Metman, entouré de son état-major et reconnaissable à son fanion jaune.

La 3e division, qui a pris position, face à Noisseville, se trouve sur un coin du champ de bataille de Borny : voici des fosses pleines de Prussiens. Nos soldats trouvent à côté d'elles des casques à pointe, quelques effets d'équipement et jusqu'à un revolver. Un peu plus loin, on rencontre de véritables monceaux de ces coiffures prussiennes avec des sabres et des fourniments, à côté de grandes buttes où sont enterrés pêle-mêle les morts de la journée du 14 août.

Division Aymard. — Cette division prend les armes à quatre heures du matin et quitte son campement à cinq heures. Le 11e bataillon de chasseurs à pied, qui forme l'avant-garde, dépasse le village de Mey, où il laisse une compagnie en réserve et s'établit dans le bois du même nom, en s'éclairant à sept cents mètres en avant de ce bois par la 4e compagnie déployée en tirailleurs.

A huit heures la division Aymard se déploie à droite et en avant du village de Mey, la 1re brigade (général de Brauer, 44e et 60e de ligne), en première ligne ; les 80e et 85e de ligne (2e brigade : général Sanglé-Ferrier) appuyant leur gauche à ce village, la droite vers le moulin du Goupillon.

Les tirailleurs de la 1re brigade ainsi que la 4e compagnie du 11e bataillon de chasseurs refoulent les petits postes ennemis

Digitized by Google

sur Nouilly, pendant que ceux de la division Metman les chassent devant eux au delà de Lauvallier et vers Montoy. Une batterie ennemie tire de Servigny deux obus qui éclatent du côté de l'auberge de Bellecroix et se replie.

— *La réserve d'artillerie* (7e et 10e batteries du 4e d'artilerie, 11e et 12e du 11e; 1re, 2e, 3e et 4e du 17e) ainsi que *la réserve du génie* du 3e corps se mettent en marche à sept heures du matin et suivent le ravin de Vallières. Cette longue colonne marche régulièrement et dans un ordre excellent, sans se fatiguer par des temps d'arrêt et des à-coups. Elle traverse Vallières, puis Vantoux et, à neuf heures et demie, elle s'arrête dans une petite prairie, à la sortie de ce village, au tournant de la route de Mey. Là, on trouve les traces d'un campement ennemi. Les hommes font le café, et, en voyant que les ordres n'arrivent pas, les officiers eux-mêmes se mettent à déjeuner.

— *La division de Castagny* (2e du 3e corps) a été chargée d'opérer une diversion à l'extrême droite de notre ligne de bataille, en menaçant le flanc gauche des Prussiens.

A quatre heures du matin, cette division lève le camp et quitte ses positions du Sablon et de Montigny, à la garde desquelles est laissé le 3e bataillon du 90e avec les deux compagnies franches de la division. Celle-ci se dirige d'abord sur Metz; puis, en suivant un chemin extérieur longeant les glacis de la place, elle traverse la Seille, dont l'inondation est déjà très étendue et gagne la route de Strasbourg qu'elle suit jusqu'à trois kilomètres de la ville. En cet endroit, la colonne change de direction à gauche, à hauteur du fort de Queuleu, et fait halte.

La 1re compagnie du 15e bataillon de chasseurs soutenue par la 4e est désignée pour enlever le village de Grigy, occupé par des tirailleurs prussiens. Cette attaque, vivement menée, réussit, sans que le bataillon ait seulement un homme blessé. En même temps des compagnies du 19e de ligne enlèvent les bois et les habitations en avant.

Vers neuf heures, la ligne de bataille de la division de Castagny est établie dans la plaine située entre le village de Borny à gauche et la ferme de la Haute-Bévoye à droite. — Le 69e de ligne occupe cette ferme; à sa gauche, les 1er et 2e bataillons du 90e de ligne se mettent en bataille. A gauche de ce régiment, la 1re brigade est également déployée. Le 15e bataillon de chasseurs s'établit dans le village de Grigy; le 19e et le 41e de ligne occupent les bois voisins. Le 2e bataillon du 41e est poussé en avant du bois de Borny et échange quelques coups de feu avec l'ennemi.

A onze heures, la division de Castagny campe dans cette

Digitized by Google

position et ne prend pas part autrement à la grande reconnaissance soi-disant offensive effectuée à l'est de Metz.

4e Corps. — Dans la soirée du 25 août, le corps d'armée du général de Ladmirault, comme tous les corps campés sur la rive gauche de la Moselle, a reçu l'ordre de se mettre en mouvement le lendemain matin, à cinq heures, pour aller passer cette rivière aux ponts de Chambière et monter ensuite sur le plateau de Saint-Julien.

La pluie tombe une partie de la nuit; aussi, lorsque les troupes se mettent en route, les chemins sont en mauvais état. Les deux ponts de bateaux jetés sur la Moselle se trouvent en nombre insuffisant pour toutes les colonnes de troupes, qui débouchent à Chambière par des chemins différents. En outre, un seul de ces ponts est en état de porter les voitures et les chevaux, ce qui ralentit singulièrement la marche des troupes et fait durer le passage beaucoup plus lontemps qu'on ne l'avait prévu.

La division de Cissey quitte, au point du jour, le plateau de Plappeville et, malgré un temps pluvieux, se met gaiement en marche. L'encombrement qui règne aux abords des ponts de bateaux force la colonne à s'allonger. Après avoir passé la Moselle, cette division s'engage dans le ravin de Vallières, traverse ce village et celui de Vantoux et gravit à gauche les hauteurs qui couronnent Mey. Le 20e bataillon de chasseurs forme l'avant-garde. Sur ces entrefaites, deux obus prussiens viennent éclater au beau milieu d'un régiment d'infanterie formé en colonne à droite de ce bataillon et tuent ou blessent quelques hommes.

A onze heures, la division de Cissey prend position entre le village de Mey à droite et la route de Sainte-Barbe à gauche, sur le terrain même occupé par elle le soir de la bataille de Borny et à proximité de l'ennemi. Le 57e de ligne s'établit à la ferme de Grimont, et le 20e bataillon de chasseurs dans le village de Mey, où il a combattu le 14 août. Contre ce village, prennent position les trois batteries divisionnaires (5e, 9e et 12e du 15e d'artillerie).

Mey est désert, les grand'gardes prussiennes viennent de l'abandonner. Des dispositions de combat sont prises. Du haut du belvédère de ce village, on aperçoit les masses ennemies à Servigny et à Sainte-Barbe.

La division Grenier passant sur la rive droite de la Moselle, le 98e de ligne est désigné pour garder la position sur la rive gauche. Il est établi, dès six heures du matin, à une batterie élevée sur la crête de Plappeville, en arrière de son bivouac : le 1er bataillon garde la batterie; le 2e a pris position à droite,

Digitized by Google

dans les vignes, face à Woippy et à la vallée de la Moselle; le 3e se tient en réserve derrière le second.

Pendant ce temps, le gros de la division s'est mis en marche vers la Moselle; une première fois, les troupes du général Grenier sont forcées de s'arrêter au passage à niveau de la gare de Devant-les-Ponts, pour laisser défiler l'artillerie de la garde, dont le mouvement est déjà commencé. En arrivant à Chambière, on trouve l'accès des ponts obstrué par des régiments du 6e corps, qui attendent le moment où ils pourront passer.

La pluie menaçante depuis le matin recommence à tomber. Il est plus de deux heures de l'après-midi, quand le 5e bataillon de chasseurs à pied, qui forme la tête de colonne, peut enfin traverser la Moselle et gravir la rampe de Saint-Julien. Arrivée sur le plateau, la 1re brigade, sous les ordres du général Véron de Bellecourt (5e bataillon de chasseurs, 13e et 43e de ligne), va prendre position en avant du fort Saint-Julien, dans le voisinage de Mey, et y reste longtemps l'arme au pied. Quant au 64e, qui représente la brigade Pradier, le second régiment de cette brigade, le 98e, étant resté à la garde du camp, ce régiment a été retardé dans sa marche par le défilé du 6e corps dans l'île Chambière et obligé d'attendre aux abords des ponts de bateaux.

La pluie ne cesse de tomber et contrarie les mouvements de l'artillerie divisionnaire (5e, 6e et 7e batteries du 1er régiment), qui s'embourbe dans les champs, où elle a pris position, sur la droite de la division Grenier.

Près du bois de Mey, on remarque un grand nombre de tertres fraîchement remués indiquant les sépultures des soldats tués à l'affaire du 14 août. On entend tirailler mollement du côté de Charly et de Villers-l'Orme; partout ailleurs règne un calme complet.

Enfin, vers quatre heures, le 64e de ligne débouche sur le plateau de Saint-Julien et va occuper la position qui lui a été assignée derrière le château de Grimont, situé à six kilomètres de Plappeville. Pour parcourir cette minime distance, il a fallu au 64e de ligne, vu les encombrements, près de onze heures.

Division de Lorencez. — Au point du jour, les tentes sont abattues, les sacs faits, les bagages chargés et, vers six heures du matin, la 3e division du 4e corps se met en marche sur Metz, traverse la Moselle sur les ponts de bateaux de l'île Chambière et remonte les pentes du Saint-Julien. Le 2e bataillon de chasseurs marche en tête de la colonne.

Vers une heure de l'après-midi, la division de Lorencez vient prendre position sur le plateau de Saint-Julien, en avant du fort de ce nom et près du château de Grimont. A droite, sont les

Digitized by Google

3e et 2e corps, et plus à gauche le 6e. En face est l'armée ennemie, qui occupe Sainte-Barbe et son plateau dont elle a fait un vaste camp retranché et plus en avant Servigny, Nouilly et Noisseville. Ces deux derniers villages ont été évacués par les Allemands devant le mouvement offensif de notre 3e corps.

Le 2e bataillon de chasseurs est établi dans le bois de Grimont : la 4e compagnie, sur la lisière de ce bois, au nord; les 5e et 6e dans l'intérieur; la 3e en soutien de l'artillerie; les 1re et 2e en tirailleurs, en avant vers Villers-l'Orme.

Le 15e de ligne est placé dans le même bois et en avant du château de Grimont, le 33e de ligne, dans le parc de ce château.

Le 54e est, par bataillons déployés, en avant des fours à chaux, sa gauche touchant à la route de Sainte-Barbe. Le 65e est établi perpendiculairement à cette même route.

Les trois batteries divisionnaires (8e, 9e et 10e du 1er d'artillerie) ont pris position en avant du fort Saint-Julien : la batterie Guérin (8e) à droite de la route de Bouzonville; la batterie Baritot (9e), face à Villers-l'Orme; la batterie Desveaux (10e — canons à balles) va prendre position à côté de la batterie Baritot.

La réserve d'artillerie du 4e corps (11e et 12e batteries du 1er d'artillerie; 6e et 9e du 8e; 5e et 6e du 17e) est partie, à cinq heures du matin, suivant le mouvement du 4e corps. Les bagages sont laissés au Polygone. Les six batteries passent la journée à droite du fort Saint-Julien.

La division de cavalerie du 4e corps a reçu, le 25 au soir, son ordre de départ. L'armée doit prendre les armes à deux heures du matin, et passer la Moselle. L'allégresse est générale. On n'entend que ces mots : « On va percer! On va percer! »

La division part au petit jour, sous les ordres du général de Gondrecourt; le colonel d'état-major Campenon commande la brigade légère (2e et 7e hussards).

La matinée est brumeuse et triste. Interminable passage de la Moselle sur deux ponts de bateaux. On traverse enfin l'île de Chambière. Il est déjà midi, quand la division de cavalerie, avec ses deux batteries divisionnaires (5e et 6e du 17e d'artillerie) prend position, en première ligne, sur le plateau, en avant du fort Saint-Julien, entre le village de Mey et le château de Grimont.

6e CORPS. — A trois heures du matin, le 3e chasseurs à cheval, appuyé par le 9e de ligne, est envoyé du côté de la route de Thionville, rive gauche de la Moselle. Il disperse en tirailleurs plusieurs pelotons entre le village de Woippy, le château de Ladonchamps et la ferme de Thury jusqu'à la Moselle.

Pendant ce temps, le 6e corps se met en mouvement et passe

Digitized by Google

la Moselle sur les deux ponts de bateaux de l'île Chambière.

Division Tixier. — A quatre heures du matin, les troupes de la 1re division du 6e corps sont prévenues de faire le café et de se tenir prêtes à partir. A cinq heures, on est sous les armes. On part à six heures et demie pour franchir la Moselle. Arrivée sur la rive droite, la division prend la route de Bouzonville par Kédange, qui se dirige au nord-est et presque parallèlement à la Moselle. Les régiments traversent le village de Saint-Julien et passent sous le fort de ce nom, en le laissant à droite. A la ferme de Châtillon, on fait une halte d'une demi-heure environ, puis, passant par le château de Grimont, la division Tixier prend la route de Bouzonville par Burtoncourt et se forme en bataille, face au nord-est.

Le 9e bataillon de chasseurs à pied est établi à quinze cents mètres en avant du château de Grimont. Le 4e de ligne s'est formé en bataille en avant de la lisière nord-est du bois de Grimont, perpendiculairement à la route de Bouzonville. Le 10e de ligne, sous les ordres du commandant Morin, est formé, à quelques centaines de mètres du château de Grimont, par bataillon en colonne, par division à demi distance, à intervalle de déploiement, sur le chemin allant à Sainte-Barbe, sa gauche appuyée au bois et ayant devant lui le 4e de ligne déployé, face au village de Villers-l'Orme. Vers onze heures cet ordre de bataille est modifié et la 1re brigade va prendre position un peu au delà du bois de Grimont, face au village de Vany. En seconde ligne se trouvent le 12e et le 100e de ligne.

Au commencement de la journée, vers neuf heures et demie, les trois compagnies de gauche du 1er bataillon du 4e de ligne sont envoyées en avant du front de bataille, dans le bois qui précède d'environ trois cents mètres la ligne du 10e régiment d'infanterie et qui s'adosse au village de Chieulles. A onze heures, ces trois compagnies sont relevées par trois compagnies du 10e de ligne et rejoignent leur bataillon.

Les francs-tireurs du 4e de ligne sont à six cents mètres en avant de leur régiment sur la lisière du bois, qui s'étend vers Villers-l'Orme. Ils détachent en avant de petits groupes d'éclaireurs, qui vont en rampant jusqu'à Villers même. L'un d'eux tue deux vedettes prussiennes ; les autres font fuir par leurs feux plusieurs pelotons de cavalerie. A midi, l'on fait le café et l'on bivouaque ainsi jusqu'au soir, sur la ligne de bataille, sans qu'aucun ordre soit donné pour prendre un repos bien nécessaire. La compagnie de francs-tireurs du 10e de ligne, déployée à quelques centaines de mètres en avant de son régiment, échange quelques coups de fusil sans résultat avec les

Digitized by Google

avant-postes ennemis. Les Allemands se montrent le moins possible.

Dans cet engagement de tirailleurs, seul des régiments de la 1re division, le 12e de ligne perd un homme tué et un caporal blessé.

La division Lafont de Villiers prend position à midi, sous le fort Saint-Julien, dans l'ordre suivant : La 1re brigade (général Becquet de Sonnay) à la droite de la route de Bouzonville, le 75e de ligne en avant du bois de Grimont, face à Malroy ; à sa gauche le 91e de ligne. La 2e brigade a pris position à gauche de la même route, le 93e devant la ferme de Châtillon ; le 94e, en seconde ligne, a été placé dans les tranchées-abris creusées à gauche de cette ferme.

Les trois batteries divisionnaires (5e, 6e et 7e du 14e d'artillerie) ont pris position entre la route de Bouzonville et le bois de Grimont.

Dans la journée, les quatre compagnies de partisans de la division Lafont de Villiers, appuyées par le 3e bataillon du 94e de ligne, poussent une reconnaissance à travers les vignobles, qui s'étendent en avant de Malroy. La compagnie de partisans du 75e de ligne est déployée en tirailleurs, le long des coteaux qui bordent la Moselle. Arrivés en face de ce village qui est fortement occupé par l'ennemi, les partisans engagent une violente fusillade avec les Allemands. Cette mousqueterie dure de une heure à trois heures de l'après-midi; les Prussiens essaient de refouler leurs adversaires, qui sont bien postés dans les vignes; aussi sont-ils obligés de se retirer dans leurs tranchées, devant la fusillade des partisans de la 3e division, et après avoir éprouvé des pertes sérieuses. Seule, la compagnie de partisans du 75e de ligne a perdu sept hommes, dont un sergent tué.

Division Levassor-Sorval. — Le 25e de ligne prend position sur la gauche d'un bois, qui se trouve en avant du château de Grimont. Le régiment, prolongeant ensuite le bois, s'étend sur la droite, finit par en faire le tour, passe au château de Grimont et revient derrière le bois, après avoir tourné autour. Le 26e de ligne prend position, sans bouger, en arrière du bois de Grimont.

Le 28e de ligne se déploie à droite et à gauche de la route de Thionville; le 70e, placé en avant de la ferme de Châtillon, occupe l'espace compris entre la route et la Moselle.

L'artillerie divisionnaire, composée de la 12e batterie du 8e d'artillerie et des 7e et 8e batteries du 18e, a suivi le mouvement des troupes et reste tout le jour en bataille sur le glacis du fort Saint-Julien, sans tirer un seul obus.

Digitized by Google

La division de cavalerie du Barail (2e et 10e chasseurs à cheval, 2e chasseurs d'Afrique), suivant la trace du 6e corps, escalade, par la route de Bouzonville, les hauteurs de Saint-Julien; ses deux batteries à cheval l'accompagnent. Cette division essaye de se déployer à l'avant-garde vers Chieulles; mais les batteries prussiennes, se mettant à tonner à Malroy, l'obligent à s'arrêter. En cet endroit, les escadrons se trouvant trop exposés en pure perte, sans espoir de rendre service, puisque aucune troupe ennemie ne se montre et qu'on n'a en face que des retranchements, on poste toute cette cavalerie derrière le bois de Grimont, dès neuf heures du matin.

Après avoir servi à dissimuler à l'ennemi le mouvement de passage du 6e corps sur la rive droite de la Moselle, le 3e chasseurs à cheval traverse lui-même l'île Chambière à midi et vient se placer en avant du fort Saint-Julien.

Le 9e de ligne, qui a coopéré aux premiers mouvements du 3e chasseurs à cheval, s'est mis également en marche avec ce régiment à la suite du 6e corps pour passer la Moselle et prend position assez tard derrière le bois attenant au château de Grimont. Ce même jour, le commandant Horcat du 94e est nommé lieutenant-colonel du 9e de ligne.

La Garde impériale, dès cinq heures du matin, est prête à se mettre en marche. La plus vive gaieté règne dans les rangs, en prévision des futurs evénements de la journée. Le temps est couvert et un peu menaçant. Le général Bourbaki fait donner l'ordre aux troupes de préparer le café, dès qu'elles seront arrivées en position, mais de ne pas dresser les tentes ; les chevaux resteront sellés; on pourra en débrider la moitié seulement à la fois. Les troupes sont pourvues de vivres jusqu'au 28 août inclusivement; elles iront à Metz chercher d'autres vivres, dès que les rues ne seront plus encombrées.

Les voitures du train emportent avec elles : — un jour de lard, — un jour trois quarts de biscuit, — huit jours de vivres de campagne, — un jour d'eau-de-vie et un jour d'avoine.

Le général Bourbaki, à défaut de voitures disponibles (chaque régiment ne possède plus maintenant que huit voitures au lieu de onze), prescrit de mettre seize cacolets à la disposition de chacune des divisions d'infanterie, pour porter les sacs des hommes fatigués.

Le départ des corps appelés à franchir les ponts avant la garde, est considérablement retardé. On ignore si la cause de ce retard est imputable au maréchal Canrobert et au général de Ladmirault; elle pourrait bien l'être à l'heure à laquelle les ordres ont été donnés.

Digitized by Google

Il faut que Bazaine sache exiger l'exécution rigoureuse de ses volontés; mais encore faut-il que ses volontés soient exécutables et il ne doit rien négliger pour les rendre telles. On prévient le général Bourbaki que les 4e et 6e corps comptent retirer leurs grand'gardes, dès qu'ils auront passé les ponts de Chambière, au lieu d'attendre pour cela que toute la garde les ait franchis. L'ordre donné cependant est clair, mais il aurait dû être explicite.

Avant la mise en route des troupes, le commandant de la garde et son état-major se rendent près des ponts, afin d'y attendre les têtes de colonne.

On remarque avec étonnement que deux ponts seulement ont été établis. Celui d'amont est un pont de bateaux propre au passage de troupes de toutes armes; celui d'aval, distant de cinquante mètres environ du premier, est un pont de chevalets sur lequel l'infanterie et la cavalerie seules peuvent passer.

Un officier de l'état-major général de la garde, envoyé en reconnaissance, vient rendre compte au général Bourbaki que les deux autres ponts (ceux du bras droit) sont disposés de telle sorte que la colonne d'artillerie est obligée de se croiser avec celle d'infanterie et de cavalerie, pour prendre à la sortie leurs chemins respectifs.

C'est là un des points sur lesquels on devrait bien fixer l'attention des officiers appelés à combiner des mouvements de troupes et à rédiger les ordres qui y sont relatifs. Il faut que, pendant leur trajet, comme au début, comme à la fin, les diverses colonnes soient toujours tenues du même côté les unes par rapport aux autres. Les croisements causent des ennuis, des conflits, des embarras, des retards de toute sorte. Il convient de les éviter à tout prix.

Le service des ponts de Chambière est très mal fait. A part cinq ou six artilleurs, qui se tiennent à l'entrée et à la sortie, on ne voit que deux gardes d'artillerie et un gendarme ; pas de personnel pour les réparations ; pas de personnel pour veiller à l'ordre du passage. Ne serait-ce pas le cas ou jamais de faire monter à cheval les officiers de l'état-major général de l'armée, au lieu de les mettre en mouvement pour porter une lettre ou pour demander des renseignements insignifiants, comme cela se passe ordinairement.

Un officier de l'état-major général, bien au courant des ordres donnés, en connaissant l'esprit et la lettre, ayant le caractère de délégué de l'unique chef de l'armée, peut seul parer à tout, empêcher le désordre, les retards qui se produisent, s'opposer au passage des bagages, si l'ordre en est donné, à l'interversion des

Digitized by Google

tours de passage des troupes, modifier partiellement cet ordre, si telle circonstance fait que la mesure soit avantageuse, par exemple quand les troupes qui doivent passer sont en retard et qu'il s'en trouve d'autres dans le voisinage, prêtes à passer, empêcher les troupes de s'arrêter au delà des ponts, d'y stationner en obstruant le passage.

Le 26, par suite de l'absence de tout officier de l'état-major général, ces divers inconvénients se présentent. Des bagages sont passés avant des troupes d'artillerie, et, quand le général Bourbaki envoie un officier de son état-major pour faire cesser cet état de chose, le *gendarme*, préposé à la surveillance des ponts, déclare qu'il agit d'après les ordres formels de son commandant de corps d'armée à lui transmis par le prévôt du corps.

Quand donc le chef d'état-major général comprendra-t-il qu'on n'a rien fait, tant qu'on s'est contenté de donner des ordres, de couvrir d'écritures de nombreuses feuilles de papier et qu'on ne surveille pas l'exécution ponctuelle de ces mêmes ordres ?

Après avoir mangé sur le pouce une partie de l'approvisionnement d'une sacoche, emportée sur un cheval de main faute de bagages, en attendant patiemment leur tour de passage, les officiers de l'état-major de la garde constatent que le pont d'aval est entièrement libre et qu'il n'y a ni infanterie, ni cavalerie dans le voisinage. Ces officiers montent alors à cheval, le général Bourbaki envoie l'un d'entre eux à la division des grenadiers et des zouaves du général Picard, appelée à prendre la tête de la colonne.

Au bout de quelques instants, le général Bourbaki rencontre, dans le voisinage de la gare de Thionville, le maréchal Bazaine suivi des cinquante et quelques officiers de l'état-major général, qui rendraient bien plus de services, en se trouvant au débouché des ponts et des routes, qu'en accompagnant le maréchal et formant ainsi une escorte inutile. Le maréchal prévient le général Bourbaki qu'il réunira les commandants de corps d'armée à son quartier général de Saint-Julien, dès leur arrivée.

Il est alors environ midi. L'état-major de la garde a quitté le maréchal depuis dix minutes à peine, lorsque le capitaine Lemoine, de l'état-major général, vient prévenir le général Bourbaki de ne pas continuer son mouvement, si les troupes n'ont pas encore passé le pont et d'attendre de nouveaux ordres.

Le général Bourbaki manifeste son étonnement à l'officier, en lui disant: « De nouveaux ordres ? Et si je n'en reçois pas? » Tout ceci est singulier. La pluie qui a commencé à tomber vers onze heures et demie dispose peu à la gaieté ; les retards éprou-

Digitized by Google

vés, les paroles du maréchal, tout est de nature à attrister. Le général Bourbaki prend le parti d'entrer dans Metz par la porte de France et de gagner le manège du fort Moselle, où lui et ses officiers se mettent à l'abri et prennent quelque repos, en se couchant sur des sacs d'avoine dont ce bâtiment est rempli.

Le général Bourbaki dit au commandant Leperche : « Voici de mauvais présages ; le maréchal Bazaine réunit les commandants de corps d'armée, il me fait dire de ne plus bouger, si je n'ai pas engagé ma tête de colonne. Avez-vous remarqué comme tout le monde paraissait triste dans cet état-major général? Le colonel Lewal, en particulier, avait le visage atterré. Je crains que le maréchal n'ait de mauvaises nouvelles à nous annoncer, par exemple, un insuccès de Mac-Mahon ou quelque autre déboire. »

Le commandant répond que cela lui paraît improbable ; que le maréchal de Mac-Mahon saura être prudent, ne pas accepter la lutte avec des forces trop supérieures en nombre, mais qu'il avoue ne rien comprendre à ce qui se passe.

Le général Bourbaki et son état-major ne tardent pas à reprendre leur route, en passant par le pont de Thionville, longent le quartier d'artillerie et les remparts, puis, passant par la porte des Allemands et la gorge du fort Bellecroix, gagnent la route de Saint-Julien. Sur la plus grande partie du parcours, ils ont trouvé des embarras considérables de bagages, de voitures de toute sorte, de troupes d'administration ou autres en mouvement, puis des bagages du 3e corps allant en sens inverse des autres, ce qui complique au possible les mouvements et produit des enchevêtrements déplorables.

On cherche en vain le maréchal Bazaine à Saint-Julien : comme toujours il a changé d'avis, et chemin faisant, le général Bourbaki apprend que le commandant en chef se trouve au château de Grimont. Le temps est devenu affreux ; une pluie torrentielle inonde la vallée de la Moselle et est accompagnée d'un vent à tout rompre. Le général Bourbaki est fort surpris en constatant que l'emplacement réservé à la garde, en arrière de la ferme de Châtillon et entre le fort Saint-Julien et le bois de Grimont, est occupé par d'autres troupes. Cette inexécution des ordres donnés cause un certain désagrément au général et constitue pour son état-major un mauvais présage.

Cependant l'infanterie de la garde a été obligée de subir dans sa marche des retards considérables. Le réveil a été sonné dans ses campements dès trois heures du matin, ordre a été donné de se tenir prêt à partir à cinq heures, mais la 2e division (zouaves et grenadiers) qui marche en tête, ne peut commencer

Digitized by Google

son mouvement que vers midi, par une pluie battante. Les six batteries des deux divisions prennent place entre les deux brigades de la 2e division.

Remarquons ici que, ne profitant nullement de ce qui s'est passé précédemment, les ordres ont encore été donnés, le 26, de manière à déranger les troupes neuf heures trop tôt; ce qui fait qu'avant de partir les hommes sont très fatigués et trempés par la pluie, dont ils n'ont pu se garantir, les tentes étant levées.

Par suite de l'encombrement résulant surtout du petit nombre de ponts jetés sur la Moselle et du manque d'ordre de direction, la tête de la division Picard (zouaves et grenadiers) ne pourra déboucher sur le plateau de Saint-Julien, que vers quatre heures du soir.

La cavalerie de la garde, de son côté, a levé son camp, avant le jour, à deux heures du matin; on selle les chevaux, on se met en selle. La division de cavalerie de la garde est massée contre les ambulances de l'île Chambière, la division de cavalerie de réserve du général de Forton se range non loin de là sous de hauts platanes et peupliers. L'armée entière, infanterie, artillerie et cavalerie, défile devant ces deux divisions Desvaux et de Forton, depuis le point du jour, et passe les deux bras de la Moselle sur deux ponts de bateaux : toutes ces troupes vont prendre leurs positions de combat sur les hauteurs de Saint-Julien et de Queuleu.

La réserve générale d'artillerie a suivi le mouvement de l'armée et est venue se mettre en bataille sur les glacis du fort Saint-Julien.

Digitized by Google

En observation.

CHAPITRE VI

L'orage — La retraite

Encombrement des troupes sur le plateau de Saint-Julien. — Les positions ennemies. — Routes encombrées. — Marche du 2e corps. — Occupation de Nouilly et de Noisseville par le 3e corps. — Retraite des avant-postes ennemis. — On attend. — Les rangs sont rompus. — Préparation du café. — La bourrasque de midi. — La pluie persiste. — Nos soldats sous la pluie. — On attend vainement le signal de l'action. — Démarche des généraux Coffinières et Soleille auprès de Bazaine. — Le prétexte de retraite trouvé. — Bazaine quitte le Ban-Saint-Martin. — Son état-major. — Son arrivée au château de Grimont. — Convocation du conseil de guerre. — Aspect des abords du château de Grimont. — Les états-majors. — Une réponse typique. — Bazaine ouvre le conseil. — Ses déclarations. — Déclarations mensongères. — Le général Soleille insiste pour rester à Metz. — Avis identique du général Coffinières. — Le général Frossard. — Les maréchaux Canrobert et Lebœuf. — On ne parle pas de l'armée de Châlons. — Avis émis par les commandants de corps d'ar-

Digitized by Google

mée d'attendre sous Metz.— Une funeste décision. — Arrivée de Bourbaki. — Son caractère chevaleresque. — Nouvelle séance. — Avis de Bourbaki qu'il faut percer à tout prix. — Le commandant de la garde se range à l'avis exprimé par les autres chefs de corps. — Bourbaki quitte la séance et donne l'ordre de la retraite à la garde. — Résolutions prises à cette conférence. — Excuse inadmisible du mauvais temps. — Un ordre significatif. — La dépêche de Bazaine du 26 août. — Ordre de retraite. — Le général Picard reçoit l'ordre de rétrograder. — Les soldats dans la boue. — La retraite sur la rampe de Saint-Julien. — Incendie de la ferme de Saint-Ladre. — Retraite de la division Vergé. — Retraite des divisions du 3e corps. — Le général Metman et son état-major, pendant la pluie, au moulin de Goupillon. — Les pommes de terre et le pain enlevés aux Prussiens. — Autour du feu. — Retraite du 4e corps. — Passage de la Moselle. Le 64e de ligne reçoit l'ordre d'attaquer Peltre. — Contre-ordre. — La division de cavalerie de Gondrecourt sous la pluie. — Les marmitons de Bazaine. — La retraite à travers Metz. — Destruction des villas de la banlieue de Metz. — Marche du 6e corps dans la nuit. — Les à-coups. — Confusion extrême. — Débandade des troupes. — Retraite de la garde sous la pluie. — Le pain détrempé sur les sacs et perdu. — Retour à la Ronde. — Une nuit glaciale. — Le 2e escadron des guides à Woippy. — Une singulière position. — Inaction de la cavalerie. — Remarque de M. Vandevelde. — Douleur des habitants de Metz. — La journée des *Pas-Perdus* ou des *Dupes*. — Trahison !

— L'armée, cependant, a fini par se masser entre les forts de Queuleu, Saint-Julien et la ferme de Châtillon. Les divisions sont déployées et peuvent ouvrir le feu, en poussant quelque peu leurs avant-postes. Notre ligne de bataille est alors très visible à l'ennemi qui, de l'autre côté du ravin de Lauvallier, peut très bien se rendre compte de notre position. On est en face de Servigny, où l'on aperçoit des batteries prussiennes et derrière lequel on distingue, de temps à autre, le clocher de Sainte-Barbe à travers les éclaircies du brouillard.

D'après les dispositions que nous avons fait connaître, Bazaine a accumulé toutes les réserves sur un seul point, le plateau de Saint-Julien et autour de ce fort, au lieu de prendre une position qui eût pu lui permettre de se développer. Or, comme il n'y a qu'une seule route qui conduise directement des ponts sur le plateau, et qu'on a négligé d'indiquer aux soldats les autres voies parallèles qu'ils auraient pu suivre, il en résulte un énorme encombrement sur la même direction. La marche est tellement lente, que les premières troupes des 4e et 6e corps ainsi que de la garde, ne se sont pas trouvées en position avant dix heures du matin, sauf les 2e et 3e corps; et ce mouvement qu'on espérait terminer à midi, continuera encore à trois heures, à

Digitized by Google

l'issue du conseil de guerre, au moment où l'ordre sera donné de retourner dans les bivouacs.

Les premières troupes, cependant, qui ont pris position, paraissent s'engager avec résolution.

Le 2e corps, commandé par le général Frossard, s'est mis en marche à trois heures du matin et s'est trouvé à six heures sur les positions, qui lui ont été indiquées en deuxième ligne, derrière le 3e corps. Sans perdre de temps, le général Frossard a occupé le village de Colombey, d'où il a délogé les avant-postes ennemis.

Enfin vers dix heures, l'ordre arrive au 3e corps, qui vient de prendre position en avant du 2e, de se porter en avant, sur la route de Sainte-Barbe. Les bois sont occupés par les Prussiens; après quelques coups de fusil échangés entre nos tirailleurs et les avant-postes ennemis, les troupes du maréchal Lebœuf s'emparent de Noisseville, sans coup férir. Quelques détonations partent alors de Servigny; on croit voir là le prélude d'une action générale; puis tout rentre dans le silence. On peut juger, à ce propos, combien les chefs allemands mettent de soin dans leur service : leurs pièces sont si bien pointées, que les obus arrivent juste aux points difficiles à traverser, même quand ces points sont cachés par des maisons ou des plis de terrain : c'est matière à réflexion pour nos officiers, qui n'ont pas de cartes.

Les avant-postes ennemis se sont retirés dans les villages et derrière leurs batteries; ils viennent de donner l'éveil. Les Allemands, qui, des hauteurs de la rive gauche de la Moselle, ont suivi tous nos mouvements, se portent, en toute hâte, au point menacé et se préparent à l'attaque. Le gros de leurs forces est encore massé sur les plateaux de l'Orne, en sorte qu'il n'y a devant nous qu'un simple cordon de troupes, qu'on traverserait sans difficulté.

C'est ainsi que les avant-postes du 3e corps, comme nous venons de le raconter, qui ont été portés un peu en avant, n'ont trouvé personne à Nouilly, à Noisseville, à Colombey, positions dont la prise devra nous coûter tant de sang, quelques jours après.

Mais nous, que faisons nous après l'occupation de ces premières positions?

Dès que la ligne de bataille s'est avancée sur ces positions des troupes allemandes, le mouvement s'est brusquement arrêté.

Chaque général a dérobé ses colonnes à la vue des artilleurs prussiens et attend. La situation paraît bonne et favorable à

Digitized by Google

notre marche en avant, mais le sol commence à être détrempé. Depuis le matin, plusieurs averses sont tombées.

Néanmoins le temps est beau, et on ne s'explique pas pourquoi ce mouvement, commencé si bien, n'aboutit qu'à une halte oisive.

Une heure, deux heures se passent : qu'attend-on? Aucun ordre de Bazaine n'arrive, aucune nouvelle ne circule, on fait cependant des conjectures: les plus tristes soupçons sont éveillés. On ne doute plus de l'avortement de la tentative de sortie, quand, pour faire prendre patience aux troupiers, on les autorise à faire le café. Les rangs sont rompus, les fusils et les sacs déposés à terre; on va chercher du bois et de l'eau. Un bon nombre de soldats allument leurs pipes, mettent les mains dans leurs poches et, groupés autour du feu qui flambe sous les marmites, s'interrogent les uns les autres.

Certains amateurs cherchent des reliques du combat livré le 14. On dirait une halte pendant les grandes manœuvres du camp de Châlons.

L'armée tout entière n'offre bientôt plus qu'une immense foule en désordre. Les officiers, découragés eux-mêmes, font peu de chose pour éviter cette confusion. Cependant d'énormes feux pétillent, la fumée du bois vert monte dans le ciel en larges panaches, qui ne laissent aucun doute à l'ennemi sur la position et le nombre de nos différents corps.

Tel est au milieu d'une guerre périlleuse, acharnée, le maintien de l'armée française devant d'implacables ennemis.

Vers midi, une violente bourrasque suivie d'une pluie torrentielle, s'abat sur le plateau de Saint-Julien; au bout d'une heure, elle cesse et le soleil reparaît dans tout son éclat. Un quart d'heure plus tard, nouvelle bourrasque : cette fois, la pluie persiste avec une extrême violence et inonde la campagne.

Nos pauvres soldats, qui ont plié leurs tentes dès le matin, restent pendant quinze heures, debout derrière les faisceaux, sous ces averses et se morfondent, prêtant l'oreille aux rares coups de fusil, qui retentissent, çà et là, dans les champs, souhaitant bonne portée au trop petit nombre d'obus que les forts d'alentour envoient par-dessus leurs têtes, à l'ennemi, caché derrière ses parapets. Tous ces braves gens sont furieux et disent qu'ils préféreraient cogner pour se réchauffer. Sous ce déluge, on allume laborieusement quelques petits feux et nos soldats restent là, accroupis mélancoliquement dans la boue autour de ces misérables foyers. On est déjà bien loin de la joie et de l'espérance du matin.

L'armée attend en vain le signal de l'action. Malheureuse-

Digitized by Google

ment on restera jusqu'au soir sur le qui-vive, à la merci des ondées.

Pendant que nos pauvres troupiers débouchaient vers dix heures du matin sur le plateau de Saint-Julien, le traître Bazaine se livrait à une douce nonchalance dans sa villa du Ban-Saint-Martin. Déjà dans la matinée, les généraux Soleille et Coffinières sont revenus au quartier général et ont présenté au maréchal une note signée par eux et par une troisième personne, où ils protestent d'avance contre toute résolution d'abandonner Metz. S'il persiste dans son opinion, ils déclarent lui laisser toute la responsabilité des malheurs qui pourront survenir.

Étrange démarche, puisqu'en réalité, ils sont d'accord. Elle ne paraît pas suffisante, et, un peu plus tard, quand toutes les troupes marchent déjà vers l'ennemi, le général Coffinières se présente encore une fois devant le maréchal Bazaine et réitère ses objurgations de la veille.

Bien que le maréchal ait formé, depuis le 16, au plus tard, le projet de ne pas quitter la ville et n'ait pas même le désir de combattre ce jour-là, il paraît enfin céder aux arguments de son prétendu contradicteur. Il décide qu'il en appellera à un conseil de guerre, qui examinera la question et certain d'avance que son opinion prévaudra, il contremande dès huit heures du matin les mesures, qui lui sont personnelles, maintient la garde de son quartier général, fait abandonner le chargement de ses bagages et annonce à son entourage qu'il reviendra au Ban-Saint-Martin.

Cependant, il faut un prétexte pour assembler ce conseil de guerre et ordonner à notre vaillante armée de battre en retraite. Tout à coup, il aperçoit les nuages qu'un vent de sud-ouest amène en masses obscures. Enfin la pluie tombe, augmente, inonde la campagne ; c'est une averse, une bourrasque, une tempête. Le maréchal va donc avoir un prétexte pour ne pas se battre.

A onze heures et demie, le commandant en chef de l'armée du Rhin monte à cheval, suivi de tout son état-major et escorté seulement d'un maréchal des logis et de quelques cavaliers du 1er escadron du 2e chasseurs à cheval. Au moment où il passe la Moselle avec son cortège, des torrents d'eau fondent sur la troupe galonnée ; elle monte lentement vers les hauteurs de Saint-Julien. Que va-t-elle y faire ? Elle les traverse, pour se rendre, au pied du fort, dans le château de Grimont, où le maréchal a convoqué un grand conseil de guerre et qui est soigneusement gardé par le 60e de ligne.

Digitized by Google

Néanmoins, les graves propos tenus par le maréchal Bazaine à son entourage dans la matinée, se sont déjà répandus dans l'armée. Les esprits perspicaces, qui les soupçonnent déjà, veulent en douter encore ; mais les mesures mêmes prises pour l'attaque indiquent l'intention de ne rien faire ou au moins l'irrésolution.

Les yeux sont fixés sur la route que doivent suivre Bazaine et son état-major pour se rendre sur le champ de l'action ; les heures s'écoulent sans qu'on voie rien venir. Enfin, un long murmure se fait entendre, répété de colonne en colonne, quand on aperçoit le maréchal gravir les hauteurs de Saint-Julien, pour se diriger vers le château de Grimont. Il est midi.

Bazaine a donné rendez-vous, en cet endroit, aux commandants des corps d'armée et aux chefs de service. Ceux-ci arrivent successivement, à l'exception du général Bourbaki, qui préside en ce moment au passage de la garde. On ne l'attend pas et la séance commence.

La scène est étrange et présente un aspect fatal avec ce château isolé de Grimont, défoncé, déchiqueté et déjà mis en état de défense ; les volets sont fermés ; les murs des jardins sont couronnés de sacs à terre et crénelés ; les fenêtres sont également remplies de ces sacs jusqu'à la hauteur nécessaire ; des tranchées sont faites autour du château ; le magnifique bois de Grimont est rasé en avant de cette construction ; tous les arbres sont abattus sur une assez grande étendue. Il ne reste plus rien, en un mot, de cette charmante propriété.

Une foule d'officiers silencieux, serrés les uns contre les autres et tournant le dos à l'ouragan, stationnent aux abords, attendant leurs chefs.

Rien de plus triste que ces chefs de corps insouciants ou découragés ; ces états-majors inquiets et défaits, errant dans les salles basses ou campés dans les cuisines.

Pendant que le conseil est tenu, quelques coups de fusil sont échangés entre nos avant-postes et les tirailleurs ennemis. Rien de sérieux ne semble devoir être tenté de part et d'autre.

Le résultat de cette fameuse conférence va être ce que Bazaine en attend : l'ajournement de toute opération décisive ; en la provoquant, Bazaine n'a qu'un but : paraître céder aux instances de ses chefs de corps, pour attendre la solution des événements militaires qui se passent à l'intérieur. Napoléon Ier l'a dit avec raison :

« Les conseils de guerre, en pareille circonstance, ne servent qu'à faire prévaloir l'opinion la plus pusillanime. »

Avant de continuer le récit de ce conseil de guerre, citons, en

Digitized by Google

passant, un mot qui donnera une idée de l'état de certains esprits.

Pendant que l'état-major du général Bourbaki se trouvait dans le jardin du château de Grimont, le commandant Leperche demanda à un officier de l'état-major général de l'armée pourquoi les 3e, 4e et 6e corps n'avaient pas occupé les emplacements, qui leur avaient été affectés par l'ordre de mouvement, emplacements qui se trouvaient de dix-huit cents à deux mille mètres environ de ceux sur lesquels ces corps s'étaient arrêtés.

« C'est sans doute, répondit le plus sérieusement du monde cet officier, parce que ces positions sont occupées par l'ennemi et qu'il faudrait alors donner l'ordre de les attaquer ! » Si les raisons de ce genre ont cours à l'état-major général, il faudra renoncer à exécuter tout mouvement ou bien demander un laissez-passer aux Prussiens chaque fois qu'on éprouvera quelque velléité de locomotion!

Cependant le conseil de guerre est commencé. Bazaine expose la situation, le projet qu'il a eu de rompre les lignes d'investissement, mais que l'orage qui vient d'éclater, avec une extrême violence, force momentanément à abandonner. Il annonce à ses lieutenants qu'il a profité de cette circonstance pour les conseiller relativement à une communication qu'il a reçue le matin même des généraux Soleille et Coffinières; mais il ne dit pas un mot du rapport que le commandant de l'artillerie lui a adressé le 22, pour constater l'abondance des munitions, il ne dit pas un mot de la dépêche de Mac-Mahon reçue par lui le 23.

Ainsi, quand la France s'épuise dans le but de le secourir, de le dégager, quand il a provoqué lui-même ce périlleux et suprême effort en annonçant au maréchal de Mac-Mahon un dessein fictif, quand il a la certitude que le second ban de nos troupes marche vers le nord, poursuivi par deux grandes armées, c'est-à-dire se traîne vers la ruine, la défaite et la captivité, uniquement afin de lui venir en aide, quand la nation haletante et frémissante cherche à prévoir, si enfin on lui rendra une liberté dont il ne veut pas, il annonce tranquillement son projet de rester immobile et cache à ses subordonnés la position tragique où sa duplicité entraîne l'armée de Châlons.

« Mon intention, ajoute Bazaine, dans ce conseil de guerre de Grimont, était de quitter Metz, de percer la ligne ennemie et de gagner Château-Salins. Afin de tromper l'ennemi, j'ai massé le gros de l'armée du côté opposé, me proposant de ne laisser ensuite qu'un rideau, derrière lequel toutes les troupes auraient opéré le mouvement leur permettant de se porter sur Château-

Digitized by Google

Salins, mais que ce parti lui a paru si grave dans les circonstances actuelles, qu'il n'a pu en dormir toute la nuit et qu'il a cru devoir provoquer les observations des commandants de corps d'armée et des chefs de service et leur demander leur avis. »

Sur l'invitation du maréchal, le général Soleille prend le premier la parole :

« La situation actuelle de l'armée du Rhin, dit-il, est analogue à celle de l'armée française en 1814. A cette époque, en effet, l'armée alliée avait dépassé Verdun et marchait sur Paris, comme le fait aujourd'hui l'armée allemande.

« L'empereur Napoléon Ier eut la pensée de réunir les garnisons des places du nord, de se jeter sur la frontière, sur les communications de l'ennemi, pendant que l'armée envahissante irait se heurter contre les travaux de défense, qu'il avait ordonné d'exécuter autour de Paris.

« Mais Paris n'était pas fortifié, les places du nord étaient d'ailleurs dégarnies de troupes; le plan de l'Empereur ne put être réalisé.

« Aujourd'hui l'ensemble de ce plan d'opération est très exécutable. Paris est pourvu d'une double enceinte de forts détachés et de fronts bastionnés, et la présence de l'armée du Rhin, sous les murs de Metz, à la frontière, on peut le dire, précisément à portée des communications de l'armée prussienne, doit singulièrement inquiéter l'ennemi.

« L'armée du Rhin a donc un rôle immense à jouer, et ce rôle, militaire aujourd'hui, peut devenir et deviendra, certainement, politique. Metz est, en effet, non seulement une grande place de guerre, mais aussi et surtout la capitale de la Lorraine. En admettant une série de revers pour nos armes et l'obligation pour le gouvernement de traiter avec la Prusse, la possession de Metz, la présence de l'armée dans le camp retranché que nous occupons, pèserait d'un poids immense dans les décisions à intervenir et sauvegarderait vraisemblablement à la France la possession de la Lorraine.

« Il ne faut pas se dissimuler, en outre, que l'armée n'a de munitions d'artillerie que pour une bataille et qu'il est impossible de la réapprovisionner avec les ressources de la place. Risquer un combat pour percer les lignes ennemies et entreprendre une marche pour rallier Paris ou tout autre point, cè serait s'exposer à user des munitions, à se trouver désarmé au milieu des armées prussiennes, qui s'acharneraient après nous comme une meute après un cerf et à compromettre le sort de cette armée.

Digitized by Google

« En restant, au contraire, dans les lignes que nous occupons, nous maintenons l'armée intacte avec tous ses moyens d'action, nous menaçons constamment les communications de l'armée ennemie, qui peut éprouver un échec et se trouver obligée à battre en retraite, ou à se replier sur sa ligne d'opérations.

« Nous pouvons changer en désastre un mouvement rétrograde des Prussiens et nous conservons au pays une garantie puissante dans tous les cas. L'armée ne restera pas inactive pour cela; elle pourra faire de fréquentes pointes sur le périmètre des lignes ennemies, qui n'a pas moins de cinquante à soixante kilomètres; elle frappera des coups sensibles, l'inquiétera et pourra même bouleverser ses travaux, couper ses convois et intercepter ses communications.

« Ces mouvements entretiendront son moral, la tiendront en haleine et seront même favorables à l'état sanitaire. »

Comment concilier ces appréciations avec les déclarations antérieures? Comment, par exemple, le général Soleille exprime-t-il un tel découragement, alors que le 22 il a fait connaître que l'armée est complètement réapprovisionnée? Entre le 22 et le 26, il ne s'est produit qu'un fait de nature à augmenter la confiance : la découverte toute fortuite de quatre millions de cartouches à la gare.

Cependant la conférence continue. On entend le général Coffinières. Ce dernier partage l'avis du général Soleille et déclare que la place et les forts ne sont pas dans un état défensif suffisant et ne pourraient supporter une attaque régulière qu'un nombre de jours fort limité, que l'armée doit rester sous Metz. Il indique les lignes qu'elle doit occuper sur les deux rives de la Moselle et les travaux qu'elle doit exécuter pour y être solidement établie.

A ces affirmations pessimistes, Bazaine ne songe pas, tant ces indications répondent à ses plus chers désirs, à opposer la parole du maréchal Lebœuf, qui a demandé à être chargé de la défense de Metz et a répondu, après un examen attentif, des fortifications et de la conservation de la ville.

Les déclarations si graves des généraux Soleille et Coffinières ne soulèvent pas une réclamation. Comment chercher à sortir, en effet, si l'on est exposé à manquer de munitions?

Le général Frossard, appelé à prendre la parole après le général Coffinières, se range à l'avis exprimé par le général Soleille.

« L'armée du Rhin, dit-il, par suite des événements accomplis, et il ne veut pas étendre cette opinion à l'armée entière, est bien plus propre à la défensive qu'à l'offensive.

« Il règne dans cette armée une sorte d'épuisement, pour ne

Digitized by Google

pas dire de découragement, qu'il est aisé de reconnaître, sauf dans le corps de la garde. »

Le maréchal Canrobert prend la parole après le commandant du 2e corps, et approuve entièrement la déclaration des généraux Soleille et Frossard, en ce qui concerne la nécessité de ne point compromettre l'armée par un mouvement offensif. Mais il y met une restriction.

« Le moral de l'armée, dit-il, ne sera maintenu, l'armée ne vivra, même moralement, qu'à la condition de ne point rester inerte. Frappons des coups de tous les côtés, donnons des coups de griffes partout et incessamment.

« Sortir de Metz pour s'allonger dans l'intérieur du pays avec ces colonnes immenses de bagages, de vivres, d'artillerie que nous entraînons à notre suite et sur une seule ligne, est chose impossible.

« La conclusion est qu'il faut rester sous Metz, fatiguer l'ennemi, le frapper partout et, si l'on se décide à sortir, laisser tous les *impedimenta*. »

S'il est incontestable que la déclaration Soleille sur l'état des munitions dût produire une forte impression sur les esprits, c'est surtout à l'égard du général de Ladmirault, qui s'exprime en ces termes :

« Il est impossible d'entreprendre une affaire de longue haleine, car, à la première journée, on sera usé faute de munitions. »

Le maréchal Lebœuf, qui prend la parole après lui, paraît surtout guidé par l'intérêt qu'il a à dégager sa responsabilité. Il expose tout d'abord, en termes très vifs, qu'il n'est pas responsable de la situation faite à l'armée du Rhin. Il a supporté jusqu'à ce jour le poids des accusations lancées contre son administration, mais il déclare qu'il n'a été ni consulté, ni écouté, lorsqu'il disait qu'un camp retranché comme Metz était uniquement fait pour permettre de constituer, à son abri, une armée forte et prête à répondre aux exigences d'une situation que pouvait créer l'initiative de l'ennemi. On ne l'a point consulté, on ne l'a point écouté, et la dissémination de l'armée sur la frontière n'est point son œuvre. Il voulait la concentrer, au début de la campagne, au lieu de la déployer, comme elle l'a été sur la frontière. »

Pas une fois le nom du maréchal de Mac-Mahon n'a été prononcé, pas un renseignement sur l'armée de Châlons n'a été transmis au conseil. Appelés à se prononcer sur des résolutions aussi graves, les chefs de corps manquent des éléments les plus importants. Si le maréchal Bazaine réclame vraiment un avis sérieux et motivé, il devrait mettre ses lieutenants en état

Digitized by Google

de prononcer en toute connaissance de cause, et, cependant, il ne leur dit pas un mot des nombreuses dépêches échangées, des engagements pris.

« A cette conférence, a déclaré dans l'enquête du procès de Trianon, le vaillant Canrobert, il ne fut pas question de l'armée du maréchal de Mac-Mahon; pour moi, cette armée n'existait pas. Si nous avions su que cette armée marchait vers nous, bien que convaincus que cette armée n'en fût pas une, nous aurions dit au commandant en chef : Marchons sur la tête, s'il le faut, mais marchons! »

« Il n'a été question, dit le maréchal Lebœuf, de l'armée que l'on était en train de constituer à Châlons que comme d'une éventualité grave, mais dans le présent oiseuse. Je crois que le 26, on a manqué une occasion favorable de sortir du camp retranché de Metz. »

Que conclure de ce silence sur les opérations de l'armée de Châlons, sinon que Bazaine n'avait d'autre but que la destruction de cette armée? Étrange conduite, à coup sûr! Car le règlement n'autorise pas le général en chef à s'abriter derrière les décisions d'un conseil de guerre; ce sont des avis qu'il reçoit, rien de plus, mais son pouvoir demeure entier, et entière aussi sa responsabilité.

Les commandants des corps d'armée et les chefs des armes spéciales, qui assistent à cette conférence de Grimont, dans les circonstances telles qu'on vient de les leur présenter, émettent, en conséquence, l'avis qu'il y a lieu de renoncer momentanément à toute entreprise et que l'armée doit rester sous Metz, parce que sa présence maintient devant cette place deux cent mille ennemis, qu'elle donne le temps à la France d'organiser la résistance, aux armées en formation de se constituer et qu'en cas de retraite de l'ennemi, elle le harcèlera, si elle ne peut lui infliger une défaite décisive. Quant à la ville de Metz, dit le procès-verbal de cette conférence rédigé par le général Boyer, elle a besoin de la présence de l'armée pour terminer les forts, leur armement, les défenses extérieures du corps de place, et il est reconnu que celle-ci ne peut tenir plus de quinze jours, sans la protection de l'armée.

Malheureusement, les autorités civiles et militaires de cette place n'ont pas pris de dispositions quand il en était temps encore, pour faire rentrer dans son enceinte toutes les ressources en vivres et en fourrages des cantons voisins et augmenter ainsi les approvisionnements en prévision d'un long blocus. Ces autorités n'ont pas fait non plus sortir de la ville les bouches inutiles, les étrangers qui peuvent être nuisibles par leurs rela-

Digitized by Google

tions nationales. Les sages dispositions prescrites par les règlements militaires sont négligées pour ne pas inquiéter la population.

Notre armée va donc se trouver réduite, dès le début, aux faibles approvisionnements des magasins de Metz et des villages sur lesquels elle étend son action.

Il est, en outre, convenu dans la réunion du 26 que, pour soutenir le moral des troupes, on fera des coups de main pour harceler l'ennemi et augmenter nos ressources.

Nous verrons par la suite, qu'au lieu de fatiguer l'ennemi par des sorties incessantes, l'armée n'opéra que les trois sorties de Servigny, de Peltre et de Ladonchamps et qu'elle se consuma dans l'oisiveté la plus complète. « Personne n'a cru qu'en restant sous Metz, a dit le général Frossard, il s'agissait d'une résolution définitive; si l'on nous avait dit : « Nous allons rentrer dans le camp retranché et nous n'en sortirons plus, » il se serait élevé assurément de nombreuses protestations.

Ainsi dans cette conférence de Grimont, nos généraux, sans le savoir, car on leur a caché la situation militaire de la France, décident que notre principale armée laissera deux cent quarante mille Germains envelopper, massacrer et faire prisonnières les troupes de Mac-Mahon. C'est donc pour cela qu'on concentre à Metz l'élite de nos régiments.

Il est deux heures. L'odieux programme vient d'être adopté, quand le général Bourbaki entre dans la pièce, où s'est réuni le conseil.

Bazaine craint son ardeur chevaleresque et a été charmé de son absence; pourtant il faut bien qu'il lui demande son avis, après l'avoir mis, dit-il, au courant de la situation, bien qu'une décision vienne d'être prise.

« Son intention, ajoute le maréchal, était de percer la ligne ennemie et de gagner Château-Salins, mais que l'avis des chefs de corps, ayant été contraire à ce projet, l'y a fait renoncer. »

Avec l'ardeur qu'on lui connaît, le héros du ravin d'Inkermann déclare que son avis personnel n'est autre que celui qu'il a déjà eu l'occasion d'émettre en sa présence, qu'il faut sortir de Metz au plus vite et à tout prix, choisir la meilleure direction pour pouvoir éviter un engagement sérieux, par conséquent prendre les routes de Strasbourg (par Château-Salins) et de Dieuze, gagner vers l'Est autant que possible, marcher jusqu'à Lunéville ou même Épinal, au besoin, de façon à couper les communications de l'ennemi et à rétablir les nôtres avec l'intérieur de la France, par suite avec Paris; que c'est une nécessité au point de vue des opérations militaires mêmes et au point de vue de l'effet

Digitized by Google

moral, qu'aucun autre parti ne lui semble susceptible d'être adopté.

Le général Coffinières lui répond qu'il faut tout sacrifier pour défendre Metz, que là est l'intérêt de l'armée et de la France. Le général Soleille objecte que l'armée possède à peine de munitions pour suffire à un seul engagement sérieux. De son côté, le général Frossard répète que toutes les troupes sont démoralisées, sauf la garde, qu'elles ne sont pas capables de soutenir un nouveau choc en rase campagne et que nous compromettrons, par suite, notre situation.

Le maréchal Bazaine demande au général Bourbaki, si ces observations ne modifient pas sa manière de voir. Ce dernier répond qu'elles ne la modifient en aucune façon, mais que le maréchal ayant approuvé l'avis émis par les autres commandants de corps d'armée, il ne lui reste plus qu'à s'incliner et à se conformer aux ordres qu'il lui donnera, pour exécuter le plan contraire à celui qu'il aurait désiré voir adopter.

Puis, sans ajouter un mot, le brave général baisse la tête et, avec une expression de dépit bien manifeste, quitte la chambre du conseil. Il est trois heures. Le général sort du château et, appelant le commandant Leperche, lui dit d'un ton qui trahit sa mauvaise humeur : « Allez prévenir le général d'Auvergne qu'il ait à donner l'ordre à toute la garde et à la réserve générale d'artillerie de retourner sur-le-champ occuper ses campements du matin. »

Après le départ du général Bourbaki, le maréchal Bazaine consulte de nouveau l'assemblée; il lui demande si l'on ne doit pas tenter un coup de main sur les positions de l'ennemi. On lui montre le sombre aspect du ciel, qui continue à épancher des torrents d'eau. La pluie diluvienne et persistante a détrempé profondément le sol : on juge qu'il vaut mieux camper dans la fange des anciens bivouacs de Metz, que dans la boue des terrains qu'on pourrait enlever aux assiégeants. Toutefois, il est décidé que les jours suivants on entreprendra, sans sortir de Metz, quelques opérations pour harceler l'ennemi.

Telles sont les résolutions prises dans la conférence du 26, qui marqua le point de départ décisif du blocus de Metz.

Trois mots semblent devoir répondre à toutes les questions adressées à propos de cette conférence : *Ne rien faire*. Mais, si l'on avait commencé la lutte au point du jour, elle aurait pu être terminée avant la pluie.

En effet, l'excuse tirée du mauvais temps est inadmissible, car, d'une part, il était plus fâtigant et plus malsain pour les troupes de rester immobiles, exposées aux averses et aux rafales

Digitized by Google

d'un vent impétueux, les pieds dans la boue, que de marcher en avant, et l'ouragan était encore plus défavorable à l'ennemi qu'à nous. Les soldats étaient pleins d'ardeur; on n'a pas su, on n'a pas voulu en profiter.

Quant aux raisons tirées de la nécessité pour la place de retenir l'armée autour de ses murs, elles n'existaient donc pas avant le 26, puisqu'on avait soi-disant essayé de percer les lignes ennemies et que, cinq jours plus tard, on allait le tenter encore une fois, avec aussi peu de succès.

Et c'était pour une semblable comédie, pour prendre un parti, le 25 août au soir, en prendre un contraire le lendemain matin, pour ne donner le contre-ordre que dans l'après-midi, que l'on avait fait quitter à une armée entière ses bivouacs, qu'on l'exposait à une pluie intense et, qu'après des fatigues réelles, on la faisait rentrer dans ses positions primitives, sur un terrain détrempé par la pluie et qui ne l'aurait pas été, grâce aux tentes, s'il n'avait été opéré aucun déplacement pendant la journée.

Le maréchal Bazaine était bien résolu à ne pas poursuivre son opération, puisqu'il faisait dire par le capitaine Lemoine, *dès midi*, au général Bourbaki, qu'il eût à suspendre son mouvement et à attendre de nouveaux ordres, si ses troupes n'avaient pas encore passé la Moselle.

A la suite de ce conseil de Grimont, Bazaine adressa au ministre de la guerre la dépêche suivante: « Toujours sous Metz avec munitions d'artillerie pour un combat seulement. Impossible de forcer les lignes ennemies; dans ces conditions, l'armé reste derrière ses positions retranchées. — Aucune nouvelle de Paris, ni de l'esprit national. Urgence d'en avoir; agirai efficacement, si mouvement offensif à l'intérieur force l'ennemi à battre en retraite. »

On n'a pas, croyons-nous, attaché, jusqu'ici, à cette dépêche l'importance qu'elle mérite. Dans le débat de Trianon, elle n'a été citée que comme mémoire, et cependant, si nous ne nous trompons, en même temps qu'elle est l'explication — ne pas confondre avec justification, — de la conduite du maréchal, elle est la preuve la plus évidente que la marche de l'armée de Metz est connue à Châlons.

D'après les dépêches antérieurement reçues, le maréchal de Mac-Mahon ne peut suivre en effet que deux plans: ou se rabattre sur Paris, ou marcher sur Metz. La première hypothèse ne permet pas d'espérer une retraite des Prussiens; il faut donc que le maréchal Bazaine soit instruit du mouvement sur Montmédy ou le considère tout au moins comme très probable, pour

Digitized by Google

qu'il puisse admettre la possibilité d'une retraite éventuelle de l'ennemi.

Ainsi, cette armée de Metz, si vigoureuse, qui a si bravement donné à Borny, à Rézonville, à Saint-Privat, est, de par la volonté de son chef, réduite à ce rôle secondaire, humiliant de poursuivre les Prussiens vaincus!

Et cette tâche, à coup sûr difficile, de triompher des Allemands, le maréchal Bazaine en abandonne le lourd fardeau à des régiments de marche, à des réservistes mal organisés, imparfaitement pourvus!

Cette dépêche, presque ignorée, est donc pour nous la preuve que le maréchal Bazaine était informé de la marche de l'armée de Châlons.

Hâtons-nous de le dire aussi : il n'est pas, dans notre histoire militaire, douloureuse quelquefois, glorieuse le plus souvent, une aussi triste page, une telle preuve de coupable faiblesse!

Quant à l'opinion exprimée par Bazaine que l'on ne pouvait percer ce jour-là, elle est formellement démentie par le témoignage des chefs de corps.

Dans l'ouvrage du capitaine Gœtze, nous relevons ce passage : « Les travaux d'investissement étaient, le 26, encore fort peu avancés, et l'ajournement de l'attaque fut tout à l'avantage de l'armée de blocus. »

— Quand l'armée reçut l'ordre de quitter le plateau du Saint-Julien, quelques troupes du 4e et du 6e corps étaient seules arrivées sur leurs positions; la réserve générale d'artillerie et la 2e division d'infanterie de la garde en gravissaient les pentes, fouettées par une pluie battante, qui ne discontinuait pas depuis trois heures. Ce corps d'élite avait défilé le dernier sur les ponts de l'île Chambière.

Au moment où les zouaves de la garde arrivent sur le terrain situé en arrière du fort Saint-Julien, le général Bourbaki donne lui-même au général Picard, l'ordre de rétrograder et de faire reprendre à sa division ses campements du matin. Le général Picard regarde quelques instants, sans mot dire, le général Bourbaki, paraissant ne pouvoir en croire ses oreilles. Il demeure ébahi. Il faut avouer qu'on ne pouvait guère s'attendre à pareille chose.

A ce moment, une éclaircie se fait dans le ciel brumeux : un rayon de soleil glisse au-dessus des nuages, mais presque aussitôt le temps se couvre et les averses reprennent avec une nouvelle violence, pour ne pas s'arrêter de toute la nuit.

Le reste de l'armée doit suivre ce mouvement de la garde, qui dure jusqu'au jour, de sorte que les malheureux soldats, qui

Digitized by Google

tenaient le matin la tête de la colonne, ne peuvent replanter leurs tentes que vingt-quatre heures après.

Le mouvement de retraite n'a pas mieux été réglé que la marche en avant; le défaut d'ordre et d'indications produit les plus déplorables embarras. La colonne est interminable; toutes les troupes, presque en même temps, arrivent aux abords de la rampe qui descend par le village de Saint-Julien, vers l'île Chambière.

Les pièces et les caissons, qui font demi-tour, immobilisent pendant longtemps, sous de violentes rafales, et dans des lacs de fange, les colonnes d'infanterie ainsi que le matériel, qui les suit. Les soldats, trempés, ruisselants, mouillés jusqu'aux os, la rage au cœur, pataugent dans la boue et avancent avec une lenteur désespérante.

2e Corps. — Les troupes du général Frossard avaient pris position, vers neuf heures du matin. Les hommes font aussitôt le café. La pluie commence à tomber très abondante, vers midi et ne s'arrête qu'à de rares intervalles, pour reprendre de nouveau. Vers deux heures, éclate un orage, qui est bientôt suivi d'une averse torrentielle; le terrain, d'une nature argileuse, est complètement détrempé, au point qu'il paraît difficile de marcher dans cette boue et d'y faire passer l'artillerie.

Bientôt, à travers la pluie qui estompe de ses vapeurs le fond verdâtre de la campagne, on voit s'élever sur la droite d'épais tourbillons de fumée noirâtre. C'est la ferme de Saint-Ladre, située dans le haut Sablon, à laquelle les ennemis viennent de mettre le feu. Les incendiaires teutons se sont glissés près des bâtiments de cette ferme et l'ont enflammé, non sans avoir essuyé les coups de fusil de nos postes avancés, qui leur ont tué plusieurs hommes.

Après six ou sept heures d'attente, vers quatre heures, le 2e corps reçoit l'ordre de se rendre à Montigny-lès-Metz. Le mouvement s'exécute très lentement, la gauche en tête et commence par la réserve d'artillerie, qui est suivie de la 2e division (général Fauvart-Bastoul).

La division Vergé (1re) suit la 2e division. Cette marche est encore plus pénible que les précédentes. Bientôt la nuit arrive, très brumeuse et très froide; les chemins boueux sont encombrés par une foule de soldats débandés, appartenant à tous les régiments.

Cette division, pour un motif ignoré et faute de renseignements, traverse, avec une extrême lenteur, la ville remplie de troupes et de voitures. Après avoir traversé Vallières et suivi la route de Metz, elle entre, à huit heures du soir, par la porte

Digitized by Google

des Allemands, pour sortir par la porte Serpenoise. L'avenue et la porte Serpenoise sont occupées sur la moitié de leur longueur par des wagons, que la Compagnie du chemin de fer de l'Est fait rentrer en ville. Des convois de voitures que l'intendance envoie du Ban-Saint-Martin à Montigny occupent l'autre moitié.

L'artillerie de la 1re division, obligée d'attendre que le terrain soit dégagé, n'arrive à Montigny qu'à onze heures et demie du soir et s'arrête sur la route jusqu'au jour.

Les régiments du général Vergé s'étendent sur une ligne parallèle au chemin de fer, depuis la route jusqu'à la Moselle. Le terrain sur lequel sont établies toutes ces troupes, est formé par des prairies marécageuses en partie inondées par les pluies de la veille.

Le 1er bataillon du 76e (brigade Jolivet), coupé dans sa marche du reste du régiment, bivouaque sur la route de Montigny et y passe la nuit, mêlé avec de la cavalerie. Le lendemain matin, ce bataillon rejoint les deux autres, qui sont campés depuis une heure de la nuit, à la sortie du village de Montigny, sur la droite de la route de Nancy, et abrités par le remblai du chemin de fer. Ce 1er bataillon est placé en grand'garde; quatre compagnies occupent la ferme Bradin, les deux autres la lunette des Ateliers, près du fort de Saint-Privat. Ces deux ouvrages sont à peine ébauchés.

Le 3e bataillon du 55e de ligne, qui est venu camper à minuit en avant de Montigny, près du 76e, est également rejoint, dans cette position, le lendemain matin, par les deux premiers bataillons de son régiment, qui sont restés, en observation à Sey et à Chazelles, pendant toute la journée du 26.

La division Fauvart-Bastoul, qui a suivi un chemin bien plus direct que la 1re division, en traversant l'inondation de la Seille sur un pont de pilotis, en avant du front de la porte Mazelle, vient camper, vers neuf heures du soir, avec ses trois batteries, à droite de la route de Nancy et des dernières maisons de Montigny, dans les prairies qui s'étendent jusqu'au bras mort de la Moselle, à cinq cents mètres environ du remblai du chemin de fer de Thionville.

La réserve d'artillerie, qui a été escortée par la division Fauvart-Bastoul, est installée tout entière, à neuf heures du soir également, sur les glacis près de la gare, appelés glacis de Montigny.

Division de cavalerie de Valabrègue. — Durant la journée, les cavaliers de cette division ont supporté, la bride au bras, les violentes ondées, accompagnées de bourrasques et de rafales qui les fouettent en plein visage. Le terrain hors des routes est

Digitized by Google

mou; la cavalerie et l'artillerie n'y pourraient marcher; l'infanterie même aurait de la peine à s'y engager.

Ordre est donné le soir de se retirer sur les glacis des fortifications au sud de la ville. La cavalerie entre dans Metz par la porte des Allemands, en sort par la porte Saint-Thiébault et vient à Montigny, camper sur les glacis de la lunette d'Arçon. face au sud : le 5e chasseurs à cheval, la droite à la route de Nancy, la gauche au 12e dragons. En seconde ligne, le 3e lanciers et le 7e dragons.

L'installation du bivouac de la division de Valabrègue a lieu à dix heures du soir, dans un terrain détrempé par les pluies de la journée.

Le 4e chasseurs à cheval, qui est resté sur la rive gauche, à Longeville, afin d'appuyer les deux bataillons du 55e de ligne, laissés à la garde des anciennes positions du 2e corps, ayant eu son campement complètement submergé, s'établit sur la promenade du Ban-Saint-Martin, non loin de la porte de France, le long du chemin de fer de Thionville.

Brigade-mixte Lapasset. — Cette brigade, qui, le matin même, formait l'avant-garde du 2e corps, en couvre la retraite dans la soirée. A cinq heures, elle quitte Colombey et commence à défiler pour rentrer à Metz. Le sous-lieutenant Clerc du 84e de ligne, qui a été blessé aux avant-postes, est laissé aux soins des médecins allemands de l'ambulance du château de Colombey, où il avait été transporté avec quatre hommes de son bataillon, atteints à ses côtés. Toute la journée, nos pauvres troupiers ont été fatigués et trempés sans résultat, et ce qu'il y a de fâcheux c'est que les vivres de réserve ont été en grande partie perdus par suite de cette pluie torrentielle; en outre, les hommes, constamment en route, ce jour-là, ont beaucoup gaspillé en grignotant leurs biscuits.

Dans la soirée, la brigade-mixte s'établit à Montigny, dans les tranchées du chemin de fer, près de ce village. La 7e batterie du 2e d'artillerie ainsi que la 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs, qui sert de soutien à cette batterie, sont chargées de la défense de la lunette de la Horgne, en avant du village du Sablon.

3e Corps. — Vers quatre heures et demie, le maréchal Lebœuf est revenu de Grimont et, appelant auprès de lui ses divisionnaires, leur dit qu'on a reconnu à l'unanimité qu'il faut retourner au camp; « qu'il leur expliquera cela plus tard ». Ces braves officiers sont consternés et rejoignent leurs troupes.

Division Montaudon. — Après avoir occupé les positions que l'on avait voulu prendre et presque sans coup férir, à cinq heures

Digitized by Google

et demie du soir, la division Montaudon se replie, vers sept heures du soir, à travers les terres détrempées par les orages de la journée et vient camper près de la ferme de Belletange, en arrière de la route de Grigy à Borny. Le 18e bataillon de chasseurs occupe cette ferme.

Le 62e, ayant auprès de lui le 51e, campe parallèlement au chemin qui conduit à la ferme Bellecroix, la droite appuyée à la route de Strasbourg.

A huit heures du soir, le 81e de ligne vient camper à cinq cents mètres du village des Bordes, en colonne par bataillon, face à l'est, ayant droit devant lui le village de Borny.

A la nuit, les 1er et 3e bataillons exécutent par échelons, sous les ordres du général Clinchant, une retraite qui n'est pas inquiétée. Ils rentrent les derniers vers onze heures au nouveau campement de leur brigade, près du fort Bellecroix.

La division Metman est restée dans sa position avancée de Nouilly et de Lauvallier, de midi à quatre heures du soir. Dès son arrivée elle a été surprise par une pluie d'orage, qui devient en peu de temps d'une intensité désespérante. Les abris sont rares et peuvent servir seulement à quelques privilégiés. Le général Metman entre dans le bâtiment même du moulin de Goupillon, avec son chef d'état-major, le colonel d'Orléans, les capitaines d'état-major Dumas, Schasseray, de Champflour et de Labatut, le colonel de Férussac du 71e de ligne, des officiers et des soldats de ce régiment. Les Prussiens se trouvaient encore, le matin même, dans ce moulin; ils ont décampé à notre approche, mais ils ont tout dévasté.

Dans une petite salle enfumée, dont les murs sont ornés de nombreuses images d'Épinal jaunies par le temps, ils ont laissé quelques branchages secs avec une marmite de fonte pleine de pommes de terre et d'eau. Évidemment ce sont les préparatifs de leur déjeuner; les petits soldats du 71e en font leur dîner et ces pommes de terre, mangées même sans sel et sans pain, leur semblent d'autant meilleures qu'elles sont prises sur l'ennemi.

Les Prussiens ont bien laissé un morceau de leur pain; mais il est affreusement noir, et l'odeur en est aigre, au point que l'on se demande comment des hommes peuvent manger cela. Il est vrai que deux mois après, nous eussions été trop heureux d'avoir cette substance fermentée à nous mettre sous la dent. On trouve également dans ce moulin des cartouches de fusil Dreyse que nos soldats s'amusent à disséquer pour les comparer à celles du chassepot.

Dans la petite salle où se tiennent les officiers, on active le feu, et les tuniques se mettent à sécher, si bien que les assistants

Digitized by Google

se perdent dans des nuages de vapeur fumante. La pluie continue à fouetter contre ce qui reste de vitres et à pénétrer dans la salle par les ouvertures de ce que les Prussiens ont cassé.

A quatre heures de l'après-midi, la division Metman reçoit l'ordre d'occuper de nouveau sa position de la veille, près de Saint-Julien; à six heures, les régiments reprennent le chemin de leurs campements.

La marche est longue et pénible. Le 7e régiment de ligne, entre autres, rentre seulement au camp à une heure du matin.

Le 7e bataillon de chasseurs à pied, qui est d'arrière-garde, ne regagne son bivouac qu'à deux heures du matin.

Ainsi finit une journée qui, répondant à ce que promettait son début, devait nous voir traverser les lignes qui nous séparaient du reste de la France.

La division Aymard rentre également dans ses positions de la veille, en avant du fort Saint-Julien, vers neuf heures et demie du soir. Le 11e bataillon de chasseurs à pied, chargé de couvrir la retraite de cette division, n'arrive au bivouac que vers minuit.

Les escadrons de dragons de *la division de Clérambault* sont restés immobiles toute la journée, les pieds dans la boue et la bride en main jusqu'à six heures du soir, sous une véritable trombe d'eau. Enfin, à ce moment, arrive l'ordre de regagner l'ancien bivouac. La division revient par la route de Borny, ignorant complètement quel a été le but de ce grand déploiement de troupes.

La division de Castagny, qui a occupé Grigy à l'extrême droite, afin de tenter une diversion contre le flanc gauche de l'ennemi, reçoit l'ordre de rétrograder, vers sept heures du soir, et va camper en arrière du fort de Queuleu à droite de la route de Strasbourg, aux alentours du grand cimetière de l'est.

Le 15e bataillon de chasseurs campe près de ce cimetière, ayant le 19e de ligne à sa gauche et le 90e de ligne à sa droite, ce dernier régiment en arrière de la gorge du fort de Queuleu.

Le 41e et le 69e de ligne établissent leurs bivouacs, à trois cents mètres en avant.

Les tentes sont dressées, vers huit heures du soir, sous une pluie battante qui n'a presque pas, d'ailleurs, cessé de tomber pendant toute la journée.

Le 3e bataillon du 90e, resté à Montigny, rallie le régiment vers dix heures du soir.

4e CORPS. — A peine quelques coups de feu ont-ils été échangés dans la journée. Au moment de la retraite, le passage de nombreuses colonnes d'artillerie produit un tel désordre, que la

Digitized by Google

majeure partie des troupes du général de Ladmirault ne peuvent rentrer dans leur ancien campement que le 27, à six heures du matin, après être restées vingt-six heures sous les armes et avoir reçu l'averse pendant dix-huit heures.

Division de Cissey. — A cinq heures trois quarts du soir, le général de Cissey est passé devant le village de Mey autour duquel sont massées les troupes de sa division et leur apprend qu'elles vont aller reprendre leurs positions respectives sur la rive gauche de la Moselle. Cette division revient sur ses pas et repasse lentement la Moselle. La 1re brigade (20e bataillon de chasseurs, 1er et 6e de ligne) établit son bivouac, à onze heures, autour de Longeville, sur la route d'Ars, et occupe, à l'entréede ce village, le terrain compris entre la route et la chaussée du chemin de fer.

La 2e brigade (57e et 73e de ligne) revient occuper, vers deux heures du matin, son campement de la veille.

Les trois batteries divisionnaires parquent à l'entrée de Longeville, où, par suite de l'encombrement des routes, elles n'ont pu arriver qu'à minuit.

Division Grenier. — A cinq heures, on a apporté l'ordre à la 2e division de retourner au Coupillon, sur la rive gauche de la Moselle. Cette division regagne, en conséquence, les ponts de la Moselle, qui sont très encombrés. Le pont de bateaux sur lequel le général Grenier s'engage, suivi de ses troupes, se trouve un peu court et pas trop solide. On le traverse lentement sur deux files doublées.

Après une procession peu militaire dans le pataugeage des inondations, la brigade Véron de Bellecourt (5e bataillon de chasseurs à pied, 13e et 43e de ligne) peut dresser ses tentes, vers neuf heures du soir, sur les emplacements qu'elle occupait la veille au milieu des vignes. Les trois batteries divisionnaires sont arrivées avec la 1re brigade. Le 98e de ligne, qui est resté pendant toute la journée sur la rive gauche, en face de Woippy, revient s'établir à son bivouac de Plappeville.

Le mauvais temps et les *impedimenta* de la marche ont empêché toute cuisine, les hommes en sont réduits à grignoter le biscuit de l'intendance.

Le 64e de ligne de la brigade Pradier ne rentre au camp qu'à deux heures du matin. A peine ce régiment a-t-il allumé ses feux, qu'il reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir : le maréchal Bazaine, afin, paraît-il, de ne pas laisser l'armée sous une impression pénible, a résolu de tenter un coup de main sur Peltre, où les Prussiens possèdent, dit-on, de grands approvisionnements. Le contre-ordre arrive heureusement, avant la

Digitized by Google

levée du bivouac, et c'est presque un bonheur, car la pluie, qui tombe à torrents, créerait au 64e de très grandes difficultés.

La division Aymard s'est mise en marche, à sept heures du soir, afin d'aller réoccuper ses anciens campements entre Lorry et Tignomont. Cette division, dans sa marche, est coupée par les convois : les régiments arrivent séparément occuper leurs anciens bivouacs. Le 54e de ligne n'arrive à son camp qu'à quatre heures du matin et le 15e de ligne à huit heures du matin.

La division de cavalerie de Gondrecourt a longtemps attendu sous la pluie, les hommes couverts du grand manteau blanc et immobiles à la tête de leurs chevaux.

— On sait qu'un conseil de guerre s'est tenu au château de Grimont. Vers quatre heures, on voit revenir, encapuchonnés, silencieux et mornes sous la pluie, le maréchal Lebœuf et le général de Ladmirault. Des officiers du 2e hussards arrêtent un capitaine d'état-major. Celui-ci leur répond en riant : « Mais on ne se battra pas aujourd'hui. Bazaine n'a pas déménagé son quartier général. Ses marmitons sont encore au Ban-Saint-Martin. »

Cinq minutes après, arrive l'ordre à la division de cavalerie de rentrer dans les anciens bivouacs. La désolation est extrême. Les régiments de hussards et de dragons reviennent sous une pluie battante et, au lieu de passer les ponts de la Moselle, traversent Metz. La ville est sombre et lugubre. Officiers et soldats espèrent retrouver les nombreuses maisonnettes, où ils se sont abrités la nuit précédente, d'autant plus que l'emplacement de leur nouveau bivouac est inondé par l'orage de la journée. Hélas! ce matin même le génie a attaqué ces constructions. Presque tous les toits sont déjà enlevés. Il ne reste plus une tulie, les pièces sont à ciel ouvert et reçoivent abondamment la pluie.

Partout des charrettes stationnent devant les portes, et les habitants tout en larmes, sont en train de faire charger leurs meubles sur ces charrettes.

6e CORPS. — Vers six heures du soir, les troupes du maréchal Canrobert ont reçu l'ordre de repasser les ponts de Chambière et de rentrer dans les campements qu'elles occupaient depuis quelques jours sur la rive gauche. Mais malheureusement on fait partir, à peu près en même temps, toutes les divisions du 4e et du 6e corps; aussi, dès le commencement de ce mouvement, les champs qui précèdent la ferme de Châtillon sont couverts de masses profondes, formées par les hommes du 6e corps. La nuit arrive bien avant que le mouvement de retraite puisse se prononcer ; nos soldats attendent, debout, depuis sept heures du soir jusqu'à dix heures, le moment d'avancer à leur tour.

Digitized by Google

Vers dix heures du soir, ce moment paraît arrivé, mais les troupes, n'ayant qu'une seule route pour effectuer leur retraite. sont soumises à une suite interminable d'à-coups, pendant lesquels on fait dix pas toutes les trois minutes. Les ponts qui sont au bas de la rampe de Saint-Julien, deviennent inabordables; l'artillerie et les voitures s'entassent dans l'obscurité. Les régiments se coupent mutuellement; le 25e de ligne, malgré la bonne volonté des hommes à rester avec leurs chefs, est tout dispersé, et ce n'est que par petits détachements et en s'appelant à la voix, que les hommes peuvent rejoindre le campement.

La division Tixier, après quatre heures mortelles de cette marche écœurante, au milieu d'une nuit humide et froide, peut enfin arriver à son campement vers deux heures du matin, exténuée de fatigue et de faim. Et pourtant cinq kilomètres seulement ont été parcourus.

La division Lafont de Villiers rentre à son tour, vers deux heures et demie du matin, dans son camp en face de Woippy. Son artillerie parque à Devant-les-Ponts.

La division Levassor-Sorval arrive la dernière à son ancien bivouac, vers trois heures du matin. C'est une marche bien pénible, bien irritante pour la troupe, qui ne peut comprendre qu'on l'abandonne, ainsi, à elle-même et qu'on ne se donne pas la peine d'assurer sa marche.

Le 94e de ligne de la division Lafont de Villiers a encore la mission de former l'extrême arrière-garde de toute l'armée. Ce régiment passe la nuit entière à attendre que toutes les troupes aient défilé. Il rentre alors à son ancien campement, dans la matinée du 27; les hommes sont mouillés jusqu'aux os.

Le commandant Horcat, du 94e de ligne, est nommé lieutenant-colonel au 9e de ligne et le capitaine de Clermont-Tonnerre, du 10e de ligne, est nommé chef de bataillon au 94e, en remplacement du commandant d'Amfreville disparu. Le capitaine Anouilh, du 91e, est nommé chef de bataillon en remplacement du commandant Horcat.

La division de cavalerie du Barail a passé toute la journée en présence de l'ennemi, sans qu'un seul coup de canon ait été tiré ni d'un côté ni de l'autre et sous une pluie affreuse, qui doit rendre la retraite encore plus pénible. Elle ne commence qu'à la nuit, mais les mouvements sont si longs que la veillée entière suffit à peine pour parcourir la lieue qu'on mesure de Grimont à l'ancien campement sur la rive gauche. La division du Barail rentre à ce bivouac, exténuée de fatigue mais surtout dépitée de cette inaction mystérieuse.

Le 3e régiment de chasseurs à cheval, qui fournit encore l'ar-

Digitized by Google

rière-garde, n'est de retour à son camp que le 27, à sept heures du matin, les hommes ayant ainsi passé plus de vingt-huit heures à cheval.

Garde impériale. — Après la conférence du château de Grimont, le général Bourbaki, en regagnant Saint-Julien, a remarqué des mouvements d'infanterie et d'artillerie ennemis; il en fait aussitôt prévenir le maréchal Bazaine, pensant qu'une attaque de la part des Allemands peut être exécutée, d'un instant à l'autre, et produire des résultats d'autant plus regrettables que les troupes françaises en position sont mal placées, mal gardées, entassées les unes sur les autres, occupant les pentes des terrains, susceptibles d'être battues par le feu de l'ennemi. La fusillade devient, en effet, plus vive quelques instants après et le canon se fait entendre à diverses reprises. On sut plus tard que c'étaient des compagnies franches du 6e corps, qui avaient poussé une vive reconnaissance sur Malroy.

A ces détonations, le général Bourbaki s'est arrêté un moment dans une maison du village de Saint-Julien : mais il n'est pas peu surpris, en voyant, à ce moment, le maréchal Bazaine descendre la grande rue de ce village et se diriger vers Metz, avec tout son état-major. Il est quatre heures. Ce serait, semble-t-il, le cas où jamais de rester!

Le général Bourbaki attend, à Saint-Julien, le passage des troupes de la garde engagées sur la route et devant rentrer dans leurs campements. Les batteries d'artillerie reviennent sur leurs pas. La pluie ne cesse pas d'inonder les pauvres troupiers, victimes de la déplorable décision de Bazaine. Il est pénible d'assister au mouvement rétrograde exécuté dans de semblables conditions et de voir détériorer le pain que chaque soldat porte sur son sac. On se demande pourquoi l'on ne songe pas à délivrer à chaque homme, en campagne, un sac de toile cirée analogue à ceux employés pour la conservation des éponges de toilette.

Dans certains corps, on a eu le bon esprit, en versant les schakos, de conserver les coiffes et de les employer à garantir le pain des effets de la pluie. On dirait d'ailleurs que l'administration ne se doute ni qu'il puisse pleuvoir, ni que le pain puisse être détérioré par la pluie.

Le général Bourbaki rentre, en passant le pont suspendu du bras droit de la Moselle; il a essayé déjà de passer par le pont de l'Hôpital, mais cela lui a été impossible, une coupure ayant été pratiquée pour supprimer la communication du Polygone avec le pont. Le commandant de la garde, suivi de son état-major, gagne le pont de bateaux et rejoint à la Ronde, la pro-

Digitized by Google

priété du baron Dufour, qu'il a quittée le matin même, avec l'espoir de n'y jamais revenir.

La division des zouaves et des grenadiers du général Picard s'est trouvée en route presque toute la journée. Le 1er escadron du régiment des guides, qui lui est attaché, est resté neuf heures en selle, sous des torrents d'eau, pour faire quatre kilomètres. Ce n'est qu'à neuf heures du soir, que cette division se retrouve installée dans son campement.

La division de voltigeurs, arrêtée par des voitures de bagages et une foule d'*impedimenta* qui passent avant les troupes combattantes, est encore dans le polygone Chambière, et le 3e bataillon du 1er voltigeurs de la garde, qui ferme la marche, vient seulement de s'engager sur le pont de bateaux, lorsque arrive l'ordre de faire demi-tour et de regagner les campements que l'on a quittés le matin.

Dans cette marche rétrograde, le désordre est à son comble. C'est à qui passera le premier et coupera la colonne, pour regagner plus tôt son gîte. La 1re division (voltigeurs) peut rejoindre son campement avant la nuit close; mais là, elle reçoit l'ordre d'aller occuper les avant-postes, en attendant le retour du 4e corps chargé de reprendre ses anciens campements, et d'occuper Longeville abandonné par le corps Frossard (2e), qui reste sur la rive droite avec le corps Lebœuf (3e).

Le 1er voltigeurs, arrivé au chemin de fer de Thionville, a tourné à gauche, afin de remplacer le 98e de ligne dans une ligne de tranchées établie entre Lorry et Woippy. Les 1er et 2e bataillons se déploient dans ces tranchées, la droite appuyée à une batterie. Le 3e bataillon est envoyé en grand'garde, pour occuper en avant les hauteurs que couronne la ferme le Chêne, mise en état de défense. La 6e compagnie de ce bataillon est placée d'extrême avancée. Le général Brincourt, commandant la 1re brigade de la division Deligny, ne peut donner de renseignements sur l'ennemi aux officiers de ce bataillon, il ne sait même pas si celui-ci se trouve en première ligne et ne vient pas s'en assurer. Malgré tout, ce bataillon prend les plus grandes précautions.

La nuit est très froide, la pluie a cessé, mais le terrain est très mouillé, la nuit se passe sans incident... On voit, pendant toute cette longue veillée, arriver sur le fort Plappeville des troupes de ligne qui reprennent leurs positions.

Le 2e escadron des guides, détaché à la division de voltigeurs, a été envoyé à Woippy, pour fouiller ce village et aurait pu y faire prisonniers une quinzaine de cavaliers prussiens, s'il s'était avancé avec plus de rapidité.

Digitized by Google

La division des grenadiers se trouve aussi en première ligne, par suite d'un changement de front : on l'assure du moins. Un peloton du 1er escadron des guides est chargé d'aller se placer en grand'garde. Le général d'Auvergne, chef d'état-major de la garde, conduit ces pauvres cavaliers trempés et affamés et les poste dans une grande plaine labourée, sans aucun abri, à deux kilomètres à la ronde, en recommandant à l'officier, le sous-lieutenant Grimblot de veiller attentivement. Celui-ci aurait préféré diner, mais l'estomac n'a rien à voir aux questions de service. Les guides resserrent leurs ceinturons; des vedettes sont posées le fusil sur la cuisse ; on leur recommande d'autant plus la vigilance, que l'on aperçoit quelques feux en avant.

Une heure se passe et la pluie tombe toujours, lorsqu'un maréchal des logis, qui a été relever ses cavaliers, revient et dit à son officier : « Je ne sais ce que cela veut dire, mon lieutenant, mais des soldats de ligne passent à chaque instant. »

La chose paraît étrange au sous-lieutenant Grimblot, qui y court lui-même; il interroge deux fantassins qui cheminent le dos courbé sous leurs sacs ruisselants et apprend que depuis deux heures, il éclaire, suivant toutes les règles prescrites par le service en campagne... les marmites d'une division française! Il avait devant lui tout le 4e corps.

Personne n'en savait rien, pas plus le général d'Auvergne que les autres...

La réserve de cavalerie, composée de la division de Forton et de la division de la garde Desvaux, s'est tenue prête à monter à cheval dès cinq heures du matin, pour suivre le mouvement de l'infanterie, qui passe de la rive gauche sur la rive droite de la Moselle, en traversant l'île Chambière. — Cette masse de cavalerie, pendant toute la journée, assiste à ce défilé, la bride au bras. La pluie tombe à torrents, de violentes bourrasques se succèdent, sans interruption, jusqu'à la chute du jour.

Alors un mouvement rétrograde s'opère; toutes les troupes qui ont traversé l'île Chambière depuis le matin, reviennent sur leurs pas. La division Desvaux est alors portée vers les arbres, sous lesquels est restée campée la division de Forton. Cette première division, après avoir reçu la pluie toute la journée, établit son bivouac sur la route, dans un pied d'eau et de boue. Le mouvement rétrograde de l'armée continue toute la nuit, sous une pluie persistante.

— Le lendemain de cette comédie du 26 août, Bazaine faisait répandre le bruit par son entourage, que notre armée avait remporté un grand avantage, en restant immobile : les Prussiens avaient refusé la bataille que nous leur offrions.

Digitized by Google

Succès au moins contestable, car si les Prussiens refusaient le combat, c'est qu'ils ne se sentaient pas en force pour l'affronter, et c'était une raison de plus pour percer leurs lignes et rompre le blocus à son début, en volant vers l'armée de Mac-Mahon, par Briey, comme le maréchal en avait manifesté l'intention dans sa dépêche à l'Empereur.

Mais telle n'était pas l'intention du commandant en chef, et l'irritation des troupes augmentait de jour en jour, car elles se voyaient immobilisées, tandis qu'on laissait à l'ennemi le temps de se fortifier autour de nous.

Il était cependant facile alors au maréchal de rompre le cercle de fer, qui l'enserrait, car, ainsi que le remarque judicieusement M. Vandevelde, qui a pu être mal renseigné, mais qui, dans tous les cas, est homme du métier, quand on se trouve dans un camp retranché, dont le cercle d'investissement a plus de soixante kilomètres, qu'on a pour soi l'initiative de l'attaque et l'avantage de la mobilité et qu'on dispose d'une armée mobile de plus de cent cinquante mille braves, on doit non seulement savoir ne pas se laisser enfermer, on ne se contente même pas de se faire jour à travers les lignes ennemies, mais on doit faire payer cher à son adversaire, la téméraire entreprise de vouloir bloquer une position de quinze lieues de tour, dont une armée mobile de cent cinquante mille hommes OCCUPE LE CENTRE.

Cette promenade militaire du 26 n'eut d'autre résultat que de gâcher les vivres de campagne distribués la veille et de faire perdre aux soldats une partie de leur équipement et de leur matériel. Les paysans se ruèrent dans les endroits occupés par nos troupiers et y firent une ample récolte de bois à brûler, de bidons, de marmites, de brosses et d'ustensiles de toute sorte, que ceux qui s'en allaient avec l'espoir de ne plus revenir, avaient jetés, çà et là, pour être plus légers.

Une partie des troupes, l'oreille basse, le ventre vide, sans avoir brûlé une amorce, était rentrée le soir dans ses campements fort tard. La 1re division du 2e corps avait traversé Metz. La ville était sombre et lugubre. Les habitants regardaient passer nos pauvres soldats, tristes, accablés, couverts de boue, mouillés jusqu'aux os. Tout le monde avait l'air de les prendre en pitié. On n'osait même pas leur demander d'où ils venaient, ce qui s'était passé. On voyait bien que ces rudes combattants de Rézonville et de Saint-Privat n'avaient rien fait et qu'ils revenaient navrés d'une course inutile.

L'autre fraction de l'armée de Metz, — c'était la plus nombreuse, — harassée de fatigue, la rage au cœur, passa la nuit sous une pluie battante, le long des routes, couchée dans les

Digitized by Google

fossés, sur les tas de pierres ou dans la boue. La queue ne rejoignit pas ses bivouacs, avant le milieu de la journée suivante.

L'organisation avait été déplorable. Aux embranchements des routes, au passage des ponts, partout où la présence de jalonneurs eût été nécessaire, indispensable même, on les avait vainement cherchés.

Dans les camps, où la vérité ne manque jamais de se faire jour, on appela cette folle tentative, combinée astucieusement par Bazaine pour obtenir un vote, qui sanctionnait son plan de de conduite : *la Journée des Dupes*. Cette bataille manquée du 26, fut également baptisée : *la Bataille des Pas-Perdus ;* d'autres l'appelèrent *la Journée de l'Espoir perdu;* d'autres encore *la Fausse sortie*.

Ces souffrances inutiles produisirent le plus déplorable effet sur le moral des troupes et l'autorité des chefs en fut plus amoindrie, qu'elle ne l'eût été par un combat malheureux, mais glorieusement disputé.

L'infâme comédie était jouée.

L'armée était dupée. Le dupeur ayant atteint son but, les troupes demeurèrent immobiles pendant quatre jours. Et l'armée de Châlons poursuivait sa course vers le nord, marchait à la délivrance de Bazaine ! Pendant qu'on la trahissait d'un côté, on la poussait, de l'autre, dans le piège que lui avait tendu le triste héros du Mexique.

Y a t-il un mot à ajouter? Ce chapitre n'est-il pas complet? La trame de cette comédie du 26 août n'est-elle pas mise à jour? Est-il un seul lecteur de cette œuvre qui, après ces citations fouillant à fond la question, se déclare insuffisamment convaincu?

Nous n'avons plus, au-dessous de cette page de l'histoire du siège de Metz, qu'à écrire, comme au bas de toutes les autres :

TRAHISON !

Digitized by Google

Quartier général du prince Frédéric-Charles, au château de Frescaty.

CHAPITRE VII

Le mauvais temps

Pluie continue pendant quatre jours. — Dans la boue. — Campements inondés. — Soixante jours de vivres. — Une fausse nouvelle. — Le chasseur d'Afrique du 1er régiment. — Tentative projetée sur Peltre et ajournée. — Coupure armée de deux pièces sur la route de Montigny. — Campement de la division Fauvart-Bastoul. — Ferme incendiée par les Prussiens. — Canonnade ennemie sur la redoute de Saint-Privat. — Le 84e au château de Blory. — Reconnaissance du 2e escadron du 5e chasseurs à cheval sur Saint-Privat. — Un faux parlementaire. — Une plaisanterie teutonne. — Quartier du général Metman sur la place de Vallières. — Le 20e bataillon de chasseurs à pied à Chazelles. — Le cocher Gérard blessé. — Travaux prussiens en face du 4e corps. — Reconnaissance du 2e chasseurs d'Afrique sur le château de Ladonchamps — Chevaux arabes tués par la foudre. — Fusillade aux avant-postes du 1er voltigeurs. — Renseignements demandés au général Bourbaki par Bazaine. — Une dure appréciation de Bourbaki. — Appréciation d'un officier de la garde sur la journée du 26. — Prescriptions relatives aux parlementaires. — Construction de nouveaux ponts de bateaux. — Cherté des denrées à Metz. — Les litanies de Mac-Mahon. — Les wagons-hôpitaux de la place Royale. — Accident au fort Moselle. — Mort du capitaine de mobiles Lacour. — Toujours la boue. — Ouvrages exé-

Digitized by Google

cutés par le 2e corps, de la Seille à la Moselle. — Le 2e chasseurs à cheval rejoint son corps d'armée. — Reconnaissance des francs-tireurs du 8e de ligne, sur le château de Frescaty. — Reconnaissance et fourrage de la brigade-mixte à Magny. — Canonnade du fort de Queuleu. — Positions ennemies vues du Saint-Quentin. — Reconnaissance de la division de Cissey sur Châtel-Saint-Germain. — Campement prussien surpris par le 2e bataillon de chasseurs. — Attaque d'une grand'garde du 2e hussards près de Sainte-Ruffine. — Le hussard Fritsch. — La lavandière et le uhlan. — Cruautés allemandes. — Reconnaissance de la compagnie franche du 4e de ligne sur les Maxes. — Reconnaissance offensive du 2e chasseurs à cheval. — Le 25e de ligne occupe Woippy. — Toujours la pluie. — Les *jours critiques* de la lune. — Voiture du service télégraphique installée au quartier général de la garde. — Une première tentative. — Ordre pour le chargement des mulets de litière ou de cacolet. — Le commandant du génie de la garde, mis à la disposition du 6e corps. — Ordre de réquisitionner les villages. — Les aphorismes du général ***. — Une fausse alerte au camp de l'artillerie de la garde.

27 AOUT. — Le mauvais temps persiste. Quatre jours vont s'écouler dans la tristesse, dans l'inaction et dans la boue. La pluie tombe sans discontinuer et fouette avec son bruit monotone les tentes toutes mouillées, où s'abritent nos soldats.

C'est tout au plus, si l'on peut allumer du feu pour faire la cuisine; on n'a plus un effet qui ne soit traversé. Les campements sont inondés; les canaux d'écoulement, obstrués pour la plupart par l'imprévoyance des hommes, produisent partout la stagnation des eaux; des mesures sont prises immédiatement pour le rétablissement des canaux.

L'autorité fait insérer dans les journaux de Metz, l'avis suivant : « La ville de Metz contient des vivres pour deux cent mille hommes pendant soixante jours. » C'est évidemment pour le faire savoir aux Prussiens, mais si ce chiffre est exact, est-ce bien prudent? S'il ne l'est pas, ce n'est point rassurant. (Ce chiffre était exact, car la ville fut rendue, soixante jours, juste après cette communication.)

Dans la soirée, au café Parisien, un chasseur d'Afrique du 1er régiment, qui s'est introduit dans Metz, met la ville en émoi. Il apporte la nouvelle d'un grand combat livré sous les murs de Verdun et à la suite duquel Mac-Mahon, après avoir écrasé l'ennemi, marcherait sur Metz. Il aurait tué aux Allemands trente-cinq mille hommes, pris cinq généraux, cent cinquante pièces de canon, etc...

En faisant la part de l'exagération, cette nouvelle paraît au moins prématurée et ce qui amène à y ajouter peu de foi, c'est

Digitized by Google

que celui qui l'apporte, a disparu dans la soirée. Voilà un chasseur qui semble de la famille du Tartare de Sébastopol.

2e CORPS. — Ce jour-là, le maréchal Bazaine a chargé le maréchal Lebœuf et le général Frossard, commandants des 3e et 2e corps installés sur la rive droite la Moselle, de combiner une opération sur le village de Peltre. Ce village est devenu, pour les Prussiens, la tête de leur chemin de fer de Sarrebrück, par lequel ils communiquent avec les diverses partie de l'Allemagne ; des approvisionnements considérables y ont été amassés par eux : de plus, on sait par des espions qu'il s'y trouve, en ce moment, un grand nombre de trains, chargés de vivres et de munitions venant de Forbach.

D'après le plan arrêté, le 2e corps doit attaquer Peltre, emmenant le plus de vivres possible et détruisant le reste, pendant que le 3e corps fera une démonstration, du même côté, pour occuper l'ennemi et que sa cavalerie emmènera des fourrages.

Les deux commandants, après avoir étudié ce plan, reconnaissent et signalent à Bazaine des difficultés d'exécution; peut-on tenter cette attaque partielle, sans risquer de voir l'engagement devenir général? Et, si l'on ne recule pas devant une action générale, ne vaut-il pas mieux opérer dans une autre direction, qui permettrait de percer les lignes et de gagner Châlons?

Ces graves raisons font abandonner le projet, comme le désire Bazaine.

Division Vergé. — Dès le matin, les 5e et 12e batteries du 5e d'artillerie campent à droite de la route de Montigny, entre le remblai du chemin de fer, la 5e à gauche. La 6e batterie se place en arrière des deux autres. L'infanterie de la 1re division se trouve dans les mêmes prairies que son artillerie divisionnaire. Deux pièces de la 5e batterie sont placées sur la route, derrière une coupure formée de deux épaulements, avec embrasures construites par le génie, à dix mètres l'une de l'autre, couvrant chacune la moitié de la largeur du chemin. Il est placé près des pièces, un service de garde commandé alternativement par les lieutenants des 5e et 12e batteries.

Division Fauvart-Bastoul. — La 2e division est campée en dehors de la porte Serpenoise, autour du petit séminaire, dans les tranchées du chemin de fer... Elle s'y fortifie au moyen de fossés, de talus pour les tirailleurs. Les trois batteries divisionnaires sont placées à gauche de la route de Montigny, et en partie sur les terre-pleins des ateliers de la gare de Montigny.

Digitized by Google

Les sentinelles avancées sont dispersées dans les vignes... les Prussiens sont près de là... Une ferme, à laquelle ces derniers viennent de mettre le feu, brûle à trois cents mètres de nos avant-postes.

Pendant la nuit et dans l'après-midi du 27, l'artillerie prussienne canonne la redoute de Saint-Privat et y envoie quelques obus. Ces projectiles n'atteignent personne; à la pointe du jour, notre cavalerie étant venue enlever les fourrages, qui sont dans la ferme Bradin, les voitures, chargées trop haut, sont aperçues par l'ennemi, qui leur envoie plusieurs obus, mais sans aucun dommage.

Brigade-mixte Lapasset. — Les grand'gardes du 97e sont poussées dans un petit bois situé en avant de la ferme de Blory, dans laquelle, à plusieurs reprises, pendant la journée et notamment pendant le relevé des grand'gardes, une batterie prussienne établie sur les hauteurs de Frescaty, lance quelques obus.

A huit heures du soir, le 2e bataillon en entier de ce régiment, occupe, avec quatre compagnies, la ferme de la Horgne et, avec les deux autres, le château de la Grange-Mercier; quatre compagnies du 84e de ligne occupent la ferme de Blory et le bois en avant, où elles relèvent les grand'gardes du 97e. Ce dernier régiment va camper plus en arrière, dans la tranchée du chemin de fer de Montigny.

Le 3e lanciers est allé bivouaquer à Montigny, près du chemin de fer et à la porte du Petit Séminaire, qui a été transformé en ambulance.

Division de Valabrègue. — Le 27, le 5e chasseurs à cheval envoie son 2e escadron à la redoute Saint-Privat, pour y monter une grand'garde de vingt-quatre heures. Cet escadron est exposé au feu d'une batterie prussienne. Le lieutenant Dieterlen opère, avec le 1er peloton de cet escadron, une reconnaissance sur Marly-sur-Seille.

3e CORPS. — *La division de Castagny* reporte son campement en arrière du fort de Queuleu et un peu sur sa droite, aux Prés-Puebla.

Dans la journée du 27, un capitaine de uhlans s'aventure, suivi seulement de deux hommes, jusque sous le canon du fort de Queuleu. La plus proche sentinelle s'apprête à tirer sur le téméraire Allemand et le couche déjà en joue, lorsque celui-ci agite un drapeau blanc de parlementaire, moyen commode dont abusent les Prussiens pour inspecter nos travaux et se rendre compte de nos défenses. Néanmoins la sentinelle rabat son arme :

Digitized by Google

« Je viens, dit l'officier allemand, qui est arrivé à portée de voix, sommer le fort de se rendre! » La sentinelle appelle un caporal, le caporal un officier. Pendant ce temps, le prétendu parlementaire joue de la prunelle tant qu'il peut. Arrive un délégué du commandant du fort, qui transmet la réponse que l'on sait d'avance : « Ah! vous ne voulez pas vous rendre! dit le uhlan en retournant son cheval... eh bien! voilà pour vous» et de sa main libre, tout en lançant son cheval au galop, il se frappe.... l'extrême bas du dos. Une volée de coups de feu lui répond. Un des deux cavaliers qui accompagnaient ce grossier Teuton, fut atteint et tomba le nez sur l'encolure de son cheval, d'où il ne put glisser à terre, ayant eu soin, comme tous les uhlans, de s'attacher par une courroie à l'arçon de sa selle.

La division Metman s'établit dans la vallée de Vallières, à cheval sur le ruisseau de ce nom, la brigade de Potier sur le flanc gauche, la brigade Arnaudeau sur le flanc droit, de façon à intercepter à l'ennemi la route qui suit le cours de ce ruisseau. Le général Metman établit son quartier général sur la gauche de la place du village de Vallières, au centre de laquelle se trouve une fontaine munie d'un lavoir, où les troupiers battent leur linge, côte à côte avec les villageoises. En face de l'église est installé l'état-major de la 3e division du 3e corps, où se trouvent le colonel d'Orléans, les capitaines Dumas, Schasseray, de Champflour et de Labatut.

La division de dragons de Clérambault opère un fourrage à cheval à la ferme de Borny, pendant lequel elle est fortement inquiétée par les Prussiens, qui occupent les bois des environs.

4e CORPS. — Le 27, les artilleurs du fort des Carrières donnent une nouvelle preuve de leur adresse, en envoyant à quatre mille deux cents mètres de distance, un obus au milieu d'un bataillon prussien, qui descend la côte de Saulny, et qui se disperse aussitôt.

Les 2e et 3e corps étant restés sur la rive droite de la Moselle, le 4e corps reçoit, dans la matinée, l'ordre de s'étendre sur les hauteurs de Plappeville, qui ne sont plus occupées.

La division de Cissey change de bivouac, à six heures du matin, et va occuper Longeville, Sey, Chazelles et les pentes du Saint-Quentin. Le 20e bataillon de chasseurs à pied est cantonné dans le village de Chazelles, où il arrive, vers onze heures du matin, en suivant un chemin pratiqué par le génie. Les 4e et 5e escadrons du 2e hussards sont adjoints à la division de Cissey, pour faire, avec l'infanterie de celle-ci, le service des

Digitized by Google

grand'gardes vers Moulins-lès Metz, Sainte-Ruffine et Rozérieulles, où les Allemands envoient souvent des escouades effectuer des réquisitions de vin.

Le 27, le cocher Gérard, au service du loueur Barthélemy, quai Saint-Louis, en passant entre Moulins et la Maison-Neuve, est blessé à l'épaule par une balle partie d'un bois voisin de la route. Les Prussiens tirent aussi, le même jour, et du même endroit, sur la voiture d'un loueur de la rue Saint-Arnoult.

La division Grenier cède son camp à la division Levassor-Sorval (4e du 6e corps) et va s'installer à quatre ou cinq cents mètres plus à gauche : la brigade Véron de Bellecourt en première ligne, sur le coteau, à quelque distance en arrière de Lorry ; la brigade Pradier, en seconde ligne, dans la vallée.

A partir du 27 août, le 5e bataillon de chasseurs envoie chaque jour à la croisée des chemins de Saulny et de Woippy une compagnie de grand'garde, qui détache un petit poste chargé de surveiller la vallée de Saulny et particulièrement la tuilerie que les Allemands font souvent occuper par un poste avancé.

La route de Saulny est coupée à la croisée par une forte barricade liée à un retranchement, qui court tout le long du chemin de Lorry à Woippy. De leur côté, les Prussiens travaillent avec une très grande activité sur le coteau de Saulny. Ils font des abatis, des tranchées, et construisent plusieurs batteries à Plesnoy, à Fèves et à Sémécourt.

La division de Lorencez monte à Plappeville.

Tous ces mouvements s'exécutent par une pluie torrentielle, qui fait déborder tous les ruisseaux de ces vallons et qui rend l'installation des troupes difficile et pénible.

6e CORPS. — Le 27 août, les troupes du maréchal Canrobert se reposent des fatigues de la veille, malgré la contrariété d'une température froide et pluvieuse. Pendant toute la journée, nos avant-postes du sud-ouest font le coup de feu avec ceux de l'ennemi et le fort Saint-Quentin tire fréquemment.

Vers huit heures, les francs-tireurs du 4e de ligne vont, comme le soir du 24 août, à la ferme de la Grange-aux-Dames pour reconnaître les avant-postes prussiens.

Le 28e de ligne (division Levassor-Sorval) quitte le camp du Sansonnet et s'installe près d'une source d'eau ferrugineuse appelée Bonne-Fontaine, à gauche de la route de Metz à Lorry et sous le fort Plappeville. Il s'établit perpendiculairement à cette route.

Digitized by Google

Au matin, deux escadrons du 2e chasseurs d'Afrique, ayant poussé une reconnaissance jusqu'au château de Ladonchamps, forcent un bataillon d'infanterie prussienne à s'abriter précipitamment derrière ses murailles et lui tuent plusieurs hommes.

Dans l'après-midi, un violent orage éclate près de la porte de Thionville, au-dessus du campement de ce régiment. L'avant-dernier coup de tonnerre tue raide quatre chevaux barbes, sans même blesser les hommes couchés à côté de ces animaux ; un chasseur a seulement son *taconet* (schako) emporté par la foudre.

Garde impériale. — Au matin, vers cinq heures et demie, quelques coups de feu se font entendre un peu en avant de la gauche du 3e bataillon du 1er voltigeurs de la garde qui a occupé pendant la nuit la ferme le Chêne. Le caporal Lefranc, de la 6e compagnie de ce bataillon, est blessé grièvement en allant reconnaître un poste prussien situé en avant de celui qu'il commande. Bientôt une compagnie du 13e de ligne est envoyée par son régiment au Chêne, afin de relever la compagnie de voltigeurs. A six heures, les 1er et 2e bataillons du 1er voltigeurs sont relevés par le 28e de ligne et le 3e bataillon par le 25e de ligne. Le régiment de voltigeurs regagne son emplacement de Devant-les-Ponts et campe de l'autre côté de la route.

Dès cinq heures du matin, le capitaine de France, de l'état-major général de l'armée, vient réclamer au quartier général de la garde impériale une série de renseignements sur le mouvement de la veille, sur les heures de départ et celles de retour, sur les incidents de la route, etc.

Il se confirme dans l'esprit de tous les officiers que le maréchal Bazaine, dès la matinée du 26, a pris la résolution de contremander son mouvement. En effet, l'officier chargé de faire partir les bagages, lui ayant demandé à quelle heure il conviendrait de leur faire quitter le Ban-Saint-Martin, le maréchal répondit: « Laissez-les ici provisoirement, je vous enverrai des ordres plus tard ! » C'est le pendant de la communication faite le 26, à midi et quart, par le capitaine Lemoine au général Bourbaki, de la part du maréchal Bazaine.

Le commandant de la garde, dans la désolation que lui cause la résolution du maréchal, disait la veille, tout bas, au commandant Leperche, au moment où il revenait à la Ronde et près de son quartier général : « Décidément, c'est *une véritable canaille !* Il est capable d'avoir opéré, comme il l'a fait aujourd'hui, uniquement afin de pouvoir dire qu'il a tenté quelque chose ! »

Il parait que pour dissimuler aux troupes la *cascade* d'hier, on

Digitized by Google

doit leur dire que notre armée a été portée en avant, ce jour-là, afin d'appuyer une grande reconnaissance de cavalerie.

Le colonel Davout d'Auerstaëdt, du 95e de ligne, est venu dans la matinée voir le général Bourbaki, qui l'a retenu à déjeuner.

Ce général raconte qu'au conseil de guerre de la veille, tenu au château de Grimont et où il est arrivé en retard, le maréchal Bazaine lui a dit, en présence *des autres commandants des corps d'armée*, que *tous* avaient proposé le maintien de l'armée dans le camp retranché de Metz et que, malgré l'avis émis par ses collègues, il n'avait pas hésité à maintenir le sien, qui était de percer la ligne d'investissement en marchant vers Château-Salins et en se portant, de là, sur Lunéville, Épinal, Mirecourt, Remiremont, etc...

« Il est bon, ajoute-t-il, de constater ces faits dès aujourd'hui afin qu'on puisse plus tard rectifier les *errata* volontaires ou involontaires de l'historique de la campagne actuelle. »

On assure que les forces ennemies, qui se trouvent autour de Metz sont excessivement réduites et qu'elles se composent presque exclusivement d'hommes relativement âgés. Ainsi, notre armée se laisse amuser, tromper par un véritable rideau de troupes disséminées sur une circonférence de cinquante à soixante kilomètres, et ces troupes comprennent plusieurs divisions de landwehr.

« Quelle honte ce sera pour le général en chef, dit à ce propos l'officier de la garde déjà cité, quand on écrira plus tard le récit de cette campagne!

« Et dire que nous ne faisons rien pour savoir au juste ce qui en est. Il nous faut absolument sortir de cette situation; il faut à tout prix, coûte que coûte, quitter le camp retranché de Metz, quelles que soient les nouvelles reçues du dehors, qu'il en ait été reçu ou non. En effet, si l'armée du maréchal de Mac-Mahon st à notre portée, il faudra percer la ligne d'investissement afin d'opérer notre jonction avec elle.

« Si cette armée est à Châlons ou en retraite sur Paris, il nous faudra encore sortir, afin de couper les lignes de communication des Prussiens et rétablir nos propres communications avec l'intérieur de la France, assurer nos réapprovisionnements de vivres et surtout ceux de munitions, recouvrer notre liberté d'allures et cesser de donner à l'Europe le triste spectacle d'une armée de cent cinquante mille hommes bloquée.

« Enfin, alors même que nous ne pourrions, ni nous réunir au maréchal de Mac-Mahon, ni couper les communications de l'ennemi, ni rétablir les nôtres, ni obtenir aucun résultat sérieux

Digitized by Google

au point de vue de l'issue de la guerre, alors même que nous ne pourrions que périr, il faudrait encore sortir, combattre l'ennemi à outrance, afin de sauver ce qui nous est le plus précieux, *notre honneur*.

« Dans de semblables conditions l'inaction constitue *un acte infâme*. On commence à croire que *le maréchal Bazaine est « un traître »*; il ne serait sans doute pas fâché d'apprendre que son collègue, le maréchal de Mac-Mahon, fût battu; il espère probablement que lui, Bazaine, grandirait d'autant.

« Plus on va, plus on est convaincu qu'il nous faut percer la ligne d'investissement et que le mieux est de prendre, pour direction principale, la route de Strasbourg, par Delme et Château-Salins, pour directions secondaires, les routes de Nomény et de Dieuze, en venant rejoindre la direction principale ou s'en approchant le plus possible à un moment donné.

« Nous devrions ensuite gagner Lunéville, nous y arrêter s'il était possible, tenir les embranchements des chemins de fer d'Épinal et de Saint-Dié, puis aller occuper Nancy et Frouard, si la chose est possible, ou bien gagner Mirecourt, Épinal, Remiremont, etc...

« Il faudrait, en un mot, tâcher de rétablir le plus promptement possible nos communications, de façon à nous réapprovisionner facilement par Epinal, en faisant venir nos munitions de Lyon, de Bourges, ou indirectement de Paris ou de tout autre centre.

« Ce premier acte accompli, en évitant le plus possible tout engagement avec l'ennemi, afin de l'opérer sûrement et plus vite, nous pourrions occuper ensuite Lunéville, Frouard et quelques ponts sur le chemin de fer de Sarrebrück, de manière à couper, d'une manière absolue, les communications de l'ennemi et livrer bataille à l'armée d'investissement de Metz, ne rien négliger pour la détruire et marcher ensuite sur Paris, afin de concourir à l'achèvement des opérations contre les armées du Prince Royal et du prince Frédéric-Charles.

« Dans ces conditions, il est très probable que la situation des Prussiens deviendrait telle, que leur retraite constituerait un désastre complet. Mettons-nous donc en mesure de concourir à cet immense service que l'armée est appelée à rendre à la France, au lieu de nous réduire à ce rôle passif auquel nous condamne le maréchal Bazaine et qui, s'il est digne de lui, ne l'est assurément pas de nous. » (*Ces lignes ont été écrites le 27 août* 1870, *au soir*.)

Une dépêche, en date du 27 août, rappelle à l'exécution ponctuelle de l'article 94 de l'ordonnance sur le service des armées en campagne relatif aux parlementaires, qui se présentent aux

Digitized by Google

avant-postes. Contrairement aux prescriptions de cet article, un médecin prussien a été amené des avant-postes au grand quartier général. On n'a pas même pris la peine de lui bander les yeux.

28 AOUT. — Vers huit heures du matin, un violent orage éclate sur la vallée de la Moselle et dure toute la journée, ainsi que toute la soirée, sans aucune interruption. Sous ces pluies continuelles, le terrain se détrempe: nos pauvres soldats, dans la boue jusqu'aux genoux, éprouvent les plus grandes difficultés pour marcher à travers les vignes et les terres labourées où sont dressées leurs tentes.

La journée du 28 août est employée à certains travaux trop longtemps négligés. Le général Coffinières a reçu l'ordre de remédier à la défectuosité des ponts, de manière à rendre plus faciles les communications entre les deux rives de la Moselle et à permettre une plus rapide concentration, dans le cas où l'ennemi tenterait une attaque de ce côté. Les deux ponts déjà existants sont consolidés, et on en construit un troisième. En même temps, des routes sont ouvertes pour faciliter les abords et les débouchés de ces ponts et l'on améliore les communications secondaires, qui donnent accès sur le plateau de Saint-Julien. Toutes ces précautions sont prises en vue des opérations extérieures qui pourraient être tentées.

La ville de Metz est complètement bloquée par l'ennemi et on commence à y manquer de tout. Impossible de se procurer ni œufs, ni lait, ni légumes sur le marché; les quelques œufs, que l'on peut trouver, se vendent cinq à six francs la douzaine; le sucre, un franc soixante la livre; les boulangers cachent le pain; les douceurs de la vie ordinaire disparaissent graduellement; la viande de cheval fait son apparition soudaine sur l'étal des bouchers.

Aussi est-on réduit à manger des pommes de terre ou du riz, le tout sans beurre, qui coûte déjà cinq francs la livre.

On attend toujours des nouvelles de la marche offensive de Mac-Mahon sur Metz. Le héros de Frœschwiller a été transfiguré par l'opinion publique en une sorte de libérateur. On ne lui marchanderait même pas peut-être l'apothéose, s'il apparaissait, à la tête de son armée, sous les murs de la vieille cité lorraine. La verve gauloise renchérit sur ces folies de l'attente : on chante les litanies du duc de Magenta :

« *Mac-Mahon, délivre-nous des Prussiens!*

« *Mac-Mahon, délivre-nous de la chair de cheval et du beurre à prix d'or!*

« *Mac-Mahon, rends-nous les gigots et les biftecks!* »

Digitized by Google

De là, de joyeux éclats de rire, à travers cette ville de guerre, arche de salut de la France.

— On vient d'installer sur la place Royale, de nombreux *wagons-hôpitaux*, qui l'entourent d'une ligne noire continue et redoublée. Quelques-uns de ces wagons sont aussi rangés sur la partie disponible de l'Esplanade, près de la rue des Clercs. Des literies, des paillasses y sont déjà disposées et l'on peut en voir l'aménagement intérieur. Les lits sont placés dans le sens de la largeur, c'est-à-dire perpendiculairement aux parois les plus longues.

Dans la journée du 28, un regrettable accident se produit à la caserne des gardes mobiles au fort Moselle. Un sergent, en maniant pendant l'exercice son fusil qu'il oublie être chargé, en fait jouer la batterie. Le coup part et la balle atteint à l'épaule le capitaine de cette compagnie, M. Lacour. Cette blessure malheureusement est mortelle.

La soirée du 28 août est aussi triste que celle de la veille; toujours la pluie, toujours la boue, toujours l'isolement sous la toile mouillée.

2e CORPS. — Dès le 28, les troupes du général Frossard entreprennent de grands travaux pour la défense de la plaine de Montigny-lès-Metz. Bien que ces ouvrages ne soient pas utilement employés pour la défense, ils ont cependant l'avantage d'occuper les hommes et prouvent combien sont forts le courage et la discipline de cette armée éprouvée par de si cruelles épreuves. En élevant ces immenses lignes de défense, qui partent de la Grange-aux-Ormes et vont de la Seille inondée à la Moselle, le 2e corps couvre le terrain en avant de Montigny. d'une triple ligne de tranchées reliées entre elles par des chemins couverts. Un solide barrage, en effet, a été établi sur la Seille, entre la porte Mazelle et le Grand Séminaire, afin d inonder la vallée. Le résultat obtenu par ce barrage est des plus satisfaisants; la Seille s'étend depuis le pied des collines de Queuleu jusque dans les fossés de la redoute du Pâté.

Le 28, le 4e chasseurs à cheval, qui jusqu'alors est resté à Longeville, sur la rive gauche de la Moselle, traverse Metz et rejoint la division de cavalerie de Valabrègue, qui, depuis le 26, campe sur les glacis de la lunette d'Arcon, à deux cents mètres de la gare.

Dès cinq heures du matin, une batterie prussienne établie sur le versant septentrional de la côte de Châtel-Saint-Blaise, envoie, de quart d'heure en quart d'heure, quelques obus dans la direction du fortin en terre de Saint-Privat, en avant de Montigny, qui laisse faire, attendant son heure pour rendre, avec

Digitized by Google

usure, ce qu'on lui adresse. Plusieurs autres batteries prussiennes établies entre Jouy et Augny tirent également sur les fermes de Bradin et de Saint-Ladre, ainsi que sur les détachements du 2e corps en marche. Cette canonnade est presque incessante pendant toute la journée et dure jusqu'à minuit environ.

Dans la matinée, les francs-tireurs du 8e de ligne poussent une reconnaissance vers le château de Frescaty qu'occupent les Prussiens, à douze cents mètres de distance, en avant de la ferme Bradin, et perdent quelques hommes tués ou blessés.

Brigade-mixte Lapasset. — Dans la nuit du 27 au 28 août, le général Lapasset a fait appeler chez lui le sous-lieutenant Bergasse, commandant le peloton des éclaireurs-volontaires du 3e lanciers, et lui a dit : « Lieutenant, vous partirez de manière à arriver au village de Magny, qui se trouve à quatre kilomètres d'ici, au point du jour. Ce village doit renfermer des approvisionnements en fourrages et il faut s'en procurer. J'envoie deux compagnies du 97e avec vous, pour faciliter vos recherches. »

Vers trois heures du matin, la petite colonne se met en marche dans le plus grand silence. En tête, s'avancent, le fusil au poing, les vingt-cinq lanciers du lieutenant Bergasse ; viennent ensuite les 6e compagnies du 1er et du 3e bataillon du 97e de ligne, sous les ordres du capitaine Reveilhas. Après avoir franchi la Seille sur le pont du chemin de fer de Sarrebrück et à huit cents mètres environ de Magny, l'infanterie s'arrête, pendant que les lanciers, déployés en fourrageurs, entourent le village et y pénètrent quelques minutes après le départ de cinq cents Prussiens.

Le lieutenant Bergasse, à la tête de son peloton, dépasse Magny et charge un groupe d'infanterie ennemie retranchée derrière le ruisseau de Saint-Pierre; mais les obstacles du terrain et un feu bien nourri le forcent à la retraite. Son peloton perd un cheval tué et deux autres blessés.

Cette échauffourée a permis aux 6e compagnies du 1er et du 3e bataillon du 97e de ligne, que viennent de renforcer les 1re, 4e et 5e compagnies du 3e bataillon de ce même régiment, d'arriver et d'occuper toutes les issues de Magny. Les 1er et 2e escadrons du 5e dragons, sous les ordres du commandant Legendre, prennent part également à ce fourrage au sec et occupent, eux aussi, militairement, les abords de ce village.

Des perquisitions minutieuses y amènent la découverte d'une grande quantité de fourrages. Toutefois, il faut se hâter : l'ennemi est revenu en forces de tous les côtés. Les 1re, 4e et 5e compagnies du 3e bataillon du 97e de ligne repoussent vivement les

Digitized by Google

Allemands, que les vedettes des dragons fusillent à qui mieux mieux.

Pendant ce temps, le fourrage enlevé est rapidement chargé sur trente-cinq charrettes réquisitionnées; puis, fantassins et cavaliers rentrent au camp, aux acclamations de leurs camarades.

3e CORPS. — La journée du 28 est fertile en canonnades. Dès cinq heures du matin, comme nous venons déjà de le raconter, les grandes bouches de bronze commencent à tonner tout autour de Metz. On pourrait croire à un sérieux engagement aux portes de la ville. Il n'en est rien. Ce sont les canons des forts qui ont la parole.

Le fort de Queuleu canonne vivement des forces prussiennes, qui passent à cinq kilomètres environ de distance, et obtient de brillants résultats. Plusieurs de ces projectiles portent en plein tas des Teutons et y causent de sérieux ravages.

De son côté, le fort Saint-Julien envoie plusieurs obus de gros calibre sur Sainte-Barbe et sur des rassemblements de troupes ennemies, qu'on aperçoit autour de Malroy.

A midi, *la division de Castagny* se déplace un peu et établit son camp entre le cimetière de l'est et le fort de Queuleu, à droite de la route de Strasbourg. Les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon du 69e de ligne vont occuper le poste avancé du village de Grigy.

A la division Metman, le 7e bataillon de chasseurs à pied est également de grand'garde au village de Vantoux.

Le 4e dragons va fourrager à Borny. Le 5e régiment de la même arme, qui a participé, de son côté, au fourrage au sec de Magny, rentre, vers quatre heures du soir, à son campement ramenant avec lui pour quatre jours de paille ou de foin.

4e CORPS. — Le capitaine adjudant-major Copri du bataillon des chasseurs à pied de la garde est nommé au commandement du 20e bataillon de chasseurs à pied, en remplacement du regretté commandant de Labarrière, assassiné par les Allemands, le 14 août dernier, contre le village de Mey.

De ce côté de la Moselle, les Prussiens exercent la plus sévère surveillance et ne laissent sortir personne du village d'Ars. Du haut du Saint-Quentin, on aperçoit leurs feux de bivouac dans les bois de Vaux et le long de la route de Dornot et de Novéant. Les ennemis, sans doute, doivent travailler dans les usines des frères Karcher, à en juger par la fumée qui sort des fenêtres de certains ateliers.

Dans la matinée, une reconnaissance d'éclaireurs, envoyée par le général de Cissey, est sur le point de surprendre à la

Digitized by Google

Maison-Neuve, près de Moulins, un parti de Prussiens, qui est venu pour se régaler d'eau-de-vie de France. A la vue des pantalons rouges, les Teutons fuient à toutes jambes et sont reconduits à coups de fusil jusqu'à Châtel-Saint-Germain, qu'occupent seulement cent cinquante hommes. Si nos éclaireurs avaient été plus nombreux, ils auraient pu complètement envelopper ce village et faire prisonnière cette compagnie ennemie.

Plus à l'est, le 2e bataillon de chasseurs, appartenant à la division de Lorencez, surprend, dans une reconnaissance, un bataillon allemand au bivouac, et lui enlève armes et bagages, les ennemis s'étant sauvés à l'approche des *vitriers*, et ayant abandonné leurs sacs et leurs faisceaux.

Le même jour, une grand'garde de hussards du 2e régiment est attaquée près de Sainte-Ruffine par une forte patrouille ennemie, qui est repoussée, mais qui a pu toutefois enlever une de nos vedettes, le hussard Fritsch : ce brave Alsacien, grâce à sa parfaite connaissance de la langue allemande et du terrain, paraît se constituer prisonnier de bonne grâce; puis, tout en amusant ses gardiens, soudain il pique des deux et s'évade sain et sauf, au milieu d'une grêle de balles, avec son cheval et ses armes.

La veille, à ce même village de Sainte-Ruffine, une pauvre femme lavait son linge dans la fontaine communale, située sur le chemin de Jussy. Tout à coup se présente un uhlan; celui-ci met pied à terre, s'approche de la laveuse et tire un couteau : la malheureuse croit sa dernière heure venue. Le Prussien s'empare de son... savon, le coupe en deux morceaux égaux, en rend un, empoche l'autre et s'éloigne en disant : « Bonne Française, adiess! »

Ajoutons que les Allemands ne montrent pas tous les jours la même mansuétude. Un pauvre fermier, des environs d'Ars-sur-Moselle, est sur le point d'être fusillé, parce que les ennemis ont trouvé chez lui un fusil de chasse chargé à plomb. Pendant de longues heures, ce malheureux reste sous la menace d'une mort prochaine et ne doit son salut qu'à l'intervention active et dévouée du maire et du curé de son village.

L'instituteur Gobert, de Novéant, revenant de Metz, où il était allé chercher la nomination d'un maire, est arrêté par les Allemands et garrotté si cruellement que les cordes entrent dans les chairs. Tous les chevaux de Novéant ont été enlevés par réquisition prussienne. Tous les hommes valides de ce village ont, en outre, été requis, pour se rendre sur le plateau de Gravelotte, qui est devenu un véritable charnier, et enfouissent les morts prussiens en pourriture de la journée du 16 août.

Digitized by Google

6e CORPS. — Il pleut toute la journée du 28; le terrain des campements du 6e corps, qui est gluant et bourbeux, rend toutes corvées des plus pénibles. Pourtant, ordre est donné de réunir tout le bois des campements en un seul tas, pour en faire des distributions régulières, qui en empêcheront le gaspillage. Un monceau considérable, provenant surtout des maisons démolies dans la zone de défense, est bientôt mis en réserve, pour être épuisé au fur et à mesure des besoins.

Dans la nuit du 27 au 28 août, les francs-tireurs du 6e corps exécutent plusieurs reconnaissances.

— Vers une heure et demie du matin, la compagnie franche du 4e de ligne (division Tixier) sort en silence de la ferme de la Grange-aux-Dames et se partage en deux sections. La première, dirigée par le capitaine Gallois, prend à droite et précédée d'éclaireurs conduits par le sous-lieutenant Bonneau, elle se glisse entre la rive gauche de la Moselle et Thury. La deuxième section, commandée par le sous-lieutenant Günsett, prend à gauche du même hameau, et marche à hauteur de la première section, précédée également par de petits groupes d'éclaireurs.

Ces deux sections se proposent de reconnaître et de cerner, s'il y a lieu, un avant-poste prussien, qui est venu la veille s'établir à Thury même. Mais l'ennemi s'est retiré aux Maxes à la tombée de la nuit.

Trompé par le brouillard, le sous-lieutenant Günsett pousse avec sa section jusqu'au village de Maxes et se trouve, tout à coup, en face de postes importants, retranchés dans des maisons crénelées. Reçu par quelques décharges de mousqueterie restées sans effet, il revient sur ses pas, et se voit bientôt rejoint par l'autre section, qui accourt à son aide. A cinq heures, les franes- tireurs du 4e de ligne rentrent à la Grange-aux-Dames.

— Vers deux heures du matin, les partisans du 25e de ligne (*division Levassor-Sorval*) sont envoyés reconnaître le château de Ladonchamps, qui se trouve à un kilomètre de nos avant-postes, sur la route de Thionville, ainsi que la ferme de Sainte-Agathe, située à quelques centaines de mètres, sur la gauche de ce château. Ces deux locaux sont reconnus non occupés par l'ennemi et on constate qu'ils contiennent une grande quantité de grains et de fourrages.

Cette nuit-là, la compagnie de partisans du 70e de ligne (*division Levassor-Sorval*) fait sa première sortie et marche dans la direction de Plappeville, sous les ordres du capitaine Eyrier et du sous-lieutenant Lang. Les francs-tireurs ont à essuyer une fusillade très vive avec les avant-postes ennemis et n'ont que

Digitized by Google

deux hommes atteints par les Allemands, auxquels ils font subir des pertes très nombreuses.

Division du Barail. — A trois heures du matin, tous les escadrons du 2e chasseurs à cheval, sous la conduite du colonel Pelletier, partent pour effectuer une reconnaissance offensive entre la route de Maizières et la rive gauche de la Moselle.

Nos chasseurs s'avancent en échelons, précédés d'un rideau de tirailleurs formé de deux pelotons du 2e escadron. Le lieutenant Leplus s'est chargé d'occuper, avec son peloton, le château de Ladonchamps. Une reconnaissance envoyée sur la droite constate que le village des Petites Maxes est inoccupé.

Les avant-postes ennemis établis à Franclochamps et à la ferme des Grandes Tapes sont refoulés par le 2e chasseurs à cheval.

Ce régiment vient de dépasser la hauteur de Saint-Rémy et des Grandes Tapes et voit les bataillons ennemis se masser dans un bois situé en avant de son front de bataille, lorsque des éclaireurs viennent annoncer au colonel Pelletier, que l'ennemi envoie deux pièces d'artillerie et quelques compagnies d'infanterie à Saint-Rémy, pour déborder sa gauche. Les Grandes Tapes sont déjà occupées par les Allemands et une première décharge est faite sur nos éclaireurs, à trois cents mètres de distance, tant de ce dernier village que de celui de Saint-Rémy.

Les escadrons du 2e chasseurs à cheval, qui marchent en échelons, sont mis en ligne, font un demi-tour par peloton et le régiment se retire, hors de portée de cette mousqueterie, toujours couvert par la ligne des tirailleurs, qui est renforcée d'un peloton du 3e escadron. Le régiment se remet alors face en tête et continue à observer l'ennemi, dont les batteries restent massées dans les bois.

Dans cette escarmouche, les éclaireurs du 2e chasseurs ont tué quatre uhlans et plusieurs chevaux.

Le même jour, 28 août, vers cinq heures du matin, le 25e de ligne change de campement et va occuper le gros village de Woippy, à cinq kilomètres de Metz. Six compagnies sont placées de grand'garde au village même et quatre compagnies du 1er bataillon occupent le cimetière sur la hauteur, en arrière de Woippy.

Le 2e bataillon s'installe dans le parc du château de Rucher. Le 3e bataillon tient l'ancienne position du 1er bataillon, c'est-à-dire est placé derrière des tranchées-abris dominant les positions occupées par les deux autres bataillons.

De son côté, le 70e de ligne prend son emplacement définitif, en avant du Coupillon et en arrière des crêtes qui environnent

Digitized by Google

le château de ce nom. Devant le 70e, se place le 26e de ligne et à gauche, le 28e de ligne.

Chaque jour, deux compagnies de chacun des régiments de la division Levassor-Sorval (4e du 6e corps) vont occuper les retranchements construits entre Woippy et Lorry.

La soirée et la nuit du 28 au 29 août continuent à être pluvieuses plus encore que la journée.

GARDE IMPÉRIALE. — Il fait un temps affreux toute la journée du 28. La pluie ne cesse pas un seul instant. On est au troisième jour de la lune. On espère que les *jours critiques*, dont parlait le maréchal Bugeaud (quatrième, cinquième et sixième), promettront un temps meilleur.

Une voiture du service télégraphique de l'armée est venue s'installer, vers deux heures de l'après-midi, dans la cour du quartier général du général Bourbaki. C'est la deuxième fois que cette mesure est prise. La première installation de ce genre a eu lieu, pendant que le général se trouvait installé à l'ancienne auberge du *Soleil d'Or*, sur la route de Sarrebrück, et que le maréchal Bazaine occupait le château de Borny.

Un bureau télégraphique *fixe* avait dû être établi dans la maison même occupée par le général, alors que le corps de la garde se trouvait à Courcelles-Chaussy, de façon à relier ce corps à la station de Courcelles-sur-Nied ; mais le départ de la garde pour Saint-Avold n'avait pas permis de trouver le temps nécessaire pour achever cette opération. Les esprits inquiets, chagrins, portent en ce moment les jugements les plus sévères contre l'attitude des populations et contre l'armée, reproches des plus injustes et grandement immérités.

Du moment que l'armée reste complètement inactive, que son chef (*le seul coupable*) lui fait jouer un rôle des plus timides, on aurait tort de compter sur des efforts supérieurs de la part des populations. On ne peut raisonnablement espérer quelque acte vigoureux de ces populations qu'autant que celles-ci seront en mesure de s'appuyer sur l'armée. Leur attitude est la conséquence forcée de celle de l'armée.

Le maréchal Bazaine recommande le 28 de ne pas charger de denrées alimentaires les mulets de litière ou de cacolet, le colonel du train des équipages ayant déclaré que ces mulets se blessaient, quand ils étaient chargés au départ.

Il décide également, ce même jour, que les sous-officiers et caporaux employés dans les compagnies ne seront pas remplacés, mais que ceux qui sont blessés et dont l'absence devra durer quelques mois, le seront.

Le maréchal Bazaine prescrit également au général Bourbaki

Digitized by Google

de mettre son commandant du génie, le général de Villers, à la disposition du maréchal Canrobert, commandant le 6e corps d'armée (dont le commandant du génie n'a pu arriver), afin de diriger les travaux de fortification entrepris entre le fort de Plappeville et le village de Woippy, pour défendre la route de Saulny.

Ordre est aussi donné aux commandants de corps d'armée d'enlever les ressources en denrées alimentaires existant dans les villages environnants, de prendre, à cet effet, les mesures nécessaires et d'employer spécialement la cavalerie pour participer à ces opérations ou pour les couvrir.

Il sera fait des réquisitions spécialement de bestiaux et de fourrages et le prix en sera remboursé aux propriétaires.

Ces opérations ne pourront être pratiquées par la garde impériale, puisqu'elle est campée en seconde ligne, en arrière des autres corps d'armée.

Il vient de se produire ce qui est arrivé récemment à propos des renseignements à prendre, des reconnaissances à faire : il a été recommandé à la cavalerie de la garde, par ordre du maréchal Bazaine, de ne plus exécuter de reconnaissances en avant des corps campés en première ligne.

Le général Bourbaki racontait dans la soirée au général *** qu'il avait vu dans la journée M. de Verneville et que ce dernier lui avait assuré que les Prussiens avaient organisé dans le château d'un de ses amis une maison mal famée, dont le personnel avait été amené d'Allemagne.

« Ah ! ils n'oublient rien, » dit aussitôt d'un air grave le général ***, et comme le général Bourbaki ajoutait que les femmes emballaient le mobilier pour l'expédier dans leur pays, le général *** compléta sa pensée en ajoutant : « C'est encore de la prévoyance ! »

Ce brave général était célèbre dans l'armée de Metz pour ses aphorismes bizarres, qui faisaient la joie des jeunes officiers de l'état-major du corps de la garde. C'est à lui qu'on devait ce fameux mot : « Il faut toujours voir les choses au pire ; c'est le meilleur moyen de ne pas se décourager. »

Vers onze heures du soir, dans la nuit du 28 au 29 août, les cris « aux armes ! » se font entendre dans le camp de l'artillerie de la garde, établi en arrière du quartier du général Bourbaki : ils y produisent un léger trouble, qui est bientôt rétabli.

Un canonnier, sans doute, a eu le cauchemar : il n'en faut pas davantage pour causer quelque émoi.

Digitized by Google

Aux avant-postes, en avant du fort Saint-Quentin.

CHAPITRE VIII

Les préliminaires de la grande sortie.

Tourmente dans la nuit du 28 août. — Triste aspect de la plaine de Metz. — Dépérissement des chevaux. — Réapparition du soleil. — Dépêche du colonel Turnier. — Cette dépêche force Bazaine à tenter une nouvelle sortie. — Les Prussiens dans les bois. — Les uhlans — Leurs exactions. — Le vieux patriote de Noisseville. — Une fière réponse. — Actes de probité de soldats du 24e de ligne. — Reconnaissance de deux escadrons du 7e dragons. — La pompe à vapeur de la Moselle. — Construction d'un radeau. — Wagons allemands roulant jusqu'à Metz. — Le 69e de ligne à Grigy. — Fourrage au sec des dragons du 3e corps à Magny. — Pavage des rues du camp du 4e de ligne. — La musique de ce régiment. — 29 août. — Le temps se remet au beau. — Déclaration d'un habitant de Lessy au quartier général de la garde. — Cloches des villages enlevées, horloges arrêtées. — La réserve générale d'artillerie de l'armée est attachée à la garde. — Le comte Sponeck. — Son arrestation. — Sa présentation par l'interprète Wojtkiewicz. — Laissez-passer refusé. — Insistance du sieur Wojtkiewicz pour traverser les lignes. — Refus du grand quartier général. — Soupçons éveillés. — Wojtkiewicz surveillé. — Soldat du 60e de ligne réfugié à Metz. — Défense de la conduite de l'intendance au début de la campagne. — Un procédé plus que cavalier. — *Son indifférence le maréchal.* — Mauvais état des

Digitized by Google

blessés. — Le 30 août. — Belle journée. — Le temps au beau. — Ordre et contre-ordre. — Réception et envoi de dépêches. — Une lettre anonyme adressée à Bazaine. — Ordre d'attaque pour le 31 août. — Capture d'une voiture allemande par le 97e de ligne. — Fuite des officiers allemands. — *Sarrebück* ou le coq noir de la 8e batterie du 5e d'artillerie. — Nominations au 5e bataillon de chasseurs à pied. — *Le cinquième régiment d'infanterie de la division de Cissey.* — Le hussard Fritsch du 2e régiment. — Admirable présence d'esprit. — La croix du général Legrand. — Fourrage à Thury. — La garde reçoit le 30 août l'ordre de se tenir prête à marcher. — Travaux français et allemands, en avant de Woippy. — La cavalerie à Chambière.

29 AOUT. — Le mauvais temps continue. Dans la nuit du 28 au 29 août, une véritable tourmente de vent et d'averses se déchaîne sur nos campements. La pluie tombe à torrents, fouettant sur les tentes et, traversant la toile, inonde nos malheureux soldats. Un fort orage se met de la partie et continue avec une violence croissante. Les campements, sur un sol argileux, dégénèrent promptement en bourbier. Au réveil, la plaine de Metz offre, en plein été, une teinte lugubre du plateau de Chersonèse, l'automne du siège de Sébastopol.

La boue flotte dans les rues et les hommes se défendent péniblement de l'humidité ennemie. La plupart des chevaux, à la corde, ressentent les atteintes de l'intempérie de l'air et de la misère. Quelques-uns, les plus vivaces, suppléent au manque de ration, en allant libres paître dans les prés voisins ou en se nourrissant du crin de camarades efflanqués, voisins débonnaires.

Si ces avant-coureurs prématurés de la mauvaison saison duraient longtemps, l'armée se démoraliserait rapidement ; mais, vers dix heures du matin, la pluie cesse enfin et le soleil, ami du soldat, ne tarde pas à reparaître.

Ce même jour, 29 août, Bazaine reçoit du colonel Turnier, commandant la place de Thionville, la communication suivante :

« Dépêche venue de Thionville (commandant de place).

« Arrivée le 29 août 1870. Général Ducrot commande corps Mac-Mahon. Il doit se trouver aujourd'hui 27 à Stenay, gauche de l'armée, général Douay, à la droite, sur la Meuse.

« Se tenir prêt à marcher au premier coup de canon. »

« Signé : TURNIER. »

C'est une dépêche expédiée à Thionville par le général Du-

Digitized by Google

crot, de son camp d'Attigny, et apportée au péril de ses jours par M. Lagossi; le colonel Turnier l'a fait aussitôt passer au maréchal par les deux émissaires Marchal et Flahaut.

Cette dépêche surprend Bazaine, au moment où il est décidé, plus que jamais, à se renfermer dans le plan arrêté à la suite de la conférence du 26 août et qui consiste, comme nous l'avons vu, à n'engager aucune action décisive. Il continue à méditer sur les moyens de rester dans l'inaction. Il imagine dans ce but des sorties présentant des inconvénients sérieux; il les proposera ensuite à ses lieutenants et ceux-ci lui feront des remontrances fort naturelles.

Le maréchal renoncera alors avec empressement à ses projets; mais il se préparera pour plus tard, par ce procédé, de prétendus moyens de justification, rejetant sur ses lieutenants toute la responsabilité.

Telle est la situation, quand Bazaine est tiré de sa torpeur par la dépêche du 29 août. Dès lors l'inaction n'est plus possible.

Dans la soirée, des ordres sont donnés pour recommencer le lendemain, 30, l'opération projetée, puis abandonnée le 26. Les différents corps d'armée doivent se tenir prêts pour le lendemain, à midi. Quelques heures plus tard, contre-ordre est envoyé aux troupes.

Les Prussiens fourmillent dans les bois autour de Metz. Voici de quelle manière nos ennemis s'y établissent. Lorsqu'un bois a été reconnu, vingt-quatre hommes choisis dans chaque compagnie et armés d'une espèce de sabre qui tranche d'un côté et scie de l'autre, tracent un sentier parallèle à la lisière du bois et assez étroit pour ne donner passage qu'à un seul homme de front.

Dans ce sentier, se place une ligne serrée de soldats, en même temps que d'autres s'établissent encore plus avant et s'abritent en tirailleurs, derrière les plus gros arbres de l'extrême lisière. Ces derniers seuls sont visibles pour leurs adversaires, tandis que leurs camarades écartent ou coupent les branches, qui pourraient gêner le tir de la deuxième ligne.

Le soir, les branches ainsi abattues servent à construire des baraques tressées, presque imperméables à la pluie et qui servent d'abri aux troupes. Une heure suffit à vingt hommes pour élever une hutte capable de les contenir tous.

Les uhlans, ces frêlons allemands, désolent les campagnes environnantes, où ils commettent mille déprédations; sortant par petits groupes de quatre ou cinq cavaliers de la lisière des bois, ils arrivent au galop sur les fermes isolées, les masures et

Digitized by Google

se font donner à manger, à boire, du tabac, et souvent même de l'argent.

Le jour de la fausse sortie du 26, un officier de uhlans se présente inopinément, dans la soirée, devant une pauvre maison de Noisseville, suivi de quelques hommes.

Nos troupes viennent à peine de sortir du village, ou plutôt une certaine quantité de traînards, qui ont été remarqués par les Prussiens. Un vieillard fume sa pipe, tristement assis sur un banc devant la maison.

« Holà! lui crie l'officier, lève-toi et réponds! — Le vieux Lorrain se lève lentement et ôte sa pipe de la bouche. — Où sont allés les Français qui étaient ici? lui demande l'Allemand. — Je ne sais pas. — Ah! tu ne sais pas; tu ne veux pas dire où est l'ennemi... — L'ennemi? interrompt fièrement le paysan, en toisant du regard l'officier de uhlans, l'ennemi c'est vous. »

Un coup de lance est le châtiment de cette fière réponse. Le vieux patriote est au lit, mourant, entouré des siens auxquels il ne cesse de répéter : « C'est égal, je lui ai dit son fait, au Prussien ! »

2e CORPS. — Le 29 août, un ordre du 24e de ligne fait connaître l'acte de probité du soldat de première classe Moreau, appartenant à ce régiment, qui, ayant trouvé une montre en argent, s'est empressé de la remettre à l'adjudant de son bataillon.

Le surlendemain, un autre ordre du même régiment fait connaître un nouvel acte de probité accompli par les soldats Girard et Paillet qui, ayant trouvé un porte-monnaie contenant douze cents francs, le remettent au propriétaire.

Les 1er et 2e escadrons du 7e dragons, sous les ordres du commandant Joleau, opèrent une reconnaissance sur les avant-postes prussiens placés en avant d'Augny et de Magny. Quelques coups de feu sont tirés par les sentinelles prussiennes embusquées sur la rive droite de la Seille.

3e CORPS. — Dans la matinée, le général Vialla, commandant le génie du 3e corps, fait installer la pompe à vapeur, qui doit alimenter le camp de l'eau qu'elle tire d'un puits, que les sapeurs creusent au bord de la Moselle. En même temps, le quartier général exige la construction d'un radeau, permettant d'aller puiser de l'eau au milieu de la rivière, bien que les deux ponts construits un peu plus haut suffisent à cet effet. Le général Vialla envoie, pour surveiller la construction de ce radeau, son colonel, chef d'état-major, et deux capitaines. Il y vient en outre lui-même; enfin, un lieutenant s'y trouve avec ses hommes.

Digitized by Google

Avec un pareil déploiement d'officiers, le radeau est terminé à dix heures du matin.

Ce radeau, il est vrai, ne devait servir, du reste, pas à autre chose qu'au blanchissage, car la pompe donnait trop d'eau pour qu'on eût besoin d'en chercher ailleurs. Au bout de quelque temps même, il fut détruit par des maraudeurs, qui volèrent les cordages, avec lesquels on l'avait amarré.

Ce matin, un fort convoi allemand de vivres arrivait à Peltre, maintenant tête de la ligne de Sarrebrück; un coup de tampon, trop vigoureusement appliqué, en détache quatre wagons qui, continuant leur course par l'effet du choc et de la pente, descendent tout droit à Metz, où les hommes du chemin de fer les amènent à la gare. L'un de ces wagons était chargé de riz de qualité très inférieure; le second, de biscuit grossier et plus qu'avarié; les deux autres contenaient des fûts de vin et d'eau-de-vie.

Dans la soirée du 29, les quatre dernières compagnies du 2e bataillon du 69e de ligne, sont envoyées à Grigy, pour renforcer les deux premières compagnies de leur bataillon, qui occupent, depuis la veille, ce poste avancé souvent inquiété par l'ennemi et pour organiser la défense de ce village.

Ce même jour, le 7e bataillon de chasseurs à pied (division Metman) va camper en avant de la redoute des Bordes.

Déjà, dans la nuit du 28 au 29, une compagnie du 29e de ligne (division Metman) a pris aux Prussiens, en avant de Vallières, un convoi composé de cinquante-quatre voitures de fourrages et de nombreuses têtes de bétail.

Les 2e et 4e dragons reçoivent l'ordre d'opérer dans la matinée un nouveau fourrage au sec à Magny. Le colonel du Paty de Clam, du 2e dragons, reçoit le commandement de l'expédition, qui se compose de tout ce régiment, ainsi que des 1er et 3e escadrons en armes et du 4e escadron en sabre seulement et en képi, du 4e régiment.

A sept heures et demie du matin, les dragons montent à cheval et se dirigent vers Magny. Les 2e et 4e escadrons du 2e régiment, sous les ordres directs du colonel du Paty de Clam, se rendent d'abord à ce village, avec les 1er et 3e escadrons du 4e régiment, et placent des vedettes pour garder toutes les issues.

Le chemin de fer et la crête située au sud, sont explorés et occupés par le 3e escadron du 2e régiment (capitaine Blanchard).

Les Prussiens postés à la ferme de Saint-Thiébault, au sud de Magny, envoient alors de l'infanterie en avant, afin d'inquiéter notre fourrage.

Digitized by Google

Le capitaine Dubois du 5e escadron du 2e dragons, par ordre du colonel du Paty de Clam, fait alors mettre pied à terre à un peloton qu'il disperse et fait coucher comme de l'infanterie. Un peloton à cheval, dissimulé, soutient les tirailleurs. L'ennemi, croyant nos dragons soutenus par de l'infanterie, se retire alors derrière Saint-Thiébault.

Pendant que les 2e, 3e et 5e escadrons du 2e dragons, ainsi que les 1er et 3e escadrons du 4e de la même arme, tiraillent avec l'infanterie ennemie, les deux autres escadrons de cette brigade venus seulement en sabre et en képi, chargent rapidement le fourrage trouvé dans Magny. Bientôt ils sont rejoints par les 5e et 8e dragons, ainsi que par l'intendance de cette division de cavalerie, qui viennent, à leur tour, fourrager sans être inquiétés.

L'opération se termine dans l'après-midi et la division de Clérambault regagne ses campements, emmenant avec elle quatre-vingt-cinq voitures de fourrage. Tous les chevaux du 3e corps reçoivent, ce jour-là, du blé en gerbes au lieu de la paille ordinaire.

4e CORPS. — Vers cinq heures du soir, les troupes du général de Ladmirault reçoivent l'ordre de lever le camp le lendemain matin, pour retourner sur le plateau de Saint-Julien. Mais on apporte, pendant la nuit, un contre-ordre motivé par l'état des routes, qui sont impraticables à l'artillerie.

Le 29, le lieutenant-colonel Michel Ney d'Elchingen du 7e régiment de dragons, qui a été nommé colonel du 3e régiment de cette arme, prend possession de son nouveau régiment. On doit se rappeler la brillante conduite de ce jeune et vaillant officier supérieur, à la bataille du 16 août, où il a eu deux chevaux tués sous lui et le visage balafré d'un long coup de sabre, en abattant lui-même plusieurs cavaliers ennemis.

6e CORPS. — Dans la matinée, le colonel Vincendon, du 4e de ligne, ordonne de réunir des pierres en quantité, pour paver une rue de deux mètres de largeur sur le front de bandière de son régiment, une seconde de un mètre de largeur en arrière des tentes et de petites rues transversales entre ces deux premières. Cet ordre est mis rapidement à exécution.

Vers une heure de l'après-midi, on passe la revue d'effectif de ce régiment. A trois heures et demie, le 3e bataillon du 4e de ligne, qui se trouve de piquet, et les francs-tireurs du régiment, partent pour aller protéger un fourrage au hameau de Tury. Cette corvée s'effectue sans aucun événement important.

Sous l'énergique et intelligente direction de son jeune colonel, le 4e de ligne est plein d'entrain : du reste on peut juger de

Digitized by Google

l'état d'esprit de ce régiment par le programme des morceaux que joue, le 29, la musique du 4e de ligne :

Pas redoublé.	BARTEU
L'œil crevé.	HERVÉ
Aline (*Mazurka*).	GURTNER
Polka	STRAUSS

Dans la nuit, le fort Saint-Quentin envoie quelques obus dans la direction des feux de bivouac de l'ennemi.

GARDE IMPÉRIALE. — Aujourd'hui, 29 août, quatrième jour de la lune, le temps s'est remis au beau, vers dix heures du matin. C'est un bon pronostic pour le reste de la lune. Un habitant de Lessy, le sieur Bazaine (Nicolas) vient, dans la journée, trouver le général Bourbaki et lui dit qu'il désire lui donner des renseignements sur ce qui se passe du côté de ce village. Il assure que les Prussiens enlèvent toutes les denrées possibles à Châtel-Saint-Germain, où il est allé voir son oncle hier, qu'ils entourent d'un cordon de sentinelles les maisons des deux boulangers de cette localité et empêchent les habitants de s'y pourvoir de pain.

Cet habitant ajoute que les Allemands ont enlevé le battant de la cloche de l'église, pour l'empêcher de sonner et qu'ils ont arrêté l'horloge du village. Retournant à Lessy, vers sept heures du soir, il a été arrêté sur le chemin de fer en construction par un poste d'un sergent (*sergeanten*) et de douze hommes. Il a essayé de passer par un chemin détourné dans les vignes, mais il est revenu sur la voie ferrée et, là, il a rencontré un factionnaire prussien, qui l'a obligé à retourner à Châtel-Saint-Germain ; il a été obligé de coucher chez son oncle. Les Prussiens ne laissent libre la communication entre Châtel-Saint-Germain et Lessy que pendant la journée.

Le général Bourbaki donne vingt francs à ce courageux citoyen et l'engage à revenir le voir.

Dans la journée, le commandant de la garde impériale reçoit l'ordre suivant du maréchal Bazaine :

« J'ai décidé que la réserve générale d'artillerie de l'armée sera désormais attachée à la garde impériale et placée complètement sous votre commandement.

« Je vous prie d'assurer, en ce qui vous concerne, l'exécution de cette disposition, dont M. le général commandant l'artillerie de l'armée est informé.

« *Signé :* maréchal BAZAINE. »

Digitized by Google

M. Roche, l'ancien officier d'ordonnance du général Bourbaki, actuellement adjoint à l'intendance militaire à Metz, vient voir le commandant de la garde impériale. Il raconte qu'il y a en ce moment à sa connaissance, en prison, entre autres individus soupçonnés d'espionnage, un ministre protestant que l'on tient au secret et un officier se disant Suédois ou Danois, le comte de Sponek. Ce nom éveille sur-le-champ, dans l'esprit de plusieurs officiers de l'état-major de la garde, certains souvenirs et amène le commandant Leperche à faire un rapprochement. Il se rappelle que, pendant le séjour du général Bourbaki et de sa suite à l'ancienne auberge du *Soleil d'Or*, sur la route de Sarrebrück, au retour du corps de la garde de Pont-à-Chaussy, ce comte Sponek avait été présenté au général d'Auvergne, chef d'état-major du corps de la garde, avec trois de ses amis, par l'interprète de l'administration du quartier général de la garde, un certain M. Wojtkiewicz, qui se dit Polonais ; que ce dernier avait également voulu présenter le comte Sponek au général Bourbaki, qui n'avait pas eu le temps de le recevoir et qu'enfin, après avoir donné des renseignements recueillis par son ami sur l'armée prussienne, il avait demandé un laissez-passer lui permettant de traverser nos avant-postes, soi-disant pour pouvoir en rapporter quelques nouveaux renseignements.

Ce laissez-passer lui avait été refusé et on l'avait engagé à en réclamer un à l'état-major général de l'armée. Or, avant-hier, l'interprète Wojtkiewicz, qui connaissait sans doute l'arrestation du comte Sponek, a manifesté le désir d'aller lui-même aux avant-postes, afin d'y chercher des renseignements utiles, de les dépasser au besoin et d'employer ainsi, ajoute-t-il, le temps qu'il perd actuellement ici dans une oisiveté complète.

Le général d'Auvergne lui répondit que les rapports de nos reconnaissances et de nos avant-postes suffisaient amplement; que pour rendre de réels services, il faudrait quitter son uniforme et aller voir dans le camp ennemi ce qui s'y passait. L'interprète demanda vingt-quatre heures pour réfléchir.

Le 28, au matin, cet individu vint de nouveau trouver le général Bourbaki, lui disant que son parti était pris, qu'il était décidé à traverser le camp ennemi, à se rendre à Paris, où il se procurerait des nouvelles près d'un secrétaire de l'ambassade russe, avec lequel il prétend être fort lié et qu'il se chargerait volontiers de toutes les commissions du général Bourbaki et des officiers de l'état-major de la garde. Il paraissait très désireux de partir, de se mettre en route le plus promptement possible.

Digitized by Google

Dès que M. Roche eut annoncé l'arrestation du comte Sponek, le commandant Leperche a pensé que l'interprète pouvait bien être aussi un espion, d'autant plus pressé de partir que l'exécution de Schill, qui avait été fusillé la veille, et l'arrestation de son ami n'étaient pas de nature à le rassurer.

Le commandant Leperche fait aussitôt part de ses doutes et des faits sur lesquels ils sont basés, au général Bourbaki. Le général d'Auvergne et le sous-intendant militaire Sanson du quartier général, mandés à cette occasion, pensent qu'il y a au moins lieu de surveiller M. Wojtkiewicz. Le général Jarras, averti immédiatement, écrit au général d'Auvergne qu'il ne sera délivré par le maréchal Bazaine aucun permis de départ à M. Wojtkiewicz, mais que nulle preuve suffisante n'existant à sa charge, il ne croit pas utile de le faire arrêter, laissant au général Bourbaki le soin de le faire surveiller de très près. Le prévôt du corps d'armée (le comte Ramolino, l'ami du prince Pierre Bonaparte) est chargé de le surveiller et de le faire suivre, au besoin par un gendarme, afin de l'arrêter s'il paraît jamais vouloir franchir les avant-postes.

M. Roche raconte aussi, le 29, qu'il a vu un soldat du 60e de ligne, arrivé à Metz depuis trois jours, qui lui a dit que Marsal était aux mains des Prussiens, qu'il faisait partie de la garnison de cette petite place et qu'il était parvenu, en abandonnant sa tenue et en prenant des habits civils, à traverser la ligne ennemie pour venir jusqu'à Metz. Phalsbourg et Bitche, a ajouté ce soldat, sont encore en notre pouvoir.

On a souvent dit et l'on ne manquera pas de le répéter dans l'avenir, afin de disculper l'administration de la guerre de son extrême incurie, que l'on avait fait à Forbach d'immenses approvisionnements de vivres, de munitions, mais qu'ils étaient tombés au pouvoir des Prussiens. C'est un moyen, comme un autre, de faire croire que l'on avait songé à préparer la guerre. Personne n'y a cru, et pour cause. Depuis quand organise-t-on les dépôts d'approvisionnements en avant des troupes, dans une ville ouverte, au lieu de choisir dans ce but un centre situé en arrière et fortifié autant que possible?

M. Roche a affirmé qu'il avait été envoyé, le 17 juillet, en mission à Saint-Avold, par l'intendant de la 5e division, qu'il y était arrivé en même temps que les premières troupes et qu'il n'y avait pas le moindre approvisionnement à Saint-Avold, pas plus qu'à Forbach.

Le général Bourbaki a prévenu le maréchal Bazaine, que les distributions de viande n'étaient plus assurées dans la garde impériale que pour deux jours. On a dû, aujourd'hui 29, tuer deux porcs,

Digitized by Google

afin de compléter la distribution. Officiers et soldats sont, d'un côté, ravis de cette situation, car ils se plaisent à penser que la faim produira sur l'armée le même effet que sur les loups, qui, eux, sortent du bois. Le maréchal Bazaine se trouvera forcé d'ordonner une bonne opération, et le fera malgré lui, malgré son impéritie, malgré son caractère hésitant, incertain. Tel est le jugement que notre armée portait déjà, à cette date, sur le héros du Mexique.

Dans la soirée, le général Bourbaki apprend, *tout à fait par hasard*, que la compagnie de zouaves, de garde chez le maréchal Bazaine depuis huit jours, n'a pas été relevée et que le maréchal a fait connaître au colonel Giraud de ce régiment, qui s'en est inquiété, que cette compagnie ne doit pas l'être. Conserver en permanence la même compagnie de garde, le faire sans prévenir personne, c'est bien là un procédé en rapport avec le genre d'esprit, le caractère si peu net, si peu militaire du maréchal Bazaine, si bien surnommé : *Son Indifférence le Maréchal.*

On dit que le général Decaen, blessé au combat de Borny, ne va pas bien, et est en proie à une violente fièvre, qui inquiète beaucoup ses médecins.

Le général Plombin, blessé le 18 à Saint-Privat, est très mal, assure-t-on, actuellement.

En général, sans doute, à cause de la grande agglomération des blessés à Metz, les plaies prennent un mauvais aspect (les amputations surtout).

30 AOUT. — Cinquième jour de la lune. Le temps s'éclaircit et se remet décidément au beau. Magnifique journée d'automne. sans pluie, un peu fraîche cependant. Dans la soirée le temps se couvre.

Malgré la réception de la dépêche adressée la veille de Thionville par le colonel Turnier, Bazaine n'en est pas moins résolu à rester obstinément sous Metz; néanmoins, il serait sans excuses, s'il refusait ostensiblement de se porter au secours du maréchal de Mac-Mahon. En apparence, il va simuler une sortie des plus sérieuses : mais on va voir ce misérable attirer l'attention de l'ennemi sur l'opération projetée, ordonner, contremander, finalement tout préparer pour un insuccès.

Mêmes procédés que pour la journée du 26.

Dans la matinée du 30, le bruit se répand que le maréchal Bazaine projette enfin une grande opération : l'officier, qui a préparé le plan de l'affaire du 26, est de nouveau appelé par Bazaine et des renseignements lui sont demandés sur Thionville. En même temps, vers huit heures du matin, les troupes

Digitized by Google

reçoivent l'ordre de prendre les vivres de réserve et de se tenir prêtes à marcher entre onze heures et midi, sans toutefois connaître dans quelle direction; celle-ci sera indiquée par des avis ultérieurs.

Mais, vers midi, le contre-ordre est donné, sans que l'on puisse trouver un motif sérieux à cet ajournement. Les troupes, néanmoins, sont averties de se tenir prêtes à marcher au premier signal et de se compléter à quatre jours de vivres.

Bazaine projette, sans doute, de renouveler encore la comédie du 26 août et de ne pas marcher du tout, mais il survient un incident.

Le 30 août, à dix heures du matin, arrive au maréchal, par la voie de Verdun, et au moyen de l'émissaire Marcherez, une répétition du télégramme qui lui était parvenu le 23 : « *L'Empereur à maréchal Bazaine.* Reçu votre dépêche du 19 dernier, à Reims. Me porte dans la direction de Montmédy, serai après-demain sur l'Aisne, d'où j'agirai selon les circonstances pour vous venir en aide. »

Cette dépêche avait été également expédiée, le 22, par la voie de Thionville et se trouvait, depuis le 23, dans les mains du colonel Turnier. Le texte chiffré était précédé de ces mots :

« Envoyez au maréchal Bazaine la dépêche ci-après très importante. Faites-la-lui parvenir par cinq ou six émissaires différents, auxquels vous remettrez les sommes nécessaires pour accomplir leur mission. »

Malgré cette recommandation pressante, l'agent de police Flahaut ne l'apporta pas avec lui le 29 et l'on est en droit de conclure que si le colonel Turnier ne profita pas de cette occasion, c'est qu'il savait la dépêche déjà parvenue à destination par d'autres voies.

Les mots : « Nous vous attendons » dans la dépêche remise le 27 par le colonel Turnier à M. Lallemant, montrent, d'autre part, que le maréchal Bazaine connaissait, le 26, la marche de Mac-Mahon.

En rapprochant la dépêche du maréchal de Mac-Mahon de celle du général Ducrot, transmise par le colonel Turnier, le maréchal Bazaine devait présumer, *comme il l'a écrit lui-même*, que l'armée de Châlons « se trouvait probablement, le 30, à une vingtaine de lieues de Metz, peut-être à quinze ». (Cité textuellement du Mémoire du maréchal Bazaine.)

Les informations concordantes étaient trop graves pour que Bazaine se dispensât d'agir ou de faire au moins une démons-

Digitized by Google

tration, qui prouvât sa bonne volonté; tout l'y contraignait: d'une part l'impossibilité d'échapper à une sommation formelle; d'autre part, la nécessité de faire taire les murmures d'une armée devenue soupçonneuse et que trop de circonstances disposaient à croire à la trahison.

Il n'est pas sans intérêt de reproduire, à ce sujet, une lettre anonyme que Bazaine reçut deux jours avant la bataille de Servigny et dont les copies circulèrent à Metz et parmi des officiers de l'état-major.

Cette lettre était ainsi conçue :

« MONSIEUR LE MARÉCHAL,

« Permettez à un pauvre officier sous vos ordres de vous adresser très respectueusement quelques observations, car il vit avec le soldat et est plus à même de juger, de savoir ce qu'il fait et pense, que les généraux qui ne le voient qu'en passant.

« Il n'y a pas assez de discipline parmi les soldats et les sous-officiers, et les officiers n'y tiennent pas assez la main. Nos hommes pillent; il faudrait faire des exemples très sévères, mais en présence de la troupe. Il y a beaucoup de trainards; on devrait casser les soldats de quatrième classe et les caporaux qui flanent en route. Il y a des régiments, qui laissent de dix-huit à vingt hommes par compagnie dans les camps, pour faire la soupe, les jours de bataille, ce qui éloigne du combat deux cent soixante à trois cents soldats par régiment, quand trois hommes par compagnie suffiraient.

« Des ordres sévères empêcheraient chacun de s'absenter du camp et, les faisceaux formés, de s'en aller à la débandade, les uns pour voir du pays, les autres pour dérober des denrées. Depuis la journée du 18 août, les soldats doutent de leurs chefs, ils se plaignent qu'il leur manque toujours quelque chose: un jour, des munitions, un autre jour des vivres et, le plus souvent, des ordres; ils n'ont pas assez de confiance dans leurs armes: on devrait leur faire quelques théories courtes sur l'excellent usage qu'ils pourraient en faire.

« Les généraux ne se font pas voir assez souvent, pourquoi ne passent-ils pas fréquemment des revues rapides? Pourquoi ne vont-ils pas dans les hôpitaux? Le soldat ne reçoit pas assez souvent de vin et d'eau-de-vie. Depuis Amanvillers, tout le monde est inquiet. On s'étonne de ne pas voir entreprendre d'opérations partielles contre l'ennemi.

« Notre cavalerie ne sert à rien ; qu'on en lance une partie au dehors, pour aller inquiéter les communications de l'ennemi. Nos soldats sont trop chargés. Il y aurait lieu de faire verser leur habit en magasin. En effet, l'armée a trop de bagages ; ils encom-

Digitized by Google

brent les chemins, entravent les marches; on pourrait sans inconvénient en réduire les deux tiers.

« *Monsieur le maréchal, toute l'armée a grande confiance en vous ; pressez-vous de lui donner une victoire. Elle est prête à vous seconder. Pensez à la France! Pensez à votre gloire!* »

La première expédition de l'importante dépêche de l'Empereur au maréchal Bazaine, dépêche arrivée à Metz le 23 août, avait déterminé ce dernier à la fausse attaque du 26, pendant laquelle il avait fait décider, par un conseil de guerre, que notre principale armée ne se battrait plus, qu'elle laisserait les autres forces du pays soutenir, comme elles pourraient, une lutte mortelle contre les envahisseurs.

Mais, après la lettre que nous venons de citer, lettre qui fut connue de tous, après le duplicata de la dépêche du 23, en face des colères de l'armée et afin de n'être pas accusé par son collègue d'une négligence préméditée, il fallait que le canon tonnât et qu'on fît encore une nouvelle démonstration, quitte à tout préparer, pour que ce fût en vain. Ainsi fut fait.

Si Bazaine avait su qu'à ce moment l'Empire était au bord du gouffre, il s'en serait abstenu. Son programme allait s'accomplir.

Le 29, au matin, comme nous l'avons déjà dit, il avait annoncé un mouvement, puis il avait retiré ses ordres à midi. Le 30, à huit heures du soir, il prend un parti définitif; on attaquera le lendemain dès six heures. Mais comme il ne prévoit pas la fin si peu éloignée du régime impérial, comme il veut laisser aux Prussiens le temps d'abattre Napoléon III, il prend ses mesures pour faire échouer la nouvelle sortie.

2e CORPS. — La journée du 30 août est employée par les troupes de la division Vergé à rectifier leurs campements : le 76e de ligne surtout établit trois grand'gardes au delà du chemin de fer, devant le front de sa division : la 1re à gauche, sur la route de Nancy; la 2e entre cette route et la Moselle; la 3e, appuyée à cette rivière. Par la suite, ces postes furent fortifiés au moyen de tranchées-abris, qui se reliaient avec la ferme Bradin et la redoute de Saint-Privat.

Un brillant coup de main est opéré ce jour-là par le 97e de ligne (brigade-mixte Lapasset). Quatre compagnies du 3e bataillon de ce régiment (les 2e, 3e, 4e et 6e), sous les ordres du commandant Pierron, ont été envoyées de nouveau à Magny, pour y enlever encore une trentaine de voitures de fourrage. Pendant cette opération, la 6e compagnie du 3e bataillon, laissée en observation à l'entrée du village, s'étant portée en avant,

Digitized by Google

voit venir à elle une voiture de maître attelée de deux chevaux et escortée par quatre uhlans.

Le capitaine commandant cette compagnie donne l'ordre de laisser avancer cet équipage, afin de s'en emparer ; mais notre avant-garde s'étant trop pressée de tirer, donne l'éveil. De la voiture sortent aussitôt quatre officiers supérieurs allemands, qui, s'accrochent d'une main à celle des uhlans, et de l'autre au porte-manteau des selles, se font entraîner par eux au galop et évitent les coups de feu qui leur sont tirés. La voiture qu'ils abandonnèrent contenait un revolver chargé, une carte allemande de la France et une casquette portant la cocarde prussienne; cette voiture fut amenée au général Lapasset, qui la fit vendre aux enchères, avec ses deux chevaux, ainsi que leurs harnais. Cette prise rapporta ainsi cinq cents francs à partager entre les quatre compagnies du 97e, ayant pris part à cette opération.

En ce moment, la 8e batterie du 5e d'artillerie, attachée à la division Fauvart-Bastoul, possède un ravissant petit coq noir, qui est universellement connu des soldats du 2e corps. Le 2 août, jour de la prise de Sarrebrück, cet intéressant volatille, placé dans une boîte, sur un des caissons de la batterie, chantait la victoire, hélas ! bien passagère, de nos armes et picotait le soir l'avoine prussienne.

Le 6 août, à Spickeren, la 8e batterie, restée la dernière sur le champ de bataille, protège jusqu'à huit heures du soir, c'est-à-dire jusqu'à son dernier obus, la retraite de nos troupes.

Le 16 août, à Rézonville, c'est encore la 8e batterie qui engage l'action. Le soir, quand vint l'heure de la soupe, il fut question de manger le malheureux coq et on alla le chercher : il chantait la victoire, dans sa caisse traversée par une balle. Le capitaine Benoist, l'intrépide chef de la batterie, le couvrit de sa protection, lui donna le nom de *Spickeren*, et dès lors le brave petit coq devint l'enfant gâté de l'artillerie du 2e corps.

3e CORPS. — Dans la matinée, les troupes ont reçu l'avis d'être prêtes à partir à midi, pour une destination inconnue. Cependant, à onze heures, un contre-ordre arrive et prescrit de rester, mais de se tenir prêt aussi à lever le camp. Le général Vialla, commandant le génie du 3e corps, rencontre, à cet instant, le général Changarnier, qui lui confirme ce contre-ordre et lui répète le mot connu : « Ordres, contre-ordres, désordre ! »

Dans la soirée, on parle vaguement de partir dans la nuit. Le même jour, vers trois heures du matin, un caporal du 2e bataillon du 69e de ligne, en embuscade au delà de Grigy, où campe son bataillon, s'avance pour reconnaître les abords du bois voisin

Digitized by Google

de ce village. Interpellé par un *qui vive?* et un *avance à l'ordre*, prononcés en bon français par une sentinelle, dont il ne peut reconnaître l'uniforme, il fait quelques pas dans la direction de la voix et reçoit, à bout portant, le coup de feu de ce factionnaire, qui n'est autre qu'un Prussien. Mais deux soldats qui accompagnaient le caporal, ripostent aussitôt et couchent à terre ce misérable traître, vengeant ainsi l'assassinat de leur chef.

4e CORPS. — Pendant la journée du 30 août, arrivent au 5e bataillon de chasseurs à pied, le héros de la défense, au 14 août, du bois de Mey, les lettres d'avis des nominations faites pour remplir les vacances, qui existent dans le cadre des compagnies.

Par arrêté du 24 août :

M. Chabert, capitaine au 5e bataillon de chasseurs à pied, est nommé commandant du 9e bataillon de chasseurs. M. de Traversay est nommé capitaine à la 1re compagnie du 5e bataillon. en remplacement de M. Humbert tué à l'ennemi. M. Villa est nommé sous-lieutenant à la 3e compagnie de ce même bataillon, en remplacement de M. Domenech tué à l'ennemi.

Le sergent-major Lambert, blessé grièvement le 18 août, et amputé quelques jours après, est nommé sous-lieutenant au 5e bataillon, ainsi que le sergent-fourrier Mariani, qui est aussi retenu à l'ambulance par une blessure.

Le 5e bataillon reçoit, en outre, comme lieutenant de la 1re compagnie, M. Bernault, venu des sous-lieutenants du 14e bataillon, dont une compagnie fait partie de la brigade-mixte Lapasset.

Ce 5e bataillon perd l'adjudant Lamm, le sergent-major Sibeud, blessé le 18 août et amputé, le sergent-major Verney et le sergent Louvel de Monceaux, qui sont nommés sous-lieutenants dans d'autres corps.

Ces nominations entraînent une forte promotion de sous-officiers et de caporaux, d'autant plus que ceux qui semblent devoir être retenus longtemps à l'ambulance, sont mis à la suite et remplacés.

Le 2e hussards, tout entier, rejoint, le 30 août, à Longeville, les 4e et 5e escadrons de son régiment, déjà détachés à la division de Cissey; il est adjoint à cette division jusqu'à la fin de la campagne et concourt, avec elle, au service des grand'gardes à cheval d'abord, et ensuite à pied, à mesure que les chevaux disparaîtront. Le général de Cissey apprécia beaucoup, dans la suite, les services rendus par le 2e hussards, qu'il appelait *le cinquième régiment d'infanterie de sa division*.

Ce même jour du 30 août, le général de Cissey se fait présenter le brave hussard Fritsch, du 2e hussards, dont nous avons déjà

Digitized by Google

raconté le trait de courageux sang-froid, dans la reconnaissance tentée, le 28 août, par la grand'garde dont il faisait partie. Ce vaillant Alsacien s'étant aventuré seul trop en avant, fut tout à coup entouré à l'improviste par un peloton de uhlans. L'officier allemand qui les commande, tue le cheval du hussard d'un coup de revolver ; Fritsch roule à terre avec sa monture. Comme il se relève, les uhlans se jettent sur lui, la lance en arrêt, et vont le larder de coups, quand, avec un admirable sang-froid, il leur crie en allemand : « Comment, vous feriez du mal à un *pays?* »

Les ennemis se mettent alors à rire et le confient à quatre des leurs, qui, tournant bride, se mettent en devoir de conduire leur prisonnier à leur campement. Fritsch, qui connaît admirablement la contrée, ne cherche qu'un prétexte pour s'échapper de leurs mains. Son sabre lui a été laissé. Tout à coup, un des uhlans s'aperçoit que le hussard possède encore cette arme et lui ordonne de la lui remettre.

Fritsch tire aussitôt ce sabre du fourreau : « Tiens, le voilà ! » s'écrie-t-il, et il le plonge jusqu'à la garde dans le ventre du uhlan sans défiance. Celui-ci vide les étriers et tombe dans la poussière. Fritsch bondit sur le cheval de son ennemi, se bat comme un lion avec ses autres gardiens, les blesse tous les trois et revient fièrement au camp, sur la monture de celui qu'il a tué.

Le général de Cissey remit vingt francs à ce brave Alsacien qui était tout joyeux, mais quand il lui promit qu'il aurait la médaille, Fritsch se mit à pleurer de joie.

Le 30 août, le chirurgien-major Bernard, du 3e chasseurs à cheval, remet au général de Gondrecourt, commandant la division de cavalerie du 4e corps, la croix de commandeur du brave général Legrand, l'ancien chef de cette division, tombé glorieusement le 16 août, sur le plateau d'Yron. On se souvient qu'après les charges de notre cavalerie, un chasseur du 3e régiment, dont les escadrons étaient rangés en bataille, à quelques pas du combat, attendant l'ordre de charger, recueillit sur le terrain de l'action le malheureux général qui était mortellement blessé.

Le docteur Bernard accourut aussitôt et, descendant de cheval sous le feu de l'ennemi, s'efforça de donner les premiers soins au général. Dévouement inutile : frappé d'un coup de sabre à la tête, la poitrine traversée par une balle, qui était venue se loger dans la région du cœur, le général Legrand put à peine articuler quelques paroles : « Mon Dieu, mon Dieu, que je souffre !... » et il expira dans les bras de M. Bernard, qui recueillit alors la croix de commandeur de ce vaillant soldat et la remit plus tard

Digitized by Google

au général de Gondrecourt, afin qu'elle pût être envoyée à sa famille.

6e CORPS. — Le 30 août, au point du jour, deux bataillons de la brigade Péchot (division Tixier), le 1er bataillon du 4e de ligne et le 2e bataillon du 10e de ligne (commandant Morin) prennent les armes et partent, à quatre heures du matin, avec de nombreux cavaliers de la division du Barail, sous le commandement du général Péchot. Chaque bataillon est précédé de la compagnie de francs-tireurs de son régiment.

Ces troupes se portent à Thury, pour protéger, comme la veille, une corvée de fourrage. Les francs-tireurs des deux régiments échangent avec l'ennemi quelques coups de feu lointains. La corvée s'achève, sans accident, vers dix heures; tout le fourrage existant dans cette ferme de Thury (environ soixante-dix voitures) est enlevé.

Dans la soirée, vers quatre heures, le 2e bataillon du 4e de ligne part, à son tour, et protège une corvée semblable, quoique moins importante et rentre au camp à six heures et demie.

Ce même jour, le commandant Deschênes, du 10e de ligne, meurt des blessures reçues à Longeville, le 15 août.

GARDE IMPÉRIALE. — A huit heures trois quarts du matin, un télégramme du maréchal Bazaine prescrit aux troupes de la garde de se tenir prêtes à faire mouvement de midi à une heure et de distribuer sur-le-champ les approvisionnements contenus dans les magasins du corps d'armée. Il vaudrait tout autant que le maréchal ait réuni ses commandants de corps d'armée, pour les prévenir de ce mouvement, leur communiquer son plan, leur faire connaître ses intentions. Le bien du service l'exigerait ainsi. Son système de méfiance est déplorable. Du moment qu'il en adopte un semblable, il devrait bien être assez prévoyant, pour donner en temps opportun les ordres de détail. Bazaine n'aurait-il pas dû prescrire par exemple que les distributions fussent faites, le 30, au réveil.

A dix heures et demie, le général Bourbaki reçoit un télégramme du commandant en chef, annonçant qu'il ne sera pas fait de mouvement, mais que l'on doit continuer les distributions. C'est à n'y rien comprendre.

Les ordres à perpétuité, suivis de contre-ordres, ne peuvent enfanter que le désordre.

Appelle-t-on cela commander?

A midi et demi, troisième télégramme de Bazaine.

« Afin d'être en mesure de se mettre en mouvement au premier ordre, y est-il dit, on devra passer une revue de santé dans les corps et dans les petits dépôts, afin de laisser à Metz tous

Digitized by Google

les malingres et de faire sortir des petits dépôts les hommes redevenus valides. »

Il est recommandé encore de mettre en distribution les réserves des corps et de réduire les bagages au strict nécessaire.

« Tout, dit le maréchal Bazaine, devra être exécuté aujourd'hui même. »

Le général Bourbaki répond à ce dernier télégramme par un autre, dans lequel il prie le maréchal Bazaine, vu l'effectif si faible de la garde et l'adjonction de la totalité de la réserve générale de l'artillerie de l'armée, de mettre à sa disposition, en cas de départ, une brigade d'infanterie de ligne, afin de protéger, d'une façon efficace, cette énorme masse de voitures.

Le maréchal Bazaine répond, le jour même, au commandant de la garde, en lui faisant connaître qu'il est impossible, quant à présent, de satisfaire au désir exprimé par lui de recevoir dans la garde un contingent de cinq hommes (au lieu de deux) par compagnie d'infanterie.

En raison des nécessités actuelles, le maréchal Bazaine décide que les officiers blessés assez grièvement, pour que leur absence doive se prolonger plusieurs mois, seront mis à la suite et remplacés dans leur grade. C'est une très bonne mesure, sans laquelle les corps n'auraient plus que des échantillons de cadres.

Le général de Villers, commandant le génie de la garde et mis momentanément à la disposition du maréchal Canrobert, fait connaître les travaux auxquels il vient de se livrer pour défendre Woippy et le terrain avoisinant ce village. Il raconte que les Prussiens travaillent beaucoup, se tiennent sur une défensive des plus prudentes et coupent toutes les routes, exactement comme s'ils ne devaient plus jamais s'en servir. Sur une étendue de deux kilomètres environ de longueur, les Allemands ont réuni une forte ligne d'abatis.

Vers six heures du soir, la division de cavalerie de la garde change d'emplacement de bivouac dans l'île Chambière. Les régiments, sans monter à cheval, conduisent les chevaux en main et les établissent à la corde, à trois cents mètres en avant et sur la gauche des points qu'ils ont quittés. On fait des distributions de vivres et l'ordre est donné de faire la soupe pendant la nuit, de façon que les hommes puissent la manger au réveil ; on s'attend à un mouvement de toute l'armée pour le lendemain.

A dix heures dix du soir, le général Bourbaki reçoit l'ordre du mouvement à exécuter le lendemain 31 août.

Cet ordre est à peu près le même que celui du 26. Nous aurons trois ponts sur chacun des bras de la Moselle (au lieu de deux).

Digitized by Google

Les 4e et 6e corps opéreront leurs mouvements successivement et non simultanément, afin de ne pas renouveler la confusion du 26 août.

Cette fois, on n'a pas oublié de prescrire l'emploi d'officiers d'état-major, pour parer à tous les inconvénients qui peuvent se présenter, surtout aux passages des ponts.

Digitized by Google

CHAPITRE IX

Bataille de Servigny

L'armée lève ses campements. — Objectif de l'attaque. — Bazaine ne veut pas percer. — Plan perfide. — Trahison. — L'armée de Châlons abandonnée. — Ordres de mouvement de l'armée de Metz, pour le 31 août. — Mouvements identiques au 26. — La journée de *Va-t'en z'y voir*. — Une répétition générale. — Les ponts de la Moselle. — Retards dans la marche de l'armée. — Un curieux document. — Le bulletin de renseignements du 30 août au soir. — Défaut de précautions. — Les équipages de ponts laissés à Metz. — La pluie a cessé. — Le brouillard. — Les trois jours critiques — Gaîté de l'armée. — On attend Mac-Mahon. — Situation critique du duc de Magenta. — Interversion des rôles des deux armées. — Position critique des troupes de Steinmetz. — Jalousie de Bazaine. — Confiance des soldats. — La baïonnette. — La *furia francese*. — A cinq heures et demie du matin, les premiers coups de canon sont tirés. — Positions de la division de Montaudon. — La division de Castagny en avant de Queuleu. — Halte de la division Metman dans le ravin de Vallières. — Les états-majors. — La division Aymard. — La division de dragons de Clérambault. — Vue des villages ennemis. — Marche du 2e corps. — Le général Frossard à la ferme de Bellecroix. — Troupes laissées sur les positions de Montigny. — La brigade-mixte à Colombey. — Marche du 4e corps. — Arrivée du 6e escadron du 7e hussards. — Marche du 20e bataillon de chasseurs. — L'artillerie de la division de Cissey. — Le 64e de ligne reste sur la rive gauche de la Moselle. — La division Grenier à cheval sur la route de Sainte-Barbe. — Positions du 5e bataillon de chasseurs, du 43e et du 13e de ligne. — La division de Lorencez. — Arrivée du 6e corps. — La division Tixier. — Le 9e de ligne et le 10e chasseurs à cheval, en face de Ladonchamps. — Les 3e et 4e divisions du 6e corps sur les pentes de la Moselle. — Marche de la division du Barail. — Marche de l'infanterie de la garde. — Retards au passage des ponts de la Moselle. — La division Deligny débouche sur la rive droite de la Moselle. — Le général Bourbaki inspecte les position ennemies. — Mouvements des Prussiens. — Positions

Digitized by Google

des divisions d'infanterie de la garde. — Temps magnifique. — On attend. — *Attaque-t-on?* — Arrivée de la réserve générale d'artillerie et du corps de cavalerie de réserve. — Retards du 4e corps. — Fautes commises par l'état-major général du maréchal Bazaine.

Le 31 août, dès quatre heures du matin, les campements sont levés et toute l'armée se dispose à se concentrer sur le plateau, en avant du fort Saint-Julien, à peu près sur les mêmes emplacements que les 14 et 26 août précédents. Il s'agit d'essayer de percer la ligne d'investissement et de se porter sur Thionville, puis ensuite de gagner Montmédy, où doit, de son côté, se rendre l'armée commandée par le maréchal de Mac-Mahon. L'objectif de l'attaque est Sainte-Barbe, village situé entre les routes de Sarrelouis et de Bouzonville, et dont les approches sont défendues par les villages de Noisseville, de Servigny et de Poixe, où les Prussiens ont établi de nombreuses tranchées et des batteries de position.

L'étude des dispositions arrêtées pour cette sortie, qui doit être décisive, montrera si le commandant en chef de l'armée de Metz a vraiment la volonté de s'éloigner de la place.

Le maréchal Bazaine — chose étrange! — a choisi comme terrain de combat, juste le côté opposé à celui par lequel arrive Mac-Mahon. En livrant la bataille de Servigny, sur la rive droite de la Moselle, le 31 août, Bazaine a prétendu que son projet était, si l'attaque eût réussi, de gagner Thionville par Bettlainville et Kédange, avec les 3e, 4e et 6e corps, faisant filer la garde impériale et le 2e corps par la route de Malroy, tout en gardant pied sur la rive gauche, en cas de besoin. Mais, du moment qu'il était résolu de ne pas quitter le camp retranché, la diversion en faveur de Mac-Mahon se présentait-elle avec un caractère sérieux? Si Bazaine méditait vraiment une marche sur Thionville, pourquoi n'a-t-il pas, dans ses indications, dessiné plus nettement ce plan? Il est certain que Bazaine, aussi peu soucieux d'une diversion utile que d'une retraite par Thionville, voulut seulement avoir l'air de faire quelque chose.

Si l'attaque avait eu pour objet de rompre les lignes ennemies, Bazaine aurait, au moins, disposé ses forces pour une vigoureuse offensive; et il eût essayé de surprendre un des points de cette ligne, avant la concentration des renforts ennemis. Loin de là, Bazaine se refusa d'engager l'action de bonne heure et prit toutes ses dispositions, pour laisser aux Prussiens le temps de réunir la plus grande partie de leurs forces sur le point où il massait ses troupes.

Digitized by Google

La réussite de son plan exigeait l'offensive et il se tint sur une défensive sans but. En présence de tels faits, la trahison est prouvée. C'est, du reste, Bazaine, dans son mémoire justificatif, qui s'est chargé de trancher la question contre lui-même.

« Comme je tenais à attirer le gros de l'ennemi sur la rive droite, dit-il dans son livre intitulé : *l'Armée du Rhin*, je ne devais pas engager l'action de trop bonne heure ; je voulais, au contraire, donner à l'adversaire le temps d'engager une partie de ses troupes de la rive gauche sur la rive droite. Le gros des forces prussiennes, une fois sur la rive droite, l'armée de la Meuse avait toute facilité pour approcher ! »

Est-ce assez étrange ? Peut-on aussi audacieusement avouer cette énormité stratégique ? — Il est cerné ! — On vient à son secours, et il ne pense qu'à se battre du côté opposé à celui d'où vient le secours ! Mais cette jonction de l'armée de Mac-Mahon faite ainsi sous Metz n'eut abouti qu'à enfermer Mac-Mahon avec Bazaine dans le cercle d'investissement.

Le commandant en chef de l'armée de Metz pensait, en outre, éviter une attaque de flanc de la part des troupes de la rive gauche, « qui, sans cela, pouvaient descendre la Moselle, parallèlement à moi, et, peut-être même, me gagner de vitesse avec des forces suffisantes pour m'inquiéter sérieusement. Enfin, j'évitais la route, qui suit le fond de la vallée, dominée par des hauteurs, au pouvoir de l'armée allemande sur les deux rives [1] ».

Devant le conseil de guerre de Trianon, le maréchal Bazaine a fourni une autre explication, qui permet de conclure que l'intention du général n'est pas de pousser l'opération à fond : «... Je ne voulais pas trop me lancer, osa-t-il déclarer, et je voulais pouvoir revenir du côté, où on pouvait avoir besoin de moi.»

En un mot, et pour parler net, le maréchal, fidèle à sa tactique habituelle, ne prenait à l'action générale qu'une part très secondaire ; il se contentait de livrer bataille, sous le canon même de la place, laissant à l'armée du maréchal Mac-Mahon, que l'on croyait peu éloignée, tous les hasards, tous les dangers de l'entreprise.

Du reste, le résultat du plan de Bazaine fut tel qu'on devait l'attendre et tel sans doute que Bazaine l'avait prévu. Aussi, ne réussit-il, ni à dégarnir complètement la rive gauche, ni à pratiquer une trouée vers Thionville. Le prince Frédéric-Charles, déjouant ses calculs, resta sur la rive gauche de la Moselle, avec les IIe et IIIe corps, pendant toute la journée du 31 août,

1. Bazaine : *L'Armée du Rhin*.

Digitized by Google

sachant que la IIIe et la IVe armée prussienne devaient être aux prises avec Mac-Mahon, et prêt à marcher au premier ordre.

— Le 30 août, à huit heures du soir, les ordres de mouvement ont été envoyés par Bazaine, pour être exécutés le lendemain, à six heures du matin. Nous croyons intéressant, pour nos lecteurs, de donner, *in extenso*, cet ordre de mouvement, afin de mieux faciliter la description de la bataille, qui allait s'engager dans la soirée :

« Le 3e corps laissera une division devant Metz : M. le maréchal Lebœuf la désignera : elle prendra position en avant du fort de Queuleu, près du village de Grigy, poussant ses compagnies de partisans vers Mercy, Ars-Laquenexy et même Aubigny, si on le peut. Elle fera également éclairer la route de Strasbourg.

« Les trois autres divisions du 3e corps, sa cavalerie et son artillerie, s'établiront en arrière de Noisseville, la droite refusée sur la route de Sarrelouis, la gauche sur la hauteur entre Mey et Nouilly, vers la cote 245. Ces divisions commenceront leur mouvement de bonne heure, pour dégager rapidement le terrain et ne pas gêner le débouché des autres corps. Les bagages, ainsi que les services administratifs, se réuniront sur le terrain même des campements actuels, et attendront des ordres ; ils ne feront aucun mouvement sur aucune route, afin de ne pas obstruer le passage des autres corps.

« Le 4e corps se place en avant de la ferme de Grimont, à environ dix-huit cents mètres et perpendiculairement à la route de Sainte-Barbe, la droite, un peu en avant du village de Mey, près de la cote 245, en se reliant au 3e corps, la gauche, à environ douze cents mètres en arrière du village de Villers-l'Orme, la cavalerie en avant des lignes d'infanterie. Le 4e corps partira de ses bivouacs en une ou plusieurs colonnes, de manière à arriver aux ponts de la Moselle, à six heures du matin, au plus tard. Il exécutera son passage sur les trois ponts à la fois, et, après avoir franchi la rivière, il prendra pour se rendre à sa position : 1° la route de Sainte-Barbe par Saint-Julien ; 2° la route du ravin par Vallières, Vantoux et Mey ; 3° la traverse, qui, du moulin de Saint-Julien monte au fort, mais par laquelle on ne fera passer aucune voiture. Tous les bagages devront aller se masser à Chambière, mais ils ne commenceront leur mouvement, que lorsque toutes les troupes de l'armée auront passé les ponts, ainsi que les bagages de l'état-major général.

« Le 6e corps s'établira en avant du bois de Grimont, en arrière de Villers-l'Orme, sa droite à hauteur de la gauche du 4e corps et refusant sa gauche jusqu'à la cote 216, à gauche de

Digitized by Google

la route de Bouzonville : la cavalerie se placera en avant des lignes de l'infanterie.

« Le 6e corps commencera son mouvement, de manière à suivre, sans interruption, celui du 4e corps, sur les trois ponts de la Moselle. Après le passage de la rivière, il se rendra à sa position : 1° par la route de Bouzonville ; 2° par la traverse de Saint-Julien, par laquelle on ne fera passer aucune voiture ; les bagages et services administratifs du 6e corps devront aller se grouper à Chambière, mais ils ne commenceront leur mouvement, que lorsque les bagages du 4e corps auront passé les ponts.

« Les divisions de cavalerie des 3e et 2e corps se placeront sur le flanc droit de leur corps, éclairant bien tout vers la droite.

« Les batteries de réserve et les compagnies du génie suivront leurs corps et prendront position derrière la seconde ligne de chacun d'eux.

« La garde, la réserve d'artillerie de l'armée et le corps de réserve de cavalerie prendront position entre le fort Saint-Julien et le bois de Grimont, à cheval sur la route de Bouzonville, la gauche en arrière de la ferme de Châtillon, la droite vers la gauche du 2e corps. Les réserves de cavalerie et d'artillerie pourront se placer à la droite du fort Saint-Julien, en laissant la route complètement libre. La garde passera par les trois ponts de Chambière, à la suite du 6e corps; elle sera suivie par la réserve générale, puis par le corps de réserve de cavalerie. Pour se rendre à leur position, après le passage de la rivière, ils prendront les deux routes indiquées plus haut par le 6e corps. Les bagages et les services administratifs de la garde et de la réserve générale d'artillerie se rendront à Chambière, mais seulement après que ceux du 6e corps auront passé.

« Le corps de réserve de cavalerie campé à Chambière prendra les dispositions nécessaires pour ne pas gêner la circulation sur les ponts des deux bras de la Moselle.

« Le grand quartier général de l'armée sera au village de Saint-Julien. Les services qui en dépendent et tous les bagages se rendront à Chambière, après que toutes les troupes auront passé. Ils iront se masser près des ponts du petit bras de la Moselle, en tête de tous les autres bagages, et y attendront des ordres.

« Les officiers de l'état-major général se trouveront à l'entrée des ponts de la Moselle, pour indiquer aux têtes de colonnes, les directions qu'elles ont à suivre, éviter l'encombrement des débouchés et y remédier promptement, s'il s'en produit. Chaque

Digitized by Google

corps d'armée enverra à l'avance aux ponts, un officier d'état-major divisionnaire, pour y concourir au rapide écoulement des troupes.

« Chaque corps d'armée se servira des trois ponts, chacun de ces corps ne s'y engagera donc, que, lorsque le corps précédent sera complètement écoulé. Il est probable que la tête du 6e corps pourra se présenter aux ponts, vers sept heures et quart, la garde, vers huit heures et demie, et la réserve générale d'artillerie, vers neuf heures et quart.

« Le corps de réserve de cavalerie ne pourra ainsi commencer son mouvement que vers dix heures. Ces heures ne sont qu'approximatives. Chaque commandant de corps se fera rendre compte du degré d'avancement du mouvement du corps, qui le précède, et prendra ses mesures en conséquence.

« Les bagages ne devront pas se presser d'approcher des ponts et auront le plus grand soin de ne pas en occuper les abords, ni les routes qui y conduisent. On interdira absolument tout mouvement quelconque en sens inverse de celui des colonnes. La gendarmerie s'y opposera énergiquement.

« En quittant ses lignes, le 6e corps laissera pour les garder, un régiment d'infanterie et un régiment de cavalerie légère. Le 2e corps agira de même et le 4e corps ne laissera qu'un régiment d'infanterie seulement.

« Les troupes gardant les lignes devront se faire voir et la cavalerie opérera de nombreuses reconnaissances, de manière à faire croire à l'ennemi que ces lignes sont toujours occupées. Les régiments laissés à la garde des lignes ne rejoindront leurs corps d'armée, que lorsqu'ils en recevront l'ordre.

« Dès que les corps d'armée auront pris les positions indiquées, ils feront faire le café.

« P.-S. — La division du 3e corps, qui doit occuper les positions en avant de Queuleu, étant destinée à rentrer dans Metz, pour en compléter la garnison, M. le maréchal, commandant ce corps, voudra bien faire connaître, le plus tôt possible, au maréchal commandant en chef, celle qu'il aura désignée.

« Les corps d'armée, dans leurs positions nouvelles, se placeront sur deux lignes.

« Les compagnies légères du train (cacolets et litières) marcheront avec les troupes. »

Malheureusement, comme on le voit, aucune modification essentielle n'a été apportée à cet ordre de marche, tel qu'il a été tracé le 26 août précédent, cette fameuse journée surnommée par les troupiers : « *Va-t'en z'y voir!* » ; même dispositif sur le terrain, mêmes positions à occuper, mêmes routes à suivre,

Digitized by Google

mêmes opérations à exécuter ; il n'y a quelques différences que dans l'itinéraire.

L'expérience faite n'a servi à rien, on ne comprend pas davantage l'intérêt qu'il y a à surprendre l'ennemi, ni à lui dérober, pendant la nuit, une partie de notre mouvement ; on a vu les retards qui se sont produits et qui sont inhérents à l'itinéraire adopté et on ne le modifie qu'imparfaitement.

Comme la première fois, nos colonnes doivent gagner le plateau de Saint-Julien, s'y déployer et marcher contre le village de Sainte-Barbe, situé au pied d'un mamelon, d'où partent des crêtes irradiées dans tous les sens ; une de ces arêtes s'allonge vers le nord, si bien que des régiments en marche doivent occuper l'éminence centrale, pour aller à Thionville. Comme la première fois, le maréchal Lebœuf doit tenir la droite avec le 3e corps, le général de Ladmirault former le centre avec le 4e, le maréchal Canrobert l'aile gauche avec le 6e.

Comme la première fois, également, la brigade-mixte Lapasset est chargée d'observer au midi les troupes prussiennes vers Ars-Laquenexy. La garde impériale et le 2e corps vont composer une seconde ligne de bataille ; la réserve d'artillerie doit stationner à gauche du fort Bellecroix, derrière le fort Saint-Julien, à plus de cinq kilomètres du front d'attaque.

Comme pendant les journées de Rézonville et de Saint-Privat, la tactique du maréchal Bazaine a pour but principal de faire écraser son aile droite. C'est le premier capitaine, depuis l'origine de l'histoire, qui n'a jamais aspiré qu'à être battu. Et, dans ses plans artificieux il ne montre même pas d'invention.

Par ordre du maréchal, les deux ponts jetés sur la Moselle ont été consolidés ; on en a bâti un troisième et on a amélioré les chemins, vaines précautions : on ne songe même pas à utiliser les deux ponts de la ville. Ainsi quoiqu'il y ait trois ponts et des routes améliorées à leur sortie, l'ordre de marche prescrit ne présente pas moins ce grave inconvénient, qu'on y arrive que par une seule route et que les troupes doivent s'engager dans la même direction sur un seul débouché, de sorte que la marche sera aussi longue le 31 août que le 26 précédent.

L'attaque doit avoir lieu sur tous les points, les manœuvres doivent être exactement pareilles, la journée du 26 semble n'avoir été que *la répétition générale* de la feinte bataille, qui va se jouer. L'ennemi, de cette façon, peut se mettre en garde, contrarier tous nos mouvements, amener l'effectif nécessaire pour repousser nos troupes et les accabler au besoin.

On est censé avoir calculé d'avance le temps rigoureusement nécessaire pour le passage des divers corps, et, d'après ces

Digitized by Google

calculs, toutes les troupes doivent être en position vers midi au plus tard, mais, comme toujours, des causes de retard difficiles à prévoir, font que la réserve générale de l'artillerie de l'armée, placée sous les ordres du général Bourbaki, n'arrive en position qu'à six heures du soir et le corps de cavalerie du général Desvaux, à neuf heures seulement.

Quant aux équipages de ponts, il n'est pas même prescrit de les emmener, de telle sorte que si l'armée avait poussé de l'avant, elle n'aurait eu, pour repasser sur la rive gauche, que le pont de Thionville.

Enfin, toutes les dispositions, dont l'expérience de la démonstration du 26 août a fait reconnaître les inconvénients et les périls, ont été de nouveau prescrites, comme si, par la répétition des mêmes manœuvres et par l'occupation des mêmes points, on avait en vue le même résultat.

Mais l'ingénieux maréchal ne se doute pas que tout, absolument tout, va favoriser cette sortie et qu'une mauvaise volonté prodigieuse empêchera seule nos colonnes de traverser les lignes prussiennes et notre armée entière de gagner la pleine campagne, aussi aisément qu'un gamin franchit une haie.

Quand on écrira l'histoire de cette campagne de Metz, au point de vue strictement technique, on laissera peut-être dans l'ombre, tout à fait ignoré, un rapprochement susceptible cependant de jeter un jour très grand sur la conduite tenue par le maréchal Bazaine, sur le mobile de ses décisions et de ses actes. Nous nous faisons un devoir de le mentionner ici et nous espérons qu'il sera un document des plus sérieux pour ceux qui chercheront à découvrir la vérité, en examinant à fond la ténébreuse conduite de l'homme du Mexique.

Pendant toute la durée du blocus de Metz, un bulletin de renseignements, émanant de l'état-major général de l'armée, était adressé chaque soir aux commandants de corps d'armée. Ce bulletin faisait connaître ce que l'on avait pu découvrir sur la situation et sur les mouvements de l'ennemi.

Or, celui du 30 août au soir signalait peu de monde sur la partie de la rive droite de la Moselle comprise entre Jouy et Sainte-Barbe ; il signalait au contraire la présence de troupes prussiennes très nombreuses entre Sainte-Barbe et la partie de la Moselle se trouvant en avant de Metz.

On lit, en effet, dans le bulletin de renseignements du 30 août 1870, au soir ce qui suit :

« Plusieurs corps d'infanterie entre Sainte-Barbe et Vrémy.

« Grand parc d'artillerie au-dessus de Poixe.

« Infanterie entre Failly, Villers-l'Orme et Vany.

Digitized by Google

« A Rupigny, de la cavalerie.

« Entre Charly et Sanry-lès-Vigy, de l'artillerie.

« Arbres abattus sur la route de Bouzonville, à partir de la cote 200. Une tranchée part de ce point, à droite et à gauche.

« Épaulement en cours d'exécution appuyé à la route de Chieulles à Malroy, à gauche de Bouzonville.

« Épaulement pour une batterie de six pièces en arrière et à droite de Malroy, près de la limite sud d'une prairie. Un autre renseignement signale une redoute en avant de Malroy. N'est-ce pas la même indication? »

Comprend-on, dans de semblables conditions, que le maréchal Bazaine ait songé à choisir Sainte-Barbe, comme point d'attaque, soit pour écraser une partie de l'armée ennemie, soit pour percer la ligne d'investissement?

Ce sera la condamnation éternelle du maréchal Bazaine. Jamais, sur ce point, il ne lui a été possible d'expliquer son étrange conduite. Ce rapprochement entre les renseignements donnés et le parti pris par le commandant en chef, pèsera de tout son poids sur lui, plus encore que toutes les mauvaises dispositions ordonnées pour la concentration de nos forces et pour l'attaque des positions ennemies.

Toutes les fautes étant commises, on devait néanmoins réussir. Ce qui aurait permis d'obtenir un succès réel, décisif, c'eût été de faire juste l'inverse de ce qui a été fait. On a fait le principal effort par le centre et il eût fallu, ou le faire par notre aile droite, ou par nos deux ailes. Les obstacles les plus sérieux se seraient trouvés tournés de la sorte et l'ennemi aurait pu être rejeté sur la Moselle, dont les ponts auraient été facilement coupés.

— Le 31 août, vers cinq heures du matin, cent quarante mille hommes de choix, la fleur de tous nos contingents, se préparent donc à sortir de Metz.

La pluie heureusement a cessé, le baromètre monte. On est au sixième jour de la lune : brouillard au lever du soleil; le temps s'éclaircit un peu dans la matinée. Les trois jours critiques (quatrième, cinquième, et sixième) ayant été assez beaux, il y a lieu d'espérer, d'après la théorie du maréchal Bugeaud, que le reste de la lune ne laissera rien à désirer et que nous pouvons espérer une série de beaux jours.

Cette fois encore, l'armée commence son mouvement, le sourire sur les lèvres et la joie dans le cœur.

Bien que l'état-major n'ait communiqué ce secret à personne, on a appris, quand même, l'arrivée d'un émissaire de Mac-Mahon : d'après les bruits en circulation, la difficulté de faire

Digitized by Google

mouvoir son immense armée a seule retardé la venue du sauveur. Aussi, l'oreille attentive, sonde-t-on l'immensité silencieuse. Avec quels hourras se prépare-t-on à accueillir la première salve du canon de Mac-Mahon! Avec quels transports se propose-t-on de fêter cette armée libératrice!...

Si grandes sont l'anxiété de tous et l'ardeur de l'attente, qu'un rien fait événement : aperçoit-on, dans le lointain, quelques vapeurs errantes sur le fond de l'horizon, aussitôt on y voit des signaux et on murmure parce que l'on n'y répond pas.

Hélas, ce même jour, Mac-Mahon, dont nos braves soldats attendent leur salut, se trouve dans une position plus critique et plus désespérée que celle de l'armée de Metz. Battu la veille à Beaumont et à Mouzon, il a été rejeté sur Sedan et marche à une perte inévitable. Par un incroyable concours de circonstances, les rôles ont été, pour ainsi dire, intervertis; l'armée de secours se trouve être l'armée réellement en détresse, et l'armée soi-disant en détresse, peut, à son gré, se faire armée de secours. Mac-Mahon ne peut plus sauver Bazaine, mais Bazaine peut encore, peut-être, sauver Mac-Mahon. Il ne faut pour cela que de l'énergie ; au lieu d'expectative, de l'initiative; au lieu d'attendre sa délivrance, aller au-devant avec résolution et courage. La ligne d'investissement, très affaiblie par suite du mouvement opéré sur l'Orne par le prince Frédéric-Charles, est facile à rompre.

La position désavantageuse des troupes de Steinmetz — partie sur la rive droite de la Moselle, partie sur la rive gauche — nous permet de les écraser en détail, les unes après les autres, à mesure qu'elles entreront en ligne. Un effort sur leur droite, sur les deux ailes à la fois, et le cercle de fer est à jamais rompu.

Malheureusement, les lauriers du duc de Magenta empêchent Bazaine de dormir. Tant que son rival reste au premier plan, il se sent relégué au deuxième, lui l'ambitieux, le prétendant éconduit. Déjà, à cette époque, il cherche à se consoler de la perte du trône du Mexique, par l'espoir d'une régence, et semble avoir pris pour devise : « Tout pour moi et par moi[1] ! »

Mac-Mahon triomphant, acclamé, deviendra l'idole du pays, comme il est déjà celle de l'armée : c'est la ruine de ses rêves de gloire et de fortune, à lui Bazaine.

Heureusement pour l'armée du Rhin, le 30 août 1870, elle ne sait rien des trames ourdies contre son honneur. Elle est rayonnante d'entrain et de gaieté.

1. Max Guilin : *Souvenirs de la derniere invasion.*

Digitized by Google

Ce mouvement en avant, après cinq grands jours de prostration, a ranimé nos soldats au moral et au physique. Chacun compte, ce jour-là, sur une victoire et sur une victoire décisive. L'on voit déjà les grandes puissances interposer leur médiation, de crainte que l'écrasement de l'Allemagne ne détruise l'équilibre européen, et après ce *contre-Sadowa* formidable, imposer aux vaincus une paix solide et glorieuse pour nos armes.

Dans une situation d'esprit aussi favorable, l'on n'a garde d'oublier la famille. Chacun a préparé ses lettres, afin de ne pas manquer le premier départ du courrier[1]. L'on termine invariablement par un « au revoir », ou un « à bientôt », des plus convaincus.

Tous nos hommes sont décidés à bien se battre. Les trois grandes affaires des 14, 16 et 18 août, ont fait de ces soldats, recrues, il y a huit jours, de vieux grognards aguerris et solides au feu. Tous comprennent que l'affaire sera chaude et cependant, ils marchent gaiement à la bataille. « Qu'on nous laisse aller à la baïonnette, disent-ils sans forfanterie, et nous les verrons un peu venir avec leurs canons! »

Le caractère du troupier français est tout dans ces mots : « *Aller de l'avant, toujours et toujours!* » Son courage est comme la balle de son chassepot : pour être redoutable, il doit être animé d'un mouvement propulsif quelconque. Tout le secret de sa force est là.

Malgré les nombreux changements survenus dans les moyens d'action sur un champ de bataille, avec des troupes françaises, la tactique doit rester ce qu'elle était autrefois. Nous ne croyons pas préjuger en promettant une victoire au chef, qui saura les lancer au moment opportun. « L'offensive intelligente, » voilà ce qu'il faut pour triompher avec une armée, dont la principale qualité est l'entrain. Le courage est une affaire de tempérament : chez les Anglais, chez les Allemands, enfin chez tous les peuples à *sang froid,* il se traduit par le calme; chez les nations de races latines, à *sang chaud*, il se traduit par ce que l'on appelle : *la Furia francese*, en l'honneur du peuple, chez lequel se rencontre la quintessence de cette vertu.

Vers cinq heures et demie du matin, les troupes entendent trois ou quatre coups de canon; il est possible qu'ils aient été dirigés sur des reconnaissances ennemies, ayant voulu voir de trop près ce qui se passe chez nous; peut-être aussi, ces coups

1. Depuis le 19, toute communication avec le reste de la France était devenue impossible.

Digitized by Google

n'ont-ils eu pour objet que de détourner l'attention des Prussiens, de les empêcher de croire à une affaire sérieuse, quand nous bousculerons les troupes de la rive droite de la Moselle.

La division de Castagny (2e du 3e corps), est celle désignée par le maréchal Lebœuf pour opérer en avant du fort de Queuleu.

— Le 3e CORPS se met en mouvement le premier, afin d'aller occuper les positions qui lui ont été assignées à l'est du fort Saint-Julien, parallèlement à la Moselle.

La 1re division (*général Montaudon*) reçoit, à trois heures et demie du matin, l'ordre de lever le camp, pour se porter vers le village de Noisseville. A cinq heures du matin, les troupes rompent les faisceaux et, une heure après, se mettent en marche, le 62e de ligne formant tête de colonne. Le 18e bataillon de chasseurs à pied est chargé de flanquer la droite de la division.

A huit heures du matin, la division s'arrête un peu en avant de la ferme de Bellecroix, et reprend les positions qu'elle connaît si bien, à hauteur et à gauche du point de bifurcation des deux routes de Metz sur Sarrelouis et Sarrebrück.

Le 62e de ligne s'établit en avant, disposé en une ligne de bataillon, en colonne par division, à distance de peloton et à intervalle de trente pas. Le 51e forme la seconde ligne de la 1re brigade.

Le second régiment de la 2e brigade, le 95e de ligne, prend position, le 1er bataillon à gauche et les deux autres à droite, près du ruisseau qui passe au village de Vallières, chaque fraction se faisant éclairer par des compagnies déployées en tirailleurs; on s'observe des deux côtés avec les avant-postes prussiens établis dans l'auberge de l'*Amitié* et ses abords : quelques rares coups de feu se font entendre.

Le premier régiment de la 2e brigade, le 81e de ligne, se dispose en bataille, par bataillon en colonne, sur la gauche de la route de Sarrelouis, en arrière du 95e.

Le plan pour la 2e brigade de la division Montaudon est de s'emparer de Noisseville et du château de Gras; pour la 1re d'enlever Montoy, Retonfey, Cheuby et bivouaquer à Avancy.

— *La division de Castagny* (2e), désignée par le maréchal Lebœuf pour faire partie de la garnison de Metz, en cas de départ de l'armée, lève son camp à six heures du matin et va, vers huit heures, se placer en bataille dans l'ordre direct; la 1re brigade, sous le canon du fort de Queuleu, entre le village de Grigy à gauche et la ferme de la Haute-Bévoye à droite. Trois compagnies du 41e de ligne sont placées dans chacun de ces deux points et les occupent fortement.

La 2e brigade se place à gauche de la 1re, entre Grigy et

Digitized by Google

Borny, le 69e ayant sa droite appuyée à la route de Strasbourg et sa gauche au bois de Borny. Les 3e et 4e compagnies du 1er bataillon du 90e de ligne occupent le village de Borny, où elles relèvent un bataillon du 81e (division Montaudon); de nombreux tirailleurs sont placés dans le bois du même nom. Le 90e bivouaque en arrière du chemin de Borny à Grigy, reste immobile dans cette position pendant le combat et y passe la nuit derrière les faisceaux. Les 4e et 5e compagnies du 1er bataillon sont placées comme grand'gardes et occupent, la première une ferme à gauche du village, la seconde déployée en avant du chemin de Grigy à Borny. Vers quatre heures du soir, la 4e compagnie rallie le régiment.

— *La division Metman* (3e) est sur pied dès l'aube. Il fait, à ce moment, beaucoup de brouillard. Vers cinq heures du matin, cette division sort de ses lignes, se porte en avant de Vantoux et arrive, à six heures, au pied des nombreux fours à chaux, à peu près sur le même emplacement que le 26 août dernier.

Le brouillard est tombé : il fait maintenant le plus beau temps du monde, le soleil resplendit. Les deux brigades de Potier et Arnaudeau se massent, en colonnes par division, dans un pli de terrain, entre Mey, le moulin de Goupillon et les pentes conduisant à Noisseville. Là, dissimulée aux yeux de l'ennemi, la division Metman attend l'ordre de marcher en avant.

Cependant les heures s'écoulent et on attend toujours; pas un mouvement, pas un coup de canon. Cachés dans cette espèce de cuvette, que forme la vallée de Vallières, entre Vantoux par derrière, Nouilly par devant et Mey sur la gauche, nos soldats, qui gardent le poste qui leur a été assigné, ne voient rien de ce qui se passe à quelque distance.

Sous un bouquet d'arbres, tout l'état-major de la division Metman est assis ou couché sur l'herbe; le général de Potier et son aide de camp, le capitaine Tardif, se sont joints à lui. A quelque distance, des cavaliers tiennent les chevaux de ces officiers. Le général Metman est, en ce moment, avec les chefs des autres divisions près du maréchal Lebœuf.

Les soldats font tranquillement la soupe. Pauvres enfants, combien parmi eux que la mort va frapper dans quelques heures!

— *La division Aymard* (4e) lève le camp à quatre heures du matin, et, deux heures après, se dirige, à travers un brouillard épais, vers son emplacement du 26 août dernier. Les bagages sont réunis et envoyés sous le fort Bellecroix. Le 11e bataillon de chasseurs à pied, formant tête de colonne, occupe successivement le village et le bois de Mey et couvre son front par les

Digitized by Google

2e et 3e compagnies déployées à sept cents mètres en avant du bois. Celles-ci engagent aussitôt avec l'ennemi un feu de position peu important, pendant lequel la division Aymard s'établit en avant de Mey, appuyée au bois de ce nom et formée par brigades accolées sur deux lignes, les bataillons déployés. Vers dix heures du matin, le 60e de ligne rejoint le reste de la division.

— Les batteries de *la réserve d'artillerie* du 3e corps se sont portées également à la suite des divisions d'infanterie, par la gorge du fort de Bellecroix, dans les champs qui s'étendent à gauche de la route de Boulay.

— *La division de dragons* du général de Clérambault monte à cheval à six heures et se porte sur la route de Sarrebrück. Toutes les troupes sont en mouvement et se dirigent dans cette direction. Cette division de cavalerie prend position à droite de la route de Sarrebrück à hauteur de la ferme de ce nom. Elle se trouve derrière la division d'infanterie Montaudon, faisant face à l'allée qui conduit à Colombey. Elle est formée en échelons par régiments. Le 5e dragons forme le 1er échelon.

Cette division doit occuper, en éventail, le terrain compris entre Noisseville et Ars-Laquenexy et avancer, en se déployant, suivant les mouvements de l'infanterie.

Arrivées vers huit heures du matin sur les emplacements qui leur ont été assignés, les troupes du 3e corps reçoivent l'ordre de faire le café et d'attendre l'entrée en ligne des trois corps d'armée, qui doivent traverser la Moselle, pour commencer l'attaque des positions ennemies.

Devant elles, les villages de Montoy, de Noisseville, de Nouilly, de Servigny et, tout au fond, le clocher de Sainte-Barbe, leur apparaissent, ne donnant pas signe de vie.

— Le 2e CORPS, destiné à servir de réserve au 3e, qui est en première ligne, a reçu l'ordre d'aller se placer en seconde ligne, à gauche de la route de Sarrebrück. Dès cinq heures du matin, les troupes font leurs préparatifs de départ. A six heures, le 2e corps se met en marche, quitte Montigny, travers le village du Sablon, passe la Seille, sur le pont de pilotis, devant le front de la porte de Mazelle, et gagne par Plantières la route de Sarrebrück.

La division Fauvart-Bastoul forme tête de colonne. Arrivées à hauteur de Vantoux, les troupes font tête de colonne à gauche, et les brigades de cette division sont déployées par bataillons en colonnes, à intervalles de déploiement. Il est sept heures et demie du matin : toute l'armée prend position au nord-est de la ville.

Le 2e corps s'est déployé, en colonne par brigade, la 2e divi-

Digitized by Google

sion en tête et a pris, à gauche de la route de Sarrebrück et en avant du chemin de Vantoux, une position semblable à celle que l'on occupait le 26 août, mais il n'envoie pas de troupes au delà du ravin de Vantoux.

En arrière de la division Fauvart-Bastoul, se tient la 1re brigade de la *division Vergé*, le 32e de ligne au centre, à droite le 3e bataillon de chasseurs, à gauche le 55e de ligne.

En dernière ligne, la 2e brigade de cette division, la gauche appuyée au ruisseau de Vantoux et la droite à la ferme de Bellecroix.

L'artillerie divisionnaire se place en bataille entre les deux brigades de chaque division.

La réserve d'artillerie du 2e corps est placée à gauche de la route de Sarrebrück, contre les murs de la ferme de Bellecroix. Les deux régiments de dragons (7e et 12e) et le 4e chasseurs à cheval suivent le mouvement et marchent sur le flanc droit de l'infanterie.

Le général Frossard s'établit avec son état-major au rez-de-chaussée de la ferme de Bellecroix, grand bâtiment avec une aile en retour, à l'enseigne de *la Belle-Croix*, moitié ferme, moitié auberge et servant, pour l'instant, de poste avancé à la division Vergé, qui l'a fait occuper par le 77e de ligne.

Cette maison, d'où l'on domine les plaines environnantes, a déjà été le centre d'un sanglant combat, le 14 août dernier ; dans un des murs du jardin, on a pratiqué des meurtrières ; des obus ont troué la toiture.

Les troupes, arrivées sur le terrain avant midi, font le café et attendent des ordres.

Le 5e chasseurs à cheval a été laissé pour garder les positions de Montigny, sous les ordres supérieurs du colonel de Séréville, avec trois bataillons d'infanterie ; un du 77e (division Vergé) sur la rive droite de la Moselle ; un du 8e (division Fauvart-Bastoul) aux ateliers du chemin de fer, ainsi qu'aux ouvrages qui couvrent ces ateliers, avec une grand'garde à la ferme Bradin ; un du 97e (brigade Lapasset) à la ferme de la Horgne au Sablon.

Le 5e chasseurs à cheval se tient prêt à marcher : les hommes malingres ont été envoyés à l'hôpital ; les bagages ont été envoyés avec tous ceux du 2e corps, sur les glacis dits Lunette de Gisors.

— *La brigade-mixte* du général Lapasset a reçu l'ordre d'occuper l'extrême droite de la ligne de bataille et de s'appuyer sur Borny et le château de Colombey. A la grande masse des troupes, qui débouchent dans le vallon de Vallières et en gravissent déjà les pentes pour prendre leurs positions, ainsi qu'à

Digitized by Google

la topographie des lieux, il est aisé de deviner que le fort de la lutte va porter sur les villages de Noisseville et de Servigny-lès-Sainte-Barbe.

Le 84e de ligne a reçu l'ordre, comme le 26, de prendre les mêmes dispositions et d'occuper le bois de Colombey. Il doit commencer son mouvement, aussitôt que le 62e de ligne aura quitté ce bois. Le lieutenant-colonel Charmes ordonne, en conséquence, au 2e bataillon d'occuper Colombey. Les partisans d'infanterie de la brigade, organisée en corps dépendant directement du général, depuis le 24 août précédent, sont placés au centre. Les 1re et 2e compagnies du 2e bataillon s'établissent à droite, dans une tranchée ; la 3e à gauche, dans une allée se prolongeant jusqu'à une chapelle ; la 4e dans le château ; les 5e et 6e en réserve dans un ravin.

Le 3e bataillon est placé plus à gauche, dans un bois de sapins. Le 1er bataillon est en réserve ainsi que le 97e de ligne.

Le 4e chasseurs à cheval du 2e corps fait brigade, ce jour-là, avec le 3e lanciers attaché à la brigade-mixte. Ces deux régiments sont en position au sud de la route de Sarrebrück, entre Borny et Colombey, sous la main et en vue du général Lapasset, à portée pour marcher ou pour charger, suivant le cas et l'occasion.

La mission de la brigade-mixte est, tout en restant en réserve avec le 2e corps, de s'opposer à un mouvement tournant de l'ennemi, sur notre droite.

— Le 4e CORPS, campé sur la rive gauche de la Moselle, s'apprête, dès les premières lueurs du jour, à recommencer le mouvement avorté le 26 août dernier. Les troupes, après avoir traversé la Moselle, vont s'établir sur la route de Sainte-Barbe, en arrière de Villers-l'Orme ; elles n'y arrivent qu'à onze heures.

Le 6e escadron du 7e hussards débouche le premier, dès six heures du matin, sur le terrain que doit occuper le corps d'armée du général de Ladmirault. Aussitôt arrivé, il se porte en avant et déploie une ligne de tirailleurs, s'appuyant à droite au ravin de Lauvallier et à gauche à la route de Sainte-Barbe. Il force ainsi les avant-postes ennemis à se replier, reste dans cette position jusqu'à dix heures du matin, sa ligne de tirailleurs vis-à-vis et à deux cents mètres à peine des tirailleurs ennemis, sans qu'un coup de feu soit échangé de part et d'autre. Cet escadron est relevé par le 20e bataillon de chasseurs à pied.

La division de Cissey, à laquelle appartient ce bataillon de chasseurs, s'est remise ce jour-là en marche, à cinq heures du matin, et, vers onze heures, vient prendre position entre la route et le village de Metz, en avant du fort Saint Julien.

Digitized by Google

Le 20e bataillon de chasseurs, qui était cantonné à Chazelles, a reçu, à trois heures du matin, l'ordre de partir une heure après. On se met en marche à l'heure dite. La 6e compagnie rejoint à Longeville. La division de Cissey doit se réunir sur le plateau de Mey. Les chasseurs passent à Longeville à cinq heures; les 1re et 2e compagnies sont arrêtées et désignées pour être soutiens des batteries de la division.

A sept heures, le bataillon franchit la Moselle et, à huit heures et demie, prend position en colonne serrée par peloton, à droite du fort Saint-Julien, en arrière de Mey. Au fur et à mesure de leur arrivée, les troupes de la division de Cissey s'établissent en ligne, par bataillon en masse, à demi distance de déploiement. A droite du bataillon, se trouve la division Aymard (4e du 3e corps).

La 1re section de la 3e compagnie du 20e bataillon de chasseurs est déployée en tirailleurs, sous le commandement du lieutenant Marçais, la 2e section forme le soutien, sous le commandement du sergent-major Felip. Chaque corps établit, en avant de son front, une longue chaîne de tirailleurs.

La 1re brigade de la division de Cissey se forme sur deux lignes, par bataillons déployés, à intervalles de trente pas, sa droite en avant de Mey, sa gauche vers la route et attend, dans cet ordre, le signal de l'attaque.

La 2e brigade se tient en seconde ligne, le 73e déployé en arrière du 57e.

L'artillerie divisionnaire (5e, 9e et 12e batteries du 15e d'artillerie) s'est massée, dès huit heures du matin, derrière un verger, à gauche et contre le chemin de Mey à Villers-l'Orme. Vers neuf heures, un énergique officier de la 5e batterie, le lieutenant en second Duprez, blessé le 18 août, vient reprendre le commandement de sa section.

Le 2e régiment de hussards, spécialement attaché à la division de Cissey, se tient en réserve de cette division.

La division Grenier (2e) a reçu l'ordre, pendant la nuit, de se mettre en marche le lendemain dès le réveil, pour exécuter le mouvement qu'on a d'abord dû faire dans la matinée du 30. Un des régiments de cette division, le 64e, a été désigné pour rester sur la rive gauche, afin d'y garder Lorry, les retranchements construits auprès de ce village, ainsi que les différents débouchés de l'ouest.

Le 9e de ligne, appartenant au 6e corps, doit occuper Woippy et s'étendre sur la gauche, pour donner la main au 64e, dont les bataillons sont disposés de la façon suivante : le 1er bataillon à Longeville, le 2e à Lessy, le 3e à Lorry. Quelques hommes seu-

Digitized by Google

lement du régiment, appartenant à la compagnie d'éclaireurs de la division, prendront part au combat qui va avoir lieu.

A cinq heures du matin, les troupes du général Grenier ont pris les armes et se sont mises en mouvement, afin de traverser de nouveau la Moselle, en suivant le même chemin que le 26. Cette fois, les mesures ont été mieux prises, le nombre des ponts a été augmenté. De plus, le temps s'est remis au beau depuis le 29, les routes ont séché, les embarras de la boue et du passage ont, en partie, disparu : on marche mieux et plus vite.

A huit heures, la division débouche sur le plateau et, vers dix heures, prend position à cheval sur la route de Sainte-Barbe, à quelque distance en arrière de la chapelle de la Salette, et à gauche de la division de Cissey, occupant ainsi en échelons, les pentes couvertes de vignes du ravin de Villers-l'Orme et se déployant du village de Mey à droite, à l'angle nord du bois de Grimont, à gauche.

Le 5e bataillon de chasseurs à pied se trouve réduit à cinq compagnies, la 3e, capitaine Chedeville, étant, depuis la veille, de garde au trésor. Les convois des corps et les fourgons du trésor ont été attelés et se sont massés à Chambière, tout prêts à suivre le mouvement de l'armée, si on réussit à percer les lignes d'investissement.

Cependant, on ne se presse pas de donner aux chasseurs l'ordre d'attaquer l'ennemi placé en face d'eux. On le laisse tranquillement grossir de tous les renforts qui lui arrivent. Nos troupes reçoivent même l'ordre de faire la soupe, ce qui indique qu'on n'agira pas avant plusieurs heures.

Deux compagnies du 5e bataillon de chasseurs, la 4e et la 6e, se déploient en tirailleurs et vont se coucher dans les sillons, l'une à quatre cents mètres en avant des batteries divisionnaires, qui ont pris ainsi position : la batterie Saint-Germain (5e du 1er) à gauche de la route de Sainte-Barbe, les batteries Erb et Mathieu (6e et 7e du 1er) à droite de cette route; la seconde compagnie de chasseurs s'est également couchée, un peu plus loin sur la gauche, à mi-distance entre la première compagnie et les batteries.

Les trois autres compagnies se forment en colonne, à droite de l'artillerie, dont l'aile gauche est appuyée à la route.

Le 2e bataillon du 43e de ligne est allé occuper le village de Villers-l'Orme, les deux autres bataillons sont en réserve à deux cents mètres en arrière.

Le 1er bataillon du 13e de ligne se trouve à cheval sur la route de Sainte-Barbe, les deux autres bataillons à sa gauche. Les

Digitized by Google

faisceaux sont formés et les hommes font le café. Chaque bataillon est disposé en colonne par division, à demi-distance. Cette route de Sainte-Barbe, qui passe devant le fort Saint-Julien, est tracée sur la crête d'une hauteur, qui va des glacis du fort au bois de Cheuby. Des deux côtés, les terrains assez fortement inclinés sont plantés en vignes. Devant nos soldats, se trouve le village de Villers-l'Orme; à droite et à gauche de la route, mais plus éloignés, sont d'autres villages, qu'on prétend être occupés par les Prussiens. On ne voit, ni on n'entend personne; nos soldats s'étonnent, à bon droit, d'une occupation aussi muette.

Le 98e de ligne se tient à gauche de la route, à même hauteur que le 13e de ligne : il est formé en bataille, par bataillon à distance de trente pas, chaque bataillon en colonne par division à demi-distance; le 2e bataillon est à gauche, le 1er à droite, le 3e entre les deux. La gauche de la ligne, qui est perpendiculaire à la route de Metz à Sainte-Barbe, est appuyée à cette route; la droite se trouve à cinq ou six cents mètres du bois attaqué, le 14 août, par le 1er bataillon, et qui est situé sur la crête s'élevant entre les villages de Mey et de Nouilly.

Le 98e fait ainsi face, à deux mille cinq cents mètres de distance environ, du village de Servigny, centre de la position ennemie.

La *division de Lorencez* (3e) est partie à six heures et demie du matin, le 2e bataillon de chasseurs à pied, formant tête de colonne : La division passe la Moselle sur deux ponts, qui malheureusement aboutissent à la même issue resserrée entre les berges de la Moselle et le coteau, qui borde la vallée de Vallières; cette division traverse le village de ce nom et arrive, vers midi, sur le plateau de Grimont.

Là, la division de Lorencez se place en seconde ligne, en avant du château de Grimont et à trois ou quatre cents mètres derrière la division Grenier, restant masquée à l'ouest de Mey. Les batteries divisionnaires (8e, 9e et 10e du 1er d'artillerie) se sont portées sur le plateau en avant du fort Saint-Julien, avec leur division.

Les batteries de réserve du 4e corps ont attelé à cinq heures du matin et se sont réunies au Ban-Saint-Martin, d'où elles ne déparquent qu'à neuf heures, pour se rendre sur le plateau en avant du fort Saint-Julien, où elles arrivent avant midi.

Les 11e et 12e batteries du 1er d'artillerie envoient chacune une section, commandée, la première par le lieutenant Schneider, la seconde par le lieutenant Chériot, prendre position de l'autre côté de la route de Sainte-Barbe.

Digitized by Google

Les 6e et 9e batteries du 8e d'artillerie sont placées en bataille un peu en avant et à droite des fours à chaux.

La division de cavalerie du 4e corps, soutenue par les 5e et 6e batteries du 17e d'artillerie, est restée déployée en première ligne jusqu'à midi, heure à laquelle elle est relevée par de l'infanterie. Elle va se placer en réserve sur les pentes du Saint-Julien, protégée par le canon du fort de ce nom, et reste dans l'inaction jusqu'au signal de l'attaque. La brigade de dragons est commandée par le colonel Huyn de Verneville du 11e régiment de cette arme. On n'entend pas un seul coup de fusil sur les plateaux occupés par le 3e et par le 4e corps, mais dans la vallée de Chieulles, le 6e corps tiraille contre les avant-postes ennemis, qu'il est obligé de refouler, pour atteindre les emplacements qu'on lui a dit d'occuper.

— Le 6e corps débouche, vers midi, au-dessous des bois de Grimont et se déploie en éventail; la droite suit le pied des hauteurs, qui s'étendent du bois de Grimont à Villers-l'Orme et à Failly; la gauche, appuyée à la Moselle, marche sur Malroy, où les Prussiens ont établi un pont de bateaux et un camp.

Le corps Canrobert, pivot de l'opération, a pour théâtre la zone du terrain de la Moselle à la route de Bouzonville, et pendant que le 3e corps enlèvera Montoy, Noisseville et Servigny et tentera de tourner la forte position de Sainte-Barbe, sa mission consistera à opérer des démonstrations contre Vassy, Chieulles et Malroy.

Les troupes de Canrobert se sont mises en marche au matin, en vertu des ordres remis la veille. Massées d'abord en face des ponts jetés sur la Moselle, elles effectuent leur passage, vers dix heures, sur les trois ponts à la fois, aussitôt après que le 4e corps s'est dirigé sur les points qu'il doit occuper, en suivant la route de Bouzonville et la traverse de Saint-Julien.

— *La division Tixier* (1re) a été prévenue au point du jour que le camp doit être levé à sept heures et demie du matin. Le départ a lieu en effet à l'heure dite et la 1re division du 6e corps se porte tout entière, en avant des trois ponts de bateaux jetés sur la Moselle à l'île Chambière.

Là, cette division attend le passage des troupes du 4e corps. Ce passage dure trois heures et c'est vers dix heures et demie seulement, qu'elle se met en mouvement pour passer les ponts, et se porter vers les mêmes positions que le 26 août précédent. Une fois sur la rive droite, au lieu de suivre, comme ce jour-là, la route de Bouzonville, jusqu'à la ferme de Grimont, elle appuie sur sa droite et prend la traverse encore bourbeuse, qui passe à l'est de Saint-Julien.

Digitized by Google

A onze heures trois quarts, la ligne de bataille de la division Tixier est établie à cent cinquante mètres en avant du bois de Grimont, la droite appuyée aux flancs du plateau, sur lequel se trouvent les troupes du 4e corps. Cette division, face au nord-est, occupe la droite du 6e corps, dont les 3e et 4e divisions s'étendent jusqu'à la Moselle.

La brigade Péchot est ainsi disposée. Le 4e de ligne a sa droite appuyée sur les hauteurs à la route de Villers-l'Orme, sa gauche se rapprochant du bois de Grimont. Le 10e de ligne est sur la gauche du 4e de ligne, au pied des collines et dans la vallée.

Les régiments de la 2e brigade, les 12e et 100e de ligne, sous les ordres du général Leroy de Dais, sont à la gauche de ceux de la 1re, sur la colline opposée.

Les batteries divisionnaires, 5e, 7e et 8e du 8e d'artillerie, vont s'établir, également, en avant du bois de Grimont; la 7e est placée devant Rupigny; les 5e et 8e devant Failly, où l'ennemi s'est retranché.

Les régiments de la division se couvrent immédiatement d'une forte ligne de tirailleurs et s'occupent à faire le café.

Le 9e bataillon de chasseurs, qui devait former l'extrême arrière-garde de la division Tixier, n'est pas mis en mouvement, et ne bouge pas de son campement de la rive gauche.

— Le 9e de ligne, qui forme à lui seul la *division Bisson*, reste également sur la rive gauche de la Moselle et est employé à la garde des lignes de tranchées, tracées devant le front de bandière des camps du 6e corps, situés entre la route de Thionville et la Moselle.

Le 10e régiment de chasseurs à cheval, qui a levé son camp à sept heures du matin et envoyé ses bagages à l'île Chambière, va s'établir derrière le 9e de ligne, avec un escadron en reconnaissance sur le front, jusqu'aux approches de Ladonchamps.

Les escadrons se succèdent dans ce service jusqu'à sept heures du soir, échangeant de fréquents coups de feu avec les tirailleurs ennemis. Le 6e escadron perd dans cette affaire le chasseur Bardy tué raide d'une balle au front.

La division Lafont de Villiers (3e) reprend, à la gauche de la division Tixier, les mêmes positions que le 26 précédent. Chaque régiment a sa compagnie de francs-tireurs déployée en avant, pour couvrir son front; celle du 93e de ligne est soutenue à gauche, par trois compagnies du 3e bataillon de ce régiment placées sur une éminence dominant le village de Malroy et ayant vue sur les berges de la rive droite de la Moselle, qu'elles ont pour mission de surveiller. L'extrême gauche de la division est formée par le 3e bataillon du 94e de ligne, lequel, placé en pre-

Digitized by Google

mière ligne, prend position dans les vignes, qui sont sur les contre-pentes des hauteurs bordant la Moselle; ce bataillon a reçu l'ordre, lui aussi, d'observer ces pentes.

Dans la journée, les partisans du 75e de ligne occupent le village de Chieulles et observent les Allemands rejetés de Rupigny sur Malroy.

— *La division Levassor-Sorval* (4e) est placée en réserve : la 1re brigade (25e et 26e de ligne), formée en colonne par division, est déployée, sa droite appuyée au bois de Grimont. La 2e brigade (28e et 70e de ligne) est massée par bataillon, à gauche de la route de Bouzonville, en arrière de la ferme de Châtillon.

La 12e batterie du 8e d'artillerie s'est portée avec la division sur la route de Bouzonville, en avant du fort Saint-Julien, et après avoir mis sept heures pour parcourir six kilomètres, se place en bataille à gauche de la route. Les 7e et 8e batteries du 18e d'artillerie se sont placées en arrière de la ferme de Grimont.

— *Les batteries de réserve* du 6e corps ont suivi la 4e division d'infanterie et sont arrivées à trois heures du soir sur le plateau de Saint-Julien, en arrière de la ferme de Châtillon. La 9e batterie du 13e d'artillerie reçoit presque immédiatement l'ordre de se porter à un kilomètre en avant de la ferme de Grimont, à droite de la route de Sainte-Barbe. La 10e batterie du même régiment va s'établir au sud-ouest du village de Chieulles, à un kilomètre de distance.

— *La division de cavalerie du Barail,* moins le 10e chasseurs à cheval, qui doit rester sur la rive gauche, a reçu l'ordre de se tenir prête à partir à sept heures et quart : elle doit passer le pont d'aval, traverser l'île Chambière et prendre position en avant des troupes d'infanterie, qui ont leur droite à Villers-l'Orme et leur gauche à la ferme de Châtillon. A onze heures et demie, cette division se range en bataille, près de la ferme de Châtillon et fait en avant une démonstration dans le but de tromper l'ennemi et de permettre à notre infanterie de se déployer derrière ce rideau.

La division de cavalerie doit, à ce moment, essuyer le feu de quelques batteries prussiennes, qui ne produit heureusement aucun résultat. Le 2e et le 3e chasseurs à cheval vont ensuite occuper l'extrême gauche de la ligne de bataille, à droite de la route de Bouzonville. De son côté, le 2e chasseurs d'Afrique va se déployer en arrière du château de Grimont.

Vers une heure, le 6e corps est en position sur deux lignes, la droite à douze cents mètres en arrière de Villers-l'Orme, à hauteur de la gauche du 4e corps; le centre en avant du bois de Grimont et la gauche, à la côte 216, en avant de la ferme

Digitized by Google

de Châtillon, dont les tranchées-abris ont été fortement occupées.

Entre le 6e et le 4e corps, se trouve une route en remblai, bordée de peupliers, qui conduit à Bouzonville; de ce point, on découvre un horizon étendu, limité par une crête couverte de bois. L'ennemi occupe ces bois et les villages de Sainte-Barbe, de Servigny et de Noisseville.

Sainte-Barbe est le point culminant, celui qui paraît réunir le plus de défenses. A gauche de ce village, sur une vaste étendue de terrain découvert, se trouvent des masses noires, confuses; on croit, à la lunette, y voir des chariots, des bagages, mais certainement aussi de la cavalerie et de l'artillerie; aucun mouvement ne se produit dans ces masses.

Vers une heure et demie, les 2e et 3e chasseurs à cheval reçoivent l'ordre de se porter en avant du bois de Grimont, dans les prairies qui s'étendent sur le côté droit de la route de Bouzonville, dans la direction des batteries ennemies établies à Chieulles : en arrière de ces deux régiments vient se placer le 2e chasseurs d'Afrique. L'escadron des partisans-éclaireurs de la division du Barail éclaire ces mouvements.

Les deux régiments de chasseurs marchent en bataille; mais le feu d'une batterie ennemie ne leur permet pas de prendre position et les oblige à battre en retraite par échelons, par la droite. Pendant plus de deux heures, nos braves cavaliers exécutent des mouvements devant l'artillerie ennemie, qui ne les atteint pas, malgré un feu assez nourri, et ils reviennent se placer en arrière du bois de Grimont.

Vers trois heures du soir, le 2e chasseurs d'Afrique s'établit, en colonne serrée, sur la gauche de la route de Bouzonville, le long des vignes qui bordent la rive droite de la Moselle et en face du village de Malroy.

A la même heure, deux escadrons du 3e chasseurs à cheval, sous les ordres du commandant Lardenois et précédés du peloton d'éclaireurs-partisans de ce régiment, commandés par le lieutenant Decrox, sont envoyés en avant pour soutenir deux batteries de mitrailleuses et y restent jusqu'au soir.

— Garde Impériale. — L'infanterie de la garde a reçu, vers six heures du matin, l'ordre de se tenir prête à partir entre huit et neuf heures et d'aller reprendre la même position, que le 26 août précédent, contre le fort Saint-Julien et le bois de Grimont.

La nuit a été très froide. Un brouillard épais s'étend sur les deux rives de la Moselle, mais les premiers rayons du soleil le dissipent rapidement. Tout présage une journée magnifique.

Digitized by Google

L'armée a déjà recommencé son mouvement du 26. Elle passe la Moselle et gravit les hauteurs de Saint-Julien : la fusillade retentit dans cette direction et le canon du fort se fait entendre par intervalles.

La division Deligny prend les armes à dix heures trois quarts, pour quitter son bivouac, alors que devant être rendue aux ponts à huit heures et quart, d'après l'ordre de mouvement, elle aurait dû le quitter dès sept heures et demie (trois heures plus tôt).

La division se met en marche, le 1er voltigeurs formant tête de colonne, et suit le même itinéraire que le 26. Cette division, qui s'avance la première, s'engage à onze heures quarante sur les deux ponts en aval du grand bras de la Moselle; la section du génie du quartier général, à onze heures et demie; les guides d'escorte, à midi trente-cinq; la *division Picard*, à midi quarante; les batteries de réserve de la garde, à deux heures cinq; le parc d'artillerie de la garde, à deux heures et demie et enfin la réserve générale de l'artillerie de l'armée, à deux heures quarante-cinq.

Le mouvement est retardé parce que les troupes du 6e corps n'ont terminé leur mouvement que longtemps après l'heure présumée d'après les ordres donnés, ensuite parce qu'il s'est formé un encombrement dans l'île Chambière.

A midi, l'artillerie de réserve du 6e corps n'a pas fini de franchir le bras gauche de la Moselle et occupe encore un pont, qui devrait se trouver, à ce moment, à la disposition de la garde impériale et qui n'est pas libre, en raison du retard de cette artillerie.

Deux des trois ponts du bras oriental ne sont pas employés, parce qu'un seul pont existant sur le ruisseau, qui descend de Vallière, les troupes, passant sur plusieurs ponts, ne trouveraient pas de débouchés à la sortie. Les bagages se sont massés dans l'île Chambière.

Le capitaine G... du grand quartier général, préposé au passage des ponts, se contente d'expliquer la cause de tous ces retards au général Bourbaki, quand celui-ci se présente. Il aurait beaucoup mieux valu qu'il prévînt ce retard.

Le général Bourbaki, après avoir passé le bras gauche de la Moselle, s'arrête quelque temps dans l'île Chambière, où stationne la division Deligny, en attendant que les ponts du bras droit soient libres. Les voltigeurs, après une halte d'une demi-heure, se mettent de nouveau en marche, vers midi trois quarts, précédés du général Bourbaki et de son état-major. A ce moment, le fort Saint-Julien commence à tirer.

Digitized by Google

La division Deligny traverse l'île, dans sa largeur, en arrière de la lunette la plus avancée vers le nord, franchit le petit bras de la Moselle et atteint, un peu au delà, la route de Metz à Bouzonville par Kédange.

Le passage des troupes de la rive gauche sur la rive droite de la Moselle, semble s'opérer plus lentement que le 26, quoiqu'il y ait trois ponts sur chaque bras (au lieu de deux) et que certaines bonnes mesures de détail aient été prises. Cela doit tenir aux pertes de temps causées par certaines divisions, qui se sont mises en route, selon leur convenance, sans s'inquiéter des troupes voisines.

Du reste, il faut le dire, les ordres donnés ont encore été fort incomplets. Les troupes de la garde se rendent sur leurs positions par la route de Thionville, la route de Bouzonville et le chemin de traverse de Saint-Julien.

C'est à une heure de l'après-midi seulement, que la tête de colonne de la garde impériale (bataillon de chasseurs à pied et 1er voltigeurs) débouche sur la rive droite du bras droit de la Moselle. Le général Bourbaki l'a devancée de sa personne. Il a été prévenu, en route, par le capitaine Perier, de l'état-major de la garde, que l'emplacement affecté à la garde est occupé par d'autres troupes, comme cela s'est déjà produit le 26. On s'est encore arrêté sans doute, parce que l'ennemi se trouve là où nous devons aller!

Après avoir gagné le fort Saint-Julien, le général Bourbaki et son état-major examinent très attentivement le terrain situé en avant, et appliquent, à chacun des villages qu'ils découvrent, le nom lui appartenant, d'après la carte des environs de Metz au 1/80.000 et d'après les indications qui leur sont données par des gens du pays.

Ce sont notamment sur la rive droite de la Moselle : Chieulles, Charly, Antilly (à droite de la route de Bouzonville), Malroy, Olgy, Argancy (à gauche de cette même route).

On constate très bien les mouvements de troupes exécutés, l'arrivée des renforts de la rive gauche. A l'est d'Antilly, on voit sur la route même des troupes paraissant venir de Vigy; du côté d'Olgy ou d'Argancy, on distingue nettement de la cavalerie ayant un uniforme blanc et qu'on suppose être des régiments de cavalerie de la landwehr; du côté de la Mare, située à deux kilomètres environ à l'est d'Olgy, apparaît un camp d'une certaine étendue; sur une croupe à l'est de la route de Bouzonville, au nord de Charly, non loin de la cote 200 de la route, se détachent deux batteries.

Enfin, toutes les lunettes de l'état-major de la garde impé-

Digitized by Google

riale suivent les allées et les venues d'un officier général montant un cheval blanc, qui le signale de très loin à notre attention. Ce général est suivi d'au moins cinq ou six officiers et de huit à dix cavaliers d'escorte. Après s'être porté dans le voisinage des batteries mentionnées plus haut, il traverse la route de Bouzonville, passe par le camp de la Mare et semble se diriger vers les troupes débouchant des ponts jetés, en amont d'Argancy, sur la Moselle.

Le général Bourbaki retourne alors vers le village de Saint-Julien, à la rencontre de la tête de colonne de la garde, lorsque le capitaine de la Ferté vient mander le commandant de la garde de la part du maréchal Bazaine, qui se trouve dans le voisinage du château de Grimont.

Cependant la division Deligny s'est établie, vers deux heures et demie, sur deux lignes, sur les hauteurs de Saint-Julien : la brigade Brincourt, à gauche de la route de Sainte-Barbe, entre le fort Saint-Julien et la ferme de Grimont. Le 1er voltigeurs est formé, en arrière du verger de cette ferme, en bataille, par colonne de divisions à demi-distance, à intervalle de trente pas. Le 2e voltigeurs est à gauche, le 2e bataillon un peu en avant. La brigade Garnier est à droite de la route de Sainte-Barbe. Le 3e voltigeurs, formé en bataillon, en colonne serrée, par peloton, à intervalle de dix pas, appuie sa gauche au fort. Le 4e voltigeurs est établi en deuxième ligne, à deux cents pas en arrière. L'artillerie de la division s'est mise en position entre la route de Sainte-Barbe et le fort Saint-Julien.

Vers quatre heures le général Bourbaki rejoint son état-major en arrière du fort Saint-Julien. Tous descendent vers le village de ce nom et prennent ensuite, à gauche, la route qui permet de déboucher sur la hauteur à droite du fort, en gagnant la route de Sainte-Barbe.

On arrive vers quatre heures et quart à cet embranchement. A ce moment, la division Picard, qui, ce jour-là, a pris rang dans la colonne, après la division Deligny, s'est déjà établie en partie sur la route de Bouzonville à gauche et en arrière du fort Saint-Julien, lorsque le général Bourbaki, sur un ordre du maréchal Bazaine, prescrit au général Picard de s'établir avec toutes ses troupes sur la route de Sainte-Barbe.

La brigade Le Poitevin de la Croix (2e et 3e grenadiers) est alors placée sur deux lignes à droite de la route, à hauteur de l'extrémité sud du fort Saint-Julien, et la brigade Jeanningros (zouaves et 1er grenadiers) entre le fort et la ferme de Grimont, sur l'emplacement évacué par la division Deligny, qui, par

Digitized by Google

suite de cette modification de l'ordre de bataille, a dû se porter en entier à droite de la route.

Les batteries de la 2e division d'infanterie de la garde (général Picard), après une halte d'une demi-heure au-dessus du village de Saint-Julien et en arrière de la gorge de ce fort, sont également montées sur le plateau par le nouveau tracé de la route de Sainte-Barbe, qui contourne le fort à droite, et se forment en bataille à sa hauteur.

Le soleil est resplendissant. On est gai, heureux, confiant. Devant les lignes d'infanterie de la garde apparaît à l'horizon le clocher de Sainte-Barbe, puis Servigny, Noisseville ; à droite le ravin de Vallières ; à gauche le château de Grimont ; tout le monde est là, l'arme au pied, à ronger son frein. Il est évident que l'on peut écraser, en moins d'une heure, les quarante mille Allemands, qui sont devant nos troupes, avant que les autres corps de l'armée d'investissement puissent les secourir. Devant cette immobilité, nos soldats de la garde commencent à se regarder avec inquiétude ; les grenadiers viennent demander aux voltigeurs, *si on attaque!*

Pendant ce temps, les batteries de réserve de la garde viennent s'établir sur le plateau, qui s'étend entre le fort Saint-Julien et le ravin de Vantoux, en arrière de la crête militaire. Cette journée et celle du lendemain ne seront, il est vrai, pour ces batteries, que des promenades présentant tous les désagréments qui peuvent résulter de l'encombrement : difficultés et attentes fort longues aux passages des ponts, aux portes de la ville, à l'unique chemin de Saint-Julien et, en général, à tous les défilés et croisements de routes.

Derrière la réserve d'artillerie de la garde s'établissent le parc d'artillerie de la garde et la réserve générale de l'artillerie de l'armée. Les batteries de *la réserve générale d'artillerie* ont déparqué vers midi et traversé la Moselle à quatre heures et demie. A cinq heures, elles arrivent se masser sur les glacis du fort Saint-Julien.

En arrière de toute cette artillerie, vient enfin prendre position le corps de cavalerie du général Desvaux, qui comprend les six régiments de cavalerie de la garde, deux régiments de dragons, deux régiments de cuirassiers, au total dix régiments de cavalerie, appuyés par quatre batteries d'artillerie à cheval. Pour donner une idée des retards éprouvés par cette cavalerie, il suffira de dire que le boute-selle n'a été sonné dans ces campements que vers midi et qu'elle n'a pu commencer à traverser le pont du bras oriental de la Moselle qu'à cinq heures trente-cinq du soir.

Digitized by Google

On a eu grandement tort de ne pas profiter de la nuit pour exécuter le mouvement, qui va s'opérer aujourd'hui, en plein jour, au vu et au sû de l'ennemi. A ce tort s'ajoute celui de ne pas avoir prescrit que le départ des premières troupes eût lieu d'aussi bonne heure que possible, dès quatre heures et demie par exemple, au moment où le jour commence à poindre.

On se demande pourquoi il a été prescrit au 4e corps (général de Ladmirault) de ne se trouver aux ponts de Chambière qu'à six heures. A la guerre, il faut toujours craindre les retards. A celui causé par l'ordre de mouvement du maréchal Bazaine, s'est joint celui qu'il convient d'attribuer au général de Ladmirault. Une de ses divisions est arrivée tellement en retard, que le mouvement de ce corps d'armée (sans ses bagages), exécuté sur trois ponts, n'a été achevé qu'à neuf heures et quart seulement.

Le général de Ladmirault semble avoir pour principe de ne pas se presser : ce principe peut être bon, surtout quand on est seul, mais il faut se garder de l'exagérer et il convient de l'appliquer le plus rarement possible, quand on fait partie d'un tout et que l'on est appelé à concourir à un but commun.

On a eu, déjà, plusieurs fois, l'occasion de constater combien certains chefs se préoccupent peu de l'ensemble et opèrent pour leur propre compte, sans s'inquiéter de leurs voisins.

C'est un grave défaut, que le commandant en chef seul peut corriger ; or, la manière de faire du maréchal Bazaine ne peut que l'accroître, puisqu'il ne donne aucun ordre formel, qu'on ne le trouve jamais sur le terrain, qu'il ne dit pas nettement ce qu'il veut, qu'il n'indique pas le but à atteindre.

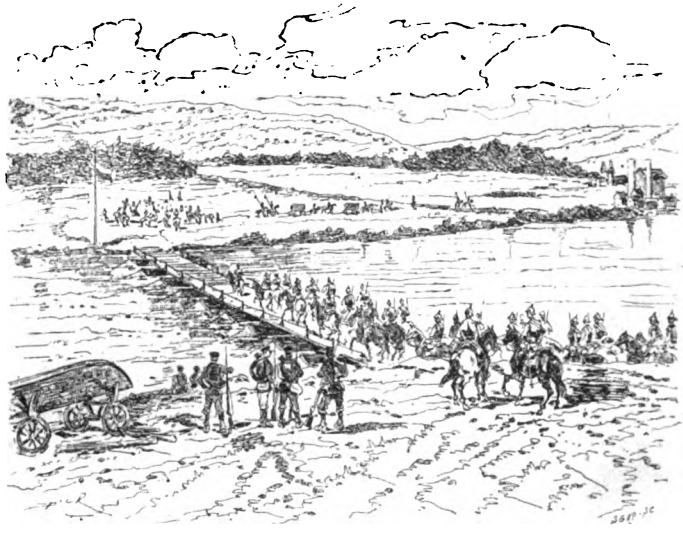
L'état-major général ou le maréchal Bazaine a été très fautif en ce qui concerne la désignation des heures probables de passage des différents corps ; toutes ont été très sensiblement en avance, par rapport aux heures réelles. Ni les règles théoriques connues, ni l'expérience du 26 août n'ont servi ; il en est résulté, bon gré, mal gré, quoique les heures portées à l'ordre fussent qualifiées d'approximatives, et que des officiers d'état-major fussent chargés de prévenir des heures exactes auxquelles le passage des ponts pourrait avoir lieu réellement, des périodes de *drogue* (attente) pour les différents corps.

On ne saurait prévenir avec assez de soins de pareils résultats. Toute fatigue inutile doit être évitée, si l'on veut obtenir des hommes, à un moment donné, tout ce qu'on est en droit d'attendre d'eux. Il ne faut pas perdre de vue également, qu'en fixant des heures de départ sensiblement différentes de celles auxquelles ce départ s'effectue, on fait perdre aux corps

Digitized by Google

les qualités d'exactitude ponctuelle, qu'ils doivent posséder, et le jour, où il leur est enjoint de se rendre à une heure et en un point déterminés, on éprouve des mécomptes sérieux. L'exactitude du chef est le plus sûr garant de l'exactitude de ses subordonnés.

Digitized by Google



Cavalerie du Xe corps prussien traversant la Moselle à Argancy (31 août 1870).

CHAPITRE X

Avant l'attaque.

Positions de l'armée française avant l'attaque. — Les forces ennemies. — Leurs positions éloignées. — Bazaine néglige toutes les chances d'écraser les Allemands. — Une action rapide et énergique assure notre succès. — Appréciation d'un historien allemand. — Retraite des avant-postes prussiens devant les 2e et 3e corps. — On attend. — On fait le café devant l'ennemi. — Arrivée des renforts allemands. — Instructions du prince Frédéric-Charles. — Bazaine donne le temps à l'ennemi de se concentrer. — Un mot du général von Schwerin au colonel Meyret. — Commencement de la fusillade. — Engagement de deux escadrons de dragons en avant de Colombey. — Arrivée du 18e bataillon de chasseurs. — L'ennemi bat en retraite. — Le 62e de ligne occupe le château de Colombey. — Engagement en avant de la division de Castagny. — Charge des éclaireurs du 3e lanciers. — Arrivée du 4e corps. — Aspect de l'armée française. — Les positions de Sainte-Barbe. — « Messieurs les Prussiens tirez les premiers ! » — Les heures

Digitized by Google

s'écoulent. — Les dames de Metz sur les remparts. — Impatience des soldats. — Ordre d'attendre. — L'artillerie française prend position. — Les batteries de position ennemie. — Arrivée de Bazaine sur le champ de bataille. — Halte de Bazaine près de la chapelle de la Salette. — Les états-majors. — On délibère. — Arrivée d'un mobile porteur de dépêches. — Le capucin. — Conseil de guerre tenu en plein air. — Les dernières instructions de Bazaine. — Attaque de front résolue. — Tout mouvement tournant est repoussé. — Faiblesse de notre aile droite. — Ordre aux régiments de se coucher dans les sillons. — Les heures s'écoulent. — Bazaine décide de faire construire une batterie de position en avant du château de Grimont. — Son état-major. — Ordre de construire cette batterie. — Le signal convenu. — Arrivée des sapeurs du génie. — Arrivée de trois pièces de vingt-quatre court. — L'épaulement est achevé. — On entend les bruits lointains des batteries ennemies. — Le commandant Commerçon du 13e de ligne fait reculer son bataillon. — On signale à Bazaine l'arrivée des renforts ennemis. — Le commandant en chef oublie de donner le signal de l'action. — Paroles du général de Cissey au 20e bataillon de chasseurs à pied. — Le maréchal Lebœuf à Bellecroix. — Le conseil de guerre des 2e et 3e corps. — Le général Changarnier. — Paroles du commandant du 3e corps. — On attend le signal de la lutte.

Comme on vient de le voir, après une perte de temps plus longue qu'on ne l'a calculé, les corps de la rive gauche ne sont arrivés sur les hauteurs que vers midi : les corps campés sur la rive droite, au contraire, sont depuis le matin dans leurs positions de combat.

La ligne de bataille est construite de la manière suivante :

Le 3e corps fait face à Noisseville et à Montoy.

Le 4e corps, à cheval sur la route de Sainte-Barbe, prend la gauche du 3e, ayant devant lui Servigny, Poixe et va jusqu'à Villers-l'Orme.

Le 6e corps prolonge la ligne, en refusant sa gauche sur la route de Bouzonville, ayant en face de lui les villages de Chieulles, Rupigny et Charly occupés par les Prussiens et observant la position fortifiée de Malroy.

Le 3e corps forme donc la droite, le 4e corps le centre et le 6e la gauche.

En seconde ligne, le 2e corps prend position derrière le 3e et est mis à sa disposition, la droite à la ferme Bellecroix, la gauche sur les hauteurs de la rive droite du ravin de Vallières, le flanc droit couvert par la division de cavalerie du général de Clérambault.

Entre le fort Saint-Julien et le bois de Grimont, à cheval sur la route de Bouzonville, la garde se masse comme réserve de notre gauche.

Digitized by Google

Quelles forces se trouvent donc devant nos soldats, quelles masses capables de les arrêter?

Dans le vaste périmètre qui s'étend depuis Argancy, par Sainte-Barbe et Retonfey, jusqu'à Ars-Laquenexy, ligne courbe, qui n'a pas moins de vingt-quatre kilomètres, les Allemands ne peuvent opposer aux Français que quarante-cinq mille combattants.

Devant Malroy-Charly se tient la division d'infanterie de landwehr du général Kummer, une douzaine de mille hommes, occupant Rupigny par une avant-garde et se reliant à Argancy aux troupes du Xe corps.

Le Ier corps (Manteuffel) a sa 1re division, même effectif, sur la ligne Failly-Servigny avec une brigade en réserve, entre Vrémy et Sainte-Barbe.

Noisseville, Montoy et Colombey sont gardés par deux régiments de dragons, qui se relient aux troupes de la 2e division du Ier corps, dont les deux brigades occupent la Grange-aux-Bois, Ars-Laquenexy, Mercy-le-Haut et Courcelles-sur-Nied.

A la gauche du Ier corps se trouvent la 3e division de cavalerie et la brigade Woyna du VIIe corps.

L'ensemble de ces troupes comprend environ quarante-cinq mille hommes avec cent huit pièces de canon : nos forces sont supérieures de plus de moitié. Si le maréchal Bazaine avait fait avancer ses troupes en silence pendant la nuit, attaqué, dès le matin, les faibles corps placés devant lui, l'armée française écartait d'un revers de son aile droite, chassait, éparpillait la 2e division d'infanterie, culbutait la division de landwehr de Kummer et la 1re division d'infanterie, leur passait sur le ventre et marchait ensuite sans obstacle vers Thionville, d'où elle se concentrait avec Mac-Mahon, que le maréchal Bazaine croyait à proximité. Mais c'était là justement un succès que celui-ci ne voulait pas obtenir. Il ne négligea rien pour essuyer une défaite.

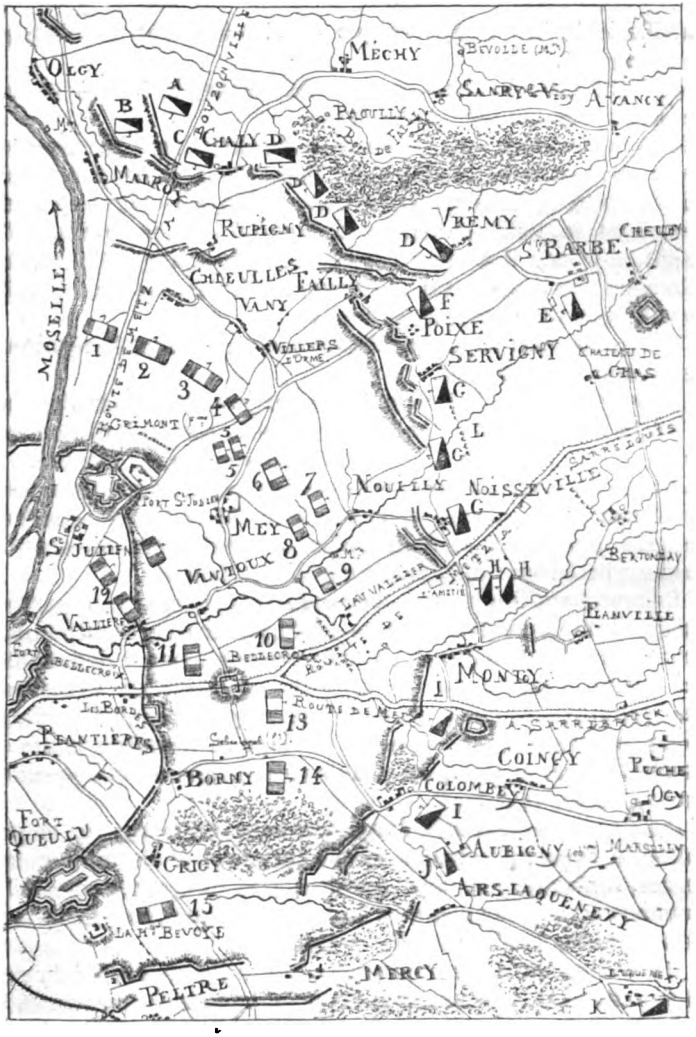
La plupart des forces allemandes d'investissement se trouvaient fort éloignées du point sur lequel venait de déboucher l'armée de Metz. En effet, le prince Frédéric-Charles a porté la majeure partie de ses forces sur la rive gauche, quelques divisions même très loin de la place bloquée.

Le IIe corps entier se trouve à plus de dix lieues, près de Longuyon et encore au delà, près de Jametz, à cinq lieues de Montmédy.

Le IIIe corps stationne à quatre lieues de Metz, près de Doncourt et de Conflans; la division hessoise, la 18e division et

Digitized by Google

BATAILLE DE SERVIGNY (31 *août* 1870).



POSITIONS DES DEUX ARMÉES A QUATRE HEURES DU SOIR :

Français. — 1. Division Levassor-Sorval (6e corps). — 2. Division Lafont de Villiers (6e corps). — 3. Division Tixier (6e corps). — 4. Division Grenier (4e corps). — 5. Division de Lorencez (4e corps). — 6. Division de Cissey (4e corps). — 7. Division Metman (3e corps). — 8. Division Aymard (3e corps). — 9. 2e brigade, division Montaudon (3e corps). — 10. 1re brigade, division Montaudon (3e corps). — 11. Division Vergé (2e corps). — 12. Garde impériale. — 13. Division Fauvart-Bastoul (2e corps). — 14. Brigade-mixte Lapasset (2e corps). — 15. Division de Castagny (3e corps).

Allemands. — A. B. C. Division de landwher Kummer. — D. D. D. D. 1re division du Ier corps. — E. F. 1re brigade de la 2e division du Ier corps. — G. G. G. 2e brigade de la 2e division du Ier corps. — H. H. Brigade de dragons. — I. I. Brigade Woyna (VIIe corps). — J. K. 3e division de cavalerie. — L. Artillerie du Ier corps.

Digitized by Google

l'artillerie du IXe corps, presque aussi loin, dans le voisinage de Roncourt.

Le VIIIe corps se tient derrière Gravelotte, le VIIe à cheval sur la Moselle, au midi de la place.

Bref, les trois quarts des forces allemandes ont été groupées au nord-ouest, à l'ouest et au sud-ouest de la place, pour recevoir l'armée de Châlons, si les troupes dirigées contre elles ne pouvaient la tenir en échec. Préoccupé des nouvelles qu'il reçoit, le prince Frédéric-Charles s'est lui-même porté à treize kilomètres de la ville, sur les hauteurs de Malancourt, dans la direction de Montmédy et de Sedan.

Une action énergique, rapidement conduite, nous le répétons, assurait donc le succès.

Si l'opération avait été conduite avec promptitude et vigueur, le projet de sortie était excellent et bien conçu dans son ensemble; les positions à attaquer représentaient environ le huitième de la circonférence d'investissement; l'armée française avait son flanc gauche couvert par la Moselle, ses derrières assurés par les forts Saint-Julien et Bellecroix et, vers la droite, elle formait un échelon sur le fort Queuleu.

En marchant résolument par la gauche et le centre, en renforçant la droite d'une division de la garde, pour barrer le chemin aux renforts que l'ennemi pouvait diriger sur le champ de bataille, on devait compter sur un éclatant succès : les Prussiens, quelque diligence qu'ils pussent faire, n'ayant pas plus de vingt mille hommes à nous opposer, pendant la première heure de combat et ne pouvant en réunir plus de quarante-cinq mille, quatre heures plus tard.

C'était le cas ou jamais d'attaquer avec vigueur, pour ne pas laisser à l'ennemi le temps de se concentrer et de masser ses forces. Il n'avait pas, nous venons de le dire, cinquante mille hommes à nous opposer. Il fallait donc marcher droit sur Sainte-Barbe, l'enlever et s'y maintenir.

On voit par là les résultats que nous aurions pu atteindre en dérobant notre mouvement à l'ennemi et en le surprenant à la pointe du jour. Il n'y aurait peut-être pas eu de combat à livrer; le passage ouvert, les ponts de la Moselle rompus, notre armée se retrouvait en pleine campagne, avec toute sa liberté d'action.

En parlant du début de cette journée du 31 août 1870, sous Metz, un historien allemand, Niemann, n'a pas craint d'écrire à la page 261 de son ouvrage intitulé : *Der franzœsische Feldzug*, 1870-1871 : « *L'armée d'investissement se trouvait dans une position très dangereuse.* »

Digitized by Google

Le mouvement, comme nous l'avons déjà dit, a commencé à la pointe du jour; cent quarante mille soldats français remplis d'ardeur sont sortis de Metz.

Les 2e et 3e corps, placés tous deux sur la rive droite, sont en position dès huit heures du matin; les avant-postes prussiens se retirent devant eux et les emplacements indiqués sont occupés sans résistance; à ce moment, les villages de Noisseville, de Nouilly et de Montoy sont à peu près abandonnés par l'ennemi : il suffirait de la moindre démonstration pour les enlever; mais on n'y songe pas; l'ordre de mouvement ne comporte aucune instruction pour le combat; l'emplacement assigné laisse ces points en dehors; pas un de nos généraux, pas même un commandant de corps n'oserait prendre sur lui de faire l'opération sans un ordre formel.

Ce qu'il y a de malheureusement trop certain, c'est qu'on aurait pu s'emparer facilement, dès le matin, de ces trois villages qui eussent donné une base d'opérations excellente.

On disposait alors de cinq divisions d'infanterie, de deux de cavalerie et de vingt-sept batteries (cent soixante-deux pièces de canon), en face desquelles il n'y avait qu'une poignée d'hommes, peut-être trois bataillons.

On ne fit rien; l'ennemi amena des renforts, prit des positions de défense et, quand on fit attaquer ces villages, à sept heures du soir, c'est-à-dire sept heures plus tard, leur enlèvement coûta beaucoup de sang et ne fut achevé qu'après deux heures de combat.

Les deux corps français, soixante mille hommes, formèrent donc les faisceaux et on leur enjoignit... d'allumer leurs feux et de préparer leur café. Le reste des troupes arrivait lentement, si lentement, comme on l'a vu, que le 6e corps prenait position à une heure, la garde à deux heures et demie, l'artillerie de réserve à six heures du soir, la cavalerie à neuf heures.

Aussi l'ennemi s'empresse-t-il de mettre à profit le répit qu'on lui laisse, qu'on lui offre pour ainsi dire. Dès que les premiers mouvements de nos troupes se sont dessinés, le général Manteuffel s'est empressé de concentrer ses deux divisions d'infanterie en avant de son front, le général Kummer dispose également sa division de landwehr.

Un peu plus tard, le général Voigts-Rhetz traverse le pont de bateaux d'Hauconcourt, avec une partie de son corps d'armée (le Xe). Le mouvement que nous faisons a été prévu dans ses instructions et il s'y conforme, en se portant sur la rive droite.

Il est alors environ dix heures du matin. Les troupes prus-

Digitized by Google

siennes se sont resserrées entre la route de Sarrebrück et la Moselle, sur une étendue de seize kilomètres ; elles présentent, à ce moment, un effectif de cinquante-cinq à soixante mille hommes, en face duquel nous avons déjà trois corps d'armée comptant près de quatre-vingt-dix mille hommes.

Le prince Frédéric ne s'est pas contenté de ces premières mesures : il a, de suite, envoyé ses instructions aux autres corps d'armée et leur a prescrit de se tenir prêts à marcher; mais la plupart sont fort éloignés et ne peuvent arriver avant plusieurs heures.

A huit heures et demie du matin, le général Manstein est prévenu qu'il doit concentrer ses deux divisions (division hessoise, 18e division et artillerie de réserve du IXe corps), l'une à Pierrevilliers, l'autre à Roncourt ; ces deux points sont, le premier, à dix-sept kilomètres, le second à vingt-quatre du champ de bataille.

A neuf heures et demie du matin, l'ordre est envoyé au général Fransecky de réunir le IIe corps entre Briey et Auboué, au nom du général von Alvensleben, de s'avancer de Doncourt et de Conflans dans la direction de Saint-Privat, dont il est éloigné de plus de quatre lieues; de ce point, il lui faudrait en faire encore six pour arriver sur le théâtre du combat. Ce sont donc de véritables étapes que ces forces ont à parcourir, avant de pouvoir prendre part à la lutte; nous aurions le temps d'agir et d'enlever Sainte-Barbe, sans avoir à craindre l'arrivée de nouveaux renforts.

Une brigade du VIIe corps de l'armée de Steinmetz peut seule atteindre Courcelles-sur-Nied, vers midi, pour y remplacer les troupes que le général Manteuffel a portées en toute hâte sur la position, que nos mouvements indiquent comme le but où se dirigeront nos attaques; elle est de plus destinée à faire face à celle de nos divisions, qui a pour mission de s'avancer jusqu'à Ars-Laquenexy et d'inquiéter de là les communications de l'ennemi.

Le prince Frédéric-Charles ajoute, dans son rapport, que l'action ne s'engageant sur aucun point, et voyant nos troupes faire la soupe au lieu de combattre, il fit reporter le Xe corps sur la rive gauche et se contenta de donner ordre à la division hessoise de continuer le mouvement qu'elle avait commencé à midi, de se porter à Antilly, où elle resterait comme soutien du général Manteuffel : ce ne fut qu'à quatre heures, qu'elle atteignit cette position et qu'elle entra en ligne, comme nous l'apprend le rapport spécial de son commandant, le prince Louis de Hesse.

Digitized by Google

Comme le 26 août, nos troupes averties la veille et sous les armes depuis le matin, dès l'aube, n'attaqueront l'ennemi que vers quatre heures du soir. Il faut bien laisser à l'ennemi le temps de prendre ses dispositions, de masser ses forces et d'appeler des renforts, qui peuvent traverser la Moselle sur des ponts, qu'il nous eût été si facile de détruire, pour retarder leur marche de cinq ou six heures.

Nos soldats voient les Allemands passer la Moselle à la hâte vers Malroy; du plateau de Saint-Julien, on les distingue à l'œil nu vers Ars et Novéant. Ah çà! attendre est une trahison!

Depuis cette guerre, le colonel Meyret, qui était alors capitaine au 1er voltigeurs de la garde, ayant fait un voyage à Metz, dut se présenter au général comte von Schwerin, gouverneur de la ville; la conversation étant venue à porter sur les événements, qui eurent lieu pendant l'investissement de cette ville, le général allemand dit à son interlocuteur : « Monsieur, le maréchal Bazaine a trahi son pays le 31 août, à la bataille de Servigny, où j'étais; nous considérions deux corps d'armée comme perdus, s'il avait attaqué à midi comme il le pouvait; *mais il nous a attendus.* »

La matinée voit plusieurs engagements sans importance. Une vive fusillade ne tarde pas à éclater sur plusieurs points de notre ligne de bataille. Il est près de huit heures du matin. On replie les avant-postes de l'ennemi. Quelques prisonniers, des blessés arrivent bientôt.

Le soldat est plein d'ardeur, l'ennemi est surpris. Malgré ces avantages, on attend ainsi jusqu'à quatre heures du soir, couché dans les terres labourées. On tiraille de part et d'autre, il n'y a pas d'engagement sérieux. Pendant tout ce temps, on voit très distinctement, à la lunette, l'ennemi se masser entre Retonfey et Sainte-Barbe et prendre toutes ses dispositions.

Vers six heures du matin, deux escadrons de dragons (l'un du 2e, l'autre du 4e régiment) sous les ordres du commandant de Lignières, engagent le feu avec des tirailleurs d'infanterie prussienne, portant le n° 45 sur la patte blanche d'épaule de leur tunique bleu sombre. Ces tirailleurs occupent, un peu en avant de l'embranchement des deux routes de Sarrebrück et de Sarrelouis, une crête parallèle à la route et à la lisière du bois situé en avant du château de Colombey et se sont fortement établis dans des tranchées-abris et derrière des abatis de gros arbres.

Les dragons mettent aussitôt pied à terre et soutiennent une

Digitized by Google

vive fusillade avec le 45e régiment allemand. Bientôt les 5e et 6e compagnies du 18e bataillon de chasseurs arrivent au pas gymnastique, au secours de nos cavaliers, et, par une attaque vive et pleine d'entrain, délogent les tirailleurs de la crête et d'une avenue plantée de peupliers, qui précède le bois de Colombey; elles font subir à l'ennemi des pertes sensibles : plusieurs compagnies d'infanterie du régiment ennemi sont décimées et ont de nombreux prisonniers. Les 1re et 4e compagnies du 18e bataillon de chasseurs, qui ne sont pas sérieusement engagées, appuient ce brillant et hardi mouvement des 5e et 6e compagnies.

L'ennemi, débusqué de ses positions, se réfugie dans une tranchée-abri, dont il a entouré la lisière du parc de Colombey. Tourné à droite par la 5e compagnie, attaqué de front par la 6e, il évacue encore cette position et se retire à cent cinquante mètres en arrière du château, dans une autre tranchée-abri, qui fait face au château et qui couronne les hauteurs entre les deux bois de Borny.

Le 18e bataillon de chasseurs arrête là sa poursuite. Les quatre compagnies engagées et les 2e et 3e qui viennent de rejoindre, sont ralliées en arrière du bois de Colombey, flanquant la droite de la division et restent en position jusqu'à quatre heures. Nos chasseurs surveillent les débouchés du bois et du château de Colombey.

Le 1er bataillon du 62e de ligne est envoyé pour les soutenir; en même temps, le 2e bataillon du même régiment s'avance sur la route de Sarrebrück, pour surveiller les débouchés de Montory et de Coincy.

Vers dix heures du matin, le 1er bataillon fait prévenir qu'une troupe assez nombreuse d'infanterie ennemie s'approche du château de Colombey. Le 3e bataillon du 62e est envoyé de ce côté. Le château de Colombey et les tranchées-abris ouvertes à droite de ce château, sont immédiatement occupés et deux compagnies se jettent dans les petits bois de droite et de gauche : le 3e bataillon reste en réserve. Les tirailleurs ennemis sont repoussés dans les bois entre Coincy et Colombey.

A neuf heures du matin, une vive fusillade éclate soudain à gauche de Grigy sur la route de Rémilly. Les partisans-éclaireurs de la 1re brigade de la division de Castagny, chargés de faire une diversion en avant du fort de Queuleu, et soutenus par des compagnies du 41e de ligne, s'avancent jusqu'à la Grange-aux-Bois.

A onze heures, la fusillade cesse en avant de cette division, mais elle continue toujours sur la gauche.

Digitized by Google

A dix heures, comme nous l'avons déjà dit, les chasseurs à pied du 18e bataillon et les dragons des deux escadrons des 2e et 4e régiments de cette arme se sont arrêtés, dans leur mouvement sur Colombey, bien que le rapport des paysans et des prisonniers soit que nos troupes ont peu d'ennemis devant elles. Un peloton du 5e escadron du 4e dragons est établi en grand'-garde, en avant du bois de Borny, les vedettes de ce régiment voyant celles du 4e chasseurs à cheval à gauche, celles du 3e lanciers à droite, et dominant la Grange-aux-Bois. Le bois de Borny est occupé par notre infanterie.

Pendant ce temps, la 2e brigade de la division Montaudon (1re du 3e corps) opère du côté de Lauvallier. Vers midi, deux bataillons du 81e remplacent les deux bataillons du 62e, et la division ayant reçu l'ordre de prendre part au mouvement général qui va s'exécuter, le 62e se réunit sur la route de Sarrebrück, près du ravin où se trouve le rendez-vous de la 1re brigade. Celle-ci doit enlever les villages de Montoy, de Flavigny et de Retonfey; la 2e brigade, celui de Noisseville, puis se réunir, tous les deux, vers le château de Gras.

Cependant les tirailleurs du 1er escadron du 4e chasseurs à cheval, qu'on a envoyés en avant pour reconnaître le terrain entre Borny et Colombey, arrivent au château de ce nom. Au même instant on voit s'avancer plusieurs bataillons d'infanterie allemande, qui paraissent vouloir prononcer un fort retour offensif. A la vue des vestes vertes et des talpachs de nos chasseurs, les ennemis suspendent leur mouvement en avant, établissent une forte ligne de tirailleurs sur une pente faisant face à la colline où sont nos cavaliers, à une distance de douze à quinze cents mètres et embusquent une forte troupe en arrière.

Les tirailleurs du 1er escadron du 4e chasseurs à cheval reliés à gauche au 18e bataillon de chasseurs à pied et à droite à des tirailleurs du 4e dragons, échangent quelques coups de feu et se maintiennent dans cette position, jusqu'à l'arrivée du 62e de ligne, envoyé par le général de Montaudon qu'on a fait prévenir et, à une heure, l'escadron rejoint le régiment, qui reprend sa place en réserve.

De son côté, le peloton d'éclaireurs du 3e lanciers a été chargé par le général Lapasset d'aller occuper, de concert avec l'infanterie, une crête située en avant et à droite de l'armée. La moitié du peloton, dispersé en tirailleurs, s'avance au trot à une certaine distance d'une pépinière, qu'il faut traverser pour se rendre au point indiqué. Reçus à coups de fusil, ils hésitent; des chasseurs à cheval se replient et menacent de les entraîner. Le moment est critique. Le sous-lieutenant Bergasse, qui les com-

Digitized by Google

mande, jugeant d'un coup d'œil la situation, met le sabre à la main et s'écriant : « A moi! » se lance au galop dans la pépinière, suivi seulement de quelques hommes, qui ont entendu son appel. Les tirailleurs ennemis, surpris par tant d'audace, se retirent précipitamment sous bois, pendant que les autres éclaireurs rejoignent au plus vite leur chef, sur cette position dominante, qui inquiétait le général depuis le matin.

Tous ces petits combats ont donné l'éveil aux Prussiens et leur ont permis de faire filer leurs troupes de la rive gauche sur la rive droite. De notre côté, pendant que nos deux corps d'armée (3e et 2e) forment les faisceaux et laissent à l'ennemi le temps de se réunir, le 4e corps traverse la Moselle et vient s'établir, comme nous l'avons déjà dit, sur la route de Sainte-Barbe, en arrière de Villers-l'Orme; on a compté que son passage sur les ponts sera terminé à sept heures un quart, et qu'il pourra être en position à huit heures et demie. Mais déjà, le retard dans la marche des colonnes se produit avec des proportions inquiétantes pour les troupes qui vont suivre, et ce n'est qu'à onze heures que le général de Ladmirault occupe l'emplacement qui lui a été assigné.

Ce qui vient de se passer fait présager d'autres mécomptes. Si le maréchal se tenait au courant du mouvement des troupes, il pourrait remédier immédiatement au mal, en modifiant l'itinéraire tracé; il est facile, en effet, d'utiliser un point du passage, dont on s'est servi le 26, et qu'on a négligé, cette fois, sans raison : c'est la traversée de la ville de Metz et le débouché par les glacis du fort Bellecroix. La réserve d'artillerie ou la garde pourrait suivre cette direction qui est libre, et ce fait n'en serait que plus utile pour le résultat de la journée. On ne prend aucune mesure; on laisse les choses empirer de plus en plus et il en résulte que le 6e corps n'est placé qu'à une heure, la garde à deux heures et demie.

A ce moment, le spectacle de l'armée française, prête à combattre au premier signal, est vraiment imposant et magnifique : officiers et soldats sont pleins d'ardeur et semblent impatients de marcher à l'ennemi. Abritée sous les redoutes de Grimont, sous les ouvrages de Saint-Julien et de Bellecroix, notre triple igne de bataille se développe majestueusement.

A l'horizon, s'étale le sérieux spectacle de la position ennemie à attaquer. C'est le village de Sainte-Barbe, transformé en un véritable camp retranché, hérissé de trois rangs de batteries, dont les lorgnettes nous permettent de compter distinctement les pièces... Et ces deux armées dont les positions prises s'accusent nettement, continuent à se considérer en silence. On

Digitized by Google

entend répéter de toutes parts : « Tirez les premiers messieurs les Prussiens! » C'est la plaisanterie du moment. Mais pourquoi ne pas attaquer? Un soleil splendide éclaire cette scène : Tout paraît annoncer une belle, mais rude journée.

Cependant les heures s'écoulent. Une heure, deux heures, trois heures. Aucun ordre n'arrive de commencer le combat. Les glacis du fort Saint-Julien et les bastions couronnés de la grosse artillerie de siège se couvrent de spectateurs. Le bruit s'est répandu dans Metz qu'il va y avoir une bataille. Les habitants sont accourus en foule, comme s'il s'agissait d'une simple revue. Et nos officiers, avec leurs lorgnettes, sont partagés entre les canons qui garnissent les batteries prussiennes et les fraîches ombrelles, qui garnissent les parapets de Metz. Mais pourquoi ne pas attaquer?

Nos hommes s'impatientent et demandent « si l'on va recommencer comme le 26 ». L'armée murmure, harassée de cette inaction inconcevable. Ordre est donné aux fantassins de former les faisceaux, aux cavaliers et aux artilleurs de mettre pied à terre et de faire le café. Les hommes courent, les uns à l'eau, les autres au bois. On allume le feu, non sans peine. L'eau se met à bouillir. Le café bu, l'on n'attaque toujours pas. Les cavaliers passent au cou des chevaux les musettes et leur font manger l'avoine. On dit que l'Empereur et Mac-Mahon ne sont pas loin et qu'on va leur donner la main par Thionville, en tournant sur Sainte-Barbe.

Notre artillerie s'est cependant mise en position. Une partie de nos batteries s'installe en avant du fort Saint-Julien et du château de Grimont; d'autres, en face de Vantoux et s'appuyant sur la route; les dernières se placent au-dessus de Colombey. En avant du bois de Mey et un peu à droite du village de ce nom, des mitrailleuses se mettent en batterie; mais toutes ces pièces, canons de 4, de 12, canons à balles, etc., restent silencieuses comme celles de l'ennemi qui leur font face. On voit distinctement les pointeurs allemands, immobiles à leur poste. Ils semblent nous observer et se régler sur nous.

Il est facile de constater, que depuis la tentative du 26, l'ennemi a pris ses mesures pour repousser une attaque. Des batteries de position ont été construites sur les hauteurs à Malroy, à Charly, à Failly, à Poixe, à Servigny, à Noisseville, à Sainte-Barbe. Elles forment un arc, dont les feux convergent sur le chemin de Sainte-Barbe et sur la route de Bouzonville. Bientôt les ennemis établissent de nombreuses batteries volantes, au-dessus de Servigny et sur la gauche du château de Gras, parallèlement à la route de Sarrelouis.

Digitized by Google

Enfin, le maréchal Bazaine, suivi d'un nombreux état-major et escorté par le 1er escadron du 2e chasseurs à cheval, arrive sur le terrain avec les têtes de colonnes du maréchal Canrobert (6e corps), il a alors en position huit divisions d'infanterie; trois autres le suivent immédiatement; c'est un effectif qui représente, à lui seul, quatre corps d'armée prussiens.

On peut donc s'attendre à le voir donner aussitôt l'ordre d'attaquer, avant que les renforts ennemis soient arrivés des différents points de l'horizon, où on les lui signale. Le commandant en chef de l'armée de Metz va s'établir à cent pas du 5e bataillon de chasseurs à pied, appartenant à la division Grenier (2e du 4e corps), près de la chapelle de la Salette. Bazaine met pied à terre sur la route de Sainte-Barbe, contre une croix de pierre; de là, il embrasse tout le terrain.

Au lieu d'ordonner aussitôt l'attaque des positions ennemies, il se contente de faire venir à lui, entre midi et une heure, les commandants des corps d'armée pour leur donner des instructions, ce qui demande plus d'une heure. Les commandants de corps arrivent. Les chefs d'état-major, les généraux de l'artillerie et du génie grossissent encore ce groupe brillant, qui semble défier les pointeurs ennemis, toujours immobiles auprès des pièces rangées entre Poixe et Servigny. Il est inconcevable que cette troupe de cavaliers, signalée de loin, par les fanions multicolores des maréchaux et des généraux, n'attire pas leur attention.

Pendant que les commandants de corps délibèrent, un garde mobile arrive, porteur d'une dépêche; il demande avec empressement « le commandant en chef ». Sur l'indication d'officiers du 6e corps, il part au galop pour remettre sa dépêche au maréchal Bazaine. Que contient-elle cette dépêche? Dans les groupes, on fait mille conjectures, plus ou moins vraisemblables; mais, dans la journée, soit supposition, soit certitude, le bruit se répand que le maréchal Bazaine vient d'être informé de l'arrivée de l'armée de Mac-Mahon, par Stenay et Thionville. On ajoute que le général Ducrot a remplacé le maréchal Mac-Mahon dans le commandement du 1er corps. Peu après un dominicain vient parler à Bazaine[1].

Celui-ci, voyant tous les grands chefs réunis autour de lui, leur lit la dépêche de l'Empereur, puis leur donne verbalement

1. Quelques jours plus tard, ce dominicain fut arrêté par les Prussiens dans un bois; ces derniers racontèrent qu'intimidé par l'interrogatoire qu'on lui fit subir, il livra les dépêches du maréchal, cachées dans ses semelles. Reste à savoir si les Prussiens n'ont pas, en faisant ce récit, cédé à leur penchant connu pour les... fictions.

Digitized by Google

les premières instructions sur le mouvement offensif, qu'ils auront à faire contre Sainte-Barbe, qui, par son élévation, est comme la clef de la position et domine Servigny, à deux mille mètres de distance; il insiste particulièrement sur l'attaque qu'aura à prononcer le maréchal Lebœuf avec le 3e corps, comme étant le mouvement important de la bataille; il met à sa disposition la division Fauvard-Bastoul, ancienne division Bataille du corps de Frossard (2e corps), puis il décide que le signal de l'action sera donné par une salve de pièces de siège tirée du fort Saint-Julien, pour battre les pentes de la position de Sainte-Barbe. Comme s'il n'y avait pas déjà assez de temps perdu et qu'il voulût en perdre davantage!...

Les instructions sommaires du commandant en chef portent :

« Le 3e corps cherchera à aborder la position de Sainte-Barbe par sa gauche (château de Cheuby) et prendra position à la cote 317, du bois de Cheuby et à Avancy, cote 270.

« Le 4e corps abordera la position de Sainte-Barbe par sa droite : Villers-l'Orme, Failly, Vrémy, et fera son possible pour aller prendre position à Sanry-lès-Vigy (cotes 241 et 243.)

« Le 6e corps abordera les positions au delà de Chieulles-Charly et Malroy et se portera jusqu'à Antilly où (cote 193) il prendra position, appuyant sa gauche à Argancy (cote 186).

« Le 2e corps suivra la marche du 3e, en veillant sur la droite et est placé sous les ordres du maréchal Lebœuf.

« La garde en réserve.

« Des guides fournis par le personnel des eaux et forêts et des douanes, sont donnés à chaque corps; tous ces braves gens se montrent des mieux disposés à se rendre utiles. »

Le maréchal Bazaine s'obstine, suivant le même plan qu'au 26 août, à diriger son principal effort sur le front de l'ennemi, sans admettre de mouvement tournant. Puisqu'il renonce à surprendre l'ennemi, préférant pousser devant lui une attaque vigoureuse, on doit supposer, au moins, qu'il précipitera l'action, sans attendre que l'ennemi ait concentré en face de lui une masse trop considérable; mais nous le voyons, au contraire, temporiser et laisser s'accumuler les moyens de résistance et les obstacles.

Et cependant, Bazaine est informé que l'ennemi accourt; le poste d'observation l'avertit à chaque instant des mouvements de concentration qui s'opèrent.

Rien de plus saisissant que la lecture de ces dépêches, qui se succèdent d'une manière continue, mais toutes trouvent le maréchal Bazaine imperturbable.

Nos troupes, pourtant, vont triompher en partie des difficultés

Digitized by Google

accumulées par la trahison du commandant en chef, mais à quel prix !

Nous verrons, en effet, quels efforts exigera la prise des positions de Nouilly et de Noisseville, qu'ont occupées, sans coup férir, le 26, les avant-gardes du 3e corps, et comment l'on n'aura encore atteint que le village de Servigny, quand la nuit viendra forcément mettre un terme au combat.

Du reste, l'ennemi, éclairé par la démonstration du 26, a fortifié et puissamment armé les positions qu'il a dû abandonner ce jour-là, et qu'il a réoccupées après notre retraite.

Enfin, si Bazaine avait la résolution inébranlable de marcher en avant, ne renoncerait-il pas à la vieille tactique, dont nous avons déjà fait la critique et que les succès des Prussiens ont condamnée à jamais, laquelle consiste à ne mettre en avant que les batteries divisionnaires et seulement pour soutenir les mouvements des bataillons, au lieu de mettre aussitôt en ligne les batteries de 12 de la réserve générale, seul moyen de rétablir l'avantage contre les batteries ennemies.

Mais l'expérience des derniers combats ne sert à rien; et, cette fois encore, on va essayer, dans des conditions d'infériorité notoire, de faire taire les feux ennemis avec les simples batteries divisionnaires, avant de lancer nos bataillons en avant.

Nos batteries de réserve, nous l'avons déjà dit, ne doivent atteindre le plateau qu'à six heures du soir et après le passage des trois corps d'infanterie de la rive gauche.

Si l'on examine l'opération dans son ensemble, il est évident que notre droite est la partie faible de l'ordre de bataille; elle ne peut trouver d'appui sérieux que dans un dispositif de troupes ou dans les points qu'elle pourrait enlever à l'ennemi; elle peut être menacée par les attaques de flanc, atteinte par les projectiles des pièces à longue portée, arrêtée même dans ses mouvements; la gauche, au contraire, s'appuie à la Moselle et le centre est soutenu en arrière par les feux du fort Saint-Julien.

Il y a donc lieu de s'étonner que le maréchal Bazaine ne porte pas ses réserves sur l'aile droite, qui, tout en étant la plus faible, n'en est pas moins chargée d'assurer le succès du mouvement. Si la garde était à même d'appuyer les 2e et 3e corps, sa présence suffirait certainement pour donner aux attaques, qui se feront de ce côté, une intensité tout autre que celle qu'elles auront; le corps de cavalerie pourrait gagner le plateau de Cheuby et concourir au succès de la journée.

Mais on sait que le maréchal n'en a pas décidé ainsi : toutes les réserves, infanterie, cavalerie et artillerie, iront se grouper

Digitized by Google

en une masse compacte, derrière le centre, autour du fort Saint-Julien.

L'attaque, qui doit commencer à deux heures, est encore retardée. Ce n'est pas l'affaire de Bazaine d'engager à ce moment la bataille. Ces bataillons, impatients de combattre, au lieu de les lancer en avant, il les fait coucher dans les sillons et attendre. Attendre quoi?...

Nous ne savons. Toujours est-il que l'on attend, ou du moins que l'on paraît attendre. Et les heures s'écoulent lentes et monotones, dans cet état atrophiant de silence et d'immobilité.

Couchés dans la poussière, les soldats dorment ou attendent avec impatience le moment d'agir. Avant même d'avoir servi de champ de bataille, ce plateau représente l'aspect d'un véritable charnier. Pas un mouvement dans ces sillons remplis de corps humains : à peine, de temps en temps, un cavalier, officier d'ordonnance ou estafette, passe-t-il à travers les lignes au grand galop de son cheval.

Cherchant tous les moyens possibles, afin de retarder l'heure de l'attaque des positions ennemies, Bazaine a l'idée de faire établir sur la route de Sainte-Barbe une batterie armée de pièces de gros calibre, prises au fort Saint-Julien, pour contre-battre l'artillerie ennemie, qui a pris position de Failly à Poixe, et de faire construire à la hâte un épaulement pour abriter cette batterie.

Vers deux heures, le commandant en chef arrive devant le 1er bataillon du 13e de ligne (brigade Véron de Bellecourt, division Grenier, 4e corps) accompagné des commandants de corps d'armée et du général Changarnier. Un nombreux état-major le suit ainsi qu'un escadron de chasseurs à cheval. Bazaine examine, avec une longue-vue, le terrain qui se trouve en avant, puis il prononce ces paroles : « Il est évident que le point d'attaque principal doit être Sainte-Barbe. Il faut donc établir ici une formidable batterie, avec épaulement, pièces de siège, etc. Elle barrera complètement la route; elle préparera et soutiendra l'attaque et facilitera la retraite, si nous sommes repoussés. »

Le maréchal Canrobert seul répond : « Oui, maréchal, vous avez raison, maréchal. » Les autres commandants de corps d'armée approuvent d'un mouvement de tête. Le maréchal Lebœuf fait quelques observations techniques sur la construction de la batterie, le nombre et la force des pièces qui doivent l'armer. Ensuite le maréchal Bazaine désigne lui-même, à gauche de la route de Sainte-Barbe, à cinq cents mètres environ en avant du fort Saint-Julien, l'emplacement, où l'on doit élever

Digitized by Google

cet épaulement à intervalles, puis il rappelle aux commandants des corps d'armée que l'attaque doit commencer à quatre heures, au signal d'une salve d'artillerie tirée par le fort Saint-Julien.

Donnant alors de l'éperon à son cheval, le maréchal Bazaine s'en va au galop à travers le plateau et semble enchanté ; mais pourquoi diable ne pas commencer plus tôt l'attaque ? Tous disparaissent dans diverses directions : généraux, état-major, escorte. Seul, le général Changarnier descend, au pas de son cheval, les pentes à gauche de la route de Sainte-Barbe, en s'excusant fort poliment de déranger les soldats du 13e de ligne assis ou couchés sous les ceps de vigne.

Eux partis, arrive une compagnie de sapeurs, la 2e du 3e régiment du génie ; les hommes forment les faisceaux, mettent les havre sacs à terre, saisissent pelles et pioches, les sous-officiers tracent, sous la direction de leurs chefs et au moyen de leur mètre, le profil régulier de cette batterie ; les sapeurs se mettent aussitôt à la besogne et bâclent, avec une extrême dextérité, un fort et solide épaulement. L'opération est longue, car on ne creuse pas, comme on veut, une terre forte et dure; néanmoins ce travail s'achève.

Bazaine envoie encore chercher au fort Saint-Julien trois pièces de 24 court, afin de les placer derrière le solide parapet, que l'on a élevé en avant du château de Grimont, propriété de M. Aërts. Le capitaine en second, Basset, de la 9e batterie du 8e d'artillerie, est chargé de cette opération et emmène avec lui de nombreux attelages pris dans la réserve des 6e et 9e batteries de ce régiment, qui, toutes deux, appartiennent à la réserve d'artillerie du 4e corps. Ces trois pièces de 24, traînées chacune par huit chevaux, sont amenées derrière l'épaulement, qui n'est entièrement terminé qu'après trois heures de travail, malgré l'ardeur et l'activité des soldats du génie qui y sont employés.

En même temps, la compagnie de réserve du génie du 3e corps commence à construire, à droite de la route de Sarreloais, sur la pente, un épaulement pour abriter une batterie de 12, qui va s'établir là pour canonner Noisseville et Retonfey.

Bazaine, qui excelle à rejeter, soit sur ses lieutenants, soit sur ses propres soldats, la responsabilité de ses actes les mieux prémédités, a osé se plaindre de la lenteur de ses troupes, ce jour-là ! Peu s'en faut, qu'il ne répète, à cette occasion, le mot qu'il a rendu si tristement fameux : « Que faire avec de pareilles troupes ? »

Pendant que s'achève la construction de cette batterie de 24, es officiers et soldats du 13e de ligne, devant lesquels s'opère

Digitized by Google

ce travail, regardent toujours au loin, mais ne voient rien. On entend seulement comme un bruit lointain et confus de voitures, de chevaux, sans pouvoir préciser le côté d'où vient ce brouhaha. Le commandant Commerçon, de ce régiment, descend de cheval, applique l'oreille contre les talus de la route de Sainte-Barbe et perçoit toujours le même bruit.

« Pourquoi ne pas marcher tout de suite en avant? dit ce brave officier supérieur aux officiers et soldats du 13e de ligne qui l'entourent. — Pourquoi attendre ainsi quatre heures ? Il est évident que les Prussiens avertis vont avoir le temps d'accumuler leurs moyens de défense... Ce tumulte que j'entends par dessous terre, c'est l'arrivée de leur artillerie, de leurs caissons et de leur cavalerie. »

Le commandant Commerçon fait ces réflexions en se promenant dans les vignes, dont le terrain est couvert de coquilles fossiles. Ce *farniente* voulu par le maréchal Bazaine le préoccupe beaucoup, sans parvenir à en deviner les causes. Cet officier réunit ses commandants de compagnie et leur parle en ces termes : « Le maréchal Bazaine vient de dire que le village de Sainte-Barbe sera notre objectif le plus sérieux, mais réciproquement, nous allons être l'objectif non moins sérieux des Prussiens postés à Sainte-Barbe. N'entendez-vous pas le tumulte des batteries, des caissons, des chevaux qui arrivent... Avant que cet épaulement soit construit, le bataillon peut être écrasé par les obus... Les trois compagnies de droite vont descendre à droite dans les vignes, à trente ou quarante mètres de la route. Les trois compagnies de gauche feront le même mouvement sur la gauche. — On se défilera... c'est facile... On formera les faisceaux, on attendra les événements. »

Ces ordres sont exécutés, mais aussitôt arrive un colonel d'artillerie, surpris de ne pas voir sur la route, au milieu des artilleurs (comme c'était notre funeste habitude), le bataillon d'infanterie chargé de défendre sa batterie future. Le commandant Commerçon lui montre de la main les faisceaux formés à cinquante mètres au plus du futur épaulement. Il s'en va. Vient ensuite le colonel Lion du 13e de ligne, qui fait la même observation. A lui, le commandant du 1er bataillon de ce régiment répond que c'est par ordre supérieur, parce que le bataillon gênait l'édification de la batterie. Le colonel Lion répond : « C'est bien » et s'en va également.

A ce moment, il est près de quatre heures ; un officier de l'état-major avertit le maréchal Bazaine que de grosses colonnes ennemies sont en vue sur la rive gauche de la Moselle, qu'elles se dirigent vers les ponts d'Argancy et d'Hauconcourt et que,

Digitized by Google

évidemment, elles viennent prêter appui aux troupes, qui sont devant nous; l'homme du Mexique se contente de répondre :

« C'est bien ! Ce sont les troupes de la rive gauche qui arrivent ! » Pas un mot de plus, pas un ordre nouveau donné ; il s'étonne cependant que le maréchal Lebœuf ne commence pas son attaque et il se plaint de la lenteur du mouvement de la droite ; le chef d'état-major lui fait remarquer qu'il a prescrit d'attendre le signal qu'il donnerait et qu'aucun coup de canon n'ayant encore été tiré, il est naturel que le 3e corps reste immobile.

Bazaine l'a oublié ! Il se rend à la justesse de cette observation ; néanmoins, il ne donne pas encore le signal convenu ; sa batterie n'est pas encore prête, on achève de mettre en position les trois lourdes pièces de 24 amenées du fort Saint-Julien. A ce moment quatre heures sonnent au loin au clocher de Sainte-Barbe et sont répétées par tous les clochers de la vallée de Vallières. La division de dragons, qui manœuvre sur la droite du 3e corps, part bientôt en avant pour éclairer la route de Sarrebrück : c'est un signe précurseur.

A ce moment, le général de Cissey passe devant les différents corps de sa division (1re du 4e corps), réunit les officiers et leur adresse quelques mots. Arrivé devant le 20e bataillon de chasseurs, il dit au corps d'officiers de ce vaillant bataillon, qu'ils vont frapper le coup décisif et leur donne quelques indications sur ce qu'ils auront à faire. Ce bataillon d'élite doit attaquer le village de Servigny, en chasser l'ennemi et le rejeter sur Sainte-Barbe. Le 3e corps, établi à la droite du 4e, doit exécuter d'abord un mouvement tournant.

« Je compte beaucoup, ajoute le général de Cissey, sur le 20e bataillon, qui doit avoir hâte de rompre le cercle d'investissement et de rouvrir nos communications avec la France. Je pense que nous quittons Metz définitivement. » Le commandant Copri s'adresse ensuite au bataillon, rappelle à chacun son devoir, en quelques paroles énergiques, et donne les conseils que lui dicte son expérience. — Quatre ou cinq batteries sont réunies devant la division de Cissey et vers sa gauche.

De son côté, vers trois heures et demie, le maréchal Lebœuf, après avoir quitté le maréchal Bazaine, s'est rendu à la ferme de Belle-Croix et y fait appeler le général Frossard ainsi que tous les généraux des 2e et 3e corps, pour tenir conseil. La foule des officiers d'état-major, les porte-fanions, les cavaliers d'escorte et de nombreux officiers des régiments voisins se sont réunis aux abords de la ferme et regardent sur la route de Metz à Sarrebrück, en attendant le résultat des délibérations. On voit

Digitized by Google

ainsi arriver le général Changarnier, tout blanc et faible, mais souriant et imposant le respect. Il faut le descendre de cheval et le mettre en selle.

Au bout d'un quart d'heure, les généraux sortent du conseil : chacun réunit autour de lui son groupe d'officiers et leur annonce de grandes nouvelles. Le maréchal Bazaine vient de recevoir une dépêche de l'Empereur, le maréchal de Mac-Mahon marche sur Thionville, où notre armée doit aller lui donner la main.

Il est près de quatre heures. La situation est celle-ci : l'ennemi occupe fortement le village de Sainte-Barbe et tout le plateau environnant. Le 3e corps a pour mission d'enlever le village de Noisseville, puis le château de Gras, puis Cheuby, et enfin d'attaquer Sainte-Barbe par la droite. Ce corps d'armée doit coucher le soir à Avancy.

Sur sa droite, le 3e corps sera soutenu par le 2e corps et à sa gauche, se trouve le 4e qui doit enlever le village de Servigny et attaquer la position de Sainte-Barbe, par la gauche.

Le maréchal Lebœuf sort enfin de la grange et s'adressant à ceux qui sont présents : « *Mes amis*, leur dit-il, *nous avons reçu de bonnes nouvelles de l'Empereur ; nous allons travailler pour nous joindre à Mac-Mahon!* »

Le maréchal dit cela très légèrement et comme s'il s'agissait de la chose du monde la plus simple. Là-dessus, chacun part rejoindre vivement sa place. On trouve que le 3e corps aura une rude besogne et qu'il sera tard, quand on pourra coucher à Avancy. Toutefois, on sait des nouvelles du dehors, on a un plan bien précis, on sait ce qu'on veut faire, enfin on va prendre pour la première fois l'offensive. Tout cela rend confiance. Les longues heures d'attente et d'impatience de la journée sont oubliées. Tous les motifs de découragement disparaissent et l'on sent que toute l'armée, ayant secoué sa torpeur, frémit d'impatience.

Digitized by Google

CHAPITRE XI

Combat d'artillerie

Le signal du fort Saint-Julien. — La batterie de 24 de Grimont fait feu. — Le premier obus. — Engagement de l'artillerie des 2e et 3e corps. — Duel d'artillerie. — Réponse des batteries ennemies. — La batterie de 24 de Grimont cesse son feu. — Tir du fort Saint Julien. — Brillants résultats. — Infanterie couchée sous les obus. — Calme et sang-froid de nos artilleurs. — Brillante manœuvre des 9e et 12e batteries du 15e d'artillerie. — Le 20e bataillon de chasseurs et le 73e de ligne, sous les obus. — Belle conduite des batteries de la division Grenier. — Pertes du 43e de ligne. — Le 98e de ligne se replie. — Les batteries de la division de Lorencez ne sont pas engagées. — Les batteries de 4 de la réserve du 4e corps sous le feu. — Belle conduite des 11e et 12e batteries du 1er d'artillerie. — Leurs pertes. — Changement d'affût sous le feu. — Le capitaine Florentin est blessé. — La 5e batterie du 4e d'artillerie fait taire les batteries prussiennes de Montoy et de Noissêville. — Ses pertes. — Le 2e chasseurs à cheval appuie les batteries du 6e corps, sur la route de Bouzonville. — Les 5e 6e et 7e batteries du 1er d'artillerie ouvrent le feu sur la route de Sainte-Barbe. — Leurs pertes. — Le commandant de Contamine est blessé. — Notre artillerie fait reculer les batteries prussiennes. — Le maréchal Lebœuf sous le feu. — Les Prussiens à l'auberge de l'*Amitié*. — L'état-major du 3e corps exposé au feu d'un bataillon ennemi. — Tenue du maréchal Lebœuf. — Le colonel du génie M... est démonté. — Blessure du lieutenant Radiguet, officier d'ordonnance du commandant du 3e corps. — Le maréchal Lebœuf se retire, sur les remontrances du général Changarnier. — Le village de Montoy est incendié. — Notre infanterie attend. — Feu violent des batteries prussiennes de Servigny. — Les obus ennemis éclatent profondément en terre. — L'escorte du maréchal Lebœuf. — Belle conduite du capitaine Mouchet du 3e chasseurs à cheval. — Le colonel Deville est blessé. — Le général Jarras est démonté.

Enfin, tout est prêt. Le triste héros du Mexique pense que les Prussiens ont amené assez de forces pour écraser nos troupes;

Digitized by Google

il se décide enfin à faire tirer le premier coup de canon. Nos pauvres soldats peuvent marcher à la mort, avec la certitude de ne jamais vaincre. La journée est très avancée. Le commandant en chef semble ne pas avoir prévu que même, après le succès de ses premières attaques, la nuit viendra trop tôt pour l'empêcher de poursuivre ses avantages. Mais, encore une fois, pourquoi donc attendre si tard? C'est le cri de toute l'armée. On a une telle envie de se battre, de se bien battre, et de sortir de prison.

Tout à coup, un grondement sourd se fait entendre au milieu du silence qui continuait à régner sur le plateau du Saint-Julien. Le fort de ce nom se couronne de fumée. Toute l'armée tressaille, comme si elle n'avait qu'un seul cœur. On prête l'oreille... Une... deux... trois détonations.

Il est quatre heures dix minutes du soir. Bazaine s'est enfin décidé à rompre la trêve... Ce sont les trois pièces de 24 court de la batterie élevée en avant du château de Grimont, sur la gauche de la route de Sainte-Barbe, qui viennent de faire feu, en entendant la salve tirée par le fort Saint-Julien. Le premier obus tombe sur une masse d'infanterie ennemie serrée en colonne, en avant de Sainte-Barbe, qui se trouve à sept kilomètres de notre front de bataille; l'effet est considérable, car tout s'éparpille comme dans une mare à grenouilles, qui recevrait une pierre de taille. Les soldats du 13e de ligne et du 5e bataillon de chasseurs, les plus rapprochés de cette batterie, applaudissent cet heureux début. Les deux autres obus tombent avec la même justesse et comme si on les plaçait avec la main.

A la triple détonation de la batterie de Grimont, répondent les pièces de 12 et de 4, placées en position sur le front du 3e et du 4e corps, et dont les obus vont fouiller les bois, pour en faire sortir les Prussiens.

Le feu s'allume aussitôt. Un duel formidable d'artillerie s'engage sur toute la ligne; les pièces de 24 de la batterie de Grimont ont pour objectif Poixe et les pièces de 12 du 4e corps le village de Servigny et les retranchements, qui le couvrent en avant de nous.

Les batteries, qui depuis le matin observaient en silence les positions ennemies, tonnent toutes à la fois et envoient de furieuses volées.

Aussitôt, un cercle de fumée blanchâtre se dessine autour de notre ligne de bataille, partant de la gauche de l'ennemi et gagnant rapidement sa droite. Ce sont les batteries de position des Prussiens, qui répondent avec un formidable ensemble au défi que nous leur avons jeté.

Digitized by Google

Aux premiers coups de la batterie de 24 de Grimont, des troupes prussiennes massées près du village de Failly se portent sur leur droite. Des masses, qu'on distingue être de l'artillerie, s'ébranlent et s'avancent très bravement sur deux lignes, en avant de Poixe et de Servigny, sans se soucier des soutiens, et se mettant en batterie dans un pli de terrain, où elles sont protégées, elles ouvrent un feu à volonté des plus rapides et des mieux nourris.

Nous allons voir, dès le début de l'action, à quoi servirent les trois pièces de 24, dont la mise en position a causé un retard peut-être fatal. Pendant que le maréchal Bazaine faisait péniblement élever cette batterie, les Prussiens ont pointé leurs pièces de position à loisir et assuré leur supériorité sur ce point.

Aussi, au signal donné par la première décharge de cette batterie, répondent-ils par une grêle de projectiles lancés avec une violence inouïe et une précision remarquable; en quelques minutes, les trois pièces de 24, logées derrière l'épaulement, sont écrasées, les artilleurs qui les servent, sont tués ou blessés. Dans l'impossibilité de tenir plus longtemps, on doit renvoyer au fort Saint-Julien, les pièces de 24 devenues inutiles. Voilà quelle utilité ont eue pour nos troupes, les apprêts du maréchal Bazaine, dans l'endroit où il a daigné se montrer.

Les batteries divisionnaires continuent crânement la lutte et ne sont guère mieux traitées. Le feu a gagné successivement toute notre ligne de bataille jusqu'à la Moselle.

Le fort Saint-Julien seconde à merveille le tir des batteries divisionnaires et mêle la grosse voix de ses pièces de 24 au bruit plus strident des canons de campagne et au crépitement des mitrailleuses. Les habiles pointeurs du lieutenant-colonel Protche dirigent sur l'ennemi un feu violent, dont les résultats excitent l'admiration des troupes massées sur les glacis du fort et foudroient tout ce qu'ils visent : des caissons sautent, des affûts sont brisés, des chevaux tués; le feu opposé se ralentit. Une pièce de 24 réduit au silence, après quelques coups, six pièces de canon prussiennes. Grâce à la justesse du tir du fort Saint-Julien, les batteries ennemies de Gras sont éteintes.

Furieux de cet incommode voisinage, les Allemands envoient plusieurs obus à toute volée, dans la direction du fort. Deux de ces projectiles tombent en avant : l'un d'eux vient presque éclater au milieu d'un groupe de curieux, le deuxième tombe sur la route de Sainte-Barbe.

Le feu des batteries ennemies redouble de furie : leurs projectiles volent sur tout le plateau, jusqu'à la ferme de Grimont, et fouillent le sol avec rage. Partout s'élèvent des tourbillons

Digitized by Google

de poussière jaunâtre. De nombreux obus prussiens tombent dans le bois de Grimont heureusement inoccupé.

Nos régiments d'infanterie et nos bataillons de chasseurs à pied ne souffrent guère, par bonheur, de ce feu formidable. Déployés sur plusieurs lignes et couchés dans les sillons, à la droite ou en arrière de nos batteries, ils attendent l'ordre de marcher en avant.

L'infanterie prussienne, fidèle à ses prudentes habitudes, se tient abritée en arrière des batteries qui la protègent.

Bazaine pourrait encore, avec la ferme volonté de réussir, lutter avec avantage contre l'artillerie ennemie; en réunissant, à défaut de l'artillerie de réserve, les batteries divisionnaires et celles de la réserve de la garde, il mettrait encore en ligne, seize batteries, ensemble quatre-vingt-seize bouches à feu, avec lesquelles il ferait infailliblement ployer l'armée prussienne. En cela, il suivrait l'exemple du prince Frédéric-Charles à Saint-Privat; mais cette fois encore, les plus rudes leçons doivent être inutiles.

Pendant plus de deux heures, ce duel d'artillerie se soutient avec acharnement. Nos canonniers, admirables de calme et de sang-froid, se maintiennent en position, sous ce tourbillon de fer et de plomb, qui creuse le sol tout autour d'eux, faisant voler au loin la terre et les pierres. Grâce à Dieu, la plupart des coups ne portent pas sur nos admirables artilleurs; à peine voit-on quelques chevaux blessés errer tristement d'une batterie à l'autre.

La canonnade est des plus vives entre les batteries françaises placées en avant de la ferme de Grimont et les batteries prussiennes de Servigny d'un côté, et de l'autre entre les batteries françaises des Bordes et les batteries ennemies de Noisseville et de Montoy. Nos mitrailleuses font un tapage infernal vers Mey, d'où elles prennent en flanc l'artillerie allemande, qui perd presque tous ses attelages; cent cavaliers pourraient cueillir vingt pièces, mais jamais on n'a su se servir utilement de notre cavalerie.

Vers quatre heures et demie, la 9e batterie du 15e d'artillerie, sous les ordres du capitaine Gibouin (division de Cissey), se met en batterie sur une crête à gauche du bois de Mey; elle ouvre le feu sur des batteries mobiles placées entre Servigny et Nouilly, et, les prenant en rouage, les force à la retraite. Mais, au bout de quelques salves, le tir des batteries de position de l'ennemi prend une trop grande supériorité et la batterie se retire en arrière de la crête. Jusqu'à sept heures, elle exécute cette manœuvre trois fois, à des intervalles variables, seule ou

Digitized by Google

avec la 12e batterie (à balles) du même régiment, ayant toujours pour but de contre-battre les batteries mobiles, qui viennent renforcer les batteries de position de Servigny. Elle parvient ainsi à faire du mal à l'ennemi, sans éprouver aucune perte.

La 12e batterie, comme on vient de le voir, a opéré avec succès, de concert avec la 9e, contre les batteries mobiles placées entre Servigny et Nouilly. Elle se retire sous le feu des batteries de position prussiennes, revient à la charge contre les batteries mobiles rentrées en ligne, et ainsi de suite, jusqu'à quatre fois, sans subir de perte.

La troisième batterie de la division de Cissey, 5e du 15e, n'est pas engagée. Cependant son chef, le capitaine Caillard, a son cheval tué sous lui et six autres chevaux des attelages sont abattus par le feu ennemi.

Le 20e bataillon de chasseurs à pied de la division de Cissey, affecté à la garde de ces batteries, reste couché, déployé sur la gauche du bois de Mey : la configuration du terrain le protège des obus qui éclatent, en avant, à gauche, près de la route et en arrière du bataillon. L'ennemi envoie sur ce point une quantité considérable de shrapnels; tous ses projectiles sont percutants. De nombreux obus éclatent également dans les rangs du 73e de ligne, sans occasionner de pertes trop cruelles.

Les deux batteries de 4 de la division Grenier (6e et 7e du 1er d'artillerie), écrasées par le feu des batteries ennemies, ne peuvent leur tenir tête. Une section de mitrailleuses de la batterie Saint-Germain (5e du 1er) se porte à hauteur et à droite de la batterie Florentin (11e du 1er) armée de pièces de 12 pour la protéger contre les batteries ennemies et se retire au bout d'une demi-heure, après avoir tiré une trentaine de coups.

La batterie Saint-Germain perd le lieutenant Schneider blessé ainsi que deux servants. Les deux autres batteries, bien que n'ayant pas été engagées, comptent, la 6e, six hommes blessés et la 7e, deux hommes mis hors de combat.

Le 13e de ligne déploie ses bataillons formés en colonne et se met, de son mieux, à l'abri des projectiles, qui tombent sur lui de face et de gauche. Vers cinq heures du soir, il déploie ses bataillons, le 1er et le 3e en première ligne : le 2e, sur un ordre du maréchal Bazaine, se tient à cent cinquante mètres en arrière; mais la 1re compagnie (lieutenant Grenier) marche avec le 3e bataillon, jusqu'à la fin du combat.

Une batterie de la division Grenier, placée en arrière du 43e de ligne, attire sur ce régiment les projectiles ennemis : les deux bataillons (1er et 3e) placés en réserve reçoivent ce feu avec calme, lorsque de nouvelles batteries apparaissent sur

Digitized by Google

leur gauche et vont bientôt jeter la mort dans leurs rangs. Le commandant de Cherisey donne l'ordre alors à ces deux bataillons d'appuyer à gauche : là, se trouve un chemin creux, où ils sont protégés comme dans une tranchée-abri.

Les batteries placées en avant et en arrière du 98e de ligne (division Grenier) ont ouvert sur Servigny, un feu très peu nourri, auquel l'ennemi répond avec beaucoup de vivacité. Le 98e de ligne supporte avec constance ce feu, que la position des batteries rend très dangereux. Vers cinq heures du soir, la précision des coups sur nos lignes force à reculer leur position d'une centaine de mètres, la place manquant pour porter ces lignes en avant, à cause de la position d'une batterie ; ce léger mouvement en arrière se fait avec beaucoup d'ordre et le général de Ladmirault, commandant en chef le 4e corps, témoin de la fermeté du 98e de ligne sous ce feu, envoie féliciter le lieutenant-colonel Régley de Kœnigsegg, qui commande momentanément le 98e de ligne.

Les batteries divisionnaires du général de Lorencez restent en réserve avec leur division, assistent, toute la journée, au combat sans y prendre part et suivent le mouvement de la division, qui se porte en avant, tandis que le combat continue. Le 65e de ligne (2e brigade Berger, 3e division du 4e corps), qui occupe le bois de Grimont, que fouillent les projectiles de l'artillerie ennemie, a quelques hommes tués ou blessés.

Les batteries de 4 de la réserve d'artillerie du 4e corps assistent en simples spectatrices à ce duel d'artillerie ; pour le moment, on trouve leur calibre trop faible. Ces batteries subissent, sans y répondre, le feu de l'ennemi, dont les projectiles portent en plein au milieu des pièces, des avant-trains et des caissons, mais comme, décidément, on renonce à se servir des feux de ces batteries, on les fait retirer par des mouvements successifs.

Les deux batteries de 12 de la réserve du 4e corps (11e et 12e du 1er d'artillerie), sous les ordres des capitaines Florentin et Gastine, restent seules pour soutenir le feu des pièces ennemies.

Quelques instants avant le commencement de la bataille, le capitaine Florentin, commandant la 11e batterie du 1er d'artillerie, a cru devoir faire remarquer au général Soleille, que deux batteries fixes construites sur le versant de Rupigny à Vany, sont disposées de façon à le prendre d'écharpe, et lui a demandé de vouloir bien les faire inquiéter, le plus tôt possible, par l'artillerie du 6e corps, afin que nos pièces puissent riposter plus librement à l'artillerie, qui s'installe devant elles, près de Poixe.

Dès l'ouverture du feu, cette batterie de Poixe prend tout d'abord nos deux batteries de 12 comme objectif; puis, une bat-

Digitized by Google

terie arrivant par la route que nos pièces défendent, s'établit en face d'elle et du même côté de la route, à deux mille trois cents mètres environ, entièrement à découvert, contrairement aux habitudes des Prussiens ; mais le défaut des fusées percutantes, dont nous nous sommes servis dans toutes les autres affaires pour régler le tir, ne nous permet pas de prendre une supériorité immédiate.

Bientôt, les batteries placées à droite de la route reçoivent l'ordre de se replier à quelques centaines de mètres, en arrière, pour prendre une position plus avantageuse, laissant ainsi les 11e et 12e batteries du 1er d'artillerie, en sentinelles avancées.

Le commandant Ladrange, qui s'est tenu jusque-là avec les quatre pièces détachées, revient à la fraction principale. Les lieutenants Schneider et Chériot viennent la rejoindre avec leurs sections et se placent en potence, à la gauche des quatre pièces déjà installées de la batterie Gastine, pour essayer de faire taire deux batteries ennemies, qui n'ont pas même pris la peine de profiter des batteries fixes déjà construites et se sont établies plus près de Chieulles, pour nous prendre plus exactement en enfilade : l'artillerie du 6e corps les laisse faire.

Un projectile venant de ces batteries, tue, du même coup, deux servants de la batterie Gastine (12e).

Le capitaine Saint-Germain, commandant la batterie de mitrailleuses de la division Grenier (5e du 1er), comme nous venons de le dire, vient alors, avec une section de ses canons à balles, se placer en arrière de la batterie Florentin, à hauteur de ses caissons et tire, avec succès, une trentaine de coups de mitrailleuses.

Le capitaine Florentin et le lieutenant Legondat sont couverts de terre par l'explosion d'un obus, dont un des éclats arrache le sabre de ce capitaine.

Le lieutenant Schneider est jeté à terre par un obus, qui éclate presque sous lui.

Les maréchaux des logis Hacquin et Nief de la batterie Florentin, Dargent de la batterie Gastine, sont blessés. Plusieurs servants sont mis hors de combat, malgré la protection de leur abri.

A ce moment, vers six heures, le capitaine Florentin, grièvement blessé à l'avant-bras droit par un éclat d'obus, est emporté du champ de bataille et laisse le commandement de la batterie au lieutenant en premier Legondat.

Dans la batterie Gastine, un projectile atteint directement une pièce et brise une roue de telle façon, qu'un changement d'affût est nécessaire : cette opération, difficile dans un pareil

Digitized by Google

moment, est exécutée sous le feu, sous la direction du lieutenant en premier Guény.

Le capitaine en second Boissenot, prévenu à la réserve de la 11e batterie, que son capitaine-commandant a été mis hors de combat, s'est hâté de se rendre sur le champ de bataille, pour prendre, avant la fin de l'action, le commandement qui vient de lui échoir et qu'il conserve jusqu'à la fin de la campagne.

Les pertes des deux batteries de 12 de la réserve du 4e corps, pendant cette courte mais rude affaire, sont les suivantes :

Batterie Florentin : son capitaine-commandant blessé et amputé le lendemain de l'avant-bras droit; quatre hommes tués ; quatorze hommes blessés ; vingt-neuf chevaux tués ou blessés.

Batterie Gastine : dix hommes blessés ; trois hommes tués ; vingt chevaux tués ou blessés.

— De leur côté, les batteries françaises du 3e corps s'avancent jusqu'à la ferme de Bellecroix, à la jonction des routes de Sarrebrück et de Sarrelouis. De ce côté, le combat d'artillerie se continue avec succès, jusqu'à la nuit.

La 5e batterie du 4e d'artillerie, attachée à la division Montaudon, a reçu l'ordre, vers cinq heures du soir, de contre-battre les batteries situées entre Montoy et Noisseville. Elle se met en batterie, à droite de la route de Sarrebrück, près et en avant de la ferme de Bellecroix, sur un terrain assez élevé, d'où elle prend d'écharpe, non seulement les batteries en question, mais encore les troupes chargées de les soutenir et qui se composent d'environ une brigade d'infanterie. Grâce à cette position, son tir est très efficace. Au bout d'une demi-heure, les batteries ennemies ralentissent visiblement leur tir et l'infanterie allemande est délogée. Pertes : deux hommes tués et deux blessés, huit chevaux mis hors de combat.

La 6e batterie du 4e d'artillerie, attachée également à la division Montaudon, bien que mise en position en différents endroits, ne tire pas et perd un homme et un cheval blessés.

La 8e batterie du 4e (mitrailleuses) occupe deux positions successives entre la Planchette et le village de Montoy et tire dans la direction de Noisseville.

Quelques batteries du 6e corps étant venues se mettre en position, en avant du fort Saint-Julien, environ à un kilomètre du village de Chieulles, le 2e chasseurs à cheval reçoit l'ordre d'aller les soutenir. Le colonel Pelletier, avec les 2e et 3e escadrons, se tient près de la route de Bouzonville ; le lieutenant-colonel de Mauret avec les 4e et 5e un peu plus sur la droite.

Ces deux fractions, quoique défilées derrière des plis de terrain, reçoivent, pendant près de deux heures, le feu des batteries

Digitized by Google

de Malroyet de Sainte-Barbe. Vers six heures, on signale l'approche de la cavalerie ennemie du côté de Malroy. Le colonel Pelletier se rapproche davantage de la route.

Vers cinq heures du soir, sur l'ordre du maréchal Bazaine, trois batteries de 12 de la réserve générale (5e, 6e et 7e du 13e d'artillerie) se portent en avant sur la route de Sainte-Barbe, sous la direction du colonel Salvador de ce régiment. La 5e batterie à droite de la route, ouvre son feu sur les batteries des positions prussiennes, établies en avant du village de Poixe; la 6e batterie s'établit à gauche de la route, la demi-batterie de droite soutenant le feu de la 5e dans la direction de Servigny, la demi-batterie de gauche tirant sur des batteries prussiennes en position à gauche sur la lisière du bois de Failly.

La 7e batterie, servant de réserve, reste en colonne sur la route de Sainte-Barbe, où elle doit attendre de nouveaux ordres. Plusieurs projectiles tombent au milieu des voitures ; un brigadier est atteint par un éclat d'obus, la batterie reçoit l'ordre de se mettre à l'abri.

Le commandant de Contamine, commandant cette division du 13e d'artillerie, est blessé. La 5e batterie perd deux hommes blessés, cinq chevaux tués et la 6e un trompette et trois chevaux tués. Les autres batteries du 13e d'artillerie ainsi que celles du 18e d'artillerie ne prennent aucune part à la lutte ce jour-là, et restent parquées sur les glacis du fort Saint-Julien.

Cependant notre artillerie avance; nos obus sont lancés avec une précision merveilleuse sur les retranchements ennemis.

Une demi-heure après l'ouverture du feu, le maréchal Lebœuf, admirablement placé sur une hauteur qui, dominant le vallon, permet d'embrasser toute la ligne d'attaque, depuis Montoy jusqu'à Servigny, quitte cette position, descend dans le fond de Lauvallier et remonte sur la pente opposée du ravin. Deux batteries d'artillerie se portent l'une à droite, l'autre à gauche et, quand le maréchal Lebœuf avec son état-major paraît sur le plateau, il se trouve en première ligne. A cinq ou six cents mètres en avant, une auberge sur la route, appelée auberge de *l'Amitié* (ou aussi *de la Fidélité*), est occupée par les Prussiens, dont on voit les têtes par-dessus le mur de cette construction, dont les bâtiments sont crénelés. Un bataillon d'infanterie se prépare à les en déloger. La batterie, à gauche de l'état-major du commandant du 3e corps, canonne l'auberge et le mur de l'enclos. Il est curieux que les soldats, abrités derrière ce mur, n'aient pas l'idée de tirer sur cet état-major, où se trouvent un maréchal, quatre généraux et un grand

Digitized by Google

nombre d'officiers; à six cents mètres de distance, pouvant tirer avec une grande précision, ils perdent là une bien belle occasion. Mais ils ne voient que l'infanterie qui s'avance afin de les attaquer; sans doute aussi, ne savent-ils pas qu'ils ont là, au bout de leurs fusils, tout l'état-major du 3e corps; il est certain que leurs officiers ne pourront jamais croire que les chefs des corps d'armée français comprennent assez peu leur rôle, pour venir faire parade de leur stérile courage, en exposant, sans aucune espèce de motif, tous les officiers généraux et supérieurs, desquels dépend la direction de cinquante mille hommes.

En revanche, si l'état-major du 3e corps est négligé par l'infanterie prussienne, il est honoré de l'attention de leur artillerie. Une batterie établie près de Retonfey, couvre d'obus les deux batteries établies près de l'état-major, en avant duquel se tient le maréchal Lebœuf, en képi brodé et épaulettes, portant la plaque de grand-croix et la médaille militaire. Un éclat frappe au ventre le cheval du colonel du génie M...; un autre atteint à la cuisse le lieutenant d'infanterie Radiguet, parent du maréchal et son officier d'ordonnance, pulvérise son porte-monnaie, contenant et contenu, et lui fait une forte contusion au ventre. Probablement cet officier doit-il la vie à ce porte-monnaie.

Cependant le maréchal ne songeant pas à bouger de cet endroit si exposé, le général Changarnier se décide à lui faire des remontrances et l'engage à revenir plus en arrière. Comme l'état-major part, le feu prend au village de Montoy, sur la droite. Il est six heures et quart.

On repasse à Lauvallier, et, au delà du ruisseau, on se porte sur la hauteur, au milieu de buttes nombreuses, traces de la bataille du 14 août dernier. De ce point, on a une vue d'ensemble du combat. En avant de Noisseville, des bataillons d'infanterie, abrités par la pente du terrain, attendent le moment d'attaquer le village. A gauche, les batteries ennemies, établies à Servigny, font un feu d'enfer dans toutes les directions. L'ennemi a là des batteries de position excessivement puissantes. Au reste, comme toujours, nous avons le tort de faire de ce combat une lutte d'artillerie. L'ennemi nous l'offre ainsi, parce qu'il sait que c'est son avantage, mais nous avons d'autant plus tort de ne pas combattre sa tactique.

L'infanterie est toujours en avant de Noisseville, couchée à plat ventre dans les sillons. Le terrain est labouré par les obus ennemis qui, heureusement, trouvant une terre assez molle, s'enfoncent et éclatent sous le sol. Le 3e escadron du 10e chasseurs

Digitized by Google

à cheval sert d'escorte au maréchal Lebœuf. Le capitaine Mouchet du 3e chasseurs à cheval, remplissant les fonctions d'officier d'ordonnance auprès du commandant en chef du 3e corps, se distingue particulièrement ce jour-là.

Le maréchal Bazaine circule au milieu des batteries regardant ce qui se passe, mais n'ayant pas l'air de se douter qu'il dépend de lui que les choses aillent autrement. A trois reprises les Prussiens tirent sur son escorte. Le colonel d'artillerie Deville est blessé à la tête ; le chef d'état-major général, le général Jarras, a son cheval tué sous lui.

Digitized by Google

CHAPITRE XII

Prise de Nouilly et de Montoy.

Marche offensive du 3e corps sur Noisseville, Nouilly, Montoy et Flanville. — Trois heures de jour. — Conversion exécutée par les divisions Montaudon, Metman et Aymard. — Marche en avant concentrique du 3e corps. — Le 4e corps éprouvé par les projectiles. — Paroles du général Metman à son état-major. — « Priez Dieu pour nous! » — Les obus dans le ravin de Vallières. — Obus éclatant au milieu de l'artillerie de réserve du 3e corps. — Ambulance installée par les médecins du 71e de ligne. — Pansement des blessés. — La brigade Arnaudeau (59e et 71e de ligne) reçoit l'ordre d'attaquer Nouilly. — Les abords de ce village. — La charge. — La fusillade ennemie redouble. — Grêle de balles et d'obus. — Au pas gymnastique. — Les soldats prussiens du 3e régiment d'infanterie. — Mort du capitaine adjudant-major Antonin de Champs. — Entrée des Français dans Nouilly. — Massacre des Prussiens. — Les colonels Duchez et de Férussac des 59e et 71e de ligne, blessés. — Les deux officiers blessés. — Ambulances installées à Nouilly. — Marche en avant de la brigade de Potier (7e et 29e de ligne). — La division Metman gagne du terrain. — Marche de la division Montaudon sur Noisseville. — Les positions ennemies de Montoy et de Flanville inquiètent la marche de cette division. — La 1re brigade du général Montaudon vient attaquer ces deux positions. — La division Fauvart-Bastoul en soutien. — Le 18e bataillon de chasseurs flanque la droite de la division Montaudon. — Le 51e de ligne en réserve à la Planchette. — Marche en avant du 62e de ligne. — « Ils vont avoir du coton! » — Marche sur Flanville. — Attaque de flanc des Prussiens. — « A la baïonnette! » — Le colonel Dauphin, du 62e, est blessé. — Un élan indescriptible. — Peloton ennemi fait prisonnier. — Le tambour-major Boutry du 62e. — L'ennemi mis en déroute. — Ralliement du 62e de ligne. — Prise de Montoy. — Pertes du 62e de ligne. — Attaque de Flanville par le 51e de ligne. — — Prise du château d'Aubigny par la compagnie du lieutenant Estienne du 51e de ligne. — Le général Montaudon blessé est chargé sur un cacolet. — Arrivée de la brigade Ameller. — Le

Digitized by Google

général Mangin prend la direction de l'attaque. — Le lieutenant-colonel Bréart, du 51e, enlève Flanville. — Pertes du 51e de ligne. — Fuite des Allemands sur Noisseville et Retonfey. — Pertes du 18e bataillon de chasseurs. — Le général Clinchant prend le commandement de la 1re division du 3e corps. — La division Fauvart-Bastoul vient camper en arrière de Flanville. — Le 67e de ligne campe sur l'emplacement d'un bivouac prussien près de Retonfey.

Cependant sur la droite, le maréchal Lebœuf a mis son infanterie en mouvement pour attaquer Nouilly, Noisseville, Montoy et Flanville, qui forment devant lui un arc de cercle, ouvert de son côté. Nous n'avons plus que trois heures de jour pour nous emparer de toutes les positions ennemies. C'est insensé! Et cependant nos soldats s'élancent avec un entrain admirable.

Les trois divisions Montaudon, Metman et Aymard exécutent une grande conversion autour du fort Saint-Julien, comme pivot. Le 7e bataillon de chasseurs à pied est placé à environ mille mètres derrière le centre de cette ligne, avec deux batteries du 11e régiment. Pendant une partie de l'action, son rôle s'est borné à rester, l'arme au pied, malgré les nombreux projectiles dirigés sur les deux batteries confiées à sa garde.

Le 3e corps s'ébranle par la droite vers Montoy et exécute une magnifique marche en avant concentrique, de position en position. Chaque division s'ébranle successivement et chasse l'ennemi de tous les points.

Nos régiments s'avancent comme sur un terrain d'exercice, les tirailleurs en avant; dans le ravin de Vallières, la cavalerie est prête à charger. Les batteries ennemies tirent avec rage sur toute notre ligne d'infanterie en marche. Bientôt il y a des trouées parmi les nôtres et de petites taches noires, qui restent en arrière; des Messins sont parmi nos soldats, haletants et pâles d'émotion; des obus sifflent et éclatent derrière eux, obus polis qui ne touchent personne.

Par sa position, le 4e corps a beaucoup à souffrir des projectiles de l'artillerie et il ne peut faire un mouvement, avant que le 3e corps n'ait prononcé le sien. Il est six heures et le mouvement n'a pas encore commencé. L'ordre de se porter en avant est donné.

Le général Metman, qui est allé recevoir les dernières instructions du maréchal Lebœuf, rejoint sa division, accompagné du capitaine Reiss, son aide de camp : « Allons, messieurs, dit-il aux officiers de son état-major, nous allons coucher ce soir à Thionville. » En un clin d'œil, tout le monde est debout et remonte à cheval. Toute l'infanterie de cette division avance

Digitized by Google

pour se déployer, suivant une ligne de bataille perpendiculaire à la route.

Poussant son cheval du côté du digne abbé de Meïssas, aumônier de sa division, le général Metman vient lui tendre la main en disant : « Allons, monsieur l'aumônier, priez le bon Dieu pour nous! — Sans doute, mon général, répond le digne prêtre, de tout mon cœur ! Que Dieu bénisse la France et ses défenseurs ! »

Dans l'angle droit formé par les routes de Mey et de Nouilly, à quelque trois cents mètres de chacune de ces deux routes et sur un point culminant, se trouvent des fours à chaux, objets communs dans la contrée. De là, l'œil embrasse, au nord-ouest jusqu'à la route de Metz à Bouzonville, une bande de terrain assez large que bornent à l'orient des vignes, à l'occident le village de Mey, avec un petit bois. Les cacolets et les ambulances se placent d'abord près de ces fours, attendant les événements et regardant l'infanterie de la seconde brigade de la division Metman (59e et 71e) avancer vers les vignes.

Le canon commence à gronder; les obus rappliquent aux fours à chaux; mais la plupart se perdent, selon leur bonne habitude; il en éclate dans les champs, dans les vignes, sur la route. L'artillerie de réserve du 3e corps est placée entre le petit bois de Mey, les vignes et la route de Bouzonville. Un obus vient éclater au milieu d'elle; fort heureusement, il ne fait pas sauter un caisson, mais deux hommes et un cheval sont atteints assez grièvement. On charge les premiers sur un cacolet pour les envoyer à Vallières; la bête est, selon l'usage, débarrassée de son harnais et mise en liberté; on la voit se diriger vers le bois de Mey, par soubresauts pénibles, traînant une jambe fracassée.

Les médecins du 71e de ligne sont en avant des fours à chaux, cherchant, dans une espèce de ruine, un abri qui, pour être bon contre les balles, ne l'est pas, tant s'en faut, contre les obus. A ce moment, quelques obus arrivent dans les rangs d'un bataillon d'infanterie et blessent plusieurs hommes; puis, comme pris d'une rage subite contre ce pauvre bâtiment, l'ennemi lance sur cette masure et dans le champ avoisinant, une véritable grêle de projectiles.

On transporte les blessés derrière l'aile en retour de cette maison. On les adosse à leurs sacs et les pansements commencent. Les voitures des ambulances, avec leurs rideaux blancs et leurs croix rouges, s'approchent pour charger les blessés.

Le maréchal Lebœuf prescrit aussitôt à la brigade Arnaudeau (2e de la division Metman, 59e et 71e de ligne) d'enlever Nouilly à la baïonnette. Pour arriver à ce village, le plus court

Digitized by Google

est de traverser les vignes, qui forment le flanc de la vallée sur la gauche; elles sont coupées en rectangles assez réguliers par de petits sentiers, les uns horizontaux et parallèles à la route, les autres montant à partir de celle-ci, en pente raide.

Des deux côtés, le feu s'est beaucoup ralenti, la fumée monte en l'air, comme un voile de velours suspendu sur les combattants qui se fusillent plus mollement.

Tout à coup, on entend le bruit des tambours, les clairons sonnent la charge: les tirailleurs éparpillés se rapprochent pour monter à l'assaut des collines, qui sont devant eux et enlever les positions à la baïonnette. A ce son bien connu, le feu des Prussiens redouble d'intensité.

Braves soldats! ils gravissent comme des enragés les pentes de Nouilly, lancés au pas gymnastique. Les balles qui sifflent ou qui bourdonnent comme des essaims d'abeilles, les obus qui éclatent sur le sol durci, devant ou derrière les rangs, rien n'arrête l'élan de ces intrépides fantassins. A travers les éclaircies de la fumée, on aperçoit les soldats prussiens coiffés du béret bleu sombre à bande rouge, le casque accroché par les jugulaires à écailles de cuivre à la poignée du sabre-poignard à gland rouge et blanc. Au col rouge, à la patte blanche portant le numéro 3 découpé en drap rouge, on reconnaît que ce régiment d'infanterie appartient au Ier corps allemand.

Soudain, le capitaine adjudant-major Antonin de Champs, du 59e de ligne, qui précède à pied et l'épée haute, la première ligne de tirailleurs de son régiment, tombe raide mort sur le ventre : un obus de plein fouet lui a enlevé toute la partie supérieure de la tête.

Fous de rage, les lignards du général Arnaudeau arrivent en se bousculant à l'entrée de Nouilly et y pénètrent, la baïonnette basse, à travers les coups de feu qui éclatent de tous côtés. En moins de cinq minutes, les quelques compagnies du 3e régiment prussien, qui ont essayé de défendre Nouilly, sont massacrées ou obligées de mettre bas les armes.

Fait singulier : dans ce court combat, les deux colonels des 59e et 71e de ligne ont été blessés, le premier, M. Duhez, d'un coup de feu à la cuisse, le second, M. de Férussac, d'une balle, qui lui a traversé le bras, mais sans produire de fracture.

Ainsi, au bout d'une demi-heure de combat, les colonels de la brigade Arnaudeau sont tous deux blessés. Ce n'est pas, du reste, le seul fait qui puisse donner une idée de la violence du combat. Deux officiers viennent à passer, se traînant plutôt qu'ils ne marchent et se soutenant mutuellement comme ils peuvent.

Digitized by Google

« Quelle guerre! dit l'un d'eux; nous y passerons tous. Mon camarade est le seizième du régiment et moi le dix-septième!... »

Les deux colonels blessés se disposent à s'acheminer vers Metz. M. de Férussac, une fois hissé sur son cheval, peut s'y maintenir en allant au pas; mais le genre de blessure de M. Duhez le rend plus difficile à transporter. Il doit, après avoir essayé vainement de soutenir la marche, s'asseoir au bord d'un fossé et attendre patiemment le passage d'un cacolet ou d'un fourgon, ce qui peut être assez long.

Nouilly, comme presque tous les villages englobés dans un champ de bataille, va devenir un centre d'opérations chirurgicales. Un grand nombre de maisons sont déjà transformées en ambulances.

Le jour touche à sa fin : le feu continue toujours aussi vif; les nouvelles qui arrivent, sont excellentes. Sur la gauche du village, que la brigade de Potier (7e et 29e de ligne) a contourné, au pas gymnastique, le clairon sonne la charge avec furie. Il est évident que la division Metman gagne beaucoup de terrain sur l'ennemi. Quelle belle fin de journée! Comme le cœur bat de satisfaction!

Les positions intermédiaires de Noisseville arrêtent longtemps l'effort de nos troupes. L'action est plus rude. Il faut enlever successivement toutes les positions derrière lesquelles s'abrite l'infanterie ennemie. Les hameaux, les fermes, chaque maison, ont été préparés pour la défense et, pendant ce temps, l'artillerie prussienne porte des pièces partout où celles-ci peuvent avoir action.

— La division Montaudon a rencontré une résistance des plus sérieuses dans son attaque de Noisseville et ne peut agir que très lentement. Au signal convenu, le maréchal Lebœuf a porté cette division dans la direction de Noisseville : les forces ennemies, qui occupent Montoy et Flanville, ainsi que les batteries en position autour de Retonfey, inquiètent bientôt la division Montaudon, dont une brigade se détache pour venir attaquer ces deux villages. Ce mouvement doit être soutenu à très petite distance par la division Fauvart-Bastoul du 2e corps. La division Montaudon exécute rapidement son mouvement, mais sur l'ordre du général Frossard, qui redoute une attaque sur sa droite, elle n'est soutenue, qu'une heure et demie plus tard, par la division Bastoul.

La 1re brigade de la division Montaudon se porte en avant. Le 18e bataillon de chasseurs à pied, servant toujours de flanqueur de droite à la division, suit la route de Sarrebrück, tourne la ferme et le village de Montoy évacués et se trouve sur le

Digitized by Google

flanc de trois brigades allemandes soutenues par une division de landwehr et déployées en avant de Flanville et de Retonfey.

La brigade se dirige d'abord sur Lauvallier, puis sur la Planchette, où le 51e de ligne reste en réserve, avec le général Montaudon, pendant que le 62e se porte sur Montoy. Le 18e bataillon de chasseurs reste en position en avant et sur la droite de la ferme de Montoy, sous un feu très vif de l'artillerie prussienne, qui contre-bat notre artillerie et nos mitrailleuses placées sur la droite de la ferme de Montoy.

L'ennemi est solidement établi à Montoy et sur les hauteurs qui dominent ce village au nord, d'où ses batteries nous couvrent de projectiles. Le 62e de ligne part au pas accéléré : « Ils vont avoir du coton », disent les soldats du 51e de ligne et du 18e bataillon de chasseurs à pied. Bientôt, en effet, le crépitement de la fusillade remplit les échos de la vallée d'un infernal concert. La fumée de la poudre enveloppe les combattants, au point qu'il est impossible de distinguer nos soldats des tirailleurs ennemis.

Le 62e de ligne, tournant Montoy par le côté sud, gravit, malgré le feu de l'artillerie prussienne, les pentes escarpées sur le sommet desquelles passe la route de Sarrebrück, tourne le parc de la Planchette et descend se défiler sur les premières pentes de Flanville, entre ce village et Montoy. Le 51e de ligne est en réserve, comme nous l'avons déjà dit, derrière le parc de la Planchette.

Le 62e, placé en une ligne de bataille, en colonne par divisions serrées en masse, le 3e bataillon étant un peu en arrière, se prépare à lancer ses tirailleurs sur Flanville, d'où l'ennemi a ouvert le feu, quand une forte colonne prussienne, débouchant tout à coup du ravin qui va de Montoy à Retonfey, menace de prendre en flanc le régiment.

La situation est critique. Les tirailleurs hésitent à avancer sous les feux croisés de l'ennemi. Le colonel Dauphin du 62e, qui commande la brigade depuis le 16 août, se porte en avant, en criant : « Allons, mes amis, à la baïonnette! » Le régiment s'élance, l'arme basse, dans le fond du ravin, une partie du 3e bataillon passant par le village de Montoy. Tambours et clairons soutiennent la charge sur toute la ligne. Sous un feu des plus terribles, qui blesse le colonel Dauphin d'une balle à la cuisse et couche sur le terrain plus de trois cents hommes, les haies, les murs, un ruisseau profond rempli d'eau, sont franchis avec un entrain et un élan, qui ne peuvent être arrêtés; l'ennemi, fusillé de près, abordé à la baïonnette, subit des pertes considérables en tués et blessés. Un peloton, embusqué der-

Digitized by Google

rière un mur crénelé, est tourné à la faveur d'une maisonnette, dont un habitant caché nous ouvre la porte, et met bas les armes. Ces prisonniers, au nombre de cinquante-huit, sont dirigés sur Metz.

Dans cette charge impétueuse, citons, surtout, la brillante conduite du tambour-major Boutry, lequel quitte toujours sa canne, prend un fusil et combat. Déjà le 16 août, à Rézonville, ce vaillant sous-officier a relevé, sous le feu de l'ennemi, un capitaine grièvement blessé. Le 31, à l'attaque de Montoy, il prend une caisse, pour battre la charge, au premier rang des combattants, encourageant et excitant les hommes autour de lui. Il a déjà été remarqué au Mexique pour sa conduite courageuse au feu.

L'ennemi, à la suite de cette foudroyante attaque du 62e, commence alors à se débander et à battre en retraite, partie par le haut des vignes, pour regagner le plateau, partie par des haies qui débouchent sur le ravin. La poursuite continue jusqu'au sommet du plateau et jusqu'à l'expulsion complète de l'ennemi, qui se retire définitivement sur Retonfey, aux approches de la nuit.

Le 62e de ligne est rallié à l'endroit où s'est terminée sa charge et bivouaque sur cette position, sa gauche appuyée à la route de Sarrelouis, à hauteur du village de Noisseville, et se reliant au 81e de ligne. On passe la nuit couvert par des grand'gardes et on attend le jour pour continuer les opérations.

Cette journée coûte au régiment dix officiers blessés, dont le colonel Dauphin, dix-huit sous-officiers et soldats tués, deux cent cinquante-trois blessés et trente-neuf disparus, c'est-à-dire tués ou blessés, mais dont le sort resta incertain.

Après la vigoureuse attaque du 62e de ligne, qui nous a assuré la possession du village de Montoy, l'enlèvement de Flanville devient praticable dans de meilleures conditions. Cette tâche échoit au 51e de ligne.

Déjà, vers six heures du soir, l'infanterie prussienne ayant prononcé un mouvement offensif contre le 62e, le 1er bataillon du 51e est lancé à la baïonnette pour tourner la droite de l'ennemi.

Les Allemands, ramenés sur Montoy, en sont délogés, le 1er bataillon du 51e enlevant le village par la gauche, pendant que le 62e l'attaque par sa droite.

Pendant ce temps, la 2e compagnie du 3e bataillon, commandée par le lieutenant Estienne, est dirigée sur le château d'Aubigny, pour l'occuper et le mettre en état de défense. Cette compagnie enlève brillamment cette position et perd quelques hommes mis

Digitized by Google

hors de combat, parmi lesquels le sous-lieutenant Brégy blessé d'un coup de feu à la cuisse.

Le général Montaudon, atteint d'une balle à la jambe, quitte le champ de bataille et est évacué sur Metz, assis sur un cacolet; sur l'autre siège, son officier d'ordonnance a dû se placer pour faire contrepoids. Le commandant de la 1re division a réclamé le secours de la brigade Mangin (division Fauvart-Bastoul), qui s'est portée en avant, suivie de près par la brigade placée sous les ordres du colonel Ameller du 66e de ligne. Arrivée à hauteur de l'auberge qui précède Flanville sur la route de Sarrelouis, la brigade Mangin trouve la 1re division du 3e corps en train d'attaquer ce village.

Comme il n'y a plus de général en tête de cette division, le général Mangin prend la direction du mouvement et lance le lieutenant-colonel Bréart, commandant le 51e de ligne, pour continuer l'opération, dont le plan a été donné avant l'action. Ce brave officier se précipite avec les deux bataillons de ce régiment restés disponibles, sur le village de Flanville, au delà de Montoy, le tourne par la droite et s'y maintient après une vive fusillade. Les soldats du 51e, électrisés par l'admirable conduite de leur lieutenant-colonel, poursuivent les compagnies prussiennes, déployées en tirailleurs, à travers les haies et les fossés.

A la nuit, tout le 51e de ligne est réuni dans Flanville et prend ses dispositions contre un retour offensif. Dans cette attaque, le régiment a perdu deux officiers blessés : le capitaine Honoret et le sous-lieutenant Brégy; deux hommes tués et vingt-cinq blessés.

Les Allemands ont été délogés de Montoy et de Flanville. Du haut de Bellecroix, où se trouve l'état-major de Frossard, on distingue parfaitement les fuyards, qui se retirent en désordre sur Noisseville et Retonfey.

Le 18e bataillon de chasseurs a appuyé l'attaque du 51e de ligne sur Flanville, en débordant le flanc gauche de l'ennemi et se portant au village de Puche, où il reçoit l'ordre de s'arrêter et de prendre position. Cette journée a coûté au bataillon dix-huit hommes tués, cinquante blessés dont le capitaine Grassal et le lieutenant Lallement et un chasseur disparu.

Par suite de la blessure du général Montaudon, le général Clinchant prend le commandement de la 1re division du 3e corps; le peloton d'escorte composé de dragons du 2e régiment va rejoindre ce dernier général.

La division Fauvart-Bastoul du 2e corps, éclairée par le 5e escadron du 5e chasseurs à cheval, a suivi en colonne, la route de Sarrebrück, jusqu'à hauteur du village de Montoy. A sept heures

Digitized by Google

du soir, la division reprend sa marche en avant, contourne le village de Montoy et, en attendant le jour, campe sur place, derrière les premières maisons de Flanville, sans avoir combattu. Son artillerie parque, pendant la nuit, entre Flanville et la route de Sarrebrück.

Le 67e de ligne, qui se trouvait au point de bifurcation des deux routes de Sarrebrück et de Sarrelouis, a reçu l'ordre de se porter en avant, avec une batterie de 12, pour couvrir notre flanc droit. En conséquence, les deux premiers bataillons de ce régiment se portent directement vers le village de Flanville, tandis que le troisième suit rapidement la route de Sarrelouis jusqu'au village de Retonfey. Arrivés là, ce bataillon et la batterie de 12 tournent à gauche, en déployant deux compagnies en tirailleurs, pour éclairer leur flanc droit. A dix heures du soir, le régiment tout entier se trouve réuni, à quelque distance de Retonfey, sur l'emplacement occupé le matin même par un bivouac prussien.

Arrivées, à ce moment, à la hauteur de Flanville, les troupes apprennent, par un officier d'ordonnance du général Frossard, que le succès se dessinant sur toute la ligne, il y a lieu de se porter en avant et de se rabattre sur Retonfey, pour culbuter complètement les Prussiens.

La division Fauvard-Bastoul, ignorant absolument, à cette heure, les positions du reste de l'armée et craignant une attaque sur la droite, bivouaque à Flanville et prend ses dispositions pour n'être pas surprise.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII

Prise de Coincy par les dragons.

Position occupée par la division Clérambault, à quatre heures du soir. — Cette division suit le mouvement de la division de Montaudon. — Marche des dragons sur la route de Sarrebrück. — Descente dans le ravin de Lauvallier. — Marche dans le ravin. — Ordre de monter sur le plateau. — Le 5e dragons arrive le premier. — Dans les vignes. — Feu d'une batterie prussienne sur les dragons. — Pertes du 5e, du 8e et du 2e dragons. — Situation critique de la division de Clérambault. — Une batterie de mitrailleuses fait taire la batterie prussienne. — Descente dans le ravin de Colombey. — Ordre d'attaquer le village de Coincy. — Le colonel Cornat du 4e dragons fait mettre pied à terre à deux escadrons. — Marche des dragons en tirailleurs. — Action du 1er escadron du 5e dragons. — Fusillade engagée en avant de Coincy. — Courage des dragons. — Pertes du 4e dragons. — La crosse en l'air. — Un contre dix. — Officiers distingués du 4e dragons. — Les munitions s'épuisent. — Arrivée de deux compagnies du 18e bataillon de chasseurs. — Les Prussiens abandonnent Coincy. — Retraite des Prussiens. — Le 1er bataillon du 84e de ligne coopère à la prise de Coincy. — Le capitaine Lagarde est blessé mortellement. — Le bataillon du 84e occupe Coincy. — Marche de la division de dragons vers Flanville. — Bivouac sur le plateau de Montoy. — Le bataillon du 84e va bivouaquer en arrière de Coincy. — Fusillade sur la gauche. — Température glaciale.

Pendant que la division Montaudon s'emparait de Montoy et de Flanville, les dragons de la division de Clérambault (3e corps), se rappelant leur ancienne origine, mettaient pied à terre et, soutenus par l'infanterie du général Lapasset, enlevaient, après un combat de tirailleurs des plus vifs, le village de Coincy.

Vers quatre heures du soir, la division de dragons placée derrière l'allée qui conduit au château de Colombey, s'est ébranlée, suivant le mouvement en avant de l'infanterie du général

Digitized by Google

Montaudon. Les deux colonnes marchent parallèlement, quand ce général envoie demander à la division de dragons, de vouloir bien se porter en avant, en appuyant sur le village de Coincy, pour suivre le mouvement de sa droite et tourner l'ennemi.

Le général de Clérambault se met en marche avec ses dragons. En arrivant à la bifurcation des routes de Sarrelouis et de Sarrebrück, ceux-ci s'engagent sur cette dernière, au lieu de suivre la première, qui doit les conduire à leur poste.

Près d'arriver sur le haut de la côte que les obus labourent, le général de Clérambault fait descendre sa division dans le ravin de Lauvallier, pour la défiler et continuer son mouvement en avant. A mesure que cette division avance, l'escarpement sur sa gauche va toujours en augmentant; sur sa droite coule le ruisseau de Vallières profond et bourbeux, qui ne peut être franchi qu'en de rares endroits par un ou deux cavaliers au plus à la fois. Après avoir ainsi marché pendant une demi-heure, à trois ou quatre kilomètres de la bifurcation des routes de Sarrebrück et de Sarrelouis, cette cavalerie arrive devant un talus à pic et doit s'arrêter court devant cet obstacle.

La division de dragons se trouve, à ce moment, derrière l'extrême droite de la division Montaudon qui est fortement engagée sur le plateau et obtient un avantage marqué.

Le général Montaudon, sachant que la division de dragons se trouve derrière lui, envoie un de ses aides de camp demander au général de Clérambault de se porter rapidement en avant, sur sa droite, pour tourner l'ennemi, qui bat en retraite. La division ne peut sortir du cul de sac où elle se trouve, qu'en rompant par quatre et en grimpant sur le talus à sa gauche.

Le 5e dragons commence le mouvement. En arrivant sur le plateau, le colonel Euchène fait former les pelotons et se porte en avant, côtoyant l'escarpement au pas, pour donner aux autres régiments le temps de monter et de se former. Après avoir parcouru environ cinq cents mètres, la tête de colonne est arrêtée par des vignes soutenues par des échalas, dans lesquelles il est impossible d'engager la cavalerie.

Le mouvement a été long, vu la difficulté du terrain. Les 5e et 8e dragons sont seuls sortis du ravin. Pendant que le général de Clérambault, en tête de la colonne, cherche une direction pour continuer son mouvement en avant, une demi-batterie prussienne (quatre pièces) vient s'établir sur la route de Sarrebrück et ouvre le feu sur l'infanterie du général Montaudon.

L'ennemi, afin d'arrêter les progrès de cette infanterie, fait venir des forces considérables, devant lesquelles elle est obligée de se replier. Les quatre pièces prussiennes, en voyant étince-

Digitized by Google

ler les casques de nos dragons, changent de direction et tirent à toute volée sur cette cavalerie.

Un obus porte en plein dans le 3e peloton du 1er escadron du 5e dragons, et abat cinq chevaux, qui sont tués raides. Trois hommes de ce peloton sont atteints très grièvement. Si le tir des Allemands était moins précipité, ce régiment serait anéanti complètement. Des obus rasent les cimiers des casques, d'autres éclatent en terre, sous les pieds des chevaux. Pendant un quart d'heure que le 5e dragons doit essuyer le feu de cette demi-batterie, quinze chevaux sont atteints plus ou moins grièvement par des éclats. Celui du capitaine de Guizelin est tué sous lui.

Le 2e dragons est assez éprouvé et compte trois officiers et trois dragons blessés : le lieutenant de Boucherin, fortement contusionné à l'épaule par un éclat d'obus; le lieutenant Girard, l'œil crevé par un éclat d'obus, et le docteur Ladoire.

Le 8e dragons perd, en quelques instants, sept hommes et dix chevaux.

La position de la division de dragons est critique. Des vignes arrêtent sa marche. A sa droite, impossible de descendre. Le talus de ce côté est trop escarpé, pour qu'on puisse le descendre après avoir fait pelotons à droite. Les terres sont soutenues par des murs en pierres sèches formant des terrassements perpendiculaires de un mètre cinquante à deux mètres d'élévation.

Sur un seul point que la tête de colonne vient de dépasser, il existe une brèche, sur laquelle le général de Clérambault dirige cette tête de colonne, après lui avoir fait faire demi-tour à droite. Le 5e dragons commence à s'engager dans cette ouverture, quand une batterie de mitrailleuses, battant en retraite, voyant la position critique de nos dragons, s'arrête, se met en batterie et ouvre le feu sur les quatre pièces ennemies, qui, à la deuxième salve, se taisent et s'éloignent en toute hâte.

Le calme, avec lequel le 5e dragons est resté sous le feu, lui fait le plus grand honneur; seul, le peloton atteint par l'obus a été rompu, tous les autres sont restés au pas et alignés, sans que le désordre et la confusion s'y soient mis un seul instant.

La division de dragons redescend dans le ravin et vient s'établir en avant du village de Coincy. Le 3e corps, contrairement à l'ordre qui lui a été donné, n'appuie pas du tout la droite de l'armée et, à ce moment, on vient annoncer que la cavalerie ennemie arrive en avant et à droite.

Au même instant, un second aide de camp du général Montaudon vient demander au général de Clérambault de faire occuper Coincy. Le 2e corps, placé à notre droite, n'a pas, dès le début, suivi le mouvement en avant; il est resté engagé avec l'ennemi

Digitized by Google

dans les bois de Colombey, en avant desquels se trouve la division de cavalerie, et à la droite du 3e corps, qui est complètement en l'air.

Le colonel Cornat, du 4e dragons, reçoit l'ordre d'occuper le village de Coincy, avec une partie de son régiment, qui aura mis pied à terre, et d'exécuter, en même temps, sur l'aile gauche de l'ennemi, avec l'autre moitié à cheval, un mouvement tournant, pour prendre, entre deux feux, les forces prussiennes, que l'on suppose composées, en partie, de cavalerie. Ce mouvement tournant ne peut réussir, les Prussiens n'ayant pas de cavalerie en arrière du village, mais bien un fort bataillon d'infanterie retranché derrière des ouvrages et dans des trous pratiqués à l'avance.

D'ailleurs, nos troupes seraient prises elles-mêmes entre deux troupes d'infanterie et perdraient beaucoup de monde sans aucune utilité. Déjà le colonel Cornat a fait mettre pied à terre au 1er escadron du 4e dragons et a ordonné au 2e escadron de son régiment d'occuper le village, tandis que lui-même, avec les deux autres escadrons, rabattra la cavalerie prussienne sous le feu du village de Coincy.

Le ravin de Coincy.

Les dragons, le fusil à l'épaule, le sabre au crochet, se dirigent vers le petit rideau d'arbres, qui se trouve devant Coincy, et disparaissent aux derniers rayons du soleil, qui font étinceler les casques.

Au moment où la tête de colonne du 4e dragons va arriver sur la crête, on annonce que deux bataillons prussiens marchent sur le village. Alors, le colonel Cornat, renonçant à l'idée de tourner l'ennemi, arrête immédiatement la colonne, fait rentrer tout le monde dans le ravin, la reporte vers la gauche pour faire mettre pied à terre à un nouvel escadron, le 4e, qui s'élance pour occuper les abords du village. Un homme seul est laissé pour garder quatre chevaux.

Le 1er escadron du 5e dragons, commandé par le capitaine Lamy, reçoit également l'ordre de mettre pied à terre et de se porter à cinq cents mètres, sur le flanc droit de la division de Clé-

Digitized by Google

rambault, pour maintenir un fort détachement prussien établi dans le parc du château d'Aubigny, en arrière et sur notre droite.

Cet escadron, dispersé en tirailleurs, ne doit pas répondre au feu de l'ennemi, afin de ne pas l'attirer et de le maintenir dans le doute de nos forces. Il importe que la division ne soit pas inquiétée, pendant qu'elle envoie des escadrons à pied opérer contre le village. Le capitaine Lamy fait coucher ses hommes à terre et emploie toute son énergie pour les empêcher de répondre à la grêle de balles, qui leur arrivent de la lisière du parc. L'opération contre Coincy a un plein succès, grâce à l'intelligence avec laquelle le capitaine Lamy s'est acquitté de sa mission.

Une fusillade des plus vives s'est engagée en avant de ce village. Nos dragons, sous une véritable grêle de balles, tiennent, avec un superbe entrain, la position qu'ils sont chargés de défendre. Les Prussiens ne peuvent parvenir à faire reculer d'un pas ces braves gens, quoique leur ligne de retranchements ne soit pas à plus de cinquante mètres de l'endroit où le colonel Cornat a disposé ses dragons couchés à plat ventre et légèrement abrités derrière un pli de terrain, Ménageant leurs munitions avec le plus grand sang-froid et tirant à bon escient, nos hommes peuvent tenir cette position difficile, pendant trois quarts d'heure, perdant seulement trois dragons tués et trois blessés assez grièvement.

Ce peu de pertes est dû à la présence d'esprit des officiers, qui ont su diriger leurs hommes sur la position par des chemins difficiles et qui les ont forcés à se tenir constamment couchés par terre. Une compagnie d'infanterie prussienne, celle de droite, met soudain la crosse en l'air. On lui répond par des coups de feu. On se rappelle surtout les assassins du 16 août. Un seul dragon du 4e se laisse prendre à cette ruse et est tué aussitôt.

Cependant, cette centaine de dragons soutient toujours un feu nourri de tirailleurs. Les Prussiens, au nombre de plus d'un millier, se servant des casques de cuivre comme cible, font pleuvoir sur nos soldats une grêle de balles ; les dragons tiennent bon, bien que se battant en proportion d'un contre dix.

Dans cette affaire se distinguent au 4e dragons : le colonel Cornat atteint à la joue par une balle, qui ne lui fait, heureusement, qu'une forte contusion.

Le capitaine Dethière, déjà remarqué le 16 août, officier d'une grande solidité, qui a maintenu son escadron au feu avec une présence d'esprit remarquable.

Digitized by Google

Le capitaine Chomel, commandant le 4e escadron, qui dirige ses hommes avec beaucoup de sang-froid.

Les lieutenants de Saint-Hilaire et Ray, les sous-lieutenants de Montmarin et de Saint-Geniès, qui conduisent leurs pelotons au feu avec énergie.

Le capitaine de Marguerye, le sous-lieutenant d'état-major Falcon, le sous-lieutenant Prévot, l'adjudant Toulmonde, qui restent à cheval, portant partout les ordres du colonel Cornat, au milieu du feu le plus meurtrier, car pendant toute la durée de l'attaque de Coincy, une grêle de balles ne cesse de s'abattre en avant et sur la droite de la division.

Le capitaine adjudant-major Dumoutier, qui se distingue par son dévouement.

Les maréchaux des logis Hastroffer et Munsch, armés de fusils, qui se tiennent constamment au premier rang.

Le dragon Jarry, qui se bat d'une façon remarquable et tue plusieurs Prussiens.

Cependant les gibernes se vident (quatre paquets de cartouches par homme ont été tirés); bientôt les munitions font totalement défaut, les dernières cartouches ont été brûlées. En même temps, une forte colonne d'infanterie prussienne se présente sur les hauteurs, qui dominent le village de Coincy. Les 3e et 8e compagnies du 18e bataillon de chasseurs à pied sont envoyées, au pas de course, pour repousser cette attaque sur notre flanc droit et, après une vive fusillade, suivie d'une attaque à la baïonnette de la 6e compagnie, délogent l'ennemi de sa position rendue plus forte encore par une tranchée-abri et s'installent dans les jardins de Coincy.

Les dragons du 4e, qui viennent de recevoir de nouvelles munitions, appuient fortement à gauche et continuent leur feu de concert avec l'infanterie. Les Prussiens abandonnent enfin Coincy, qu'occupent aussitôt les deux compagnies du 18e bataillon de chasseurs, et le 4e dragons remonte alors à cheval.

A ce moment, un bataillon prussien est détaché pour déloger nos troupes de Coincy. Le 5e dragons reçoit l'ordre de se porter à sa rencontre et de le charger. Les escadrons, enlevés au galop, s'avancent sous une pluie de balles, quand des chasseurs à pied du 18e bataillon, sortant des vergers qui entourent Coincy, se portent à la rencontre de l'ennemi et le repoussent dans les bois, à l'ouest du village.

Le 5e dragons, ne pouvant le suivre et s'engager sur ce terrain, s'arrête et revient reprendre sa place dans la division. Le capitaine Sichler et le sous-lieutenant Desrozières ont leurs chevaux blessés et sont démontés.

Digitized by Google

Il est six heures du soir ; les Prussiens battent en retraite sur Retonfey, Gras, Servigny, dernières localités en avant de Sainte-Barbe ; une batterie de mitrailleuses leur envoie deux décharges, qui déciment leurs rangs.

Un bataillon de la brigade-mixte du général Lapasset a puissamment coopéré, avec les dragons, à la prise de Coincy. Ce bataillon, 1er du 84e, sous les ordres du commandant Dufourc d'Antist, s'étant un instant arrêté dans le petit bois, au nord de Colombey, en a remonté la pente opposée et s'est trouvé bientôt sur le terrain découvert, en avant de Coincy. Le commandant, ayant poussé son cheval, pour reconnaître la position, envoie deux compagnies en tirailleurs, pour attaquer à droite les jardins et les haies, puis, après avoir adressé à ses hommes quelques paroles énergiques, il les porte vigoureusement contre Coincy. Les balles commencent alors à siffler, plusieurs hommes sont mis hors de combat. Le bataillon s'arrête un moment ; la troupe se couche à plat ventre. Les dragons, qui sont sur la gauche, ont envoyé quelques pelotons à pied, pour coopérer à l'attaque du village. On repart bientôt et l'on entre dans Coincy. La 3e compagnie de ce bataillon est portée en première ligne ; les autres restent avec le drapeau. Le capitaine Lagarde a été blessé mortellement d'une balle à la tête.

L'ennemi, une fois repoussé, le 18e bataillon de chasseurs laisse le village de Coincy à la garde du bataillon du 84e de ligne et se rallie, au commencement de la nuit, sur la route de Sarrebrück, au moment où la 1re brigade de la division Montaudon attaque Retonfey et Flanville.

Il est sept heures du soir. Le 1er bataillon du 84e est venu relever la division de dragons, qui se dirige, à travers champs, sur Flanville. Cependant la nuit est venue ; le bruit du combat va en diminuant. Entre Flanville et Montoy, la division de Clérambault met pied à terre et attend. On croit ne faire qu'une halte d'une heure seulement. On croit que tout va bien et qu'on va filer sur la route de Thionville, mais la nuit se passe tout entière, la bride au bras, sans que l'ordre de marcher en avant arrive au bivouac.

A dix heures du soir, le bataillon du 84e de ligne reçoit, de son côté, l'ordre de revenir bivouaquer, à deux kilomètres en arrière du petit bois, en arrière de Coincy. Le feu a cessé ; il reprend un moment avec violence à gauche, puis il s'éteint à son tour. La terre est humide et légèrement détrempée, la température froide. La nuit est pénible...

Digitized by Google

CHAPITRE XIV

Prise de Noisseville.

Retards occasionnés par la prise de Montoy, de Flanville et de Coincy. — Le soleil commence à baisser. — Attaque de Noisseville par notre artillerie. — Le maréchal Lebœuf et le général Changarnier. — Le vieux refrain d'Afrique. — Ordre donné à la brigade Clinchant d'attaquer Noisseville. — Le 81e en réserve. — Le 95e tête de colonne d'attaque. — Le colonel Davout du 95e de ligne. — Sa carrière militaire. — Ordre d'attaque du 95e. — Violente canonnade. — La nuit approche. — La charge. — « *Y a la goutte à boire là haut!* » — Charge des 81e et 95e de ligne. — Enthousiasme des réserves du 2e corps. — Prise de l'auberge de l'*Amitié*. — « Pardon : braves Français! » — Sac de l'auberge. — Le capitaine prussien mortellement blessé. — Une lettre touchante. — Humanité du général Changarnier. — Prise de deux barricades par le 95e de ligne. — Défense acharnée de Noisseville. — Les Prussiens n'attendent pas l'attaque à la baïonnette. — Prise de l'église de Noisseville. — « Nous avons pu jouer de la *fourchette!* » — Fuite des Allemands vers Servigny. — La nuit. — Chants de victoire. — Lebœuf et Changarnier acclamés par leurs soldats. — Courage héroïque du commandant du 3e corps. — Fouilles dans le village. — Allemands découverts et faits prisonniers. — Horrible carnage. — Tranchées comblées par les cadavres. — Incendie des villages de la vallée. — Pertes du 95e de ligne. — « Nous *sommes été* à la baïonnette! » — Le vieux sergent du 95e. — Son récit de la bataille. — Attaque de nuit des Allemands sur Noisseville. — Déroute des ennemis. — Positions occupées par le 2e bataillon du 81e de ligne.

Quelque brillante qu'ait été la prise de Montoy, de Flanville et de Coincy, cette opération n'en a pas moins eu l'inconvénient de distraire des troupes de la direction qui a été indiquée et d'affaiblir, ainsi, l'effort qui doit être fait dans le seul but déterminé. Les conséquences en sont graves ; Noisseville résiste plus longtemps qu'il ne doit le faire.

Digitized by Google

Le soleil commence à décliner et le résultat de la lutte ne paraît pas appréciable. L'artillerie, pendant ce premier acte du combat,

BATAILLE DE SERVIGNY (31 août 1870).

Le 95e de ligne, sous les ordres du colonel Davout d'Auerstaëdt (brigade Clinchant, 1re division du 3e corps) enlève à la baïonnette le village de Noisseville.

bat en brèche les retranchements de Noisseville, où les Prussiens sont fortement retranchés. Le canon allemand répond et la lutte

Digitized by Google

à distance n'offre pas d'issue, quand le général Changarnier, à cheval comme un maître des cérémonies, conseille au maréchal Lebœuf de faire sonner la charge et d'enlever la position à la baïonnette : « Allons, en avant, mon cher maréchal, dit le vieil Africain en souriant, montrez que vous avez du nerf, la victoire est au plus hardi et au plus gai; que j'entende encore une fois mon vieux refrain d'Afrique! »

Ordre est donné à la brigade Clinchant (81e, 95e de ligne, 2e brigade, 1re division du 3e corps) de se tenir prête à attaquer Noisseville à la baïonnette. Le 81e servira de soutien au 95e, qui est chargé de l'attaque directe. Le 2e bataillon du premier régiment se porte en avant et traverse le ravin, qui sépare les deux plateaux, afin d'être prêt à appuyer le plus promptement, s'il en est besoin, le mouvement du 95e. Peu après, l'ordre est donné de porter en avant les trois bataillons du régiment, en faisant passer sur la droite de la route de Sarrelouis, le 3e bataillon (commandant Delavau), afin d'appuyer la droite du 95e et de l'empêcher d'être débordé par l'ennemi.

Le jeune chef du 95e de ligne, le colonel Davout d'Auerstaëdt, à peine âgé d'une quarantaine d'années, qui a été nommé chef de bataillon après Turbigo, en 1859, n'étant pas encore âgé de trente ans, réunit le corps d'officiers de son régiment et explique, avec l'approbation du général de brigade Clinchant, les mouvements qui incombent à chacun. Le 1er bataillon doit faire une fausse attaque sur Noisseville, pendant que le 2e, soutenu par le 3e, doit attaquer de front la ferme de *l'Amitié*, la brasserie et le pâté de maisons placé sur la route de Sarrelouis, à hauteur de Noisseville.

Près de la ferme de Sainte-Agathe, à une vive canonnade, se joignent les roulements lugubres de nombreuses batteries de mitrailleuses, dont l'écho reproduit le retentissement, avec une netteté effrayante. Mais la nuit est proche, la nuit qui descend et la fumée qui monte sur le champ de bataille. C'est le moment propice. L'ennemi faiblit, ses batteries ne répondent plus; alors arrive l'ordre : « En avant! » Au signal de Changarnier, nos bataillons s'ébranlent; tambours et clairons jouent les fanfares de l'assaut et la brigade Clinchant de se précipiter sur Noisseville, les troupiers électrisés chantant le vieux refrain :

« Y a la goutte à boire là-haut! »

D'abord en masses serrées, puis se déployant en tirailleurs, les bataillons du 95e et du 81e arrivent sur la crête près de Nois-

Digitized by Google

seville, dont les hauteurs sont dominées par une puissante artillerie.

Les réserves du 2e corps trépignent d'impatience en entendant les chants guerriers et les clameurs de nos soldats apportées par le vent.

Le 95e de ligne, formant tête de colonne, s'est ébranlé vigoureusement, suivant le mode indiqué par le colonel Davout, qui, tout en surveillant l'ensemble du mouvement, s'attache spécialement à la direction des 2e et 3e bataillons. Les Prussiens ne peuvent tenir contre l'élan du régiment. Par un mouvement tournant habilement ordonné, nos fantassins s'avancent en longues files par les ravins de Nouilly et par les hauteurs de Montoy. Ils tombent comme la foudre sur Noisseville. Plusieurs fois ramenés par leurs officiers, qui payent hardiment de leur personne, les Allemands sont obligés de céder devant cet élan irrésistible.

D'un côté, des colonnes par section, où se trouvent les 1re et 5e compagnies du 2e bataillon du 95e, se déployant à la suite des tirailleurs ennemis en retraite, arrivent sur la croupe qui s'étend de Noisseville à Lauvallier et se jettent sur l'auberge de *l'Amitié*, poste avancé de Noisseville sur la route de Sarrelouis.

Une compagnie prussienne s'est embusquée dans cette auberge ; elle se défend d'abord ; on lui tue quelques hommes, mais ceux qui restent crient : « Pardon, pardon, bons Français !... » Ils sont faits prisonniers au nombre d'une cinquantaine

Cette auberge a été mise à sac la veille par nos ennemis, qui ont criblé de coups de fusils les tonneaux pleins de bière et de vin, ainsi que les bouteilles cachetées du malheureux aubergiste.

Peu d'instants après la prise de cette maison, on amène un jeune capitaine prussien grièvement blessé. Ce malheureux a la jambe droite emportée par un obus et souffre de la soif comme un martyr, demandant de la bière à grands cris.

Pendant qu'un chirurgien français le panse, le général Changarnier va puiser de l'eau dans le ruisseau de Vallières. Le blessé boit avec joie et, serrant les mains du vieux général et de l'aide-major, il expire en disant : « *Meine Mutter* (ma mère) ». Il portait sur son cœur une lettre très virile de sa mère, qui lui disait en trois lignes de se montrer homme de cœur et de ne pas s'inquiéter du reste. Le malheureux avait tenu parole. La lettre était datée du 12 août, de Sottau.

En face de Noisseville, les compagnies de gauche du 95e de ligne, entraînées par leurs officiers, s'emparent, après un combat héroïque à la baïonnette, de deux barricades vigoureusement

Digitized by Google

défendues, véritables retranchements faits de tonneaux, de gabions et de troncs d'arbres.

Les 4e et 6e compagnies du 1er bataillon, soutenues par les 1re et 2e, se précipitent avec furie, baïonnette baissée, sur le village. Un feu d'enfer est dirigé sur elles. Les obus et les balles pleuvent comme grêle. Chaque maison, chaque ferme crénelée par les ennemis, est une forteresse et vomit la mort. Mais la fougue du 95e de ligne est irrésistible. Tout est emporté à la baïonnette. Nos soldats, ivres de combats, s'élancent dans le village, où s'engage un combat sanglant, corps à corps, et où retentit une fusillade épouvantable. Les Prussiens ont attendu l'attaque des soldats du 95e jusqu'à cent cinquante mètres, mais voyant les pantalons rouges arrivés à cette distance, ils s'enfuient éperdus, en jetant leurs fusils. Un grand nombre d'entre eux, affolés à la vue de nos terribles baïonnettes, mettent bas les armes et se rendent à discrétion. Cinquante hommes, ce qui reste du 44e régiment prussien, sont faits prisonniers dans un ravin.

Un corps prussien se retranche dans l'église de Noisseville et essaye d'y résister. Mais nos soldats brûlent depuis longtemps de se mesurer de près avec l'ennemi ; la 5e compagnie du 1er bataillon tourne le cimetière et se précipite sur l'église : les portes sont enfoncées à coups de crosse ; la terrible baïonnette fait son office et les Prussiens, retranchés derrière le maître-autel, sont tous tués ou faits prisonniers : « C'est égal, nous avons pu jouer de la *fourchette*, » disent nos blessés, en rentrant.

La ligne entière est en notre pouvoir. L'ennemi fuit dans le plus grand désordre : les fuyards allemands s'engagent dans une petite vallée encaissée entre des vignes et remontent la pente courte mais abrupte, qui conduit à Servigny.

Il est près de sept heures : la nuit s'étend sur cette scène de carnage. Par malheur, le jour qui baisse, va nous obliger de nous arrêter bientôt. Décidément, les Prussiens, en dépit de leur artillerie, n'ont pu tenir contre la charge à la baïonnette. Notre infanterie a été admirable. Après avoir supporté sans broncher le feu de l'artillerie ennemie, elle s'est portée en avant avec un entrain, un élan qui ont fait l'admiration de tous. Partout retentissent les chants de victoire de nos soldats électrisés, qui acclament le maréchal Lebœuf et le vieux Changarnier qui a retrouvé, pour conduire notre infanterie à la victoire, toute l'énergie du commandant du 2e léger à la retraite de Constantine.

Le commandant du 3e corps a excité l'admiration de tous, par l'ardeur avec laquelle il a fait emporter Noisseville à la baïonnette; on a remarqué le mépris du danger, avec lequel il s'est

Digitized by Google

porté sur les points les plus périlleux; s'il n'a pas trouvé la mort qu'il semblait chercher, plusieurs de ses officiers d'état-major sont tombés frappés autour de lui.

Noisseville une fois conquis, les vainqueurs soupent en paix, à la table des villageois épouvantés. Des perquisitions sont faites dans l'intérieur du village, pour s'assurer que des fuyards n'y restent pas cachés. Plusieurs soldats ennemis sont ainsi découverts et faits prisonniers; ce sont des hommes de la landwehr du 2e ban. Quelques-uns portent la médaille de Sadowa.

Le carnage a été horrible. Plusieurs tranchées pratiquées à l'entrée de Noisseville sont remplies de cadavres troués à coups de baïonnette, défigurés, sanglants, méconnaissables.

Sous les feux croisés des deux artilleries, les villages s'enflamment. Noisseville, Montoy, Servigny, Sainte-Barbe, brûlent avec une fumée noire et épaisse. Dans tous les fonds de Nouilly, de Servigny, de Noisseville on n'entend que la fusillade. La fumée devient si épaisse, qu'on ne distingue plus rien.

Tout semble à peu près terminé pour ce jour-là; les soldats vont bivouaquer sur place. Il est pris dans les deux parties du 95e éloignées l'une de l'autre de quelques centaines de mètres, les mesures nécessaires pour repousser un retour offensif, qui ne doit pas se faire attendre.

La prise de Noisseville et de la ferme de l'*Amitié* a été payée par le 95e de ligne au prix de grands sacrifices : trois officiers tués : Derro, lieutenant; Jullian et Stoffels, sous-lieutenants; trois officiers blessés : Duluc et Guest, lieutenants; de Charry, sous-lieutenant; trente-sept hommes tués et deux cent cinquante-neuf blessés.

Le sous-lieutenant Stoffels, qui avait été blessé à la rotule, était à peine âgé de vingt-deux ans : il sortait de Saint-Cyr; malgré les soins empressés qu'il reçut dans sa famille qui habitait Metz, il mourut le 13 octobre, au moment où il venait de recevoir l'étoile des braves.

Mais, sans penser à leurs pertes, les soldats survivants du 95e sont remplis d'enthousiasme. Deux hommes de ce régiment causent gaiement sur un cacolet, en face d'une ambulance; on s'apprête à les évacuer sur Metz : « Ne nous plaignez pas, dit l'un d'eux, cette fois nous *sommes été* à la baïonnette. » Ils ont pu aborder l'ennemi à la baïonnette : voilà le premier baume versé sur leurs blessures.

Un vieux sergent du 95e, le bras en écharpe, descend vers Metz. Des officiers du 2e corps s'empressent autour de lui, demandant des nouvelles du combat : « Si vous aviez vu, leur

Digitized by Google

dit ce vieux brisquard, comme tous ces gringalets-là se sont mis à courir, quand le vieux bédouin (Changarnier) a fait sonner la charge! Ça m'a rappelé le Mamelon-Vert en Crimée. Les Prussiens n'ont pas fait long feu, allez! Nous les avons cloués sur les tables, où les gredins avaient encore de notre vin dans leurs verres. Parlez-moi de cette aiguille-là, ajoute-t-il en montrant à ses interlocuteurs son sabre-baïonnette dont la lame est encore toute rouge de sang ennemi, ça leur fait plus peur que nos chassepots et nos mitrailleuses ! »

Le vieux brave a bien raison. Pourquoi, hélas ! dans toutes ces affaires, compte-t-on si peu sur l'entrain de nos hommes. « Mieux vaut mille fois marcher aux batteries, disent-ils tous, que de se laisser éreinter à distance ». Nos généraux n'ont-ils donc plus confiance dans la *furia francese?*

Le 95e ayant enlevé Noisseville, le premier régiment de la brigade Clinchant, le 81e, prend les positions suivantes : le 3e bataillon en réserve en arrière de la ferme-brasserie de l'*Amitié*, située à hauteur de Noisseville, sur le côté droit de la route de Sarrelouis ; le 1er et le 2e bataillon du même régiment, en arrière d'une autre ferme, située à la même hauteur, sur le côté gauche de la même route. Vers huit heures du soir, la 3e compagnie du 3e bataillon est déployée en tirailleurs, en avant et sur la droite de la brasserie de l'*Amitié*. Les 4e et 6e compagnies du même bataillon restent en colonne, prêtes à charger l'ennemi qui paraît vouloir tenter un retour offensif.

Vers huit heures et demie, en effet, les Prussiens, croyant le village de Noisseville abandonné, se présentent, tambours et fifres battant et jouant la charge. Les dispositions prises par le colonel Davout pour garantir la route de Sarrelouis, ainsi que celles prescrites pour le 1er bataillon plus spécialement chargé de la défense du village même, ont été si bien ordonnées, que l'effort des Prussiens, revenus deux fois à l'attaque, vient échouer contre les feux croisés, d'une part des fractions des 3e et 4e compagnies du 2e bataillon et de la 2e section de la 3e compagnie du 3e bataillon, de l'autre, des 2e, 5e et 6e compagnies du 1er bataillon. Les ennemis se retirent dans le plus grand désordre, ne pouvant supposer qu'ils ont eu affaire à si peu de monde. Nos pertes dans cette attaque de nuit sont insignifiantes. Ajoutons que pendant toute la durée de la campagne, le 95e ne compta que sept hommes disparus.

Vers neuf heures du soir, le 2e bataillon du 81e de ligne se porte en avant pour relever, dans une partie de ses positions, le 95e de ligne ; les compagnies de ce bataillon sont disposées de la manière suivante : — 1re compagnie en tirailleurs à cinq cents

Digitized by Google

mètres en avant de la brasserie de l'*Amitié*, à droite de la route de Sarrelouis et se reliant, par sa droite, avec le 62e de ligne. Cette compagnie a pour soutien la 3e compagnie du même bataillon. — La 2e compagnie, à hauteur de la 1re, sa droite appuyée à la route de Sarrelouis, sa gauche à un bois, qui s'étend en arrière de Noisseville, ayant pour réserve la 4e compagnie, ces quatre compagnies sous les ordres directs du commandant de Casabianca. — La 5e et la 6e, dans le bois, qui s'étend en arrière de Noisseville, sont aux ordres directs du capitaine Revenger.

Digitized by Google

Bataille de Servigny (31 août 1870). — Engagement du 20e bataillon de chasseurs à pied (division de Cissey, 4e corps), en avant de Servigny-lès-Sainte-Barbe.

CHAPITRE XV

Prise de Servigny.

Retraite des Allemands de Noisseville sur Servigny. — Entrée en ligne du 4e corps. — Incendie de Servigny. — Engagement des 1re et 2e batteries du 17e d'artillerie. — La brigade Clinchant désignée, avec le 4e corps, pour attaquer Servigny. — Tir remarquable des pièces de 4 de l'artillerie à cheval sur les batteries ennemies. — Leurs pertes. — La charge. — Attaque de la division de Cissey et de la division Grenier, soutenues par la division de Lorencez. — Dans le crépuscule. — Incendie des villages. — Entrain de nos troupes. — Les réserves intactes. — Notre cavalerie. — Forces allemandes. — Quatre-vingt-dix mille Français contre soixante-dix mille Allemands. — Absence de commandement. — Marche du 20e bataillon de chasseurs sous les obus. — Comme à l'exercice. — Pertes cruelles. — Arrêt momentané. — Attaque à la baïonnette. — Fuite des batteries ennemies. — Prise de seize canons prussiens de position. — Fortifications de Servigny. — Les Allemands s'y réfugient. — Mort du lieutenant Marçais du 20e bataillon de chasseurs. — Cou-

Digitized by Google

rage du lieutenant Ambrosi. — Attaque des barricades et du cimetière par le 20e bataillon de chasseurs. — Défense acharnée des Prussiens. — Les chasseurs sont repoussés. — Le lieutenant Ambrosi est fait prisonnier avec une escouade. — Le caisson de munitions. — Le sapeur Glomeau. — Pertes du 20e bataillon de chasseurs. — Marche admirable en échelons du 1er de ligne. — Pertes de ce régiment. — Attaque infructueuse de Servigny par le 6e de ligne. — Pertes de ce régiment. — Courage de Ladmirault. — Le général Osmont est blessé. — Le général de Cissey. — Courage des officiers de son état-major et de son escorte. — Attaque repoussée des 2e et 3e bataillons du 57e. — Officiers distingués et pertes de ce régiment. — Le 73e occupe *la Maison Blanche*. — Pertes de la compagnie d'éclaireurs de ce régiment. — Le général de Cissey fait demander du secours au commandant Carré du 5e bataillon de chasseurs. — Marche en avant des trois compagnies disponibles de ce bataillon. — Le fort Saint-Julien appuie ce mouvement. — Marche offensive du 43e de ligne. — Un dernier souhait. — Le 5e bataillon de chasseurs s'avance vers Poixe. — Feu à mitraille sur ce bataillon. — « En avant les chasseurs ! » — Mort du commandant Carré du 5e bataillon de chasseurs. — Dévouement des sapeurs de ce bataillon. — Le docteur Suquet. — Charge du 5e bataillon de chasseurs sur Poixe. — Prise d'un campement prussien. — Officier ennemi refusant les soins d'un docteur français. — Marche des chasseurs sur Failly. — Situation de ce village. — « Cessez le feu ! » — La nuit est venue. — Pertes du 5e bataillon de chasseurs. — Offensive du 43e de ligne. — Pertes de ce régiment. — Pertes de la compagnie d'éclaireurs du 64e de ligne. — Cette compagnie pousse jusqu'à Sainte-Barbe. — Attaque de Servigny par le 98e. — Le général Grenier. — Le lieutenant Guérinat, du 7e hussards, commandant l'escorte de ce général, est blessé. — Engagement de la compagnie de partisans de Lorencez. — Pertes de la section de partisans du 15e de ligne. — Attaque de la brigade de Potier (division Metman, 3e corps). — Positions de cette brigade. — Retards dans l'attaque décisive de Servigny. — Attaque à la baïonnette du 7e de ligne. — Tirailleurs prussiens refoulés. — Entrée du 7e de ligne dans Servigny. — Prise d'une partie de ce village. — Pertes du 7e de ligne. — Attaque et pertes du 29e de ligne. — Blessure du commandant Beausire et mort du capitaine adjudant-major des Brulais du 1er bataillon du 29e de ligne. — Le clairon Aberbach et les bottes du sous-officier prussien. — Mouvement offensif de la brigade Arnaudeau (3e division, 3e corps) de Nouilly sur Servigny. — Attaque des maisons crénelées. — Pertes du 59e de ligne. — Le 71e de ligne enlève les vignes et les abords de Servigny. — Feux de salves. — Le 71e se replie en arrière de Servigny. — Pertes de ce régiment. — La division Metman refoulée. — Servigny résiste toujours. — Arrivée de la division Aymard. — Dernière attaque ordonnée à neuf heures du soir. — « En avant ! *Vive l'Empereur !* » — Charge à la baïonnette des 44e, 60e et 85e de ligne. — Le 80e de ligne suit de loin ce mouvement. — Recrudescence de la fusillade. — Le 11e bataillon de chasseurs forme la tête de colonne. — Balles explosibles. — Mouvement tournant du 85e sur Servigny. — Pertes du 11e bataillon de chasseurs, du 44e et du 60e de ligne. — Trois attaques successives repoussées. — Résistance énergique du 85e de ligne. — Une der-

Digitized by Google

nière charge. — Boucherie à l'arme blanche dans les jardins et les maisons de Servigny. — Pas de quartier. — Servigny reste au pouvoir de nos troupes. — Les Prussiens se maintiennent dans la dernière maison de ce village. — La fusillade cesse à dix heures du soir. — Les seize pièces de canon enlevées aux Prussiens. — Faut-il les mettre hors de service ou les emmener? — On envoie chercher des attelages d'artillerie. — On en trouve. — Un chef d'escadron refuse de prêter ses chevaux. — *Le colonel n'était pas là!*

Après la prise de Noisseville, l'ennemi s'est retiré en toute hâte sur Servigny, où il est serré de très près par le 3e corps. Le 4e corps entre alors en ligne, de son côté, et marche également sur Servigny; l'effort devient général de part et d'autre; une fusillade des plus nourries se mêle à la canonnade. Mais à Servigny, les batteries ennemies tirent toujours à outrance. Ce malheureux village est en flammes; la nuit vient. Le maréchal Lebœuf, suivi de son état-major, descend de la hauteur où il se trouve, et, traversant la vallée où coule le ruisseau de Vallières, il remonte sur la pente opposée, pour s'arrêter, près de Noisseville, au-dessus de Nouilly. C'est de ce côté maintenant que se concentre l'action et, bien que le rôle qui a été assigné au 3e corps ne soit pas rempli, puisque ce corps devait attaquer le plateau de Sainte-Barbe par la droite, cependant, on peut encore espérer gagner la journée.

Vers six heures et demie du soir, la 1re et la 2e batterie du 17e d'artillerie, capitaines de Maillier et Gebhart (réserve d'artillerie du 3e corps), qui ont pris position à gauche de la route de Sarrelouis, entre la ferme de Bellecroix et Lauvallier, sont appelées à prendre part à l'action et reçoivent l'ordre d'aller s'établir vers Noisseville. Ces deux batteries partent aussitôt au galop dans cette direction et tournent à gauche, dans la direction de Lauvallier. Après avoir franchi ce ravin et s'être élevées sur la pente opposée, à gauche de la route de Sarrelouis, elles y trouvent déjà des batteries, mais elles ont devant elles un second coteau, séparé du premier, par une ravine peu profonde et sur lequel se trouve situé le village de Noisseville.

Par une inspiration excellente, le lieutenant-colonel Delatte, qui, du reste, a bien reconnu le chemin, fait continuer leur marche à ces deux batteries, qui arrivent, ventre à terre, à Noisseville; là, elles prennent aussitôt position, la droite appuyée au village, la bouche des pièces tournée vers Servigny, encore au pouvoir de l'ennemi.

Dès que les 1re et 2e batteries du 17e d'artillerie se sont portées vers Noisseville, les 3e et 4e batteries du même régiment,

Digitized by Google

capitaines Limbourg et Loire, appuyant vivement à gauche, vers Lauvallier, se sont portées en avant, en traversant les lignes de la 1re division du 2e corps d'armée, dont le quartier général est établi à la ferme de Bellecroix, en longeant la route de Sarrelouis, et viennent se former en colonne serrée, le long et à droite de cette route, dans l'angle qu'elle forme avec celle de Sarrebrück.

Des batteries prussiennes établies en avant de Servigny, sur une crête située entre ce village et Noisseville, balayent de leurs feux les approches de Noisseville et de la route de Sarrelouis. Le ravin de Vallières les sépare de nos positions. Ces batteries tirent à toutes volées sur Noisseville, qu'elles cherchent à incendier, pour en déloger le 1er bataillon du 95e, qui occupe ce village.

Dérobant leurs avants-trains et leurs servants en arrière de la crête du terrain et couvrant leurs bouches à feu d'une haie, qui borde un petit chemin menant de Noisseville à Lauvallier, les 1re et 2e batteries du 17e répondent vigoureusement au feu de l'ennemi, dont les projectiles passent, en général, par-dessus nos têtes et tombent dans le pli de terrain situé derrière cette position, au delà de nos avant-postes. Quant aux caissons, les deux batteries les ont laissés dans le fond de Lauvallier. Quelques projectiles ennemis viennent tomber près de nos pièces, mais n'éclatent heureusement pas.

Quelques instants après l'ouverture de notre feu, la section de gauche de la 2e batterie reçoit l'ordre d'aller s'établir de l'autre côté de la route de Sarrelouis, de façon à tirer en arrière de Noisseville, sur les pentes qui s'élèvent vers Sainte-Barbe et le château de Gras. Des batteries prussiennes sont étagées sur ces pentes et tirent sur les abords de Servigny et de Noisseville, pour nous tenir à distance. La section les prend d'écharpe et reçoit, en riposte de son feu, quelques coups d'une batterie établie près de Retonfey, qui blessent deux de ses hommes et deux chevaux.

Si nos deux batteries se portaient plus à droite, au delà de Noisseville, elles auraient l'avantage de prendre plus d'écharpe les batteries ennemies, mais leur propre position serait trop en l'air et elles seraient très probablement prises de flanc, par des batteries postées vers le château de Gras. Aussi, le lieutenant-colonel Delatte, qui, de sa personne a dépassé Noisseville pour aller reconnaître le pays, maintient-il les deux batteries, à son retour, à gauche de Noisseville, les pièces alignées sur le chemin de Nouilly et un peu en arrière de ce chemin qui forme crête.

Digitized by Google

Bientôt le feu de nos batteries paraît causer des dommages sérieux aux batteries ennemies, car le feu de celles-ci se ralentit.

Il faut se hâter de porter le coup décisif.

La brigade Clinchant de la division Metman est désignée pour attaquer Servigny par le sud, tandis que le 4e corps l'abordera de front. Afin de se couvrir sur sa droite, le maréchal Lebœuf demande au général Frossard de faire avancer la division Fauvart-Bastoul et de faire appuyer le centre; le 32e de ligne et quelques escadrons sont envoyés dans cette direction. La division Fauvart-Bastoul débouche de la Planchette, vers six heures du soir, arrive à Montoy et se porte sur Flanville, qu'elle atteint, comme nous l'avons déjà dit, vers dix heures du soir.

D'après les instructions du commandant en chef, le 4e corps, maintenu déployé sous le feu violent de l'ennemi, a dû attendre pour se porter en avant, que le 3e corps ait effectué une partie de son mouvement. Le général de Ladmirault n'a engagé ses troupes que lorsqu'il a vu commencer le mouvement du maréchal Lebœuf.

Pour soutenir cette attaque, les deux premières divisions du 4e corps se portent en avant; la division de Cissey à droite sur plusieurs lignes, la division Grenier à gauche sur la route de Sainte-Barbe. En arrière, le général de Lorencez forme réserve avec ses quatre régiments d'infanterie, son bataillon de chasseurs et appuie le mouvement.

Un peu avant la nuit, la grande conversion des trois divisions Montaudon, Metman et Aymard est presque achevée, englobant, dans son mouvement, le village de Servigny. Une batterie vient s'établir entre la droite du 20e bataillon de chasseurs (division de Cissey) et le bois de Mey, pour protéger notre marche en avant. Le mouvement du 3e corps ne se dessinant pas, l'ordre est donné au 4e corps de commencer l'attaque par le centre.

L'attaque contre Servigny se prononce. Un feu de tirailleurs des plus vifs retentit en avant de Servigny et à gauche de Noisseville.

Notre artillerie, qui n'a ménagé son feu que pour le réserver pour le moment décisif, prend, tout à coup, sur l'artillerie ennemie, une supériorité écrasante. Les 1re et 2e batteries du 17e d'artillerie, que le maréchal Lebœuf a établies à gauche de Noisseville, font merveille. Les artilleurs de ces deux batteries sont arrivés franchement, avec une extrême audace, et en vrais artilleurs à cheval, se planter à moins de mille mètres des batteries ennemies. Leur tir, sans cesser d'être calme, est conduit

Digitized by Google

avec une remarquable énergie. Le canon de 4, qui, aux grandes distances, laisse si fort à désirer, lutte, au contraire, à cette distance et avec un avantage marqué, contre les batteries ennemies.

La position, du reste, où se trouvent nos deux batteries, est excellente et, en prenant la hausse de mille mètres, nos braves artilleurs voient leurs obus tomber en plein dans les batteries ennemies : les pièces allemandes se déplacent souvent. De leur côté, elles tirent sur nous à outrance, mais leurs coups sont généralement trop longs et ne nous font que peu souffrir. A la nuit tombante, Servigny est en flammes. Les batteries ennemies, écrasées par les obus de nos batteries à cheval et la fusillade des tirailleurs du 95e de ligne, sont réduites au silence et se mettent en pleine retraite sur Servigny.

L'infanterie française se dispose aussitôt à se lancer, à la baïonnette, à l'assaut de ce village. La charge se fait entendre. Cette sonnerie fait de suite interrompre le feu à nos deux batteries, pour ne pas gêner les mouvements des assaillants. La nuit étant tout à fait venue, les 1re et 2e batteries du 17e reçoivent l'ordre de se replier en arrière, pour parquer dans une position moins exposée aux entreprises de l'ennemi. Elles repassent donc de l'autre côté du ravin de Lauvallier et se mettent en bataille, près de la ferme de Bellecroix. Elles ont tiré, en moyenne, une douzaine de coups par pièce. Seule, la 1re batterie perd un homme et deux chevaux blessés.

De leur côté, à la nuit tombante, les 3e et 4e batteries du même régiment, traversent la route de Sarrelouis et vont se former en colonne serrée sur la gauche de cette route.

Soudain, on entend vers la gauche nos clairons ; c'est le 4e corps qui fond à la baïonnette sur les Prussiens, se défendant encore à l'abri de leurs tranchées de Poixe et de Servigny. Le général de Ladmirault, après avoir attendu sous le feu de l'ennemi, la réussite de l'attaque de Noisseville, a ordonné de sonner la charge et son exemple est bientôt suivi par le 3e corps.

Vers six heures du soir, le général de Cissey ayant remarqué que l'explosion incessante des obus commençait à énerver les troupes, a pris le parti de lancer sa division contre Servigny. D'ailleurs le jour diminue et il est bien temps de commencer le mouvement, si l'on veut agir avant la nuit.

On assiste alors à un de ces spectacles sublimes, qui font époque dans la vie et dont, après de longues années, le souvenir seul fait encore frissonner d'enthousiasme. Toutes les lignes d'infanterie des divisions de Cissey, Grenier, Montaudon, Metman et Aymard, se sont ébranlées et mises en marche, comme pour

Digitized by Google

l'assaut, entre la route de Sainte-Barbe et le ravin de Nouilly. On dirait la revanche de la tactique traditionnelle des anciennes armées sur la tactique moderne des Prussiens. Deux divisions du général de Ladmirault, vingt mille hommes, suivies d'une troisième division en réserve, marchent alors contre Servigny en occupant, par échelons, les vignobles inclinés de Villers-l'Orme, pour tourner par la gauche le premier village. Dans la demi-teinte du crépuscule, on voit s'avancer, en bataille, nos braves petits lignards, silencieux mais résolus, malgré la nuit, malgré le brouillard et l'épaisse fumée qui s'étend sur les vallées.

Les clairons sonnent, les tambours battent la charge. Les mêmes sonneries s'élèvent éclatantes dans la vallée de Vallières, tandis qu'au delà, à droite, sur tout le front du 3e corps, on entend encore, mais affaiblie par la distance et par le tumulte de la bataille, cette même sonnerie courte, simple, monotone.

Pour achever le tableau, qu'on se figure l'horizon tout empourpré d'incendies allumés par nos obus et, au centre, le village de Servigny, où brille la lueur sinistre des flammes, qui vont grandissant, Servigny, où tous les yeux sont fixés, où va se décider la journée.

A ce moment l'émotion est générale, la charge continue à battre et à sonner de plus belle. La fusillade éclate dans toute sa furie. Par instants, on entend de grands cris de : *Vive l'Empereur !* qui dominent le fracas de la lutte. Nos troupes s'avancent avec un tel ensemble, une telle régularité, que le succès semble assuré ; l'ennemi se retire en désordre, ses premières tranchées sont enlevées. L'infanterie marche rondement à l'attaque, la cavalerie, sur ses talons, est au petit trot. Cette fois les Prussiens reculent et nous avançons.

Il n'y a plus qu'à continuer ; avec de l'énergie, nos troupes peuvent aller prendre pied sur le plateau de Sainte-Barbe. Que les réserves suivent, qu'elles soutiennent les premières troupes et le passage est ouvert... Telles sont les pensées de tous. En effet, il suffit, pour obtenir la plus éclatante victoire, que le général en chef l'ordonne.

Le général de Ladmirault n'a pas épuisé ses réserves ; le 6e corps a à peine combattu, la garde et le 2e corps n'ont pas donné ; notre cavalerie, qui est dans de si heureuses conditions pour agir sur les routes de Sarrebrück et de Sarrelouis, où elle peut menacer l'ennemi de le déborder et se mesurer avec sa rivale postée vers Refontey, notre cavalerie, à part l'action de Coincy, n'a encore rien tenté de sérieux d'aucun côté.

Contre de telles forces, l'ennemi n'a plus en face de nous que le Ier corps, la division de landwehr von Kremmer, la division

Digitized by Google

hessoise, des troupes du Xe corps et une division de cavalerie, soit de soixante à soixante-dix mille hommes, répartis d'Olgy à Coincy, tandis que nous pouvons disposer sur ce point décisif, entre les routes de Sainte-Barbe et de Sarrelouis, des 3e et 4e corps, soutenus par la garde, c'est-à-dire de quatre-vingt-dix mille hommes.

Malheureusement, le commandant en chef n'est pas là pour régler ce grand mouvement et surveiller les détails de l'exécution; en un mot, il n'y a pas de commandement. Nos troupes donnent de l'avant, sachant bien où est le point vulnérable de l'ennemi et, guidées par ce merveilleux instinct de la vérité, qui anime quelquefois les masses, mais ne se sentant pas dirigées, elles devront fatalement s'arrêter, après le succès d'une première attaque.

Le brave général de Cissey ébranle la 1re brigade de sa division, et se mettant avec le commandant Copri, à la tête du 20e bataillon de chasseurs à pied, se précipite au pas de charge et pousse droit sur Servigny, franchissant sous une pluie de balles, la plus grande partie de la distance, qui le sépare de ce village. Les deux régiments de la 1er brigade, 1re et 6e de ligne, déployés en échelons, suivent le 20e chasseurs. Malgré un feu terrible d'obus et de *shrapnels* (obus à balles) l'allure s'accentue et devient des plus rapides.

Dans cette attaque, le 20e bataillon de chasseurs à pied va donner, encore une fois de plus, une preuve éclatante de sa valeur et de son esprit de discipline. Sa 3e compagnie ayant un peu appuyé à droite, le bataillon est obligé de se couvrir par une autre : la 4e est désignée. Son lieutenant, M. Ambrosi, la fait sortir du bataillon, marchant en bataille et la porte en avant, au pas gymnastique. Le déploiement s'opère sous le feu, dans un ordre parfait.

La distance à parcourir est de plus de deux mille cinq cents mètres. Le bataillon s'avance sous une fusillade terrible, sans tirer, *aligné comme à l'exercice*. Les obus emportent des files, des escouades entières; les chasseurs serrent les rangs et continuent leur marche en avant, avec un sang-froid et une intrépidité admirables.

Bientôt le bataillon disparaît dans le pli de terrain, qui sépare le plateau de Mey de celui de Servigny. Le commandant Copri fait reprendre haleine à ses braves *vitriers* dans ce creux, avant de recommencer leur course en avant, puis il les lance, au pas de charge, sur Servigny.

La droite du bataillon se trouve vis-à-vis du cimetière de ce village, la gauche dans un ravin planté de saules s'embranchant

Digitized by Google

avec un autre vers Poixe et enfilé par de l'artillerie placée vers ce dernier village.

On se jette au pas de charge, au bruit des clairons, sur les retranchements ennemis élevés en avant de Servigny. L'effet moral de ce mouvement offensif est tel qu'une partie de la ligne prussienne s'enfuit de ses positions. Les batteries ennemies reculent à mesure que nous avançons et finissent par traverser Servigny et disparaitre, après avoir perdu de nombreux servants et attelages. Dans les retranchements, les Allemands ont abandonné une batterie de seize pièces Krupp de position, lesquelles prises à revers par les deux batteries du 17e d'artillerie installées à gauche de Noisseville, ont perdu la plupart de leurs chevaux. Plusieurs de ces canons sont démontés, sans affût, tous ont plus ou moins souffert ; deux ou trois, entre autres, sont égueulés.

Les Prussiens ont fortifié Servigny d'une façon formidable ; des tranchées sont établies en avant : les ennemis ne nous y attendent pas, et, poursuivis, la baïonnette dans les reins, se réfugient en toute hâte dans ce village, qui a été barricadé ainsi que le cimetière d'où part une grêle de balles.

Les chasseurs, arrivés à une cinquantaine de pas des premières maisons, engagent un feu extrêmement nourri. Au même instant, le lieutenant Marçais, qui commande la 2e section de la 3e compagnie déployée en tirailleurs en avant du bataillon, a la moitié de la tête emportée par un obus. Le malheureux officier, qui a été proposé pour la Légion d'honneur, vu sa brillante conduite dans les affaires des 14, 16 et 18 août précédent, étend les bras en croix, tourne deux fois sur lui-même et tombe foudroyé.

Les chasseurs de la section du lieutenant Marçais s'arrêtent ; un instant, ils hésitent : la section du lieutenant Ambrosi, lancée aussitôt en soutien, traverse, enlève les premiers tirailleurs et tous abordent Servigny au pas de course, où ils pénètrent par plusieurs points à la fois. Là, ces magnifiques soldats d'élite soutiennent une lutte inégale contre les Prussiens, retranchés dans les maisons et derrière les barricades. Le cimetière leur oppose surtout une résistance des plus opiniâtres.

Malheureusement, les échelons qui ont été chargés d'appuyer l'attaque du 20e bataillon de chasseurs, n'ont pas marché à la même allure que ce bataillon et se sont laissé distancer. Le deuxième échelon est encore à plus de cinq cents mètres en arrière. Livrés à eux-mêmes, les chasseurs du commandant Copri ne sont pas en force pour prendre le village ; leur élan vient se briser contre les retranchements organisés dans le cimetière et

Digitized by Google

ils ne peuvent les enlever. Le lieutenant Ambrosi, entraînant ses hommes par son bouillant courage, s'est jeté dans Servigny à la tête d'une escouade de huit à dix chasseurs, renversant tout sur son passage. Cette poignée d'intrépides, pousse si loin, qu'elle s'aventure dans une impasse. Là, cernés de tous côtés, le lieutenant Ambrosi et ses chasseurs se défendent longtemps, mais accablés par le nombre, à bout de forces et de munitions, ils sont obligés de se rendre et jettent à terre, avec rage, leurs chassepots à la culasse encrassée par la poudre. Bien que blessé, ce brave officier s'est constamment défendu avec le fusil qu'il a pris des mains d'un de ses hommes frappé à mort au commencement de la lutte.

Cependant le feu continue toujours; nos vaillants chasseurs, accroupis derrière les murs ou couchés dans les sillons, ripostent vigoureusement; le caisson de munitions a suivi le bataillon, dont un cheval est tué et ce n'est, qu'avec peine, qu'on parvient dans la nuit à le ramener. Le sapeur Glomeau, attaché au caisson, est resté à son poste, malgré le danger, jusqu'à ce qu'on vienne lui porter secours.

Les pertes du 20e bataillon de chasseurs sont sensibles. Le lieutenant Marçais a été tué; le capitaine Grosse, le lieutenant Groth, le sous-lieutenant Verney sont blessés; le lieutenant Ambrosi a été blessé et fait prisonnier; sept chasseurs sont tués et cent dix-huit blessés.

Les échelons de la 1re brigade de la division de Cissey arrivent successivement; les Prussiens tournant leurs efforts sur chacun d'eux, les forcent, sous un feu terrible, à se débander à des distances plus ou moins grandes.

Sur l'ordre du général de Cissey, le 1er de ligne, réduit à la moitié de son effectif, s'est avancé, en effet, en échelons et dans un ordre admirable, à la rencontre des Prussiens cachés derrière de forts retranchements et exécutant sur lui un feu meurtrier. Le calme de cet admirable régiment ne se dément pas un seul instant et le 6e de ligne continue à marcher, comme sur la pelouse de Longchamp, l'arme à l'épaule et sans tirer un seul coup de fusil; mais tous ses efforts viennent se briser contre la violence de la fusillade ennemie, et ses compagnies décimées sont forcées de s'embusquer dans les accidents de terrain, aux abords de Servigny, d'où elles continuent leur feu contre les défenseurs de ce village.

Ce jour-là, le 1er de ligne est particulièrement éprouvé et perd dix officiers tués ou blessés. Cinq sont frappés mortellement. Ce sont les capitaines Simon, Merlin, Le Cairic; le lieutenant Rommey et le sous-lieutenant Dottenfeldt.

Digitized by Google

Le 6e de ligne est arrivé à la suite du 1er de ligne, et se jette, à son tour, sur Servigny, au milieu d'une trombe de balles et de mitraille. Le 1er bataillon de ce régiment s'élève alors sur la droite du village, par un mouvement de gauche, et, audacieusement conduit, pénètre dans un camp prussien qu'il occupe aussitôt.

En même temps, le 2e bataillon tente un mouvement semblable sur la gauche de ce village, pendant qu'au centre, le 3e bataillon aborde résolument de front et à la baïonnette, le cimetière de Servigny, et, malgré un feu meurtrier, s'y maintient momentanément.

Dans son mouvement à droite, le 2e bataillon éprouve des pertes considérables ; le capitaine Sanial, qui le commande, est frappé mortellement, et la compagnie du drapeau particulièrement décimée.

C'est dans cet ouragan de fer et de feu, que le brave lieutenant-colonel Étienne, commandant le 6e de ligne, est atteint d'une balle dans l'aine droite. Malgré cette grave blessure, il donne encore des ordres à son vaillant régiment, lorsqu'il est enlevé par un de ses sapeurs et transporté, à dix heures du soir, à l'ambulance de l'École d'application.

L'attaque du village coûte au 6e de ligne : les capitaines Sanial et Dagez blessés mortellement ; le lieutenant-colonel Étienne ; le capitaine adjudant-major Laguire ; le lieutenant Galdemar ; les sous-lieutenants Oudard, Patel, Roussel et Maréchal, blessés ; seize sous-officiers et soldats tués ; cent soixante-quatorze blessés et cinquante et un disparus.

Malheureusement, les mouvements de nos régiments, si vigoureusement exécutés, restent sans appui, à droite et à gauche, et, ce manque de soutien amène bientôt la retraite de nos braves bataillons, qu'aucune troupe ne remplace dans leurs positions si chèrement achetées et où elles s'épuisent en incessants efforts, afin de gagner du terrain.

Le brave général de Ladmirault se tient au plus épais du feu, dirigeant les efforts de ses soldats. A ses côtés, le chef d'état-major du 4e corps, le général Osmont, l'ancien ministre de la guerre de l'empereur Maximilien, reçoit un éclat d'obus à l'épaule droite.

Le général de Cissey se tient, lui aussi, en avant de Servigny, exposé au feu terrible des Prussiens. Dans son état-major se distinguent : le capitaine de Montréal ; le lieutenant d'état-major Niel, plein d'entrain et de bravoure ; le lieutenant d'état-major Frater, qui est blessé et le lieutenant de Seroux, commandant le peloton d'escorte du 2e hussards, dont le trompette Fisset

Digitized by Google

est blessé par un éclat d'obus, auprès du commandant de la 1re division du 4e corps.

Sur la gauche de Servigny, la brigade de Goldberg (57e et 73e de ligne) ainsi que la division Grenier s'efforcent de déborder les Prussiens, mais Poixe est protégé par de nombreuses tranchées garnies de tirailleurs.

Les 2e et 3e bataillons du 57e, placés en première ligne, abordent l'infanterie ennemie avec un extrême entrain. Là se distinguent : le colonel Giraud; le commandant Duhoux; les capitaines adjudants-majors Mourot, Castellot; les capitaines Mendy, Baudu; les lieutenants Thienloup, Guérin, de Juniac, Debionne; le sous-lieutenant Perceval, le sergent Perrotin; le soldat Bambuis.

Dans l'attaque de Poixe, le chef de bataillon Duhoux est tué. Douze hommes de la troupe sont tués et dix-sept blessés.

Le second régiment de la brigade de Goldberg, le 73e, qui s'avançait à la suite du 57e, a été arrêté à hauteur d'une ferme appelée *la Maison-Blanche*, par ordre supérieur. Là, il exécute un changement de front à gauche et se place parallèlement à la route de Bouzonville, la gauche à hauteur de la Maison-Blanche. Cette disposition est prise en vue de résister à une attaque prussienne.

Les autres régiments de la division se sont portés, comme on l'a vu, à l'attaque de Servigny. La compagnie des éclaireurs du 73e de ligne prend part à l'assaut de ce village et subit des pertes sensibles. Le lieutenant Réolle, qui la commande, tombe mortellement frappé; un éclaireur est tué et dix blessés.

Quelques minutes après que le général de Cissey s'est élancé, avec sa division, à l'attaque de Servigny, un de ses officiers d'ordonnance, lieutenant d'artillerie, accourt auprès du 5e bataillon de chasseurs (division Grenier) pour demander, au nom de son chef, qu'on appuie l'attaque de celui-ci. En effet, les positions paraissent bien défendues et la distance à parcourir sous le feu de l'artillerie ennemie est considérable.

Sans attendre les ordres du général Grenier, commandant sa division, le commandant Carré du 5e bataillon de chasseurs n'hésite pas à prêter au général de Cissey, le concours que celui-ci demande. Il forme en colonne par peloton, sur un rang, les trois compagnies qu'il a sous la main : 1re compagnie, capitaine de Traversay; 2e, capitaine Régnier; 5e, lieutenant Dumarest; et leur donne, comme direction, le village de Servigny, qui paraît tout illuminé par les feux du canon et de la mousqueterie.

Le fort Saint-Julien tire à toute volée, par-dessus les têtes de nos troupes, pour appuyer l'attaque, mais nos batteries de

Digitized by Google

campagne prennent un mouvement de repos, pendant que les chasseurs les masquent.

Le 43e de ligne suit le mouvement et s'avance en bon ordre, derrière le 5e bataillon de chasseurs. Le brave commandant Carré file d'un pas alerte avec son bataillon; en passant contre le 1er voltigeurs de la garde, il aperçoit un officier de ce régiment, son compatriote de Metz, son camarade de collège et de Saint-Cyr, le capitaine Meyret, et lui envoie du haut de son cheval un salut de l'épée et un « *Bonne chance, vieux!* »

Après une marche rapide sur un terrain battu par les obus, le 5e bataillon de chasseurs rejoint bientôt les derniers échelons de la division de Cissey, dont la tête vient d'aborder le village de Servigny, que le 3e corps attaque, en même temps, par le côté sud.

Au moment où ce bataillon vient de traverser le chemin de Nouilly à Villers-l'Orme, le commandant Carré voit qu'il va être masqué par un bataillon du 57e, qui appuie fortement à gauche pour déborder Servigny. Il fait aussitôt changer de direction, dans le but de traverser la route de Sainte-Barbe, pour s'avancer sur Poixe, par la gauche de cette route.

En ce moment, deux pièces, mises en batterie sur le chemin, sans que les chasseurs les aient remarquées, malgré le peu de distance qui les en sépare, ouvrent soudain leur feu, qui balaye la chaussée. Ne voulant pas leur présenter le flanc des pelotons, ainsi qu'on va le faire, le commandant Carré ordonne de reprendre la direction primitive et de se porter en avant.

A cet instant, le premier mouvement étant exécuté, les clairons commencent à sonner la charge. Le brave Carré se retourne vers ses hommes, le sourire aux lèvres, et s'écrie d'une voix retentissante : « En avant! les chasseurs! » Ces mots sont son dernier commandement. Atteint aussitôt par une balle, qui lui traverse le cœur, il tombe raide mort entre les bras des sapeurs qui l'escortent. En voyant leur commandant s'affaisser, ceux-ci se sont élancés afin de le soutenir. L'un d'eux, Fourmageat, vieux soldat médaillé, est tué, pendant qu'ils le portent contre le revers du fossé de la route.

Le docteur Suquet, bien que fortement contusionné par une balle qu'il a reçue, en soignant les blessés avec le plus vif dévouement, accourt en toute hâte, mais ne trouve plus qu'un corps inanimé. Les sapeurs, voulant du moins mettre la dépouille mortelle de leur chef, à l'abri de la mêlée, transportent à l'ambulance de Grimont, le cadavre du commandant Carré, déposé sur deux fusils en croix. Là, les plus anciens le veillent

Digitized by Google

pendant toute la nuit. Le corps du pauvre officier est enveloppé dans son caban à hongroises d'argent et doublé de flanelle bleue de ciel; très peu de sang, un petit trou noir à la place du cœur.

Malgré la mort du commandant Carré, le mouvement du 5e bataillon de chasseurs, dont l'impulsion est donnée, continue.

Le capitaine de Traversay enlève vigoureusement la 1re compagnie placée en tête de colonne. Les trois pelotons traversent la route, en obliquant un peu vers la gauche et envahissent le camp prussien établi entre Poixe et Failly. Quelques compagnies du 57e de ligne s'y réunissent aux chasseurs.

L'ennemi s'en est retiré précipitamment, laissant sur le terrain des armes, des havresacs et un certain nombre de blessés, entre autres un officier, qui repousse avec une vive expression de haine, les soins que veut lui donner le docteur Géniaux. Les deux pièces de canon, qui tiraient, un instant auparavant, pour défendre l'entrée du camp, se sont repliées à notre approche. La fusillade s'est ralentie devant le 5e bataillon de chasseurs, mais elle continue à droite, du côté de Servigny et se fait entendre sur la gauche, auprès de Failly.

Ce village de Failly se trouve caché dans un bas-fond, dominé au nord et à l'est par des collines boisées, où l'ennemi a construit plusieurs batteries, et au sud, par le plateau que le 5e bataillon de chasseurs vient d'occuper.

Ce bataillon se porte, de ce côté, pour profiter de l'avantage que lui donne le commandement du terrain et venir en aide aux troupes du 6e corps, qui s'avancent sur Failly par le fond du vallon. Mais, le jour a tellement baissé que les méprises sont à craindre; même, à faible distance, on ne sait plus sur qui l'on tire.

Plusieurs clairons viennent de faire entendre notre sonnerie : « *Cessez le feu* ». Est-ce une ruse de l'ennemi, qui veut se dégager tranquillement? Est-ce l'effet d'un ordre donné à notre droite, dans la division de Cissey? On l'ignore, mais la sonnerie est répétée et le feu cesse presque aussitôt sur toute la ligne, sauf dans l'intérieur de Servigny, où l'on entend de violentes décharges.

La nuit est à peu près complètement venue. Il serait dangereux de pénétrer dans le village de Failly, même dans le cas où l'ennemi l'aurait complètement évacué, car le village, commandé de trois côtés différents, peut devenir une véritable souricière.

On s'expose en outre à recevoir, par suite de méprises, les feux d'un régiment du 6e corps, le 4e de ligne, qui tire, de temps en temps, sur Failly, d'où l'ennemi ne répond plus. Quelques

Digitized by Google

chasseurs du 5e bataillon sont même touchés par des balles, qui doivent venir du 6e corps.

Les pertes du 5e bataillon de chasseurs s'élèvent, dans cette journée, à un officier tué, le commandant Carré ; deux officiers blessés ; le médecin-major Suquet et le capitaine Coulon ; dix hommes tués, dont le sergent Laffond, vingt-cinq blessés et un disparu.

Vers sept heures du soir, le feu de l'artillerie ennemie s'étant sensiblement ralenti, les 1er et 3e bataillons du 43e de ligne reprennent leur première position, pour prononcer bientôt une vigoureuse offensive. Ils passent sur la droite du village de Villers-l'Orme, où le 2e bataillon s'est maintenu avec la plus grande énergie, et se portent en avant, la baïonnette au canon, battant la charge. Le 2e bataillon, qui a vu le mouvement des deux autres, sort du village et marche à leur hauteur.

Plusieurs tranchées ennemies sont enlevées et, au moment où l'obscurité de la nuit vient forcer nos colonnes à s'arrêter, le 43e se trouve en première ligne, à cent cinquante mètres des Prussiens, qui défendent encore le village de Servigny. Le régiment, quoique placé toute la journée en première ligne, n'a eu à subir qu'un très petit nombre de pertes : un homme tué et trente-sept blessés.

Le 64e de ligne, ayant été laissé sur la rive gauche de la Moselle, quelques hommes de ce régiment prennent seuls part à la bataille de Servigny : ils font partie de la compagnie d'éclaireurs de la division, compagnie formée quelques jours auparavant par le capitaine Lancrenon du 64e et qui pousse, le 31 août, au soir, jusqu'à Sainte-Barbe.

Le quatrième régiment de la division de Cissey, le 98e de ligne, a suivi le mouvement de celle-ci sur Servigny, dans l'ordre où il a été primitivement disposé, le bataillon de gauche appuyé à la route de Sainte-Barbe. Après avoir dépassé de cinq cents mètres le village de Villers-l'Orme, toute la ligne du 98e de ligne oblique à gauche, tout en continuant sa marche en avant ; le 2e bataillon passe de l'autre côté de la route et c'est le 3e bataillon, placé au centre, qui appuie sa gauche à cette route.

Le régiment est arrêté à deux cents mètres environ de Servigny en flammes et occupé par les nôtres ; la droite du 1er bataillon du 98e est en face ce village ; le 2e bataillon est devant et tout près du village de Failly occupé par l'ennemi.

Le général Grenier s'est constamment tenu en tête de sa division, dirigeant ses mouvements sur Servigny. Le lieutenant Guérinat, commandant le peloton d'escorte de ce général fourni par le 7e hussards, est blessé, ainsi qu'un de ses cavaliers.

Digitized by Google

— Bien que la division de Lorencez n'ait pas été engagée ce jour-là, sa compagnie de partisans est venue appuyer les efforts des divisions de Cissey et Grenier. Citons comme s'étant particulièment distinguées les sections d'éclaireurs des 54e et 65e de ligne, commandées par les lieutenants Flacon et Lestange. La section du 15e de ligne a perdu, à elle seule, une vingtaine de sous-officiers et soldats mis hors de combat.

— Plus au sud, la division Metman du 3e corps s'est engagée à fond et a exécuté un mouvement tournant: la 1re brigade, commandée par le général de Potier, attaque la première.

Le 7e bataillon de chasseurs à pied s'est placé en réserve sur les crêtes qui dominent le village de Noisseville. Le 29e de ligne est déployé à droite, à hauteur de Nouilly, face à Noisseville, le 59e à gauche, dans les vignes, face à Servigny, le 7e de ligne faisant pointe.

Le mouvement d'attaque sur Servigny et Poixe ne devait avoir lieu que lorsque la 1re division du 3e corps se serait emparée du village de Noisseville et que le 2e corps d'armée aurait successivement débusqué l'ennemi des positions de Colombey, Coincy, Montoy, Flanville et Retonfey. L'objectif général était le village de Sainte-Barbe que l'ennemi occupait fortement et où l'on pouvait le séparer en deux, l'écraser, puis se diriger sur Charly. L'attaque de droite ayant été lente et mal prononcée, comme on l'a vu, le village de Noisseville n'a été enlevé, par la brigade Clinchant, du 3e corps, que vers sept heures du soir.

Le colonel Cottret, du 7e de ligne, fait avancer le centre de sa ligne de tirailleurs, les faisant suivre de ses sept compagnies de réserve, à cinq cents mètres du 1er bataillon, l'objectif étant Servigny. La 4e du 3e, à droite, escalade le plateau et cherche à éteindre le feu d'une batterie placée en avant de Servigny. En arrivant sur la crête, cette compagnie se trouve mêlée à une compagnie d'éclaireurs de la 4e division du 3e corps. La batterie ennemie est forcée de se retirer.

De nombreux tirailleurs prussiens en position obligent de renforcer cette compagnie par les compagnies déjà indiquées; celles-ci gravissent péniblement les pentes, sous un feu très intense, qui est enfin dominé. Les tirailleurs ennemis sont forcés de se replier derrière les dernières tranchées de Servigny et les premières maisons de ce village, qui sont crénelées et où le feu a été mis par les batteries françaises.

Vers huit heures et demie du soir, toute la ligne des tirailleurs est très rapprochée de Servigny, lorsque la charge est sonnée par ordre du colonel Cottret. Le mouvement se prononce avec élan. La distance est franchie au pas de course

Digitized by Google

par les braves lignards du 7e régiment ; les jardins en avant de Servigny sont enlevés à la baïonnette, les Prussiens rejetés, refoulés dans le village. Ils se défendent pied à pied, derrière de redoutables barricades et des murs habilement crénelés, d'où leurs feux d'ensemble arrêtent, un instant, l'élan du 7e de ligne.

Les colonnes françaises sont ramenées trois fois : enfin, quelques tirailleurs du régiment et les 5e et 6e compagnies du 3e bataillon ainsi que les 2e, 4e et 5e du 1er pénètrent, au pas de charge, dans le village, le général de Potier, à leur tête, par la grande rue qui est barricadée, et s'avancent d'une cinquantaine de mètres. Tout à coup, ils reçoivent de vigoureux feux de salve venant des maisons et d'une barricade élevée un peu plus loin ; nos braves soldats s'emparent de plusieurs maisons, font quelques prisonniers et se croient maitres de la partie ouest du village, où ils restent plus de vingt minutes, ne recevant que quelques coups de fusil.

Dans cette attaque vigoureuse le 7e de ligne a perdu deux officiers tués : les lieutenants Hochon et Chevillard ; huit officiers blessés : les capitaines Allaix, Latil, Hadan, Béret ; les lieutenants Gauche et Valette ; les sous-lieutenants Vinon et Jacquin ; cent cinquante-neuf hommes tués, morts des suites de leurs blessures ou disparus et cent quarante et un blessés.

En même temps que le 7e de ligne, le 29e et la brigade Arnaudeau se sont jetés sur Servigny, avec le même entrain endiablé. Le 29e de ligne est cruellement éprouvé et perd trois officiers tués : les capitaines adjudants-majors Monjol de Senilhes, des Brulais et le capitaine Vigneaux ; cinq officiers blessés : les capitaines Duchesne, Duflot, Dubourjal ; le lieutenant Bertaux ; le sous-lieutenant Legros ; trois officiers contusionnés : le commandant Amiot ; le lieutenant Brumel et le sous-lieutenant Clerc ; dix-neuf hommes tués ; soixante-treize blessés et quarante-sept disparus.

En entraînant le 1er bataillon du 29e de ligne à l'assaut de Servigny, son chef, le commandant Beausire, a été blessé aux yeux et a dû laisser le commandement au capitaine adjudant-major des Brulais, qui, lui-même, est tué raide, quelques instants après, en entrant le premier dans le village.

Au moment où les soldats de la 5e compagnie du 1er bataillon escaladent une tranchée qui défend les approches de Servigny, le clairon Aberbach y aperçoit étendu un *unter-offizere* (sous-officier) blessé et chaussé d'une magnifique paire de bottes. Le brave Alsacien tombe en admiration devant ce spécimen de chaussure allemande. « Ah les *peaux pottes!* » s'écrie-t-il ;

Digitized by Google

puis, sous une grêle de balles, il déchausse son ennemi, entre dans ses bottes, puis l'humanité reprenant ses droits, il rechausse son ennemi avec ses *godillots* (souliers) et donne à boire dans son quart au Prussien, qui lui serre la main et l'appelle « *Bonne Francès!* »

Après s'être emparée de Nouilly, la brigade Arnaudeau a continué son mouvement offensif sur Servigny. Le 59e, conduit par le commandant Champion, s'élance avec furie, afin de venger la blessure de son brave colonel Duez, atteint pour la troisième fois depuis le commencement de la campagne, et la mort du capitaine adjudant-major de Champs. Le 3e bataillon de ce régiment gravit les pentes couvertes de vignes, qui conduisent à Servigny : malgré une vive fusillade, les deux premières compagnies, conduites par le commandant Vignaux, se jettent sur les tranchées qui défendent l'entrée du village et en délogent les Prussiens.

Ce premier avantage n'est cependant pas suffisant pour nous permettre d'occuper Servigny : toutes les maisons sont crénelées et l'ennemi s'y défend pied à pied. Là, tombent pour ne plus se relever, le commandant Vignaux, les lieutenants Trappier et Julien-Laferrière. A leurs côtés sont blessés, le capitaine Trumet; le lieutenant Paumelard; les sous-lieutenants Cung et Durand. Trente-cinq hommes sont tués et quatre-vingt-cinq blessés.

Le 71e, de son côté, vers huit heures du soir, au moment où la charge est battue sur toute la ligne, s'est élancé, avec le plus vif entrain, sur Servigny, à travers des vignes et des vergers labourés par les obus de l'ennemi. Le colonel de Férussac, blessé à la prise de Nouilly, a remis le commandement de son régiment au chef de bataillon Michel. Guidé par cet énergique officier, le 71e franchit le ravin de Nouilly, s'élance sur le plateau de Servigny, et enlève les vignes et les abords du village, malgré la résistance opposée par l'ennemi.

Des feux de salve partis des tranchées prussiennes arrêtent nos tirailleurs et les obligent à rétrograder; mais les éclaireurs appuyés par les 4e, 5e et 6e compagnies du 2e bataillon, reviennent à la charge et pénètrent dans les premières maisons du village, où ils se fusillent, à bout portant, avec l'ennemi.

Malheureusement, le régiment ne recevant pas d'ordre s'arrête; et pourtant, cette attaque de Servigny a coûté la vie aux sous-lieutenants Vié et Pujol; le lieutenant Raschier et le sous-lieutenant de Pouilly sont blessés. Cent quarante hommes de troupe ont été mis hors de combat.

Digitized by Google

Enfin, un retour offensif des Allemands rejette les soldats de la division Metman, à trois ou quatre cents mètres dans un ravin, d'où nos compagnies entretiennent énergiquement le feu. Enserré de front, au sud et au nord, Servigny résiste encore; les huit bataillons prussiens de la 1re division du Ier corps allemand, ont l'infériorité du nombre, mais l'avantage de la position leur permet de tenir jusqu'à la nuit.

Un dernier effort est jugé nécessaire; un officier d'ordonnance envoyé au maréchal Lebœuf par le général de Ladmirault annonce que le 4e corps éprouve une sérieuse résistance. La division Aymard (4e du 3e corps), reçoit alors l'ordre d'appuyer les troupes du général de Ladmirault.

Cette division s'est arrêtée au pied du plateau de Servigny, dont quelques maisons sont en feu. Le 11e bataillon de chasseurs à pied, replié, en ce moment, en arrière du bois de Mey, est resté en réserve à l'exception de la 4e compagnie, que l'on a envoyée en tirailleurs sur la gauche, pour relier l'attaque du 3e corps à celle du 20e bataillon de chasseurs à pied (4e corps). Le 11e bataillon de chasseurs est donc demeuré ainsi spectateur de la bataille, ne souffrant que très peu du feu de l'ennemi.

L'attaque est aussitôt ordonnée à la division Aymard, qui se forme en ligne de bataille, par bataillon en masse. Il est neuf heures du soir, la nuit est noire. L'ordre est donné de marcher sur Servigny, au pas de charge et à la baïonnette.

Le 11e bataillon de chasseurs à pied tient la tête de l'attaque. Formé en colonne, par peloton à demi distance, ce bataillon marche avec un ordre et un entrain remarquables sur le village de Servigny, qui est séparé du bois de Mey par une distance de plus de deux kilomètres, et c'est aux cris mille fois répétés de : « En avant! En avant! *Vive l'Empereur!* » qu'il aborde, l'arme basse, les tranchées ennemies reliant les deux villages de Servigny et de Poixe.

Le 44e, le 60e et le 85e de ligne se sont élancés à la suite du 11e bataillon de chasseurs. La charge sonne sur toute la ligne. Le 80e régiment marche en deuxième ligne, en réserve et, après avoir péniblement traversé Nouilly, encombré d'ambulances et de blessés, ce régiment fait tête de colonne à gauche et vient se déployer, face à Servigny, la droite près de Nouilly, la gauche à la route de Sainte-Barbe, en arrière de Poixe.

La fusillade a diminué petit à petit, cessant complètement par instants. Tout à coup, elle reprend avec une extrême violence. A la lueur des maisons incendiées de Servigny, les Allemands ont aperçu les têtes de colonne de la division Aymard,

Digitized by Google

qui accourent au pas de charge, la baïonnette en avant. A quelques pas de la maison crénelée, située à droite de ce village, les chasseurs du 11e bataillon sont accueillis par une fusillade très nourrie et incessante.

Au milieu de la grêle de balles que nos hommes reçoivent, quelques-unes, à leur grand étonnement, éclatent sur les corps durs, tels que fusils, objets de campement, en produisant une flamme bleuâtre.

Pendant que le 11e bataillon de chasseurs aborde Servigny de front et au pas de charge, le 85e de ligne tourne, en même temps, la position, par la droite. Ce régiment marche en première ligne après les chasseurs et forme une seule colonne par division. Il se porte, au pas de charge, sur la partie ouest du village, essuie la fusillade partant de la première ligne de tranchées, dont l'ennemi a entouré le village et qui est emportée par nos éclaireurs, lesquels ne rencontrent qu'une faible résistance. Le 85e arrive ainsi jusqu'à l'entrée de la partie ouest du village. Là, le colonel arrête son régiment, pour attendre le mouvement de la droite. Les progrès de ce mouvement sont tels que l'ennemi débordé abandonne précipitamment la position qui est aussitôt occupée par les compagnies d'éclaireurs du 4e corps.

Cependant, de leur côté, les chasseurs du 11e bataillon, mêlés aux lignards des 44e et 60e de ligne, avancent toujours, malgré les pertes qu'ils subissent à chaque pas, et arrivent aux tranchées qui leur font face. Là, des décharges terribles les écrasent à bout portant. Nos pertes sont cruelles. Le capitaine adjudant-major Rizouard de Montille, du 11e bataillon de chasseurs, est tué au moment où il escalade les tranchées, avec une extrême bravoure. A ses côtés, le capitaine de Thou, commandant la 4e compagnie de ce bataillon, est atteint à la jambe par un éclat d'obus et succombe six jours après, des suites de l'amputation. Plusieurs autres de leurs camarades sont blessés : ce sont le capitaine Arnaud; les lieutenants Perreau et Thoumazou et le sous-lieutenant Tussoli. Cent vingt-deux chasseurs sont mis hors de combat.

Au 44e de ligne, le brave capitaine Merlin, à peine âgé de trente-six ans, reçoit une balle dans l'aine et succombe le lendemain au village de Vallières, où il a été transporté. Son lieutenant Courtemanche et son sous-lieutenant Valentin sont légèrement blessés. Sa compagnie, qui seule du 44e a été sérieusement engagée, compte trois hommes tués et trente-neuf blessés.

Le 60e de ligne perd deux officiers blessés : le capitaine Carret

Digitized by Google

et le sous-lieutenant Cormière; vingt-cinq hommes de troupe tués et soixante blessés.

Malheureusement, il fait nuit sombre; on ne peut distinguer ni la topographie de Servigny, ni les défenses extérieures établies par l'ennemi. Malgré tout leur courage, nos braves soldats du 11e chasseurs, du 44e et du 60e de ligne ne peuvent se maintenir dans le village et sont forcés de battre en retraite.

Trois fois, chasseurs et lignards se rallient, cherchant à reprendre les positions, et reviennent à l'assaut : trois fois, une véritable boucherie à la baïonnette s'engage, mais ne se voyant pas soutenus, nos soldats sont obligés de battre en retraite devant des forces considérables et se dirigent sur la gauche, vers le gros de la division Aymard, qui se reforme en bataille, à cinq cents mètres des retranchements.

Le 85e de ligne, heureusement, tient bon. Deux de ses hommes sont tués et trente-quatre blessés. Grâce à la courageuse résistance de ce brave régiment, les autres corps de la division Aymard se rallient à lui; une dernière charge est ordonnée : on se précipite à corps perdu, la baïonnette en avant, sans tirer un coup de fusil. L'ennemi, déconcerté par cette brusque attaque, commence à perdre courage. Mais le village reste à prendre d'assaut, chacune de ses maisons a été crénelée. C'est une vraie forteresse. L'élan de nos hommes surmonte tous les obstacles. Assaillis de tous côtés, les Prussiens sont abordés à l'arme blanche. Dans les jardins et dans les maisons de Servigny, s'engagent de terribles luttes corps à corps. Un lieutenant du 85e de ligne a l'idée très heureuse de se jeter, avec une vingtaine d'hommes, dans une des dernières maisons du village. Là se trouvent dix-huit Prussiens. A l'aspect des Français, nos ennemis lèvent la crosse en l'air; quelques-uns jettent même leurs armes à terre; tous se mettent à genoux pour demander grâce. Malheureusement, nos soldats sont exaspérés par les procédés déloyaux, si souvent employés par les Prussiens à leur égard. Aucun des dix-huit malheureux Teutons ne sortit vivant de la maison.

Enfin les Allemands sont culbutés, rejetés au delà du village et fuient éperdus. Il a fallu l'effort de cinq divisions pour occuper cette bourgade, dont les rues en flammes sont encombrées de cadavres; encore n'a-t-on pu déloger les Prussiens d'une grande maison crénelée, qui se dresse au bout du village. Celui de Poixe reste inabordable.

Il est neuf heures et quart. A partir de ce moment, la fusillade commence à languir, pour cesser, tout à fait, vers dix heures du soir.

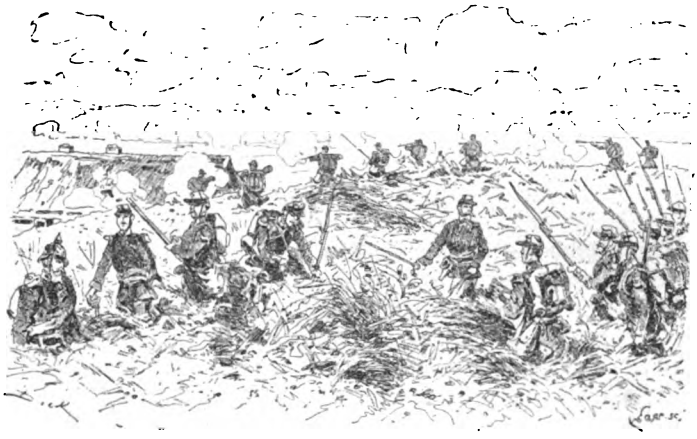
Digitized by Google

En s'emparant de Servigny, nos troupes ont trouvé seize pièces de position que l'ennemi n'a pu enlever et qui sont tombées entre nos mains. Elles sont là, à nous, bien à nous. Un beau trophée pour des troupes déshabituées à vaincre!

On pourrait emmener ces pièces, témoignages de notre victoire... ou les mettre hors de service; pour une raison ou pour une autre, on ne veut pas du premier parti et, quant au second, on le néglige. Un officier, un capitaine de partisans, s'est empressé d'envoyer prévenir l'autorité cette prise importante. Par ses soins, des estafettes sont envoyées aux généraux, s'égarent et ne peuvent rapporter une réponse.

Cependant, il faut, à tout prix, mettre en lieu sûr ces trophées de la valeur de notre infanterie : « Allez chercher des chevaux, s'écrie l'officier, il doit y avoir de l'artillerie près d'ici; allez, courez, le temps presse, les Prussiens peuvent revenir en force! » Cinq ou six hommes de bonne volonté se détachent et s'en vont fouiller dans toutes les directions. L'un d'eux réussit par rencontrer un capitaine d'artillerie; cet officier, qui se trouve inactif en arrière et qui a déjà appris, par les blessés revenant du village, que seize pièces de position sont tombées entre nos mains, offre au commandant de l'artillerie divisionnaire, dont il fait partie, d'aller, avec ses attelages, essayer d'emmener les pièces et, s'il n'y peut parvenir, de les enclouer, de les mettre hors de service et de faire sauter toutes les munitions. Mais, en l'absence du colonel, le chef d'escadron ne veut pas lui donner cette autorisation. En vain, le capitaine fait-il valoir les raisons les plus décisives : qu'un retour offensif est à craindre pendant la nuit; que, si l'on doit se replier, ces pièces nous feront grand mal; en vain même, offre-t-il de *prendre cette démarche sous sa seule responsabilité*; rien n'y fait : *le colonel n'était pas là!*

Digitized by Google



Bataille de Servigny (31 août 1870). — Engagement des francs-tireurs du 4e de ligne sur la crête dominant le vilage de Vany.

CHAPITRE XVI

Opérations du 6e corps.

Action du 6e corps dans la journée du 31 août. — Instructions données par le général Péchot aux officiers du 4e de ligne. — Marche des francs-tireurs du 4e de ligne sur Vany et Chieulles. — Blessure du sous-lieutenant Bouneau. — Offensive prise sur Vany. — Audace des francs-tireurs du centre. — Pertes du 4e de ligne. — Le mouvement de la division Tixier sur Charly se prononce. — Plan d'attaque de cette position par le 6e corps. — Incendie de Chieulles. — Barques prussiennes sur la Moselle forcées de se replier par le 93e de ligne. — Rôle de la division Levassor-Sorval. — Action des 9e et 10e batteries du 13e d'artillerie. — Leurs pertes. — Modifications et contre-ordre. — La division Tixier est portée sur Failly. — Le jour baisse. — Marche de la brigade Péchot (4e et 10e de ligne). — Les partisans de la brigade Leroy de Dais (12e et 100e de ligne). — La brigade Péchot vient se heurter contre Failly. — Une terrible décharge à bout portant. — Reconnaissance du village. — Fusillade dans la nuit. — Le général Péchot démonté. — Officiers, sous-officiers et soldats du 4e de ligne distingués. — Courage du sergent Brun du 4e de ligne. — Rapport de ce sous-officier. — Arrivée de l'artillerie ennemie dans Failly. — On se décide à attaquer ce village. — Contre-ordre. — Positions du 4e de ligne. — Officiers du

Digitized by Google

4e de ligne distingués. — Canrobert porte en avant le centre et la gauche du 6e corps. — Joie des soldats. — On croit à la prise de Sainte-Barbe. — Nuit humide et glaciale. — Positions pour la nuit des 3e et 4e divisions du 6e corps. — Mouvement des partisans des 25e et 28e de ligne. — Campements de la division du Barail. — Reconnaissances du 10e chasseurs à cheval sur la rive gauche de la Moselle. — Partisans du 9e bataillon de chasseurs.

A gauche de notre ligne de bataille, le 6e corps a attendu que le mouvement des 3e et 4e corps sur Sainte-Barbe, se fût prononcé, pour attaquer, à son tour, les villages de Rupigny et de Charly; malheureusement son action va être des plus restreintes et se bornera à l'occupation des villages de Chieulles et de Vany par les partisans de la 1re division et à une démonstration sans importance, par ordre de Bazaine, contre le village de Failly, démonstration que l'obscurité ne tardera pas à arrêter.

Vers trois heures et demie, le général Péchot réunit le corps d'officiers du 4e de ligne, pour leur expliquer l'ensemble du mouvement que notre armée doit exécuter et la part que doit y prendre le régiment.

« L'armée française, dit-il, doit faire un grand mouvement de conversion à gauche, en s'appuyant sur le fort Saint-Julien. La droite repoussant d'abord l'ennemi de ses positions de Nouilly, Noisseville, Montoy et Coincy, doit, aidée par le centre, à Servigny, Poixe, Failly et Vrémy, enlever la forte position de Sainte-Barbe et rejeter l'ennemi au delà du bois de Failly. Pour le 4e de ligne, qui forme la droite de l'aile gauche, son objectif est Charly. Il doit d'abord traverser Vany, en laissant Chieulles à sa gauche et prendre pour point de direction de gauche, la tour du moulin de Charly. Le mouvement pourra être modifié en marchant, s'il y a lieu. »

L'action commence vers quatre heures du soir, à la droite de notre ligne de bataille; les feux de l'artillerie se propagent bientôt jusqu'à la gauche. L'infanterie du 6e corps reste en bataille sans bouger, jusqu'à six heures et demie du soir; mais nos lignes d'éclaireurs et de tirailleurs ne restent pas inactives. Les francs-tireurs du 4e de ligne se portent en avant : ceux du 1er et du 3e bataillon au village de Vany, à cinq ou six cents mètres en avant du régiment; les autres, sur la crête située entre ce dernier village et celui de Chieulles, dominant ainsi le village de Rupigny, à la droite duquel existe une tranchée en forme de redan, défendue aux extrémités, par une barricade formée d'une charrette, de planches et de madriers, derrière laquelle se trouvent environ vingt hommes. Les francs-tireurs postés

Digitized by Google

sur la crête entre Chieulles et Vany, se couchent à plat ventre, et commencent aussitôt le feu, avec succès, contre les défenseurs de cette tranchée et les artilleurs d'une batterie adossée à nu bois, au centre de la position.

Vers six heures du soir, ces pièces, inquiétées par notre artillerie et nos francs-tireurs, se retirent. Ce mouvement force les tirailleurs prussiens, embusqués dans le bois de Rupigny et dans la tranchée, à se replier sur le village.

Dans le cours de cet engagement, le sous-lieutenant Bouneau, qui dirige le feu de nos braves soldats, est blessé au bras et au côté gauche. Pour appuyer la pointe hardie de nos francs-tireurs, le colonel Vincendon fait porter une des compagnies de tirailleurs (la 6e du 1er, capitaine Junique), à Vany, les francs-tireurs du centre, vis-à-vis l'intervalle entre Vany et Chieulles et ceux de gauche en face de ce dernier village. La compagnie de tirailleurs du capitaine Junique traverse Vany et cherche à gravir le coteau qui domine ce village, pour tirer aussi sur les batteries ennemies. Cette compagnie, que son chef dirige, non seulement avec vigueur et énergie, mais aussi avec un calme tout particulier, soutenue par les éclaireurs du 12e de ligne, se précipite avec enthousiasme sur cette colline, aux cris de « En avant ! A la baïonnette ! »

L'éminence de Vany est franchie au pas gymnastique, tout en faisant feu sur les fuyards; mais, arrivés à cent mètres de Rupigny, dont on veut s'emparer, les tirailleurs du 4e de ligne essuient un feu à volonté très nourri, qui les force à s'embusquer.

Un quart d'heure après, la fusillade cesse : on opère quelques reconnaissances pour s'assurer des intentions et du nombre des ennemis, que l'on suppose disposés à quitter le village.

On reconnait, par ce mouvement, que les Prussiens sont en force bien supérieure à cette petite troupe de tirailleurs. On constate, en outre, que la position de la 6e compagnie du 1er bataillon du 4e de ligne est trop en avant et que les tirailleurs prussiens du bois de Chieulles pourraient la prendre facilement d'écharpe.

C'est pourquoi cette compagnie, toujours déployée, recule et se place de manière à faire face aux tirailleurs ennemis et à les inquiéter sur leur flanc, tandis que nos francs-tireurs du centre et de gauche tirent de face sur le village de Chieulles et les bois voisins. Pendant la durée de cet engagement, le sous-lieutenant Günsett, du 4e de ligne, qui dirige le feu des francs-tireurs du centre, ayant eu l'extrême audace de s'aventurer avec ses hommes, en face d'une batterie prussienne, jusqu'à portée des

Digitized by Google

armes, pour en abattre les servants et les attelages, a la cuisse traversée par une balle.

Dans cette fusillade, nos pertes ne s'élèvent qu'à douze hommes, dont deux officiers blessés, les sous-lieutenants Bouneau et Günsett, un caporal tué et neuf hommes tués ou blessés; les Prussiens, au contraire, laissent sur le terrain, cinquante des leurs, tués ou blessés trop grièvement pour se traîner jusqu'au village de Rupigny.

Ces engagements de tirailleurs durent, comme nous l'avons dit, jusqu'à six heures et demie du soir. A ce moment, le mouvement en avant de l'aile droite de notre armée se prononce jusqu'au centre et le tour du 6e corps arrive. Le mouvement sur Charly se prononce vigoureusement. La division Tixier (1re) doit attaquer à droite ce village, pendant que la division Levassor-Sorval (4e) l'atttaquera, à gauche, en soutenant le centre (division Lafont de Villiers (3e) et en surveillant les débouchés du bois de Malroy avec la division de cavalerie du général du Barail.

Les mouvements des divisions du 6e corps, que précèdent leurs partisans, ne devront commencer, que lorsque les attaques des villages de Servigny, de Poixe et de Sainte-Barbe par les troupes placées sur les pentes des collines de l'autre côté du chemin de Villers-l'Orme, seront bien prononcées et alors, toute l'armée s'ébranlant, exécutera un grand mouvement de conversion à gauche, en s'appuyant sur la rive droite de la Moselle.

Il est six heures et demie du soir. Depuis longtemps, le canon et la fusillade se font entendre sur la droite. La division Tixier, qui n'a pas bougé, impatiente de prendre sa part au combat et d'accomplir sa tâche, reçoit enfin l'ordre de se porter en avant.

Les bataillons de la 1re division se mettent successivement en marche, en échelons à cent pas par l'aile droite, ayant pour direction et pour objectif le village de Charly, que l'on aperçoit au loin. La 1re brigade, commandée par le général Péchot, doit, le soir même, attaquer ce village sur le flanc nord. Une vive fusillade s'engage aussitôt sur toute la ligne.

De son côté, la division Lafont de Villiers marche sur le village de Chieulles et observe les Allemands rejetés de Rupigny sur Malroy. Le 91e va s'établir plus à droite en bataille, en colonnes de division, face au village de Chieulles, où les Prussiens viennent d'allumer un violent incendie. Il est chargé de se porter sur ce village, dès que le mouvement offensif sera suffisamment prononcé à droite.

Vers six heures, quelques barques ennemies tentent de remonter la Moselle pour inquiéter notre flanc gauche; mais

Digitized by Google

elles rebroussent aussitôt chemin, devant la fusillade bien dirigée des francs-tireurs du 93e de ligne.

A ce moment, ordre est donné au régiment de s'apprêter à attaquer le village de Charly; de nouvelles dispositions modifient cet ordre et l'attaque n'a pas lieu.

La division Levassor-Sorval (4e), qui forme l'aile gauche du 6e corps, ne prend aucune part à l'action. Seules, trois compagnies du 2e bataillon du 25e de ligne sont envoyées, vers six heures trois quarts, à quatre cents mètres en avant, pour protéger une batterie d'artillerie et rentrent à la nuit, sans avoir ouvert le feu.

Deux batteries de 12 du 13e d'artillerie, les 9e et 10e batteries, capitaines Lequeux et Lippmann, appuient vigoureusement ces démonstrations sur Charly et Rupigny.

Dès quatre heures, la 9e batterie commence le feu contre les batteries ennemies placées en avant de Poixe et de Servigny et le continue sans interruption jusqu'à la nuit, perdant quatre hommes blessés et plusieurs chevaux abattus par les projectiles ennemis.

Entre six et sept heures du soir, la 10e batterie ouvre son feu sur Rupigny, pour en déloger l'ennemi et favoriser l'attaque de nos troupes. Elle tire dix-huit coups sur ce village où plusieurs incendies se déclarent. Cette batterie n'est pas inquiétée par le feu de l'ennemi : elle n'a qu'un cheval blessé par une balle.

La division Tixier commence à peine à prononcer son offensive sur Charly, lorsqu'après avoir parcouru à peine quelques centaines de mètres, la direction de sa ligne est entièrement modifiée par suite des incidents de la lutte sur Sainte-Barbe. Le maréchal Lebœuf a perdu un temps précieux dans l'attaque de Noisseville et de Servigny.

Sainte-Barbe, qui devait être enveloppée par l'aile droite de notre armée, soutenue par la division Fauvart-Bastoul, du 2e corps, n'a pas été englobée dans le mouvement tournant très nettement indiqué,

En outre, le 4e corps, qui forme le centre, au lieu de marcher sur Failly que doit enlever sa gauche, a été entraîné, par suite du mouvement, à appuyer à droite sur Poixe et Servigny. Par suite de ce changement, le maréchal Bazaine se décide à donner l'ordre au maréchal Canrobert de modifier la direction qui lui a été primitivement indiquée et de porter les efforts de sa droite, non plus sur Charly, mais sur le village de Failly, dont l'occupation peut faire tomber la défense de Poixe et de Servigny et appuyer efficacement l'attaque principale de Sainte-Barbe.

Digitized by Google

Malheureusement, le jour baisse déjà et l'heure est trop avancée pour que cette nouvelle tentative puisse donner d'heureux résultats. En même temps, ce changement de direction empêche le maréchal Canrobert de s'emparer de Malroy et permet par conséquent aux Prussiens de conserver leurs communications parfaitement libres entre la rive gauche de la Moselle et la position fortifiée de Sainte-Barbe.

En vertu des nouveaux ordres du commandant en chef, la division Tixier est partie, formée sur deux lignes par brigades accolées, déployée en ordre de bataille et précédée de ses tirailleurs; elle appuie à droite et se dirige sur Failly, laissant Villers-l'Orme à droite et plus loin Vany à gauche. Il résulte de ce nouveau mouvement, que cette marche en bataille devient réellement une marche en échelon, par bataillon à trente pas environ.

Les six bataillons du premier échelon conduits par le général Péchot (4e et 100e de ligne) et précédés de nombreux tirailleurs, s'avancent sur le village de Failly, que l'on a reconnu être fortement occupé par l'ennemi.

Cette admirable brigade Péchot, héroïne de l'aile gauche, tandis qu'au centre le 3e corps s'est, en son premier élan, établi à Noisseville, après un choc sanglant, s'avance, en effet, alignée comme au champ de manœuvre. Pas un homme en avant, pas un homme en arrière. La nuit tombe de plus en plus : on distingue à peine les maisons du village de Failly. Nos pelotons marchent toujours précédés de leurs officiers. Il importe, au milieu des ténèbres, de prendre cette mesure pour empêcher les soldats de céder à un mouvement de surprise, qui les exposerait à tirer sur les tirailleurs leurs camarades.

Cette belle marche en bataille, malgré une allure des plus rapides, reste la même du bois de Grimont jusqu'au village de Failly, c'est-à-dire pendant un parcours de deux kilomètres et demi. Le général Péchot en fait la remarque lui-même et, à plusieurs reprises, exprime hautement sa satisfaction. Et pourtant, les balles prussiennes sifflent autour de nos soldats, à partir de Villers-l'Orme. Des feux de mousqueterie partent du village de Failly sur nos colonnes, lesquelles, habilement conduites, profitent de tous les accidents de terrain, pour se défiler de la mousqueterie ennemie. Presque tous les projectiles passent par-dessus les têtes de nos troupiers. Pas un homme n'est atteint.

Le 4e de ligne débouche enfin, en arrière de Failly et en le débordant par la droite. Le 10e de ligne, dont les échelons se sont rapprochés, est sur le point de le déborder par la gauche.

Digitized by Google

En même temps, les quatre compagnies du 1er bataillon du 12e de ligne (brigade Leroy de Dais) se sont déployées en tirailleurs, sans réserve, en avant d'un bois qui couvre le front du régiment. Elles sont placées sous les ordres du lieutenant-colonel Mercier de Sainte-Croix ; elles ont pour mission d'appuyer les partisans de la brigade (12e et 100e de ligne) établis à cent cinquante mètres en avant.

La distance ainsi parcourue est d'environ trois kilomètres. Les tirailleurs du lieutenant-colonel de Sainte-Croix et les partisans sous les ordres du capitaine Zédé, poussent une reconnaissance jusqu'au bois de Failly, qu'ils trouvent fortement occupé par les Prussiens. L'obscurité étant alors complète, le lieutenant-colonel avec les partisans et les tirailleurs, rallie le régiment au-dessous des hauteurs de Rupigny, où celui-ci prend son bivouac.

A ce moment, la nuit est complètement noire ; ordre est donné d'arrêter les bataillons, conservant leurs positions respectives, et de veiller au pied des faisceaux, sous la protection des compagnies de francs-tireurs et des compagnies déployées en arrière des positions, pour éviter toute surprise.

Le 4e de ligne est arrivé sur Failly, dans un ordre admirable. Le 1er bataillon, conduit par le commandant Richard sans doute parce qu'il a moins d'obstacles à franchir et que la nuit l'empêche de juger de la distance, qui le sépare des deux autres bataillons, gagne, sur eux, une distance d'environ deux cents mètres en avant, et exécute une marche en bataille des plus belles sous une grêle de balles.

En approchant de Failly, ce bataillon cesse d'entendre le feu de l'ennemi, et croit un instant que les Allemands se sont retirés et ont évacué cette position. Tout à coup, la colonne française se trouve en face d'un mur crénelé, d'une barricade qui barre la route et de retranchements qui flanquent les extrémités d'un mur. C'est le front de défense du village de Failly.

Déjà, nos tirailleurs démolissent la barricade et s'apprêtent à franchir le mur, pendant que le bataillon rejoint ses tirailleurs, quand, tout à coup et à bout portant, une décharge terrible part de tous les créneaux. Le cheval du capitaine adjudant-major Poirier, effrayé par cette détonation inattendue, fait un brusque écart et désarçonne son cavalier, qui est fortement froissé par sa chute.

Cette décharge heureusement ne se renouvelle pas : l'ennemi se retire rapidement derrière une deuxième ligne crénelée, qui se trouve dans l'intérieur du village. Dans le premier moment, nos soldats croient avoir perdu, par cette seule décharge, un grand

Digitized by Google

nombre de morts et de blessés ; mais, soit que les Prussiens ne soient pas de sang-froid, soit qu'ils aient tiré trop haut, soit qu'ils aient attendu trop tard pour faire feu et que déjà nos troupiers fussent abrités au delà des créneaux, le 1er bataillon du 4e de ligne n'a que quelques hommes atteints, parmi lesquels les sergents Humbert et Boutet, vieux sous-officiers, qui se font admirer de tous par leur attitude énergique et dont le second surtout est fort grièvement blessé.

Le silence le plus profond succède au bruit des détonations. Le commandant Richard saisit ce moment pour faire mettre à profit les créneaux et s'en servir pour observer. En même temps, il détache une section sous le commandement du lieutenant Riveron sur la droite du village et une demi-section sur la gauche, dirigée par le sergent Dubois. Les éclaireurs détachés ainsi, doivent se glisser, homme par homme, et fouiller, une à une, les maisons du village. On reconnaît immédiatement par ce moyen, que toutes les maisons extérieures sont occupées. Et, en effet, dès que, par accident, un bruit quelconque trahit la présence de nos soldats, à l'instant même, plusieurs coups de feu partent dans la direction du point, où le bruit s'est produit. Les nôtres ripostent avec mesure, en tirant sur la lueur des coups de feu ennemis et souvent leurs balles portent, comme le font savoir les cris des blessés allemands.

C'est dans une de ces alertes, que le général Péchot, placé sur la route à quelques pas de la barricade, a son cheval grièvement atteint sous lui (cet animal meurt quelque temps après).

Dans cette escarmouche nocturne, officiers et soldats du 4e de ligne rivalisent de sang-froid et de courageux dévouement.

Le capitaine adjudant-major Poirier, bien que fortement contusionné par la chute de cheval que nous avons racontée plus haut, s'offre néanmoins pour faire la reconnaissance de l'ennemi dans le village et l'opère avec autant d'intelligence que de bravoure et de sang-froid.

Le lieutenant Dufresne, envoyé par le colonel Vincendon en avant de nos positions avancées, pour reconnaître la position des hommes que nous avons sur la droite, s'acquitte de cette mission avec une intelligence et une bravoure exceptionnelles.

Le lieutenant Riveron, qui a osé, avec quelques hommes déterminés, pénétrer par la droite dans le village de Failly, s'avance avec sa poignée d'hommes, malgré les coups de feu tirés par l'ennemi au hasard et presque à bout portant, au milieu de l'obscurité. Ce brave officier poursuit sa tâche hardie jusqu'à l'extrême droite du village et ne se retire que par ordre.

Le lieutenant Creutzer, adjoint au commandant Richard, est

Digitized by Google

envoyé deux fois pendant la nuit pour reconnaître la position de nos troupes et celles de l'ennemi sur notre droite et remplit cette mission, avec l'intelligence et l'entrain d'un officier d'élite.

Le sergent Denis s'offre spontanément pour pénétrer dans le village, avec quelques hommes décidés, par la voie principale, qui est barricadée, et fait des tentatives successives qui attirent sur lui et sur ses hommes, plusieurs décharges, par suite desquelles sa tunique est percée de balles.

Le sergent Dubois, qui a été envoyé pour reconnaître la gauche de Failly, se montre plein d'énergie et de courage, en se maintenant avec huit hommes, pendant la nuit, à quelques pas seulement d'un poste prussien.

Le caporal Roure, qui a fait partie de la précédente reconnaissance, croit dévoir rester, quoique seul, pour surveiller un groupe ennemi, demeure blotti et inaperçu sur notre gauche et, par son feu, donne l'éveil à ses camarades exposés sans le savoir.

Le soldat Regeff se présente avec son camarade Courbier, pour aller sous le feu d'une embuscade, et tourne un poste, qui tire d'assez près sur nos tirailleurs.

Le soldat Hamon escorte fidèlement le lieutenant Riveron dans l'intérieur de Failly, lorsque celui-ci opère, sur la droite, sa périlleuse reconnaissance.

Dans la situation actuelle où se trouve le 1er bataillon du 4e de ligne, faut-il pénétrer de vive force dans ce village et engager, dans l'obcurité de la nuit, une lutte corps à corps avec un ennemi, dont on ignore le nombre et les positions défensives? Si le bataillon tente ce coup hardi, sera-t-il appuyé? Telles sont les questions qui se présentent à l'esprit des officiers du 4e de ligne, avant de prendre un parti.

Le 1er bataillon n'a là que quatre compagnies. La 1re et la 6e, déployées en tirailleurs, dès le commencement de l'action, ont marché d'abord sur Vany et ensuite sur Charly, d'après les premières données arrêtées pour l'exécution du mouvement général, et n'ont pas suivi leur bataillon, dans sa marche sur Failly.

Le colonel Vincendon fait alors avancer le 2e bataillon de son régiment, à cent mètres de Failly et un peu sur la droite, et le 3e bataillon, entre Failly et le bois de ce nom, un peu sur la gauche, pour soutenir les deux autres et, en même temps, observer l'ennemi, du côté de ce bois.

Puis, avant de tenter l'assaut, le colonel Vincendon fait reconnaître la position des troupes de gauche du 4e corps. Un brave sous-officier, du nom de Brun, désigné à cet effet, sur sa propre demande, traverse, sous le feu de plusieurs tranchées,

Digitized by Google

un espace de deux cents mètres, pour s'assurer si le régiment est appuyé à droite de Failly, et reste ensuite de neuf à onze heures du soir, avec une douzaine d'éclaireurs, en observation, à quelques pas de l'ennemi.

Le rapport de ce sous-officier constate que les troupes de gauche du 4e corps se trouvent alors à huit cents mètres en arrière, sur la droite du 4e de ligne, et qu'elles sont fortement engagées avec l'ennemi, retranché dans Poixe.

D'un autre côté, les reconnaissances successives opérées sur Failly, font découvrir que l'ennemi possède dans ce village quelques pièces d'artillerie placées en arrière et sur les flancs de cette position.

On distingue très bien le bruit du placement des pièces, le hennissement des chevaux et quelques commandements en langue allemande, faits à voix couverte, mais pourtant distincts dans le silence de la nuit.

C'est alors que, d'un avis commun, le général Péchot et le colonel Vincendon renoncent au projet d'assaut et que le 4e de ligne se reporte graduellement (il est onze heures et demie du soir) en arrière, entre Vany et Villers-l'Orme.

Le 1er bataillon de ce régiment, qui s'était aventuré dans une position des plus périlleuses, la conserve ainsi pendant plusieurs heures et, dans un ordre tel, que l'ennemi n'ose pas sortir de ses retranchements et se contente de tirailler au hasard.

Le 4e de ligne bivouaque jusqu'au lendemain sur la route qui relie les deux villages de Villers-l'Orme et de Vany.

Dans cette affaire, le régiment compte deux officiers blessés, trois soldats tués, vingt-huit blessés et deux disparus.

Se sont particulièrement distingués :

Le commandant Richard, dont le bataillon (1er) est constamment resté sous les yeux du général Péchot.

Les capitaines Junique et Digo, qui ont manœuvré leurs compagnies en tirailleurs sous le feu de l'ennemi, non seulement avec énergie et vigueur, mais aussi avec un calme tout particulier.

Citons encore :

La compagnie du capitaine Beaugier, qui a constamment couvert le front du 3e bataillon et s'est maintenue toute la journée dans un ordre parfait.

Le lieutenant Riveron, qui s'est porté, avec sa section, sur la droite du village de Failly, en déployant un sang-froid et une énergie des plus remarquables, et a reconnu la position de l'ennemi de ce côté.

Le capitaine Poirier lequel, comme aux journées des 16 et

Digitized by Google

18 août précédent, est constamment resté à cheval sur la ligne des tirailleurs, les maintenant et dirigeant l'action.

— A la tombée de la nuit, les 4e et 3e corps s'étant repliés et les troupes du général de Ladmirault ayant leur gauche fort en arrière de la division Tixier, le maréchal Canrobert juge qu'il serait imprudent de pousser plus loin le mouvement offensif de cette division, qui est aussitôt arrêté, afin de rester lié avec le 4e corps. En même temps, le commandant du 6e corps fait avancer à huit cents mètres en avant, sa gauche et son centre, pour renforcer sa ligne de bataille, qui occupe le village de Chieulles, et se relier ainsi par échelon à la gauche, qui occupe toujours la ferme de Châtillon.

Il fait nuit noire et la fusillade continue encore sur toute la ligne, comme un pétillement d'étincelles. La joie s'est répandue dans les rangs du 6e corps; tous les soldats croient qu'on a atteint le but, qu'on est maître de la position de Sainte-Barbe; c'est une erreur : nos troupes ont pris Servigny, position déjà importante, mais que malheureusement elles ne sauront pas garder.

Tel est le dernier épisode de cette journée.

La nuit est humide et glaciale ; un brouillard épais enveloppe nos troupes. La division Lafont de Villiers (3e), qui s'est portée à douze cents mètres en avant, est arrêtée en arrière de Chieulles, où elle passe la nuit, sa gauche reliée à la Moselle par un bataillon du 94e de ligne.

La division Levassor-Sorval (4e) se retire en réserve dans le bas-fond, en avant du bois de Grimont, la droite à la route de Bouzonville, la gauche contre les escarpements de la Moselle, n'allume ses feux de bivouac qu'à la nuit close et passe la nuit sur le même emplacement que celui qu'elle occupait pendant la journée.

Pendant que cette division bivouaque, les partisans du 25e de ligne se portent en avant, jusque sur l'emplacement d'une batterie prussienne momentanément abandonnée et établie entre la route de Bouzonville et le village de Chieulles. Là, le maréchal Canrobert leur donne l'ordre de rejoindre leur régiment à son bivouac.

De son côté, la compagnie de partisans du 28e de ligne a été envoyée, dès la nuit, dans les vignes, à trois cents mètres de Malroy, occupé par l'ennemi. La 5e compagnie du 1er bataillon et ensuite la 3e du 2e vont la renforcer. La 4e du 1er est détachée de grand'garde sur le flanc gauche, au bas des pentes escarpées de la Moselle.

La réserve d'artillerie et les batteries divisionnaires du 6e corps

Digitized by Google

se sont retirées à la nuit et sont allées bivouaquer sous le bois de Grimont.

Vers sept heures et demie du soir, les escadrons de la division du Barail (2e et 3e chasseurs à cheval, 2e chasseurs d'Afrique), reçoivent l'ordre de se retirer du côté du bois de Grimont et vont camper sur les glacis du fort Saint-Julien, où ils restent jusqu'au lendemain, la bride au bras. La nuit commence à tomber, notre infanterie continue à se porter en avant et enlève le village de Servigny. Dans ce moment d'enthousiasme retentit de toutes parts le cri de « *Vive l'Empereur!* » Plusieurs villages sont en feu. La fusillade ne cesse pas de toute la nuit.

Pendant cette journée du 31 août, le général Bisson, à qui le commandement des troupes chargées de la conservation des lignes sous Metz du 6e corps, a été confié, fait pousser de vigoureuses reconnaissances par le régiment de cavalerie légère (10e chasseurs à cheval) laissé à sa disposition et établit le 9e de ligne dans des tranchées-abris, d'où il surveille les mouvements des tirailleurs, derrière lesquels l'ennemi cherche à cacher la marche des troupes, qui passent de la rive gauche sur la rive droite de la Moselle.

Une section de partisans du 9e bataillon de chasseurs, descendant le long de la rive gauche de la Moselle, jusqu'au delà de Thury, surprend et disperse un groupe d'officiers prussiens, qui observaient nos mouvements autour de Grimont.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Opérations de la Garde Impériale.

Positions de l'infanterie de la garde, avant la bataille. — Faute commise en attaquant si tard. — Violence du feu de l'artillerie. — Position occupée par le général Bourbaki. — Retraite de la batterie de 24 installée en avant du château de Grimont. — Engagement des mitrailleuses. — Les Prussiens abandonnent le bois de Mey. — Une batterie de mitrailleuses du 4e corps oblige deux batteries prussiennes à la retraite. — Notre infanterie dans les sillons. — L'ennemi se replie, abandonnant des pièces de canon sur le terrain. — Offensive de nos troupes. — Mauvaises dispositions du 3e corps. — Incendie de Mont y. — Le fort Saint-Julien concourt à l'action. — Le général Bourbaki donne l'ordre à l'infanterie de la garde de se tenir prête à marcher. — Position occupée par la division Deligny. — Positions du 1er voltigeurs. — Lutte brillante d'une batterie de mitrailleuses contre les batteries ennemies. — Incendie de Noisseville. — Mouvement de notre infanterie sur Servigny. — Entrain de nos soldats. — Le jour baisse. — La garde s'avance pour remplacer la division de Lorencez. — Positions des divisions Deligny et Picard. — Incendie de Servigny. — Les signaux de feu. — La charge. — Vue des incendies à la nuit. — Fusillade dans Servigny. — Fin de la lutte. — L'obscurité empêche d'arriver à Sainte-Barbe. — Les bivouacs. — Le général Le Poitevin de la Croix au milieu de ses grenadiers. — Dîner de l'état-major de la garde au débit de tabac de Saint-Julien. — A onze heures et demie la fusillade reprend du côté de Saint-Julien. — Le général d'Auvergne indique une mauvaise direction. — On arrive enfin au campement. — Le général Bourbaki passe la nuit dans un wagon de terrassement. — Marche du corps de cavalerie de réserve. — Les préparatifs du départ. — L'action s'engage. — Défilé des troupes. — Bonnes nouvelles. — Notre cavalerie attend toujours. — La cavalerie se met seulement en mouvement à six heures du soir. — Marche lente et embarrassée. — Arrivée, à huit heures, sur le plateau de Saint-Julien. — Campement à l'est du fort Saint-Julien. — Au château de Grimont. — Effet des obus. — Dans une salle

Digitized by Google

de billard. — Une blouse supplémentaire. — Utilité d'un tableau à l'huile pour allumer le feu. — Arrivée des batteries de la réserve générale d'artillerie. — Engagement de la brigade-mixte Lapasset à Coincy et en avant de Colombey. — Inaction de la division de Castagny du 3e corps.

Les deux divisions d'infanterie de la garde, avec leurs batteries divisionnaires, s'étaient massées comme réserve de notre gauche, à cheval sur la route de Bouzonville, entre le fort Saint-Julien et le bois de Grimont, lorsque vers quatre heures et quart, quelques coups de canon de 24 tirés de ce fort et d'une batterie située à trois cents mètres en avant du château de Grimont, annoncent le commencement de l'engagement de nos troupes avec l'ennemi.

C'est beaucoup trop tard. On a ainsi donné à l'ennemi tout le temps nécessaire pour opérer une concentration, pour se préparer à la défense de ses positions et se rendre un compte exact du point menacé. A la faute de ne pas avoir exécuté le passage pendant la nuit, pour être en mesure de commencer l'attaque dès le lever du soleil, on a ainsi ajouté celle d'apporter des retards sérieux dans la marche et d'attendre que la presque totalité de de la garde soit arrivée en position, en arrière et à droite du fort Saint-Julien, pour marcher à l'ennemi.

Les deux premières fautes commises, on aurait pu toutefois commencer l'attaque à une ou deux heures de l'après-midi, *au plus tard.*

Le feu de l'artillerie devient immédiatement assez intense ; il cause aux régiments de la garde des préoccupations réelles pour les troupes des 3e et 4e corps (Lebœuf et de Ladmirault) placées en avant de ce corps d'élite et qui forment de nombreuses lignes placées les unes derrière les autres.

Le général Bourbaki se tient de sa personne à cinq cents mètres environ et à droite du fort Saint-Julien. C'est là qu'il reste jusqu'à la fin de la journée. De ce point, on découvre très bien les villages de Mey, de Montoy, de Flanville, de Noisseville, de Servigny, de Poixe et de Sainte-Barbe, dont le clocher se trouve à l'horizon et domine le terrain avoisinant

Quelques obus viennent éclater sur la gauche du 1er voltigeurs de la garde : ce régiment se déploie aussitôt sur la droite.

Dès le début de la lutte, la canonnade est devenue très intense : sur toute la ligne, la lutte est très chaude, du côté de Servigny surtout. A quatre heures et quart, une batterie française de 24 court, qui s'est établie sur la route de Sainte-Barbe, à un kilomètre du fort Saint-Julien, reçoit de nombreux obus allemands,

Digitized by Google

qui l'obligent à battre en retraite. Les mitrailleuses se font alors entendre à gauche de la route de Sainte-Barbe et protègent cette retraite. Il est à remarquer que chaque fois que les mitrailleuses commencent à tirer, des exclamations approbatives se font entendre dans les rangs de nos troupes. En avant, les affaires marchent bien.

L'infanterie prussienne abandonne le bois de Mey, que nos tirailleurs occupent sur-le-champ. Une batterie de mitrailleuses (division de Cissey) parfaitement commandée ne tarde pas à s'établir à gauche du bois de Mey, en profitant avec beaucoup d'intelligence de la configuration du terrain. Elle oblige aussitôt à la retraite deux batteries prussiennes, qui, se trouvant en avant d'elle et à gauche, sont ainsi battues d'écharpe.

Notre infanterie, couchée dans les sillons du plateau de Saint-Julien, est d'abord peu engagée; pendant deux heures et demie, ce n'est qu'un combat d'artillerie; l'ennemi est obligé, cédant à nos canons et à nos mitrailleuses, de faire reculer ses pièces, dont quelques-unes restent sur le champ de bataille.

Nos troupes s'avancent alors, les unes par le ravin de Vallières, les autres par la route de Sarrelouis; toutes beaucoup trop lentement, surtout celles qui s'avancent par ce dernier point.

Quand on nous oppose un feu meurtrier et des positions fortifiées, ne doit-on pas plus que jamais chercher à tourner les obstacles, à opérer sur les ailes? L'ordre si concentrique que nous avons adopté aujourd'hui se prête peu à ce mode d'action, que nous redoutons tant, contre lequel nous nous gardons le plus possible et que nous n'employons nullement, néanmoins. Mais il est évident que nous pouvons l'employer, même dans les mauvaises conditions, dans lesquelles nous sommes placés.

Qu'aurait, en effet, à craindre le maréchal Lebœuf (3e corps) en prononçant fortement son mouvement en avant, s'il était soutenu en échelons par tout le 2e corps (Frossard) et, au besoin, si ce dernier était appuyé, dans les mêmes conditions, par la garde impériale? Il est évident que le flanc droit se trouverait parfaitement garanti et que les obstacles que nous attaquons, seraient tournés.

Une batterie française s'étant établie à gauche du village de Montoy, l'artillerie ennemie ne tarde pas à répondre à son feu. Aussi, à cinq heures et quart, un épais nuage de fumée noire, tout pailleté d'étincelles, s'élevant de ce côté, apprend que ce malheureux village est incendié. Dans la même direction, entre les villages de Mey et de Montoy, et à peu près, à égale distance de chacun d'eux, on aperçoit de la position où se trouve le

Digitized by Google

général Bourbaki, des lignes d'infanterie disposées en arc de cercle, sur le versant gauche du ravin de Vallières, et couchées.

A cinq heures et demie, le fort Saint-Julien commence à concourir à l'action, en envoyant son premier coup de canon sur une demi-batterie prussienne s'avançant par la route de Sainte-Barbe. D'assez nombreuses troupes ennemies se font voir, depuis quelques instants, sur la route de Sarrelouis, en arrière du village de Noisseville.

A cinq heures trente-cinq, une partie de ces troupes se déploie à droite de la route, dans la direction de Servigny.

A cinq heures cinquante, les divers corps qui concourent à l'attaque, ayant dessiné leurs mouvements et le corps Ladmirault s'étant porté en avant, le général Bourbaki envoie son premier aide de camp, le commandant Leperche, près du général Deligny, pour lui prescrire de déployer sa division de voltigeurs, de façon qu'elle soit moins exposée au tir à longue portée de l'artillerie ennemie et qu'elle se trouve prête à marcher dans cet ordre, pour se porter en avant, si le besoin s'en fait sentir. En même temps, le général Bourbaki dépêche près du général Picard, un de ses officiers d'ordonnance, le lieutenant Sédillot, des zouaves de la garde, pour faire porter à gauche de la route de Sainte-Barbe, une brigade de la division de grenadiers, chargée d'appuyer au besoin le 6e corps (Canrobert).

La division de voltigeurs s'avance rapidement et s'établit sur deux lignes par échelon : la gauche, derrière des fortifications naturelles, appuyées à la route de Bouzonville, la droite en arrière, vers le ravin de Vallières, de manière à surveiller et au besoin à défendre ce ravin.

Le 1er régiment de voltigeurs se déploie : le 1er bataillon face au ravin, qui se termine au village de Mey, face à gauche; les deux autres bataillons, face en avant, la gauche appuyée à un épaulement provenant des travaux du chemin de fer, un peu en avant de la ferme de Grimont. Les autres régiments de voltigeurs, se trouvant en arrière et à droite du fort Saint-Julien, n'ont point à se déployer, pour effectuer leur déploiement. Les 1re et 5e batteries du régiment monté d'artillerie de la garde se placent à droite de cette division et la 2e batterie du même régiment à gauche.

De son côté, la 2e brigade de la 2e division d'infanterie de la garde (2e et 3e grenadiers), sous les ordres du général Le Poitevin de la Croix, est allée s'établir en avant du jardin de la ferme de Grimont, entre la route et le bois de Grimont, en colonne par divisions, avec mission de soutenir, si c'est nécessaire, l'artillerie placée en avant. Les batteries de la division Picard s'avancent

Digitized by Google

alors de cinq cents mètres, côtoyant la route et prêtes à prendre aussitôt position.

Les batteries prussiennes, qui ont été obligées, une première fois, de se retirer devant une de nos batteries de mitrailleuses du 4e corps, dans le voisinage du bois de Mey, ayant reparu, le commandant de cette batterie, qui a caché ses pièces, se met aussitôt en devoir de les disposer de nouveau, à gauche du bois de Mey, et, en les prenant d'écharpe, de les obliger une deuxième fois à reculer. Le commandant de cette batterie de mitrailleuses fait preuve, dans cette circonstance, d'une intelligence et d'une énergie remarquables. Chaque fois, il s'avance seul vers la crête, afin d'observer ce qui se passe; le moment venu, il met ses pièces en batterie, puis, son résultat obtenu, et craignant, sans doute, le feu des tirailleurs prussiens, il s'empresse de placer ses pièces à l'abri, probablement derrière le bois de Mey.

A six heures, un certain mouvement de retraite, avec quelque désordre, se produit dans les troupes disposées en arc de cercle, à droite du village de Mey, sur le versant gauche du ravin de Vallières, mais il s'arrête presque aussitôt.

A six heures vingt, la fusillade se fait entendre du côté du bois de Mey. A part ce point du champ de bataille, on peut dire que la lutte engagée de part et d'autre, ne constitue qu'une canonnade peu nourrie et médiocrement efficace. C'est un combat languissant et stérile. La droite du 3e corps ne marche pas. Et cependant, c'est cette droite, qui doit déterminer l'abandon par l'ennemi de ses positions.

Six heures vingt-cinq. Le village de Noisseville est incendié.

Six heures et demie. L'infanterie, qui se trouve en avant de Servigny, exécute un mouvement offensif des plus vigoureux, dans le plus grand ordre. L'artillerie, par un feu très nourri, facilite ce mouvement. Des pièces de 12, notamment, mises en batterie, à droite de la route de Sainte-Barbe, à mille ou douze cents mètres environ, en avant du fort Saint-Julien, produisent un effet sérieux sur l'ennemi.

On sent que chacun est heureux de retrouver chez le soldat français, son antique valeur, son entrain à nul autre pareil. On voit nettement l'ascendant moral de notre troupier sur le soldat prussien. Chacun respire et se dit : « Non, non, nous ne ferons plus de retraites. Les fautes ont cessé, leur série est terminée; les succès réels, sérieux, complets, vont commencer. »

Ceux qui sont les moins disposés par la nature de leur esprit à voir les choses sous leur moins bon jour, n'expriment qu'une

Digitized by Google

seule crainte : c'est que nos soldats aillent trop loin et compromettent ainsi leur succès.

Dès que l'enlèvement de la crête de terrain, en avant de Servigny, est opéré, une deuxième ligne d'infanterie se déploie de la route de Sainte-Barbe au village de Mey.

Six heures trois quarts. Le jour baisse : la fumée produite par la fusillade et surtout par l'artillerie, empêche de voir distinctement ce qui se passe. Le lieutenant d'artillerie Bazaine, officier d'ordonnance du commandant en chef de l'armée de Metz, dont il est le neveu, vient prescrire de la part du maréchal Bazaine, au général Bourbaki, de remplacer la division de Lorencez (3e du 4e corps), qui se porte en avant, et de s'installer à hauteur d'un remblai voisin de fours à chaux, qui se trouvent à droite de la route de Sainte-Barbe, à cinq ou six cents mètres en avant du fort Saint-Julien, et dont l'origine est précisément à hauteur du mur le plus avancé du parc de Grimont.

La garde s'avance enfin : des cris de joie sortent des poitrines de tous ces braves voltigeurs et chasseurs à pied, zouaves et grenadiers : on les tient donc, cette fois, ces ennemis toujours invisibles, qui nous tuent à quatre kilomètres, sans oser s'offrir aux balles françaises!

La division Deligny atteint Mey, pendant que la bataille fait rage sur la gauche contre le corps prussien venu de Malroy.

Sept heures. Le maréchal Bazaine fait prévenir le général Bourbaki par le capitaine Gudin, son officier d'ordonnance, qu'il ait à faire occuper le terrain situé à gauche de la route de Sainte-Barbe, comme il a fait occuper celui de droite, en tenant les troupes à hauteur d'une sorte de fortification naturelle analogue à celle de droite Toute vérification faite, on ne trouve aucune fortification naturelle, ni artificielle, à gauche de la route, ce qui prouve combien il est bon de contrôler les dires des officiers chargés d'une mission quelconque, alors même qu'ils semblent le mieux savoir ce dont ils parlent.

Le général Bourbaki charge le général Picard de s'établir à gauche de la route de Sainte-Barbe, à hauteur de la division Deligny, puis il recommande à celui-ci de refuser sa droite, afin de couvrir convenablement son flanc de ce côté.

A ce moment (*sept heures du soir*) une colonne de fumée noire et épaisse annonce un troisième incendie. L'incendie s'allume au village de Servigny, qui est bientôt en feu. On considère chaque incendie de village, comme un signal auquel les Prussiens ont recours pour indiquer leur retraite. Nous ne savons si tel est le but qu'ils se proposent d'atteindre, mais il est certain qu'ils s'attachent à obtenir ce résultat.

Digitized by Google

A peine l'incendie de Servigny s'est-il déclaré, que la charge bat sur presque toute la ligne de bataille, spécialement au centre. Les troupes couronnent les crêtes en avant d'elles ; une fusillade intense s'engage alors à droite de la route de Sainte-Barbe.

Sept heures vingt. On entend encore une canonnade et une fusillade éloignées. L'obscurité, qui se produit, permet de voir plus distinctement l'incendie des villages de Montoy et de Noisseville. Quant à celui du village de Servigny, il est des plus intenses; les lueurs qu'il projette sont très vives. On aperçoit de la fumée de l'autre côté de la route de Sainte-Barbe, mais on ignore la provenance de cette fumée. Peut-être est-elle produite par l'incendie d'un autre village.

Sept heures trois quarts. La mousqueterie exécutée en avant de Servigny, cesse presque complètement. On entend, en même temps, pendant quelques minutes, une assez vive fusillade, à gauche de la route de Sainte-Barbe ; cette fusillade, après avoir cessé, ne tarde pas à recommencer. Il fait complètement nuit.

Sept heures cinquante-cinq. La fusillade reprend à gauche de Servigny. On la voit plus qu'on ne l'entend ; elle dure jusque vers neuf heures et demie ; les feux sortant de chaque fusil prussien, constituent, en apparence, une série d'étincelles électriques.

La nuit est entièrement tombée sur ce champ de mort, enfin les cris cessent, la fusillade s'éteint et l'ordre arrive de s'arrêter sur les positions conquises.

Notre armée a emporté les positions sur toute la ligne ; l'heure à laquelle nos troupes ont commencé l'attaque, est la seule cause qui les a empêchées d'arriver jusqu'à Sainte-Barbe.

La lutte ayant cessé, les troupes couchent au bivouac, sur les emplacements occupés à cette heure, et sans déployer leurs tentes. L'artillerie a soin de laisser ses pièces attelées.

La brigade Le Poitevin de la Croix (division Picard) bivouaque dans le bois de Grimont, son brave général roulé dans son manteau s'est étendu auprès d'un feu de campement, au milieu de ses grenadiers.

Le calme s'étant rétabli, le général Bourbaki cherche à s'installer avec ses officiers au château de Grimont, afin d'y manger les quelques vivres apportés dans une sacoche sur un cheval de main, mais il trouve ce château transformé en ambulance. Il regagne alors la route de Bouzonville, en suivant le chemin du château, où il rencontre le maréchal Canrobert, qui lui annonce la prise de seize canons prussiens. Le commandant de la garde impériale et son état-major gagnent le bureau de tabac

Digitized by Google

qui se trouve immédiatement à gauche du fort Saint-Julien et s'y installent.

Un habitant de Metz, M. de Gargau, qui vient du fort de Queuleu, devant lequel il a cru que se passeraient les événements principaux, trouve dans cet établissement le général Bourbaki et ses officiers occupés à déchirer, à belles dents, les vivres que leur estomac réclame avec impatience et se félicite avec eux des résultats de la journée, qui auraient été tout autres, si le 3e corps avait prononcé davantage son mouvement en avant et si le 2e corps et la garde y avaient coopéré. D'ailleurs comment compter sur un succès complet dans une journée commencée à quatre heures et quart seulement!

A onze heures et demie du soir, le général d'Auvergne, chef d'état-major du corps de la garde, vient prévenir le général Bourbaki que la fusillade recommence dans la direction de Servigny. Tous montent aussitôt à cheval pour retourner près des fours à chaux et du remblai, auquel la division de voltigeurs appuie sa gauche. C'est là qu'a été établi le quartier général du général Bourbaki.

Le général d'Auvergne, au lieu de faire prendre à l'état-major le chemin que celui-ci a suivi pour venir, n'imagine rien de mieux, sous prétexte de choisir un chemin plus sûr, que de faire descendre le général Bourbaki et ses officiers vers le village de Saint-Julien, de passer derrière le fort de ce nom, de gagner la route de Sainte-Barbe et de les conduire finalement à mille ou quinze cents mètres au delà du point voulu. Quand le général Bourbaki le lui fait remarquer, tout le groupe d'officiers et l'escadron d'escorte des dragons de l'Impératrice reviennent sur leurs pas jusqu'au bivouac des zouaves de la garde, situé immédiatement en arrière du parc de Grimont. Là, on tourne à gauche et on marche perpendiculairement à la route pendant trois cents mètres environ.

Le général Bourbaki constatant, encore une fois, qu'il ne se trouve pas au point qu'il a choisi, ordonne de nouveau de faire demi-tour et finit par arriver, en obliquant à droite, au remblai, à la droite duquel bivouaque le 1er régiment de voltigeurs de la garde. Il est minuit trois quarts, quand le général et ses officiers mettent pied à terre et s'installent au pied du remblai pour y passer la nuit qui est très froide. Le brave Bourbaki couche dans un wagon de terrassement. Les quelques cacolets chargés qu'on voit seulement revenir du champ de bataille, font espérer que le nombre de nos soldats blessés est très peu considérable.

— La division de cavalerie de la garde, ainsi que les dragons et les cuirassiers de la division de Forton, qui ont été réunis

Digitized by Google

sous les ordres du général Desvaux, n'ont traversé la Moselle qu'à la nuit tombante.

Le 31 août, à deux heures du matin, ces braves cavaliers ont reçu l'ordre de plier bagage dans le plus grand silence, dans leurs campements de l'île Chambière. Longtemps ils ont attendu, la bride au bras. Le cœur bat un peu à tout le monde. Le moment tant désiré arrive, mais on ne se dissimule pas combien le coup de collier sera rude à donner. On a eu le temps de prendre ses précautions ; les bidons sont remplis, hommes et chevaux ont le *coffre-fort* garni, les ordres sont donnés et suivis avec calme. Tout va bien, seulement on n'entend pas le moindre coup de canon.

Vers quatre heures enfin, la canonnade éclate sur toutes les hauteurs de la rive droite de la Moselle. Les Prussiens répondent. On entend au loin le grincement strident des mitrailleuses. L'action semble fortement engagée. Cependant le défilé de l'armée à travers l'île Chambière n'est pas terminé ; de nombreuses files d'artillerie, des masses profondes d'infanterie et de cavalerie ne cessent pas de passer devant notre réserve de cavalerie. Deux officiers d'ordonnance, qui arrivent de la rive droite, annoncent que nos colonnes gagnent du terrain et que le feu du fort Saint-Julien démolit à plaisir les ouvrages avancés de l'ennemi.

Quant à notre cavalerie, elle attend toujours! C'est ce qu'il y a de plus désagréable dans la guerre, de piétiner avec impatience, au même endroit, tandis qu'en avant les camarades abordent l'ennemi à la pointe de la baïonnette et au tranchant du sabre.

A six heures du soir seulement, la division de cavalerie de la garde monte à cheval, rompt à son tour et, suivie de la division de Forton, se dirige vers les ponts du bras oriental de la Moselle. La marche de toute cette cavalerie est très lente ; toutes les routes, qui s'ouvrent devant elle, sont couvertes d'infanterie et d'artillerie. On s'arrête à chaque pas, à chaque embranchement. A mesure qu'on avance, le bruit de la bataille devient plus distinct ; mais ce n'est qu'à huit heures du soir que les divisions Desvaux et de Forton atteignent la crête du plateau de Saint-Julien.

Déjà, les ombres de la nuit enveloppent toute la vallée. Les derniers bruits du combat s'éteignent au loin ; sur plusieurs points, d'immenses incendies élèvent jusqu'au ciel leurs tourbillons de flammes et de fumée. Les feux de bivouacs s'allument sur le versant des hauteurs environnantes. Les deux divisions de cavalerie reçoivent l'ordre de se porter vivement en avant et

Digitized by Google

de s'établir au bivouac, à l'est du fort Saint-Julien et en arrière du château de Grimont.

Les cavaliers mettent leurs chevaux à la corde, mais on ne dresse pas les tentes. La canonnade a cessé, on apprend qu'on ne bougera pas avant le jour; chacun s'arrange de son mieux pour passer la nuit à la belle étoile. Les officiers de la brigade légère de la garde, guides et chasseurs, se dirigent vers le château de Grimont contre lequel leurs escadrons ont pris position. Depuis le matin, les obus ont fait de ce château un belvéder ouvert à tous les vents. Presque toutes les pièces sont encombrées de blessés. On peut enfin découvrir une salle de billard, qui n'a pas encore été occupée. Les billes sont restées sur le tapis, auquel un éclat d'obus a fait une *blouse* supplémentaire.

Les officiers de la garde font un excellent feu dans la grande cheminée de cette salle; le parquet, entamé par les projectiles, n'est pas difficile à arracher et on y met le feu à l'aide du portrait à l'huile d'un beau monsieur en habit rouge, le fouet de chasse à la main, qui est encore pendu au mur, mais auquel un obus prussien a enlevé une jambe.

On s'accroupit autour de cette cheminée, le sabre entre les genoux, n'osant céder au sommeil, car dans le lointain, la fusillade de nos braves petits lignards vient de reprendre, avec violence du côté de Servigny : « Ils travaillent pour nous ce soir, dit un vieux capitaine des guides, demain nous travaillerons pour eux! »

— Les batteries de la réserve générale d'artillerie sont également arrivées trop tard pour prendre une part active à l'action et parquent sur le plateau, à gauche du fort Saint-Julien.

— A la droite de notre ligne de bataille, la brigade-mixte Lapasset a été assez vivement engagée. A quatre heures du soir, cette brigade qui occupait la ferme de Bellecroix s'est portée, avec sa batterie, à la pointe ouest du bois de Colombey. Le 84e est en première ligne, le 97e reste en réserve avec l'artillerie. Le premier régiment est assez vivement engagé. Ses éclaireurs sont attaqués sans succès, dès le début. Le soir, le général de Clérambault, commandant la cavalerie du corps, demande, comme on l'a vu, à être soutenu, sur sa droite, vers Coincy et Aubigny ; un de ses régiments de dragons (le 4e) se trouve engagé devant Coincy défendu par des forces prussiennes.

Le général Lapasset, on doit se le rappeler, envoie aussitôt le 1er bataillon du 84e pour appuyer cette cavalerie et place le 3e bataillon du même régiment en réserve, dans le ravin en avant de Colombey.

Trois compagnies du 1er bataillon sont lancées vers Coincy,

Digitized by Google

aident puissamment les dragons à en déloger l'ennemi qui se replie, en partie, vers la droite, par un changement de front, et bat en partie, en retraite, droit devant lui. Les trois compagnies font d'abord face toutes ensemble à droite et rejettent l'ennemi en désordre. La 6e compagnie, capitaine Lagarde, (appartenant au 49e de ligne et qui a été placé le matin même au régiment), se porte ensuite contre les compagnies ennemies, qui ont battu directement en retraite et qui prennent maintenant l'offensive, pour placer cette 6e compagnie dans une tenaille, les culbute et les met en pleine déroute : malheureusement le capitaine Lagarde est grièvement atteint à la tête, blessure dont il doit succomber quelques jours plus tard. Pendant cette lutte, la division de dragons s'est retirée sur la gauche.

Le 1er bataillon du 84e s'établit alors dans Coincy et se prépare à le défendre; mais, le général Lapasset, trouvant que la disposition défavorable des habitations, la proximité de l'ennemi, l'isolement de ce bataillon font craindre qu'il ne puisse opposer une résistance suffisante pour permettre de le soutenir, en cas d'attaque de nuit, lui ordonne de se replier jusqu'au lendemain, mais d'occuper de nouveau Coincy dès l'aube.

Le régiment bivouaque donc en entier autour de Colombey.

— Pendant que la lutte se déroulait avec furie à Noisseville et à Servigny, la division de Castagny (2e du 3e corps) opérait une diversion du côté de Mercy-le-Haut et de la Grange-aux-Bois.

Les 1re et 5e compagnies du 15e bataillon de chasseurs à pied avaient été déployées en tirailleurs, sur les hauteurs de la ferme de Mercy-le-Haut; les autres compagnies servaient de soutien.

Dès midi, un petit engagement a lieu entre les tirailleurs de ce bataillon et les avant-postes ennemis, et nous coûte six chasseurs blessés.

A une heure de l'après-midi, le 1er bataillon du 19e de ligne est envoyé en grand'garde au village de Grigy, situé à gauche de la route de Strasbourg, à quatre kilomètres de Metz. Il travaille à le mettre en état de défense et il s'y établit, détachant des compagnies dans le bois de Borny à gauche et occupant une tranchée-abri, située en avant du village, vis-à-vis le château de Mercy-le-Haut. De cette tranchée, il échange de nombreux coups de feu avec les avant-postes prussiens, qui se sont installés dans ce château.

Le 19e de ligne est soutenu par le 65e, qui s'est placé en bataille, ayant sa droite appuyée à la route de Strasbourg et sa gauche au bois de Borny.

Vers sept heures du soir, des éclaireurs du 15e bataillon de

Digitized by Google

chasseurs se glissent jusqu'aux abords de Mercy-le-Haut et constatent que les Allemands ont établi en arrière du château de ce nom, un parc considérable d'artillerie, sur lequel ils ont eu l'impudence d'arborer le drapeau blanc à croix rouge des ambulances.

A la nuit, la division de Castagny bivouaque dans ses positions de la journée. On a critiqué beaucoup l'inaction de cette division, qui, chargée d'opérer une diversion des plus efficaces, ne quitta pas ses positions entre le fort de Queuleu et Colombey. Elle laissa passer tranquillement devant elle les troupes et les batteries de l'ennemi, qui se rendaient, en toute hâte, à Sainte-Barbe, sans songer à les arrêter; à peine s'avança-t-elle hors de la ligne de nos avant-postes et elle y resta toute la journée sans tirer un coup de fusil, ni un coup de canon. Voyant les colonnes ennemies à bonne portée et jugeant les conditions favorables à l'attaque, un de ses généraux de brigade voulut sortir d'une inaction qui lui pesait; à peine avait-il mis ses régiments en marche, que le général de Castagny, qu'il avait prévenu, lui envoyait l'ordre formel de revenir en arrière; c'était peu comprendre l'importance du rôle, qui avait été assigné à cette division.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII

Reprise de Servigny.

L'armée s'arrête à la nuit. — Entrain des troupes. — La fusillade s'éteint. — Les feux de joie. — Le repas après la victoire. — Illuminations à Metz. — Odeur des incendies. — Vainqueurs sur toute la ligne. — La position de Sainte-Barbe. — L'ombre empêche la lutte. — Une infâme calomnie de Bazaine. — Bazaine quitte le champ de bataille et revient à Metz. — Désespoir de l'armée. — Aucun ordre n'est donné. — Un propos significatif du colonel Boyer. — Attitude indifférente de Bazaine. — Vive discussion entre le maréchal Leboeuf et le général Frossard. — Grand désordre dans Servigny. — Régiments mêlés et confondus. — Le général Aymard organise la défense de Servigny. — Troupes fatiguées. — Mauvaises dispositions. — Deux compagnies seulement placées en grand'garde. — Arrivée pendant la nuit des renforts ennemis. — Les Allemands accourent vers Sainte-Barbe. — Attaque imprévue de Servigny. — Les hourras. — Entrée des Prussiens dans le village. — Marche du régiment prussien d'avant-garde — Défense héroïque de quelques compagnies du 7e de ligne. — Destruction de l'état-major du régiment allemand. — La 1re compagnie de grenadiers prussiens massacrée à la baïonnette. — Sortie des Allemands cachés dans les maisons de Servigny. — Pêle-mêle de nos soldats et des cacolets. — Les rangs rompus. — Abandon de Servigny et des seize canons enlevés aux Allemands. — Inaction de la division de Lorencez. — Nos troupes se replient dans les ravins à trois cents mètres du village. — La marche des régiments. — Le général de Ladmirault envoie des éclaireurs vers Servigny. — Arrivée des renforts prussiens. — L'ennemi se fortifie et élève des barricades pendant la nuit.

Ainsi la journée du 31 août a fini, sur tout notre front de bataille, par des coups d'éclat successifs. La nuit étant venue, ordre a été donné de s'arrêter. On est obligé de prendre les dis-

Digitized by Google

positions les plus prudentes. Sur quelques points, on est nez à nez, à quelques mètres de l'ennemi, et cela sans même s'en douter.

L'armée française, bivouaquant partout sur l'arène, égale Servigny à Borny et à Rézonville. Si certains chefs ont commis des fautes, nos troupes ont été partout pleines d'entrain et magnifiques; on s'est repris à espérer après tant de déceptions et le courage de nos braves soldats est encore exalté par les bruits favorables qui circulent.

« L'Empereur, dit-on, est à Thionville avec quatre-vingt mille hommes; il n'y a plus qu'à enfoncer les lignes ennemies, pour le rejoindre, et les deux armées réunies vont reprendre une offensive victorieuse. »

L'utilité du combat étant comprise, on peut attendre des succès inouïs d'une armée inspirée par la certitude de vaincre.

La fusillade, à partir de neuf heures du soir, a diminué petit à petit, cessant complètement par instants, reprenant tout à coup avec violence, puis s'est éteinte entièrement, vers dix heures.

On entend dans le lointain quelques rares détonations et c'est tout. Les troupes, qui bivouaquent sur place, reçoivent l'ordre de faire la soupe. Les campements s'allument. La nouvelle des avantages de la journée et de la conquête de seize canons ennemis s'est répandue avec exagération et la soirée prend l'aspect d'une fête. Des feux de joie illuminent les glacis de Saint-Julien et c'est une magie de contempler, à la lueur des étincelles et des flammes, le camp à jeun se ruant en cuisine. Vers onze heures du soir, l'armée s'accroupit à table autour des fourneaux improvisés : on dirait alors un vaste banquet en l'honneur de la victoire! La rosée est froide, mais l'appétit à l'avenant de l'humeur; et les coups de fourchette sont dignes des exploits de la journée. Les héros couchent encapuchonnés près des brasiers, tandis que Metz illumine et chante victoire!

Les campements prussiens restent dans la plus complète obscurité. Seuls, les incendies allumés par l'ennemi, jettent au loin une lueur intermittente sur la campagne : la fumée de la poudre se mêle à celle de la paille brûlée et prend à la gorge.

Nous sommes vainqueurs sur toute la ligne : l'ennemi a cédé; ses ouvrages avancés ont été enlevés; encore un mouvement et nous prenons Sainte-Barbe, situé à deux kilomètres de notre front. Les Prussiens ont fortifié de leur mieux ce village bâti sur le point culminant du département de la Moselle; ils y possèdent un véritable arsenal de munitions, jusqu'à des pièces de

Digitized by Google

position. Nos compagnies d'éclaireurs sont arrivées à quelques centaines de mètres de ce bourg, mais n'étant pas soutenues, elles n'ont pu s'en emparer. Encore un vigoureux effort : une fois Sainte-Barbe en notre pouvoir, les troupes de Metz peuvent couper en deux l'armée allemande, ou, tout au moins, la rejeter sur la rive gauche de la Moselle. Cela nous permettrait de rétablir nos communications et de faire rentrer des vivres. Le passage forcé, nos vaillantes troupes peuvent marcher à leur guise, vers le nord ou vers l'est.

Un dernier élan, une attaque générale, malgré l'heure avancée, balaie nos adversaires et nous rend complètement maîtres du terrain.

Mais l'ombre est arrivée pendant cette lutte, que le maréchal Bazaine a, à dessein, commencée beaucoup trop tard. Il salue ces ténèbres amies, dont il veut profiter. Elles vont lui servir de prétexte, comme l'orage du 26 août dernier.

Comme toujours, ce misérable, indigne de commander à de si braves gens, insulte nos admirables troupes : « Les opérations de nuit, dit-il dans son rapport, sont d'une difficulté extrême, en présence d'un ennemi, avec de gros effectifs, comme une armée.

« Le tempérament de nos hommes est trop impressionnable et une panique aurait eu des effets désastreux. »

Dans les lueurs du crépuscule, après être resté quelque temps vers Poixe, avec le lieutenant-colonel Regley de Kœnigseck, à la tête du 73e de ligne, il revient sur les derrières, pour donner les ordres de bivouaquer, chacun sur son terrain, rejoint la route de Sainte-Barbe, contourne deux fois une mauvaise auberge où l'on vient de se battre et retourne sur ses pas, sans dire un mot, sans laisser un ordre, reprenant la direction qui conduit au village de Saint-Julien et à Metz.

« *Ah! nous sommes perdus!* s'écrie-t-on de tous les côtés; *ce n'est que trop certain, il ne veut pas sortir... on l'avait bien dit* .»

Le maréchal continue silencieusement sa retraite, suivi de son état-major et de ses chasseurs d'escorte; la consternation règne dans son entourage; on s'y rappelle le départ de Rézonville et la détermination qui l'a suivi : les circonstances se ressemblent et les résultats doivent être les mêmes. A la hauteur du fort Saint-Julien, Bazaine rencontre la tête de colonne de la cavalerie de réserve (divisions Desvaux et de Forton), qui termine son mouvement. Il est huit heures et demie du soir. Il arrive au village de Saint-Julien et s'y arrête, annonçant qu'il y passera la nuit. Le 1er escadron du 2e chasseurs à cheval, qui lui sert d'escorte, va bivouaquer en arrière du fort de ce nom.

Digitized by Google

Dans cette situation, Bazaine devrait, comme tout général en chef, après une affaire, savoir où se trouvent ses différents corps d'armée, se faire rendre compte du détail des événements de la journée, des résultats obtenus, faire connaître à chaque commandant de corps les emplacements occupés par ses voisins, lui prescrire de se garder dans telles ou telles limites, de se maintenir sur tel ou tel point, de se préparer à attaquer telle ou telle partie de la ligne ennemie, etc..., et surtout faire connaître à chacun l'emplacement de son propre quartier général.

Au lieu de prendre toutes ces dispositions, il n'envoie aucun ordre, ne demande aucun renseignement aux différents corps d'armée sur les événements du jour, ni sur leur situation; rendez-vous est seulement donné à l'état-major général pour le lendemain à quatre heures du matin et tout est dit.

Des bruits fâcheux ont déjà circulé dans la journée sur l'attitude de Bazaine. Ainsi, le colonel Boyer, son aide de camp, qui ne peut monter à cheval, s'est rendu au fort Saint-Julien, où il a dit :

« Oui, le maréchal va essayer de passer ; mais il pense bien que cela ne réussira pas. »

Un autre officier de l'état-major du maréchal a colporté dans différents groupes d'officiers, ce propos qui a été vivement commenté.

Pendant l'engagement, Bazaine, qui n'a montré un certain esprit d'initiative que pour l'établissement de ses batteries, paraît comme étranger à l'action engagée autour de lui. Ainsi, il ne se préoccupe point de ce qui se passe du côté du maréchal Lebœuf; et cependant, c'est sur ce point qu'il doit porter son attention, afin de poursuivre des avantages sérieux qu'il lui appartient de rendre décisifs par l'envoi opportun des renforts. Aussi, depuis ses premiers avantages, le 3e corps, qui forme notre aile droite, est-il resté immobile, le maréchal Bazaine ne lui envoyant aucun ordre, feignant de l'oublier, parce que sa marche en avant serait décisive, et formerait une évolution tournante, qui cernerait la gauche des Prussiens ou déterminerait leur retraite. Il ne demande aucun compte au maréchal Lebœuf et ne lui adresse aucun ordre.

La division de Castagny ne trouverait-elle pas là une admirable occasion de sortir de son inaction et de faire pencher la balance en faveur de nos armes? Mais rien n'est fait, ni prescrit par le commandant en chef, même pour rendre l'action des différentes divisions plus efficace, en reliant leurs mouvements, ni pour redresser les fausses directions prises par l'attaque.

Un incident auquel Bazaine ne prend pas même garde, et qui

Digitized by Google

devrait appeler pourtant l'intervention d'un commandant en chef, se produit dans le corps du maréchal Lebœuf. Une des divisions du corps du général Frossard (2e), la division Fauvart-Bastoul, en a été distraite pour augmenter le corps du maréchal Lebœuf. Nous avons plus d'une fois signalé les tristes effets d'une jalousie étroite, sur les déterminations des chefs de corps, dont l'autorité est, soit contestée, soit mal définie. Or, le général Frossard, qui a vu, avec regret, une de ses divisions mise à la disposition du maréchal Lebœuf, persiste néanmoins à donner aux officiers de sa division des ordres qui se trouvent en contradiction avec ceux du maréchal Lebœuf. Et Bazaine n'intervient en aucune façon pour mettre fin à ces tiraillements funestes : aussi demeurés inactifs, le maréchal Lebœuf et le général Frossard passent leur temps à se disputer et à se contrarier.

Malgré ce relâchement dans l'exercice du commandement, l'élan de nos soldats a été tellement irrésistible, qu'ils sont restés complètement maîtres du terrain.

Quand Bazaine a quitté le champ de bataille, à l'approche de la nuit, sans donner d'ordres, l'action a paru se ralentir ; les soldats se demandent ce qu'on va faire.

Le mouvement a donc, au centre, en partie réussi ; commencé trop tard, il n'a pu nous conduire qu'à Servigny. Le plus grand désordre règne dans ce village, qui a été occupé de nuit. Pour attaquer, nos troupes ont dû franchir deux ravins, des bois, des vignes ; les abords de la position ennemie sont inconnus ; les régiments se sont mêlés, confondus dans ces divers assauts, et les généraux sont obligés de les rallier, avant de pousser plus loin une offensive que l'obscurité rend presque impossible. Les troupes se trouvent sans instructions, tant pour organiser régulièrement la défense sur ce point, que pour occuper les positions ou prendre les directions convenables. C'est ainsi qu'une charge vive, ardente et victorieuse est restée sans résultat, par la coupable désertion du commandant en chef.

Le général Aymard ne parvient qu'à grand'peine à organiser la défense de Servigny. Malheureusement les forces qui occupent ce village, sont trop faibles et exténuées de fatigue. Par une imprévoyance trop grande, on ne laisse en grand'garde, pour éclairer les abords de cette position, que deux compagnies qui se gardent fort mal. Les hommes exténués restent autour de leurs feux. Cette nuit-là, comme toujours, le commandement fait absolument défaut. L'on attend des ordres et des instructions qui n'arrivent pas.

Pendant ce temps, l'ennemi forçant sa marche et servi par l'obscurité, amène, de tous côtés, des renforts considérables sur

Digitized by Google

ses positions. Près de Malroy, les Prussiens ont deux ponts de bateaux; le grondement du canon a éveillé l'attention du prince Frédéric-Charles. Il accourt à l'aide du général von Manteuffel; à nos avant-postes de Servigny, quelques-uns de nos soldats voient défiler devant eux des ombres noires silencieuses. Ce sont les Allemands, qui reviennent en forces importantes sur leurs pas pour assaillir le village.

Il est onze heures du soir; nos sentinelles vont donner l'alarme, quand, au même instant, des clameurs sauvages se font entendre à l'entrée de Servigny, mêlées à des hourras retentissants. Ce sont les ennemis, qui sont arrivés jusqu'aux premières maisons, sans encombre, grâce à l'obscurité, et qui assaillent, à l'improviste, cette position si brillamment emportée quelques heures auparavant! Les Prussiens arrivant de Sainte-Barbe, pénètrent dans Servigny par toutes les issues. Un régiment du Ier corps s'avance audacieusement, par la grande rue, l'arme au bras, musique en tête, enseignes déployées.

Alors ce qui reste encore des nôtres dans le village, essaye d'en disputer la possession aux Allemands. Les quelques compagnies du 7e de ligne, qui se trouvent sur la place de l'église, tandis que leur régiment se rallie et se reforme difficilement à cause de la nuit, à cinquante pas en arrière des dernières maisons du côté de Nouilly, se jettent, l'arme basse, sur le régiment ennemi, qui forme la tête de la colonne prussienne.

Cette échauffourée de nuit est courte mais sanglante : une véritable mêlée corps à corps s'engage. Pendant quelques minutes, les fifres se taisent pour laisser parler la poudre et agir la baïonnette : le colonel prussien tombe, le front troué par une balle; tout ce qui est à cheval en tête du régiment : lieutenant-colonel, majors, *hauptmannen* (capitaines), tombent également ; une demi-douzaine de tambours roulent lourdement avec leurs caisses, sur les pavés ensanglantés de la chaussée ; la première compagnie de grenadiers est broyée, lacérée à coups de baïonnettes.

Malheureusement, les attaques de nuit nous ont toujours été funestes, le sang-froid nous abandonnant dans l'obscurité. En même temps, les Prussiens qui, en grand nombre, se sont tenus dans les maisons silencieusement cachés, après que nos troupes ont enlevé le village, s'ajoutent à l'attaque et forcent nos soldats à rétrograder, pêle-mêle avec les cacolets qui, à ce moment, enlevaient les blessés, et dont les mulets affolés par la fusillade se précipitent au milieu de nos troupiers et ajoutent encore à la confusion, en rompant et en culbutant les rangs.

Servigny aurait dû être occupé très fortement, mais il est

Digitized by Google

abandonné à ses seuls conquérants, qui, luttant en vain contre ce formidable retour offensif des Prussiens, sont obligés de l'évacuer et d'y laisser les seize pièces de position qu'ils y ont prises.

Tout est fini : les rangs éclaircis des Allemands se resserrent, le régiment d'avant-garde reprend sa marche, les fifres l'air interrompu et, village, batteries, tout, jusqu'à nos blessés, est perdu et bien perdu pour nous. Les ennemis durent avoir de notre armée une étrange opinion, en retrouvant leurs pièces que nous n'avions pas même enclouées, et dans le même état où ils avaient dû les abandonner quelques heures auparavant.

Et cependant, la 3e division du 4e corps est à peine à quelques cinquantaines de mètres en arrière de Servigny, l'arme au pied, impatiente de combattre et ne demandant qu'à marcher.

Les débris de nos compagnies qui occupaient le village, se replient sur leurs réserves et vont s'abriter dans les plis de terrain, à trois cents mètres en arrière ; elles s'y maintiennent toute la nuit, tiraillant sans cesse avec l'ennemi, et prêtes à reprendre l'attaque le lendemain matin. La marche du 7e de ligne est battue et sonnée : la 4e compagnie du 1er bataillon et quelques hommes d'autres compagnies, qui sont restés dans Servigny, jusqu'au dernier moment, rejoignent définitivement leur régiment.

Vers deux heures du matin, le général de Ladmirault envoie quelques éclaireurs vers Servigny ; ils sont arrêtés par une barricade qui ferme le passage. Le village semble solidement occupé : à la lueur des maisons qui brûlent, on voit des masses considérables et l'on entend la musique des régiments qui accourent. Pendant toute la nuit, les Prussiens se fortifient et élèvent partout des barricades.

Digitized by Google

CHAPITRE XIX

La nuit du 31 août.

Distribution de munitions pendant la nuit du 31 août. -- Fraîcheur de la température. — Positions occupées par la division de Montaudon. — Gaîté des soldats. — Les blessés à l'auberge de l'*Amitié*. — Cadavres français et allemands. — Halte de l'état-major du maréchal Leboeuf. — Fusillade nocturne. — Un moment désagréable. — Le maréchal Leboeuf et le général Changarnier passent la nuit à l'auberge de l'*Amitié*. — Travaux de fortification à Noisseville. — Le général Clinchant refuse de fournir des travailleurs au génie. — Une faute grave. — Avant-poste de dragons. — Escadron de uhlans fusillé à Puche par le 18e bataillon de chasseurs. — On entend le bruit des voitures d'artillerie ennemie. — Positions de la division Metman. — Recherche des blessés dans les vignes. — La vallée de Vallières. — Incendie de Servigny. — Fusillade dans la nuit. — L'abbé de Meïssas secourt les blessés. — Le lieutenant Trappier mourant. — Une belle réponse. — Une lumière imprudente. — Les balles des Dreysse. — Retour à Vallières. — Positions de la division Aymard. — Un feu de bivouac. — Trait de courage du sergent-major Cazaux du 85e. — Pertes de ce régiment dans la fusillade de nuit. — La réserve d'artillerie du 3e corps. — Positions de la division de Cissey. — Le général de Cissey félicite le 20e bataillon de chasseurs. — Le général de Ladmirault et l'obus. — Le soldat blessé du 6e de ligne et son prisonnier. — Retour offensif des Prussiens sur Servigny. — Pertes des batteries de la division de Cissey. — Défense d'exécuter des sonneries. — Positions de la division Grenier. — Le corps du commandant Carré, du 5e bataillon de chasseurs, est transporté dans sa famille à Metz. — Le 13e de ligne à Villers-l'Orme. — Un maigre souper. — Fusillade sur la lisière des bois. — Retraite des régiments du 4e corps. — Nouvelles positions occupées en arrière. — On entend le bruit de l'arrivée des renforts allemands. — Marche en avant de la division de Lorencez. — Ses positions. — Marche de la brigade de dragons du 4e corps. — Les officiers du 33e de ligne entendent les Allemands aux avant-postes. — Le général Pradier se retire le dernier avec sa

Digitized by Google

brigade. — La division de cavalerie de Gondrecourt en réserve. — La division Vergé en réserve, avec l'artillerie du 2e corps. — La division Fauvart-Bastoul à Flanville. — La cavalerie du 2e corps. — Le 5e chasseurs à cheval à Montigny. — Reconnaissances opérées par ce régiment. — Bonnes nouvelles rapportées par le sous-lieutenant porte-étendard Robert. — Forces des Allemands au commencement de la bataille. — Arrivée de renforts. — Ordres de marche du prince Frédéric-Charles. — Dépêche du général de Manteuffel. — Positions occupées par l'armée française, le 31 août, à dix heures du soir. — Combat d'artillerie. — Supériorité de l'artillerie allemande. — Ascendant moral du soldat français sur le soldat prussien. — Examen critique de cette journée.

Pendant la nuit du 31 août au 1er septembre, la température est très basse sur les plateaux de Saint-Julien, de Servigny et de Noisseville. De nombreuses distributions de munitions sont faites à nos troupes : aussi la fusillade des avant-postes retentit-elle jusqu'aux premiers rayons du jour.

Voici, du reste, quelles sont les positions occupées par les divisions des 3e et 4e corps, qui ont le plus donné dans la journée qui vient de s'écouler, ainsi que celles où se trouvent les troupes du 2e corps qui leur servent de réserves.

— *La division Montaudon* (1re du 3e corps) s'est établie sur les divers points qu'elle a enlevés à l'ennemi, à droite de notre ligne de bataille.

Le 18e bataillon de chasseurs à pied s'est arrêté en position avancée, au village de Puche, à droite de la route de Sarrebrück, et s'y fortifie.

Le 51e de ligne occupe Flanville ; le 62e Montoy, sa gauche appuyée à la route de Sarrelouis, à hauteur de Noisseville, et se reliant au 81e de ligne. Le 3e bataillon de ce dernier régiment a pris position en arrière de la ferme-brasserie *de l'Amitié*, sur le côté droit de la route de Sarrelouis, à hauteur également de Noisseville. Le 1er bataillon bivouaque en arrière d'une autre ferme, située à même hauteur, sur le côté gauche de la même route. Le 2e bataillon s'est porté à cinquante mètres en avant de la ferme-brasserie *de l'Amitié*, se reliant à droite au 62e de ligne. Enfin le 95e de ligne occupe Noisseville.

Tous ces régiments ont leur front couvert par des grand'gardes. La joie est grande parmi les troupes : on chante des refrains patriotiques ; des soldats se détachent des rangs et vont casser des branches d'arbres pour alimenter leurs feux de bivouac.

A la brasserie *de l'Amitié*, un seul blessé prussien est couché dans une grange. Un chirurgien-major vient le panser et l'inter-

Digitized by Google

roge en allemand : « Je souffre, j'ai froid, j'ai froid! » répond le moribond; il est frappé au ventre, il se plaint d'une façon lamentable et va mourir. En face de cette brasserie, il y a une cave, un jardin et une autre habitation : c'est là, qu'on s'est battu avec acharnement. On aperçoit des masses noires étendues à terre : ce sont des morts, des Allemands; la lune éclaire cette scène lugubre de ses pâles reflets; à côté de ces hommes, qui gisent sans vie, un fantassin du 81e de ligne attache, plein d'insouciance, le cheval de son colonel. A terre, un casque à pointe, tout humide de sang, troué de part en part de la balle qui a tué celui qui en était coiffé.

Un commandant s'approche avec une lanterne; partout des morts, rien que des morts, pas un blessé... sur le sol, des fusils brisés, des gibernes, des cartouchières, des cartouches, des sabres; dans une chambre sont les cadavres de quatre fantassins français morts au champ d'honneur.

La nuit est tout à fait venue et, avec elle, une obscurité profonde, car un mince croissant de lune s'élève seulement à l'horizon et va bientôt disparaître. Les officiers de l'état-major du maréchal Lebœuf sont restés, encore longtemps, immobiles à cheval, s'appelant pour se reconnaître et partageant quelques vivres pour apaiser leur faim que l'ardeur de la lutte leur a fait oublier, mais qui se réveille plus impérieuse que jamais.

Enfin, vers neuf heures du soir, le commandant du 3e corps rentre à Noisseville, où, dit-il, il veut bivouaquer. Au milieu du village, on s'arrête, sans que l'on sache pourquoi, quand, tout à coup, une détonation retentit, puis une seconde, puis d'autres, puis toute une fusillade. On entend les balles siffler autour de soi, sans trop savoir de quel côté elles viennent. C'est un des moments les plus désagréables de la vie de campagne que celui-là où, plongées dans l'obscurité, entassées dans un village dont on ne connaît pas les débouchés, les troupes se trouvent assaillies par des balles, qui paraissent passer en tous sens. Bientôt, heureusement, la fusillade cesse.

Après avoir parlé de bivouaquer dans le village de Noisseville, le maréchal Lebœuf juge plus sage de coucher à l'auberge de *l'Amitié* et s'installe dans une chambre de cette auberge, en compagnie du général Changarnier, avec lequel il partage le lit de paille, qui garnit le plancher de cette pièce. Les officiers de l'état-major s'établissent tout à côté dans une grande tannerie, où ils trouvent des fourrages en quantité. Les ordonnances étendent sur le sol des pièces une épaisse couche de paille, où leurs chefs se couchent, après avoir fait un repas des plus sommaires. Il est une heure du matin.

Digitized by Google

Pendant ce emps, le commandant du génie de la division Montaudon a reçu l'ordre de fortifier Noisseville. La 6e compagnie de sapeurs du 1er régiment du génie, placée sous ses ordres, ne suffisant pas à la tâche, cet officier supérieur s'adresse au général Clinchant, qui refuse de lui fournir des travailleurs militaires, parce que, objecte-t-il, les hommes de sa brigade, déjà très fatigués par l'assaut de ce village, ont besoin de repos. De son côté, le général Vialla, commandant le génie du 3e corps, également sollicité par cet officier, n'ose prendre sur lui de mettre à sa disposition sa compagnie de réserve (4e du 1er du génie), sans un ordre supérieur.

Cette faute eut pour conséquence de permettre à l'ennemi un retour offensif sur Noisseville et l'occupation de la moitié de ce village. Le général Clinchant eut certainement tort de refuser les cent ou deux cents hommes qu'on lui demandait. Dans la position critique, où nous nous trouvions, il n'y a pas de fatigue qui tienne; il vaut mieux fatiguer les hommes que de les faire tuer : d'ailleurs, il eût pu, la besogne terminée, renvoyer en arrière les travailleurs se reposer.

La division de Clérambault, après avoir laissé Coincy aux mains d'un bataillon du 84e de ligne (brigade-mixte Lapasset), s'est repliée vers Montoy, couvrant son front de groupes de cavaliers qui se tiennent immobiles : quelques-uns de ces dragons dorment sur leurs chevaux, la tête penchée sur l'encolure; la crinière de leur casque retombe à côté de celle de leur monture.

Vers dix heures du soir, une fusillade terrible retentit soudain dans la direction de Puche, où se trouve le 18e bataillon de chasseurs à pied. C'est un escadron de uhlans, lequel, précédant une batterie d'artillerie, a tenté d'occuper ce village : mais le poste avancé de la grand'garde de nos chasseurs, placé sur la route même de Sarrebrück, reconnaît l'ennemi, le laisse s'approcher à bout portant, puis crible de balles hommes et chevaux; a moitié de cet escadron est couchée à terre, tandis que les survivants se retirent au triple galop, avec la batterie d'artillerie à cheval.

Une heure après, la fusillade recommence à Servigny; rien n'est lugubre comme ces coups de feu répercutés par l'écho dans le silence de la nuit. On sonne encore la charge : que se passe-t-il donc? Puis, tout se tait.

Pendant toute la nuit, on entend des positions occupées par la division Montaudon, un grand bruit de voitures d'artillerie, de commandements de toutes sortes, annonçant, de la part de l'ennemi, des dispositions de combat pour le lendemain.

— *La division Metman* (3e du 3e corps) bivouaque sur le pla-

Digitized by Google

teau de Servigny, où elle s'est reformée, vers onze heures et demie du soir, après la reprise du village par les Prussiens et à moins de trois cents mètres de cette position.

Le 7e de ligne passe la nuit dans les vignes, chaque bataillon déployé formant une colonne, à distance de deux cents pas entre chacun d'eux.

Le 29e de ligne est plus à droite et dans le bas du ravin, qui sépare Nouilly de Servigny. Le 59e et le 71e viennent se place r à gauche du 29e, en colonne par bataillons déployés.

Le 7e bataillon de chasseurs s'établit, à cinq cents mètres plus, en arrière, dans le ravin en avant de Mey.

Aussitôt que le combat s'est arrêté, nos ambulances suivies de cacolets ont commencé à parcourir le terrain, afin d'en relever les blessés. Toutes les maisons, les cours, les jardins de Nouilly sont également explorés, pour n'oublier aucun des malheureux qui peuvent s'y trouver.

A l'extrémité de ce village, la vallée de Vallières fait un brusque détour sur la gauche; un chemin se détache dans cette direction, pour longer le ruisseau, formant un angle assez obtus avec la route, qui monte à droite, dans la direction de Noisseville. Au point de partage se détache un chemin beaucoup plus rapproché de la route que le premier; il monte du côté de Servigny. L'artillerie de la division Metman s'engage à la nuit sur cette voie, afin de rejoindre les régiments d'infanterie, qui sont campés aux abords de ce village.

Dans les vignes qui bordent ce chemin, les ceps et les échalas ont été renversés et foulés aux pieds par le passage de masses profondes. Le bruit du fer et du bronze roulant sur cette chaussée, retentit au loin. En avant, brille la flamme d'un violent incendie : c'est Servigny qui brûle. L'entrée du chemin, qui conduit à ce village, est barricadée par deux ou trois arbres, abattus à la hâte et couchés l'un sur l'autre.

Derrière cette barricade, sont étendus de nombreux morts et mourants. Tout à coup, une fusillade assez vive éclate sur la droite. Ne seraient-ce pas, comme il arrive trop souvent, hélas! nos soldats qui tirent les uns sur les autres? Un premier coup lâché dans les ténèbres par un maladroit ou un imprudent, riposte immédiate d'un peloton, à quelque distance, et des deux côtés, sur la fausse opinion d'une surprise de l'ennemi, la fusillade crépite sur toute la ligne. Partout, à droite et à gauche de la route, dans les pièces de luzerne ou dans les vignes, retentissent de plaintifs gémissements.

Guidé par le bruit des râles, le digne abbé de Meïssas, aumônier de la division Metman, court, au milieu de l'obscurité, de

Digitized by Google

mourant en mourant, les consolant de son mieux et marchant sans relâche dans la nuit humide et froide. « Allons, mon pauvre enfant, dit le prêtre à chaque blessé qu'il rencontre, du courage! Je tâcherai de revenir ou d'envoyer de ce côté-ci des camarades qui vous transporteront à l'ambulance, où vous serez bien soigné. En attendant je suis forcé de vous quitter : je voudrais bien pouvoir rester auprès de vous; mais vous entendez, il y en a d'autres que vous qui gémissent! — Oh! oui, oui, allez ; ils ont besoin de vous comme moi : qu'ils meurent aussi heureux que je vais mourir! »

De blessé en blessé, l'abbé de Meïssas arrive à une sorte de carrefour où se dresse une croix; autour de cet humble monument, un certain nombre de corps, la plupart prussiens, gisent pêle-mêle. Ce ne sont plus que des cadavres.

A ce moment, un soldat français sort d'une vigne voisine et s'écrie : « Ah! c'est vous, monsieur l'aumônier! Quelle chance! Je vous ai entendu parler en français et je me suis approché pour chercher du secours. — Comment! Est-ce que vous seriez blessé? — Non, ce n'est pas moi; je n'ai rien, grâce à Dieu. Mais c'est mon pauvre lieutenant, M. Trapier, du 59e, qui est là, dans la vigne, avec une balle dans le ventre. Tenez, l'entendez-vous gémir? — Conduisez-moi à lui. » Et prêtre et soldat montent dans la vigne, dont le sol est un peu en contre-haut.

Le pauvre officier est étendu sur le dos, le pantalon rouge tout ensanglanté : « Eh bien! lieutenant, vous êtes blessé? — Ah! monsieur l'aumônier, je suis perdu! Rendez-moi, je vous prie, un dernier service. Il y a à Paris, une dame, la comtesse R..., qui a été une seconde mère pour moi, promettez-moi qu'en rentrant à Paris, vous irez la voir; vous lui direz que je suis mort en soldat et en chrétien! — Je vous le promets! » et l'aumônier tire son portefeuille et prend son crayon pour inscrire le nom et l'adresse de cette dame, mais l'obscurité est profonde : « Mon ami, demande-t-il à l'ordonnance, avez-vous une allumette? — J'ai même un bout de bougie dans mon sac. — Eh bien, éclairez-moi un moment. »

Mais, à peine le soldat vient-il d'avancer sa bougie allumée sur l'épaule de l'abbé de Meïssas, à peine celui-ci a-t-il tracé une demi-ligne sur le papier, qu'une demi-douzaine de balles leur sifflent à la fois aux oreilles.

« Soufflez la bougie, » crient aussitôt le lieutenant et le prêtre. Et, en moins d'une seconde, la lumière est éteinte, et le soldat ainsi que l'aumônier sont couchés à plat ventre, s'aplatissant aussi complètement qu'il leur est possible. Bien leur en a pris,

Digitized by Google

car les premières balles sont suivies, sans interruption, d'un nombre incalculable d'autres.

C'est en avant d'eux un crépitement incessant, au-dessus d'eux le sifflement velouté de la balle du fusil Dreysse se multipliant, se répétant à n'en plus finir, comme si un millier de hannetons passaient sur leur dos, dans une course folle à travers l'atmosphère. Il en passe, il en passe; cela ne cesse pas, ni ne se ralentit.

Un quart d'heure se passe ainsi, mais un de ces quarts d'heure qui paraissent des siècles. Le lieutenant Trapier souffre atrocement; à chaque mouvement d'expiration, l'air, qui sort de ses poumons, produit un râle affreux. Noble cœur, il ne s'occupe pourtant que des autres. « Monsieur l'aumônier, dit-il à son compagnon, rasez-vous bien; elles passent bas... Pour moi... qu'il m'en arrive encore une... cela m'est égal... mon affaire est faite! »

Enfin le feu se ralentit; puis il cesse complètement. L'aumônier dit un dernier adieu au lieutenant Trapier, comme à tant d'autres, et redescend sur le chemin. Il est onze heures et quart du soir. Tout à coup, retentit sur la gauche, la sonnerie bien connue de la division Metman. L'abbé de Meïssas se dirige dans cette direction, et en retrouve bientôt les trois batteries divisionnaires, puis, massés sur différents points, plusieurs des bataillons de cette division. On ne parle partout que de la fusillade qui vient d'avoir lieu à Servigny; elle a porté en éventail sur une très grande étendue de terrain. Des balles sont venues s'aplatir sur les canons ou leurs affûts, mais en petit nombre, à raison de la distance. Elles ne paraissent pas avoir fait de victimes sur ce point. à l'exception de quelques fantassins égarés, qui, perdus dans les vignes, où tout à l'heure encore ils demeuraient blottis, ont pris la fuite au commencement de la fusillade. Les balles couraient plus vite qu'eux et les ont renversés morts ou blessés.

Malgré ce peu de résultat matériel, les Prussiens n'ont pas dépensé en vain leur poudre et leur plomb; l'effet moral de ce retour offensif paraît désastreux. L'inquiétude des troupes surprises par la nuit, dans des positions mal connues, en face d'un ennemi qui, reculant à neuf heures, est revenu les attaquer à onze heures, n'est que trop manifeste. Plusieurs officiers expriment leurs craintes sur la façon dont les choses pourraient tourner à l'aurore.

Quelques soldats prétendent bien que la fusillade de tout à l'heure provient de Français et doit être le résultat d'une erreur. D'autres troupiers, qui ont pu étudier le sifflement des projectiles,

Digitized by Google

croient bien avoir reconnu celui de la balle du fusil Dreysse, assez différent de celui de la balle du chassepot pour qu'une oreille tant soit peu exercée ne s'y trompe pas. D'ailleurs, un capitaine met fin à la discussion, en affirmant qu'aux premiers coups de fusil, il se trouvait à l'entrée de Servigny et qu'il a parfaitement entendu les commandements en allemand.

L'abbé de Meïssas s'engage alors dans un petit sentier, étroit et raide, tout bordé de fondrières qu'on lui dit descendre vers Nouilly, et arrive dans la vallée, où il retrouve le ruisseau de Vallières courant entre les saules.

Un chemin vert qui longe la rive droite, le conduit jusqu'à Nouilly ; là, il rencontre des soldats du train avec des cacolets arrêtés sur la route. Il les fait remettre en mouvement, après leur avoir indiqué le chemin, où doivent se trouver encore un grand nombre de blessés non relevés.

De Nouilly, l'abbé de Meïssas se dirige vers Vantoux. La route paraît absolument déserte. Il traverse rapidement Vantoux, dont la population semble dormir comme en pleine paix, et arrive enfin à Vallières, sans avoir fait d'autre rencontre que celle de la 11e compagnie de sapeurs du 1er régiment du génie, attachée à la division Metman, qui retourne au camp.

A l'entrée de Vallières, on aperçoit, à main gauche, une usine installée sur le ruisseau : là sont déposés un grand nombre de blessés, soignés avec un zèle admirable par le digne curé de ce village (1).

— *La division Aymard* (4e du 3e corps) a également pris position sur la déclivité du plateau de Servigny, à quatre cents mètres environ en arrière de ce village. Le 44e de ligne se trouve même à moins de deux cents mètres de cette position. Chaque bataillon de la division a une compagnie de grand'garde en avant.

La nuit commence à être très fraîche. Au bord d'un petit bois, une centaine d'échalas bien secs, artistement disposés par des soldats, forment le plus coquet petit bûcher qu'on puisse voir. Une large flamme aux vives clartés s'élève au-dessus. Le général Aymard avec tout son état-major forme un vaste cercle autour de ce foyer, contre lequel on a aussi couché plusieurs blessés pour que ceux-ci aient moins froid, en attendant des moyens de transport Le terrain, sur ce point, étant occupé de distance en distance par nos troupes, les blessés les plus gravement atteints sont déjà enlevés; d'autres ont été transportés dans les bivouacs. Mais l'état de ces derniers demande plutôt

(1) *Journal d'un aumônier militaire*, par l'abbé de Meïssas,

Digitized by Google

quelques paroles réconfortantes, à l'occasion même un mot joyeux, que le transport immédiat aux ambulances.

Le 80e de ligne, qui formait l'arrière-garde de la division, et dont les mouvements exécutés de nuit, à travers des champs labourés, ont demandé beaucoup de temps, est arrivé seulement sur le plateau, vers onze heures du soir.

Au moment où le 3e bataillon de ce régiment prend sa place de bataille, des cris et des hourras furieux éclatent en avant du 85e de ligne et paraissent indiquer que les Prussiens se portent sur le village de Servigny pour le reprendre.

Dans ce doute qui ne laisse pas que d'être pénible, un sous-officier, le sergent-major Cazaux remplit un acte de courage et de dévouement des plus remarquables. Sur l'intention manifestée par son chef de bataillon de faire reconnaître cette troupe, Cazaux s'offre spontanément pour remplir cette mission. Il se dirige en rampant, pour aller reconnaître la troupe, qui, à la faveur de la nuit, est venue s'établir en avant, sur le flanc du village. Arrivé à quatre pas de ce détachement, le brave sous-officier reconnaît les uniformes prussiens et revient avertir son chef de bataillon.

Une vive fusillade éclate aussitôt dans Servigny; un mouvement de recul se produit dans la première ligne; l'ennemi en profite et réoccupe vivement ce village. Le feu cesse bientôt, au bout d'un quart d'heure. Il est donc évident que Servigny, qui était faiblement occupé, vient de retomber aux mains de l'ennemi.

Quelques minutes après, une véritable grêle de balles vient s'abattre dans la direction du 85e de ligne. Les Allemands ont, en effet, repris le village, mais n'osant le dépasser, ils tirent à tout hasard, pour en balayer les abords.

Pas un coup de fusil n'est tiré de notre côté; aussi l'ennemi se figure-t-il si bien que nous avons abandonné le terrain, que l'on entend distinctement un officier allemand en faire la remarque à haute voix, en ajoutant quelques recommandations à ses hommes, entre autres, celle de tirer bas.

Dans cette fusillade nocturne, le 85e perd un officier blessé mortellement au bas-ventre, le capitaine du Martray, et le lieutenant Tannier, atteint grièvement à la cuisse, ainsi que plusieurs hommes de troupe. Malgré cette échauffourée, le 85e de ligne a tenu bon; mais le 44e n'a pu se maintenir et a été forcé de battre en retraite.

— Les batteries de *la réserve d'artillerie* du 3e corps sont allées parquer au delà de la ferme de Bellecroix. Là, elles sont rejointes par la 7e batterie du 4e d'artillerie, qui est allée,

Digitized by Google

dans la journée, échanger ses pièces de 4 contre quatre pièces de 12.

— *La division de Cissey* (1re du 4e corps) a reçu l'ordre, à la tombée de la nuit, de se replier un peu en arrière.

Le 20e bataillon de chasseurs à pied, après avoir soutenu une vive fusillade avec les défenseurs de Servigny, s'est rallié, après la prise de cette position, au commandant Copri qui le porte sur la crête en arrière du ravin et, toute la nuit, reste en première ligne, à quelques pas des Prussiens.

Le 1er de ligne se rassemble sous un bouquet de saules, ayant à sa gauche le 6e de ligne ; en même temps, les 2e et 3e bataillons du 57e se replient sur la ligne de bataille, en arrière de Servigny. De son côté, le 73e de ligne rallie les autres régiments de la division et bivouaque sur le terrain où il s'est arrêté.

Le général de Cissey, enthousiasmé de la conduite du 20e bataillon de chasseurs à l'attaque de Servigny, fait venir le commandant Copri, et, en présence de son état-major et des chefs de corps de la division, lui adresse les paroles les plus flatteuses. Voulant témoigner son admiration à ce bataillon d'élite, il embrasse son digne chef sur le champ de bataille, lui disant : que ne pouvant embrasser tous les braves du bataillon, il veut au moins donner l'accolade à son chef, pour lui marquer combien il est satisfait du sang-froid, de la bravoure et de l'audace qu'a déployés le 20e bataillon à l'attaque de Servigny ; — il lui dit encore que toute l'armée a eu les yeux fixés sur le premier échelon de sa division et qu'il n'y a eu qu'une voix pour admirer les chasseurs. Il ajoute que le village de Servigny est tombé entre nos mains avec seize pièces de canon. Bref, les chasseurs reçoivent des félicitations de tout le monde ; le 20e bataillon est bien fier de toutes ces marques d'estime. A la suite de cette journée, le bataillon a été réduit à trois cent cinquante-sept hommes, officiers et soldats.

Le général de Ladmirault, commandant le 4e corps, après avoir parcouru deux ou trois fois sa ligne et donné ses ordres pour la nuit, fait placer par terre une couverture, se couche et, en s'étendant, se heurte à un corps dur : « il y a une pierre là-dessous, dit-il, ôtez cette pierre. » C'est un obus chargé.

Un officier du 6e de ligne se trouve de garde avancée, avec quelques hommes de sa compagnie, tout près des lignes ennemies. Un peu avant onze heures du soir, il entend venir à lui deux hommes, dont l'un poussait quelques gémissements et était soutenu par son compagnon ? « *Qui vive ?* » crie l'officier. A la réponse accentuée du premier des deux voyageurs égarés, le lieutenant reconnait un des soldats de son régiment, qui

Digitized by Google

vient de la bataille et lui demande comment il se trouve ainsi en retard.

« Dame, répond le troupier, c'est que j'ai un pied, qui me refuse le service, ayant été blessé au premier feu, et puis j'amène un prisonnier... — Un prisonnier en l'état où tu es! Et où se trouve-t-il ton prisonnier ? — Le voilà, » ajoute le soldat en montrant son compagnon, grand gaillard, à la stature athlétique, coiffé du béret bleu à bandeau rouge, portant sur son dos le sac du blessé et soutenant son vainqueur dans sa marche.

« Mais, dit l'officier au prisonnier allemand qui parle passablement le français, comment, avant d'entrer dans nos lignes, n'avez-vous pas cherché à vous défendre ou du moins à vous dérober par la fuite à la surveillance de votre gardien ?... Cela vous était si facile, dans l'état où il se trouve ? — Mais cet homme, qui est un annexé, répond tranquillement : « Moi, j'ai assez, pas Prussien ! »

Le lieutenant indique alors au soldat attardé la direction qu'il doit prendre pour rejoindre son régiment, et il voit s'éloigner dans l'ombre, nos deux hommes, le premier traînant son pied malade comme il peut, et le second portant sur ses larges épaules les bagages du brave fantassin blessé, dont il soutient la marche.

Ce trait des plus authentiques rappelle le conscrit d'Afrique auquel son sergent ordonne d'amener un Arabe, son prisonnier, et qui répond : « Je ne peux pas, il me tient ! » Grande, en effet, fut la surprise du 6e de ligne, en voyant arriver un vrai colosse allemand, qui portait presque un blessé français, de très chétive apparence, dont il était le prisonnier et auquel il obéissait avec la docilité d'un mouton.

A onze heures du soir, recommence une furieuse mousqueterie. C'est un retour offensif des Prussiens, qui reviennent à la charge dans la nuit, et nous reprennent Servigny. Les balles sifflent comme la grêle. La division de Cissey, ne devant pas être engagée, reçoit l'ordre de se porter en arrière. Les 5e, 9e et 12e batteries du 15e d'artillerie, qui sont attachées à cette division, s'étaient portées en avant et l'avaient rejointe à quelques centaines de mètres de Servigny, afin d'être en mesure d'ouvrir le feu dès l'aube. Sous la fusillade nourrie des Prussiens, elles sont obligées d'aller parquer un peu en arrière de leur première position et reçoivent l'ordre de se retirer sur Mey, qu'elles quittent à trois heures du matin, pour rentrer dans leur camp de la rive gauche de la Moselle.

Dans cette échauffourée, la 5e batterie a perdu six chevaux

Digitized by Google

tués ; la 9e, un cheval tué et le canonnier-conducteur Schoen, blessé ; la 12e, le brigadier Coulhon, blessé à la main. En outre, le brigadier-fourrier Charpin de la 5e batterie a été fait prisonnier par les Allemands dans Servigny, où il s'était aventuré au moment de l'attaque.

Au bout de trois quarts d'heure, vers minuit, la fusillade cesse. Le village de Servigny est en flammes depuis huit heures du soir. Impossible de connaître le résultat de la lutte. Les pertes de la division de Cissey sont sensibles; plusieurs officiers manquent ; bien des hommes ont dû s'égarer. Il est défendu de faire des sonneries pour les rallier, afin de ne pas attirer l'attention de l'ennemi.

— *La division Grenier* (2e du 4e corps) a reçu, à la nuit, l'ordre de bivouaquer, sans feux, dans les positions mêmes qu'elle occupe.

Le capitaine de Sourdeval, appelé à prendre le commandement du 5e bataillon de chasseurs à pied, par suite de la mort du commandant Carré, fait, en conséquence, remonter sur le plateau les deux compagnies de chasseurs, qui se sont avancées jusqu'auprès du village de Failly.

La mère, les sœurs et les frères du commandant Carré habitent Metz, et, depuis le 14 août précédent, sa famille n'a cessé de prodiguer les soins les plus dévoués aux officiers blessés du bataillon. Dès l'aube, le docteur Suquet se rend chez Mme Carré pour la préparer au coup terrible qui va la frapper, et quelques heures après, les sapeurs du 5e bataillon lui apportent le corps inanimé de son malheureux fils, enveloppé dans son caban. La pauvre mère ne verse pas une larme, elle reste muette devant le corps de son enfant, en tenant sa main glacée entre les siennes, comme une Spartiate à qui on vient de rapporter son fils sur un bouclier.

Le commandant Carré était à peine âgé de quarante-deux ans, il laissait derrière lui une veuve et cinq enfants, en ce moment à Lille !

Mais revenons au soir du 31 août. La nuit est venue et rend malheureusement difficile le complément de ce beau succès. Le combat a cessé. Les troupes mélangées cherchent à se réunir par corps; on entend même sonner le refrain de quelques régiments.

Ayant appris que le 43e de ligne se trouve près de la route de Sainte-Barbe, à une centaine de mètres en arrière, le 5e bataillon de chasseurs à pied va se placer auprès de lui, pour attendre des ordres. Ce régiment, qui est longtemps resté à cent cinquante mètres de Servigny, a quitté cette position pour

Digitized by Google

rejoindre sa division, qui bivouaque à quinze cents mètres en arrière.

Le 98e de ligne s'est établi, formé en colonne, un peu en arrière et à droite de la brigade Véron de Bellecourt (1re de la division Grenier), à cheval sur la route de Sainte-Barbe, ayant devant lui trois régiments de la 1re division du 4e corps, lesquels sont naturellement désorganisés et mêlés par suite de leur succès.

Le 13e de ligne est arrivé, sans pertes sérieuses, vers neuf heures du soir, au village de Villers-l'Orme, qui n'est pas défendu et a pris ses dispositions pour y bivouaquer, pendant la nuit. Il s'établit en conservant sa formation de marche, c'est-à-dire les 1er et 3e bataillons en première ligne, et le 2e à cent cinquante mètres en arrière. La 1re compagnie du 1er bataillon (capitaine Dubreuil) et la 1re du 3e (capitaine Portier) sont détachées pour les grand'gardes. Les généraux Grenier et de Bellecourt, ainsi que leurs états-majors, couchent dans le village même.

Les compagnies de partisans des régiments d'infanterie s'établissent devant ceux-ci, comme postes avancés. Officiers et soldats meurent littéralement de faim et doivent se contenter, pour tout souper, de quelques pommes de terre découvertes dans les maisons de Villers-l'Orme et cuites sous la cendre.

La distance qui sépare les combattants des deux armées est si faible, nos avant-postes touchent de si près ceux de l'ennemi, que, très tard, dans la soirée, partent des coups de fusil à chaque instant.

Les Allemands, de neuf à onze heures du soir, tentent plusieurs retours offensifs, mais ils ne sortent pas des bois entre Failly et Servigny et se contentent d'ouvrir des feux de mousqueterie de la lisière de ces bois ; comme ces feux sont inoffensifs, à cause de l'obscurité, on n'y répond même pas.

Vers dix heures du soir, l'aide de camp du général Grenier apporte aux troupes de la 2e division l'ordre de se rapprocher de Villers-l'Orme. Les régiments qui entourent le 98e de ligne, commencent à se retirer en arrière et vont s'établir près de ce village.

A minuit, il ne reste plus avec le 98e que le 33e (de la 3e division) et un bataillon du 43e, et encore ces deux corps annoncent-ils l'intention de se retirer vers deux heures du matin. Le 98e va se trouver seul à deux cents mètres de l'ennemi, qu'on entend travailler à des abatis ; les premières troupes pouvant soutenir ce régiment sont maintenant au moins à un kilomètre en arrière de lui. Cependant, comme il n'a pas reçu de nou-

Digitized by Google

veaux ordres, il ne suit pas le mouvement de retraite des régiments qui l'avoisinent.

Vers deux heures du matin, au moment où le dernier régiment va quitter le 98e, le général Pradier, commandant la 2e brigade de la division Grenier, fait prendre à ce régiment, à son tour, une position en arrière, à droite de la route de Sainte-Barbe. Les trois bataillons sont disposés sur trois lignes, à une centaine de mètres d'intervalle. Chaque bataillon est déployé; les bataillons se suivent dans l'ordre de leurs numéros, ils appuient leur gauche à la route de Sainte-Barbe et leurs lignes sont perpendiculaires à cette route; le 1er bataillon qui est en tête se trouve à hauteur de la chapelle de la Salette, dépendance de Villers-l'Orme.

Le 43e de ligne bivouaque à hauteur du 98e, mais à gauche de la route de Sainte-Barbe.

Le 5e bataillon de chasseurs à pied bivouaque à droite de la chapelle de la Salette, qui s'élève à l'angle de la route de Sainte-Barbe et du chemin de Mey.

Vers minuit, le commandant Commerçon, du 1er bataillon du 13e de ligne, qui s'est endormi sous la tente-abri d'une de ses escouades, est réveillé par un bruit de voix formidable. Ce sont les soldats du 73e (division de Cissey) qui, relevés par un autre régiment dans la position qu'ils occupaient à droite du 13e de ligne, traversent le campement de ce régiment, pour aller s'établir auprès du 5e bataillon de chasseurs.

La nuit n'est troublée que par quelques feux de peloton, qui éclatent à deux reprises différentes du côté de Servigny. Dans les intervalles de silence on peut entendre les sifflets et les voix des officiers prussiens. Les corps placés en première ligne signalent, de temps en temps, que l'ennemi reçoit des renforts. Dans la plaine de Thionville on entend le roulement incessant et sinistre des voitures de l'artillerie allemande, qui, passant la Moselle aux ponts de Malroy, accourent en toute hâte sur le champ de bataille et se dirigent sur Sainte-Barbe, où se massent des renforts considérables d'infanterie. C'est de mauvais augure pour la journée de demain.

— *La division de Lorencez* (3e du 4e corps), placée en réserve de son corps d'armée, s'est portée en avant, malgré une canonnade des plus vives et toujours en dernière ligne, par une marche en bataille, sa gauche côtoyant presque la route qui conduit de Metz à Sainte-Barbe. Il est sept heures du soir. A ce moment les feux cessent pour reprendre, un quart d'heure après, avec une nouvelle violence. On commence à entendre sonner la charge sur la gauche, puis de tous côtés, et la fusillade

Digitized by Google

s'éteint peu à peu. On est maître de la position de Servigny, ce village est en feu, on s'arrête.

La division de Lorencez, après avoir parcouru une distance de deux kilomètres et demi, arrive à environ cinq cents mètres de Servigny, à neuf heures du soir, et bivouaque dans cette position avec ses batteries (8e, 9e et 10e du 1er d'artillerie). La régularité et la précision, avec lesquelles la marche en bataille a été exécutée, démontrent encore une fois que la 3e division du 4e corps n'a rien perdu du calme et du sang-froid, dont elle a toujours été animée et dont elle a fait preuve le 18 août précédent.

La brigade de dragons du 4e corps (3e et 11e régiments), sous les ordres du colonel Huyn de Verneville du 11e de l'arme, a appuyé ce mouvement, en se tenant à hauteur de la division de Lorencez.

Le 33e de ligne, ses trois bataillons marchant en bataille, les uns derrière les autres et la gauche en tête, a tourné Servigny et, avec une extrême audace, a pris position en avant et à gauche de ce village dans la direction de Sainte-Barbe.

Dans cette position, les soldats des deux armées étant fort près les uns des autres, des officiers du 33e affirment avoir entendu très distinctement les paroles suivantes dites par un Prussien à un de ses camarades : « Aujourd'hui les Français nous ont bien battus ; s'ils nous poursuivent cette nuit, nous sommes perdus, mais gare à eux s'ils attendent à demain ! Nous aurons notre revanche. »

Malheureusement cette position avancée est abandonnée pendant la nuit. Trois régiments, le 33e de ligne (brigade Pajol, division de Lorencez), le 43e de ligne (brigade Véron de Bellecourt, division Grenier) et le 98e de ligne (brigade Pradier, division Grenier), se trouvaient placés en arrière de l'embranchement du chemin de Failly avec la route de Sainte-Barbe, qui est à un kilomètre de distance, au sud-ouest du village de Failly. En première ligne se tenaient le 43e et le 33e, le premier à droite et le second à gauche de cette route ; le 98e formait un deuxième échelon, à cheval sur la même route. Le 5e bataillon de chasseurs à pied (brigade Véron de Bellecourt, division Grenier) était dans le voisinage. Le 6e de ligne (1re brigade de la division de Cissey) et le 57e de ligne (brigade de Goldberg, division de Cissey) vinrent plus tard se placer, le 6e à droite, le 57e à gauche du 98e de ligne.

Le général Pradier veut s'entendre, notamment, avec le colonel Bonneton du 33e de ligne, pour rester en position jusqu'au jour et y attendre les événements. Le colonel Bonneton ayant déclaré

Digitized by Google

qu'il partira à deux heures du matin, s'il ne reçoit d'ici là d'ordres de son général de brigade ou de son général de division, se met en route à l'heure indiquée par lui; le 43e et les autres régiments en font autant. Le général Pradier ne voulant pas rester seul, comme on l'a laissé à Amanvillers, dans la nuit du 18 au 19 août dernier, se décide à rétrograder alors avec les autres troupes jusqu'à Villers-l'Orme. C'est ainsi qu'une absence de commandement, de direction, d'ordres, détermine pendant la nuit un mouvement des plus préjudiciables à l'opération entreprise, comme au moral des soldats.

— *La division de cavalerie* s'est jointe, à sept heures du soir, à la colonne d'attaque chargée d'enlever le village de Servigny, assiste à la prise de ce village et passe la nuit, la bride au bras, entre le bois de Mey et Servigny. La 5e batterie du 17e d'artillerie (capitaine Cahous) a suivi tous les mouvements de cette division, à laquelle elle est attachée et parque auprès d'elle, les chevaux restant attelés aux pièces. Nos cavaliers n'apprennent que le lendemain matin la reprise de Servigny par les Prussiens. Pendant toute la nuit, ils croient que ce sont nos troupes, qui attaquent et continuent à avancer.

— *Réserve d'artillerie du 4e corps.* — Les deux batteries de 12 (11e et 12e) du 1er d'artillerie sont réorganisées autant que possible pendant la nuit du 31 août; les 6e et 9e batteries du 8e d'artillerie parquent le soir, en arrière des fours à chaux, près du fort Saint-Julien.

Le 4e corps d'armée fut cité le lendemain pour l'affaire du 31 août et le 33e de ligne pour sa belle marche en bataille sur Servigny. Le général Changarnier, lui-même, ne put s'empêcher de témoigner toute sa satisfaction à ce vaillant régiment.

— *La division Vergé* (1re du 2e corps), placée à gauche de la route de Sarrelouis, assiste en réserve et comme spectatrice à toute l'action du 31 août, que l'on peut compter au nombre des plus brillants faits d'armes de l'armée de Metz : elle voit nos troupes enlever avec un entrain admirable et au bruit des clairons et des tambours, sonnant et battant la charge, toutes les positions de l'ennemi; cependant, au lieu de se porter de suite en avant, comme on s'y attend, les troupes reçoivent l'ordre de bivouaquer. Le 32e de ligne est, ce jour-là, le seul régiment engagé de toute la division. A huit heures du soir, alors que les positions occupées par l'ennemi sont enlevées, ordre lui est donné de se porter en avant et d'aller se placer en arrière de la brigade Clinchant, qui occupe la ferme brasserie de l'*Amitié* et le village de Noisseville. Les batteries divisionnaires du général Vergé et la *réserve d'artillerie du 2e corps* reçoivent, à huit heures,

Digitized by Google

l'ordre de se tenir prêtes à partir, vers dix heures du soir : mais plus tard, elles reçoivent contre-ordre et gardent les positions qu'elles occupent.

— *La division Fauvart-Bastoul* (2e du 2e corps) est dirigée, vers six heures du soir, sur Flanville, où elle bivouaque, ses batteries divisionnaires parquées entre ce village et la route de Sarrelouis.

— *La division de cavalerie du 2e corps* ne donne pas. Quelques pelotons du 12e dragons courent à gauche et à droite, au-devant des cavaliers ennemis, qu'on aperçoit.

Le 5e chasseurs à cheval a été laissé, on se le rappelle, pour garder les positions de Montigny, avec trois bataillons d'infanterie détachés des 8e, 77e et 97e de ligne. Une reconnaissance faite au matin, par le peloton du 5e chasseurs à cheval du sous-lieutenant Micard, en avant de la ligne des avant-postes, ne signale de la part de l'ennemi aucun mouvement inaccoutumé. Le colonel de Séréville, du 5e chasseurs à cheval, après avoir parcouru les avant-postes, rentre au bivouac et fait demander des ordres au général Frossard, par le sous-lieutenant porte-étendard Robert.

La bataille est vivement engagée lorsque cet officier parvient à rejoindre le général Frossard : il ne lui est pas donné d'ordres, mais le général Saget, chef d'état-major général du 2e corps, lui apprend que l'armée de Mac-Mahon, réorganisée et renforcée, s'avance par Stenay et les places du Nord, au secours de Metz. Cette nouvelle, rapportée au camp de Montigny, y cause la joie la plus vive et, portée le soir même dans les grand'gardes d'infanterie, remet un peu de confiance et d'espoir dans le cœur des soldats.

D'ailleurs, jusqu'alors l'avantage de la lutte de la journée est resté aux armes françaises. Au camp de Montigny, la nuit se passe assez calme. Chacun attend le lendemain, pour connaître la tournure que va prendre la lutte, si, toutefois, elle doit se renouveler.

Tandis que la nuit interrompt le combat, il nous faut maintenant retourner en arrière, et voir ce qui se passe chez l'ennemi.

Nous avons dit que les Allemands n'avaient en ligne au début que la division de landwehr du général von Kummer, le Ier corps du général de Manteuffel, une division de cavalerie et une brigade du VIIe corps. Les lenteurs calculées du maréchal Bazaine ont, depuis vingt-quatre heures, bien amélioré la situation des Allemands.

Le prince Frédéric-Charles, averti du mouvement opéré par es Français, a donné l'ordre au général Voigts-Rhetz de faire

Digitized by Google

traverser la Moselle, sur le pont jeté près d'Hauconcourt, à la 25e division de son corps d'armée (Xe). Cette division, qui compte environ douze mille hommes, n'atteint le champ de bataille que vers trois heures de l'après-midi. Quand l'attaque française a lieu, les Germains peuvent donc lui opposer environ quarante-huit mille hommes. Avec les nouveaux renforts qui arrivent encore, le total des forces allemandes ne dépasse pas soixante-cinq à soixante-dix mille hommes et Bazaine en a cent quarante mille.

Pendant le combat qui s'est engagé vers la fin de la journée, le prince Frédéric-Charles a constaté que les Français n'ont déployé qu'une partie des forces qu'on a vu défiler sur la rive droite de la Moselle. Tous les postes d'observation prussiens confirment le fait, dans le cours de la journée. Il en conclut que Bazaine compte continuer le combat le jour suivant, 1er septembre. Dans cette pensée, jugeant nécessaire de renforcer la gauche du général de Manteuffel, il ordonne au général von Zastrow, par un télégramme, de diriger en toute hâte, sur ce point, trois brigades du VIIe corps d'armée. En même temps, il envoie, à sept heures et demie du soir, au général von Manstein, l'ordre suivant : « La fraction du IXe corps réunie près de Roncourt (18e division et artillerie du corps d'armée) se rendra, par une marche de nuit, à Sainte-Barbe, en passant par Marange et Hauconcourt et y fera sa jonction avec le général de Manteuffel. » Pendant que le prince Frédéric-Charles se tient à Marange, le général Steinmetz s'est rendu, au sud, à Sainte-Blaise.

Ces renforts successifs porteront l'effectif de l'armée prussienne à cent vingt mille hommes, au lever du jour, le 1er septembre.

A onze heures du soir, le général de Manteuffel adresse au général Steinmetz le rapport suivant : « Combat terminé à la nuit complète. La position maintenue, et l'ennemi partout repoussé. Munitions complétées; demain matin, à quatre heures, nos troupes seront sous les armes. »

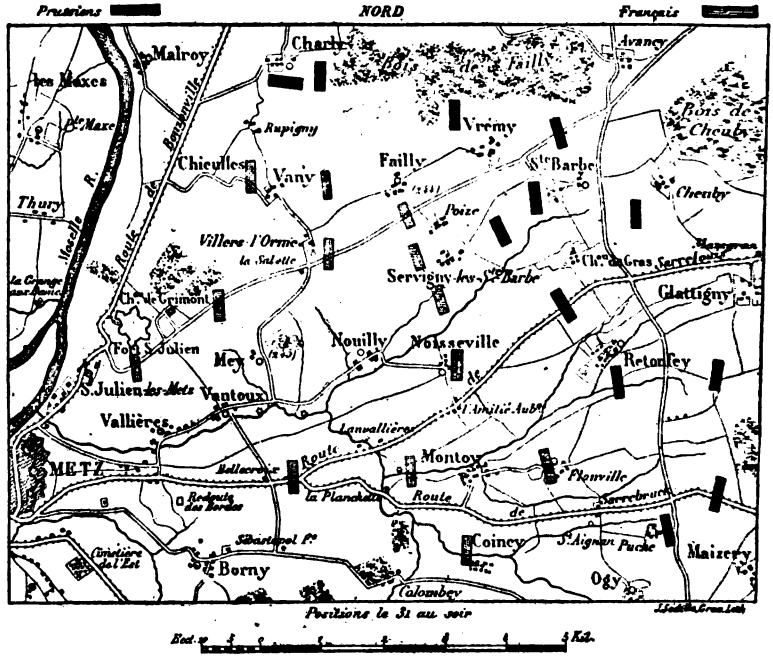
A dix heures du soir, après les différentes luttes de la journée, l'armée française occupait les positions suivantes : à l'extrême droite, la division de Castagny, du 3e corps, était entre le fort Queuleu et Colombey, se reliant à la brigade Lapasset, qui occupait ce village, ainsi que celui de Coincy. La division Fauvart-Bastoul, du 2e corps, était sur la route de Sarrebrück, appuyée à Flanville ; l'autre division du 2e corps (division Vergé) s'était avancée jusqu'à la ferme de Bellecroix et y restait en réserve, avec trois régiments; son quatrième régiment (le 32e) était en soutien à Noisseville.

Digitized by Google

Dans le 3e corps, la 1re brigade de la division Montaudon occupait Montoy; l'autre (général Clinchant), Noisseville. Les divisions Metman et Aymard entouraient Servigny.

Le 4e corps d'armée avait également une division devant ce village; une autre, en face de Poixe et devant le chemin de Failly; la 3e, près des deux autres en réserve.

BATAILLE DE SERVIGNY (31 août 1870).



Positions occupées par les deux armées, le 31 août, à dix heures du soir.

Le 6e corps avait sa droite en arrière de Failly et s'étendait jusqu'à la Moselle par les villages de Vany et de Chieulles.

La garde s'était un peu avancée; la division de voltigeurs était en arrière du 4e corps; celle des grenadiers en avant du château de Grimont, de manière à couvrir nos réserves d'artillerie et de cavalerie, qui étaient restées autour du fort Saint-Julien.

— La journée du 31 août peut, à juste titre, être qualifiée de canonnade. C'est l'artillerie qui a joué le principal rôle, qui s'est le plus fait entendre. Au lieu d'obliger les Prussiens à

Digitized by Google

engager leur infanterie contre la nôtre, nous soumettons notre manière de combattre à la leur. Nous combattons où ils veulent et comme ils veulent. C'est absurde. Nous devrions garder la défensive stricte sur notre front et porter sur les ailes les principaux efforts de notre artillerie et de notre infanterie.

Nous avons certes une infanterie admirable, mobile, ardente et à l'offensive impétueuse, devant laquelle les Prussiens n'ont jamais osé tenir, pour en recevoir l'attaque corps à corps et devant laquelle ils se retirent toujours quand nos têtes de colonne sont parvenues à cent cinquante ou deux cents mètres des fantassins allemands. Ce fait a été constaté par nos officiers dans tous les engagements, qui ont eu lieu jusqu'alors. Il existe un ascendant moral énorme de notre soldat sur le soldat prussien. Notre grand tort, jusqu'à ce jour, a été de ne pas en profiter.

Nous n'avons fait, nous le répétons, qu'accepter le combat sur les positions choisies par l'ennemi et que lutter dans le sens le plus favorable à sa tactique, en lui permettant de l'employer sur une grande échelle et en annihilant la supériorité incontestable de notre infanterie sur la leur, au bénéfice de leur artillerie, qui certes est de beaucoup supérieure à la nôtre, comme portée et comme nombre. Mais il faudrait pourtant se garder de dire, comme certains de nos officiers, que celle-ci ne pourrait lutter avec elle.

Le sentiment de sa supériorité et l'emploi de quelques mouvements de terre la rendent assez tenace; son matériel est excellent; la précision du tir et la portée de ses pièces lui procurent des avantages incontestables; enfin, les officiers d'artillerie de l'armée prussienne ont soin d'espacer considérablement les pièces, dans la mise en batterie.

Comprenant en effet que leur infanterie ne saurait s'engager avec la nôtre, que couverte par des obstacles matériels, tels que bois, retranchements, etc... que leur artillerie est, au contraire, supérieure à la nôtre, au point de vue numérique, comme à celui de la précision du tir et de la portée, les Prussiens se sont attachés, naturellement, à transformer chaque combat en une simple canonnade.

Il nous appartenait de neutraliser cette tendance. Nous avons eu le tort de ne le faire nulle part. Nous engageons nos troupes directement contre celles de l'ennemi, sur les positions mêmes choisies par lui, au lieu de nous tenir de front, sur une défensive absolue et dans un ordre très mince, d'agir avec une partie notable de nos forces sur ses ailes, d'exécuter des mouvements tournants pour l'attaquer en flanc ou à revers, de ne mettre nos pièces en batterie qu'à bonne portée, d'en réunir

Digitized by Google

sur un même point un nombre suffisant pour éteindre le feu des batteries ennemies opposées, de ne négliger aucun moyen de mettre de bons tireurs à même d'exécuter individuellement, grâce à la portée et à la précision de notre fusil Chassepot, un feu sur le personnel et les chevaux de l'artillerie ennemie, qui les empêcherait même, parfois, de continuer leur tir, d'user du même moyen contre leur infanterie, dont les feux cessent en général d'être meurtriers à six ou sept cents mètres, alors que notre fusil permet de produire encore, à cette distance, de bons résultats.

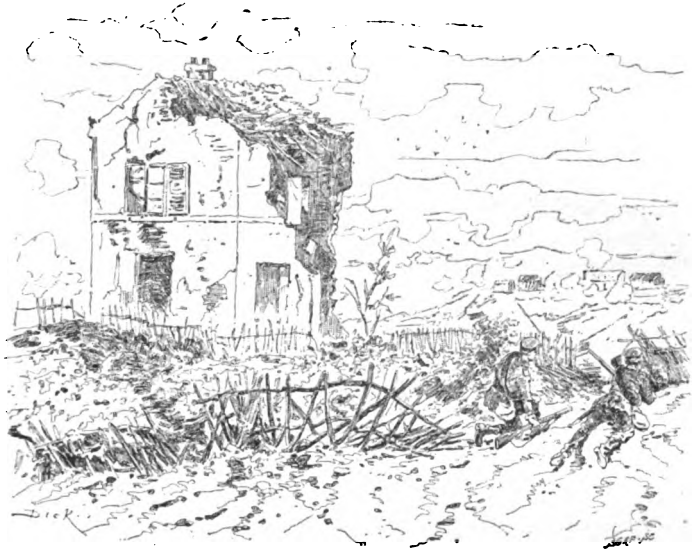
Indépendamment des conséquences inhérentes à tout bon mouvement tournant, il faut remarquer que les batteries prises d'écharpe et d'enfilade seront obligées de se déplacer, de manœuvrer, obligation toujours fâcheuse sur un champ de bataille, pour les troupes de toute arme, mais surtout pour une artillerie de gros calibre et encore plus pour les batteries de position, que pour les autres, puisque, si les pièces se déplacent, les épaulements en terre qui les protègent ne peuvent être transportés avec les pièces.

En un mot, nous devrions nous obstiner à rester de front sur la défensive et à agir vigoureusement sur les ailes avec toute l'agilité, toute la mobilité, toute l'adresse dont nous sommes susceptibles.

Ajoutons pour terminer cette journée du 31 août, que le 3e corps n'a pas poussé en avant, autant qu'il aurait dû le faire. La droite des troupes engagées a manqué de la sorte à la mission qui lui incombait tout naturellement de pousser en avant pour tourner Sainte-Barbe et faire tomber d'elle-même cette position qui était l'objectif de la journée.

Le 3e corps pouvait, d'autant mieux, opérer de la sorte, que son flanc droit pouvait être couvert en échelons, en arrière, par tout le 2e corps, par la garde entière, enfin par celle des quatre divisions de ce corps, qui avait été laissée en avant du fort de Queuleu (division de Castagny).

Digitized by Google



Avant-poste prussien en avant de Servigny, le 1er septembre, au matin.

CHAPITRE XX.

Le matin du 1er septembre

Ouverture de la chasse dans le département de la Moselle. — Aucune mesure n'a été prise par Bazaine. — Positions des Allemands, le matin du 1er septembre. — Marche des renforts ennemis. — Une dernière illusion. — Ordre du jour de Bazaine. — Instructions équivoques. — Un pendant de la dépêche du 18 août adressée à Canrobert. — Bazaine veut dégager sa responsabilité. — Réflexion d'un officier. — Message adressé au maréchal Leboeuf. — Réflexion du maréchal Canrobert. — Appréciation du général Rivière. — Le prince Frédéric-Charles ne comprend rien aux deux journées du 31 août et du 1er septembre. — Appréciations du major allemand von Schœll et d'un écrivain militaire français. — La double dépêche préparée pour l'empereur Napoléon. — Texte de la première dépêche. — Nouvelle calomnie de Bazaine. — L'aube du 1er septembre. — Un brouillard épais. — Bazaine arrêté par la brume. — On attend. — A l'auberge de l'*Amitié*. — Le maréchal Leboeuf arrêté par le brouillard. — Bazaine refuse la division de Castagny au maréchal Leboeuf. — Halte d'artillerie. — Le 18e bataillon de chasseurs quitte le village de Puche. — Reconnaissance d'un peloton du 2e dragons, en avant de Noisseville. —

Digitized by Google

Marche de colonnes ennemies sur Flanville. — Position occupée par le 32e de ligne. — Le sous-lieutenant Soulié donne l'alarme. — Aux armes! — Admirable lever de soleil. — Canonnade. — L'action recommence. — Ligne des batteries ennemies. — Obus prussiens dans le ravin de Lauvallier. — Surprise de nos troupes, en voyant Servigny réoccupée par les Allemands. — « Batterie en avant! » — Arrivée de la réserve d'artillerie du 3e corps. — La division de dragons de Clérambault se replie sur Metz. — Inaction des troupes.

Nous sommes aujourd'hui au 1er septembre 1870. En vertu de l'arrêt préfectoral placardé à l'Hôtel de Ville de Metz, ce jour-là, la chasse est ouverte dans le département de la Moselle..... La chasse aux Prussiens!

Aucune mesure n'a été prise pour la nouvelle bataille à livrer, cette fois dans des conditions d'infériorité désastreuses. Depuis la veille, à dix heures du matin, les Allemands ont eu le temps d'arriver, et l'armée française a perdu l'occasion de passer sur le ventre de l'armée ennemie.

Le 1er septembre, au jour, les Prussiens occupent les emplacements suivants : La 49e brigade (von Wittich) du IXe corps est à Antilly, avec une partie de l'artillerie du corps.

La 50e brigade est dans le bois de Failly, et tient les lignes Malroy-Charly-Failly, avec l'aide d'une partie de la brigade mixte de la division Kummer. A Vrémy et à Sainte-Barbe, l'artillerie du Ier corps et une batterie du IXe sont défendues par quelques bataillons.

Failly-Poixe-Servigny sont gardés par la 1re division du Ier corps, la 3e division de landwehr en réserve ; du Château de Gras à Retonfey, s'étend la droite de la brigade Memerty, avec trois batteries et un régiment de dragons.

De Retonfey à Marsilly, le terrain est battu par la 3e division de cavalerie.

A Courcelles-sur-Nied et Frontigny, le reste de la brigade Memerty et la 28e brigade.

Aux environs de Laquenexy, la 4e brigade (2e division, Ier corps).

En dehors de ces troupes, de puissants renforts (IXe et Xe corps) peuvent entrer en ligne ; plus en arrière encore, les IIe et IIIe corps, campés entre Saint-Privat et Briey, sont à vingt-cinq kilomètres du champ de bataille.

En résumé, la ligne Failly-Servigny est occupée par deux divisions allemandes, soutenues par six brigades d'infanterie et trois de cavalerie. Deux corps et demi sont en marche.

Notre armée occupe les mêmes positions que la veille, si ce n'est que les régiments qui ont tenu Servigny, pendant quel-

Digitized by Google

ques heures, ont dû rétrograder vers minuit, abandonnant les seize pièces de position prises à l'ennemi, mais qu'on a négligé de faire enlever de suite.

Les troupes, qui ont fait la veille un grand effort que la mauvaise volonté de leur commandant en chef a seule empêché de rendre décisif, ne croient plus qu'il entre dans les vues du maréchal Bazaine de tenter une opération sérieuse; quelques-uns, cependant, conservent un certain espoir fondé sur ce que toutes les divisions n'ont pas donné la veille, et persistent à croire qu'il a seulement ménagé ses forces pour engager, le lendemain, une action victorieuse. Cette dernière illusion doit être de peu de durée.

Le maréchal Bazaine, après avoir assisté au combat, s'est retiré, à la nuit, comme nous l'avons déjà dit, dans le village de Saint-Julien, sans donner aucun ordre. Vers deux heures du matin, il mande le général Jarras, son chef d'état-major, et, sans l'interroger sur les faits qui se sont produits la veille depuis son départ, ni sur les dispositions nouvelles de l'ennemi, il lui dicte une suite d'instructions destinées aux commandants des corps d'armée. Cet ordre du jour équivoque et insidieux, espèce d'énigme, qui n'offre aucun sens et laisse tout au hasard, est expédié à quatre heures du matin. En voici le résumé:

« Selon les dispositions que l'ennemi aura pu faire devant vous, nous devons continuer l'opération entreprise hier qui doit: 1° nous conduire à occuper Sainte-Barbe; 2° faciliter notre marche sur Bettlainville.

« Dans le cas contraire, il faut tenir dans nos positions, nous y fortifier, et, ce soir, nous reviendrons alors sous les forts Saint-Julien et Queuleu.

« Faites-moi dire, par le retour de l'officier qui vous portera cette note, ce qui se passe devant vous. »

Ce langage est bien clair : il est pour les chefs de corps l'explication des retards de la veille. Si l'action a été engagée la veille, à quatre heures du soir, c'est que le maréchal Bazaine n'a pas l'intention de rompre l'investissement. Cette rédaction ambiguë prépare évidemment une retraite et cette dépêche est le digne pendant de celle du 18 août adressée au maréchal Canrobert : « Tenez de façon à permettre un changement de front... » Pas une heure, pas un instant, ne se produit dans l'esprit du commandant en chef, une pensée énergique; il faut battre en retraite, aujourd'hui comme hier.

Ces instructions, en effet, ne témoignent pas d'une résolution bien arrêtée d'agir; ces mots : *dans le cas contraire*, sont d'une ambiguïté désespérante; car Bazaine se garde bien d'indiquer les

Digitized by Google

circonstances de l'attaque, qui pourront déterminer *ce cas contraire*. Bazaine, suivant le système de conduite qu'il a constamment adopté vis-à-vis de ses lieutenants, évite d'engager sa responsabilité par des ordres précis et se ménage toujours ainsi un moyen d'imputer aux autres généraux le résultat des fautes commises dans le commandement général.

Et c'est à une armée française de cent vingt mille hommes, l'élite de nos troupes, commandée par trois maréchaux, que s'adressent de tels ordres!

On ne peut se méprendre sur le caractère des instructions du maréchal. En copiant ces instructions, un des officiers chargés de les porter ne peut s'empêcher de dire au général Jarras :

« Mais c'est impossible : c'est l'ordre de la retraite qui est donné là! Les commandants de corps ne s'y tromperont pas. »

C'est aussi l'appréciation du général Rivière, qui, en 1873, au procès de Trianon, dit :

« Un pareil ordre n'était que trop significatif et ne pouvait aboutir qu'à un mouvement de retraite. »

Mais il y a plus : un officier de l'état-major de Bazaine, après avoir lu au maréchal Lebœuf un ordre ainsi conçu : « Rien n'est changé au programme de la veille » ajouta confidentiellement :

« Je dois vous déclarer verbalement, de la part de M. le maréchal, que si vous trouviez une trop grande résistance, vous restiez le plus lontemps possible dans vos positions, pour pouvoir vous retirer en bon ordre, sous la protection des forts. »

Un ordre du même genre fut communiqué au maréchal Canrobert, qui déclara nettement à son chef d'état-major, le général Henry : « Je comprends bien que nous n'irons pas loin. »

Voilà, saisie sur le vif, la pensée des commandants de corps d'armée sur la bataille de Noisseville. Cette opinion est partagée par tous les hommes compétents. On raconte que le prince Frédéric-Charles, dans les conversations qu'il eut avec quelques-uns de nos officiers, au moment de la capitulation, ne put s'empêcher de leur parler de ces deux journées du 31 août et du 1er septembre, et de leur demander des explications sur ce que nous avions voulu faire; il avoua qu'il n'avait rien compris à nos mouvements, ni à notre inaction, ni à nos attaques, encore moins au plan qu'avait pu avoir le maréchal Bazaine.

Le major von Schœll termine sa relation officielle allemande de la bataille par ces mots significatifs :

« Dans la lutte, l'ennemi a fait preuve de beaucoup de bravoure et d'opiniâtreté. Mais nulle part on n'a utilisé les forces disponibles pour percer les lignes dans de bonnes conditions.

Digitized by Google

Plus de la moitié de l'armée de Bazaine n'a pas été engagée. »

Enfin, un écrivain militaire, qui n'est pas suspect de partialité contre le maréchal Bazaine, s'exprime ainsi :

« Il est vivement à désirer que la lumière puisse se faire sur une sortie, dans laquelle une armée solide et disciplinée de cent vingt mille hommes n'a pu percer une circonférence de trente kilomètres, gardée par une soixantaine de mille Prussiens. »

Après avoir expédié ses instructions, Bazaine rédige deux dépêches destinées à l'Empereur ; la première annonce l'insuccès de la tentative de sortie ; la seconde l'informe, au contraire, que l'armée a réussi à passer et marche sur Thionville. L'officier supérieur, à qui les deux dépêches sont remises à la fois, a ordre d'expédier l'une ou l'autre, suivant les résultats de la journée qui se prépare.

La première dépêche est ainsi conçue :

« Après une tentative de vive force, laquelle nous a amenés à un combat, qui a duré deux jours, dans les environs de Sainte-Barbe, nous sommes de nouveau dans le camp retranché de Metz, avec peu de ressources en munitions d'artillerie de campagne, ni viande, ni biscuits, enfin un état sanitaire qui n'est pas parfait, la place étant encombrée de blessés. Malgré les nombreux combats, le moral de l'armée reste bon. Je continue à faire des efforts pour sortir de la situation dans laquelle nous sommes. Blessés et malades, environ dix-huit mille. »

Ce n'étaient pas les combats, qui pouvaient affaiblir le moral de l'armée ; bien au contraire, si ce moral avait dû subir un affaissement, c'eût été après les longs jours d'inaction, que lui préparait le maréchal, dont les *efforts pour sortir de la situation*, où il se trouvait, furent purement platoniques. Mais l'armée de Metz ne connut pas les défaillances ; elle fut admirable jusqu'au dernier jour et son misérable général en chef fut le seul qui osa la calomnier.

— Le 1er septembre 1870, à quatre heures du matin, le jour commence à poindre. La température est très basse. Comme à Sedan, un brouillard épais et intense enveloppe la campagne et cache tous les mouvements de l'ennemi dans la vallée de Vallières. Une blanche vapeur baigne les vallons et les premières croupes des collines, dont le sommet émerge à peine de cet océan vaporeux. Tout est calme, silencieux : rien ne fait pressentir encore la lutte acharnée qui va se livrer dans moins de deux heures.

A la ferme de l'*Amitié*, comme à Noisseville, toutes les dispositions sont prises pour attendre l'ennemi ; mais on ne peut s'expliquer l'inaction de nos troupes, que l'on voit massées en

Digitized by Google

arrière et que l'on suppose devoir entrer en ligne, pour continuer le succès de la veille.

Le maréchal Bazaine a sur place cent vingt mille hommes, presque le double des forces réunies par les Allemands; il peut leur faire subir, au moins, un sanglant échec; mais il ne le veut pas. Bien loin de commander l'attaque, il laisse donc ses troupes immobiles, attendant que le brouillard soit dissipé, pour entamer l'action, car c'est un homme qui aime faire commodément la guerre. Comme il a été arrêté, le 26 août, par la pluie, le 31 août par la nuit venue trop tôt, il est arrêté ce jour-là par le brouillard !

Le maréchal Lebœuf et le général Changarnier ont été réveillés, dès trois heures du matin, par la fusillade des grand'gardes. Ces deux officiers généraux ont passé la nuit dans l'auberge de l'*Amitié*, à Lauvallier, sur de la paille, côte à côte avec des blessés français et prussiens, que soigne un aide-major du 95e de ligne. Les officiers de l'état-major, enveloppés dans leurs cabans ou leurs manteaux, se chauffent devant de grands feux de campement. Contre l'auberge stationnent quelques prisonniers prussiens, attendant le moment d'être évacués sur Metz.

L'état-major du 3e corps monte à cheval et, suivi de l'escadron d'escorte du 10e chasseurs de France, se porte sur la hauteur, à gauche de la route, près de Noisseville, mais rien ne bouge encore. Un brouillard assez épais empêche de rien distinguer au delà de cinq cents mètres. On rentre à Lauvallier.

Dès l'aube, le maréchal Lebœuf a fait demander au maréchal Bazaine de pouvoir disposer de la division de Castagny, qui se trouve à l'extrême droite, sous le fort Queuleu; le commandant en chef refuse cette autorisation, mais il place le 2e corps sous les ordres du maréchal Lebœuf.

A droite de l'auberge de l'*Amitié*, dans un champ piétiné par les chevaux et couvert de boîtes de mitrailleuses vides et d'éclats d'obus, la 8e batterie du 4e d'artillerie (canons à balles, 1re division du 3e corps) est venue se placer, dès quatre heures du matin, et attend, rangée dans son ordre de bataille, au milieu de cette demi-obscurité causée par le brouillard, prête à s'élancer au premier signal.

Le 18e bataillon de chasseurs à pied, qui occupait la position avancée de Puche, se fortifiait dans ce village, quand, au jour, il a été relevé par un bataillon d'infanterie du 2e corps et a reçu l'ordre de se porter en réserve de sa division (1re du 3e corps) en avant de Montoy.

A quatre heures du matin, par ordre du général Clinchant, lequel, à la tête de la 2e brigade de la 1re division du 3e corps,

Digitized by Google

défend le village de Noisseville, le peloton d'escorte du 2e dragons attaché à cette division, va reconnaître le terrain en avant de Noisseville. Ces éclaireurs, à la faveur du brouillard, s'avancent jusqu'à cinq cents mètres environ de Retonfey, situé dans un ravin, à un kilomètre environ, à droite de la grande route de Sarrelouis. Ils en voient sortir de fortes colonnes d'infanterie prussienne, qui se dirigent vers Flanville. On entend un grand bruit de voitures d'artillerie arrivant vers la jonction de la route de Sarrelouis et de celle de Sainte-Barbe, par le château de Gras.

Du reste, un incessant roulement de voitures sur la route de Rémilly a été entendu toute la nuit. A peine le lieutenant, commandant le peloton du 2e dragons, a-t-il rendu compte de sa mission au général Clinchant, que la canonnade prussienne commence.

Le 31 août, à la tombée de la nuit, le colonel Merle du 32e de ligne, dont le régiment est venu prendre position contre Noisseville, en soutien de la brigade Clinchant, a été prévenu que son corps était en deuxième ligne et qu'il pouvait le faire reposer tranquillement.

Vers quatre heures du matin, le sous-lieutenant Soulié, commandant la 3e compagnie du 1er bataillon de ce régiment, attire l'attention du capitaine adjudant-major Blouet, couché à côté de lui, sur le sifflement de quelques balles prussiennes, car on est arrivé à les distinguer facilement des balles françaises. Ces deux officiers se portent à quelques centaines de pas en avant, et après avoir constaté qu'aucune grand'garde française ne couvre le régiment, ils donnent l'alarme. On se porte aussitôt aux faisceaux et on se tient prêt à recevoir l'ennemi, dont on entend au loin la marche cadencée, au travers du brouillard.

Vers cinq heures du matin, admirable lever de soleil. Nos positions commencent à être en pleine lumière, pendant que les positions ennemies continuent à être enveloppées du brouillard le plus épais. Tout à coup, un feu violent d'artillerie tonne sur le front de notre 3e corps.

L'action recommence. Mais ce ne sont pas les Français qui attaquent; les instructions du maréchal Bazaine sont peu faites pour inspirer de l'audace; nos généraux se tiendront sur la plus stricte défensive.

La brume ne gênant pas les Prussiens, une grêle de projectiles s'abat sur nos positions. Les Allemands ont placé deux batteries entre Poixe et Servigny, de façon à battre la chaussée de Sarrelouis, tandis que deux autres, postées sur la pente au

Digitized by Google

sud-est de Servigny, sont dirigées contre Noisseville. Le feu gagne promptement toute la ligne.

Le tir violent de l'artillerie ennemie, partant des hauteurs du château de Maizery à Sainte-Barbe, par Retonfey, le château de Gras, Servigny et Poixe, surprend les commandants de corps, qui n'ont pas encore eu le temps de juger la situation, comme ils y ont été invités par les instructions du maréchal Bazaine.

Dès les premières détonations de l'artillerie allemande, les troupes massées dans le ravin de Lauvallier voient un obus éclater dans la terre meuble qu'il fait voler en poussière. Presque aussitôt, un second projectile vient faire explosion entre les jambes des chevaux d'une réserve de munitions. Ces troupes sont cependant bien en arrière et ne comprennent pas d'où peuvent venir ces obus. Mais, au bout d'un moment, on reconnaît qu'ils viennent de Servigny qu'on croyait en notre pouvoir et d'où l'ennemi nous canonne comme hier. Bientôt la triste vérité sur la reprise de ce village, pendant la nuit par les Allemands, est connue de tous et ce sont les pièces de position, qu'une coupable incurie a laissées intactes, qui nous envoient les munitions abandonnées également par les Allemands et qu'on n'a pas même songé à détruire.

Tout à coup, un officier d'état-major du maréchal Lebœuf arrive au galop sur les batteries de la réserve d'artillerie du 3e corps qui se tiennent contre la ferme de Bellecroix et leur donne l'ordre d'accourir pour soutenir l'attaque des Allemands.

Le capitaine, commandant la 7e batterie du 4e d'artillerie, se levant aussitôt sur ses étriers et se tournant vers ses hommes, le sabre haut, leur crie :

« Batterie en avant.... au galop ! »

Sous le fouet des canonniers conducteurs, les chevaux font un vigoureux effort des épaules et des reins, les traits des cordes se tendent et, comme une vision, toute cette masse d'artillerie, chevaux, pièces de 12 et caissons, disparaît dans un tourbillon de poussière, roulant sur la terre durcie de la chaussée, avec un formidable bruit de ferraille, accompagné du cliquetis des fourreaux frappant les étriers.

Cette batterie se porte en avant sur la route de Sarrelouis, et, arrivée près de l'auberge de l'*Amitié*, s'établit en batterie, près et à droite de la route, face aux batteries ennemies de Servigny.

Les sept autres batteries de la réserve du 3e corps suivent ce mouvement et vont se placer en avant de Noisseville, à gauche de la route de Sarrelouis, et commencent la canonnade sur Servigny.

Digitized by Google

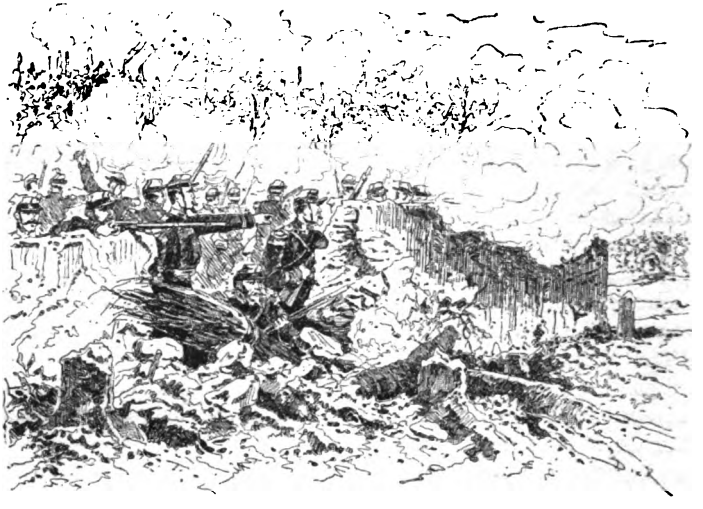
La division de dragons du général de Clérambault (cavalerie du 3e corps), qui a passé la nuit, la bride au bras, entre la Planchette et Montoy, a reçu, vers quatre heures du matin, l'ordre suivant :

« Par ordre du général en chef, la division de cavalerie du 3e corps quittera son bivouac à six heures du matin, en y laissant ses bagages; les voitures seront chargées et dirigées sur Metz. (*Les bagages de chaque régiment de dragons étaient restés chargés au camp sous la garde d'un officier.*) Tout le monde sera à cheval à cinq heures trois quarts. La 1re brigade rompra, la gauche en tête, par la route de Sarrelouis. Aucune voiture ne doit encombrer la route, sous quelque prétexte que ce soit. »

Il faut donc reculer. Le bruit court dans les rangs de la division que les Prussiens ont fait jouer le télégraphe toute la nuit, et se sont fait envoyer des renforts considérables par le chemin de fer de Forbach, qu'ils ont créé.

A six heures, les dragons sont en selle et se mettent en mouvement. A peine la division a-t-elle quitté son bivouac, que les obus de la batterie de Sainte-Barbe, viennent à y tomber en grand nombre. On recule, pas à pas, pour se soustraire à ces projectiles. La retraite s'effectue en bon ordre, sous ce feu terrible. En se rapprochant de Metz, on aperçoit, avec surprise, des masses de troupes fraîches, qui n'ont pas donné.

Digitized by Google



Bataille de Servigny (1er septembre 1870). — Défense des soldats du 81e de ligne (Brigade Clinchant 3e corps) retranchés derrière les murs de clôture de Noisseville

CHAPITRE XXI

Défense de Noisseville et de Flanville.

Défense de Noisseville par la division Clinchant (85e et 95e). — Positions du 18e bataillon de chasseurs à pied et du 32e de ligne. — Lebœuf et Changarnier à Noisseville. — Sous les obus. — Arrivée d'une section du génie. — Fatigue des soldats du 95e de ligne. — Batterie de mitrailleuses écrasée par les obus prussiens. — Violence du feu. — Dans la fumée et le brouillard. — Lever du soleil. — Les morts du ravin de Lauvallier. — Marche de l'infanterie ennemie contre Noisseville. — Renfort des batteries allemandes. — Bazaine arrive sur le champ de bataille. — Réponse d'un officier prussien prisonnier. — Les Allemands concentrent toutes leurs forces sur le 3e corps. — Inaction des divisions Vergé et de Castagny. — Défense de Flanville par la division Fauvart-Bastoul et les 51e et 62e de ligne. — Mise en état de défense de ce village. — Positions des troupes. — Reconnaissance du 5e chasseurs à cheval arrêtée par le feu des grand'gardes. — Les batteries du général Fauvart-Bastoul tiennent tête à l'artillerie ennemie. — Changement de front des 8e et 23e de ligne. — Trait de courage du sous-lieutenant Clavie du 5e chasseurs à cheval. — Le 1er bataillon du 84e réoccupe Coincy. — Défense du village. —

Digitized by Google

Violence du feu de l'artillerie ennemie. — La grande batterie allemande au-dessus de Noisseville. — La division de dragons de Clérambault, surprise dans son campement par les obus, se replie vers Plantières. — Sauvetage d'un dragon blessé du 8e régiment. — Noisseville accablée par le feu de l'artillerie ennemie. — Courage du maréchal Leboeuf. — Défense de Noisseville. — Première attaque des Allemands repoussée par le 81e de ligne. — Mort du commandant de Casabianca et du capitaine de Diesbach, du 81e de ligne. — Nouvelle attaque ennemie. — Trait de courage du sous-lieutenant Soulié, du 32e de ligne. — Un bon tireur. — « *Vous lui avez cassé la pipe!* » — Pertes du 32e de ligne. — Arrivée de renforts français. — Notre infanterie soutient la lutte sans artillerie. — Les feux de salve. — Troisième attaque allemande repoussée. — Manteuffel fait replier son infanterie et continue la lutte, avec son artillerie seulement. — Pertes du 81e de ligne. — Les cinq gardes nationaux messins à Noisseville. — Leur odyssée. — Frédéric-Charles entend la canonnade de Bazeilles. — Arrivée du Xe corps. — Ordre au VIIe corps de marcher au canon. — Retraite de la batterie de mitrailleuses de la division Metman. — Attaque de Flanville par les Allemands. — Défense héroïque de l'artillerie de la 2e division du 2e corps. — Flanville s'effondre sous les obus. — Pertes du 51e et du 62e. — Évacuation de Flanville. — Retraite de la compagnie du 51e, qui défendait le château d'Aubigny. — Retraite du 51e et du 62e sur la Planchette. — Une retraite magnifique. — Attaque de Montoy par les Allemands. — Les francs-tireurs du 8e de ligne abattent tous les servants d'une batterie ennemie. — Retraite de la division Fauvart-Bastoul, en arrière de Montoy. — Engagement du 84e. — La division Fauvart-Bastoul reprend l'offensive sur Montoy. — Le 8e de ligne réoccupe Montoy. — Ordre de retraite. — Pertes de la division Fauvart-Bastoul. — Retraite du 18e bataillon de chasseurs. — Ses pertes. — Les batteries de la réserve d'artillerie du 3e corps obligées à la retraite. — Retraite de la division Metman. — Pertes du 7e bataillon de chasseurs. — Retour offensif de la brigade de Potier. — La division Aymard. — Trait de courage du capitaine Pélissier du 60e de ligne. — Feu des deux artilleries au-dessus du ravin de Noisseville, où se trouve la division Aymard. — Inaction de la garde et de la division Vergé.

Le feu dirigé par les Prussiens sur le 3e corps, a évidemment pour objet d'appuyer la reprise de Noisseville, que défend la brigade Clinchant (81e et 95e de ligne).

Le 81e de ligne occupe les positions suivantes: La 4e compagnie est établie dans les jardins de la ferme située à gauche de la route de Sarrelouis et chargée de défendre ce poste, dont les murs ont été crénelés. Les 5e et 6e compagnies de ce bataillon sont embusquées dans le fossé, qui longe le chemin conduisant de la route de Sarrelouis à Noisseville; les 1re, 2e et 3e compagnies restent en réserve. Le 2e bataillon est maintenu dans ses positions de la veille, en arrière et sur le côté de Noisseville. Le

Digitized by Google

3e bataillon, qui a été rejoint, un peu avant le jour, par ses 1re et 2e compagnies laissées la veille, à la garde de la réserve d'artillerie, place sa 4e derrière une barricade élevée pendant la nuit, sur la route même de Sarrelouis, à hauteur de la ferme de l'auberge de l'*Amitié*. Les 3e et 5e compagnies de ce bataillon sont établies dans l'auberge ainsi que dans les constructions voisines, crénelées et mises en état de défense. Les 1re, 2e et 6e compagnies sont mises en réserve.

Le 1er bataillon du 95e est spécialement chargé de la défense de Noisseville et les deux autres de la route de Sarrelouis.

Le 18e bataillon de chasseurs est placé à cheval sur la route qui se trouve à droite de la route de Sarrelouis, en face du chemin conduisant à Noisseville, les trois premières compagnies à hauteur des vignes de Montoy, les trois dernières à hauteur de l'auberge de l'*Amitié*, où se concentrent tous les efforts de l'artillerie ennemie.

En même temps, le 32e de ligne (division Vergé, 2e corps) s'avance pour soutenir la brigade Clinchant. Le 2e bataillon de ce régiment fait placer une compagnie en tirailleurs en avant de Noisseville, tandis que les autres compagnies de ce bataillon occupent les tranchées-abris situées en arrière de ce point.

Les 1er et 2e bataillons de ce régiment sont à cheval sur la route de Sarrelouis, en arrière de l'auberge de l'*Amitié*.

Le maréchal Lebœuf et le général Changarnier ont sauté en selle, dès les premiers coups de canon, et se sont dirigés vers Noisseville. Au milieu du brouillard, les obus pleuvent comme grêle. Le brave commandant du 3e corps accourt au point menacé et s'y maintient avec résolution ; il fortifie le village et transforme en redoutes, l'église ainsi que le cimetière.

Le général Vialla, commandant le génie du 3e corps, a donné l'ordre à la moitié de la 4e compagnie de sapeurs du 1er régiment du génie, de construire un épaulement de batterie à l'endroit que désignera le général de Rochebouët, commandant l'artillerie du corps ; puis, il fait conduire l'autre section de cette compagnie au village de Noisseville, pour la mettre à la disposition du commandant du génie de la 1re division du 3e corps, qui demandait, la veille au soir, du renfort et qui doit en avoir encore plus besoin, car dans le village retentit une fusillade nourrie. Cette section se dirige, au pas gymnastique, à travers champs, droit sur l'église de Noisseville. A mesure qu'elle approche, les balles passent plus nombreuses. Dans les champs qu'on traverse, on aperçoit les morts de la veille.

Arrivée au village, la section de sapeurs du génie se met à l'abri derrière une maison, pour pouvoir décharger les outils

Digitized by Google

contenus dans sa prolonge ; puis le capitaine, qui la conduit, laissant là son cheval, se dirige vers l'église où se trouve le commandant du génie, qu'il doit rejoindre. Escaladant rapidement le petit mur du cimetière, au milieu de la fusillade, il trouve sous le portail de l'église cet officier supérieur et lui annonce le petit renfort, qu'il lui amène. Mais, le commandant remercie, disant qu'il n'en a plus besoin pour le moment et que ce n'est pas sous le feu qu'il peut faire de nouveaux travaux. Il envoie donc la section en réserve dans une cour, près de là.

Pendant la nuit, paraît-il, l'ennemi est revenu assaillir Noisseville. Nos braves soldats, fatigués ou mal éclairés, en ont laissé, un moment, reprendre une partie, de sorte qu'on s'est fusillé presque à bout portant, à cinquante mètres environ. Toutefois, plus heureuses qu'à Servigny, nos troupes ont pu refouler les assaillants et conserver la position.

Vu ce combat de nuit, nos sapeurs ont été obligés de prendre à la hâte, pendant la nuit, de rapides dispositions pour fortifier notre position.

Le 95e de ligne occupe Noisseville depuis la veille au soir . les hommes, après avoir enlevé le village et brûlé beaucoup de munitions, n'ont pas été relevés ; ils sont à bout de forces et de cartouches ; néanmoins leur moral ne s'en ressent nullement. Tous attendent tranquillement l'attaque des Allemands.

En même temps que la fusillade des tirailleurs redouble d'intensité, la batterie de mitrailleuses de la division Montaudon (8e du 4e d'artillerie), établie près de l'auberge de *l'Amitié*, ouvre un feu violent, qui vient encore augmenter l'espoir des défenseurs du village. Mais les projectiles ennemis ne lui laissent pas le temps de tirer beaucoup. Les Allemands ripostent avec des pièces de position de gros calibre, dont le tir devient bientôt tellement meurtrier, qu'il éteint celui des mitrailleuses.

Le feu est, de part et d'autre, d'une extrême violence et d'une grande vivacité. Les crépitations de la fusillade se mêlent aux formidables détonations du canon et au grincement sinistre des mitrailleuses. La fumée de la poudre se fond avec les vapeurs du matin, et nos soldats combattent enveloppés d'un nuage blanchâtre.

Bientôt la fumée s'élève, un soleil radieux dissipe les vapeurs ; on aperçoit distinctement tout le champ de bataille ; d'une éminence qui domine la vallée de Vallières, l'œil plonge dans le ravin de Lauvallier, tellement rempli des morts de la veille, que, dans un endroit, les cadavres sont restés debout, pressés les uns contre les autres. Involontairement, on se rappelle ces

Digitized by Google

vers d'un poète méridional parlant des vieux barons des Lèques :

> Et, comme si la mort ne les terrassait point,
> On les enterrait tous, debout, la dague au poing.

A sept heures, les Prussiens ont achevé de prendre leurs dispositions pour une attaque générale contre le corps du maréchal Lebœuf. D'épaisses colonnes ennemies, sortant du village de Sainte-Barbe et du château de Gras, commencent à se montrer sur tous les points faisant face à nos positions de Noisseville, qui peu après sont attaquées. Le général von Manteuffel lance contre nos braves soldats les douze bataillons de la 1re brigade d'infanterie prussienne et de la 2e brigade hessoise, l'artillerie entière du IXe corps et la brigade de cavalerie hessoise. Plus à gauche (droite française) la 3e brigade marche également de Retonfey sur Noisseville.

L'ennemi, profitant de ce que le village de Servigny, occupé la veille au soir par des troupes de notre 3e corps, a été repris par les Allemands dans la nuit, cherche à nous tourner par le ravin, situé à gauche de notre position de Noisseville, tandis que ses masses se précipitent sur notre front et débordent déjà notre droite.

Les batteries allemandes reçoivent de nombreux renforts et bientôt la canonnade redouble d'intensité. Elle est dirigée, non seulement contre Noisseville, mais encore contre Montoy et Flanville.

A six heures quarante, le maréchal Bazaine, qui a passé la nuit au village de Saint-Julien, à cinq ou six kilomètres en arrière des positions extrêmes occupées la veille au soir par nos troupes et qui n'a *prévenu personne* du choix fait par lui de ce quartier général, au lieu de s'installer à Mey, par exemple, ou encore mieux à Villers-l'Orme, près la route de Sainte-Barbe, suit cette route et, longeant le parc de Grimont, se dirige vers Sainte-Barbe, au tout petit pas, *sans se presser*, suivi de son état-major, du général Blanchard, commandant le quartier général, de l'escadron d'escorte du 2e chasseurs à cheval et des chevaux de main.

Non content d'avoir fait un choix aussi étrange de quartier général, le maréchal Bazaine, on le voit, n'a guère hâte de savoir ce qui se passe. Au lieu de se rendre sur les lieux avant le jour, il ne s'est mis en route, que près de trois quarts d'heure après le commencement de l'action.

Chemin faisant, le commandant en chef rencontre un jeune capitaine prussien prisonnier, et l'interroge, mais l'officier en-

Digitized by Google

nemi lui répond, en entendant le canon : « Monsieur le maréchal, hier vous auriez pu enlever la position, n'y comptez pas aujourd'hui : elle est trop forte. »

Bien que Bazaine voie la position difficile où va se trouver le maréchal Lebœuf, il ne fait rien pour lui venir en aide, et retient même immobiles le 4e corps et les réserves, qui viennent de s'avancer.

« Il attend, dit-il, le mouvement du 3e corps sur Servigny. »

Bazaine ne songe, pas plus que la veille, à faire donner toute son artillerie contre les Prussiens, qui prodiguent la leur : il se borne à faire avancer sur le plateau quelques batteries divisionnaires de 12, dont l'action est insuffisante.

Nos troupes, n'ayant point d'ordres, se bornent à se maintenir dans leurs positions de la nuit. Elles demeurent ainsi une partie de la matinée sous un feu d'artillerie des plus violents et que leur immobilité contribue à rendre plus meurtrier.

Les Prussiens, beaucoup plus prudents, voyant que le corps du général de Ladmirault reste dans l'inaction, dégarnissent le corps qui se trouve en face de lui, pour renforcer leur attaque contre le maréchal Lebœuf. Suivant leur système stratégique, les chefs prussiens manœuvrent de manière à être constamment supérieurs en nombre, sur nos points les plus faibles.

Combien est différente la conduite de nos généraux, à qui le commandant en chef abandonne l'initiative de ce qu'il y a à faire.

Le général Frossard ne veut engager ni ses batteries de réserve, ni la division Vergé qui lui reste. Quant à la division de Castagny du 3e corps, qui occupe l'extrême droite de notre ligne de bataille, en avant du fort de Queuleu, elle ne rend aucun des services qu'on attend d'elle. Si elle se trouvait à Ars-Laquenexy, comme il lui a été prescrit, les troupes du général von Zastrow ne pourraient défiler sous son canon, en venant de Pouilly, de Peltre et de Jury ; elles seraient obligées de faire un grand détour, qui ne leur permettrait que d'arriver plus tard ou d'engager un combat difficile contre de fortes positions. Elles passent sans être inquiétées, et leur feu se fait bientôt entendre sur la droite du maréchal Lebœuf et du général Frossard.

Il est, à ce moment, huit heures du matin. On se décide alors à rapprocher la division de Castagny, qui a été ramenée sous le fort de Queuleu, où elle a passé déjà une partie de la matinée en observation.

A neuf heures du matin, cette division reçoit l'ordre d'aller prendre position près du 2e corps, à la hauteur de Colombey et du château d'Aubigny. La 1re brigade comprenant les 2e et 3e

Digitized by Google

bataillons du 19e de ligne ainsi que le 41e, se porte, de nouveau, en avant par la route de Strasbourg, et prend, à gauche de Grigy, la route d'Ars-Laquenexy, pour attaquer la ferme de la Grange-aux-Bois, qui est abandonnée par l'ennemi et occupée sans résistance, à onze heures du matin, par le 41e de ligne, dont les tirailleurs s'avancent jusqu'au château de Mercy-le-Haut. Mais cette position est occupée par un fort détachement prussien, qui s'y maintient solidement.

En même temps, la 2e brigade s'est portée en avant, flanquée sur sa droite par le 15e bataillon de chasseurs à pied. Le 90e de ligne est déployé par bataillons en colonne, et précédé de deux compagnies de tirailleurs : il prend position un peu en arrière de Colombey : le 1er bataillon dans un bois, le 2e et le 3e bataillons dans la plaine à gauche, parallèlement à l'avenue du château d'Aubigny.

Le 69e va se placer entre les bois de Borny et la Grange-aux-Bois. Vers onze heures, les tirailleurs du 15e bataillon de chasseurs à pied ouvrent le feu dans les bois de droite de la Grange-aux-Bois. Le 69e s'établit alors fortement sur le flanc gauche de cette importante position.

Les trois batteries divisionnaires (9,e 11e et 12e du 4e d'artillerie) suivent les troupes du général de Castagny, dans leurs différents mouvements, mais n'ont pas l'occasion de tirer un seul coup de canon.

— Pendant que le gros des forces prussiennes marche sur Noisseville, le général von Manteuffel fait tenter par la 28e brigade d'infanterie prussienne une attaque à fond sur la droite du maréchal Lebœuf, à Flanville, puis à Coincy.

Flanville et ses abords sont fortement occupés par la division Fauvart-Bastoul (2e du 2e corps) et le 51e de ligne (1re division du 3e corps).

Au point du jour, les troupes ont complété la défense de ce village, en barricadant les rues débouchant sur l'extérieur et en perçant les murs de créneaux. Dans chaque bataillon du 51e de ligne, deux compagnies sont chargées de la défense de l'enceinte, les autres formant soutien et réserve.

A droite de Flanville, le 66e (2e brigade de la division Fauvart-Bastoul) a reçu l'ordre d'occuper les maisons qui bordent la route de Sarrebrück, et de défendre la barricade, qui la traverse, à hauteur de ce village, en s'y maintenant jusqu'à nouvel ordre.

Le 67e se tient en réserve en arrière de Flanville.

Le 23e de ligne (1re brigade de la division Fauvart-Bastoul) s'étend depuis la route de Sarrebrück jusqu'aux pentes cou-

Digitized by Google

vertes de vignes, qui mènent à Flanville. Les tirailleurs du 3e bataillon occupent les vignes et se joignent à ceux du 62e et du 51e de ligne.

Enfin le deuxième régiment de la 1re brigade de la division Montaudon, le 62e de ligne, a pris position à gauche et en arrière de Flanville, sa gauche appuyée à la route de Sarrelouis, à hauteur du village de Noisseville et se reliant au 81e de ligne.

Au point du jour, les grand'gardes de ce régiment se sont déployées en tirailleurs ; le 2e bataillon est déployé à trois cents mètres en arrière de la ligne des tirailleurs, et les deux autres, ployés en colonne par division, sont portés à cinq cents mètres plus loin, masqués par une haie. On attend dans cette formation.

Dès l'aube, le 5e escadron du 5e chasseurs à cheval, qui est attaché à la division Fauvart-Bastoul, est envoyé en reconnaissance, sous les ordres du capitaine Mouton, sur la route de Sarrelouis. Après avoir parcouru environ trois cents mètres, les chasseurs sont arrêtés par une fusillade violemment engagée entre les grand'gardes et sont obligés de se replier.

Vers cinq heures, l'ennemi commence une vive canonnade en plaçant une batterie de dix-huit pièces de canon, au point de la route de Sarrelouis, appelé le Petit-Marais et où viennent se croiser, à droite, la route de Sainte-Barbe et, à gauche, celle de Colligny.

Les batteries de la 2e division du 2e corps (7e, 8e et 9e du 5e d'artillerie), qui sont placées entre Flanville et la route de Sarrebrück et qui ignorent que Servigny, occupé la veille au soir par le 3e corps, a été repris pendant la nuit par les Allemands, commencent le feu à droite et sont tout à fait surprises de recevoir par derrière des projectiles lancés par un ennemi que le brouillard rend invisible. Les trois batteries reculent, et vont prendre position sur l'angle du terrain compris entre la route de Sarrebrück et le chemin de Montoy.

La 9e batterie surveille le ravin entre la route de Sarrebrück et les villages de Retonfey et de Flanville.

Les avant-postes de la 2e brigade de la division Fauvart-Bastoul, ayant été attaqués au sud de la route de Sarrebrück, la 1re brigade de cette division (8e et 23e de ligne) fait aussitôt un changement de direction à droite, de manière à présenter une ligne de bataille, face au sud-est, l'ennemi paraissant vouloir déborder, de ce côté, la droite française.

Le général Fauvart-Bastoul, ne sachant où est la brigade Lapasset, envoie à sa recherche le sous-lieutenant Clavie du 5e chasseurs à cheval, appartenant au 5e escadron de ce régi-

Digitized by Google

ment attaché à sa division. Ce jeune et vaillant officier, malgré le feu violent de l'ennemi et même celui des premiers postes de la brigade-mixte, qui le prennent pour un Allemand, réussit à se faire reconnaître et à remplir dignement la mission qui lui a été confiée par le général Fauvart-Bastoul.

— Dès quatre heures du matin, le 1er bataillon du 84e de ligne (brigade Lapasset), qui a évacué Coincy la veille au soir et a bivouaqué en arrière de ce village, s'est reporté vivement en avant et a occupé de nouveau cette position. Il était temps, car les Prussiens se préparaient à y revenir. La 2e compagnie du 1er bataillon du 84e de ligne, placée en première ligne, se déploie aussitôt en tirailleurs en arrivant sur le terrain, où elle a combattu la journée précédente. Par une conversion à droite, son chef, le capitaine Vogerlwicth, l'amène à la crête du plateau, au sud de Coincy. Les autres compagnies arrivent à leur tour; la 2e compagnie descend alors vers le village de Coincy et s'établit derrière un mur entourant des vignes.

La 1re compagnie, qui a pris la place de la 2e, sur la crête du plateau, ouvre bientôt le feu, qui se propage sur toute la ligne. Les tirailleurs ennemis se rapprochent et semblent vouloir tourner la droite du bataillon du 84e de ligne. Cette fusillade occupe nos soldats jusque vers dix heures du matin.

Un feu d'infanterie, encore bien plus violent, a éclaté au centre de notre ligne de bataille. Les Prussiens accablent également d'une grêle d'obus les lignes du 3e corps. On distingue parfaitement, au-dessus de Noisseville, une forte batterie allemande à la lumière des coups; un épais brouillard rouge brun s'étend de ce côté du ciel; une foule de nuages blancs marquent les points d'éclatement des projectiles dans l'air.

Pendant ce temps, la division de dragons du général de Clérambault a descendu la route de Sarrebrück, se dirigeant vers son ancien campement de Plantières et est venue s'abriter un peu en arrière de cette route.

A sept heures et demie, ordre est donné de distribuer des vivres pour les hommes. A peine la distribution est-elle commencée, que les obus viennent tomber au milieu des voitures et forcent les dragons à remonter à cheval et à continuer leur retraite sur Colombey, où la division vient s'établir dans le parc.

En repassant sur le terrain, où a eu lieu l'engagement de la veille, un de ces régiments, le 8e dragons, rencontre un de ses hommes étendu à terre, la cuisse fracturée. Le maréchal des logis Simon, avec deux hommes, cherche en vain une voiture ou un cacolet pour transporter ce malheureux. Ils sont forcés

Digitized by Google

d'emprunter une échelle dans une ferme pour le porter, couché sur ce brancard improvisé, jusqu'aux ambulances.

L'attaque des Prussiens contre Noisseville n'est pas heureuse. Ce retour offensif, effectué avec de très grandes forces et qu'a préparé et soutenu un feu d'artillerie convergent d'une violence extrême, trouve partout la plus opiniâtre résistance. Les vergers, le cimetière et l'église de Noisseville ont, tour à tour, à recevoir une grêle d'obus et une vive fusillade.

Le maréchal Lebœuf est là. Comme toujours, ce vaillant homme de guerre s'est porté résolument sur le point où le danger est le plus grand, et paie intrépidement de sa personne pour encourager les soldats. Il ne faut rien moins qu'un si bel exemple pour retenir les troupes, en bon ordre, sous un feu concentrique des plus violents.

La brigade Clinchant (81e et 95e) et le 32e de ligne (1re division, 2e corps), qui tiennent le village de Noisseville, gardent victorieusement la position. Leur feu bien dirigé, secondé par les tirailleurs des autres divisions du 3e corps, rejette en arrière les deux premières brigades du Ier corps prussien (von Manteuffel). Nos soldats poursuivent vivement les assaillants du dehors. En même temps, le commandant de Casabianca, du 81e de ligne, s'apercevant que l'ennemi cherche à percer entre la route de Sarrelouis et le bois situé en arrière de Noisseville, se précipite sur lui, à la baïonnette, à la tête des 2e et 3e compagnies de son bataillon (2e) et le force à reculer; mais, en accomplissant ce courageux effort, il tombe mortellement frappé d'une balle à la tête. Peu d'instants après, le capitaine de Diesbach, qui a pris le commandement du 2e bataillon du 81e, est également tué.

Les Prussiens font un effort terrible pour vaincre cette résistance acharnée. La brigade de landwehr s'avance pour soutenir les deux brigades du Ier corps. En subissant des pertes énormes, les Teutons parviennent à occuper les abords et une partie du village de Noisseville. Une mêlée furieuse s'engage.

La 3e compagnie du 1er bataillon du 32e de ligne, commandée par le sous-lieutenant Soulié, lutte avec rage contre les Prussiens, qui se sont logés dans un certain nombre de maisons de Noisseville. Pendant cette phase du combat, un soldat prussien excite l'admiration de nos fantassins toujours chevaleresques et sachant rendre justice à leurs ennemis. Cet Allemand s'est posté au pied d'une maison, dans un jardin. Là, il s'est défilé derrière un arbre et tout en fumant, avec impassibilité, une immense pipe en porcelaine, il se démasque, à chaque instant, pour lâcher son coup de fusil et se rejette aussitôt derrière son

Digitized by Google

abri, pour recharger son arme. Il abat ainsi plusieurs de nos soldats, tandis que les nôtres le manquent toujours, troublés qu'ils sont par les coups de feu qui leur sont tirés de toutes les croisées et contre lesquels ils ne pourraient tenir, s'ils ne s'étaient emparés d'une tranchée construite par les Allemands.

Le sous-lieutenant Soulié, furieux de voir tomber ainsi tant de braves gens, dit au fourrier de sa compagnie, un Parisien, du nom de Couelle : « Passe-moi ton fusil, » puis, épaulant cette arme, il guette le moment où le fumeur va se démasquer pour tirer. Pan ! Le Prussien tombe raide mort, et le fourrier Couelle de dire : « *Mon lieutenant, vous lui avez cassé la pipe!* (sic) » Cette boutade provoque un éclat de rire général, signe caractéristique du caractère gouailleur du troupier français, dans le danger comme ailleurs. Le sous-lieutenant Soulié se contente de répondre : « C'était un brave ! »

Dans cette défense de Noisseville, le 32e de ligne perd un officier, le lieutenant Antoine, mortellement blessé, trois hommes tués, trente et un blessés et vingt-deux disparus.

Cependant des troupes fraîches, avec une batterie de mitrailleuses, arrivent au secours des défenseurs de Noisseville. Le capitaine Koch, commandant le 1er bataillon du 81e, dont les 5e et 6e compagnies, aux ordres du capitaine Revanger, sont déjà dans le village, envoie successivement comme soutien du 95e, chargé de maintenir la possession de Noisseville, les 1re, 2e et 3e compagnies, jusque-là restées en réserve, et plus tard la 6e compagnie, qui est remplacée dans son embuscade, par une compagnie du 32e de ligne.

A la droite de nos positions, la 6e compagnie du 3e bataillon du 81e est déployée en tirailleurs, pour empêcher de tourner notre droite, appuyée elle-même sur la droite par les 1re et 2e compagnies du même bataillon, qui, plus tard, sont portées très en avant, dans le but d'assurer la liaison du 81e avec le 62e de ligne.

Grâce à ces renforts, nos soldats redoublent de vigueur. Nos braves fantassins, en partie abandonnés par leur artillerie divisionnaire, trop inférieure en nombre et en portée à celle de l'ennemi, soutiennent héroïquement ces assauts répétés. Les feux de peloton roulent comme des coups de tonnerre. Enfin nos soldats, par un effort désespéré, font reculer les Allemands, et reprennent le terrain perdu.

Une troisième fois, l'ennemi, renforcé de la 2e brigade hessoise, se porte encore en avant, ses tambours battant la charge, et pénètre dans le village. Nos régiments faiblissent un instant, sous cette attaque furieuse, mais, pour la troisième fois, les Alle-

Digitized by Google

mands sont repoussés, laissant les abords de Noisseville jonchés de morts et de mourants.

Tous les efforts de l'ennemi, comme on le voit, ont été impuissants, tous les assauts successivement livrés n'ont amené aucun résultat. Notre ténacité a arrêté tous les élans de l'adversaire.

Le général von Manteuffel, découragé, n'ose plus renouveler une quatrième tentative, qui lui coûterait certainement des pertes effroyables. Ordre est alors donné de ramener les troupes en arrière. Le général allemand dispose sur son front de bataille une ligne de tirailleurs appuyée par l'artillerie. Suivant leur tactique habituelle, les Prussiens vont écraser nos régiments victorieux avec leur artillerie, en les canonnant à distance.

Dans cette défense acharnée de Noisseville, le 81e qui a seulement perdu la veille un homme tué et quatre blessés, éprouve des pertes sensibles : quatre officiers tués : le commandant de Casabianca; le capitaine de Diesbach; le lieutenant Costa; le sous-lieutenant Nicolas. Neuf officiers blessés : le capitaine Revanger; les lieutenants Gigandet et Ducourtial; les sous-lieutenants Cavillan, Wanesson, Grémeaux, Pommier, Bordenat et Despruneaux; vingt-six hommes tués et deux cent dix blessés et disparus.

— Entre Vantoux et Nouilly, sur la droite, à l'abri des bâtiments du moulin de Goupillon, quelques-uns des médecins de la division Metman établissent une ambulance roulante. Mais on y amène très peu de monde et les blessés se retirent tous par la route de Sarrelouis.

Cinq jeunes gardes nationaux de Metz, attachés volontaires à l'ambulance de Chambière, étaient, ce matin-là, à deviser sur la canonnade qui retentissait, au travers du brouillard, dans la direction du plateau de Saint-Julien. Les ambulances étaient évacuées pour faire de la place aux blessés attendus et ceux-ci n'arrivaient pas. Tout à coup, l'un de nos jeunes Messins s'écrie : « Allons au-devant de nos braves soldats, nous les panserons plus tôt. »

Ils partent aussitôt et traversent le bras oriental de la Moselle, puis s'engagent dans la vallée de Vallières. Dans ce village, personne! A Vantoux, personne! A Nouilly, personne! et partout des portes ouvertes, des fenêtres brisées, des toitures éventrées. Ils arrivent à Noisseville, juste au moment où le 95e de ligne soutient le choc des troupes fraîches amenées de Courcelles à Sainte-Barbe, pendant la nuit.

Un sergent de ce régiment court sur nos gardes nationaux, qu'il prend pour des Prussiens, à cause de leur casquette et de

Digitized by Google

leur blouse à galons rouges. Mais tout s'explique heureusement. Il n'y a pas de blessés à soigner pour le moment. Tous viennent d'être évacués sur Metz, par la grande route de Sarrelouis. Mais beaucoup de prisonniers à garder. Le sergent en remet deux entre les mains des gardes nationaux, qui les ramenèrent à la place, un chassepot armé sur l'épaule gauche. Ces prisonniers sont des Francfortois, qui affectent de déclarer qu'ils ne sont pas Prussiens.

— Tout à coup, une canonnade effroyable éclate sur la ligne allemande. Cent quatorze pièces de canon prussiennes et hessoises tirent à toute volée sur Noisseville, dans le but de foudroyer, non seulement, ce malheureux village, mais aussi les troupes françaises postées derrière.

Il est alors huit heures du matin. Du plateau de Malancourt, où il s'est établi avec son état-major, le prince Frédéric-Charles entend, en ce moment et très distinctement, dans la direction de Montmédy, le sourd tonnerre lointain d'une violente canonnade.

C'est la lutte acharnée de Bazeilles, qui se livre à vingt et une lieues de là, et dont le vent lui apporte les sombres détonations.

Mais la bataille engagée sous ses yeux, attire bientôt toute son attention sur la rive droite de la Moselle. Afin de soutenir le général von Manteuffel, il y dirige une partie du Xe corps, puis ordonne, par un télégramme, au général von Zastrow de mener à la rescousse des bataillons engagés tout le VIIe corps, qui occupe les positions au sud de Metz, pendant que le VIIIe corps fera un mouvement pour aller prendre sa place.

Profitant de ce secours, le général von Manteuffel fait pointer sur Flanville de nouvelles batteries, qui viennent d'arriver. L'ennemi, s'étendant alors sur sa gauche, établit une autre batterie, qui croise ses feux, avec les précédentes, sur ce village et le couvre d'obus.

Nos soldats restent impassibles sous ce tir meurtrier, attendant qu'une diversion vienne faire taire ces batteries : cette diversion ne peut se produire; la batterie de mitrailleuses de la division Metman, établie contre le parc de la Planchette, après avoir tiré quelques salves, est contrainte de se retirer. L'ennemi n'use contre nous que du feu de son artillerie; ses tirailleurs, après plusieurs vaines tentatives pour nous aborder, restent constamment hors de portée.

Cependant à la faveur des vignes, qui entourent une partie de Flanville, la 28e brigade d'infanterie prussienne, sous les ordres du général Woyna, s'approche pour attaquer ce village

Digitized by Google

par le sud, tandis qu'un bataillon du 41e régiment prussien s'avance contre son flanc est.

Le général Fauvart-Bastoul, qui comprend toute l'importance de cette position, qui occupe l'extrême droite de notre ligne de bataille, résiste énergiquement avec ses trois batteries divisionnaires. Celles-ci ont d'abord tiré un peu au hasard, mais, le brouillard s'étant enfin dissipé, elles soutiennent jusqu'à dix heures un combat d'artillerie à dix-huit cents mètres, contrariant, quand elles le peuvent, les mouvements de l'infanterie allemande.

C'est en vain, que le général Fauvart-Bastoul réclame l'appui de la réserve d'artillerie du 2e corps, afin d'écraser complètement les colonnes, qui s'approchent de plus en plus de Flanville Ce secours lui est refusé.

La division et le 51e de ligne qui occupent le village, éprouvent peu de pertes. Sous le choc sans cesse répété des obus allemands, la plupart des murs d'enceinte s'écroulent sur leurs défenseurs.

Le 51e de ligne perd le lieutenant Serdet, blessé, et cinquante-huit hommes hors de combat.

Le 62e de ligne compte trois officiers blessés et quarante-neuf hommes tués ou blessés. Signalons surtout la brillante conduite d'un brave sapeur de ce régiment, nommé Wagner, qui est grièvement blessé.

Vers neuf heures et demie du matin, devant l'attaque de la brigade Woyna, que soutiennent bientôt les deux régiments de la brigade Memerty, la division Fauvart-Bastoul, abandonnée à elle-même, et se trouvant prise à revers par les batteries en position du côté de Retonfey, évacue alors ses positions et rompant par bataillon à droite, gagne la route de Sarrebrück et se retire jusqu'au sud de Montoy, découvrant ainsi l'aile droite de notre ligne de bataille.

Là, le 3e bataillon du 8e de ligne, qui est en tête de colonne, est placé derrière une haie bordant le chemin conduisant de Montoy à la grande route. Le 2e bataillon, passant derrière lui, vient s'établir contre les murs de clôture du parc de la Planchette.

En même temps, le 51e de ligne a reçu l'ordre de se replier. La retraite commence par le 3e bataillon et se continue sous sa protection ; le 2e bataillon se retire par le ravin et le village de Montoy ; le 1er par la route de Sarrebrück et la Planchette, afin de couvrir notre droite.

La veille au soir, une compagnie du 51e, commandée par le lieutenant Estienne, s'était emparée de vive force du château

Digitized by Google

d'Aubigny, où elle avait trouvé une ambulance prussienne et où elle avait reçu l'ordre de tenir quand même, pendant que son régiment occuperait Flanville. Le 1er septembre au matin, les Prussiens reviennent, comme on l'a vu, avec force artillerie : les défenseurs du château d'Aubigny sont particulièrement éprouvés, mais on dit au lieutenant Estienne de tenir quand même, et ce vaillant officier résiste avec la poignée d'hommes qu'il a sous ses ordres.

Tout en se défendant, il aperçoit les Prussiens, qui le gagnent sur la droite; il comprend bien qu'il y a un mouvement de retraite et qu'on l'oublie. Il y a là un moment vraiment dur à passer. Déjà le lieutenant Estienne voit tous ces braves gens écharpés, lorsque, par bonheur, on se souvient à temps de sa compagnie. Cette petite troupe se retire aussitôt en tiraillant et peut, sans trop grandes pertes, rallier son bataillon.

Le village de Flanville étant réoccupé par l'ennemi, tout ce qu'il y a de troupes françaises de ce côté, se met en retraite. Le 62e de ligne, qui était établi à gauche de cette position, suit ce mouvement rétrograde, son flanc droit se trouvant ainsi complètement à découvert. Les 5e et 6e compagnies du 2e bataillon se déploient alors en tirailleurs dans les vignes et les jardins que le régiment a enlevés la veille. Sur la gauche, l'engagement de la brigade Clinchant à Noisseville, semble devenir de plus en plus vif.

Le général Montaudon ordonne alors à sa division d'aller prendre position sur les crêtes, d'où elle est partie la veille. Le 62e de ligne se retire par le ravin de la Planchette et se réunit à la division.

La retraite de ces différentes troupes, écrasées par la masse des batteries ennemies, s'exécute lentement, avec un ordre admirable, sans le moindre trouble, en dépit des projectiles allemands qui pleuvent et éclatent de tous côtés.

Les bataillons, couverts d'une forte chaîne de tirailleurs, exécutent le passage des lignes, comme sur un terrain de manœuvres, et se ploient ensuite en colonne, pour se diriger vers leurs anciens campements. L'artillerie prussienne continue sur nos troupes un feu très vif, mais l'infanterie et la cavalerie de von Manteuffel n'osent s'approcher de nos braves régiments.

Maîtres de Flanville, les Prussiens attaquent aussitôt Montoy, où s'est repliée la division Fauvart-Bastoul. Cette position est criblée d'obus. L'ennemi n'épargne pas même ses propres ambulances. Les batteries de cette division, placées sur la droite du 8e de ligne, près de la route de Sarrebrück, ouvrent

Digitized by Google

le feu sur les batteries ennemies de Retonfey. Le 8e de ligne reste dans cette position, recevant de nombreux obus.

Le lieutenant Coron, commandant la section des partisans du 23e de ligne, devant le tir meurtrier de l'artillerie prussienne, se porte alors hardiment sur le plateau, avec ses hommes, pour essayer d'arrêter le mouvement des pièces ennemies et s'avance jusqu'à quatre cents mètres d'une batterie, dont tous les servants tombent sous les balles de ses braves partisans.

La division Fauvart-Bastoul, se trouvant complètement à découvert et en butte à un feu très nourri, est obligée de reculer. On se porte en arrière, toujours en combattant, pour aller occuper à un kilomètre une autre position. Le 3e bataillon du 8e de ligne marche déployé en échelons, par demi-bataillon. Les hommes conservent le plus grand calme, sous un feu violent d'artillerie.

La division vient s'abriter derrière la crête, qui domine le ravin de Lauvallier, à douze cents mètres environ, en arrière de Montoy.

— Vers dix heures du matin, le 84e de ligne (brigade-mixte Lapasset), chargé de la défense de Coincy, aperçoit, à sa droite, des colonnes ennemies en marche du côté du château d'Aubigny. En même temps, nos soldats voient, avec étonnement, à leur gauche, sur les pentes du terrain entre la route de Sarrebrück et le village de Coincy, la division Fauvart-Bastoul battre en retraite par échelons de bataillon, à cinquante pas environ et dans le plus grand ordre, comme à la manœuvre. Le mouvement de retraite est surtout inquiété par la batterie prussienne placée sur la route de Sarrebrück, à hauteur du chemin d'Ogy à Flanville.

Le lieutenant-colonel Charmes, commandant le 84e, ordonne alors au 3e bataillon de son régiment, de garnir la gauche jusqu'au ravin. En même temps, il prescrit au 1er bataillon, fortement exposé au feu de l'artillerie de Coincy, de reculer dans le ravin, en avant de Colombey, en laissant deux de ses compagnies sur les crêtes.

L'artillerie allemande envoie, en vain, ses projectiles sur le 84e de ligne. Les compagnies en tirailleurs font leur distribution de pain et d'eau-de-vie sous les balles des tirailleurs ennemis et les obus de la batterie d'Ogy. Mais la terre étant très humide, la plupart de ces derniers projectiles s'enterrent et n'éclatent pas.

Les deux compagnies du 1er bataillon du 84e placées sur les hauteurs, sont attaquées à deux reprises, mais inutilement, sur leur flanc droit. Nos soldats ne répondent même plus au feu de

Digitized by Google

l'ennemi, dont l'attaque est très molle. Les pertes de ce régiment, dans ces deux journées, sont peu considérables, car nos troupes sont couvertes et embusquées derrière des haies ou dans des bois.

— L'ennemi profite aussitôt de ce mouvement de retraite ; il garnit d'artillerie toutes les crêtes et la route de Sarrebrück, et forme un demi-cercle autour de Noisseville.

Le mouvement de retraite de la division Fauvart-Bastoul a complètement découvert l'aile droite de la division Montaudon. Le maréchal Lebœuf, voyant le péril, donne à ce premier général un ordre énergique de reprendre ses premières positions. Les soldats de la 2e division du 2e corps, devant le reproche qui vient de leur être fait d'avoir trop vite abandonné Montoy, se reportent en avant avec rage, et prennent le pas de course, sous le feu de l'ennemi qui redouble de violence.

Le 8e de ligne a pour mission d'occuper fortement le village de Montoy. Les deux bataillons de ce régiment présents à l'action, s'avancent déployés : le 2e occupe de nouveau le village, gardant toutes les issues et laissant trois compagnies en réserve sur la place ; le 3e bataillon dépasse la haie, qui borde le chemin de Montoy à la route, et fait des feux à commandement, à neuf cents ou mille mètres, sur de l'infanterie, qui cherche à s'avancer sur la droite du régiment. L'ennemi recule. En ce moment, le 8e de ligne occupe une position très avancée sur le champ de bataille.

Le village de Montoy a été repris avec une rare vigueur et nos troupes s'y installent malgré l'ordre de battre en retraite. La canonnade prussienne redouble et prend les proportions d'un véritable bombardement. Bientôt les obus, qui pleuvent sur Montoy, rendent la position intenable; d'un autre côté, le maréchal Lebœuf ne peut distraire ses batteries de réserve fortement engagées sur un autre point, pour les envoyer au secours de la division ainsi sacrifiée, laquelle se maintient encore sur un terrain balayé par les obus.

Le commandant du 3e corps se rend alors un compte plus exact de la situation ; il reconnaît qu'il est impossible de demeurer exposé à un tel feu, qui prend en écharpe et auquel on ne peut répondre ; il prescrit alors au général Fauvart-Bastoul de battre en retraite et se résigne à ordonner l'évacuation de Montoy.

Mais ce vigoureux officier, froissé du ton blessant de l'ancien major-général, ne veut pas obéir à un ordre verbal et exige une injonction écrite. La division exécute alors son ordre de retraite, dans le meilleur ordre. On s'arrête encore à hauteur du chemin de Colombey, puis les bataillons, toujours déployés, marchent

Digitized by Google

jusqu'à la bifurcation des routes de Sarrebrück et de Sarrelouis, où ils s'arrêtent, en avant de la ferme de Bellecroix, et attendent, dans cette position, que toute l'armée ait battu en retraite.

Dans cette journée, les régiments de la division Fauvart-Bastoul, malgré la violence du feu de l'artillerie, auquel ils sont soumis pendant douze heures, ne perdent que peu de monde. Le 8e de ligne ne compte aucun officier blessé et à peine quelques hommes hors de combat. Le 23e de ligne perd vingt et un hommes tués ou blessés. Le 66e de ligne, dont l'effectif est d'ailleurs réduit à neuf cents hommes, n'a, dans ces deux journées, que deux morts et une douzaine de blessés. Le 67e ne compte que quelques blessés.

— Les régiments du 3e corps, notamment le 51e de ligne, qui concouraient, avec la division du 2e corps, à la défense de ces positions, ont été précédemment rappelés par le général Clinchant, pour couvrir Noisseville.

La retraite de la division Fauvart-Bastoul, qui couvrait la division Montaudon, détermine la retraite de la 1re brigade de cette dernière division. Les troupes de cette brigade, en effet, en but aux feux d'écharpe et d'enfilade d'une artillerie formidable, menacées d'être débordées par leur droite, reçoivent l'ordre d'abandonner les positions occupées la veille, et se mettent en retraite sur la Planchette.

Le 18e bataillon de chasseurs à pied et la compagnie d'éclaireurs volontaires de la division Montaudon, sont chargés de protéger cette retraite, qui s'opère, sous un feu très vif, dans le plus grand ordre et mérite au bataillon les éloges spéciaux du maréchal Lebœuf.

Cette matinée du 1er septembre coûte au 18e bataillon de chasseurs, quatre hommes tués et vingt-neuf blessés.

Le commandant Rigault signale comme s'étant particulièrement distingués, ce jour-là, par leur sang-froid, leur mépris du danger et leur intelligence sous le feu de l'ennemi : les capitaines de Montjoye et Grassal; le capitaine adjudant-major Braun; les lieutenants Lallement et Michel; le sergent-major Francart (blessé); le sergent-major Filloux (blessé); les sergents Sahuc, Barchat (blessé), Perelli (blessé), Gardet; les sapeurs Fabre (blessé), Barbolosi, Gouin (blessé); le clairon Marle; les chasseurs Combes (blessé) et Imbert.

— La division Metman (3e du 3e corps) avait passé la nuit, on se le rappelle, sur le plateau de Servigny, à quelques centaines de mètres de ce village. Au jour, les batteries prussiennes de Gras et de Servigny commencent la canonnade sur la division. Les batteries de la réserve du 3e corps, placées en avant de Noisse-

Digitized by Google

ville, à gauche de la route de Sarrelouis, leur répondent immédiatement, mais, malgré le courage de nos vaillants artilleurs, nos pièces, impuissantes comme portée et comme nombre, sont obligées de se retirer.

L'infanterie ennemie, descendant alors de Sainte-Barbe, de Gras et de Servigny, vient, comme on l'a vu, attaquer Noisseville et dirige un feu très vif sur le flanc de la brigade de Potier, qui doit se porter en arrière, sous la protection des 3e et 4e compagnies du 1er bataillon du 7e de ligne, déployées en tirailleurs. Le 7e bataillon de chasseurs à pied protège aussi, avec un bataillon du 29e de ligne, cette retraite, par des feux de peloton dirigés sur l'artillerie ennemie; les 3e, 6e, 1re et 2e compagnies de ce bataillon de chasseurs se relèvent successivement entre elles pour cette manœuvre; les 4e et 5e compagnies forment la réserve. Le commandant Rigault dirige lui-même la retraite, qui s'effectue en bon ordre, jusqu'aux Fours à chaux. Le 7e bataillon de chasseurs à pied perd, ce jour-là, cinq hommes tués et vingt-deux blessés.

Bientôt cependant, la brigade de Potier tente un retour offensif et revient en avant occuper, par de nombreux tirailleurs, les vignes et les pentes de Servigny à Noisseville. Le feu de ces tirailleurs force les bataillons prussiens, qui veulent déborder ce dernier village par sa gauche, à rétrograder en désordre sur Gras et Servigny, en laissant sur le terrain un grand nombre de tués et de blessés.

La canonnade ennemie est acharnée sur Noisseville et Montoy et nulle ou à peu près de Poixe et de Servigny sur les positions occupées par la brigade de Potier, dont le rôle, durant toute cette matinée, est celui de tirailleurs, tellement nombreux, qu'on est obligé de les relever deux fois.

Au jour, la 2e brigade de la division Metman, commandée par le général Arnaudeau (59e et 71e de ligne), se voyant à découvert et presque à portée de la voix de l'ennemi, qui occupe Servigny, a reculé dans un ravin, qui la met à l'abri. Le feu recommence à six heures du matin, mais sans aucune vivacité.

— La division Aymard (4e du 3e corps) s'est également établie en arrière de Servigny sur deux lignes : la première composée de la brigade de Brauer (44e et 60e de ligne) sur la crête du plateau, à trois cents mètres environ du village; la deuxième ligne est placé, plus en arrière, composée de la brigade Sanglé-Ferrié (80e et 85e de ligne). Le 11e bataillon de chasseurs à pied est placé en réserve.

Au point du jour, l'ennemi, qui est venu, pendant la nuit, renforcer ses positions, envoie des reconnaissances, qui sont

Digitized by Google

dispersées par les grand'gardes. Une compagnie du 60e de ligne, commandée par le capitaine Pélissier, neveu du héros de Malakoff, a été envoyée de grand'garde et s'est portée tout près de Servigny, de manière à voir tous les mouvements de l'ennemi, sans être vue par lui ; la nuit s'est passée tranquillement.

Le 1er septembre au matin, le capitaine Pélissier déploie sa compagnie en tirailleurs, s'empare d'une tranchée et de deux embuscades ennemies et s'y établit solidement, surveillant ainsi la route de Sainte-Barbe et Servigny. Il profite du brouillard pour opérer une reconnaissance du terrain qu'il occupe, s'aperçoit que de l'autre côté, dans un bas-fond, il y a un fort détachement de cavalerie, qui a l'air de vouloir venir inquiéter nos lignes. Le capitaine Pélissier prévient ses hommes de ne pas se montrer et de ne tirer qu'à son commandement ; il est obéi en tout point et, au moment où cette cavalerie fait son mouvement pour se porter en avant, elle reçoit, à bout portant, un feu à volonté, qui la force à se replier rapidement.

Cette brave compagnie de notre 60e de ligne empêche aussi un fort peloton ennemi, qui se trouve dans le cimetière de Servigny, de se déployer; trois fois, les Allemands sont obligés d'y rentrer, sans pouvoir exécuter leur mouvement.

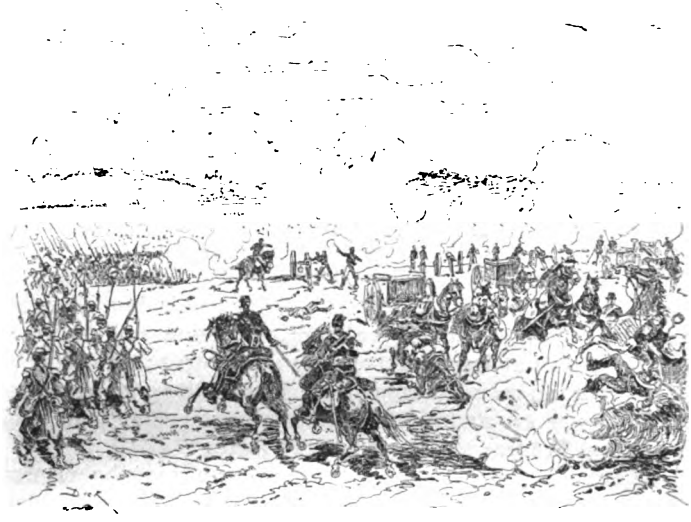
Au petit jour, les bataillons de la 2e brigade rectifient leurs positions et se replient un peu en arrière de la crête, afin de se défiler des feux de Servigny. Le brouillard favorise ces mouvements qui ne sont pas inquiétés.

Vers six heures, la canonnade recommence sur toute la ligne. Un feu très vif d'artillerie est dirigé sur la division Aymard. Grâce à la précaution qu'elle vient de prendre, la brigade Sanglé-Ferrié subit le tir des batteries allemandes, sans éprouver de pertes. Les bataillons couchés attendent des ordres pour se porter en avant. Une distribution est commencée dans le ravin de Noisseville et se continue malgré les projectiles. Les troupes font le café, sous les trajectoires des deux partis.

Quelques projectiles plongent dans le pli de terrrain, où se trouve défilé le 80e de ligne, et blessent plusieurs hommes. Les blessés de la brigade de Brauer traversent les lignes de la 2e brigade. A plusieurs reprises, les troupes de la 1re brigade, qui combattent en avant, sont rejetées dans les rangs de la brigade Sanglé-Ferrié, par les efforts de l'ennemi.

Bientôt, l'artillerie prussienne, gagnant du terrain vers Retonfey et Noisseville, prend la division Aymard d'écharpe et à revers. La garde entière et la division Vergé du 2e corps, établies entre Saint-Julien et Bellecroix, assistent, l'arme au pied, et sans bouger, à ces péripéties.

Digitized by Google



Bataille de Servigny (1er septembre 1870) — Infanterie du 3e corps marchant au secours de Noisseville, sous la protection des batteries établies en arrière du ravin de Lauvallier.

CHAPITRE XXII

Reprise de Noisseville.

Quatrième et dernière attaque des Prussiens sur le centre du 3e corps. — Incendie de Noisseville. — Magnifique courage de Lebœuf. — A la ferme de l'*Amitié*. — Uniforme de commandant du 3e corps. — Grêle d'obus! — Une fière réponse. — Mort du capitaine de Vaudrimey. — Le cheval du commandant Mauzon. — Le commandant Munié est blessé : le lieutenant de Coupray démonté. — Une grêle de... tuiles. — Le capitaine Gisbert mortellement atteint. — Le général Manèque est frappé à mort. — État-major du maréchal Lebœuf décimé. — Deux seuls officiers non touchés. — Le maréchal Lebœuf se décide à la retraite et envoie cette décision au maréchal Bazaine. — Une insigne mauvaise foi. — Extrait du rapport sommaire du maréchal Bazaine. — Ordre d'évacuer Noisseville. — Retraite de la brigade Clinchant et du 32e de ligne. — Feux en retraite de deux compagnies du 81e de ligne. — Un excellent résultat. — Colonne prussienne décimée à douze cents mètres de distance. — Retraite du 95e de ligne. — Les dragons du peloton d'escorte du général Clinchant maintiennent l'ordre dans la

Digitized by Google

retraite. — Le 32e de ligne se retire le dernier de Noisseville. — — Une dernière fusillade à bout portant. — Trait de courage et de dévouement du capitaine adjudant-major Blouet du 32e de ligne. — Les Allemands réoccupent Noisseville. — Obus ennemis dans la ravin de Lauvallier. — Les sept batteries de la réserve d'artillerie du 3e corps forcent l'artillerie ennemie à se replier. — Le 51e de ligne évacue Montoy. — Retraite admirable sous les obus. — Arrivée de l'arrière-garde de la division Montaudon à Bellecroix. — Morts de soif. — Ambulance volante du 3e corps. — Retraite de la division Metman par le ravin de Vallières. — Enlèvement du corps du capitaine de Champs, du 59e de ligne. — Évacuation des ambulances établies à Nouilly. — Le 29e de ligne protège la retraite, avec le 7e bataillon de chasseurs. — Arrivée des voltigeurs de la garde. — Retraite de la division Aymard. — Belle conduite du capitaine Pélissier du 60e de ligne. — Mort du sergent Carpezat. — « Adieu! mon capitaine. » — Retraite du 80e et du 85e de ligne. — Pertes de ce premier régiment. — Retraite de la réserve d'artillerie du 3e corps et de la division de Castagny.

Vers dix heures du matin, les Allemands tentent une dernière attaque sur Noisseville. Quatre brigades, dont deux de landwehr, marchent contre ce village. Un instant, nos tirailleurs arrêtent l'ennemi, mais les maisons de Noisseville, écrasées depuis deux heures par une grêle d'obus, prennent feu en plusieurs endroits. Nos bataillons sont décimés par l'artillerie allemande.

Depuis huit heures et demie du matin, le maréchal Lebœuf, superbe de bravoure, ayant à ses côtés, le vieux Changarnier, et derrière lui tout son état-major, se tient en première ligne sur la route de Sarrelouis, près de l'auberge de l'*Amitié*, sous le feu des obus, qui se croisent sur lui, venant de droite et de gauche, de Retonfey et de Servigny.

Le commandant en chef du 3e corps, portant sur sa tunique la plaque de grand-croix de la Légion d'honneur et la médaille militaire, est là, sur la route, immobile à cheval, regardant les masses prussiennes, qui s'avancent de tous côtés sur Noisseville. Les obus tombent tout autour de lui, faisant voler par gerbes les cailloux et la terre durcie de la chaussée.

On presse ce vaillant homme de guerre de se retirer. La position n'est plus guère tenable : « Messieurs, répond le maréchal à ses officiers, ceci vous regarde; mettez pied à terre, je vous prie. Quant à moi, je reste à cheval pour que l'ennemi et nos soldats me voient bien. » Et, en effet, pendant plus de deux heures, il reste, sans bouger, comme une véritable statue équestre, avec son fanion tricolore que porte le jeune maréchal des logis, Louis de Cassagnac, planté à côté de lui. Il semble vouloir, par une

Digitized by Google

belle mort de soldat, racheter les torts irréparables du ministre de la guerre.

L'ennemi, dont la vue de cette troupe d'officiers et du fanion tricolore a éveillé l'attention, reconnaît l'état-major d'un maréchal de France et concentre sur ce point le feu de plusieurs batteries. La grêle d'obus redouble.

Plusieurs officiers ont la précaution de se tenir en dehors de la chaussée, dans les champs, où la terre assez molle se laisse pénétrer par les projectiles ennemis, qui s'enterrent au lieu d'éclater. Moins avisé, le capitaine d'état-major de Vaudrimey se trouve sur la route, causant avec le commandant Mauzon, quand un obus, tombant à ses pieds, sur le sol durci de la chaussée, éclate sous sa monture. Le capitaine se renverse, est entraîné pendant quelques pas et tombe de cheval. On court à lui, on le relève; un éclat du projectile l'a frappé mortellement au-dessus du poumon droit. On transporte aussitôt le blessé à l'auberge de l'*Amitié*, où il meurt un instant après.

C'était un officier d'avenir; il avait été cité plusieurs fois au Mexique pour ses travaux topographiques, dans lesquels il excellait tout spécialement; son nom appartenait à l'armée: le général d'état-major, son père, avait longtemps commandé l'École d'état-major. Le capitaine de Vaudrimey avait à peine trente et un ans. Il allait se marier!

Par un heureux hasard, le commandant Mauzon, placé à côté de cet officier, quand celui-ci a été frappé à mort, n'a pas été touché: seulement son cheval est comme frappé de stupeur et reste immobile, tremblant de tous ses membres.

Un instant après, le commandant d'état-major Munié, ex-aide de camp du général Decaen, est blessé légèrement au front, après avoir eu son cheval tué sous lui, auprès du maréchal Lebœuf. Le lieutenant de Coupray est également démonté, sa monture ayant été tuée raide par un obus.

Sur la droite, le 2e corps faiblit de plus en plus. La journée s'annonce mal. Les obus ne cessent de pleuvoir sur cette malheureuse auberge de l'*Amitié*, bien mal nommée ce jour-là. A tout instant, les officiers de l'état-major du 3e corps reçoivent des tuiles, qui s'écroulent du toit, en même temps que les éclats de fonte et la mitraille des obus à balles sifflent de tous côtés.

Le capitaine Gisbert, de l'état-major, part pour porter un ordre quand un éclat d'obus lui fracasse le bras gauche. Le général Manèque, chef d'état-major du maréchal Lebœuf, s'approche du blessé pour lui parler; il tombe lui-même, atteint à la cuisse. Ces deux officiers moururent des suites de leurs blessures.

L'état-major du maréchal Lebœuf est littéralement décimé

Digitized by Google

Lui-même reçoit dans sa tunique un éclat d'obus, qui le contusionne légèrement. Le général Manèque est blessé mortellement. Le colonel d'Ornant a le pan gauche de sa tunique enlevé et son cheval a les naseaux emportés par un obus. Le commandant Munié est blessé au front et a son cheval tué. Le capitaine de Vaudrimey est tué. Le capitaine Gisbert est blessé mortellement. Le lieutenant Radiguet a déjà été blessé la veille, au côté droit. Le porte-fanion Louis de Cassagnac est blessé. Le commandant Duverney et le lieutenant de Coupray ont leurs chevaux tués sous eux. De tout l'état-major du 3e corps, deux officiers seulement ne sont ni touchés, ni démontés : ce sont le commandant Mauzon et le lieutenant de Brême. Un homme de l'escorte du 2e chasseurs à cheval est tué.

En présence de pareilles pertes, le maréchal Lebœuf renvoie les généraux de Rochebouët et Vialla, de l'artillerie et du génie du 3e corps, « qui, dit-il, ne sont d'aucune utilité pour le présent », et qui se retirent sur Lauvallier, avec les officiers attachés à leur personne.

La résistance devient de plus en plus impossible à Noisseville. A ce moment, le maréchal Lebœuf, qui ne reçoit aucun renfort, se souvenant des instructions qu'il a reçues le matin et jugeant inutile de tenir plus longtemps, dans une situation aussi désespérée, adresse au commandant en chef, le billet suivant, écrit au crayon :

« 1er septembre, dix heures du matin.

« La division Fauvart-Bastoul, du 2e corps, ayant battu en retraite, il y a une heure, contrairement à mes ordres, mon flanc droit est entièrement découvert. Je suis enveloppé de feux et de colonnes d'attaque de front et de flanc. Après avoir tenu jusqu'au dernier moment, je me vois forcé de battre en retraite.

« *Signé :* Maréchal LEBŒUF. »

Les pièces de canon de notre 3e corps sont écrasées par l'artillerie allemande et peuvent à peine se mettre en batterie. Privé de l'appui des canons de la réserve générale, qui sont restés sous le fort Saint-Julien, tourné par sa droite, supportant, sans être appuyé, tout l'effort de l'ennemi, le 3e corps ne peut continuer la lutte.

Dans ce combat qui dure cinq heures, de six heures à onze heures du matin, pas une de nos réserves n'a été engagée, pour soutenir un retour offensif, et des quatorze divisions d'infanterie

Digitized by Google

qui composent notre armée, six seulement prennent une part sérieuse à l'action.

Comme on le voit, le principal soin de Bazaine a été d'isoler le maréchal Lebœuf, de le laisser écraser par des forces supérieures, pour avoir le droit de rentrer dans Metz et peut-être aussi, avec les lâches sentiments d'un envieux, pour porter préjudice à un rival.

Dans le livre indigne que publia l'ancien commandant en chef de l'armée de Metz, livre écrit avec toutes les ruses de la plus insigne mauvaise foi, mais aussi avec une remarquable impuissance, Bazaine fit peser sur le maréchal Lebœuf, qui s'était bravement et noblement conduit, toute la responsabilité de la défaite qu'il avait organisée lui-même.

« A neuf heures, dit-il, j'envoyai l'ordre à tous les commandants de corps d'armée, de tenir, coûte que coûte, sur leurs positions et je préparai avec la garde et dix régiments de cavalerie, une attaque décisive sur Sainte-Barbe. Vers dix heures, au moment où j'allais ordonner le mouvement, pour enlever les batteries légères de l'ennemi et retremper le moral de l'infanterie, qui ne montrait pas son entrain habituel, et dont un certain nombre d'hommes commençaient à établir, en arrière des lignes, cette filière non interrompue d'isolés s'en retournant, sans permission, dans nos lignes ou même à la ville, à ce moment, je reçus l'avis suivant au crayon du maréchal Lebœuf! (Suit le billet que nous avons citéplus haut.)

« Le mouvement de retraite de l'aile droite se propage rapidement aux autres corps d'armée. L'opération générale, d'offensive qu'elle devrait être, devient défensive, et les troupes sont contraintes de reprendre leurs anciennes positions sur les deux rives de la Moselle, afin d'éviter d'être acculées en grande agglomération jusqu'aux glacis de la place. »

Ce dernier membre de phrase, assertion prodigieuse et incroyable, veut dire que Bazaine, avec cent quarante mille hommes, ne peut en contenir soixante-dix ou quatre-vingt mille!

Ainsi, le commandant en chef de l'armée de Metz laisse le maréchal Lebœuf lutter seul, sans ordre, sans appui, contre les principales forces ennemies. Ce dernier obtient les éloges de tous ceux qui l'ont vu au feu, les Prussiens mêmes lui rendent justice et son rival l'accuse d'avoir, par sa faute, déjoué ses propres intentions et causé la perte de la bataille. Bien plus, le misérable héros du Mexique ose, comme à Saint-Privat, calomnier indignement notre admirable infanterie française. Que la conscience publique le juge!

— Les conséquences de la retraite de la division Fauvart-

Digitized by Google

Bastoul ont été des plus graves ; le 3e corps, dégarni de tout point d'appui sur sa droite, va se voir forcé d'abandonner toutes les positions qu'il a conquises, et de se reporter sur celles qu'il occupait le 31 août, avant l'attaque. Son mouvement va entraîner forcément la retraite de toute la ligne de bataille.

La violence du feu de l'ennemi augmentant de plus en plus, ordre est donné à la brigade Clinchant (2e de la 1re division du 3e corps), 81e et 95e de ligne, ainsi qu'au 32e de ligne, qui lui sert de soutien, d'évacuer le village de Noisseville.

A la gauche, la 3e compagnie du 1er bataillon du 81e quitte la dernière le village. Les 1re et 2e compagnies du 3e bataillon du même régiment, auxquelles l'ordre de battre en retraite n'a pu parvenir assez tôt, pour exécuter le mouvement de retraite, en même temps que les autres compagnies du 81e, rentrent les dernières, se repliant par échelons, avec les compagnies d'arrière-garde.

Au moment où ces deux compagnies se retirent lentement sous le feu de Noisseville, un corps d'infanterie prussienne assez considérable sort de ce village, pour courir sus à cette petite troupe déjà fort maltraitée. Un des deux capitaines fait aussitôt tirer à volonté sur cette masse, avec la hausse de huit cents mètres, et voit les balles soulever la poussière en avant des Prussiens. Rectifiant le tir, il le porte à douze cents mètres, et les projectiles arrivent alors, de plein fouet, sur les Prussiens, qui, déconcertés, ouvrent, sans le moindre effort, un feu terrible sur nos soldats qui, toujours tirant, toujours reculant, les déciment, sans perdre un seul homme. Les ennemis prennent alors le parti de regagner Noisseville, en toute hâte. Cela prouve bien tout ce que l'on peut tirer de la portée supérieure du chassepot sur le dreysse.

De son côté, le 95e, sous un feu d'artillerie des plus violents, se retire dans un ordre magnifique, qui vaut à son jeune et brave colonel Davout d'Auerstaëdt, les félicitations du maréchal Lebœuf et des généraux présents. Ses pertes heureusement sont insignifiantes, eu égard à l'énergie de l'attaque.

Un instant, au moment où la retraite de la brigade a commencé, un peu de désordre s'est produit dans les rangs. A cette vue, le général Clinchant donne l'ordre au peloton d'escorte du 2e dragons, attaché à la 1re division du 3e corps, de barrer la route aux fantassins, qui commencent à marcher à la débandade. L'ordre se rétablit aussitôt dans les rangs. Un seul dragon est blessé par un éclat d'obus.

Le 32e de ligne, se conformant au mouvement de retraite ordonné à la brigade Clinchant, à laquelle il sert de soutien, a

Digitized by Google

reçu également l'ordre de battre en retraite. Les soldats de ce régiment n'ont aucune hâte d'obéir à cet ordre; ils se fusillent presque à bout portant avec les Prussiens ; cela ne leur déplaît pas, tandis qu'ils redoutent le moment où ils tourneront les talons et recevront ainsi des coups de fusil dans le dos, sans pouvoir y riposter. Aussi, le colonel Merle ne se décide-t-il à quitter la position, qu'en se voyant sur le point d'être débordé.

Au signal donné par le colonel, les soldats du 32e se portent en arrière au pas de course, inondés par un véritable déluge de balles et d'obus, que l'ennemi, libre de ses mouvements, fait pleuvoir sur eux. Le sous-lieutenant Soulié, commandant la 3e compagnie du 1er bataillon, marche, au contraire, lentement, avec sa petite troupe, choisissant les bandes de terrain les moins labourées par les projectiles, et ne reçoit aucune blessure pas plus que ses hommes, tandis que plusieurs de ceux qui les ont précédés de deux ou trois cents mètres, sont atteints mortellement.

C'est à ce moment que l'on voit également, à moitié chemin, entre les lignes adverses, le capitaine-adjudant-major Blouet, du 32e de ligne, portant sur son dos son camarade, le lieutenant Antoine, mortellement blessé, et qui s'avance, lui aussi, avec son précieux fardeau, au milieu d'un tourbillon de projectiles, auxquels il sert de point de mire.

Enfin, après avoir traversé ce terrain labouré par les obus et la mitraille, les trois bataillons du 32e de ligne viennent se reformer derrière la brigade Clinchant.

Il est onze heures du matin. Les Prussiens occupent maintenant Noisseville, où ils sont rentrés derrière les talons de nos soldats. A ce moment, de nouvelles batteries prussiennes s'établissent devant ce village et envoient des obus dans le ravin de Lauvallier, où ils éclatent au milieu des monceaux de cadavres tombés la veille en cet endroit.

— Les sept batteries de la réserve d'artillerie du 3e corps, aussitôt que le mouvement de retraite de la brigade Clinchant s'est prononcé, sont venues s'établir en ligne sur le plateau, entre le ruisseau de Vallières et la route de Sarrelouis, un peu en avant de sa jonction avec celle de Sarrebrück, opposant ainsi une batterie de canons à l'ennemi qui, sans ces batteries, gênerait fortement ce mouvement de retraite. Devant ce puissant soutien, les batteries prussiennes se replient en arrière de Noisseville.

En voyant l'évacuation de Noisseville, le 51e de ligne a également évacué Montoy. Au sortir de ce village, les trois bataillons de ce régiment se trouvent ralliés et en position. Après la re-

Digitized by Google

traite de la 2e brigade de la division Montaudon et du 32e de ligne, le 51e se replie en échiquier, sous la protection d'une double ligne de tirailleurs.

La retraite de ces divers régiments s'est exécutée dans un ordre admirable, en échelons, au pas, sur huit ou dix lignes de bataille. Un déluge de projectiles s'abat autour d'eux, avec une fréquence et une rapidité telles que, par instant, abasourdies par le bruit, aveuglées par la poussière, les lignes s'arrêtent, indécises du côté vers lequel elles se tourneront; malgré tout, nos braves soldats, toujours combattant, se replient avec un sang-froid et un calme remarquables, devant cette artillerie qui les décime, et accompagne leur retraite d'innombrables projectiles. Parfois, les obus ouvrent dans les rangs de sanglantes trouées, mais les vides sont aussitôt refermés ; et ce mouvement est accompli, sans trouble ni précipitation, par des troupes frémissantes de honte et d'indignation, à la pensée que leur courage est enchaîné par la trahison.

L'arrière-garde de la division de Montaudon arrive enfin à Bellecroix ; nos soldats ont la figure renfrognée et ont une soif atroce. Il n'y a pas d'eau ; le peu qu'on a pu trouver est réservé au pansement des blessés. Un moment, un docteur va renverser l'eau contenue dans un quart et qui a servi à étancher la blessure d'un artilleur blessé à la tête, lorsqu'un soldat lui crie : « Ne la jetez pas! » C'est égal, il faut avoir bien soif!

A la bifurcation des routes de Sarrelouis et de Sarrebrück, les chirurgiens du 3e corps ont établi les blessés sous les maigres ombrages d'un petit bouquet de bois; les voitures des ambulances leur en amènent un bon nombre; ceux qui peuvent attendre, sont conduits directement à Metz.

— Les 3e et 4e divisions du 3e corps, actuellement les plus en avant, ne peuvent plus rester sur le plateau de Servigny, sans se compromettre. Elles descendent donc le long des chemins et des pentes qu'elles ont escaladées la veille.

Tout le 3e corps, battant en retraite par échelon, va reprendre ses anciennes positions.

— Vers onze heures, la division Montaudon (1re du 3e corps) ayant, comme on vient de le voir, évacué Noisseville, la division Metman (3e du 3e corps) est forcée de se conformer à son mouvement, et va reprendre sa position de la veille, près des fours à chaux, par le ravin de Nouilly.

Le 7e de ligne a soutenu, pendant toute la matinée, une fusillade des plus vives. Deux fois, ses tirailleurs ont été relevés, et on va les relever une troisième, lorsque, vers onze heures du matin, arrive un ordre subit de retraite. Le régiment, presque

Digitized by Google

tout entier, déployé sur une ligne, descend de nouveau le ravin de Servigny à Nouilly, couvert par de nombreux tirailleurs et sans recevoir un seul coup de canon, traverse Nouilly, pendant que Noisseville est abandonné par la brigade Clinchant.

En sortant de Nouilly, l'abbé de Meïssas, aumônier de la division Metman aperçoit le corps du capitaine adjudant-major de Champs, du 59e de ligne, gisant toujours au même endroit où il est tombé la veille; seulement les mouches commencent à voltiger au soleil, par-dessus le crâne évidé par un obus. Ce spectacle est navrant. A ce moment, le 7e de ligne débouche du village; le digne aumônier se dirige vers la tête de colonne et demande quatre hommes de bonne volonté.

Des musiciens s'offrent avec empressement : ils remontent avec l'abbé de Meïssas dans la vigne, enveloppent la tête fracassée du mort, avec un grand mouchoir de coton à carreaux, puis le descendent jusqu'à la route. Au même instant, passe un convoi de véhicules recrutés un peu partout, pour le transport des blessés, et qui s'en retournent chargés. Les musiciens avisent une carriole sur laquelle deux hommes peuvent tenir aisément étendus. Elle ne porte qu'un blessé; on fait ranger ce pauvre garçon et l'on couche le cadavre à côté de lui.

Nouilly est plein de blessés : nos troupes reculant, ce village peut se trouver, dans un moment, un des points les plus exposés au feu; il serait prudent d'évacuer les blessés en toute hâte. Le major principal donne des ordres immédiats pour l'évacuation. Nouilly, une fois évacué, le moulin de Goupillon devient le lieu de dépôt le plus rapproché du feu pour les blessés.

Le 59e et le 71e de ligne, placés en deuxième ligne, dans le ravin de Nouilly, entraînés bientôt par le mouvement rétrograde parti de la droite, se replient également, en suivant la rive droite du ruisseau de Vallières, sur le flanc du coteau; l'ordre de marche est parfait.

Le 29e de ligne, resté le dernier sur le plateau de Servigny, bat en retraite à son tour, protégeant, avec le 7e bataillon de chasseurs à pied, le mouvement rétrograde de la division Metman.

En route, nos soldats rencontrent les voltigeurs de la garde, qui s'avancent pour les soutenir. Hélas! il est trop tard. En effet, le feu a cessé complètement. Il est midi.

— Vers deux heures et demie du matin, un aide de camp est venu annoncer au général Aymard la retraite de la division Montaudon. La 4e division reçoit l'ordre de battre en retraite. Le mouvement s'effectue en bon ordre, sous le feu de l'ennemi; on se dirige vers les positions de la veille. Les compagnies

Digitized by Google

chaque bataillon, qui étaient de grand'garde pendant la nuit, protègent la retraite, déployées en tirailleurs.

Le capitaine Pélissier du 60e de ligne, dont la compagnie a été de grand'garde, a reçu l'ordre de rallier ses soldats, pour protéger le régiment qui se retire. A peine cet officier a-t-il réuni son monde, qu'il est pris de flanc par une ligne de tirailleurs ennemis : déployer sa compagnie, riposter aux Prussiens, n'est que l'affaire d'une seconde. Au centre de la ligne, il encourage ses hommes de la voix et du geste.

Cet intrépide soldat, qui compte vingt-trois années de service dont dix-huit toujours en campagne, s'est déjà signalé le 18 août dernier, à Saint-Privat, en maintenant, toute la journée, avec sa seule compagnie, dans le bois de la Jurée, des forces considérables ennemies, qui cherchaient à en déboucher et en tuant cinq Allemands de sa propre main.

Tout à coup, un obus tombe au milieu de sa compagnie, tue deux hommes, blesse grièvement le sergent fourrier et mortellement un sergent. Ce sous-officier, nommé Carpezat, a encore la force de se retourner du côté de son capitaine, qui, tout abasourdi du coup, cherche à se rendre compte du mal produit; il lui tend la main, en lui disant : « Adieu, mon capitaine, votre main, je vais mourir, que Dieu vous protège; vous êtes trop brave pour être tué, la compagnie a besoin de vous; » et il expire en criant de toutes ses forces : « *Vive l'Empereur! vive la France!* »

Le capitaine lui soulève la tête et lui ferme les yeux, pendant que deux grosses larmes coulent silencieusement le long de son mâle visage. Malgré les observations que lui fait le lieutenant commandant les tirailleurs, le capitaine Pélissier veut rester au milieu de l'épouvantable feu qui décime sa compagnie. Sur ces entrefaites, il est frappé grièvement à la cuisse. Quoique blessé, l'intrépide officier reste debout, appuyé sur son sabre et ne quitte le champ de bataille, que lorsque le 60e de ligne a opéré son mouvement de retraite et que sa compagnie est à l'abri des atteintes de l'ennemi. Alors, seulement, il songe à aller se faire panser.

Le 85e de ligne se porte, lui aussi, en arrière, avec un ordre magnifique, protégé par une ligne de tirailleurs composée des compagnies Speltz, Clémenson et Juillard.

Le 80e de ligne se retire, le dernier, par bataillon en colonne, à distance entière, sous un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie; il vient se former en bataille, vers onze heures du matin, sa gauche au bois de Mey, en avant des fours à chaux, soutenant avec la 3e compagnie du 11e bataillon de chasseurs à

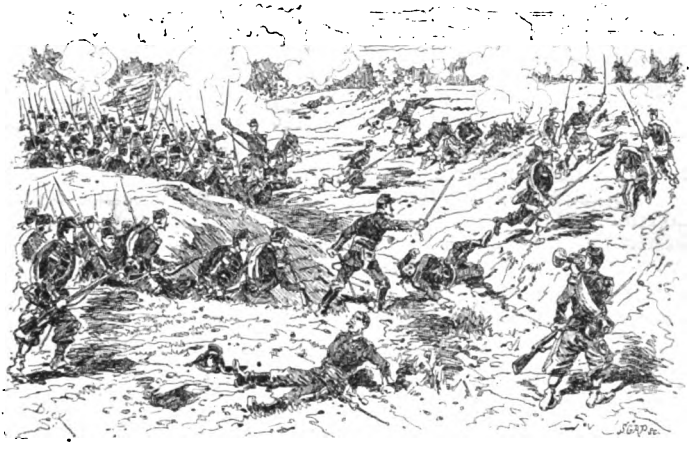
Digitized by Google

pied, la retraite du 85e et de la 1re brigade (44e et 60e de ligne) qui vont former une deuxième ligne en arrière des fours à chaux et de Mey. Là, le 85e de ligne perd quelques hommes tués par les obus. En soutenant la retraite, le 80e de ligne a eu un officier, le sous-lieutenant Sutorius, blessé d'un éclat d'obus à la cuisse, deux hommes tués et seize blessés.

Les batteries de la réserve d'artillerie du 3e corps ont également rétrogradé et sont retournées sur le plateau de la ferme de Bellecroix. Mais là, elles n'ont pas l'occasion de faire feu. Dans ces divers mouvements, la 7e batterie du 4e d'artillerie a deux hommes blessés, dont un mortellement.

— A midi et demi, le général de Castagny, commandant la 2e division du 3e corps, fait prendre des dispositions pour l'attaque du château de Mercy; mais, à ce moment, les Prussiens se portent en force sur notre droite. La retraite est alors ordonnée. Le 41e de ligne protège ce mouvement rétrograde, couvert par les tirailleurs qui font une retraite en échelon, et se retire dans le bois de Borny. Dans cette journée, ce régiment a un seul homme grièvement blessé.

Digitized by Google



Bataille de Servigny (1er septembre 1870). — Le bataillon des chasseurs à pied de la garde impériale, se portant du ravin de Vallières sur la route de Sarrelouis, afin de protéger la retraite du 3e corps.

CHAPITRE XXIII

Inaction de la garde.

La nuit du 31 août au 1er septembre. — Le bivouac du général Bourbaki. — Brouillard à l'aube. — La canonnade reprend à six heures du matin. — Arrivée de Bazaine sur le champ de bataille. — Inaction de l'armée française. — La réserve de cavalerie monte à cheval. — Le brouillard se dissipe. — La brigade Brincourt des voltigeurs de la garde, prend position dans ses tranchées. — Positions occupées par le 1er voltigeurs et l'artillerie montée de la garde. — Travaux exécutés par les sapeurs du génie et les voltigeurs de la garde. — Ordre à la réserve de cavalerie de se tenir prête à charger. — Travaux exécutés par les grenadiers de la garde. — Pertes du 3e grenadiers. — Le général Bourbaki donne au général Desvaux ses instructions pour charger. — But de cette charge. — Instruction du général Desvaux aux colonnes de cavalerie. — Rôle réservé au régiment des chasseurs à cheval de la garde. — Le fort Saint-Julien commence à tirer. — Faux mouvements de la brigade de grenadiers Le Poitevin de la Croix. — Ordre d'enlever le bétail des villages en cas de retraite. — La réserve de cavalerie vient prendre position. — Confiance générale. — L'homme aux mauvaises nouvelles. — Ordre à la réserve de cavalerie de se replier. — Folie d'exécuter cette charge. — Bazaine donne à l'armée un ordre général de retraite. — L'infanterie de la garde est désignée pour protéger cette

Digitized by Google

retraite. — Dispositions prises par la division Deligny des voltigeurs de la garde. — Indifférence de Bazaine. — Retraite du 3e corps. — La brigade Garnier et le bataillon de chasseurs de la garde se portent en avant pour soutenir cette retraite. — Retraite par échelons déployés. — Coups de feu tirés par les voltigeurs du 1er régiment, des maisons de Mey. — Troupes non engagées. — « Ce soir nous coucherons à Sainte-Barbe ! » — Inaction des batteries de 12 de la réserve générale d'artillerie. — Les découragés. — Une harangue du capitaine Labroquère. — Bazaine rentre déjeuner à Metz. — Retour au Ban-Saint-Martin de l'état-major général de l'armée. — Retraite en bon ordre du 4e corps. — La cavalerie de la garde reçoit l'ordre de se retirer. — Mouvement de conversion des carabiniers de la garde. — Désespoir de la garde. — Consternation de Bourbaki. — « *Le sphinx nous a tous collés !* »

La nuit du 31 août au 1er septembre a été très froide. Pendant presque toute sa durée, la fusillade s'est fait entendre aux avant-postes. Le général Bourbaki a passé cette nuit-là, comme tous les officiers de son état-major, enveloppé dans son manteau, les pieds à un feu de bivouac, mais souffrant, malgré cela, un peu du froid. Tous attendent avec impatience la venue du jour et des ordres du maréchal Bazaine qu'on ne sait où trouver. On ne peut être trompé dans la première attente, mais on l'est dans la seconde.

Dès l'aube, malgré un brouillard très intense, qui ne permet de rien distinguer, la lutte recommence par une forte mousqueterie. L'ennemi a reçu, dès hier soir, des renforts considérables : il en est arrivé toute la nuit; il en arrive encore ce matin.

Six heures du matin. La canonnade reprend de plus belle et s'étend des bords de la Moselle au fort de Queuleu, principalement à droite.

Six heures quarante. Le maréchal Bazaine passe devant la garde impériale, se dirigeant, avec une extrême lenteur, vers le terrain de la lutte.

A ce moment, le brouillard commence à se dégager. On voit les troupes françaises rester en position et attendre une attaque qui n'a pas lieu ou des ordres pour se jeter sur les Prussiens. Les deux armées se regardent; c'est à peine si, au centre excepté, elles échangent quelques coups de canon.

Le fort de Queuleu envoie plusieurs obus sur des troupes fraîches, qui passent à proximité, se dirigeant vers Rétonfey et Sainte-Barbe.

A cinq heures du matin les divisions de cavalerie de la garde et du général de Forton sont montées à cheval, après avoir fait le café et rompu un morceau de biscuit. Les escadrons se por-

Digitized by Google

tent en avant et s'étagent sur les glacis du fort Saint-Julien. De là, on domine toute la vallée comprise entre la route de Bouzonville et celle de Sarrebrück; mais le brouillard, encore très épais, s'étend comme un voile impénétrable et empêche de distinguer l'ensemble de la bataille.

L'action s'est engagée très vivement au 3e corps, à Noisseville, et à l'extrême droite, à Flanville et à Montoy.

Sept heures dix. La fusillade redouble dans ces diverses directions.

Sept heures et demie. Le canon gronde, les mitrailleuses commencent à se faire entendre. A peu près au même instant, le général Blanchard, commandant du grand quartier général, et les chevaux de main du maréchal Bazaine, passent à hauteur du parc du château de Grimont, à quelques centaines de mètres, au sud de la route de Sainte-Barbe, se dirigeant vers Saint-Julien, alors que trois quarts d'heure auparavant, ils cheminaient sur la route de Sainte-Barbe, dans la direction de l'ennemi.

On ne sait comment s'expliquer ce fait étrange. On suppose que le maréchal Bazaine s'étant trouvé embarrassé par sa nombreuse suite, en renvoie une partie. Les dispositions prises plus tard par le maréchal, ont prouvé que, dès le matin, il était décidé à battre en retraite. Dans ce cas, pourquoi ne pas avoir ordonné la retraite pendant la nuit ou dès le matin? C'est inexplicable.

Le brouillard se dissipant peu à peu, la chaleur augmente dans une proportion sensible.

Sept heures trois quarts. Une partie de nos troupes venant à se replier, ordre est donné à la brigade Brincourt de s'établir dans l'espace abrité par les remblais, près desquels le général Bourbaki et son état-major ont passé la nuit, de garnir de tirailleurs la crête de ces remblais et de tenir le reste de ses troupes au pied de ces levées de terre.

Huit heures cinq. Le maréchal Bazaine prescrit lui-même au général Bourbaki d'envoyer le 1er bataillon du 1er voltigeurs s'établir vers l'extrême droite de la ligne de la garde, occuper le village de Mey de manière à plonger dans les vallons, qui descendent de Nouilly et de Lauvallier, et de le faire appuyer par la 1re batterie du régiment monté d'artillerie de la garde, qui vient se mettre en batterie dans une tranchée, à droite de la route de Sainte-Barbe, ayant pour mission de balayer le thalweg avoisinant le village de Mey. En même temps, il fait disposer une autre batterie avec épaulements en terre, en avant des remblais occupés par la brigade Brincourt.

Les deux autres bataillons du 1er voltigeurs restent derrière

Digitized by Google

les fortifications naturelles, dans lesquelles le génie, sous la direction du général Durand de Villers et par ordre du général Bourbaki, exécute, à droite de la route qui mène à Sainte-Barbe, un épaulement pour deux batteries de 12.

Des travaux de même nature sont également entrepris à gauche de la route de Sainte-Barbe, pour abriter deux autres batteries de 12, dont les feux concourent, avec ceux des deux autres batteries placées à droite de la route, à battre tout le terrain en avant.

Les sapeurs du génie, aidés par les voltigeurs du 2e bataillon du 1er régiment, élèvent rapidement une suite de tranchées-abris, en avant du point où a bivouaqué ce régiment, sur un terrain où se trouvent quelques fours à chaux et qui termine la plaine. Le 2e bataillon prend position dans ces retranchements, dont les défenseurs peuvent donner des feux en avant et sur les pentes du village de Mey.

Enfin, le 3e bataillon du 1er voltigeurs se place en colonne, en arrière de cet épaulement, où il appuyait sa gauche la veille.

La 6e compagnie du 3e bataillon du 1er voltigeurs s'abrite des projectiles derrière une tranchée.

Le maréchal Bazaine, qui, à ce moment, paraît vouloir sortir de son inertie, décide une vigoureuse offensive et prescrit au général Bourbaki de tenir la réserve générale de cavalerie du général Desvaux prête à protéger la retraite, en prenant position sur le versant gauche du ravin de Mey et attendant l'occasion de charger obliquement, par rapport à la route de Sainte-Barbe, les troupes ennemies, dès qu'elles apparaîtraient sur la crête que l'on rencontre, en suivant la route se rendant du parc de Grimont à Sainte-Barbe. Une maison isolée, située sur le bord de la route, dont être choisie comme point de direction.

On ne s'explique pas cette résolution tardive de prononcer l'offensive, en poussant en avant dix régiments de cavalerie soutenus par la garde, alors que notre artillerie de réserve est maintenue en arrière, que l'ordre ou l'autorisation de battre en retraite, si l'on rencontre une résistance trop sérieuse, a été expédié le matin, enfin que la garde reste inactive, alors qu'il suffirait à la seule division de voltigeurs du général Deligny, de marcher pour arrêter l'ennemi. Si le maréchal Bazaine ne veut pas engager prématurément ses réserves, il lui suffirait de prescrire à la division de Castagny de s'acquitter plus sérieusement de sa mission, en attirant à elle une partie des forces adverses en avant de Colombey.

Au moment où l'on se dispose à faire quelques tranchées pour abriter les défenseurs des remblais, on constate que la compagnie

Digitized by Google

du génie de la division Deligny a laissé dans l'île Chambière, avec les bagages, la prolonge renfermant ses outils. C'est un soin qu'un chef d'état-major devrait toujours prendre en marche, que de s'assurer que chacune des fractions de la colonne possède tous les éléments nécessaires, pour remplir les missions qui lui incombent. On ne comprend guère une troupe du génie sans outils.

Fort heureusement, d'autres compagnies du génie n'ont pas opéré de la sorte et il devient possible, en arrêtant une compagnie de cette arme, qui est en marche, de se procurer des outils et des bras. Des voltigeurs se mettent à l'œuvre.

En quelques instants et comme par enchantement, on construit sur la partie du remblai parallèle à la route, en regardant le village de Mey, une ligne à crémaillères, en ne s'enfonçant que de la profondeur nécessaire pour que l'homme, se trouvant debout au fond de la tranchée, puisse tirer par-dessus le parapet. Il est recommandé aux travailleurs de commencer par approfondir le plus possible la tranchée, sauf à gagner ultérieurement en largeur.

L'épaulement perpendiculaire à la route à l'extrémité du remblai est exécuté simultanément. En attendant la batterie de 12 demandée à la réserve générale de l'artillerie, on y envoie, comme nous l'avons déjà dit, la 1re batterie du régiment monté d'artillerie de la garde; mais cette batterie, avant d'avoir ouvert le feu, est presque aussitôt remplacée par la batterie de 12 demandée à la réserve.

Pendant que le général de Villers fait exécuter, sous sa direction, à droite de la route de Sainte-Barbe, l'épaulement de la batterie et les tranchées nécessaires à la division Deligny, le général Picard fait exécuter, à gauche de cette même route, des travaux analogues, sous le feu de l'ennemi, par la 10e compagnie de sapeurs du 3e régiment du génie, sous les ordres du capitaine Olier, aidée par les grenadiers de sa division. Dans cette circonstance, le sergent de sapeurs Labaurie se fait remarquer par son courageux sang-froid. Pendant ce travail, un clairon et un soldat du 3e régiment de grenadiers sont blessés. Ce sont du reste les seules pertes subies par le corps entier de la garde, dans les deux journées du 31 août et du 1er septembre 1870.

Vers *huit heures et demie*, le 4e corps ayant commencé à se replier, les divisions Desvaux et de Forton reçoivent l'ordre de se tenir prêtes à monter à cheval.

Huit heures trois quarts. Le général Desvaux arrive de sa personne près du général Bourbaki, afin de recevoir ses instructions et de prendre connaissance des terrains de charge. Il est

Digitized by Google

convenu qu'il ne s'occupera que de la protection de son flanc droit par l'artillerie, la batterie de 12, avec épaulement, devant suffire pour son flanc gauche, que la cavalerie de la garde sera formée sur trois lignes, avec une réserve bien défilée sur le versant gauche du ravin de Mey, à droite des remblais occupés par la brigade Brincourt (1er et 2e voltigeurs), que la division de cavalerie du général de Forton sera disposée dans le même ordre, en arrière de ces mêmes remblais, défilée par eux et par l'inclinaison du terrain.

Le but de cette charge est de tourner les défenses ennemies. Pour cela, le maréchal Bazaine a décidé de réunir devant Servigny, près de la route de Sainte-Barbe et du fort Saint-Julien, la réserve de cavalerie du général Desvaux et la garde en entier. Au signal donné, ces dix régiments de cavalerie, protégés par le feu du fort Saint-Julien, celui de toutes les batteries de la réserve générale d'artillerie et de la garde et soutenus par l'infanterie de la garde, devront dépasser Servigny et, faisant ensuite un à droite, écraser les masses d'infanterie ennemie qu'abrite ce village.

Après avoir quitté le commandant en chef de la garde, le général Desvaux rejoint ses escadrons et fait appeler auprès de lui les colonels, auxquels il transmet les ordres suivants du maréchal Bazaine :

« Le corps de réserve de cavalerie se composant de la division de Forton et de la division de la garde, prendra de suite ses dispositions pour charger sur le terrain découvert, qui est en avant de Servigny. A l'abri de cette charge gigantesque, l'infanterie de la garde devra prononcer un retour offensif sur Sainte-Barbe, pour tâcher d'enlever cette position. »

Le régiment de chasseurs à cheval de la garde, que commande le brave colonel de Montarby, doit avoir un double rôle à jouer dans cette opération. Deux de ses escadrons, sous les ordres du chef d'escadrons de Cherisey, doivent soutenir d'abord l'artillerie, puis venir rejoindre les trois autres, laissés à la disposition du colonel de Montarby. Celui-ci, profitant du moment où l'attention et les efforts de l'ennemi seront absorbés par cette attaque, se propose de tourner la position par la droite, en dissimulant la marche du régiment, à la faveur du ravin, qui court au-dessous du village de Mey et du bois qui couvre le coteau de Servigny, terrain qu'il a fait reconnaître quelques heures avant ; de se montrer sur le flanc de l'ennemi, au plus fort de la lutte avec l'attaque de gauche, de lui faire croire à une attaque sérieuse et de servir de lien entre la garde et le 3e corps placé à sa droite.

Digitized by Google

Huit heures cinquante. — Le fort Saint-Julien commence à tirer.

Au même instant, l'ordre est donné au général Picard de se tenir prêt sur les positions, en laissant, toutefois, à la disposition du génie, les travailleurs que la brigade Le Poitevin de la Croix a fournis pour la construction des ouvrages. Le général Le Poitevin de la Croix déploie une partie de sa brigade, à droite de la route de Sainte-Barbe, au lieu de la déployer tout entière à gauche, comme l'ordre en a été donné au général Picard.

Le général Bourbaki fait rectifier ce faux mouvement, qui a, entre autres conséquences, celle d'empêcher ces troupes d'être défilées des vues de l'ennemi venant de Poixe et de Servigny, de ne plus prendre ces troupes d'écharpe à un moment donné, enfin de masquer le feu de la batterie de 12.

Le capitaine Amphoux, de l'état-major général, vient prévenir le général Bourbaki, qu'il ait à faire enlever, des villages qu'on serait obligé d'abandonner, tout le bétail qu'ils renferment. C'est une mesure bonne en elle-même, mais qui est bien tardive. Il ne doit pas rester grand'chose dans les villages de la banlieue de Metz. On se demande, en outre, comment en battant en retraite depuis Saint-Avold, on a négligé de prendre cette précaution. Ne fallait-il pas, autant pour nous approvisionner nous-mêmes, que pour en priver les Prussiens, ramener avec nous, toutes les ressources existant sur notre route ?

Ce soin n'a pas été plus pris que celui de créer des obstacles à la marche de l'ennemi, de couper les ponts ou les routes, par exemple.

Neuf heures. — Sur un nouvel ordre du maréchal Bazaine, le corps de cavalerie Desvaux commence à se placer, comme il a été dit plus haut, en avant du fort Saint-Julien : la division de cavalerie de la garde, en arrière de la droite de la brigade Brincourt, à droite de la route de Sainte-Barbe, sur le versant gauche du ravin de Mey (elle arrive la première) ; la division de Forton, en arrière de la gauche de la même brigade de voltigeurs et des remblais occupés par cette brigade.

Les obus continuent à pleuvoir en avant du front de la garde.

Bonne humeur et confiance cependant. Tout le monde croit au succès. Un homme passe, l'homme aux mauvaises nouvelles. On l'interroge : « Ah ! répond-il, c'est toujours la même chose. Nous perdons du terrain... Quelle pitié ! » On étranglerait cet homme.

Neuf heures cinq. — Le lieutenant de chasseurs, Albert Bazaine, neveu et officier d'ordonnance du commandant en chef, apporte au général Bourbaki l'ordre de protéger notre

Digitized by Google

droite. Celui-ci prescrit au général Garnier, commandant la 2e brigade de la division Deligny (3e et 4e voltigeurs), de se tenir prêt à partir.

Neuf heures et quart. — Deux coups de canon sont tirés du fort de Queuleu.

Neuf heures vingt-cinq. — Le feu devient sensiblement moins intense. Le bruit court dans les rangs de la garde que le village de Servigny a été occupé, hier soir, par nos troupes et que les Prussiens les ont délogées à onze heures.

Dix heures. La division de cavalerie de la garde, ainsi que celle du général de Forton, s'apprêtent à se porter en avant. Dans la prévision de ce mouvement, tous les ordres de détail ont été donnés : on a indiqué des points de repère pour la direction à suivre; les capitaines-commandants de chaque escadron ont, à leur tour, donné quelques instructions à leurs hommes. Toutes les dispositions sont prises, tout le monde est prêt à s'élancer, mais, à ce moment même, un mouvement de retraite semble s'effectuer sur toute la ligne. Il a commencé par notre aile droite. Le soleil a, depuis quelques instants, dissipé le brouillard et l'on aperçoit parfaitement les masses d'infanterie, qui se retirent; le feu de nos batteries s'éteint successivement.

Dix heures et demie. L'ordre arrive à ces deux divisions de cavalerie de se replier. Cet ordre, qui cause à tous ces braves cavaliers d'élite un profond découragement, a été motivé par l'impossibilité où se trouve le 3e corps, qui doit servir de pivot à la conversion, de conserver sa position.

Cette charge de cavalerie, dans la phase que traversait l'action, sous le feu concentrique des batteries s'étendant de Failly jusqu'au delà de Servigny, sur un espace sillonné de nombreuses et fortes tranchées garnies de troupes prussiennes, eût été une insigne folie; dans de telles conditions, elle n'eût été justifiée que par les nécessités d'une retraite, pour arrêter la poursuite de l'ennemi.

Le général Bourbaki se rend près de la batterie de 12, à l'extrémité des remblais où se trouve le maréchal Bazaine. Ce dernier fait lire, par ce général, le billet du maréchal Lebœuf dont nous avons déjà parlé, billet qu'il vient de recevoir et par lequel le commandant du 3e corps le prévient qu'il va battre en retraite, la 2e division du 2e corps, commandée par le général Fauvart-Bastoul, opérant elle-même sa retraite.

Le maréchal Bazaine donne, lui-même, l'ordre à toute l'armée de se replier sous Metz. En prévision du besoin de protéger un mouvement général de retraite, le général Bourbaki fait,

Digitized by Google

sur l'avis du commandant en chef, donner l'ordre au général Deligny d'assurer cette protection.

Les dispositions suivantes sont alors prises par la 1re division d'infanterie de la garde.

La 1re brigade de la 1re division (général Brincourt, 1er et 2e voltigeurs), moins le bataillon de chasseurs à pied de la garde, est laissée avec la batterie de mitrailleuses du régiment monté d'artillerie de la garde, sur la droite, dans ses positions, entre la route de Sainte-Barbe et le fond du ravin de Vantoux, pour couvrir le mouvement en arrière du 4e corps, qui a décidément prononcé son mouvement de retraite, entre la route de Sainte-Barbe et le village de Mey.

Le bataillon de chasseurs à pied de la garde, la 2e brigade (général Garnier, 3e et 4e voltigeurs) et les deux batteries de 4 destinées à servir d'appui aux 2e et 3e corps, sont portés entre le fond du ravin de Vantoux et la route de Sarrelouis, s'éclairant à droite, vers Borny et Grigy.

Dans ce but, le maréchal Bazaine envoie un officier supérieur de l'état-major général, le lieutenant-colonel Nugues, à qui il fait prendre note de la substance de l'ordre. Il ajoute en terminant : « Le général Bourbaki envoie la brigade de voltigeurs du général Garnier remplacer le général Frossard, qui doit appuyer le maréchal Lebœuf, manquant de cartouches. » Si le fait était exact, il serait facile, en tout cas, d'envoyer des munitions au commandant du 3e corps d'armée.

Tous les officiers de l'état-major du général Bourbaki sont frappés et indignés du calme ou plutôt de l'indifférence du maréchal Bazaine, en cette circonstance : il ne laisse voir, ni sur sa physionomie, ni dans ses paroles, le moindre signe de mécontentement.

Dix heures trois quarts. Le 3e corps, poursuivi par l'artillerie prussienne, recule et cède le champ de bataille. Bazaine, qui a refusé d'envoyer au secours du maréchal Lebœuf, les troupes lui restant sous la main, s'est enfin décidé à faire appuyer le mouvement de retraite du 2e et du 3e corps par la brigade de voltigeurs du général Garnier, qui a reçu ordre d'aller se placer sur les pentes du vallon de Vallières.

Cette mesure de précaution n'a pas lieu, du reste, d'être utilisée ; la retraite se fait partout dans le meilleur ordre, les divisions se retirant par échelons déployés, sans que l'ennemi tente nulle part de les inquiéter. Ce mouvement s'exécute avec autant de précision que sur un champ de manœuvre, malgré le feu le plus vif, dirigé par l'artillerie ennemie. Vers la gauche a lieu un engagement à la baïonnette, où les Prussiens ne brillent pas.

Digitized by Google

Le mouvement en arrière s'exécute avec le calme le plus admirable et le plus imposant. Les batteries de 12 et le canon du fort Saint-Julien protègent la retraite, sans cependant tirer beaucoup.

Dès que notre mouvement de retraite s'est partout dessiné, l'ennemi cesse lui-même son feu et nos troupes peuvent s'établir dans le plus grand ordre sur les mêmes emplacements qu'elles occupaient la veille, au moment de commencer la bataille.

Certes, c'est un étrange spectacle que cette retraite ordonnée devant un ennemi, qui regarde partir nos troupes, sans leur tirer dessus; nos tirailleurs d'arrière-garde pourraient cependant causer avec les Prussiens, et du haut des maisons de Mey, le capitaine Meyret, du 1er voltigeurs de la garde, en fait abattre quelques-uns, sans qu'un seul coup de feu réponde à ceux des soldats de sa compagnie... et les clairons sonnent la retraite ou : « Cessez le feu ! », quand nos hommes se demandent si la paix est faite.

Il est impossible de comprendre comment le maréchal Bazaine, quel qu'ait été le but qu'il se soit proposé, en ordonnant l'attaque de Sainte-Barbe, n'ait pas fait exécuter cette retraite la nuit ou dès le commencement du jour. On ne peut comprendre davantage qu'il ait renoncé à cette entreprise, sans avoir engagé ni la réserve générale de l'artillerie (trois batteries sur douze ont donné), ni la réserve générale de cavalerie, ni la garde impériale, ni même à proprement parler le 2e corps d'armée (général Frossard, alors que le 6e corps (maréchal Canrobert) a été fort peu éprouvé et que dans le 4e corps (général Ladmirault), certains bataillons n'ont pas tiré un seul coup de fusil (nous pourrions citer notamment le bataillon du 13e de ligne, sous les ordres du commandant Guéden).

Il a ainsi perdu tout le bénéfice d'une tentative, qui paraissait devoir être sérieuse, puisqu'il disait la veille au général Bourbaki, une heure avant le commencement de l'attaque, et sur le ton le plus affirmatif : « *Ce soir nous serons à Sainte-Barbe.* »

Ce qui est le plus étrange, peut être, c'est d'avoir négligé d'user de toutes ses ressources en artillerie, alors que l'artillerie ennemie est considérée comme supérieure à la nôtre, non seulement au point de vue numérique, mais encore à ceux de la portée, du calibre, de la précision du tir, du mode d'éclatement des projectiles (fusées percutantes, alors que nous avons les fusées fusantes). Les obus viennent, ce jour-là du 1er septembre, tomber jusque dans le parc de Grimont.

Au moment où l'état-major du commandant en chef de la garde quitte celui du maréchal Bazaine, deux des officiers du

Digitized by Google

grand quartier général serrent la main au commandant Leperche, premier aide de camp de Bourbaki, en faisant une figure de l'autre monde et sans mot dire. Ces deux officiers sont, sans doute, passés dans la catégorie des découragés. Ils pensent à leurs femmes, au bois de Boulogne, à Paris!

Décidément le capitaine Labroquère, commandant une compagnie d'infanterie légère d'Afrique avait mille fois raison, lorsque, voulant faire enlever une position par sa compagnie, il tenait à ses soldats le discours suivant :

« Que les gens mariés se placent au troisième rang et ceux qui ont de la fortune au second; quant aux *pignoufs* comme moi, qui n'ont rien à perdre, qu'ils passent tous au premier. »

Ce simple discours vaut à lui seul de nombreuses dissertations philosophiques sur le mariage des militaires.

Le capitaine Laveuve apprend, en passant, à l'état-major du corps de la garde que l'état-major du maréchal Lebœuf a été très éprouvé. Le général Manèque est mortellement blessé à la cuisse, le capitaine Gisbert a le bras gauche emporté, le capitaine de Vaudrimey est tué.

Le maréchal Bazaine, abandonnant un instant ses allures mystérieuses, a dit au général Bourbaki, que le maréchal de Mac-Mahon manœuvrait, afin de lui donner la main du côté de Thionville. Il semble tout attendre du ciel et ne fait pas le moindre effort pour se tirer d'embarras.

L'absence de toute réserve sérieuse de munitions, l'obligation de dépenser pour la moindre opération, une partie de celles qu'on possède, la diminution du moral, produite par cet état de stagnation auquel le maréchal condamne son armée, réduisent d'autant nos chances de succès. Le maréchal Bazaine semble s'en émouvoir fort peu. Il est bien triste d'avoir un tel commandant en chef.

Midi. Le maréchal Bazaine, suivi de son état-major particulier, rentre tranquillement à Metz pour déjeuner.

Midi cinquante. L'état-major général de l'armée, ayant à sa tête le général Jarras, passe sur la route de Sainte-Barbe, à hauteur du fort Saint-Julien, retournant au Ban-Saint-Martin.

Le 4e corps, qui vient de recevoir l'ordre de battre en retraite à son tour, se replie dans un ordre parfait, sans être inquiété par l'ennemi, qui ne lance même pas de cavalerie à sa suite, et vient se ranger en arrière du 1er voltigeurs. Bientôt les troupes de Ladmirault reprennent leur mouvement rétrograde et traversent les lignes de la cavalerie de la garde.

La canonnade ayant cessé vers une heure de l'après-midi et l'ennemi rentrant dans ses lignes, sans songer à gêner la retraite

Digitized by Google

qui s'effectue dans un ordre parfait, le général Desvaux reçoit l'ordre d'aller reprendre ses positions du matin et de s'y établir tout en gardant ses chevaux sellés et bridés. Au lieu d'exécuter la brillante charge qu'on lui a annoncée, la division de cavalerie de la garde va reprendre son bivouac de la nuit. Ces merveilleux carabiniers, dont les casques surmontés de la haute chenille rouge et les cuirasses d'or à l'aigle d'argent, étincellent au soleil, reçoivent les premiers l'ordre de faire demi-tour et retournent sur les glacis du fort Saint-Julien.

Enfin, l'infanterie de la garde rentre par échelons, comme à l'exercice. Officiers et soldats se regardent avec désespoir, pendant que les états-majors, défilant à travers les rangs, baissent la tête et refusent de répondre aux questions qu'on leur adresse de tous côtés. Bourbaki, le loyal et intrépide soldat, est consterné; le brave commandant Leperche dit en passant au capitaine Meyret, du 1er voltigeurs de la garde : « *Le Sphinx nous a tous collés.* » C'est en effet le nom que l'on commence à donner au commandant en chef, dont personne ne peut ou ne veut deviner les plans.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIV

Opérations du 4e corps.

Inaction des 4e et 6e corps. — Arrivée des renforts ennemis. — Instructions vagues de Bazaine. — Positions du 4e corps, le 1er septembre au matin. — La division de Cissey relevée par la division de Lorencez. — Le brouillard arrête la fusillade des avant-postes. — Engagement de la lutte du côté de Noisseville. — Le 4e corps se tient prêt à prendre l'offensive. — Le brouillard se dissipe à huit heures du matin. — Feu des batteries ennemies. — Marche en bataille du 6e corps. — Retraite des batteries des divisions de Cissey et Grenier et des batteries de la réserve du 4e corps. — Lutte énergique des batteries de la division de Lorencez (8e, 9e et 10e du 1er d'artillerie). — Pertes de la 10e batterie. — Mort du lieutenant le Pommellec du 1er d'artillerie. — La division de Lorencez abritée dans les vignes, à droite de la route de Sainte-Barbe. — Le 2e bataillon de chasseurs dans le bois de Nouilly. — Les francs-tireurs messins attachés au 15e de ligne. — Officiers distingués du 15e de ligne. — Pertes du 33e et du 65e de ligne. — Le 20e bataillon de chasseurs à pied au bois de Mey. — Le 2e bataillon du 1er de ligne élève des barricades dans le village de Mey. — La brigade de Goldberg en réserve. — Le 13e de ligne à Villers-l'Orme. — Le 5e bataillon de chasseurs à pied, soutien d'artillerie. — Positions des autres corps de la division Grenier. — Retraite de la division Fauvart-Bastoul et du 3e corps. — Villers-l'Orme point de mire de l'artillerie ennemie. — Défense de deux fermes situées en avant de ce village. — Belle conduite du commandant Commerçon du 13e de ligne. — Le 1er bataillon du 13e de ligne évacue Villers-l'Orme. — Dans le chemin creux. — Tir des obus ennemis sur la chapelle de la Salette. — Belle attitude du général Grenier. — Vieillard et femme blessés par les projectiles ennemis. — Officiers, sous-officiers et soldats distingués du 43e de ligne. — Lutte du 6e corps appuyé par le fort Saint-Julien. — La division de Lorencez perd du terrain. — Nouvelles données par un capitaine d'état-major. — Retraite du 6e corps. — Le 4e corps reste découvert sur ses ailes. — Retraite de ce corps d'armée. — La division Grenier protège la retraite. — La division de Cissey prend position en arrière de Mey. — Retraite de la division de

Digitized by Google

Lorencez. — Retraite du 13e de ligne. — « *Via dolorosa!* » — Pertes du 13e de ligne. — Les obus dans le bois de Grimont. — Le 98e de ligne bat en retraite le dernier. — Pertes de ce régiment. — Les derniers obus de la journée. — Incendie des villages. — Retraite de la division de cavalerie du 4e corps sur les glacis du fort Saint-Julien. — Bazaine fait avancer la garde impériale. — Allocution du général de Cissey au 20e bataillon de chasseurs à pied.

Si l'offensive avait été vraiment dans la pensée du maréchal Bazaine, pourquoi ne pas ordonner au 4e et au 6e corps de prendre à la lutte une part plus sérieuse? Ces six divisions demeurèrent en ligne à la gauche du 3e corps, sans agir. Le maréchal Canrobert et le général de Ladmirault se bornèrent à engager quelques tirailleurs, et leur inaction motivée, sans nul doute, par l'ordre du matin, permit aux Prussiens de jeter toutes leurs forces sur le 3e corps privé d'une de ses divisions.

Comme on le sait déjà, l'ennemi, prévoyant la continuation de la lutte pour le lendemain, a fait venir de nouvelles troupes pendant la nuit du 31 août. Dans notre armée, au contraire, on n'a rien changé aux dispositions de la veille. L'ordre est toujours d'enlever Sainte-Barbe, regardé comme la clef des positions ennemies de ce côté de la ligne d'investissement; mais les instructions vagues, envoyées dès l'aube par Bazaine à ses lieutenants, laissent penser à une retraite. Il y est dit : « Si l'ennemi s'est accru, on se maintiendra dans les positions du 31, afin de revenir ensuite sous le canon des forts. »

Au point du jour, toutes les troupes du 4e corps sont sur pied et sont maintenues dans leurs positions en avant de Poixe et de Servigny. La division de Lorencez (3e) va relever en première ligne, la division Cissey (1re), dont quelques corps, le 20e chasseurs, entre autres, ont beaucoup souffert la veille. Cette dernière division passe en réserve.

Vers quatre heures du matin, la fusillade commence, sur plusieurs points à la fois, sur le front de la division de Lorencez, mais elle est bientôt ralentie, puis interrompue complètement par un épais brouillard, qui s'élève de la vallée de la Moselle et s'étend, pendant plusieurs heures, sur toute la campagne. Vers six heures du matin, le canon, les mitrailleuses et la fusillade se font entendre, sur la droite, vers Noisseville; le 3e corps est aux prises avec les Prussiens qui, cette fois, ont pris l'offensive et, grâce à leurs renforts avantageusement placés, menacent notre flanc droit et nos derrières.

Cette canonnade est le prélude de la reprise de la bataille sur toute la ligne, mais avec des chances moins favorables que la

Digitized by Google

veille. Tous nos efforts tendent à garder nos positions, aucun mouvement en avant n'étant pour le moment possible.

Sept heures du matin. Le brouillard est toujours si épais sur le plateau de Servigny, qu'il est impossible de distinguer l'ensemble du champ de bataille. On n'avance nulle part. Le 4e corps, toujours prêt à prononcer son attaque de front, n'a pas encore pu la commencer. On entend toujours, dans le brouillard, le canon et la fusillade sur la droite.

Le brouillard se maintient jusqu'à huit heures du matin, sur les positions occupées par le 4e corps ; aucun coup de feu n'a été encore échangé de ce côté ; mais à peine ce voile de vapeurs s'est-il dissipé, que les batteries ennemies, prises la veille au soir à Servigny et reprises pendant la nuit, se démasquent également devant le 4e corps et tirent sur tout le terrain, en avant d'elles.

On reconnaît que les Prussiens ont habilement profité de la nuit et de l'interruption du feu causée par le brouillard, pour gagner du terrain, pour tourner ou reprendre, sans coup férir, une partie des positions dont nos troupes se sont emparées la veille. Les retranchements ont été augmentés dans les deux villages de Poixe et de Servigny, comme sur tout le terrain qui les environne, et ils paraissent occupés par une artillerie considérablement renforcée. Le nombre de leurs bataillons semble avoir doublé pendant la nuit.

Sur la gauche de Ladmirault, dans les bas-fonds, à gauche de la route de Sainte-Barbe, on voit un spectacle imposant : tout le 6e corps s'avance, précédé d'une nuée de tirailleurs, mais sans tirer un seul coup de fusil ou de canon.

Une attaque de front ne peut plus avoir aucune chance de réussir, dans de pareilles conditions : le maréchal Bazaine prescrit au général de Ladmirault d'attendre la coopération du 3e corps, si elle doit se produire.

Aussi, le 4e corps ne prononce-t-il pas sérieusement son attaque contre les retranchements de Poixe et de Servigny, et se borne-t-il à soutenir un feu violent d'artillerie. Les Prussiens ont établi, en avant de leurs pièces de position, de nombreuses batteries de campagne, qui font feu sur l'artillerie du 4e corps et sur les tirailleurs. Aucun combat de mousqueterie n'est livré au centre de notre ligne, et notre artillerie répond avec calme, tout en ménageant ses munitions.

Comme toujours, à peine opposons-nous quelques batteries aux nombreuses pièces prussiennes, qui tirent avec rage et couvrent d'obus tout le front du 4e corps.

Les trois batteries divisionnaires du général de Cissey se sont

Digitized by Google

retirées vers Mey, au point du jour, et ne sont pas engagées. La réserve de la 5e batterie du 14e d'artillerie placée derrière le bois de Mey, a un canonnier-conducteur légèrement blessé par un éclat d'obus.

Les trois batteries divisionnaires du général Grenier se sont également repliées de bon matin, à intervalle, serrées, entourées, pressées par l'infanterie de leur division, qui forme cinq ou six lignes, les unes sur les autres.

Les six batteries de la réserve d'artillerie du 4e corps prennent un instant position, mais elles n'ont pas occasion de faire feu.

Seules. les trois batteries de la division de Lorencez (8e, 9e et 10e du 1er régiment d'artillerie) tiennent tête à l'artillerie allemande.

La 10e batterie, capitaine Desveaux, se met en batterie à gauche de la route de Sainte-Barbe, près de la petite chapelle de la Salette, contre le chemin descendant à Villers-l'Orme. Elle tire à travers les arbres de la route sur ces batteries, qu'une crête intermédiaire lui cache complètement; celles-ci répondent à son feu, sans produire d'effets; mais, deux nouvelles batteries allemandes ne tardent pas à s'établir à deux mille mètres en avant, du même côté de la route que notre 10e batterie; leur tir est long à se régler; toutefois après une heure environ d'un tir acharné, elles finissent par mettre hors de combat assez d'hommes de cette batterie, pour gêner le service des 3e et 5e pièces, qui perdent un servant tué et treize blessés; mais les pièces voisines se dédoublent et le feu n'est pas interrompu.

La 8e batterie, capitaine Guérin, armée de mitrailleuses, a pris position vers huit heures du matin, à droite de la route de Sainte-Barbe, un peu en arrière de la batterie Desveaux; le brouillard est encore si intense, qu'on ne sait pas sur quoi pointer; il couvre les positions de Servigny, dont cette batterie est située à plus de deux mille mètres, distance peu favorable au tir des canons à balles. Quelques obus ennemis viennent éclater au milieu de cette batterie, tuent le lieutenant en premier Le Pommellec, ainsi qu'un servant, et blessent deux hommes.

Le capitaine Guérin, conformément à ses instructions spéciales, change alors de position et se porte rapidement sur la hauteur, en avant du bois de Mey, où se trouve le commandant de l'artillerie de la division de Lorencez. Celui-ci ne juge pas à propos que la batterie ouvre son feu à cette distance et la retient en réserve.

La 9e batterie, capitaine Baritot, qui est tenue en réserve, a,

Digitized by Google

presque à la fin du combat, un homme blessé par un éclat d'obus.

Vers huit heures et demie du matin, la position de ces trois batteries étant jugée inutilement dangereuse, celles-ci reçoivent l'ordre de renoncer à la lutte avec l'artillerie prussienne et de se retirer.

Les batteries allemandes redoublent alors leur feu sur les divisions d'infanterie du 4e corps et principalement sur la division de Lorencez, qui a remplacé, en première ligne, la division de Cissey, dans ses positions de la veille au soir.

Cette division, placée à droite de la route de Sainte-Barbe, maintient ses lignes devant Poixe et Servigny, malgré la violente canonnade des Allemands, mais elle ne peut gagner du terrain. Les soldats du général de Lorencez sont placés dans les vignes de manière à les abriter, le mieux possible, des coups de l'artillerie ennemie

Le 2e bataillon de chasseurs à pied s'est d'abord établi au nord d'un bois, qui se trouve au nord-est de Nouilly et qu'occupe le 20e bataillon de chasseurs; mais, au départ de ce dernier, le 2e bataillon de la même arme le remplace dans cette position : les 1re, 3e et 4e compagnies sont placées en tirailleurs sur la lisière orientale du bois; les trois autres compagnies sont dans l'intérieur.

L'ennemi dirige sur le bois un feu violent d'artillerie, qui n'atteint personne : son infanterie s'approche à environ cinq cents mètres, de façon à permettre d'échanger quelques coups de fusil avec elle, mais elle ne juge pas à propos de s'avancer davantage.

Dans cet engagement, le 2e bataillon de chasseurs à pied a le médecin-major de 2e classe, Champenois, et cinq hommes blessés.

Le 15e de ligne se fait remarquer par son calme et son sang-froid sous la grêle des obus prussiens. Citons pour leur belle conduite : le chef de bataillon Bonnet; les capitaines Roslin, Legeay, Giraud, Jaclot; les lieutenants Bourguignon et de Couësbouc. Un certain nombre de francs-tireurs messins, répondant à l'appel du général Coffinières de Nordeck, commandant supérieur de la place, ont été incorporés à une compagnie de tirailleurs du 15e de ligne, qui, ce matin-là, s'est déployée près du chemin de Villers-l'Orme. Ces braves jeunes gens restent, pendant plusieurs heures, exposés au feu de l'ennemi et font preuve d'un rare sang-froid.

Le 33e de ligne, de son côté, éprouve des pertes assez cruelles : le capitaine Montoy tué; le capitaine Renaud, blessé mortellement et une centaine d'hommes mis hors de combat.

Digitized by Google

Le 54e et le 65e de ligne ont pris leur place de bataille à cheval, sur la route de Sainte-Barbe et restent, pendant quatre heures et demie, exposés au feu le plus violent de l'artillerie ennemie, sans brûler une seule cartouche.

Le 54e n'éprouve aucune perte ce jour-là; le 65e compte une quinzaine d'hommes tués ou blessés.

— La division de Cissey, qui a été relevée dès l'aube par la division de Lorencez, a repris ses positions de la veille entre Mey et la route de Sainte-Barbe.

Le 20e bataillon de chasseurs est chargé de défendre le bois de Mey, devant lequel sont déployées les 5e et 6e compagnies. A ce moment, le capitaine Cugnier, qui remplit les fonctions de capitaine adjudant-major, reçoit à l'épaule droite un éclat d'obus, qui lui fait une forte contusion.

Le 1er de ligne, qui a rétrogradé avec toute la division à hauteur du village de Mey, détache le 2e bataillon pour la défense de cette position, où il élève à la hâte quelques barricades.

Le 57e et le 73e sont placés en deuxième ligne de la division et en forment la réserve.

Pendant toute la matinée, la division de Cissey reste spectatrice de la lutte et est exposée aux projectiles ennemis, bien qu'en seconde ligne.

— La division Grenier est restée en réserve à Villers-l'Orme. Le colonel Lion, du 13e de ligne, a fait occuper ce village par les 1er et 2e bataillons de son régiment, et a déployé le 3e en avant. A neuf heures du matin, ce dernier bataillon est relevé par le 2e et va se placer en colonne en arrière de Villers-l'Orme, dans un champ entouré d'une haie vive.

Le 43e de ligne a repris également sa place de la veille, en arrière de ce village. Cette fois-ci, il est tout entier en réserve derrière le 13e de ligne.

Le 5e bataillon de chasseurs à pied, désigné pour faire l'office de soutien des batteries établies derrière l'épaulement de Villers-l'Orme, à droite de la route de Sainte-Barbe, s'est placé, à gauche des pièces, sur le versant du coteau.

Le 98e de ligne est passé du côté gauche de la route de Sainte-Barbe, en gardant sa disposition en colonne par bataillon à l'autre; la droite des bataillons est appuyée à la route, leur direction perpendiculaire à cette route; leur gauche plonge dans un vallon où manœuvrent des troupes du 6e corps. Le 1er bataillon de ce régiment, formant tête de colonne, se trouve à cent mètres, face à Villers-l'Orme. Il a devant lui et disposé de la même façon, le 43e de ligne, qui fait partie de la 1re brigade : entre les deux régiments, une batterie d'artillerie a pris position.

Digitized by Google

Vers dix heures, la fusillade et la canonnade redoublent dans la direction du village de Noisseville, où le 3e corps se trouve aux prises avec la majeure partie des forces allemandes, sans que Bazaine ne fasse rien pour le dégager.

— Le général Fauvart-Bastoul, à l'extrême droite, écrasé par l'artillerie et la mousqueteries ennemies, malgré ses vigoureux efforts, commence à battre en retraite; le 3e corps découvert va bientôt être forcé de rétrograder et de laisser l'ennemi reprendre possession de Noisseville et de l'auberge de l'*Amitié*. Le plan de la sortie va complètement échouer.

Le terrain occupé par le 13e de ligne devient, à ce moment, le point de mire des batteries prussiennes. Le malheureux village de Villers-l'Orme est criblé d'obus qui, par un hasard heureux, font plus de mal aux maisons qu'aux hommes. Le commandant Commerçon continue, néanmoins, à se maintenir énergiquement dans cette position, avec le 1er bataillon de ce régiment.

A trois cents mètres en avant se trouvent deux petites fermes, séparées de la route de Sainte-Barbe et entourées de jardins clos de murs. Le général Grenier prescrit au commandant Commerçon d'y envoyer deux compagnies (capitaines Dubreuil et Bourguignon), qui s'y portent au pas de course, sous une grêle d'obus. Ces positions, excellentes contre de l'infanterie, sont inutiles, même dangereuses contre de l'artillerie, à laquelle elles servent de cible.

Bientôt les deux fermes s'effondrent sous les obus, et nos braves soldats y sont plus exposés qu'en rase campagne. Aussi, le général Grenier prescrit-il au commandant Commerçon de rappeler les deux compagnies. Cet officier supérieur, n'ayant pas son capitaine adjudant-major sous sa main, exécute lui-même l'ordre du général et, suivi d'un seul clairon, se dirige en courant vers les deux fermes à moitié démolies. Les deux compagnies reviennent également au pas de course, afin de s'abriter dans le village, n'ayant qu'un seul soldat légèrement blessé. Décidément les obus prussiens font plus de bruit que de mal.

Le général Grenier, remarquant alors que le capitaine Bourguignon porte sur sa tunique les médailles de Crimée et d'Italie, sans la Légion d'honneur, ordonne au commandant Commerçon de porter cet officier pour la décoration, ordre qui fut exécuté avec plaisir et qui eut un excellent résultat.

La position devenant intenable dans le village même, le commandant Commerçon déploie son bataillon en entier dans un chemin creux, large de deux mètres et demi environ, qui part de la route de Sainte-Barbe et dessert le village de Villers-l'Orme ainsi que ses dépendances. Là, le 1er bataillon du 13e de

Digitized by Google

ligne se trouve complètement défilé des projectiles ennemis. Le flanc droit de ce chemin creux s'élève à pic du côté de l'ennemi. Après deux mètres de hauteur, il est soutenu par une haie vive assez épaisse. Le flanc gauche de ce chemin est beaucoup moins élevé.

Le commandant Commerçon a pris position au centre de son bataillon, juste au-dessous de la chapelle de la Salette, petit édifice de forme carrée, surmonté d'un clocheton, auquel pend extérieurement une petite cloche. Cette chapelle est naturellement la cible de l'ennemi, et chaque obus qui la frappe, tout en brisant un morceau de la maçonnerie, arrache comme une plainte douloureuse à la petite cloche. De nombreux obus vont s'enfoncer, sans éclater, dans le talus opposé du chemin.

Le général Grenier, impassible, se promène en haut, près de la chapelle, et le commandant Commerçon fume tranquillement des cigarettes au-dessous. De temps en temps, cet officier supérieur monte sur la berge et va causer avec le général, puis il redescend la rampe touffue, pour rejoindre son bataillon.

Dans une de ces ascensions, ces deux officiers voient un spectacle lamentable. Un vieillard et une jeune femme sortent des maisons du village; l'homme a le bras cassé par un éclat d'obus et la femme, avec une impudeur héroïque, leur montre silencieusement son ventre ensanglanté et troué par une balle! — Pauvres gens! Quel secours leur donner, si ce n'est le conseil d'aller à Metz se faire soigner dans quelque ambulance. Un soldat tombe... C'est bien : il a fait son devoir; mais un vieillard et une jeune femme, victimes innocentes d'une guerre entamée sans cause sérieuse et conduite... c'est affreux!

L'émotion du général et du commandant est indescriptible. Tous deux se regardent en silence... Enfin, le général s'adresse à son compagnon :

« Commandant, lui dit-il, vous êtes proposé pour le grade de lieutenant-colonel et je viens d'apprendre que vous êtes nommé. Je vais vous mettre à l'ordre de la division pour votre belle conduite pendant toute cette campagne. »

De son côté, le 43e de ligne, placé en réserve, en arrière du 13e de ligne, est, lui aussi, le point de mire des batteries ennemies. Le général Pradier, voyant la pluie d'obus qui tombe dans les rangs de ce régiment et ne voulant pas sacrifier inutilement la vie de ses soldats, donne l'ordre de se porter en avant. Placé immédiatement derrière Villers-l'Orme, le 43e de ligne est défilé des feux de l'ennemi et il attend là de nouveaux ordres.

Dans cette affaire, il n'a heureusement que quelques hommes blessés. Ce jour-là, se signalent, dans ce brave régiment, par

Digitized by Google

leur courageuse attitude sous le feu de l'ennemi : le commandant de Chérisey ; les capitaines Robin et Pilland ; les lieutenants Pépin, Bourguet et Eck ; les sous-lieutenants Laferrière et Girard ; le médecin-major de 1re classe Ving ; les sergents-majors Serra, Grand et Mauné ; les sergents Brumas, Roch, Portalis, Bos, Bastélica, Chancel et Giroux ; le caporal Boigné ; les soldats Gauly, Mansuit, Battigny, Pélissier et Mauné.

De la position occupée par la division Grenier, on domine les villages de Chieulles et de Vany, en avant desquels le 6e corps essaye de continuer le mouvement de la veille. L'ennemi est revenu occuper pendant la nuit les tranchées qui défendent l'approche de Failly.

Les tirailleurs disputent longtemps le terrain ; mais, malgré l'appui que leur donne la grosse artillerie du fort Saint-Julien, les pièces de campagne du 6e corps ne peuvent lutter contre les fortes batteries de position, qui garnissent la ligne de Chailly, Failly et Sainte-Barbe.

La division de Lorencez, engagée devant Poixe et Servigny, perd peu à peu du terrain. Les batteries ennemies de Servigny tirent toujours avec une extrême vigueur.

Le combat consistant uniquement pour nos troupes, à recevoir des obus, se maintient à peu près stationnaire jusqu'à onze heures du matin.

Onze heures. Un capitaine d'état-major passe au galop, dans le chemin creux de Villers-l'Orme, où se trouve abrité le 1er bataillon du 13e de ligne, et dit aux officiers de ce bataillon : « Tout va bien. » — Juste, à ce moment, le 3e corps, à la grande surprise de tous, se met en retraite, et, sous une grêle d'obus, s'éloigne de l'ennemi par échelons et dans l'ordre le plus parfait : les autres corps ne tardent pas à suivre son mouvement. Le 6e corps, dont l'artillerie est en partie démontée, commence, lui aussi, à se rapprocher de Metz, tout en refoulant par des feux de salve, l'ennemi qui tente de le suivre.

Le 4e corps est laissé à découvert sur ses ailes par cette double retraite. L'artillerie ennemie, qui battait de ses feux les troupes du 6e corps, joint alors son tir à celui supporté déjà par le 4e corps. Les troupes qui se trouvent à la droite de celui-ci, sont également en retraite, car, de la droite, de nouvelles batteries ouvrent leur feu sur les régiments du général de Ladmirault.

La retraite du 4e corps est, à son tour, nécessaire : il faut rentrer sous Metz. Tant d'efforts doivent rester stériles. Le général de Ladmirault, voyant ce qui se passe, donne, à son tour, l'ordre de se retirer aux 1re et 3e divisions de son corps d'armée. La 2e division doit former l'arrière-garde et soutenir la retraite.

Digitized by Google

Cette retraite est exécutée à onze heures et demie et en échelons, jusque sous les forts. Le fort Saint-Julien et nos batteries de 12 de la réserve générale d'artillerie de l'armée de Metz, tirent à toute volée, pour protéger le mouvement rétrograde des troupes jusqu'à ce que celles-ci aient repris les positions, qu'elles occupaient la veille avant l'attaque.

Les divisions de Lorencez et de Cissey opèrent leur retraite dans le meilleur ordre.

Le 20e bataillon de chasseurs se forme en colonne serrée, entre le bois et le village de Mey ; quelques obus éclatent sur la lisière. Une batterie de mitrailleuses vient se placer en avant de ce bois et contient les Prussiens qui, vers midi, rentrent dans leurs lignes.

A ce moment, la 1re division du 4e corps, sur l'ordre de son chef, le général de Cissey, prend position sur le plateau, en arrière de Mey, à droite de Saint-Julien. Dans sa marche rétrograde, la division rencontre l'artillerie de la garde en batterie et les chasseurs à cheval de la garde ; contre le fort, on aperçoit les nombreux escadrons des généraux Desvaux et de Forton.

De son côté, le 2e bataillon de chasseurs reste en position sur la lisière orientale d'un bois, situé au nord-est de Nouilly jusqu'à ce que la division de Lorencez ait entièrement quitté le champ de bataille. Ce bataillon reçoit alors l'ordre d'avoir à se retirer à son tour, ce qu'il fait en laissant sa 1re compagnie en tirailleurs, pour servir d'extrême arrière-garde et couvrir sa retraite. Cette retraite se fait en bon ordre ; elle est, du reste, heureusement protégée par le feu des forts ; de plus, elle est dissimulée en partie par des accidents de terrain.

La 1re brigade (15e et 33e de ligne), commandée par le général Pajol, prend position près du bois de Grimont et y reste jusqu'à une heure, sous le feu des batteries prussiennes.

La 2e brigade (54e et 65e de ligne) couvre la retraite, sous les ordres du général Berger. Ce mouvement s'exécute avec un ensemble admirable, en bataillons déployés, avec toute la précision du champ de manœuvre.

Dès que les généraux de Cissey et de Lorencez ont dépassé Villers-l'Orme, le général Grenier commence son mouvement, en faisant évacuer le village et dirige ses troupes sur le fort Saint-Julien.

Le 13e de ligne, ses bataillons déployés, se retire sur le bois de Grimont et, marchant sur la crête de la colline, il est bientôt aperçu par les batteries, qui, pendant ce trajet de deux kilomètres, l'accompagnent de leurs obus. Jamais, peut-être, autant de projectiles ne sont tombés sur un régiment. Cepen-

Digitized by Google

dant, par un hasard providentiel, peu d'hommes sont atteints, mais ceux qui étaient présents gardèrent longtemps le souvenir de cette route, baptisée, avec esprit, par eux : « *Via dolorosa!* »

Les pertes du 13e de ligne, qui n'a guère eu, ce jour-là, qu'à souffrir des feux de l'artillerie sont heureusement faibles. Un capitaine, M. Lizon, est blessé et trente et un hommes sont mis hors de combat.

Une fois le régiment entré dans le bois de Grimont, de grands pins arrêtent l'effet des éclats des obus ennemis. On dirait des volées de bécasses, fuyant à travers les branches. A un moment, le commandant Commerçon descend de cheval. Presque aussitôt un éclat d'obus brise l'arçon de la selle et contusionne son cheval qui s'enfuit au galop. Cet animal s'arrête bientôt et revient à la voix de son maître, qui l'a échappé belle. Si cet officier n'avait pas mis pied à terre, il aurait eu infailliblement les reins cassés. Un éclat du même projectile fracasse la jambe de devant du cheval d'un officier supérieur d'état-major, qui est également descendu de sa monture. La pauvre bête affamée continue de brouter les grandes herbes du bois, en marchant péniblement sur les trois pieds, qui lui restent valides ; le quatrième pend en l'air. Les bêtes sont plus fortes ou moins sensibles que les hommes.

En somme, malgré tout ce fracas, le 13e de ligne qui a été l'un des régiments les plus exposés au feu des batteries ennemies, ne compte, comme on l'a vu, que des pertes plus que légères.

Le 98e de ligne a battu en retraite, le dernier de la division Grenier, et, par conséquent du 4e corps : d'abord, il a laissé traverser ses lignes par le 43e déjà en retraite, et couvert par une ligne de tirailleurs, ainsi que par des soldats de différents régiments qui le suivent. Cette mesure est prise pour éviter le désordre, qui pourrait naître d'un mélange d'hommes de différents corps.

Le 98e de ligne exécute ensuite sa retraite en ordre et sans pertes. Cette marche rétrograde est protégée par un feu bien nourri des pièces de 12 de notre réserve générale d'artillerie, qui se sont établies dans une batterie en terre près et en avant du château de Grimont. Les trois bataillons du régiment sont placés sur les glacis du fort Saint-Julien. Dans cette journée, le 98e perd sept hommes tués, un disparu, un officier et quarante-neuf hommes blessés.

Vers une heure de l'après-midi, le feu se ralentit ; à une heure et demie sont tirés, de part et d'autre, les derniers coups de canon, de ce combat de deux jours, qui s'appelera la bataille

Digitized by Google

de Servigny. Seuls, les forts lancent encore quelques projectiles. Bientôt le canon cesse de se faire entendre, mais on voit des tourbillons de flammes et de fumée s'élever au-dessus des villages incendiés par les obus.

—Par suite de la reprise de Servigny par les Prussiens, pendant la nuit du 31 août, la division de cavalerie du 4e corps, qui était venue camper près de ce village, avec la 5e batterie du 17e d'artillerie, a été obligée, dès l'aube, de rétrograder et est venue se réfugier sous le canon du fort Saint-Julien, où elle reprend la position qu'elle occupait la veille.

Le maréchal Bazaine, placé près du château de Grimont, avec son état-major, a fait avancer la garde impériale pour couvrir le mouvement de retraite de l'armée, mais l'ennemi ne semble pas disposé à s'engager sur le plateau, comme il l'a fait le 14 août dernier. Cette première tentative lui a, sans aucun doute, coûté trop cher, pour qu'il songe à la renouveler aujourd'hui.

A deux heures, la division de Cissey s'établit en arrière, près d'un petit chemin descendant, à travers les vignes, sur Vallières.

Là, le général de Cissey vient au-devant du brave commandant Copri, du 20e bataillon de chasseurs à pied, et lui dit que le général de Ladmirault lui a témoigné toute sa satisfaction pour la valeur que la 1re division du 4e corps a déployée à l'attaque de Servigny, et particulièrement pour le 20e bataillon de chasseurs, qui formait le premier échelon et dont la conduite a fait l'admiration de toute l'armée.

Cette communication, transmise au bataillon par le commandant, est accueillie par les cris enthousiastes de : *Vive l'Empereur!*

Digitized by Google

CHAPITRE XXV.

Opérations du 6e corps.

Positions du 6e corps, le 1er septembre au matin. — Le brouillard. — La division de cavalerie du Barail s'établit à gauche de la route de Bouzonville. — Les chasseurs d'Afrique reconnaissent les abords de Malroy. — Reconnaissance du 1er escadron du 3e chasseurs de France. — Obus éclatant au milieu de cet escadron. — La canonnade s'engage vers la droite. — La division Tixier marche contre les batteries ennemies. — Positions occupées par cette division. — Les Prussiens sont refoulés dans Failly par le 10e de ligne. — Les 7e et 8e batteries du 8e d'artillerie. — Les francs-tireurs de la division Tixier forcent les batteries ennemies à se replier sur la lisière du bois de Failly. — La 7e batterie du 8e d'artillerie décime l'infanterie allemande. — La 7e batterie du 8e d'artillerie se replie. — Ses pertes. — Le 4e de ligne se déploie sur son emplacement. — Colonne ennemie refoulée par les francs-tireurs de la division Tixier. — Pertes de la brigade Leroy de Dais. — Arrivée de nouvelles batteries ennemies. — Notre infanterie prise en flanc. — Pertes de la division Tixier. — Deux bataillons prussiens sont repoussés par les partisans des 12e et 100e de ligne. — Le 2e chasseurs d'Afrique se dispose à charger les batteries ennemies de Malroy. — Contre-ordre. — Retraite de la division du Barail sur le château de Grimont. — La division Tixier se replie de Failly sur Vany et Chieulles. — L'artillerie de réserve du 6e corps. - Les 9e et 10e batteries du 13e d'artillerie. — Le 6e corps reçoit l'ordre de battre en retraite. — Magnifique mouvement. — La brigade Leroy de Dais commence ce mouvement. — Retraite par échelons. — Officiers et sous-officiers distingués du 12e de ligne. — Retraite des 5e, 7e et 8e batteries du 8e d'artillerie. — Le 10e de ligne se replie. — Violence du feu de l'artillerie ennemie. — Le 4e de ligne se retire le dernier. — Tir du fort Saint-Julien. — Sa précision. — Le lieutenant-colonel Protche et ses officiers pointent eux-mêmes les pièces du fort. — Action des batteries de 12 de la réserve générale d'artillerie. — Tir des pièces de la 6e batterie du 13e d'artillerie, la crosse des pièces enterrée. — Du haut de l'amphithéâtre de Grimont aspect du champ de bataille. — Arrivée du maréchal

Digitized by Google

Canrobert à la ferme de Châtillon. — Défense du village de Chieulles par deux bataillons du 75e et du 91e de ligne. — Pertes du 2e bataillon du 91e de ligne. — Officiers distingués de ce bataillon. — Action du 75e de ligne. — Pertes de ce régiment. — Le 91e de ligne. — Le 3e bataillon du 93e de ligne dégagé par le feu du 9e bataillon de chasseurs établi de l'autre côté de la Moselle. — Son mouvement hardi. — Action du 2e bataillon du 94e. — Pertes du 93e et du 94e de ligne. — La compagnie de partisans du 25e de ligne épuise ses munitions contre Malroy. — Pertes de cette compagnie. — Positions des 26e, 28e et 70e de ligne. — La 12e batterie du 8e d'artillerie.

Le 1er septembre, au matin, le 6e corps occupait, à gauche de notre ligne de bataille, les mêmes positions que la veille au soir, moins les villages de Chieulles et de Rupigny, qu'il n'avait pas mission de garder.

Vers trois heures du matin, la fusillade retentit aux avant-postes. A ce moment, un épais brouillard commence à se dégager du lit de la Moselle et s'étend sur toute la vallée, qu'il couvre d'un voile opaque et blanchâtre.

A trois heures et demie, les chevaux de la division de cavalerie du Barail (2e et 3e chasseurs, 2e chasseurs d'Afrique), qui se tient en réserve à l'ouest du bois de Grimont, sont sellés. Ces trois régiments y restent à peu près deux heures, reçoivent des instructions pour l'ordre de marche pendant l'attaque et s'établissent, ensuite, à gauche de la route de Bouzonville, le long des vignes qui bordent la rive droite de la Moselle et en face de Malroy. Là, nos cavaliers mettent pied à terre et attendent, la bride au bras.

Le général du Barail envoie différentes reconnaissances vers la ligne ennemie. Le capitaine Chaulin, du 2e chasseurs d'Afrique, va reconnaître, avec son escadron (le 2e), les abords de Malroy. Le 1er escadron du 3e chasseurs de France (capitaine Scheurer), est dirigé sur la gauche de notre ligne et s'établit de manière à surveiller les mouvements de l'ennemi. Un obus vient éclater au milieu des rangs de cet escadron, blesse un brigadier et abat six chevaux.

Vers six heures du matin, une vive fusillade et la canonnade se font entendre. L'armée française a été forcée d'abandonner ses positions pendant la nuit. Sur la droite, les 3e et 4e corps sont aux prises avec les Allemands. En face de notre 6e corps, plusieurs batteries prussiennes se sont établies depuis la veille ; leur tir de flanc étant fort préjudiciable aux 3e et 4e corps, la division Tixier reçoit l'ordre d'exécuter un mouvement en avant, en déployant en tirailleurs les compagnies d'éclaireurs volon-

Digitized by Google

taires, avec mission de s'approcher, le plus près possible, des batteries ennemies et d'en abattre les servants. En même temps, il est prescrit à cette division de régler son mouvement sur la gauche du 4e corps.

Pendant la nuit du 31 août au 1er septembre, le 4e de ligne, (division Tixier) placé sur la route qui rallie Vany à Villers-l'Orme, a devant lui le second régiment de sa brigade (Péchot), le 10e de ligne, en première ligne, à cent cinquante mètres en avant. — Le 12e de ligne (division Tixier), placé en bataille dans un petit vallon, a devant lui une ligne de crêtes parallèles au bois de Failly ; à sa droite, une croupe vient mourir au point où se trouve le 1er bataillon. Les partisans et successivement la 4e compagnie du 1er bataillon (capitaine Troller), la 5e (capitaine Petot), la 6e (capitaine Lafage), la 3e compagnie du 2e bataillon (capitaine Lefay), la 3e compagnie du 3e bataillon (lieutenant Jan). la 4e compagnie du même bataillon (lieutenant Sabouré), reçoivent l'ordre de couvrir ces crêtes de tirailleurs. Le 2e régiment de la brigade Le Roy de Dais, le 100e, se tient en deuxième ligne.

Le jour a été long à venir, un épais brouillard couvre la vallée : on distingue à peine à cent pas devant soi; malgré ce voile épais, les feux de mousqueterie commencent presque dès l'aube, sur la droite de la division Tixier, et s'engagent surtout avec une extrême vivacité, de l'autre côté du chemin de Villers-l'Orme. Le brouillard se dissipant peu à peu, la canonnade se fait entendre à son tour.

Le 4e de ligne reste en colonne par division, jusqu'à six heures du matin. A ce moment, le feu venant à se propager jusqu'à ce régiment, le colonel Vincendon fait déployer ses bataillons entre les deux villages, dans la position suivante : le 1er bataillon, sa droite à Villers-l'Orme ; le 3e, sa gauche, à Vany et le 2e derrière le 1er, en seconde ligne.

L'ordre de bataille du 10e de ligne est également modifié et le régiment est placé dans l'ordre suivant, sous la direction du lieutenant-colonel d'Aubigny : le 3e bataillon, commandant Noyer, en première ligne, en colonne par peloton à demi distance, dans le tournant de la vallée, en face de Failly, défilé par les hauteurs à gauche de ce village. Le bataillon est couvert : 1° sur sa droite, par les francs-tireurs du régiment, couvrant la vallée même, en vue et à environ huit cents mètres du village de Failly, qu'ils sont chargés de surveiller ; 2° sur la gauche, par les sections des francs-tireurs des régiments de la 2e brigade. Ces partisans établis sur le prolongement des hauteurs, sont disséminés par petits groupes, à de

Digitized by Google

grands intervalles, couvrant leurs bataillons espacés dans la vallée.

Le 2e bataillon du 10e de ligne, commandé par le capitaine Bernard aîné, est placé en deuxième ligne, à trois cents mètres environ, en arrière du 3e.

Le 1er bataillon, commandant Morin, forme un échelon déployé, à environ soixante mètres en arrière de la droite du 2e bataillon.

En arrière de la gauche de ce bataillon, se trouve une batterie d'artillerie dissimulée dans un bouquet d'arbres. En arrière, est établie une autre batterie de 4 de campagne.

Les bataillons du 10e de ligne ne tardent pas à être engagés. Vers huit heures du matin, une vive fusillade s'engage entre les défenseurs de Failly et les francs-tireurs assez mal défilés, postés en face, dans la vallée. Cette fusillade s'étend bientôt aux défenseurs des pentes de gauche et de droite pour devenir générale. L'ennemi, resté à la distance de six à sept cents mètres, abandonne bientôt les retranchements pour se porter plus en arrière et rentrer dans Failly. Là, les tirailleurs prussiens, nombreux, bien abrités dans les maisons, essaient, mais en vain, de repousser nos tirailleurs par une grêle de balles. Les nôtres tiennent et tiennent bien. Ceux des hauteurs se portent même de quelques pas en avant, en conversant vers le village, afin de mieux tenir l'ennemi en respect.

Il est huit heures et demie. Le brouillard a complètement disparu. Deux des batteries divisionnaires du général Tixier, la 7e et la 8e du 8e d'artillerie, sous les ordres du chef d'escadron Vignotte, sont envoyées au général Tixier, pour faciliter l'attaque du village de Failly par le général Péchot.

La 7e batterie vient s'établir sur la crête occupée par le 4e de ligne et tire sur Failly, à onze cents mètres de distance; la 8e est mise en batterie en avant de Vany et tire aussi sur Failly.

Le général Péchot ordonne alors au 4e régiment d'infanterie de descendre sa ligne, en postant un demi-bataillon à droite et les autres à gauche, à cinquante pas environ des flancs de la 7e batterie. Cet ordre aussitôt exécuté, cette batterie continue son feu par-dessus les lignes du 10e de régiment d'infanterie, placées en avant et au-dessous de ses pièces. Par suite de l'arrivée de nos artilleurs, le 3e bataillon du 4e régiment, qui formait d'abord la gauche de notre première ligne, est porté un peu en arrière dans le fossé, qui borde la route.

La 7e batterie du 8e d'artillerie reste deux heures en position et n'a, pendant tout ce temps, aucune batterie prussienne à combattre, car les francs-tireurs de nos lignes se sont portés à

Digitized by Google

sept ou huit cents, mètres en avant et, de là, font, sur l'artillerie ennemie, qui se présente sur la côte opposée, des feux de tirailleurs très meurtriers. Cette mesure, bien exécutée, amène une telle perturbation dans le service de ces pièces et d'irrégularité dans le tir, que les batteries prussiennes ne peuvent tenir et rentrent sur la lisière du bois de Failly. Il est évident que nos tirailleurs ont adopté un des bons moyens à employer contre la tactique prussienne.

Aussi, n'ayant plus rien à craindre de cette nombreuse artillerie, la 7e batterie du 8e d'artillerie dirige-t-elle ses feux sur l'infanterie prussienne, dans les rangs de laquelle elle ouvre de larges trouées. Ces lignes d'infanterie, battues en même temps par les feux des fantassins, se retirent en désordre en arrière des crêtes.

Dans cette phase du combat, les partisans de la division Tixier ont eu des mouvements d'audace auxquels tout le 6e corps, qui en était témoin, a applaudi. Ils se sont avancés jusqu'à deux cents mètres des batteries ennemies, profitant du moindre accident de terrain et couvrant de leurs feux les pièces allemandes, dont les servants et les attelages sont décimés.

Vers dix heures du matin, la 7e batterie du 8e d'artillerie se replie, ayant perdu dix hommes blessés. Le général Péchot fait déployer le 4e de ligne sur son emplacement : le 1er bataillon est aussi déployé en tirailleurs. Cette ligne occupe tout l'espace (quatre cents mètres environ) qui sépare Vany de Villers-l'Orme. Bientôt l'ennemi se rabat sur la gauche du régiment et vient se ranger en bataille, un peu en avant de la route de Bouzonville.

A ce moment, le mouvement en avant du 4e corps ne se prononçant pas, la brigade Péchot doit s'arrêter pour se rabattre sur le village de Vany. C'est alors que les francs-tireurs de cette brigade, soutenus par ceux du 100e de ligne et placés au coin d'un bouquet de bois en avant de Vany, laissent s'avancer une forte colonne ennemie, jusqu'à cent mètres environ de leur front, et là, l'accueillent par de magnifiques feux à commandement, si meurtriers et si bien dirigés, que cette colonne ne peut tenir et, après plusieurs tentatives infructueuses, se replie derrière les crêtes.

Pendant cette lutte, une grêle de balles ne cesse de tomber dans le vallon où se trouve la brigade Leroy de Dais (12e et 100e de ligne). Contre toute attente, peu d'hommes sont touchés.

Bientôt de nombreuses batteries prussiennes, précédées de pelotons en tirailleurs, débouchent du bois de Failly, à l'extrémité des plateaux et viennent soutenir ou plutôt renforcer les troupes, que les francs-tireurs de la brigade Péchot et du 100e de

Digitized by Google

ligne, ont, tout à l'heure, contraints à la retraite. Ces batteries, bien défilées, couvrent toutes nos positions d'obus et de mitraille, et dirigeant leurs feux de flanc, principalement sur les troupes postées dans les vignes, sur la pente du plateau entre Failly et Villers-l'Orme, et même entre ce village et le bois de Grimont, font beaucoup de mal à ces troupes.

Nos lignes d'infanterie, quoique bien à découvert, particulièrement les trois bataillons du 10e de ligne, échelonnés sur les hauteurs qui sont prises par un feu d'écharpe, n'en sont pas ébranlées.

Les tirailleurs ennemis s'étant avancés assez près des hauteurs, pour tenter de tourner la gauche des tirailleurs du 3e bataillon, en profitant d'une dépression de terrain, sont repoussés vigoureusement par les partisans du lieutenant Rousset. Quelques bons tirailleurs du régiment, faisant feu de leur place, au-dessus de la vallée, leur viennent en aide.

Partout sur notre ligne, l'ennemi est tenu en respect, et repoussé partout où il se montre. A ce moment, la 2e compagnie du 3e bataillon du 10e de ligne, qui occupe l'extrême droite des hauteurs, a épuisé ses minutions : les hommes, exténués de fatigue, sont relevés par la 5e compagnie du même bataillon.

— Dans cette situation, les régiments de la division Tixier subissent des pertes assez sérieuses.

Le 10e de ligne perd le sous-lieutenant Flécheux mortellement blessé ; le capitaine Bernard jeune, les lieutenants Escalle et Bréville, blessés ; huit hommes tués ; soixante-trois blessés et dix-sept disparus.

Le 12e de ligne éprouve les pertes les plus sérieuses de la division : les capitaines Lafage, Petot et Troller sont tués sur la ligne de tirailleurs ; le capitaine Fourquemin meurt des suites de ses blessures ; les sous-lieutenants Sicre, Voisin et le fourrier L'Huissier (depuis sous-lieutenant) sont blessés ; en outre, cent vingt-sept sous-officiers et soldats sont tués ou blessés dans cette journée.

Le 100e de ligne compte le lieutenant Choussy blessé ; quatre hommes tués ; vingt-six blessés et quatre disparus.

Le 4e de ligne n'a nullement à souffrir, car le mouvement de terrain, qui précède Vany à l'ouest, défile entièrement les hommes de ce régiment. Quant à l'infanterie prussienne, elle se montre à peine et ses feux n'arrivent qu'à moitié chemin.

Cette lutte meurtrière se prolonge, ainsi, sous le feu de la plus vive canonnade, jusque vers onze heures du matin. Les nombreuses batteries prussiennes, placées à la lisière du bois de Failly, ne cessent d'inonder la ligne de bataille de leurs projec-

Digitized by Google

tiles, mais sans ébranler le moral des braves soldats de la division Tixier, laquelle remplit là un rôle passif, il est vrai, mais, néanmoins, des plus honorablement utile.

Un moment, deux bataillons ennemis sortent du bois de Failly et se dirigent vers les partisans du 12e et du 100e de ligne, mais ils sont accueillis par un feu tellement vif, qu'on aperçoit ces deux bataillons se coucher précipitamment et rentrer, non moins vite, dans le bois.

Tout à coup, un aide de camp arrive au galop sur le front du 2e chasseurs d'Afrique et vient demander ce vaillant régiment pour repousser, dit il, une charge à la baïonnette, que les Prussiens se préparent à exécuter contre nos tirailleurs de Vany. Le 2e chasseurs d'Afrique essaye aussitôt de déboucher sur Chieulles et Rupigny, pour attaquer les batteries prussiennes de Malroy, ainsi que l'ordre du maréchal Canrobert le prescrit; mais une grêle d'obus qui blessent un homme et plusieurs chevaux de ce régiment, oblige nos cavaliers à défiler dans les prairies de Vany. L'attaque est reconnue impossible. L'infanterie ennemie s'abrite dans le bois de Failly, le régiment regagne lentement le château de Grimont et rentre, vers dix heures, sous le canon du fort Saint-Julien.

Le maréchal Canrobert, en voyant le 4e corps ne faire aucun progrès en avant, rappelle les troupes de la division Tixier, qui ont déjà commencé l'attaque de Failly, sur les positions de Vany et de Chieulles, les y maintenant solidement et faisant contrebattre, avec succès, l'artillerie ennemie, par ses batteries de réserve. La brigade Becquet de Sonnay (75e et 91e de ligne, 3e division, 6e corps) vient alors appuyer la division Tixier sur le village de Chieulles.

— La réserve de l'artillerie du 6e corps s'est portée, résolument, en avant et à gauche de cette brigade.

La 9e batterie du 13e d'artillerie, capitaine Lequeux, armée de pièces de 12, s'est placée à gauche de la route de Sainte-Barbe et fait feu sur les batteries ennemies établies à cheval sur cette route.

La 10e batterie du 13e d'artillerie, capitaine Lippmann, armée également de pièces de 12, s'est mise en position au sud-ouest de Chieulles, à un kilomètre de ce village. Un fort engagement de tirailleurs ayant lieu en avant de cette position, une des sections de la 10e batterie tire une trentaine de coups sur le village de Rupigny, pour inquiéter l'ennemi. La batterie occupe cette position, pendant plus de deux heures, sous le feu des tirailleurs ennemis. Elle reçoit quelques obus et perd quatre hommes légèrement blessés.

Digitized by Google

En même temps, une batterie de la 3e division, appuyée par le 3e chasseurs à cheval, se porte en avant près de la brigade Becquet de Sonnay et vient appuyer la division Tixier, pour contrebattre l'artillerie ennemie.

Les positions du 6e corps sont toujours vigoureusement tenues, lorsque, vers onze heures du matin, le maréchal Bazaine envoie prescrire au maréchal Canrobert de coordonner ses mouvements à ceux des 3e et 4e corps, afin de ne pas se trouver seul en flèche et de venir reprendre son emplacement de la veille, sa gauche à la ferme de Châtillon, son centre au bois de Grimont et sa droite en avant du château de Grimont. Nos lignes doivent quitter successivement leurs positions et se reporter en arrière.

Ce mouvement s'exécute dans le plus grand ordre, graduellement, en commençant par les premières lignes, sans précipitation et sans être sérieusement inquiété par l'ennemi, lequel, maintenu à distance par les compagnies de partisans, reste au moins à mille mètres de nos tirailleurs avancés.

Les régiments de la 2e brigade de la division Tixer, placés à gauche de la 1re dont le flanc droit se trouve tout à fait à découvert par la retraite des 3e et 4e corps, commencent le mouvement. Le général Leroy de Dais ordonne la retraite, qui s'opère, avec le plus grand calme, sur le village de Vany.

Le 12e et le 100e de ligne se replient sur les hauteurs, dans la direction du château de Grimont, sous la protection de leurs compagnies de francs-tireurs et de tirailleurs. Ces compagnies se retirent lentement, s'arrêtent à chaque pas et empêchent les Prussiens de franchir les crêtes quittées par les nôtres. Un bataillon du 12e de ligne va se former en échelon, à environ cent vingt mètres en arrière et vers la gauche des trois compagnies de gauche du 2e bataillon du 10e de ligne.

A un moment donné, la 4e compagnie du 3e bataillon du 12e de ligne (lieutenant Sabouré), se place perpendiculairement à la crête, suivant la ligne de plus grande pente. Par cette disposition, l'ennemi est fusillé dans son flanc droit, chaque fois qu'il se présente, ce qui permet au reste de la ligne de tirailleurs de battre en retraite, en continuant un feu efficace.

Bientôt, le commandant de Gislain réunit deux compagnies en avant de la droite de son bataillon et fait exécuter, avec succès, des feux à commandement, qui aident puissamment à contenir l'ennemi.

Lorsque le 12e de ligne va traverser Vany, une section de la 1re compagnie du 3e bataillon, sous les ordres du capitaine Ricard, soutient la retraite, jusqu'au dernier moment, avec la plus grande énergie.

Digitized by Google

Dans cette journée, le commandant de Gislain; les capitaines Ricard et Zédé; les lieutenants Pezeu, Sabouré et Jan; les sous-lieutenants Sicre et Gouzou; les sergents Maréchal et Dreyfus, se font particulièrement remarquer par leur mâle et courageuse attitude.

Par ordre du maréchal Canrobert, le 12e et le 100e de ligne vont se rallier, dans les tranchées, en avant du fort Saint-Julien, salués par les obus de l'ennemi jusqu'au bois de Grimont.

Les 5e, 7e et 8e batteries du 8e d'artillerie suivent le mouvement de retraite de leur division (Tixier) et se retirent sous le bois de Grimont.

Quand la brigade Leroy de Dais s'est repliée, la brigade Péchot se met en retraite à son tour, mais en imposant un tel respect à l'ennemi, que les tirailleurs prussiens n'osent pas même dépasser le bois de Failly. Les deux premiers bataillons du 10e de ligne doivent conserver leurs positions respectives, jusqu'à ce que toutes les troupes de la première ligne, les ayant dépassés dans leur retraite, aient formé une nouvelle ligne en arrière.

La retraite du 3e bataillon de ce régiment, dont les tirailleurs sont très fortement engagés avec ceux de l'ennemi, n'est pas sans difficultés. Pour la masquer, la 6e compagnie de ce 3e bataillon, commandée par le capitaine Leclerc, est établie en tirailleurs en arrière d'eux, puis, pour ne pas dégarnir d'un coup la première ligne, le ralliement s'en opère successivement par petites fractions, lesquelles descendent dans la vallée, remontent les hauteurs, en se défilant par le chemin d'exploitation un peu creux existant contre le 2e bataillon, et vont se reformer dans un pli de terrain, à l'abri des projectiles ennemis, environ trois cents mètres en arrière de la position occupée, en première ligne, par le 1er bataillon.

La deuxième ligne de tirailleurs, capitaine Leclerc, procède à son tour de la même manière. Les francs-tireurs de la vallée se retirent, en se faufilant dans les vignes existant vers la droite du 1er bataillon. Les compagnies de réserve du 3e bataillon se sont préalablement retirées, sous la protection de leurs tirailleurs, par groupes d'une section, en suivant le chemin d'exploitation, comme il vient d'être indiqué.

Cette retraite, habilement conduite et dissimulée sous la protection des deux premiers bataillons, qui, placés dans une position dominante, tiennent l'ennemi en respect, n'est pas sérieusement inquiétée.

L'ennemi n'ose poursuivre notre infanterie, mais son artillerie redouble ses feux. C'est une pluie de mitraille sur nos positions et sur notre ligne de retraite. A ce moment, une colonne enne-

Digitized by Google

mie, précédée de tirailleurs, se montre sur les collines que l'on vient de quitter. Elle est obligée de s'arrêter et de se cacher dans un creux de terrain, pour se soustraire à nos feux bien dirigés. La ferme et vigoureuse contenance du 10e de ligne impose à ses adversaires, qui n'osent plus s'avancer.

Les régiments de la brigade Leroy de Dais (2e) ayant formé plusieurs lignes de défense en arrière, le 1er bataillon du 10e de ligne opère, à son tour, sa retraite et, successivement, à quelques minutes d'intervalle, le demi-bataillon de droite et le demi-bataillon de gauche du 2e bataillon, laissant seulement sur le terrain, une ligne de tirailleurs, composée de deux bons tireurs par escouade, ligne qui se replie bientôt après. à son tour, aussitôt que la situation le permet.

Cette retraite est exécutée par tous les hommes du 10e de ligne dans un ordre parfait et, pour ainsi dire, comme sur un terrain de manœuvre. Le régiment se rallie ensuite au château de Grimont, et peu après, va se former en arrière pour y faire halte.

Quant au 4e de ligne, ce régiment d'élite reste en position jusqu'au moment où n'ayant plus personne devant lui, l'ordre lui est donné de se retirer à son tour. Ses trois bataillons se portent alors en arrière, dans un ordre parfait, couverts par le 1er bataillon déployé en tirailleurs et formant une ligne d'une régularité irréprochable.

Après un parcours d'environ deux cents mètres, le 2e bataillon reçoit l'ordre de prendre position et de se déployer en tirailleurs, avec un soutien, pour protéger le mouvement de retraite jusqu'à sa fin.

Cet ordre est exécuté par le commandant Brocard avec précision et promptitude et le 2e bataillon ne rentre que lorsque le dernier bataillon du 6e corps s'est retiré derrière lui. Il quitte sa position d'arrière-garde, d'abord dans l'ordre en tirailleurs et, parvenu au fond du vallon, à cent cinquante mètres environ du bois de Grimont, il se forme, comme précédemment les deux autres, dans l'ordre par le flanc, pour entrer dans le bois et rejoindre le gros du régiment.

Les trois bataillons du 4e de ligne une fois réunis au bois de Grimont, le régiment se porte au point désigné pour le bivouac, c'est-à-dire à trois cents mètres au nord-est du château de Grimont.

— Pendant tout ce mouvement de retraite tactique, les batteries prussiennes de la route de Bouzonville font pleuvoir les obus sur le flanc gauche de nos bataillons; mais, heureusement, la crête de Vany empêche la plupart des projectiles d'at-

Digitized by Google

teindre le fond de la vallée, et les vignes au pied du plateau en reçoivent le plus grand nombre.

Désormais, on ne combat plus qu'à coups de canon sur cette partie du champ de bataille; des bataillons se montrent plusieurs fois hors du bois de Failly, mais le fort Saint-Julien, qui, pendant ces deux journées, n'a pas cessé de diriger le feu de ses grosses pièces, sur tous les points où il y a accès, accable de projectiles l'infanterie ennemie, qui ne se hasarde pas loin des bois.

Les obus du fort Saint-Julien, par leur justesse et leur précision remarquables, soulèvent jusqu'à la fin les applaudissements. Le brave lieutenant-colonel Protche, du 13e d'artillerie, commandant le fort, pointe lui-même les pièces, ainsi que ses officiers. Une puissante lunette leur indique, à dix mètres près, la portée exacte de leurs projectiles. Et le but est à une distance de quatre mille mètres !

Par-dessus le château de Grimont, passent les obus de 24 lancés par le fort. Il y a un véritable plaisir de *dilettante* à voir à l'abri, ces coups de massue, tomber au milieu des bataillons ennemis, qui, évolutionnant dans la plaine, se débandent alors avec terreur.

— Les batteries de réserve du 6e corps, ainsi que de la réserve générale d'artillerie de l'armée, se sont jointes au fort Saint-Julien pour protéger la retraite de ce corps.

Les 7e et 8e batteries du 18e régiment d'artillerie ont pris position près de la Moselle, mais n'ont pas l'occasion de tirer. La 9e batterie du 13e d'artillerie prend successivement plusieurs positions de combat, ainsi que la 10e batterie du même régiment.

La 5e batterie du 13e d'artillerie, capitaine Leclerc, prend position en avant du plateau de Grimont : elle protège la retraite du 6e corps, en tirant sur une batterie fixe du côté de Malroy, et perd deux hommes blessés et cinq chevaux tués.

La 6e batterie du 13e d'artillerie, capitaine de Reynaud, occupe une tranchée, ouverte pendant la nuit, à l'aide d'un détachement de travailleurs et de quelques sapeurs, sur la gauche de la route de Sainte-Barbe. Vers dix heures du matin, elle commence le feu sur des batteries prussiennes placées entre Failly et Servigny, mais en arrière et à plus de trois mille mètres de distance. Pour arriver à un but aussi éloigné, on enterre la crosse des pièces, mais, malgré tout, les coups restent trop courts; l'ordre, néanmoins, est donné de continuer à tirer lentement, pour soutenir le moral de l'infanterie.

A midi, après dix-huit coups environ, tirés par pièce, la

Digitized by Google

batterie se retire sous le fort, sans avoir subi aucune perte.

La 7e batterie du 13e d'artillerie, capitaine Bellorger, a reçu au matin quelques obus dans son camp, et est allée placer ses pièces dans la petite redoute de Grimont. Là, elle abrite le reste de ses voitures et fait feu lentement jusqu'à midi.

La 8e batterie du 13e d'artillerie, capitaine Blavier, s'est portée en avant sur la route de Sainte-Barbe, où elle commence son feu à dix heures et tire jusqu'à midi.

La 11e batterie du 13e d'artillerie, capitaine Audoy, est placée en réserve à portée du champ de bataille et perd un homme, grièvement blessé par un éclat d'obus.

— Les bataillons du 6e corps, du haut de l'amphithéâtre de Grimont et par un beau soleil, assistent à toutes les dernières phases de la journée du 1er septembre. De là, aucun coin de la scène n'échappe aux regards, et, selon les phases du combat, nos soldats sont ballottés entre l'espérance et la crainte.

Le temps est magnifique : l'atmosphère transparente découvre aux yeux les moindres détails d'un riant paysage, dont l'aspect semble évoquer de toutes autres images que celles de la guerre.

En avant de la ferme de Châtillon, où sont disposées six pièces de 4, en batterie, à gauche de la route de Bouzonville, par Antilly, on découvre, sur les bords de la Moselle, le village de Malroy, dont les dernières maisons entourées de verdure et de vignes descendent sur le bord de l'eau. Dans ces jardins sont embusqués les tirailleurs prussiens.

A droite de la route, à deux kilomètres environ, est le village de Charly, un peu masqué par un bouquet de bois ; puis vient le joli village de Vrémy ; Chieulles est plus près de nos lignes. Au delà de la route allant à Bouzonville et à Burtoncourt, par Gondreville, se trouve, à droite, le village de Servigny-lès-Sainte-Barbe que nos troupes occupaient la veille au soir.

Vers midi, six batteries ennemies, avec quelques escadrons de cavalerie, quittent Rupigny et viennent se placer devant Malroy.

A ce moment, le maréchal Canrobert, dont le cheval paraît blessé, met pied à terre à côté de la batterie de 4 placée devant la ferme de Châtillon. Le maréchal, avec beaucoup de calme et de précision, donne des ordres aux différents généraux placés sous ses ordres. Il exalte l'intrépidité des chasseurs à pied, dont on distingue les feux, sur la rive gauche de la Moselle, en avant de Malroy. On croit savoir que le bataillon, engagé de ce côté, est le 9e, commandé par le capitaine Giovaninelli.

Le 6e corps ne fut pas engagé ce jour-là ; mais il eut à soutenir, à l'aide de la division Tixier et des compagnies des par-

Digitized by Google

tisans des divisions Lafont de Villiers et Levassor-Sorval, les opérations des 3e et 4e corps, et particulièrement à jeter le désordre et le trouble dans les batteries ennemies.

Voici du reste quel fut, le 1er septembre, le rôle joué par les 3e et 4e divisions du 6e corps.

Division Lafont de Villiers (3e). — Dès huit heures du matin, le 2e bataillon du 91e de ligne, sous le commandement du capitaine Nicey, reçoit l'ordre d'aller occuper le village de Chieulles et de s'y maintenir.

Le lieutenant-colonel Champion se porte de sa personne au village, pour diriger les mesures de défense à prendre.

A huit heures et demie, le 1er bataillon du 75e de ligne arrive à Chieulles, pour y appuyer le bataillon du 91e de ligne, qui s'y trouve déjà. Le lieutenant-colonel de Brem est chargé de prendre le commandement de ce village. Il organise immédiatement la défense et fait prendre, sous un feu très vif, les dispositions les meilleures, pour résister à toute attaque. Les chemins nord et est sont barricadés; des tirailleurs sont jetés dans les vergers qui entourent le village; une compagnie du 75e reste en réserve à l'entrée du chemin, par lequel le bataillon de ce régiment est arrivé.

La 1re compagnie du 2e bataillon du 91e de ligne, capitaine Bourroux, et la 2e compagnie du même bataillon, capitaine Rey, sont disposées en tirailleurs, pour couvrir le front et le flanc droit du village, tandis que la 6e compagnie (lieutenant Degiovanni), est chargée de couvrir le flanc gauche du côté de la route de Bouzonville; les trois autres compagnies sont placées en réserve, au centre du village.

Le 2e bataillon du 75e de ligne se trouve déployé en tirailleurs dans la partie comprise entre le village de Chieulles et la route de Bouzonville, qui longe la Moselle et y soutient le feu de l'ennemi.

Pendant cinq heures, le 2e bataillon du 91e et le 1er du 75e ont à soutenir un feu très vif de l'ennemi, abrité dans sa tranchée, couvert par son artillerie de position, retranché dans ses ouvrages.

Les 1re et 2e compagnies du 1er bataillon du 75e de ligne doivent repousser, vers onze heures, deux pelotons ennemis, qui cherchent à pénétrer dans le village.

Dans cette défense énergique de Chieulles, le 2e bataillon du 91e perd deux officiers blessés : le capitaine Bourroux, frappé à la tête de sa compagnie et le lieutenant Degiovanni; l'adjudant Santini très grièvement blessé ; trois hommes tués et quatorze blessés.

Digitized by Google

Citons, parmi les officiers de ce bataillon, qui se distinguent par leur bravoure : le capitaine Nicley, commandant le 2e bataillon; les capitaines Rey et Klein; les lieutenants Perdrix officier très vigoureux, Dehert, Gatt, officier rempli d'entrain et d'énergie.

Vers onze heures du matin, la retraite très prononcée de toute l'aile droite de l'armée, force les deux bataillons du 75e et du 91e à évacuer le village. La retraite, protégée par la compagnie du 75e qui est restée en réserve, s'opère en bon ordre.

Pendant cette défense de Chieulles, le 3e bataillon du 75e a appuyé la compagnie de partisans du régiment et s'est avancé jusqu'auprès de Malroy. Il se maintient dans cette position, pendant plus d'une heure et demie, jusqu'au moment où il doit se conformer au mouvement général de retraite, soutenu par celle de ses compagnies, qui s'est le plus avancée à l'ouest de Chieulles.

Le 75e vient se reformer, à travers le bois de Grimont, sous le fort Saint-Julien où il reçoit une distribution de cartouches. Les pertes subies par ce régiment sont de dix-huit hommes tués ou blessés.

De son côté, le 1er bataillon du 91e de ligne, sous les ordres du commandant de Hay-Durand, a reçu l'ordre, vers dix heures du matin, de se porter par le flanc sur la droite du village de Chieulles, pour y occuper la lisière du bois de ce côté et arrêter la marche de l'ennemi.

A cet effet, la 1re compagnie de ce bataillon (capitaine Grégoire), et la 2e (lieutenant Triozon), se portent vivement en avant et garnissent de tirailleurs la lisière du petit bois situé entre les deux villages de Chieulles et de Rupigny, à six cents mètres en arrière de ces deux positions. La 3e compagnie (capitaine Bourdon), et la 4e compagnie (capitaine Dupont d'Aisy) établies à cent mètres des 1re et 2e compagnies, sont destinées à leur servir de soutien.

Ces quatre compagnies ont chacune une section déployée en tirailleurs et l'autre section disposée en soutien dans l'intérieur des bois.

Enfin la 5e et la 6e compagnie (lieutenant Lanet et capitaine Liénard) sont placées en réserve.

Le 1er bataillon du 91e occupe, pendant plus d'une heure, ces positions sous un feu écrasant et ne les quitte que sur l'ordre qui lui est envoyé, de se replier en arrière du bois de Grimont.

Le 3e bataillon, capitaine Blondeau, suit le 1er bataillon dans tous ses mouvements, se porte à cent cinquante mètres en arrière de lui, pour lui servir de soutien et se replie en même temps que lui.

— Dès six heures du matin, le 93e de ligne s'est couvert par

Digitized by Google

une tranchée-abri. Les francs-tireurs de ce régiment engagent, peu après, le feu avec les tirailleurs ennemis.

Vers dix heures du matin, le 3e bataillon du 93e de ligne et deux compagnies du 2e sont placés comme soutien à une batterie de 12, chargée de battre le village de Malroy. Cette batterie, couverte de projectiles par les batteries de position de l'ennemi, est obligée de se porter en arrière. A ce moment, une forte colonne prussienne, sortant de Malroy, essaye de tourner la gauche du bataillon du 93e.

La situation de ce dernier bataillon semble des plus critiques : il va être dispersé, écrasé, la batterie enlevée, quand, tout à coup, un feu de salve admirablement exécuté part de l'autre rive de la Moselle; une grêle de balles, passant au-dessus de la rivière, vient frapper en écharpe la colonne allemande et décime cruellement ses rangs.

Voici d'où provenait cette fusillade, qui était survenue si à propos. Le matin du 1er septembre, un bataillon de chasseurs à pied, le 9e, si terriblement éprouvé à la défense du cimetière de Saint-Privat, le 18 août précédent, laissé comme rideau sur la rive gauche, suivait, avec anxiété, les mouvements de notre armée et brûlait du désir de se rendre utile.

Vers dix heures du matin, les troupes de la division Lafont de Villiers commençaient leur mouvement du fort Saint-Julien vers Malroy. Les crêtes, qui bordent la rive droite de la Moselle, étaient couvertes de tirailleurs ennemis, retardant les mouvements de notre infanterie.

A cette vue, le général Bisson, jugeant avec son expérience de la guerre, que, de la rive gauche où il était, il pouvait gêner ce mouvement, lança vers Malroy la 5e et la 6e compagnie du 9e bataillon de chasseurs, sous les ordres du capitaine Giovaninelli. Arrivées en ligne, ces deux compagnies devaient faire face aux tirailleurs de la rive droite et aux troupes, qui occupaient le village des Maxes sur la rive gauche.

Le capitaine Giovaninelli place alors trente chasseurs en flanqueurs sur les Maxes et soixante-quinze francs-tireurs contre les tirailleurs prussiens de la rive droite. S'avançant alors rapidement, il prend à revers ces derniers et les débusque de leurs positions, où ils sont immédiatement remplacés par l'infanterie du 6e corps.

Cette opération s'exécute au moyen de petits mouvements en avant, à la suite desquels les francs-tireurs prennent position et exécutent des feux à commandement, produisant sur l'ennemi exactement l'effet terrible des mitrailleuses.

La distance à laquelle tous ces feux ont commencé et les

Digitized by Google

résultats produits sont tellement évidents, qu'il serait heureux de voir cette tactique appliquée dans chaque combat et même en ligne. Dès le début de l'action, les chasseurs tirent à sept et huit cents mètres : les Prussiens reculent au pas de course, ne pouvant tenir sous ce feu : leurs balles arrivent à peine.

Cette affaire menée très rapidement nécessita moins d'une heure, pour faire opérer aux ennemis une retraite de plus de deux kilomètres, en abandonnant successivement leurs positions, sans que les deux compagnies du 9e bataillon de chasseurs aient perdu un seul homme.

Au même moment, une forte colonne de cavalerie ennemie s'avançant dans la plaine de Thionville, les chasseurs se retirent en bon ordre, mais ils ont réussi dans leur œuvre, car ils ont éteint le feu des tirailleurs prussiens et fait rétrograder la colonne d'infanterie ennemie, qui menaçait d'écraser le 3e bataillon du 93e de ligne et de s'emparer de notre batterie de 12.

Cette colonne ennemie, en même temps qu'elle a été frappée en flanc par les feux de salve des chasseurs du capitaine Giovaninelli, postés de l'autre côté de la Moselle, a été accueillie de front par la fusillade des compagnies de soutien du 93e de ligne.

Sous ce feu croisé, la colonne ennemie rétrograde précipitamment sur Malroy. Le 2e bataillon du 94e appuyé par trois compagnies du 3e bataillon, prend alors dans les vignes une vigoureuse offensive. Ce bataillon a gagné énormément de terrain en avant, lorsque son mouvement est arrêté par ordre supérieur, au moment même où il va probablement déterminer l'occupation de Malroy, que l'ennemi commence à abandonner.

Le 2e bataillon du 94e rentre au drapeau à midi; il a eu un officier blessé, le lieutenant Dordor, et un homme tué.

Le 93e, de son côté, est relevé à midi et demi par le 25e de ligne. Dans cette journée, il a eu dix hommes blessés.

Pendant toute la matinée, les 5e et 6e batteries du 5e d'artillerie restent en position en avant de la ferme de Châtillon, où elles sont exposées au feu des batteries ennemies, sans avoir la moindre occasion de faire feu.

Division Levassor-Sorval. — Le 1er septembre, à dix heures et demie du matin, le 25e de ligne se porte en avant et se déploie sous le feu de l'artillerie ennemie, précédé de sa compagnie de partisans, laquelle s'avance jusqu'à une crête, qui se trouve avant d'arriver à la batterie qu'elle a reconnue la veille. Là, cette compagnie constate que la batterie est occupée par l'ennemi. Elle se déploie en tirailleurs, ouvre son feu et les pièces de la batterie disparaissent au plus vite. Les partisans continuent alors leur tir contre les Prussiens logés dans une tran-

Digitized by Google

chée-abri, qui se trouve sur le côté de la batterie prussienne, vers la Moselle. Ils finissent par se trouver sans cartouches et sont relevés par un autre régiment.

Le brave colonel Gibon amène, lui-même alors, un caisson de cartouches à ses tirailleurs; ceux-ci se portent alors en avant, arrivent à travers les vignes jusque près de Malroy et jusqu'à cinq heures et demie de l'après-midi, tirent sur les colonnes prussiennes, qui descendent de Sainte-Barbe vers la Moselle afin de regagner leurs cantonnements.

Dans cette journée, les partisans du 25e de ligne ont un caporal tué, un officier contusionné par un éclat d'obus et quatre hommes blessés.

A onze heures cinquante du matin, le 25e de ligne s'est mis en marche par le flanc gauche et est allé s'établir sur la gauche de la route de Bouzonville, sur la hauteur et dans les lignes de tranchées, alors établies à l'avance. Il y reste jusqu'à cinq heures et demie du soir, protégeant la retraite de l'armée, qui s'opère derrière lui, de midi à cinq heures du soir.

A cinq heures et demie, la compagnie de partisans rejoint son régiment, dont le 2e bataillon a eu un homme blessé d'un éclat d'obus.

Le 26e de ligne, placé en seconde ligne, reste immobile toute la matinée du 1er septembre. A une heure de l'après-midi, il quitte sa position et va se placer de l'autre côté de la route de Bouzonville. Le 3e bataillon du régiment est détaché et porté en avant, pour aller renforcer le 25e placé dans les tranchées-abris, à quelques centaines de mètres du village de Malroy, occupé par les Prussiens. Une seule compagnie de ce bataillon a l'occasion de tirer quelques coups de feu.

Le 28e de ligne, qui devait assaillir le village de Charly, en cas de réussite, reste constamment en position et couvre avec le 6e corps, la retraite de l'armée. Il a un homme tué et un autre blessé.

Le 70e de ligne, massé en réserve derrière la ferme de Châtillon, y reste jusqu'au soir cinq heures. La 12e batterie du 8e d'artillerie, attachée à la division Levassor-Sorval, est mise en batterie derrière une tranchée battant la plaine de la Moselle, le débouché de Malroy et la route de Bouzonville, mais elle n'est pas engagée.

Digitized by Google

CHAPITRE XXVI.

La retraite sous Metz.

L'armée accumulée sur les pentes du plateau de Saint-Julien. — Retraite effectuée en bon ordre. — Les Prussiens n'osent pas poursuivre nos troupes. — La canonnade s'éteint. — Les régiments ennemis rentrent dans les villages abandonnés par nos divisions. — Allégations mensongères de Bazaine. — L'armée ralliée en arrière de la garde. — Positions des divisions Deligny et Picard. — On espère des ordres pour un retour offensif. — Conseil de guerre. — La chaleur. — Ordre à notre armée de reprendre ses anciennes positions. — Mauvaise humeur des officiers et des soldats. — Exclamations. — Ce n'était pas la peine de nous faire casser la gueule!... — La retraite. — « Allez-vous-en, gens de la noce... » — Un lugubre cortège. — Retraite de la garde impériale. — Ordres de retraite. — Distribution d'eau-de-vie. — Les 1re et 2e batteries du régiment monté d'artillerie de la garde se portent en avant. — Retraite de la réserve générale de cavalerie. — Nouveau campement des carabiniers de la garde. — Dépérissement des chevaux. — Bourbaki inspecte les positions ennemies. — Maison fortifiée sur la route de Sarrelouis. — Rage de nos troupes. — Bazaine, son état-major et son escorte. — L'*invalide* et le *conservateur du matériel*. — Retour de Bourbaki au quartier général de la Ronde. — Irritation de Bazaine contre le général de Fauvart-Bastoul. — La garde se retire la dernière. — Illuminations et hourras des Allemands. — Retour au Sansonnet. — Dévouement des soldats de la garde pour leurs officiers. — Retour de la réserve générale d'artillerie au Ban-Saint-Martin. — Utilité des fanions. — Retour du 2e corps. — Retraite de la brigade-mixte de Lapasset. — Le 3e lanciers en extrême arrière-garde. — Retour du 3e corps. — Retour du 4e corps. — Retour du 6e corps.

La bataille, comme nous l'avons déjà dit, a été finie à onze heures. Bazaine a laissé au repos, non seulement toute la garde

Digitized by Google

impériale, mais une partie considérable des autres corps et presque toute son artillerie de réserve.

Toute son armée est devant lui, faisant la meilleure contenance; de danger sérieux, il n'y en a aucun et c'est s'en créer inconsidérément, que d'acculer ses lignes déployées à des obstacles infranchissables, et d'accumuler des réserves à l'entrée de défilés étroits. Il suffirait, à ce moment, d'un coup de clairon, pour arrêter instantanément ce mouvement de retraite et d'un simple ordre, pour reporter l'armée en avant.

La retraite s'est faite partout dans le meilleur ordre, les divisions se retirant lentement par échelons, sans que l'ennemi, dont le gros des forces n'a pas dépassé la ligne de ses retranchements, ait tenté nulle part de les inquiéter. Les troupes prussiennes, en effet, fatiguées des marches forcées qu'elles ont dû faire, pour se réunir, restent immobiles dans leurs positions. Dès que notre mouvement de retraite s'est partout dessiné, le général von Manteuffel s'est contenté de nous envoyer des obus et de nous faire suivre par quelques groupes de tirailleurs, puis il a cessé son feu. Petit à petit, la canonnade d'abord, puis la fusillade, se sont tues.

Les vergers qui entourent les villages si brillamment enlevés par nos troupes, le 31 août, étincellent maintenant de casques à pointes et de baïonnettes; les régiments prussiens et hessois y rentrent, musique et fifres en tête, et poussent des hourras, qui arrachent des larmes de rage à nos braves soldats, encore vaincus, par ordre du triste Bazaine, après avoir partout battu l'ennemi.

Donc les Allemands ne poursuivirent pas nos troupes, comme dit le rapport de ce traître, *pour les acculer aux glacis de la place*; donc les obus de l'ennemi ne *fouillaient* pas *les terrains en arrière des forts*, invention absurde entre toutes, car les Allemands auraient dû s'exposer en plein au tir de ces forts, pour que leurs projectiles pussent arriver au delà.

Quand l'armée française s'est retrouvée dans les positions qu'elle occupait la veille, à la même heure, les Allemands n'ont plus répondu à notre feu.

Les régiments d'infanterie de ligne ont fait halte derrière les voltigeurs de la garde, qui sont établis dans une tranchée au-dessus de Mey et devant les grenadiers postés dans le parc de Grimont, derrière un long mur crénelé. L'artillerie de la garde est là, tout près, et l'armée est rangée sur plusieurs lignes, dans la plaine qui s'étend à gauche de la route de Sarrelouis. Sur la droite, la division de dragons de Clérambault fait des évolutions, les casques et les sabres scintillent au soleil.

Digitized by Google

On espère des ordres pour un retour offensif.

Les commandants de corps d'armée passent, se rendant à Metz, dit-on, auprès du maréchal Bazaine, pour décider si l'on se retirera dans les positions de l'avant-veille, ou si l'on recommencera une nouvelle attaque. Mais, avec la consommation de munitions, qui s'est faite depuis vingt-quatre heures, avec la fatigue de l'armée, du moins des divisions qui ont donné, enfin avec la triste impression produite par notre retraite de la matinée, le résultat du conseil est évident à l'avance.

Il fait une chaleur horrible; les hommes, après avoir grignoté leurs maigres provisions, s'endorment de fatigue sous un ciel de feu. Enfin, à une heure de l'après-midi, l'ordre arrive aux commandants des corps d'armée..... de rentrer immédiatement dans les campements qu'ils ont quittés le 31 août, au matin : le 2e et le 3e corps restant sur la rive droite, le 4e, le 6e, la garde et les réserves repassant la Moselle sur les ponts de Chambière, pour revenir sur la rive gauche.

On se met aussitôt en marche : toutes les troupes sont échelonnées en avant du fort de Saint-Julien. Les abords de ce fort sont couverts de masses considérables, dont la présence rend peu explicable le mouvement de retraite.

La mauvaise humeur des hommes est à son comble, les officiers la partagent. « Vous voyez bien, dit-on dans les rangs, qu'*il* ne veut pas sortir. Qu'est-il devenu depuis hier, où sont les ordres qu'il a laissés ? Et l'on nous disait que nous allions rejoindre Mac-Mahon. Il peut nous attendre, celui-là, s'il compte sur nous. »

Nos braves soldats rentrent tristes et découragés : « C'était bien la peine, s'écrient-ils dans leur énergique langage, de se faire casser la gueule, pour prendre des positions, que l'on nous fait quitter ce matin ! »

Cette expression soldatesque résume parfaitement la situation.

La retraite sonne sur tous les points : les deux armées, ayant l'air d'agir d'accord, reploient leurs champions et leurs batteries; chacun rentre chez soi, comme *gens de la noce* après la fête, et vers le soir, chante, en s'en allant, le couplet de dépit :

Allez-vous-en, gens de la noce...

Seulement, la fête est lugubre, les brancards et les cacolets encombrent la route; les colonnes ralentissent, parfois, leur marche, afin de laisser écouler ce lamentable cortège [1].

1. P. Bédarrides, *Chronique de la campagne de* 1870.

Digitized by Google

Les troupes campées en permanence sur la rive droite de la Moselle reprennent leurs bivouacs ordinaires et celles qui ont à se porter sur la rive gauche, s'écoulent lentement et péniblement le long des flancs du fort Saint-Julien. Il est onze heures et demie du soir, lorsque les derniers régiments arrivent sur leurs emplacements respectifs.

Depuis ce jour, l'armée de Metz ne franchit plus en armes les lignes du camp retranché.

Voici, du reste, comment s'effectua la retraite dans chaque corps d'armée.

Garde impériale. — A une heure de l'après-midi, le corps de la garde reçoit l'ordre d'aller rejoindre ses anciens campements de la rive gauche. Aussitôt, le général d'Auvergne, chef d'état-major du général Bourbaki, dicte à tous les officiers de l'état-major de la garde, réunis sur le bord de la route de Sainte-Barbe, près du fort Saint-Julien, les ordres du maréchal Bazaine relatifs au retour des troupes. Ces ordres sont à peu près les suivants :

« Les corps d'armée reprendront exactement les positions qu'ils occupaient hier avant leur départ. Le corps de cavalerie du général Desvaux franchira immédiatement les ponts de Chambière ; il sera suivi par l'infanterie de ligne, qui s'y engagera, au fur et à mesure de l'arrivée des fractions constituées, sans s'astreindre à un ordre de marche particulier ; on s'attachera surtout à profiter des trois ponts à la fois, en les rejoignant par toutes les routes ou chemins disponibles.

« La garde passera la dernière, mais elle sera suivie par la réserve générale d'artillerie de l'armée (général Canu). Les troupes, composant la garde, observeront entre elles l'ordre suivant : le parc d'artillerie, les batteries de réserve, la division Picard (zouaves et grenadiers), le quartier général, la division Deligny (chasseurs à pieds et voltigeurs).

« Chacune de ces troupes gagnera les ponts, par les chemins les plus courts.

« Il est expressément interdit aux colonnes de se couper et surtout de marcher côte à côte, sur une même route, qui se trouverait, par suite, entièrement encombrée; quand deux colonnes se rencontreront, celle désignée pour marcher la dernière devra s'arrêter pour laisser passer l'autre.

« Le maréchal, commandant en chef l'armée, accorde une ration extraordinaire d'eau-de-vie à toutes les troupes. Les corps de la garde et ceux de la réserve générale d'artillerie de l'armée (général Canu), pourront, dès à présent, toucher cette eau-de-vie au château de Grimont ; elles peuvent également y

Digitized by Google

percevoir une ration de pain. Les troupes n'ayant reçu ni eau-de-vie, ni pain au château de Grimont, recevront ces denrées à leur arrivée au bivouac. »

Ces ordres dictés pour être communiqués, les officiers de l'état-major général du corps de la garde vont rejoindre le général Bourbaki, près des ouvrages en terre, choisis par lui pour établir depuis hier soir son quartier général.

L'infanterie de la garde reste en position, pour couvrir la retraite. Les 1re et 2e batteries du régiment monté d'artillerie de la garde traversent le ravin de Vallières et vont prendre position en arrière de la ferme de Bellecroix, la droite appuyée à la route de Sarrelouis, pour protéger la retraite du 3e corps.

Les divisions de cavalerie Desvaux et de Forton se mettent les premières en mouvement et se retirent tranquillement, sans recevoir un seul coup de canon. L'ennemi doit être encore plus étonné que nos soldats de notre retraite. A six heures du soir, les escadrons établissent de nouveau leurs bivouacs dans l'île Chambière. Le régiment de carabiniers, qui forme la tête de colonne, prend position le long de la route des Morts, en face de la lunette de Chambière, où on a creusé la fosse commune de l'armée.

Depuis le 31 août, les distributions de fourrage ont cessé. Les pauvres chevaux de notre cavalerie sont déjà maigres à faire pitié.

Pendant que l'armée s'écoule lentement vers Metz et les ponts de l'île Chambière, le général Bourbaki et ses officiers examinent, avec leurs jumelles, le terrain placé en avant d'eux et constatent l'incendie de maisons situées sur la route de Sarrebrück, à hauteur du village de Montoy.

On aperçoit, dans des vignes situées non loin de Noisseville, sur le versant gauche du thalweg, qui descend de Sainte-Barbe à Nouilly, des troupes assez nombreuses, dont on ne soupçonnerait guère la présence, si les armes ne brillaient pas au soleil.

L'ennemi reste en position, sans chercher à nous poursuivre, mais prêt à accepter le combat, comme à réoccuper, après notre départ, les points desquels il a été chassé hier. Il paraît posséder des forces considérables, surtout à droite de Sainte-Barbe. La ligne de bataille semble parfaitement tracée par le chemin de Pange à Vigy, qui passe par Sainte-Barbe et dont la direction générale est du sud au nord.

En examinant la figure du terrain et les cotes, on constate facilement que ce chemin correspond à une bonne position militaire dominante, dont Sainte-Barbe est le point culminant.

Digitized by Google

En marchant du sud au nord on trouve les cotes 269 (à l'ouest de Pange), 272 (à l'est de Flanville), 260 (à l'est de Retonfey), 300 (au nord de Sainte-Barbe), 270 (à l'est d'Avancy), 252 (à l'ouest de Vigy), alors que les cotes les plus élevées du terrain situé immédiatement en avant du fort Bellecroix et du fort Saint-Julien, sont les suivantes : 225 (à l'est de Borny), 231 (près de la bifurcation des routes de Sarrelouis et de Sarrebrück), 261 (sur la route de Sainte-Barbe au sud-ouest de Villers-l'Orme), 211 (à l'est de Vany), 188 (entre Vany et Chieulles) et 200 (à l'ouest de Chieulles).

Des batteries sont établies de distance en distance. La route de Sarrelouis est occupée par une forte colonne. Une maison isolée, sur la route de Sarrelouis, paraissant se trouver à la hauteur du village de Servigny, ou plus éloignée encore, doit avoir été disposée pour la défendre; avec une jumelle, il est facile de constater, dans le pignon qui regarde du côté de Metz, de nombreux trous devant servir de crénaux.

Des nuages de poussière, soulevés par d'assez fortes colonnes, indiquent les mouvements exécutés par une partie des forces ennemies, pour regagner les positions de la rive gauche de la Moselle.

De nombreux cacolets reviennent à vide. Tout porte à croire que, si l'affaire a été peu fructueuse, elle nous a du moins coûté des pertes peu sensibles.

Le maréchal Bazaine s'est porté, avec les officiers attachés à sa personne, à l'épaulement exécuté, dans la matinée, pour une batterie de 12 contre la division Deligny ; là, il examine un instant les positions et les forces ennemies, puis il se retire.

Rien n'est moins imposant que ce cortège marchant dans l'ordre suivant :

Deux ou trois sous-officiers ou cavaliers, qui semblent se promener pour leur propre agrément et avoir pour mission de soulever un nuage de poussière, en avant du maréchal; à dix ou quinze pas en arrière, vient Bazaine, dont la tournure n'est rien moins que distinguée; à ses côtés marche le capitaine des guides, Mornay-Soult de Dalmatie, fumant son éternelle pipe; puis viennent les deux neveux du maréchal, ses officiers d'ordonnance, l'un lieutenant d'artillerie, l'autre lieutenant de chasseurs à pied, etc., etc... On remarque l'absence à peu près permanente de ses deux aides de camp : *l'invalide* (le colonel Boyer) et *le conservateur du matériel* (le commandant Villette).

Le maréchal Bazaine se promenant presque toujours en compagnie de son état-major particulier seulement, on se demande

Digitized by Google

ce que fait, pendant un engagement avec l'ennemi, l'état-major général de l'armée.

Toutes les dispositions étant prises pour assurer la retraite et empêcher qu'elle soit inquiétée par l'ennemi, si celui-ci venait à avoir cette fantaisie, le général Bourbaki, après avoir donné ses dernières instructions, se met en route, avec son état-major, pour regagner son quartier général de la Ronde et se trouve descendre la route de Saint-Julien, en même temps que le 93e de ligne (6e corps).

Le commandant en chef de la garde s'entretient, un instant, avec le docteur Noguès de ce régiment, qui lui dit que le 6e corps a été très peu engagé et que, d'après les dires de ses collègues et d'après l'examen fait par lui personnellement de certaines ambulances, il y a tout lieu de penser, que le nombre des blessés est peu considérable.

Le commandant en chef de l'armée, assure-t-on, est fort irrité contre le général Fauvart-Bastoul, qui, le premier, a battu en retraite, avec sa division écrasée par le feu de l'artillerie ennemie, à Montoy et à Flanville. Il aurait, paraît-il, l'intention de le traduire devant un conseil de guerre. Tout le monde est convaincu que cette résolution ne sera suivie d'aucun effet.

D'ailleurs, si quelqu'un a, sous ce rapport, à rendre à la justice un compte sévère de sa conduite, c'est assurément le maréchal Bazaine lui-même.

N'a-t-il pas été le premier à ordonner la retraite sans le moindre motif?

Le général Bourbaki n'arrive que vers huit heures du soir, à son quartier général de la Ronde. Les batteries divisionnaires du régiment d'artillerie montée de la garde rentrent à leurs anciens campements, vers quatre heures du soir, par la porte des Allemands.

A six heures, chacun se retrouve installé à la place qu'il occupait l'avant-veille.

Quant à l'infanterie de la garde, elle ne peut commencer son mouvement de retour, qu'après l'achèvement de celui des 3e et 6e corps.

Enfin, le 3e corps ayant repris sa position en arrière, à droite du fort Saint-Julien et le 6e ayant regagné son campement de la rive gauche de la Moselle, les divisions Picard et Deligny reçoivent, vers cinq heures, l'ordre d'aller reprendre leurs positions au camp de Devant-les-Ponts. Parti vers sept heures et demie du soir, le 1er voltigeurs, qui forme l'extrême arrière-garde, arrive au camp de la Ronde, à onze heures et demie du soir.

Digitized by Google

Cette nuit du 1er au 2 septembre est froide et pluvieuse : partout les échalas des vignes servent à faire du feu. On marche sans bruit, sans proférer une parole. On n'entend que le bruit sourd et continu de cette multitude en marche, ainsi que le cliquetis des bidons et des quarts contre les fourreaux des sabres-baïonnettes.

Les troupes sont tristes et silencieuses : personne n'ose parler de cette bataille bizarre, où il n'y a eu ni vainqueurs, ni vaincus, mais où les morts se comptent par milliers.

Au loin, on entend des clameurs étranges : d'immenses feux sont allumés sur les montagnes couvertes de forêts; des hourras traversent l'espace et se répercutent dans les ravins, du côté de Saulny, en glaçant le cœur de nos soldats .. (La nouvelle de la catastrophe de Sedan vient de parvenir à Frédéric-Charles, et l'armée prussienne est folle de joie.)

Les régiments de la garde rentrent à leur campement du Sansonnet, dans la boue liquide, harassés de fatigue et mourant de faim; il va falloir tout remettre debout; c'est vite fait avec ces soldats d'élite, que l'inaction effraye plus que l ennemi. Braves gens! Comme on se prend à les aimer et quelles attentions délicates pour leurs officiers! Ils forcent ceux-ci de rester sur la route sèche et ils flambent le terrain, sur lequel les tentes de leurs chefs vont être dressées; jusqu'aux genoux dans la boue, ils plaisantent, pendant que les officiers assis sur des sacs, au bord de la route, considèrent, avec émotion, ces admirables soldats, qui ont la vraie noblesse, empreinte sur leurs mâles visages, celle du dévouement et du sacrifice[1].

— Les batteries de *la réserve générale d'artillerie de l'armée* se sont remises également en route, avec l'infanterie de la garde et reviennent, vers minuit, réoccuper leur campement du Ban-Saint-Martin, d'où elles ne doivent plus sortir que le jour de la capitulation.

L'affaire si mal engagée le 31 août, si mal terminée le 1er septembre, nous amène à exprimer le regret que les commandants de corps d'armée, les généraux commandants d'arme et les généraux de division, n'aient pas de fanion. Quelques-uns en possèdent, il est vrai, mais d'autres n'en ont pas et aucune convention n'existe à l'endroit des couleurs distinctives de ces fanions.

On pourrait admettre pour le commandant en chef de l'armée, un fanion tricolore à franges d'or; pour les commandants de corps d'armée, un fanion tricolore sans franges et avec

1. Lieutenant-colonel Meyret, *Carnet d'un prisonnier de guerre.*

Digitized by Google

le numéro du corps au centre du fanion tricolore. Le fanion de chaque général de division se composerait de deux couleurs.

Les fanions servent non seulement pendant le combat, mais encore dans les camps. Planté près de la tente de l'officier général, auquel il appartient, le fanion constitue une indication précieuse pour les militaires de tous grades, qui ont besoin de s'adresser à lui; il évite sûrement des retards dans la transmission des ordres. Il est si essentiel à tous les points de vue, que les quartiers généraux soient désignés d'une façon apparente, qu'on devrait, pour la nuit, organiser un système d'éclairage spécial. Chaque chef de corps de troupe ou chef d'état-major de division, devrait avoir, près de sa tente, une lanterne à verres ordinaires, etc..., comme les couleurs des fanions.

L'emploi des fanions n'a été réglementé qu'en Crimée, où il était le moins nécessaire; il ne l'a été ni en Italie, ni dans la campagne de 1870-71, où il a souvent fait défaut. On ne saurait trop en reconnaître l'utilité. Il convient bien entendu de les placer, autant que possible, sur un point relativement élevé, de façon qu'ils soient très apparents.

2e CORPS. — A trois heures de l'après-midi, la 1re brigade (Valazé) de la *division Vergé* (1re) s'est portée en avant, pour protéger la retraite de son corps d'armée et envoie quelques bataillons en tirailleurs. La 2e brigade (Jolivet) s'avance, à son tour, pour appuyer ce mouvement.

Les 5e et 12e batteries, du 5e d'artillerie, s'arrêtent en arrière en bataille, à quelque distance de la crête, en avant de la ferme de Bellecroix, sous les ordres du commandant Rey; elles sont suivies par quelques chasseurs du 3e bataillon. Plus en arrière, surveillant les pentes qui descendent vers le ravin de Vantoux, se place la 6e batterie du 5e d'artillerie, sous les ordres du colonel Chavaudret. L'infanterie est déployée et couchée à quelque distance, en arrière des batteries.

L'ordre de retraite ayant été donné, les troupes de la première ligne commencent à se retirer; elles viennent se reformer derrière la division Vergé et prennent la route de leurs campements.

A six heures du soir, cette division ayant elle-même reçu l'ordre d'abandonner ses positions et de regagner Montigny, se replie et, en suivant comme la 2e division et la réserve d'artillerie, le même terrain que la veille, sans être inquiété, elle arrive à dix heures du soir dans ses anciens campements, la brigade Valazé formant l'arrière-garde.

Toutes les batteries reprennent leur emplacement antérieur, à l'exception des 5e et 12e batteries du 5e d'artillerie, qui se placent,

Digitized by Google

à trois ou quatre cents mètres du remblai du chemin de fer, derrière les maisons du village de Montigny.

Le 1er septembre, la 7e batterie a perdu un homme blessé et la 8e un homme tué.

— *La division Fauvart-Bastoul* (2e) s'est retirée la première, les bataillons déployés, et est venue s'établir en avant de la ferme de Bellecroix, contre la bifurcation des routes de Sarrebrück et de Sarrelouis. Là, comme elle ne reçoit plus d'obus, on place les régiments en colonne, et la division suit la même route que la veille jusqu'à Montigny, où elle arrive à sept heures du soir, et dresse ses tentes sur le terrain, où elle campait encore la veille au matin.

— *La brigade-mixte* du général Lapasset protège la retraite du 2e corps sur le fort Queuleu. Cette brigade se retire en très bon ordre, avec un ensemble parfait. Le 1er bataillon du 84e de ligne est resté seul, derrière le bois de Colombey, jusqu'à cinq heures du soir. Déjà, les batteries prussiennes accompagnant la retraite de nos troupes, ont dépassé la Planchette, quand ce bataillon reçoit l'ordre de se replier, à son tour, par les bois de Colombey et de Borny, mouvement qui s'opère très heureusement, les compagnies se retirant par la droite, par un chemin parallèle à la route de Sarrebrück et en longeant un bois, où un bataillon du 97e a pris position.

Le 3e bataillon du 84e se retire par la gauche, descend dans le ravin de Colombey, longe le bois de ce nom, qu'occupe le 1er bataillon de ce régiment, et se place derrière lui.

La 3e compagnie du 2e bataillon du même corps, se retire par un mouvement semblable. La 4e quitte Colombey et se porte, ainsi que les 5e et 6e d'une part, et la 2e de l'autre, à droite du chemin parcouru par leur 3e bataillon. Le 2e bataillon du 84e forme ainsi un échelon avec le 3e bataillon du 97e, qui s'est posté en bataille, face à l'ennemi et prêt à arrêter les efforts de celui-ci.

Le 3e lanciers forme l'extrême arrière-garde et se retire, par échelons successifs, flanquant la batterie Dulong (7e du 2e d'artillerie) attaché à la brigade-mixte. Cette batterie et son soutien se retirent par section : une ligne de tirailleurs fournis par la 2e compagnie du 14e bataillon de chasseurs, se tient en arrière, à six cents mètres de la dernière section.

En présence de cette attitude et du sang-froid qui préside à ce mouvement de retraite, l'ennemi n'ose l'inquiéter, ni par ses feux, ni par sa poursuite. A huit heures du soir, la brigade-mixte et le 3e lanciers, après avoir accompli complètement leur mission, rentrent dans leur campement du Sablon, près de

Digitized by Google

Montigny, avec grand'gardes à la Grange-aux-Ormes et à la ferme Blory.

Pendant les deux journées du 31 août et du 1er septembre, les positions de Montigny ont été gardées par le 1er bataillon du 8e de ligne (2e division), un bataillon de la 1re division, un bataillon de la brigade-mixte, et le 5e chasseurs à cheval, le tout sous les ordres du chef de ce régiment, le colonel de Séréville.

3e CORPS. — *La division Montaudon* (1re) rentre vers six heures du soir et revient au camp de Belletange qu'elle occupait depuis le 26 août dernier. La 1re brigade se place contre la ferme de ce nom, le 51e à gauche, le 62e à droite, le 3e bataillon de ce dernier régiment en avant des deux autres, à cinq cents mètres de l'autre côté de cette ferme.

Le 18e bataillon de chasseurs à pied établit son campement près de l'artillerie divisionnaire. Le sergent Capmas, les chasseurs André, Ragot et Masson de ce bataillon sont décorés de la médaille militaire.

Le 81e reprend ses positions de la veille près des Bordes : les 1er et 2e bataillons campés en avant des Bordes, le 3e dans le village de Borny.

Les 1er et 2e bataillons du 95e vont reprendre leur ancien campement près du fort Bellecroix. Le 3e bataillon de ce régiment reste à côté et contre la ferme des Bordes.

— Vers six heures du soir, *la division de Castagny* (2e) rentre dans les positions à gauche et près du fort de Queuleu, où elle était établie l'avant-veille et où elle devait rester jusqu'au moment de la capitulation de Metz.

Le 90e de ligne occupe le terrain entre le fort de Queuleu et la Seille; les 2e et 3e bataillons sont en première ligne, sur la hauteur, le 1er dans un bas-fond en arrière. Chaque bataillon fournit une compagnie de grand'garde.

Le 15e bataillon de chasseurs à pied est chargé d'occuper les avant-postes, à la ferme de la Haute-Bévoye.

— *La division Metman* (3e) rentre à la nuit et se replie de Mey au-dessus du village de Vallières.

— *La division Aymard* (4e) revient à son ancien camp, sous le fort Saint-Julien, où elle arrive à deux heures de l'après-midi.

— *La division de dragons de Clérambault* rentre, vers trois heures de l'après-midi, dans ses anciens campements de Plantières, qu'elle ne doit plus quitter que pour aller prisonnière de guerre, en Prusse. Hommes et chevaux n'ont pas mangé depuis vingt-quatre heures.

— *La réserve d'artillerie du 3e corps* a reçu l'ordre de se replier

Digitized by Google

à midi et rentre, vers trois heures de l'après-midi, à son camp, à Saint-Julien.

4e CORPS. — La division de Cissey (1re) revient occuper, vers quatre heures du soir, sur la rive gauche de la Moselle, son campement de Longeville :

Le 1er de ligne, disposé entre ce village et le Saint-Quentin, le 6e de ligne à gauche, le 20e bataillon, de chasseurs à pied dans le village même, et la brigade de Goldberg contre Sey, le 57e en avant du 73e de ligne.

— *La division Grenier* (2e) est restée la dernière du 4e corps en position. Enfin, après une courte halte sous le fort Saint-Julien, au milieu des voltigeurs de la garde, qui forment la réserve, après un essai de café interrompu par un contre-ordre, cette division, vers quatre heures de l'après-midi, reprend, en sens contraire, le chemin suivi la veille, et, deux heures après, arrive à son camp sous Plappeville. Là, la 3e compagnie du 5e bataillon de chasseurs à pied, relevée de la garde du trésor, attend depuis quelque temps son bataillon, dont le capitaine Chédeville prend aussitôt le commandement.

Les chevaux de l'artillerie divisionnaire, constamment harnachés et attelés, n'ont pas bu depuis quarante-huit heures.

— *La division de Lorencez* (3e), après s'être ralliée autour du château de Grimont, revient occuper ses campements de la crête de Plappeville et du col de Lessy, où elle arrive vers sept heures du soir.

— *La réserve d'artillerie du 4e corps* reçoit, à trois heures du soir, l'ordre de rentrer à Metz et va camper sur le côté droit de la route de Plappeville, en face du Ban-Saint-Martin.

— *La division de cavalerie de Gondrecourt* reprend également son campement près de la gare de Devant-les-Ponts. Seul, le 7e hussards, laissé à l'arrière-garde, rentre le dernier entre six et sept heures.

6e CORPS. — *La division Tixier* (1re) reste, de midi à quatre heures du soir, au nord-est du château de Grimont et rentre ensuite, vers six heures, dans ses anciens campements sur la route de Thionville, près de la maison du camp. Cette fois, le retour est beaucoup mieux ordonné que le 26 août dernier et la rentrée a lieu sans à-coups sensibles. Les batteries de cette division regagnent également leur ancien bivouac de la route de Thionville.

— *La division Lafont de Villiers* (3e) se met, vers trois heures, en route pour le camp de Woippy, qu'elle a quitté la veille et qu'elle atteint trois heures après.

— *La division Levassor-Sorval* (4e) opère sa retraite, à cinq

Digitized by Google

heures et demie du soir, sur l'île Chambière et son ancien campement de Woippy, où elle arrive à neuf heures du soir.

La réserve d'artillerie du 6e corps rentre, elle aussi, à neuf heures et demie du soir, à son bivouac de Devant-les-Ponts. Les chevaux n'ont pas bu depuis deux jours.

— *La division de cavalerie du Barail* revient s'établir, avec son corps d'armée, sur les glacis de l'enceinte de Metz.

Digitized by Google

Ensevelissement des victimes des journées des 31 août et 1er septembre 1870, près du village de Mey.

CHAPITRE XXVII

Les conséquences de Servigny.

Pertes des Allemands. — Pertes des Français. — Général Manèque tué. — Généraux Osmont, Montaudon et Lafaille blessés. — Pertes du 3e corps. — Incendies des villages par les Allemands. — Blessés ennemis brûlés vifs. — Visite d'un médecin français à Sainte-Barbe. — Enlèvement des blessés des deux armées. — Retour des blessés français dans Metz. — Belle conduite des aumôniers militaires, les Pères de Damas et de Meïssas. — Demande des officiers ennemis. — Appréciations du général Deligny. — Brillante conduite de notre infanterie. — Belle attitude de notre artillerie. — *Bazaine ne voulant pas se porter en avant.* — Examen critique des journées du 31 août et du 1er septembre. — Bazaine entasse mensonges sur mensonges. — Aucun ordre du jour n'est publié. — Opinion hautement émise de l'armée. — Le même jour a lieu Sedan. — Une agonie de cinquante-huit-jours.

Comme on vient de le voir, à la suite des engagements du 31 août et du 1er septembre, les troupes françaises reprirent leurs positions autour de la place de Metz; elles ne devaient plus les quitter que le jour de la capitulation.

Digitized by Google

La feinte bataille de Servigny coûta à l'armée allemande d'investissement cent vingt officiers et deux mille trois cent cinquante-huit soldats tués ou blessés. Le Ier corps (général von Manteuffel) fut le plus éprouvé.

Nos pertes étaient plus cruelles et infiniment regrettables, puisque tant d'hommes étaient morts ou mutilés, parce qu'un ambitieux incapable avait voulu faire une démonstration illusoire et inutile : le général Manèque la paya de sa vie ; trois autres généraux, Montaudon, Osmont et Lafaille furent blessés. La mort du général Manèque causa dans l'armée une impression profonde; comme le général Decaen blessé mortellement à Borny, le général Manèque avait la confiance de tous; cent quarante-six officiers et trois mille quatre cent un sous-officiers et soldats furent mis hors de combat. Tant de victimes pour mettre en scène une fourberie militaire.

Sur ce chiffre, le 3e corps entra pour plus de deux mille hommes et quatre-vingt-neuf officiers, soit plus des deux tiers. La proportion de ces pertes prouve bien d'ailleurs que du côté des 2e, 4e et 6e corps, l'action n'avait pas été bien sérieuse.

L'ennemi laissa, en outre, entre nos mains, près de quatre cents blessés. Un docteur français envoyé à Servigny, dans l'après-midi du 1er septembre, pour recueillir les cadavres de deux officiers supérieurs, alla jusqu'à Sainte-Barbe et constata que les Prussiens paraissaient consternés.

Les ennemis, dans la soirée du 31 août, avaient mis le feu à tous les villages qu'ils étaient forcés d'abandonner, sans s'inquiéter de leurs propres blessés, qui avaient été déposés dans les maisons de ces localités et qu'ils ne pouvaient emporter. Beaucoup de ces malheureux furent ainsi brûlés vifs.

— Dans l'après-midi du 1er septembre, quand la lutte fut arrêtée, on s'occupa alors, de part et d'autre, de relever les morts et les blessés sur le champ de bataille. Français et Prussiens, précédés du drapeau blanc à croix rouge, recueillirent les leurs sur le terrain.

Le soir, des voitures de paysans amenèrent en ville nos blessés, dont beaucoup, trouvés dans les vignes, où ils avaient passé, privés de tout soin, la nuit glaciale et humide du 31 août au 1er septembre. Du reste, nos sommes forcés de déclarer que les ambulances firent complètement défaut, pendant ces deux journées de lutte meurtrière.

Signalons toutefois la conduite admirable de deux aumôniers, les pères de Damas et de Meïssas. Le premier, attaché à la première ambulance internationale, se tint incessamment le 31 août et le 1er septembre, sous le feu de l'ennemi, au milieu

Digitized by Google

de l'ennemi, relevant et secourant les blessés et donnant ainsi un bel exemple.

Le second, aumônier militaire de la 3e division du 3e corps, sur la demande du général Metman, s'aventura, tout seul, jusqu'à Nouilly, une fois l'engagement terminé ; là, réquisitionnant quelques paysans, il fit atteler une prolonge abandonnée à l'entrée du village par les ennemis, lors de la bataille de Borny. Puis, il parcourut le champ de bataille avec ses aides improvisés, portant les blessés jusqu'à sa voiture, en les couchant sur une toile de tente. En accomplissant sa pieuse besogne, le digne prêtre rencontre des officiers prussiens, qui ne lui cachent pas la situation critique où se trouvaient les troupes ennemies dans la soirée du 31 août, et qui lui demandent si la veille au soir on n'a pas illuminé à Metz?

— Après avoir raconté l'affaire du 31 août et du 1er septembre, le général Deligny, commandant la division des voltigeurs de la garde ajoute, dans son intéressante brochure, *l'Armée de Metz*, les observations suivantes :

« Il ressort de ce récit, très véridique dans son ensemble, que la bataille de Noisseville n'avait été ni préparée avec soin, ni bien conduite et que le général en chef ne s'était proposé aucun but sérieux, car celui qu'il a laissé entrevoir eût été obtenu, s'il l'avait poursuivi avec la volonté de l'atteindre. Il lui eût suffi de commencer l'action deux heures plus tôt le 31, de ne pas laisser les contingents ennemis défiler, pendant toute la nuit suivante, à un kilomètre de son flanc droit, et même ces fautes ayant été commises, de donner des ordres dans la matinée du 1er septembre, pour que l'offensive fût vigoureusement reprise. »

Cette double journée de Servigny-Noisseville fut, de toute la campagne, la bataille la plus sérieuse, par ce fait que la lutte ne se borna pas, comme le 16 et le 18 août, à une immense canonnade. L'infanterie se montra autrement que maintenue dans des tranchées-abris et, s'il y a une preuve éclatante de la valeur de l'armée de Metz, même après la réussite du plan de l'ennemi et notre rejet sous la place, ce fut sa conduite dans ces deux journées.

Les positions de Noisseville et de Servigny avaient été enlevées avec la plus grande bravoure et aux prix des plus grands efforts.

Notre artillerie avait, en outre, tenu tête à l'artillerie ennemie si vantée. On s'était servi davantage de nos batteries de 12 et il est hors de doute, que lorsque notre artillerie avait été dans de bonnes conditions, c'est-à-dire bien commandée et par suite,

Digitized by Google

établie dans des positions judicieusement choisies, elle s'était parfaitement comportée.

Comment donc tout cela n'aboutit-il qu'à des pertes sensibles pour notre armée et sans aucun résultat utile? Pourquoi la bravoure et la solidité de nos troupes ne conduisirent-elles qu'à une démonstration brillante, mais sanglante?

C'est que l'homme du Mexique *ne voulait pas se porter en avant*. Au reste, il n'y eut qu'une voix dans l'armée française tout entière, pour affirmer que si Bazaine avait poursuivi, le 1er septembre, les avantages remportés la veille, au lieu de laisser aux Prussiens le temps d'appeler à eux des forces considérables, il perçait facilement les lignes ennemies et sauvait la ville et l'armée.

Mais telle n'était pas son intention secrète. Ne pouvant rester immobile en présence des nouvelles qu'il avait reçues du dehors, il fit semblant de vouloir donner la main à Mac-Mahon, mais il ne le voulut certainement pas un instant.

Comme de ce parti pris du général en chef est résulté le sort ultérieur de l'armée de Metz, et, comme il est impossible de prévoir ce qui serait advenu, s'il eût eu les projets qu'il prétendait avoir, c'est-à-dire de quitter Metz pour gagner Thionville, il nous semble utile de résumer les faits principaux de ces deux journées.

C'est le 31, à trois heures du soir, que l'on annonce à l'armée qu'on *vient de recevoir* un message de l'Empereur.

Et, en effet, on ne pourrait expliquer autrement l'immobilité de l'armée, qui attend depuis le matin et qui, par ce temps perdu, permet à l'ennemi de concentrer ses forces en avant de nos positions. Or, si l'on consulte le rapport sommaire publié par le maréchal Bazaine sur les opérations de l'armée de Metz, on y verra que le message de l'Empereur avait été reçu le 30 août, c'est-à-dire la veille de la bataille.

Dès lors, il devient absolument inexplicable que, deux corps d'armée étant déjà sur la rive droite et n'ayant à faire qu'un kilomètre et demi en avant, les deux autres corps et la garde impériale pouvant traverser la Moselle, soit sur les ponts de Metz, soit sur les deux ponts de bateaux établis en aval, il est inexplicable, disons-nous, qu'on ait attendu que la journée fût fort avancée pour engager l'action.

En second lieu, il est fort étrange que dans la journée du 31 août, et dans la matinée du 1er septembre on n'ait aperçu le maréchal commandant en chef, qu'un instant, sur la route de Sainte-Barbe, en avant du château de Grimont. Que le 2e et le 6e corps, placés aux ailes, aient été un peu laissés à eux-mêmes,

Digitized by Google

cela se concevrait ; mais pour le 4e et surtout pour le 3e, sur lesquels, et principalement sur le dernier, portait tout l'effort de la bataille, on ne peut comprendre comment le maréchal ne s'est pas montré à eux, tant pour juger les mouvements, que pour exciter le moral des troupes.

En outre, Bazaine s'est retiré, le 31 août, à cinq heures du soir, du champ de bataille c'est-à-dire au début de l'action.

On a encore trouvé une preuve du peu de désir que le maréchal avait de traverser les lignes ennemies dans ce fait significatif, en effet, que les bagages n'avaient pas d'ordre pour marcher et que, partout, ils restèrent au campement.

Quoi qu'il en soit, le maréchal s'est bien mal disculpé de tous les reproches qu'on lui adressait sur cette question. Dans le *rapport sommaire* qu'il a publié, il parle très lestement de ces deux journées, que nos troupes avaient cependant prises plus sérieusement : « L'opération, dit-il, réussit en partie le 31. » Pour ceux, qui ont vu de près l'opiniâtreté de la lutte, honteuses sont ces paroles.

L'aumône est faible pour tant de sang versé. « Mais, ajoute-t-il, pendant la nuit, les troupes qui occupaient Servigny furent obligées de se replier, par suite d'un retour offensif de l'ennemi très supérieur en nombre. » Ici, par exemple, c'est autre chose.

Qui le maréchal croit-il tromper? A qui fera-t-il admettre qu'une armée de cent cinquante mille hommes, adossée à des forts, par conséquent absolument rassurée sur ses derrières, enhardie par un succès, ait trouvé devant elle un *ennemi très supérieur?* Il est bien évident, tout au contraire, que l'avantage de la supériorité numérique se trouvait de notre côté, l'ennemi ne pouvant dégarnir beaucoup ses lignes d'investissement, ne sachant pas si l'attaque, en un point donné, n'était pas une feinte.

Servigny fut repris pendant la nuit du 31 août au 1er septembre et il est notoire que cette position était insuffisamment gardée par nos troupes. Faut-il en conclure que l'intention du maréchal n'était pas de s'y maintenir? Alors pourquoi avoir pris ce village? Voulait-on percer les lignes ennemies et donner la main à Mac-Mahon, comme on l'a dit, alors pourquoi n'a-t-on pas attaqué plus tôt le premier jour, comme nous le disons plus haut, et pourquoi n'avoir pas tiré parti de la victoire du 31? S'il ne s'agissait, comme on en a répandu le bruit, que d'une reconnaissance offensive, celle du 26 août aurait dû suffire.

Digitized by Google

Le 1er septembre, la lutte a recommencé très accentuée pendant quelques heures. On était sans ordres, le maréchal Bazaine étant allé se reposer la nuit précédente au village de Saint-Julien, sans s'inquiéter autrement des troupes. Celles-ci n'ont pas été ramenées; elles ont d'abord opiniâtrément résisté à des forces considérables, au feu meurtrier d'une artillerie formidable, puis, voyant qu'on ne s'occupait pas d'elles, sans avoir cédé un pouce de terrain, elles se sont retirées, ou plutôt elles ont cessé d'attaquer et se sont repliées, sans que l'ennemi osât les attaquer, pendant leur mouvement rétrograde.

Et quant à dire enfin! comme le maréchal Bazaine, dans son *rapport sommaire*, que « il était à craindre que l'ennemi ne nous attaquât pendant notre retour », il était bien facile de remarquer de très bonne heure, au contraire, que l'ennemi ne s'occupait que de ressaisir ses positions de la veille.

Quand il les eut regagnées, il ne fit plus un pas en avant, sachant, sans doute, où commençait le rayon d'action de nos forts.

— A la suite de ces deux jours de combat, on s'attendait à un ordre du jour; mais, selon son habitude, le commandant en chef resta muet. On s'étonna beaucoup que le maréchal Bazaine n'ait pas cru devoir honorer les troupes de quelques paroles énergiques, constatant leur bravoure.

« Cela tient, dit le commandant *** de l'état-major, à la difficulté de rédiger cet ordre du jour! »

Il y eut dès lors un vif mécontentement dans l'armée, qui sentait s'affaiblir sa confiance dans son chef et qui demandait pourquoi tant de sang répandu inutilement, et pourquoi la victoire du 31, due à son irrésistible élan, aboutissait à la retraite honteuse du 1er.

C'est à partir de cette époque qu'on entendit émettre ouvertement cette opinion : « Bazaine ne veut pas sortir d'ici; il livre des semblants de batailles, pour donner satisfaction aux Messins, qui voient leurs vivres dévorés par notre armée; il donne aussi à cette brave armée, qui ne demande qu'à bien faire, un os à ronger, quand lui, Bazaine, poursuit des plans ambitieux et inavouables [1]. »

A l'heure même où se livrait la seconde journée de cette inutile bataille de Servigny, le sort complétait l'œuvre infâme de l'homme du Mexique, réalisait l'autre partie de son programme, abattait l'Empire à Sedan et livrait aux Prussiens notre armée de Châlons.

1. Lieutenant-colonel Meyret, *Carnet d'un prisonnier de guerre.*

Digitized by Google

La bataille de Servigny fut le dernier grand combat de l'armée de Metz. C'était fini; elle allait bientôt mourir étouffée dans le cercle de fer qui l'entourait, et elle ne devait plus avoir que quelques convulsions violentes d'agonisant. Mais l'agonie devait durer encore cinquante-huit jours.

Paris, 1er février 1890.

FIN

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE

CHAPITRES.		PAGES.
I.	— L'investissement de Metz	1
II.	— Les blessés et les émissaires	23
III.	— La concentration autour de Metz	43
IV.	— Avant la sortie du 26 août	69
V.	— La journée des dupes	98
VI.	— L'orage. — La retraite	127
VII.	— Le mauvais temps	154
VIII.	— Les préliminaires de la grande sortie	172
IX.	— Bataille de Servigny	191
X.	— Avant l'attaque	220
XI.	— Combat d'artillerie	240
XII.	— Prise de Nouilly et de Montoy	251
XIII.	— Prise de Coincy par les dragons	260
XIV.	— Prise de Noisseville	267
XV.	— Prise de Servigny	275
XVI.	— Opérations du 6e corps	297
XVII.	— Opérations de la garde impériale	309
XVIII.	— Reprise de Servigny	321
XIX.	— La nuit du 31 août	328
XX.	— Le matin du 1er septembre	349
XXI.	— Défense de Noisseville et de Flanville	358
XXII.	— Reprise de Noisseville	378
XXIII.	— Inaction de la garde	389
XXIV.	— Opérations du 4e corps	401
XXV.	— Opérations du 6e corps	413
XXVI.	— La retraite sur Metz	430
XXVII.	— Les conséquences de Servigny	443

IMPRIMERIE MOUILLOT, 13, QUAI VOLTAIRE. — 37916

Digitized by Google

GU

Digitized by Google

GENERAL BOOKBINDING CO.
73

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
GRADUATE LIBRARY

DATE DUE

APR 27 2000
JUN 23 2000

Digitized by Google